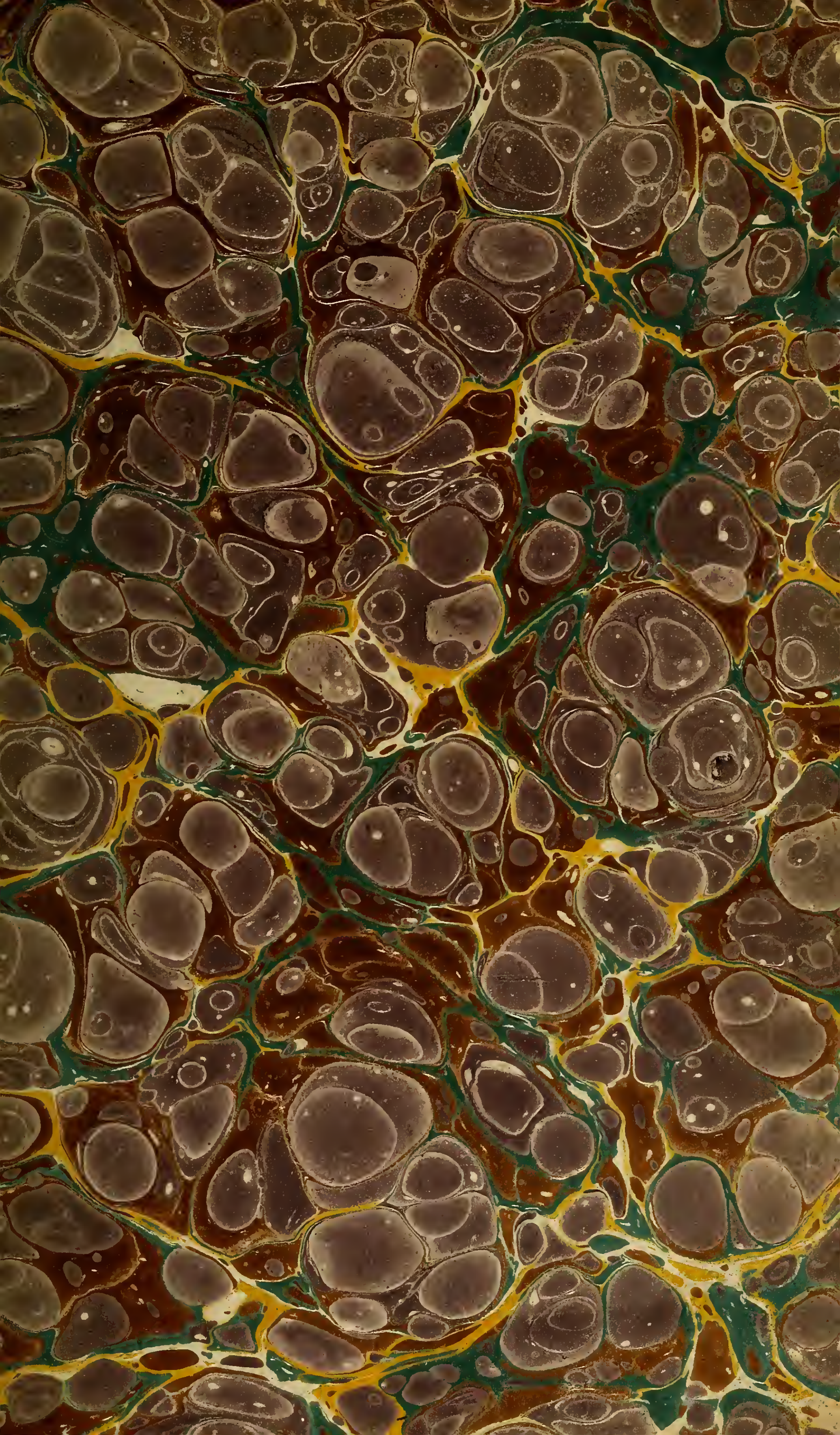



Wm. Standish Standish.



MÉMOIRES

D'UNE

CONTEMPORAINE.

TOME CINQUIÈME.

SE TROUVE ÉGALEMENT

Chez PONTHIEU, Palais-Royal;

ET A LEIPSIG,

PONTHIEU, MICHELSEN ET Cie.

PARIS. — IMPRIMERIE DE RIGNOUX,

Rue des Francs-Bourgeois-S.-Michel, n° 8.

MÉMOIRES
D'UNE
CONTEMPORAINE,
OU
SOUVENIRS D'UNE FEMME
SUR LES PRINCIPAUX PERSONNAGES
DE LA RÉPUBLIQUE, DU CONSULAT, DE L'EMPIRE, ETC.

« J'ai assisté aux victoires de la République, j'ai traversé les saturnales « du Directoire, j'ai vu la gloire du Consulat et la grandeur de l'Empire : « sans avoir jamais affecté une force et des sentimens qui ne sont pas de « mon sexe, j'ai été, à vingt-trois ans de distance, témoin des triomphes « de Valmy et des funérailles de Waterloo. » Mémoires, *Avant-propos.*

TOME CINQUIÈME.

Troisième Edition.



PARIS.
LADVOCAT, LIBRAIRE, QUAI VOLTAIRE,
ET PALAIS-ROYAL, GALERIE DE BOIS.

1828.

TABLE

PAR ORDRE ALPHABÉTIQUE

DES NOMS

CITÉS DANS LE CINQUIÈME VOLUME

DES

MÉMOIRES D'UNE CONTEMPORAINE.

FIN.

MÉMOIRES

D'UNE

CONTEMPORAINE.

CHAPITRE CXVIII.

Retour à Florence. — Accueil de la grande-duchesse. — Défection de sa cour.

En me jetant en Illyrie, je n'avais obéi qu'à un besoin impérieux de mouvement et de nouveauté; mais ne sachant jamais prévenir les malheurs de si loin, je n'avais nullement songé quand, comment, par où je reviendrais. J'avais suivi le torrent de cette retraite précipitée qui rejetait pour ainsi dire de ville en ville la domination française. Venise était devenue l'entrepôt de ces débris. Le moment était arrivé de me rapprocher de Florence. L'heure de l'adversité sonnait de toutes parts;

mon absence prolongée eût ressemblé à l'ingratitude et à l'abandon. Je revins donc rapidement aux lieux qu'occupait encore ma bienfaitrice, avec cette rapidité que donne le cœur et qui sait franchir toutes les distances. J'arrivai juste pour voir en Toscane quelque chose de pareil à ce qui m'avait éloignée de l'Illyrie; que dis-je! quelque chose de pire : car là, une population moins généreuse devait ajouter tous les retours de la mobilité italienne à toutes les injustices de la fortune.

Les révolutions, sur cette terre où tant de puissances différentes ont régné, où les passions politiques se ressentent du caractère national, ne se font pas avec cette facilité tranquille qu'on a pu remarquer ailleurs, ne se déroulent pas sous la forme seulement pittoresque d'une décoration d'opéra. Le moindre changement ne s'annonce, ne se prépare, ne se consomme qu'avec l'escorte de mille crimes isolés, de mille vengeances particulières. Sous le prétexte d'un horrible enthousiasme du bien public, on commence d'ordinaire toutes les innovations par des massacres. J'avais si souvent parcouru toutes les routes, exploré le pays dans tous les sens, interrogé, questionné,

causé, que j'étais connue dans toutes les auberges de Florence, de Pise, de Livourne, de Lucques, pour être du service de la grande-duchesse. A Livourne, j'aperçus les premiers symptômes de la fermentation, et j'eus lieu de me convaincre de la réaction que les Français auraient à attendre de tout ce qui flattait ou du moins de tout ce qui tremblait la veille; enfin, des dispositions des classes élevées, si dévouées, et de celles du peuple, si tremblantes, quelques mois avant. Dans l'hôtel où j'étais descendue, il fallait entendre les propos, depuis le dernier marmiton jusqu'au maître. Ces gens, qui ne juraient trois jours avant que par *Napoleone il Grande*, criaient déjà sans honte et sans frayeur : *I signori franchesi non hamo a farci gran tempo da padroni, finice, finice.* Comme première preuve de haine politique, j'eus beaucoup de peine à me faire servir, essuyant ces airs moitié bas, moitié insolens, qui ne donnent guère que le droit de mépriser les gens maussades et malveillans, sans autoriser la plainte, parce que la peur étant encore un peu plus forte que la haine, ne pousse pas encore les choses à ce point qui constitue le délit et qui appelle la punition.

Dès que je parvins à Florence, je tâchai de pénétrer jusqu'à la grande-duchesse, et de lui faire tenir une lettre. Les premières secousses de la commotion qui frappait l'Empire avaient déjà produit autour d'elle son inévitable effet. Tout ce qui était français, à quelques rares poltronneries près, s'était rapproché de la sœur de Napoléon. Si on ne lisait plus dans les groupes cet enthousiasme, ce dévouement chaleureux qu'avaient naguère si souvent fait éclater les bulletins des triomphes de l'Empereur, du moins on y voyait encore cette résignation noble, cet intérêt, ces alarmes touchantes qui, dans les plus tristes partis à prendre, laissent encore dominer ce zèle, cette fidélité pour les princes malheureux auxquels ces généreuses démonstrations font tant de bien. Mais parmi les Italiens attachés à la cour, et la cour était presque toute italienne, c'était, hélas! une émulation de bassesse et d'ingratitude. Que de grandes dames, renommées pour leur exactitude aux levers et aux soirées, atteintes alors d'indisposition subite! Elles, si jalouses de l'honneur d'accompagner, si envieuses du tour de service, se faisaient dire malades pour éluder leurs fonctions, et n'en met-

taient pas moins d'affectation en même temps, comme pour donner de la publicité à leur mauvaise grâce à se montrer partout. Que d'hommes, écuyers, chambellans et autres, qui ne pouvaient respirer d'autre air que celui des antichambres et des salons du palais, qui passaient leur temps à débiter toutes les hyperboles de l'adulation la plus fade, devinrent tous d'intarissables frondeurs du pouvoir qu'ils avaient encensé! Ces Messieurs trouvaient très plaisantes les charges qu'ils avaient eux-mêmes exercées avec une exactitude bien plus risible; ils faisaient force esprit sur la cour, sur la princesse, sur ses habitudes, sur la bourgeoisie impériale, comme ils l'appelaient. Ils se donnaient la mascarade avec une sorte d'impudence, de gaieté et de sottise qu'on ne peut concevoir que dans des marionnettes à parchemins. Je ne ferai point ici la cruelle satire de tant de platitudes, en y mettant des noms propres. Il serait trop pénible pour moi de réveiller tant de souvenirs d'une ingratitude que le gouvernement de M. de Metternich s'est chargé de punir par le seul fait de sa domination. Florence, d'ailleurs, par le charme de la longue et heureuse hospitalité qu'elle m'a donnée, mérite

bien que je lui épargne un peu de honte, en échange des beaux jours que j'y ai passés.

Après bien des peines, j'eus enfin la consolation d'approcher de la grande-duchesse, et de contenter l'impatience que j'éprouvais de lui montrer mon ame française et reconnaissante au milieu de tant de cœurs étrangers et ingrats. Je lui parlai de tout ce que j'avais vu et entendu, des dispositions hostiles que j'avais remarquées dans le peuple, et surtout des lâchetés malveillantes du palais. Je lui désignai parmi tant de trahisons les plus honteuses et les plus révoltantes. La réponse d'Élisa vint encore ajouter à ma juste indignation. « Mon « Dieu ! me dit-elle, j'ai comblé *tout cela* de « bienfaits, mais sans me faire trop d'illusion, « mais sans compter sur une reconnaissance « plus longue que la bonne fortune. Outre les « places qui attachent tous ces Italiens à ma « cour, il n'en est pas un qui n'ait reçu de moi « quelque service signalé, quelque salaire con- « fidentiel. C'est sans doute ma bonté qu'ils ne « me pardonnent pas; mais cela ne me sur- « prend point; l'ingratitude se mesure à la « grandeur des bienfaits, et les paie souvent à « poids double. Et encore, si je n'avais jeté que

« de l'or à cette noblesse toscane, elle eût « peut-être mis une certaine pudeur dans ses « procédés; mais j'ai eu le soin irrémissible « d'ajouter les bonnes graces aux richesses, « d'épargner des affronts à quelques uns, des « ennuis à tous. Vous conviendrez que par là « j'ai redoublé contre moi les mauvais pen- « chans du cœur humain, et les chances fâ- « cheuses des cours. Tous ces gens-là désertent « ma cause, parce que ce n'est pas la première « qu'ils servent, et qu'ils veulent rentrer en con- « dition. On insulte la France pour se mettre « bien avec l'Autriche. Le vent paraît souffler « de par là, nos girouettes se tournent de ce « côté.... Mais patience, l'Autriche a tout ce « qu'il faut pour me faire regretter. Non seu- « lement tous ces Italiens ne profiteront pas de « leur défection, mais encore ils en auront « des remords. »

La prédiction s'est accomplie; les souvenirs et les regrets ont remplacé les sarcasmes et les malédictions. J'ai eu sujet, à bien peu de distance, de constater cette incurable disposition du cœur à revenir trop tard à la justice. Au milieu de tant de périls, et dans la désertion sûre ou probable de ses serviteurs, trouvant

un dévouement aussi intrépide que tendre dans ma personne, Élisa me parut ressentir avec une bien touchante vivacité le bonheur de l'amitié, ce bonheur si rare, même pour les plus simples particuliers. Profitant de la soudaine occasion de ma fidélité, la princesse me chargea d'une foule de commissions secrètes et importantes, de lettres, d'instructions de tout genre. Je les ai oubliées aujourd'hui, mais je ne les oubliai pas dans le temps. J'ai le cœur meilleur que la mémoire. Se rappelant une personne sur laquelle on pouvait compter, et à toute épreuve, que je connaissais à Gênes, la grande-duchesse ajouta avec une bonté mélancolique : « Allez attendre le résultat des événemens qui « se passent, qui peut-être se termineront bien ; « car le lion ne se terrasse pas aisément... Mais « si tout est fini, mon intention est d'aller re-« joindre Caroline... Ou peut-être irai-je en « Amérique... Y viendrez-vous ?

« — Que votre altesse m'ordonne, qu'elle « désire seulement, et je suis prête à la suivre « au bout du monde. Je mettrai ma gloire, ma « consolation à veiller à votre sûreté ; ma vie « est à vous ainsi qu'à votre auguste famille ; » et mon regard, et l'altération de ma voix, di-

saient encore plus éloquemment à la duchesse jusqu'à quel point elle pouvait disposer de moi.

« — Ah! que vous me faites de bien avec ces « accens vrais du cœur! Mon excellente mère « exceptée, vous êtes la femme pour laquelle « j'ai ressenti avec le plus de vivacité le besoin « d'un noble attachement. »

Ils resteront dans mon souvenir, ces adieux d'une souveraine, d'une bienfaitrice, d'une amie, qui, au milieu de l'enivrement de l'empire encore debout, savait prévoir au delà de tous les revers, osait regarder en face la Fortune, et conservait intact son courage devant l'adversité, comme elle avait dans les prospérités gardé une ame pure et bienfaisante. Dès le commencement du voyage, je fus en quelque sorte poursuivie par les mauvaises nouvelles. A Sienne, les femmes des employés français avaient été maltraitées par le peuple. Le flot des émigrans se pressait à chaque pas vers la France, et s'accroissait de toutes les autorités auxquelles cette retraite communiquait les mêmes idées de péril et de précaution. J'appris bientôt que Florence avait été évacuée, et je sus plus tard que M. le préfet Fauchet avait

été assailli et avait manqué périr près de Chambéry : il ne fut sauvé que par la présence d'esprit d'un domestique éprouvé depuis longues années.

J'avais fait embarquer mes effets et je voyageais à cheval. A Pietra-Santa, petit endroit près de Livourne, je fis la rencontre de deux peintres hollandais, élèves du célèbre Van Brée [1], qui revenaient de Naples, où je les avais vus dessinant aux lueurs du Vésuve et cherchant, au risque de leur vie, à surprendre quelques unes de ces grandes scènes de la nature. Ils s'étaient associés avec un Ferrarois qui avait à craindre chez lui les haines particulières, toujours si habiles à s'assouvir sous le masque de la politique. Tous se rendaient à Paris, avec l'espoir que la débâcle de notre domination s'arrêterait du moins aux Alpes. Il signor Brandi ne m'était point inconnu; j'avais lu de lui plusieurs ouvrages littéraires. Malgré le peu de sûreté de la route, malgré la triste préoccupation des affaires, une pareille compagnie était trop éclairée pour que le voyage ne s'animât point de l'intérêt des

[1] Peintre actuel de S. M. le roi des Pays-Bas.

beaux-arts. Leur magie consiste même à faire tout oublier, à étouffer tous les murmures du malheur, à éloigner le fantôme de tous les périls, à mettre leurs nobles distractions au-dessus de toutes les peines. Chemin faisant, on se mit à parler au milieu des dangers comme dans un tranquille salon, ou dans une plus tranquille académie. A la poésie italienne succéda la poésie hollandaise, et je trouvais que c'était quelque chose de piquant que cet hommage à la langue de ma mère rendu dans la patrie du Tasse, et dans de pareils momens. La route fut moins longue cependant que nous n'avions compté la faire ensemble. Nos artistes étaient trop indépendans pour subordonner leurs courses aux émotions d'une femme, et moi j'aimais trop ma liberté pour ne pas trouver commode de me séparer des compagnons que cependant il m'avait paru très doux de rencontrer.

CHAPITRE CXIX.

Nouveau voyage à Pise. — La sœur Angola. — Bianca Capello. — Les deux amans Paolo et Hermosa.

Les événemens romanesques sont fréquens dans mes Mémoires ; c'est qu'en effet ils l'ont été dans ma vie. Lors même que mon existence prenait une assiette et paraissait affermir ma position ou l'enchaîner à des devoirs, mon cœur, avide d'émotions, mon imagination curieuse de spectacles, cherchaient incessamment à se satisfaire. C'est ainsi que les personnes, les lieux, les incidens, m'appellent tour à tour, dès qu'une nuance un peu nouvelle, dès qu'une couleur un peu extraordinaire s'y rencontre. Le bizarre, le nouveau m'enlèvent, sous toutes les formes qu'il leur plaît de se revêtir, et la plupart du temps je ne laisse point au hasard le soin de pourvoir à mes besoins; je le provoque par des courses

et j'en multiplie les chances en ne restant jamais en place. Heureuse disposition! tu m'as fait vivre double, si je puis m'exprimer ainsi, et tu as bien rarement mêlé des regrets à la joie de tes précieuses vicissitudes; je te dois au moins d'avoir préparé à mes vieux jours l'abondante consolation des souvenirs!

C'est à cette disposition d'esprit que je dus la découverte d'un épisode plein d'intérêt, quelque temps avant mon départ de la Toscane. Dans cette grande facilité d'impressions, celle qui domine mes légèretés est la mélancolie rêveuse. M'asseoir sous un bel ombrage, poser ma tête entre les feuilles d'un arbre et ne plus exister que par la pensée, fut toujours une des voluptés les plus douces. J'en jouissais souvent pendant mon heureux séjour dans ces heureuses contrées.

Il était près de neuf heures du soir; en Italie, on ne vit que la nuit. Seule dans un des bosquets délicieux du jardin dit *di Bianca Capello* [1], je repassais dans mon esprit la destinée de cette femme belle, célèbre, et criminelle peut-être, dont ce lieu portait le nom :

[1] Près Florence, route de Sienne.

Jeunesse, puissance, richesse, amour, tout est passé. O Bianca Capello! qu'êtes-vous maintenant? Un peu de poussière, disais-je à mi-voix. *Se vuol preghare per l' anima sua, venga e leì sare benedetta*[1], entendis-je prononcer très bas derrière moi. Un peu surprise, je me retourne et vois une jeune fille en habits religieux, qui m'offre de me conduire à l'autel élevé par la fille de Bianca Capello pour y appeler la prière. Ce n'était pas une religieuse, mais une novice d'un monastère non cloîtré; elle pouvait avoir quatorze ans, d'une physionomie gracieuse par les charmes de cette extrême fraîcheur qui semble encore tenir de l'enfance, et qui promet tout l'éclat de la beauté. La novice me devançait de quelques pas, et je trouvais je ne sais quel irrésistible attrait à la suivre. Son vêtement blanc, son voile, les détours qu'elle me faisait parcourir, l'obscurité qui commençait à étendre ses voiles et à donner son silence imposant à tous les objets, tout contribuait à faire pour moi de cette rencontre un immense

[1] Si vous voulez prier pour son âme, venez, et vous serez bénie.

intérêt. Nous avions traversé le jardin situé derrière le cimetière. Nous longions le mur d'un couvent. Au bout, une petite porte basse nous conduisit à une enceinte très vaste, et je reconnus l'intérieur d'un couvent de Pénitentes blanches, ordre qui remplace en Italie les Sœurs de Charité. Sous un des vastes portiques brûlait dans l'éloignement une lampe devant une Madone. Au milieu de la chapelle, chargée de peu d'ornemens, un mausolée magnifique attira mes regards. La jeune fille s'était mise à genoux sur une des marches. « C'est la « tombe de Paolo et d'Hermosa, me dit-elle, et « là on dit des messes pour l'ame de Bianca et « des deux amans. — Quels amans, ma sœur? « lui demandai-je. — Priez avec moi, et la « sœur Angola vous dira leur amour et leur « triste fin. » Après un acte de dévotion et une offrande, la jeune sœur sonna une clochette. On ouvrit une grille, et une religieuse très âgée, mais d'un aspect noble et triste, vint à nous. « Ma mère, lui dit la jeune religieuse, la « signora vient entendre les malheurs de la « fille de Bianca Capello; *ne ha pietade*[1]. » —

[1] Elle en a pitié.

La sœur Angola répondit *sia benedetta*, et me pria de l'attendre. Elle revint avec un papier roulé. Il n'était alors moins de dix heures. « Je ne puis rien laisser emporter, dit-elle ; « mais nous avons des chambres pour l'hospi- « talité ; acceptez-en une pour cette nuit : c'est « la nuit anniversaire de la mort de Paolo et « d'Hermosa. Vos prières s'uniront encore aux « nôtres ; toutes font du bien. » Je consentis avec empressement. Rien ne me parut plus bizarre que cette aventure, et je me promis bien, pour peu que l'histoire en valût la peine, de me servir d'un *album* qui ne me quittait jamais dans mes courses solitaires, pour l'y transcrire. J'ose croire que mes lecteurs trouveront que j'ai bien fait.

« En 1572, Bianca Capello, d'une naissance voisine du trône, avait, par l'amour, été entraînée sur les pas d'un époux aimé mais obscur, et qui bientôt dut aussi son élévation au caprice d'un prince. Bianca épousa en secondes noces Ferdinand de Médicis, fils et successeur de Come Ier. Plus ambitieuse que tendre, Bianca avait feint une grossesse pour ajouter à ses droits, et présenté comme son fils

l'enfant d'une autre. La faiblesse du grand-duc ne répugnait point à cette feinte qu'il avait devinée, espérant par cette adoption d'un successeur se venger de ses frères qu'il haïssait. Ce projet ne s'accomplit pas, et Antoine entra dans l'ordre de Malte. Bianca, devenue ensuite réellement enceinte, accoucha d'une fille dont la naissance fut tenue secrète jusqu'à la brillante solennité où Bianca Capello, devenue grande-duchesse de Toscane, fut adoptée par la république de Venise comme fille de Saint-Marc. La jeune Hermosa avait alors trois ans, élevée loin de la cour, au Val de Chiomo, délicieux séjour qu'enclavent le Tibre et l'Arno. Hermosa fut mandée à Florence pour les fêtes dans lesquelles elle devait être publiquement reconnue au milieu du triomphe de sa mère. Hélas! elle n'arriva au Poggio Lacono qu'au moment où une atroce vengeance précipita son père et sa mère dans la tombe. L'exécrable forfait, dont le soupçon planait sur Ferdinand de Médicis, au lieu de le faire chasser du théâtre de son crime, réunit autour de lui tous les mécontens qu'avaient faits la faveur et l'élévation de Bianca Capello. Les Capponi, les Givaloni, les Dorsoni, les Bichani revinrent

à la cour, qui se grossissait encore par la foule de ces hommes, courtisans de tous les pouvoirs, flatteurs de tous les vices, toujours prêts à acheter les dignités par la bassesse. Ferdinand fut bientôt tranquille, parce qu'il crut avoir anéanti tous les titres qui attestaient la naissance légitime d'Hermosa, et qu'il espéra bientôt la saisir elle-même. Mais au milieu de ce choc de passions haineuses, il existait un cœur fidèle et dévoué à ses souverains malheureux ; c'était celui de la nourrice d'Hermosa. Entourée de vils espions et de dangers de toute espèce, cette femme courageuse parvint à échapper aux piéges qu'on lui tendait, et à se réfugier avec son précieux dépôt dans le duché de Bracciano. Elle éleva jusqu'à neuf ans sa jeune maîtresse, sans jamais lui révéler sa naissance, décidée même à la lui cacher toujours; mais la fatalité avait marqué ses victimes. Paolo d'Oxeni entrait dans sa septième année, lorsque Hermosa, qui en avait trois, vint, avec un guide fidèle, à Bracciano. Paolo d'Oxeni, allié par sa mère aux Médicis, était aussi cependant élevé loin de la cour et dans une pareille obscurité. Dans la maison qu'Adine (nom de la nourrice d'Hermosa) avait choisie,

il y avait une jeune fille de l'âge de cette dernière, déjà compagne des jeux du jeune Paolo. Après l'arrivée de la fille de Bianca, ces trois enfans furent inséparables. Paolo était d'une beauté aussi parfaite que celle d'Hermosa, et Julietta, leur jeune amie, ne déparait point cette touchante et belle fraternité. Souvent quand on les voyait folâtrer sur un gazon émaillé, ou reposer entre leur *mazzi di fiori* et leurs corbeilles remplies de fruits, on eût cru voir les charmans modèles de l'Albane, posant en groupe pour les chefs-d'œuvre de ce peintre des Amours.

« La petite Julietta, faible et souffrante, était l'objet des sollicitudes d'Hermosa et des soins protecteurs de Paolo. Celui-ci venait d'accomplir sa quinzième année. Hermosa en avait douze, lorsque la mort de Julietta vint révéler à deux cœurs innocens le secret des larmes et les douleurs de la séparation. Tous deux à genoux veillent près du corps de leur pauvre amie, couverte, selon l'usage, de fleurs virginales et de ses habits de fêtes, la tête tournée vers l'image de la Madona. C'est là, devant ce triste témoignage d'une inévitable destruction que Paolo et Hermosa, enlevés à la terre, em-

portés par un sentiment qu'ils ignoraient encore, leur cœur ému par les pensées d'une autre vie, se jurèrent un amour éternel. *Saro di Paolo o di morte* [1] soupira la bouche d'Hermosa, à demi fermée par l'épouvante, et dont les lèvres laissaient échapper des promesses d'amour avec les graves accens de la prière des morts. Hermosa, dit Paolo se relevant de son humble attitude, et fixant son regard attendri sur la vierge morte et la vierge en prières, dont la douce voix venait de tant lui promettre, Hermosa, *tu sara mia obensi saremo con questa* [2], et la main du jeune homme se posa sur la couronne déjà flétrie, qui entourait le front glacé de Julietta. *Cosi sia* [3], répondit Hermosa d'une voix douce mais ferme; et il en fut ainsi.

« Souvent Hermosa accompagnait Paolo à la Villa, dont il se plaisait à lui faire parcourir les bosquets et les palais. Un jour, dans la galerie des tableaux, ses regards se fixent sur un portrait de femme : c'était celui de Bianca Capello, peinte dans tout l'éclat de la jeunesse et de la

[1] « Je serai à toi, Paolo, ou à la mort. »

[2] « Tu seras à moi, ou nous serons avec celle-ci. »

[3] « Qu'il en soit ainsi. »

beauté. « Comme elle est belle! s'écrie Hermo-
« sa. — Moins que toi, Hermosa, répond Paolo,
« et comme frappé d'une lumière soudaine.
« Mais ce sont les traits d'Hermosa : Serais-tu
« la fille de Bianca Capello? » Paolo parla à Adine; celle-ci, forte de l'amour qu'elle lui voyait pour Hermosa, confia tout au noble cœur du jeune homme, et en fit l'ardent protecteur des droits héréditaires de la fille de ses souverains.

« Ferdinand Médicis, après la mort cruelle de son frère, quoique duc régnant, avait conservé le chapeau de cardinal jusqu'à ce qu'il eût épousé une fille du duc de Lorraine, et par les bienfaits de son règne il fit oublier le crime de son élévation. Il gagna l'affection du peuple en travaillant à la prospérité de l'État. Paolo, que l'amour et l'ambition agitaient, prit un parti plus généreux que celui de la révolte ou de l'intrigue, en se confiant au cœur de Ferdinand. Hermosa fut appelée à la cour de son oncle paternel; ce fut un beau jour pour le jeune Orsini que celui où, chargé des ordres du grand-duc, il accompagna au palais ducal celle qu'il idolâtrait, rétablie au rang que lui assignait sa naissance. Hermosa trouva dans

son esprit naturel un goût et une pénétration qui bientôt la distinguèrent des autres, et qui donnèrent à son maintien et à sa conduite une dignité bien au-dessus de son humble éducation. Avant de partir pour la cour du grand-duc, Paolo parut un instant hésiter en songeant à la distance qu'il élevait entre Hermosa et lui. « Hermosa, lui dit-il, tu étais pauvre, « et mon amour t'aurait dotée de toute mon « opulence; aujourd'hui tu es princesse... — « Aujourd'hui, répondit Hermosa, élevant un « regard inspiré, aujourd'hui, Paolo, Hermosa, « la fille de Bianca Capello et d'un souverain « de la Toscane, te dote, toi, son unique ami, « de toute sa tendresse. Paolo, *saro di te o di* « *morte*... » Peu d'heures après, Hermosa inclina sa tête charmante aux pieds de son oncle paternel, au milieu d'une cour qui vit, dans le court espace de deux jours, le triomphe et la mort de sa malheureuse mère. Le cardinal Médicis avait involontairement frémi en contemplant des traits qui rappelaient si bien ceux de Bianca à son aurore; mais il se remit promptement, et l'accueil qu'il fit à Hermosa tourna soudain vers elle tous les regards et tous les hommages des courtisans. Les yeux d'Hermosa

ne cherchaient que ceux de Paolo; ils ne tardèrent pas à les rencontrer. Que de choses dans cette silencieuse éloquence! Quelle souveraine put jamais se flatter d'avoir un serviteur, un sujet plus dévoué que Paolo! Oh! qu'il était enivrant le bonheur de Paolo, lorsque, dans l'éclat des fêtes, la douce voix d'Hermosa trouvait moyen de faire parvenir à son cœur le serment de leur enfance: *Saro di te o di morte, Paolo, ben che principessa*[1]*!* Mais cette félicité si pure était à son terme. Le cardinal s'était attaché à sa nièce; mais en la comblant de faveur, il semblait vouloir étouffer le cri de sa conscience.

« A cette époque, Pierre de Médicis, frère du duc régnant, traînait une vie honteuse à la cour de Philippe II. Le prétexte de ce séjour était un mariage qui ne se conclut point, et quelques bruits qui lui parvinrent sur la faveur dont jouissait la fille de Bianca et de son frère, la ramenèrent en Toscane. A la vue de la céleste beauté d'Hermosa, deux desseins criminels entrèrent à la fois dans l'ame perverse de cet

[1] « Quoique princesse, Paolo, je serai à toi ou à la mort. »

oncle inhumain : *la posséder et la perdre*. Non seulement Hermosa repoussa avec horreur ses vœux insensés, mais elle menaça son indigne parent de tout révéler au grand-duc et à Paolo Orsini. Ce fut l'arrêt de tous deux. Orsini, absent pour une mission assez lointaine, revient à Florence et trouve partout deuil et consternation. « Hermosa se meurt ! Hermosa est peut-« être déjà morte !... lui dit-on. » Paolo n'en entend pas davantage. Il court au palais ducal, pénètre, à travers une haie de serviteurs silencieux, jusqu'à la salle où gisait déjà, sur un lit de parade, le corps de la fille de Bianca Capello. Frénétique de douleur, Paolo s'élance vers le lit et tombe au pied de la balustrade. On le transporta mourant. Les obsèques d'Hermosa se firent avec une pompe royale; son cercueil fut placé à côté de celui de sa mère, dans le caveau de la chapelle érigée par Bianca dans les jours brillans où elle régnait sur la Toscane. La chapelle, ouverte aux prières, voyait tous les jours parmi les plus assidus aux offices l'infortuné Paolo, les traits défigurés, l'œil morne, se traînant à genoux vers la pierre qui s'était refermée sur tout ce qu'il avait aimé. Un soir, épuisé de douleur, il s'évanouit, et ne

revint à lui que par la fraîcheur qui commençait à engourdir ses membres; tout était silencieux autour de lui. Une seule lampe éclairait en vacillant ce lieu consacré à la prière, et brûlait devant l'image de la Vierge, dont la chapelle communiquait, par une autre issue, au caveau de Bianca Capello. Paolo regarde de ce côté et croit voir une grande figure se glisser dans l'ombre... Il écoute, il entend le léger bruit d'un vêtement et des pas qu'on cherche à retenir. Aussitôt l'idée d'une horrible profanation le frappe; il s'élance par la grille et se trouve derrière un inconnu qui portait un panier et s'avançait vers le caveau. Paolo lui barre le passage et s'écrie avec un accent foudroyant : « Profanateur des tombeaux, que « cherches-tu en ce lieu ? » L'inconnu, d'une stature colossale et d'une figure hideuse, où brille à l'instant la joie d'un triomphe facile, répond avec un rire féroce : Je ne cherchais « pas ce que j'y trouve; *ma ben venvenuto tu* « *sei*[1]. » Et aussitôt il saisit son poignard et cherche à en frapper Paolo. Moins fort, mais plus adroit, Orsini évite le coup, et arrachant

[1] « Mais tu es le bienvenu. »

l'arme meurtrière des mains de son ennemi, il l'en frappe et l'étend mort à ses pids. A la vue seule de cet homme, Paolo avait soupçonné un forfait : les provisions tombées du panier qu'il portait ne lui laissent plus de doute. Il parcourt d'un pas rapide les vastes détours du caveau, appelant, dans une horrible angoisse, Hermosa. « Hermosa ! ô ma bien-aimée, disait-« il, existerais-tu dans cet lieu horrible ? » A chaque détour il écoute. L'écho de ses cris ré-pond seul à son espérance. Il arrive enfin au tombeau de Bianca Capello, et voit l'infortunée Hermosa appuyée sur le cercueil de sa mère, pâle, échevelée, vêtue d'un habit de bure grossière, et se soutenant à peine. Mais regardant avec épouvante du côté où entrait Paolo, Hermosa le reconnaît et s'écrie : Les monstres ! « ils l'ont aussi plongé vivant dans ce séjour « d'horreur ! — Non, j'y suis descendu pour « t'en arracher, Hermosa, répond l'heureux « Paolo en enlevant son amie inanimée, et la « pressant contre son cœur. — Mais, reprit Her-« mosa, la fuite est impossible. — Rien n'est « impossible à un amour comme le mien, ré-« pond son amant. Pour entrer ici ton affreux « geôlier devait avoir une clef... » Il entraîne

Hermosa, à qui la vue du cadavre explique tout ce qui vient de se passer. Possesseur de la clef de la porte extérieure, et sorti de la chapelle, Paolo guide Hermosa par des chemins détournés vers l'asile d'une de ses parentes, à qui il fait confidence de son aventure. Un homme tué, son cadavre resté dans une église, la disparition d'Hermosa, que de sujets de crainte! Après une courte délibération, il fut décidé que les deux amans partiraient tous deux travestis; ils se mirent en route, et aux premières lueurs du jour ils gravissaient les monts qui séparent la riche Toscane du fertile Bolonnais. Faible, effrayée, Hermosa ne put aller loin. Après trois mois d'un séjour fétide, l'air vif et pur des montagnes devenait étouffant pour elle; il fallut s'arrêter dans la cabane d'un pauvre pâtre. C'est là qu'elle raconta à Paolo sa léthargie préparée, son affreux réveil dans un cercueil,... les horribles tentatives de Pierre et de son complice, sa résolution de leur échapper par la mort... « Ah! disait-elle, faudrait-il, « après avoir souffert, ne te retrouver, Paolo, « que pour te quitter à jamais! Les souvenirs « de Julietta m'assiégent; ils me rappellent le « doux et terrible serment, *Paolo, saro di te o*

« *di morte.* » Et sa belle tête languissante tombait sur le sein oppressé de son amant.

« Cinq jours s'étaient lentement écoulés dans cet état d'anxiété. Assis un soir à la porte de la chaumière, Paolo, tout entier à la douce contemplation des traits adorés d'Hermosa, n'avait pas aperçu des hommes armés qui, à l'improviste, se jetèrent sur lui, le garrottèrent, et malgré les larmes et l'inutile résistance de son amie, le placèrent sur un cheval et prirent la route de Florence. Hermosa, immobile d'horreur et d'effroi, ne versa plus de larmes ; elle quitta la chaumière, se dirigeant de loin sur les pas des ravisseurs qu'une route de montagnes forçait d'aller lentement. Ils firent halte pour la nuit à une chapelle de Monte-Cavallo, à demi ruinée. Les gardiens de Paolo le deposèrent dans l'intérieur, près de l'autel, et après avoir resserré ses liens, s'assirent, pour le garder, sous les arbres plantés devant la porte de la chapelle. Bientôt Hermosa paraît, et d'une voix suppliante: « C'est mon amant, mon « unique bien, *è l' anima dell' anima mia*, di- « sait-elle ; oh ! laissez-moi prier et pleurer avec « lui ! » Sa beauté était si touchante, il y avait tant de douleur dans son accent et dans ses

regards, qu'elle attendrit ces hommes farouches : ils lui permirent de veiller avec Paolo, et promirent même de dire des prières pour eux à la Madona. Au léger bruit que fit Hermosa en s'approchant de lui, Paolo souleva sa tête et fit un vain effort pour tendre les bras à son amie. Elle s'assit près de lui sur une des marches de l'autel, et tenant entre ses mains les mains de Paolo, indignement garrottées, elle lui dit avec le calme d'une terrible résignation : « Paolo, je te le disais dans ces déli-
« cieuses retraites où naquit notre amour, res-
« tons ici au sein de la nature ; la grandeur fut
« fatale aux miens, ma mère expira dans d'af-
« freux tormens, couverte de la pourpre.....
« Et moi, ô mon bien-aimé, l'amour si tendre
« qui m'attache à toi, qui fait de ta vie ma vie,
« me sauvera-t-il d'un avenir où le bonheur est
« mis en balance avec un diadème? Paolo, je te
« le disais, et tu le vois, les grandeurs nous
« sont fatales, comme elles le furent aux
« miens... Mais du moins ne nous séparons
« pas... Écoute, Paolo, le sort nous a marqués
« de sa réprobation; mais il me réserve une
« immense félicité, celle de te revoir, de mou-
« rir avec toi... Ne luttons pas contre ses arrêts.

« Tu m'as sauvée, je veux te sauver à mon « tour. Trompons l'affreuse espérance de nos « tyrans, mourons ensemble. J'ai fléchi tes « gardiens, en demandant à prier et pleurer « avec toi; que ce soit ici la chapelle de la der- « nière nuit sur terre. Allons demander ven- « geance aux pieds de l'Éternel. Imite-moi, « Paolo... » Et pressant vivement contre son sein la noble et belle tête de son amant, elle montre un poignard, s'en frappe, le présente à Paolo, en prononçant : « *Di, te Paolo e di morte.* » Lorsque les gardes vinrent pour emmener le prisonnier, ils ne trouvèrent plus que les corps glacés de Paolo et de la fille de Bianca Capello. La famille d'Orsini a élevé ce tombeau aux deux amans, et fondé une dotation pour des services anniversaires, avec cette inscription : « Passans, et vous hôtes de ces « murs saints, priez pour eux ! »

Je ne saurais dire l'attendrissement et l'horreur que m'inspira cette lecture; jamais je ne passai une nuit si agitée. Il y eut un moment où ma tête se perdit, au point que je crus voir dans l'étrange rencontre de cette sœur un plan concerté. Un effroi secret se mêlant à mes agitations, au lieu de m'en tenir à la simple

vérité, et trouver tout naturel que dans un ordre institué pour secourir les malades et les voyageurs, une sœur fût debout à neuf heures, et qu'en me voyant avec l'extérieur qui dénotait la richesse, l'on m'eût offert de passer la nuit dans un lieu sûr; plutôt que de tirer ces naturelles conseqúences, mon esprit m'en forgea de si ridicules, que je ne me crus rien moins que l'objet d'une noire erreur pour m'enfermer prisonnière. Comme il y avait dans ces frayeurs infiniment de vanité et de sottise, j'en ris moi-même, et me jetant habillée sur ma modeste couche, j'y dormis jusqu'au réveil un peu forcé des cloches sonnant matines. Je trouvai la jeune novice et la bonne sœur Angola; je les remerciai toutes deux, et pour récompenser la petite supercherie d'avoir copié le manuscrit sur mon *album*, je doublai mon offrande, et les sincères bénédictions des deux pieuses filles m'accompagnèrent à Florence, où je ne fus pas sitôt de retour que je visitai la chapelle de Bianca Capello. J'y frémis à l'aspect de la grille qui donne entrée à ce séjour des morts, où l'on eut la barbarie de faire descendre une innocente fille pour y traîner de misérables jours près des cendres

de sa mère... J'ai prié et pleuré sur la pierre où gémit si long-temps le malheureux Paolo. Je me suis fait conduire plus tard, à mon passage à Bologne, à la chapelle *dell' ultima Notte in terre,* et en lisant l'épisode à mes compagnons de voyage, j'ai vu, au récit des maux des deux amans, tomber de généreuses larmes des yeux d'un des vainqueurs d'Arcole et de Lodi.

CHAPITRE CXX.

Départ de Lucques. — Séjour à Gênes. — Mon arrivée à Paris. — Nouvelles de Ney. — Un trait de la vie du général Duroc.

Comme les lecteurs ont déjà avec moi plus d'une fois fait la route de Lucques à Gênes, ils trouveront très bien, j'en suis sûre, que je ne tire pas un plan religieusement topographique de ces contrées délicieuses. Les temps deviennent si graves, que les plus grandes scènes de la nature s'effacent devant la grandeur des événemens. La crainte d'ailleurs commençait à absorber mes pensées et à les concentrer dans l'unique préoccupation des intérêts de ma bienfaitrice. Chaque pas qui m'approchait de la France redoublait cette terreur inséparable des affections sincères. Je tremblais de voir jusque sur le sol de la patrie les insultes de la fortune, de rencontrer d'autres désastres,

d'éprouver de nouveaux désenchantemens. J'arrivai à Nice cependant sans avoir eu rien à subir de triste et qui mérite d'être rapporté. J'y demeurai dans une famille qui tenait par la parenté au maréchal Masséna, et sans entrer plus directement en relation avec les personnes que la princesse Élisa m'avait indiquées, je me contentai, suivant mes instructions, de leur faire tenir des lettres dont elle m'avait représenté la remise comme essentielle au bien de son service.

La fidélité de cette mission n'exigeant pas davantage, je pris le courrier, résolue de me rapprocher de Paris, théâtre ordinaire des mouvemens toutes les fois que la politique se complique et menace de se renouveler; refuge probable, surtout dans ces terribles circonstances, de mes affections les plus chères. Une fois arrivée, je repris par culte de souvenir un de ces logemens que j'y avais déjà occupé, et que la présence de Ney avait quelquefois honoré et embelli. Dès le lendemain même, je me remis en relation avec les amis que j'avais conservés, impatiente de ces communications de pensée dont on sent si vivement le besoin et le prix dans les momens de crise. Une

grande partie de mes connaissances se composait de militaires de haut grade ou de fonctionnaires également élevés, qui partageaient aussi avec moi la noble folie de l'Empire. Plusieurs, hélas! avaient disparu de la scène; car en avançant dans la vie, les rangs s'éclaircissent et les tombes se pressent, comme pour appeler la nôtre.

Un officier de la jeune garde me remit plusieurs lettres qu'il avait reçues pour moi dans la campagne de 1813, mes amis croyant que la pénible guerre de Russie m'avait rendue casanière, et par conséquent le séjour de Paris indispensable. Ces lettres étaient déjà d'une date ancienne, mais elles me parlaient de Ney: n'était-ce pas assez pour que le passé devînt pour moi le présent? Après des prodiges à Kaya, à Lutzen, à Prœlitz, le maréchal avait profité de l'armistice pour se guérir d'une blessure. A ce mot de blessure, je me sentis moi-même comme frappée, et je ne pus cacher mon émotion à celui qui m'avait apporté ces nouvelles si chères et si tristes. L'officier me rassura sur ce cruel événement; mais il eut plus de peine à me persuader de ne point m'élancer sur les traces du guerrier dont le nom

seul faisait si violemment battre mon cœur, en me démontrant qu'il y aurait impossibilité de le rejoindre dans l'état de retraite et de désordre de l'armée française.

J'appris également par l'officier en question la mort de ma pauvre Lithuanienne, de ce frère d'armes si intrépide, morte comme un homme au passage de l'Elbe à Torgau, héros obscur, et dont la valeur dans les temps chevaleresques eût pris place au milieu des noms de cette mythologie guerrière. Cet officier, dont je dois taire le nom, avait servi sous les ordres du maréchal Duroc; il n'en parlait qu'avec l'attendrissement de l'admiration et de la reconnaissance. Je crois pouvoir placer un trait de la vie de ce bon Duroc, qui cachait ses vertus avec une modestie antique. Ce récit, écho d'un noble attachement, sera aussi un hommage de mes propres affections pour celui qui avait su faire de l'intimité d'un grand homme une gloire peu vulgaire pour lui-même.

Après le 18 brumaire, Duroc, déjà fort avant dans la confiance du premier Consul, fut chargé d'une haute mission diplomatique auprès de la cour de Berlin, dont il s'acquitta avec beaucoup de succès, et qui lui valut ces

récompenses empressées qui ne manquent jamais au mérite heureux. Cependant la Prusse, enchaînée à de mesquins intérêts, ne se décidait pas franchement dans son attitude. Elle ployait ou ne se redressait jamais qu'à demi. De sourdes intrigues s'y croisaient incessamment et préparaient de loin une rupture nouvelle.

Le chef le plus influent de ces secrètes menées était le mari de la baronne de Brenkenhof, ami de la célèbre comtesse de Lichtenau, cette maîtresse déclarée de Guillaume II, roi de Prusse, femme dont on a tant dit de bien pendant sa scandaleuse élévation, et tant de mal après sa disgrâce, sort ordinaire des favorites. Mme de Lichtenau aima les Français à la fin de sa carrière. M. de Brenkenhof les détesta toujours; mais n'étant pas assez fort pour agir ouvertement, il se jeta dans des intrigues dont il devint victime. Il fut arrêté et envoyé à Spandau. Sa femme, jeune et belle Saxonne, que des convenances de famille avaient enlevée à sa patrie, sut obtenir du maréchal Duroc, au lieu d'une redoutable détention, un exil plus doux dans une terre éloignée. Mme de Brenkenhof avait à cette époque une fille en

bas âge, mais dont les traits charmans promettaient toute la beauté de sa mère. Retenue à Berlin par une légère indisposition de cet enfant, et pour des arrangemens de fortune, au lieu de suivre son mari, Mme de Brenkenhof se retira dans une maison de campagne des environs. Sensible à la générosité de Duroc, elle ne mit à la reconnaissance que les bornes du devoir, se livrant avec abandon à son cœur, et rendant chers à celui qui en était l'objet ces témoignages d'une amitié vive et passionnée.

Brillant sur le champ de bataille, Duroc était aussi bien placé dans un palais par la noblesse de ses manières. Il portait surtout dans la société intime un charme extraordinaire de simplicité et de bonhomie. Une double facilité de caractère le disposait à être aimable et sensible à l'amabilité des autres : pouvait-il ne pas céder au mérite de la jeune et belle Saxonne! La guerre, à cette époque, venait d'éclater entre la France et l'Autriche. Duroc, rappelé en France, accompagna le premier Consul à Marengo. Les adieux furent vifs et tendres entre les deux amis; mais la gloire offre tant et de si nobles distractions à l'absence, que Mme de Brenkenhof fut peu à peu, sinon oubliée, du moins

négligée entièrement. Une correspondance sollicitée par Duroc, comme un moyen de consolation, et qui, sans qu'elle eût osé se l'avouer, était le seul bonheur de la belle baronne, cette correspondance devint languissante; plusieurs lettres restèrent sans réponse, et Mme de Brenkenhof cessa d'écrire. Dans ses lettres elle avait annoncé à Duroc la mort de son mari, l'échéance d'un immense héritage, le mariage de sa fille avec un noble saxon et leur départ pour la Saxe. Duroc était alors devenu grand-maréchal du palais, et ses fonctions plus tranquilles lui rappelèrent plus souvent le souvenir de la belle Saxonne; à ces tendres réminiscences quelquefois il se mêlait des regrets plus vifs encore. Combien ce dernier sentiment avait d'amertume, lorsqu'en 1805, reparaissant à Berlin, non seulement Duroc n'y retrouva plus Mme de Brenkenhof, mais apprit toutes les peines qu'il lui avait causées par son silence. Le maréchal écrivit à Mme de Brenkenhof une lettre qui dut effacer tous les anciens torts; car quel tort un cœur généreux peut-il ne pas pardonner à un cœur repentant qui s'excuse?

L'infortunée dut encore à l'homme qu'elle

avait le plus estimé, le plus chéri, le bonheur de revoir sa fille coupable et fugitive, de la presser sur son cœur et de ne point mourir sans bénir ses remords. Duroc, en 1805, rejoignit le quartier général, et prit à Austerlitz le commandement du corps d'armée, dont une grave blessure avait éloigné le maréchal Oudinot. Un de ces grenadiers dont la seule présence était près de leurs chefs un droit à beaucoup de liberté, vint dire au maréchal : « M. le maréchal, j'ai trouvé avec d'autres « bons enfans, dans le coin d'une ferme mi- « brûlée, une petite Allemande bâtie à faire « tourner la tête à tous; et toute vieille mous- « tache que je suis, M. le maréchal, je l'avoue, « la petite *sorcière* était terriblement en péril; « mais v'là qu'elle tire de son sein un médaillon « où vous êtes parlant, comme vous v'là, mon « général; et en joignant les deux plus mi- « gnonnes de mains que j'aie vues jamais, elle « nous dit : M. le général était l'ami de ma « mère; il ne vous pardonnerait pas de me « maltraiter, de me tuer.... La tuer? figurez- « vous, M. le maréchal, si nous en avions en- « vie? Les camarades et moi, à la seule vue du « portrait, étions rentrés à l'ordre, et je me suis

« chargé de conduire la petite, sous bonne es-« corte, chez une vieille bonne femme. Pen-« dant le trajet, elle nous a conté des fagots, « nous disant qu'elle est bien vertueuse... Vous « sentez, M. le maréchal, si, nous autres trou-« piers, nous donnons là-dedans; mais tant est « que la petite est jolie comme le soleil de nos « victoires, et qu'elle vous est quelque chose, « puisqu'elle a votre portrait; voilà tout. Qu'en « ordonnez-vous, M. le maréchal ? — De la « respecter, mon brave, de veiller sur elle. Je « la verrai avant une heure », répondit Duroc, troublé au-delà de toute expression; et dans le tumulte et les nobles joies d'une victoire comme celle d'Austerlitz, l'ame généreuse de Duroc sut trouver le temps de voler auprès de la fille de celle qu'il avait tant aimée et qu'il respecta toujours.

Bathilde, nom de la jeune baronne, après un mariage d'inclination contracté sans l'aveu de sa mère, s'était précipitée de faute en faute, pour arriver enfin à celle que n'efface même plus une vie exemplaire, et que le repentir ne répare point. Le jeune époux de Bathilde, attaché au char d'une danseuse, dissipait follement la fortune de celle qui lui avait donné le

droit de sa tendresse. La malheureuse Bathilde avait oublié que pour notre sexe le bonheur ne peut exister que dans le rigoureux accomplissement de tous nos devoirs; au lieu de chercher son refuge assuré près de la meilleure et de la plus aimable des mères, Bathilde s'était enfuie de l'asile conjugal sur les pas d'un Français séduisant et brave, mais inconstant, mais léger. Il avait abandonné Bathilde pour la gloire, et rejoint les troupes qui, sous l'aigle de Napoléon, marchaient alors victorieuses sur la capitale de l'Autriche. Mais rien d'impossible pour le cœur d'une femme passionnée. Élevée dans toutes les délicatesses du luxe, Bathilde, sans autre appui que sa résolution et son amour, avait traversé deux armées en présence, et pénétrait jusqu'au champ de bataille d'Austerlitz, au plus fort de l'action, quelques heures avant la victoire des Français..... On vient de voir de quel péril la sauva le portrait du maréchal Duroc; elle allait avoir bien d'autres obligations à cet ami dévoué de sa mère. La jeune Bathilde vécut près d'une année cachée dans une retraite qu'avait ménagée son protecteur, qui, par le crédit que lui donnait moins encore son rang que la haute considé-

ration qu'il avait su mériter, négocia le retour de la jeune coupable près de sa noble famille, le pardon de sa mère, et la réconciliation de son époux, revenu lui-même de ses erreurs. En 1806, le maréchal, en se rendant à Dresde, à la cour de Saxe, avait pris soin de se faire devancer de quelques jours par Bathilde. Depuis la fuite de sa fille, Mme de Brenkenhof avait langui, presque mourante, dans sa superbe mais solitaire demeure, d'où sa douleur repoussait toutes consolations, et n'attendait plus que la mort de la pitié du ciel; mais une lettre du maréchal Duroc vint, en la rassurant, lui inspirer le regret de quitter une vie qui allait n'être plus veuve d'une fille chérie et d'un ami si rare. Un jour la baronne essayait de marcher dans un de ses vastes salons dont les pas timides de ses gens troublaient seuls la solitude. La baronne regardait d'un œil éteint un des beaux portraits de sa fille; elle le couvrait d'un baiser mourant, et sa voix affaiblie disait encore ce nom si cher et celui de son généreux ami. Ses lèvres venaient de prononcer Duroc... A ce nom une porte s'ouvre; Bathilde s'échappant des bras de son protecteur, se précipite aux pieds de sa mère avec ce cri du cœur :

« Ma mère, ma bonne mère, bénissez aussi ce « noble Français ; c'est lui qui me rend à votre « amour, au repentir, à la vertu. » Le maréchal reste immobile de douleur devant cette belle figure que la mort va glacer. La baronne, une main étendue sur la tête de Bathilde, et l'autre appuyée sur son cœur, comme pour y retenir un dernier souffle, se laisse aller à l'émotion, à l'anéantissement de sa joie maternelle. « Ah! « s'écrie le maréchal, cette scène la tue ; » et alors il relève Bathilde, et veut la faire éloigner. La mourante mère s'y opposa par un regard : « Mon ami, dit-elle, d'une voix étouf-« fée, mon unique ami, toute précaution est « inutile, la mort est là, montrant son sein ; « m'imposer silence ne ferait que me la rendre « plus affreuse sans la retarder. Je vais vous « quitter pour toujours. Ah ! que de peines « renfermées dans ce peu de mots! que ce ne « soit pas du moins sans vous avoir fait lire dans « ce cœur que vous avez cru insensible, qui « cependant n'aima que vous, qui vous aima « avec idolâtrie, qui vous eût préféré à tous les « monarques de la terre, et qui ne put vous pré-« férer que la vertu. — Caroline !.... et vous « avez repoussé mes vœux ?... — Non, car dans

« mon délire les miens s'y unissaient avec une « plus brûlante ardeur peut-être, mais j'ai dû « les combattre, j'étais épouse et mère; je l'ai « fait aux dépens du bonheur de mes plus belles « années, de ma vie peut-être. Mais si je les « eusse accueillies, mourrais-je aujourd'hui « sans remords, sans honte entre ma fille et « l'ami le plus cher? Aurais-je surtout l'inexpri-« mable bonheur de vous dire à vous, l'homme « le plus noble : Vous m'avez rendu mon en-« fant; veillez sur sa jeunesse, dites-lui que la « vertu console de tout, rend tout possible, « et.... parlez-lui de sa mère..... » La belle tête de Mme de Brenkenhof retomba en arrière, sa main tenait la main de sa fille, à qui ses mourantes lèvres murmurent encore la bénédiction maternelle; mais son dernier regard, cette étincelle de l'ame, qui s'échappe de sa prison terrestre, ce dernier regard fut un regard d'amour, qui cherchait à se perdre dans celui de l'homme noble et généreux qu'elle avait uniquement aimé.

CHAPITRE CXXI.

L'Empereur Napoléon et la belle Anglaise. — Lettres et visites de Regnault de Saint-Jean-d'Angely. — Je retrouve Ney. — Beau trait de Talma.

On eût épuisé tous les contrôles de l'armée, qu'on n'eût pu rencontrer dans les cadres un officier plus fait pour être porteur des lettres qui me faisaient part de tant de nobles souvenirs. Il avait pour Napoléon cette admiration superstitieuse dont alors tout soldat français était pénétré, et j'oserai presque dire un enthousiasme plus délicat, empressé de justifier l'exaltation de ses sentimens par la connaissance des moindres actions de son idole.

« On prétend, me disait le lieutenant M....., « que chez Napoléon le cœur ne vaut pas le « génie. Je me chargerais volontiers de prou- « ver que sous ce rapport il mérite encore de « nouveaux hommages. Oui, l'Empereur est

« bon, il est avant tout très sensible, et je tiens « d'une femme un trait qui ajoute encore à la « gloire du héros.

« — Vous prêchez une convertie, mon cher « M....; je sais aussi bien, mieux qu'un autre « peut-être, que l'Empereur est d'une bonté « charmante; mais je n'accorde pas toutefois « qu'il ait une sensibilité romanesque, une sen- « sibilité telle que les femmes l'entendent.

« — Eh! Madame, je ne vous dirai pas qu'il « s'est évanoui aux pieds d'une belle imagi- « naire; mais cela prouve sa force sans accuser « son cœur : et si quelquefois il a abrégé le « pouvoir que les femmes exercent dans cer- « taines circonstances, c'était pour l'amitié « qu'il s'arrachait à l'amour. Je connais une An- « glaise délicieuse, que l'Empereur a connue « pas autant que le désirait l'intérêt, la passion « ou l'amour-propre de la dame. La belle étran- « gère amplifie peut-être un peu l'histoire de « ces relations : ce qu'il y a de vrai cependant, « c'est que nous l'avons rencontrée près de « Gorlitz, et qu'elle a vu l'Empereur quelques « jours après la mort du maréchal Duroc. Elle « avait fait les frais d'une campagne, faciles « pour sa fortune, mais pénible par ses dan-

« gers ; et elle n'avait reçu pour récompense
« qu'un désappointement cruel de vanité. Eh
« bien! elle avait plus d'enthousiasme encore
« que d'humeur. Voici comme elle nous conta
« ses tournées militaires : Pour approcher l'Em-
« pereur, j'ai beau courir en poste, la victoire
« court plus vite que l'amour : Napoléon est
« un héros qu'on ne rejoint pas aisément. Sou-
« vent j'ai cru arriver au quartier général
« avant la bataille ; il m'a fallu poursuivre le
« vainqueur poursuivant déjà l'ennemi. A Leip-
« sick, j'étais au milieu du corps d'armée du
« maréchal Macdonald, et de la bagarre de
« Kaya. Dans une indicible frayeur, je m'élance
« de ma calèche pour me réfugier dans une
« masure ; j'y trouve gisans deux blessés prus-
« siens. En apprenti chirurgien, j'allais leur
« donner quelque secours ; mais, grands dieux !
« en voilà l'un d'eux, véritable colosse mar-
« chant, qui se dresse sur son pied de stalle et
« veut galamment me prouver qu'il se porte à
« merveille. Admirez tout ce que peut la société
« des héros, moi que la crosse d'un fusil et le
« fourreau d'un sabre eussent fait fuir autrefois
« avant mes campagnes. J'eus alors à ma dis-
« position l'attitude d'une vieille moustache,

« et je fis mine d'amorcer un pistolet qui n'eût « servi bien certainement qu'à m'estropier plus « que le grand prussien. Au même instant entrè- « rent une foule de soldats appartenans au corps « du duc de Raguse. Me retournant alors : Soyez « témoins, m'écriai-je, que je viens de faire « deux prisonniers. On me replaça dans ma « voiture avec mille acclamations de bruyante « admiration. Plus loin, on voulut me faire ré- « trograder, mais, bon gré mal gré, je poussai « vers le quartier général. J'espérais plaire, et « j'avais la hardiesse de répéter : J'ai besoin de « parler à l'Empereur. Je trouvais que j'avais « couru assez de dangers pour être digne au « moins de l'espérance ; mais on me prévint « qu'il n'y avait pas à aborder l'Empereur après « le douloureux événement qui venait de le « frapper, la mort de Duroc. Je voulus néan- « moins être témoin de l'entrée à Dresde ; hé- « las ! ma maladresse m'y fit manquer un dé- « dommagement que le hasard s'était plu à me « ménager. J'avais rencontré un pauvre sergent « blessé, de la division Campans, et par hu- « manité, autant peut-être par spéculation, je « l'avais fait monter dans ma voiture et combler « de soins. Je voulais pouvoir dire à l'Empe-

« reur : j'ai secouru, j'ai pansé vos braves. J'ai
« à cet égard une recette de séduction auprès
« de lui toute particulière, c'est de lui parler de
« son armée ; on ne réussit même à lui arracher
« une faiblesse qu'en flattant son côté fort,
« qu'en le prenant par la passion de la gloire.
« Je sais bien que sur lui viendraient expirer
« les minauderies ordinaires ; on ne doit l'at-
« taquer qu'avec de l'originalité. J'étais donc
« bien résolue à tirer parti de ma rencontre
« militaire dans l'intérêt de mon ambition
« galante.

« Personne ne sait causer comme Napoléon
« quand il peut, ou quand on peut être libre
« avec lui. Tenez, voici mot à mot notre con-
« versation. Je venais de lui raconter ma scène
« des deux blessés. Il me répondit : — Et si l'on
« ne fût venu à votre secours, qu'eussiez-vous
« fait contre deux grenadiers ennemis ?

« — J'aurais invoqué le grand nom de Na-
« poléon.

« — Mais enfin si....

« — Eh bien, mes pistolets vous eussent fait
« respecter et moi aussi. Vous ne croyez pas à
« ma bravoure, mais vous avez tort : car elle
« me vient de l'orgueil de vous plaire : oui,

« l'orgueil de vous plaire ; un seul de vos re-
« gards vaut mieux que la vie,

« — Mais, Fanny, vous êtes bien ambitieuse.
« Si quelqu'un de mes ennemis vous enten-
« dait, il vous appellerait un Bonaparte en
« jupon.

« — Croyez-vous que cela me fâcherait ?

« — Non, peut-être; car, vous autres, toutes,
« vous avez des penchans à l'extraordinaire.
« On parle de l'ambition des conquérans, ce
« n'est rien auprès de celle des femmes; et
« pourtant elle va à bien peu d'hommes, et
« aux femmes elle porte bien plus facilement
« malheur.

« — N'importe, ce serait une position si haute
« que d'être appelée la favorite de celui qui fait
« et défait les rois, de celui qu'aucune femme
« n'enchaîne.

« — Et qu'aucune n'enchaînera jamais.....
« Fanny, si je croyais que cette folie fût sé-
« rieuse, dans deux heures vous seriez sur la
« route de Londres.

« — La perspective est flatteuse. Pourtant
« j'ai lu quelque part, qu'un Turc, un Grec,
« quelqu'un comme cela, idolâtre d'une de ses
« femmes, la poignarda en présence de son ar-

4.

« mée pour prouver aux braves qu'ils les préfé-
« rait à la beauté. Seriez-vous de cette force?

« — Il n'y a pas de doute que moins cruel,
« je saurais être aussi sévère. Mais, je n'en
« viendrai jamais là ; je n'aurai pas même de
« choix à faire entre une maîtresse et mon ar-
« mée. Mes maréchaux eux-mêmes auraient
« comme moi autre chose à faire qu'à être
« trompés par une Pompadour ou une Du-
« barry.

« — Merci de la comparaison.

« — Orgueilleuse Anglaise, répliqua l'officier,
« elle était belle, elle plaisait quelquefois :
« n'est-ce pas tout ce qu'on peut attendre d'un
« souverain. Au moins voilà mon avis, et le
« vôtre, j'espère... Puis continuant : La main
« du héros essaya de soutenir son opinion en
« caressant les boucles flottantes des cheveux
« de la belle Fanny. Mille pensées tumul-
« tueuses m'agitaient, quelques paroles sans
« liaison et sans suite s'échappaient de mes
« lèvres, le nom de Duroc se mêle au nom
« doucement balbutié de Napoléon. Terrible
« fatalité, s'écriait la belle Anglaise en nous
« racontant cette scène. A ce mot de Duroc,
« le bras qui m'avait attiré me repousse sou-

« dain; l'Empereur s'éloigne, semble me fuir
« comme un remords, comme un reproche,
« reste absorbé; puis s'éloigne davantage, se
« rapproche, et me dit avec un incroyable ac-
« cent d'émotion : Allez, allez, mon amie, on
« vous donnera un itinéraire; nous nous re-
« trouverons... mais ailleurs; et souriant dou-
« loureusement, à moins qu'un boulet de ca-
« non ne me vienne visiter de plus près que le
« jour où fut frappé à mes côtés l'ami vrai, le
« compagnon fidèle de ma vie... Ah, Duroc,
« Duroc! Ce noble soupir retentissait encore
« sur mon cœur, que Napoléon avait déjà dis-
« paru. Eh bien, l'Empereur s'éloignant de moi
« n'offensait point ma vanité; mon ame, élec-
« trisée par le mouvement de la sienne, sentait
« mieux que de l'amour-propre, et je lui savais
« gré de cette sensibilité qui se portait de pré-
« férence sur un ami. Cette pompe qui, à
« Dresde, l'entoure, cet éclat de la victoire qui
« lui va si bien, non rien ne me le rend cher
« comme cette larme silencieuse donnée à
« Duroc en face d'une femme. Qui regrette
« ainsi, mérite d'être aimé. L'Empereur est
« donc encore bien autre qu'on ne le suppose;
« on admire son génie; force est bien aux in-

« crédules eux-mêmes de s'y soumettre; mais
« son cœur, le connaît-on?

« Vous pensez bien, ajouta l'officier, que le
« récit de Fanny s'adressait à des gens faits
« pour le comprendre, et à un enthousiasme
« qu'il eût été difficile d'accroître. Fanny nous
« raconta encore une foule de piquans détails
« sur les incroyables efforts de son amour-
« propre pour plaire à Napoléon. Cette jolie
« Anglaise s'est habituée à la vie militaire; elle
« raffole de nos braves; on dirait qu'elle voit
« en eux l'image de Napoléon.

« — Mais cela me paraît, dis-je à mon jeune
« narrateur, une très bonne connaissance pour
« nos grenadiers. A une autre rencontre, vous
« obtiendrez peut-être la faveur de causer plus
« intimement du grand homme que vous ché-
« rissez autant qu'elle, et vous serez également
« aimable pour une Anglaise par amour de lui.
« Mais laissons pour aujourd'hui vos préten-
« tions; suspendons un peu les souvenirs du
« passé pour nous occuper des intérêts du pré-
« sent, car vous partez cette nuit. » J'écrivis
bien à la hâte, et en m'abandonnant à cette
effusion du cœur qui ne sait pas être courte,
et je remis au lieutenant M..... une lettre qu'il

se faisait fort de remettre au maréchal Ney, mais que le maréchal ne put recevoir, étant revenu à Paris quelques jours après.

Le lendemain du départ de l'officier, dont la visite m'avait fait exister dans le passé, et plongé dans cette rêverie de souvenirs qui fait tout disparaître, je songeai à me mettre en relation avec mes connaissances de Paris, pour lesquelles j'allais presque être une revenante. J'écrivis à Regnault, et, sur sa réponse promptement aimable, je me présentai chez lui; mais je le trouvai triste, abattu. Les nouvelles de l'armée venaient chaque jour ajouter au deuil de la patrie et des familles; on les attendait comme on attend la crainte et l'espérance. Tout le monde sentait alors que le trône du grand empire n'était plus que l'épée de Napoléon, et que la fortune semblait prendre plaisir à la fatiguer et à la briser. La Saxe avait vu de nouveau pâlir l'étoile, et la superstition, si nécessaire à tous les triomphes, était sinon détruite, du moins ébranlée. Napoléon seul conservait de la confiance. Ney me dit, quelque temps après : « J'ai été témoin d'un beau « spectacle à Dresde; l'Empereur avait été trahi « par les Saxons; eh bien! c'était lui qui con-

« solait le bon roi de Saxe de cette trahison, « qui cicatrisait la noble blessure d'un cœur « royal, le seul fidèle à notre cause, quoique « notre cause ne lui eût rien rapporté. »

Regnault ne me parlait que de l'armée, ne pensait qu'à l'armée. « La France est morte; le « sang français semble épuisé; il n'en reste « quelques gouttes que dans le cœur des sol- « dats; mais avec Napoléon cela peut suffire. » Il me demanda si j'avais reçu des nouvelles du maréchal; il insistait pour que je les lui montrasse : ce fut presque de la colère quand je lui dis que je n'avais rien appris de Ney que verbalement par un officier reparti déjà pour l'armée. Tout était méfiance et soupçon à cette triste époque.

« Dans toutes vos courses, reprit Regnault « avec son ton interrogatif d'autrefois, vous « n'avez pas entendu parler de proclamations « de Monsieur de Provence? Nous sommes sûrs « qu'on en répand, que les soldats les lisent et « que les maréchaux les méditent.

« — Mon ami, je ne connais point la per- « sonne dont vous me parlez, et je crois qu'à « l'armée toute autre proclamation que celle « de l'Empereur ne serait pas bien accueillie.

« — Vous vous trompez : il vient des temps, « hélas! où le dévouement se refroidit; des « temps enfin où l'on pense... »

J'avais quitté Regnault de Saint-Jean-d'Angely sans beaucoup d'autres paroles que celles dont ses inquiétudes politiques m'avaient glacée. En rentrant chez moi, après quelques autres courses, je trouve un billet très pressé qui arrivait de la rue de la Victoire; il ne contenait que ces mots : « Venez à l'instant même. » Je répondis aussi laconiquement : « Impossible; « j'ai un rendez-vous sacré comme l'amitié. » Une demi-heure après, M. le comte était dans ma jolie retraite de la rue Bergère. Jamais Regnault, qui n'était pas sujet à l'émotion, ne m'avait paru si agité; son accent suffit pour me faire quitter le ton d'une plaisanterie dès lors déplacée. « Je suis sérieuse, je suis triste, « mon ami, lui répondis-je, puisque vous l'êtes. « Aurait-on besoin de mon dévouement? Il est « prêt.

« — Je crois que l'année 1813, qui va finir, « finira mal pour nous, ma pauvre Saint-Elme. « On ne sait plus sur qui compter. Ce b.... de « Raynouard, avec son discours, prépare la « défection des gens tranquilles, de ces gens

« qui, depuis quinze ans, avaient donné leur « démission. Il est des gredins qui conspirent « les bras croisés et sans qu'on les inquiète. Fou- « ché et Talleyrand nous travaillent de main de « maître, et avec toute l'ardeur qui anime l'in- « gratitude quand elle se met en besogne.

« Mais ces messieurs n'ont-ils pas été prê- « tres ? » Regnault sourit, et ma vanité, stimulée par l'accueil fait à cette observation innocente, me fit trouver l'élan nécessaire pour réveiller les espérances du fidèle serviteur de Napoléon et ranimer son courage. Nous nous quittâmes fort gaiement, et il repartit bien persuadé cette fois que je n'en savais pas plus long que je ne lui en avais avoué.

Regnault de Saint-Jean-d'Angely aimait l'Empereur avec cette abnégation de tout autre sentiment, avec cet abandon de cœur qui ennoblissaient les attachemens célèbres de Duroc et du général Bertrand. « Je suis capable de « tout pour l'Empereur, disait Regnault, ex- « cepté de le suivre sur les champs de bataille. »

J'oubliais de dire que, dans cette dernière entrevue, le ministre d'État, si dévoué, quoique si peu militaire, m'avait encore demandé, avec cet air instruit qui déroute, pourquoi, depuis

si peu de temps à Paris, j'avais déjà vu et reçu chez moi M. Lanjuinais. « Que diable ! s'écriait-« il, ce n'est pas la cour que vient faire ici ce « comte lacédémonien. » Je lui avais encore répondu la vérité : que M. Lanjuinais ne m'avait parlé que de mes relations passées avec Moreau ; qu'il m'avait fait un crime d'avoir pu oublier ce grand homme pour son ennemi ; que le vénérable sénateur avait presque été galant pour me faire parler de son noble compatriote; que, dans ma tête fort peu apte d'ailleurs à saisir le côté politique des hommes et des choses, M. de Lanjuinais se classait cependant comme un républicain à qui l'empire et les dotations pourraient bien n'avoir pas fait oublier sa dulcinée *une et indivisible*.

« — C'est bien cela, et, par une singulière « alliance, républicains et royalistes s'enten-« dent pour exploiter le mécontentement. Ils « conspirent de compte à demi, sauf à travailler « pour eux seuls après le triomphe, après la « destruction. Amis de Moreau, amis de Piche-« gru, amis des Bourbons, tout cela est syno-« nyme pour le quart-d'heure : tous les partis « abattus sont de la même famille; Oudet était « le bouton électrique de toutes les ambitions

« contraires. Puis, par une soudaine inspira-
« tion : Ma bonne Saint-Elme, si vous avez
« conservé quelques traces de votre liaison avec
« ce brillant Seïde-Oudet, effacez-les, détrui-
« sez-les; car vos relations, quoique mystérieu-
« ses, sont connues, et s'il y avait une crise
« vous pourriez vous en ressentir.

— Monsieur le comte, je n'ai pas plus de
« peur que de perfidie; ma politique, à moi, se
« compose d'affections; c'est la meilleure et la
« plus sûre : ainsi zèle, dévouement à la cause
« que j'idolâtre, parce qu'elle me semble celle
« de la gloire française, et surtout parce que
« Ney en est un des héros. Mon opinion, c'est
« de l'amour. Et Ney? reprit Regnault avec un
« sourire.

« — Eh bien! Ney vient encore d'ajouter, dans
« la désastreuse campagne de Saxe, un chevron
« à ses états de service et de dévouement pour
« la France.

« — Oui, pour la France, c'est pour la France
« seule qu'il se bat.

« — Voudriez-vous que ce ne fût que pour
« l'Empereur.

« — Mon Dieu, non, mauvaise tête; mais il
« ne faut jamais séparer l'État de celui qui en est

« le chef; ces subtiles distinctions servent de « ralliement aux mécontens. Je suis bien sûr « que Ney n'est pas content?

« — Il n'y a pas de quoi, entre nous. Mais il se « tait, mais il ne murmure pas pour se battre, « et il se bat comme aux jours d'illusion. Que « veut-on de plus? Ne faudrait-il pas qu'il dise « à l'Empereur : Vous faites bien tout ce que « vous faites, et Leipsick ressemble à Auster- « litz? »

Dans cette longue conversation, où Regnault épanchait tout ce que son ame renfermait de chagrins avec cette facilité de mysanthropie qui nous représente horribles tous ceux qui ne sont pas montés au même diapazon politique que nous-mêmes, Regnault me parut aussi en rancune contre M. de Fontanes. « En voilà encore « un dont je me méfie, s'écriait-il. Avez-vous eu « de ses nouvelles à la cour de Florence? — Non « pas à Florence, mais avant. Il m'a toujours « semblé, et cette observation ne m'appartient « pas, mais à un fidèle serviteur de la grande- « duchesse, que M. de Fontanes se dédommage « volontiers en secret de l'admiration qu'il dé- « pense en public pour la famille impériale. Il « a été dans son intimité, il en a vu les côtés fai-

« bles, ces petits ridicules qui se mêlent sou-
« vent aux plus belles qualités. Eh bien ! M. de
« Fontanes excelle à les saisir et à les peindre ; et
« au lieu de les cacher avec la religion des sou-
« venirs et de l'attachement, il se plaît au con-
« traire à les divulguer, à les vernisser en quel-
« que sorte pour les rendre plus saillans à ceux
« qu'il veut amuser. »

Je n'espérais pas encore revoir Ney, et Regnault ne m'ayant point parlé du retour du maréchal, je n'y comptais guère que vers la fin de l'année. Notre contrat de bonne amitié avait reçu un singulier article additionnel dans la campagne de Russie, et je ne savais pas comment m'y prendre pour le modifier. Le hasard vint à mon secours. Je le rencontrai le lendemain même de la double visite de Regnault, comme je sortais pour aller voir Talma, et avec l'intention de porter à ce noble et généreux ami une lettre d'une femme que j'avais rencontrée après une longue interruption de rapports mais non d'amitié, et dont l'histoire mérite de trouver une place dans ces Mémoires, archives de la reconnaissance, où le nom de Talma doit à tant de titres être inscrit.

Ney me reconnut le premier, et ce mouve-

ment m'apprit qu'il était encore le même pour moi. Du reste, mon apparition et le rayon de joie qu'elle jeta sur sa figure ne firent que me montrer davantage les soucis qui la chargeaient. Je pris tous les tons pour l'arracher à ses sombres idées; mais son front ne se dérida un peu qu'en m'entendant parler de ses enfans, sa plus chère pensée, son seul orgueil; il insista même sur le plaisir qu'il aurait à me les faire connaître et à me les montrer, en prenant pour cela des précautions dont son intérieur eût pu s'alarmer; car il n'avait plus d'amour pour moi, et il en avait beaucoup au contraire pour sa noble épouse; mais il savait que mon attachement était au-dessus de l'amour-propre, et il ne concevait pas mon refus : mais moi, qui voulais être fidèle à ses propres devoirs, je ne voulus pas exposer mon cœur à désirer de les lui faire rompre, tant ils me paraissaient honorables et sacrés. Ney avait dans cet épanchement d'amitié bien plus avec un vieux camarade qu'avec une femme passionnée, une éloquence de bonté et de naturel qui me pénétraient. Comme il lui allait bien de mêler le nom de son vieux père, de sa femme, de ses enfans, aux souvenirs de ses

victoires ! Que de simplicité dans une telle grandeur ! L'admiration nouvelle de ces vertus modestes ajoutait un charme secret aux sentimens de l'enthousiasme. On s'estimait d'avoir su l'aimer.

Revenant peu à peu à sa gaieté militaire, il me dit : « Puisque vous voilà, allons déjeuner « en garçons. Prenez la rue Blanche, je vous « prendrai à la barrière.

« — Bien volontiers, et je vous raconterai « quelque chose que vous pouvez entendre, « un trait de Talma.

« — Cela me fera du bien ; les beaux traits « deviennent si rares en France.

« — Pas en fait de gloire, Michel.

« — Allez, allez, Sirène. » C'était son mot de guerre et de paix avec moi.

Me voilà donc griffonnant au crayon un mot pour le remettre chez Talma en passant, puis me rendant à mon poste à la barrière des Martyrs, l'œil ouvert, l'oreille dressée comme une vedette. Ney avait quitté son cabriolet au boulevart, et il ne se fit point attendre. J'avais beau regarder pendant que j'étais de planton, je ne voyais pas trop de ce côté d'endroit convenable au déjeuner d'un Maréchal de l'Em-

pire. Nous voilà enjambant les boulevarts, courant à travers champs, nous donnant de la bonne gaieté, comme dans les terres conquises de l'Autriche et du Tyrol. Il n'y manquait, hélas! que le soleil d'Austerlitz, couvert de sombres nuages. Nous étions presque arrivés aux derrières de la route du bois de Boulogne; nous entrâmes dans une de ces bicoques qui le bordent. Le déjeuner ressemblait à un véritable repas de bivac, et l'illusion n'en était que plus vive et plus agréable. Trois heures s'écoulèrent dans une conversation animée par toutes les confidences d'un entier abandon de sa part, et de la mienne par toutes les effusions d'un attachement qui se sentait plus fort que jamais. Je lui parlai de Regnault; mais de tout ce qu'il m'avait dit, je ne lui révélai que ce qui touchait les proclamations, parce que je craignais qu'il ne lui en fût tombé dans les mains, et que par distraction il n'en eût conservé.

« J'en ai là, me dit-il. On jette beaucoup « de papier dans l'armée. On ferait bien mieux « d'en faire des cartouches. Le colportage des « opinions est sans effet sur le soldat; les offi- « ciers ne prennent même pas au sérieux toutes « ces proclamations; mais l'Empereur y at-

« tache de l'importance, et le gouvernement « veut bien s'en inquiéter; cela se rattache à la « conspiration de Mallet. Fouché passe pour « être à la tête de beaucoup de machinations qui « se croisent. Si Napoléon, au lieu de l'envoyer « en Illyrie, l'eût fait fusiller, il y eût eu jus- « tice, et la précaution eût été bonne. Puis « les vendus dont il a cru se faire des amis! il « verra! il verra! nous ne sommes pas au bout. « Mais ne nous cassons pas la tête à toutes ces « spéculations creuses et inutiles. Tous nos « finauds seront attrapés tant que nous aurons « du canon. Tant qu'il restera un soldat à l'Em- « pereur, il peut être tranquille; il ne sera ni « trahi ni perdu. » Ney me questionna ensuite sur ma liaison avec Talma, dont je lui avais parlé, allant droit à une supposition tout-à-fait fausse que je réfutai; et quand je l'eus convaincu, je lui racontai l'anecdote qu'on va lire au chapitre suivant.

CHAPITRE CXXII.

Talma.

Ney aimait le beau talent de Talma ; toutes les supériorités éprouvent en effet une remarquable et involontaire sympathie. C'était à l'ame élevée de Ney qu'il fallait confier les traits d'une ame généreuse. Parmi beaucoup de dames que j'avais connues à Bréda et à Anvers, en 1796, se trouvait une jeune personne d'une rare beauté et d'une famille distinguée de Malines. Elle avait dans toute sa personne toute la délicieuse nonchalance *del certo non so che.* Je ne la désignerai que par son prénom. Gertrude avait alors seize ans.

J'appris à mon premier voyage à Paris qu'elle avait disparu avec un aide de camp du général Dessolles. Notre liaison, quoique courte,

avait été tendre, et son souvenir s'était bien des fois rappelé à mon cœur, et j'étais comme frappée du pressentiment que je la retrouverais un jour. Mais j'étais loin de prévoir que je recevrais, par cette personne presque étrangère et errante depuis près de vingt années, une confidence précieuse qui accroîtrait encore ma vive admiration pour un de mes amis les plus intimes, pour mon cher Talma. Elle m'avait long-temps cherchée, et, dès mon dernier retour à Paris, plus heureuse que dans toutes les investigations précédentes de son attachement, elle avait découvert mon adresse. Un billet d'elle vint me surprendre un matin, et m'exprimer l'intention de me consulter sur des choses de la dernière importance.

Je me fais conduire à l'adresse indiquée. On ne m'attendait pas, et ayant ouvert assez brusquement la porte, je me trouvai en face d'une femme en grand deuil, du plus noble maintien. Son regard doux et mélancolique inspirait tout d'abord la vénération et la pitié! Belle et jeune, son deuil ne portait pas l'empreinte de cette coquetterie de douleur qui souvent dément les larmes des veuves. Nous étions toutes restées immobiles au premier regard.

J'étais déjà de moitié dans ses peines... « C'est « vous, Gertrude, fut tout ce que je sus dire.

« — Oui, et je suis déjà moins malheu-« reuse, puisque je ne suis point encore mé-« connaissable aux yeux de l'amitié !

« — Oh ! que cette amitié serait heureuse des « preuves que vous pourriez accepter ! »

Nous nous assîmes, et son cœur s'ouvrit avec une chaleur que je vais m'efforcer de reproduire. « Je n'accuse que moi seule de la con-« duite de celui qui m'a perdue. Il ne pouvait « m'estimer, je lui avais tout immolé, vertu, « patrie, famille; je n'avais à ses yeux que « l'attrait d'une conquête de plus. Il ne crut « pas à mon amour, à mon amour si tendre, « et j'en fus abandonnée. Nous touchions au « moment de l'invasion de l'Italie; je rejoignis « triste et désolée les lieux que j'avais remplis « du scandale de ma fuite. Ma famille, irritée, « m'accabla des rigueurs d'une réclusion. Peu « après on m'offrit ma liberté aux dépens de « mon cœur; il était encore à Alfred, et j'osai « préférer le pleurer ingrat, plutôt que de tout « devoir à la tendresse d'un autre. Helas ! je « prononçai mon arrêt fatal. On donna à mes « refus le nom de rébellion, et à mes larmes

« sur la perte d'Alfred celui de démence. Des « parens qui me haïssaient gagnèrent ma trop « faible mère. Je fus jetée dans la maison des « fous, et au 26 août 1801, s'ouvrit pour moi « la porte de cet antre plus affreux mille fois « que le tombeau. J'y passai neuf années, « n'ayant autour de moi que le spectacle d'une « effrayante dégradation. En vain je recou- « rus aux prières, aux supplications pour « prouver que mon cœur seul était malade, « que ma raison était saine : l'orgueil m'avait « condamnée, et l'orgueil ne pardonne jamais. « Enfin un jour, jour d'éternelle mémoire, la « porte de mon cachot s'ouvre; j'entends des « paroles de paix, de consolation; je lève les « yeux sur l'être bienfaisant dont l'organe mé- « lancolique et pur apporte à mon ame la pre- « mière émotion qui, depuis deux années, ne « fut pas une douleur. Mon regard avait suffi « pour lui tout révéler.

« — Non, cette femme n'est point folle, s'é- « crie-t-il; son geste, son attitude, sa physio- « nomie, respirent la pudeur et la bonté. Un dé « licat instinct de femme avait su faire un chaste « voile de la lourde et grossière couverture de ma « triste couche. L'étranger était accompagné

« de l'économe de la maison et de deux autres « témoins.

« Cette visite porta immédiatement avec elle « ses consolations; l'économe reçut les plus tou- « chantes recommandations; on me plaça pro- « visoirement dans une chambre propre et com- « mode. On m'accorda des vêtemens; ma nour- « riture devint saine; le lendemain on revint « pour des formalités et des bontés nouvelles. « L'homme noble et généreux à qui je devais ce « secours inespéré n'épargna rien : crédit, ar- « gent, démarches, il employa tout pour arra- « cher à une horrible destinée une femme étran- « gère dont il ne connaissait que les torts et le « malheur, n'exigeant pour récompense que de « rester inconnu à l'objet de sa noble bienfai- « sance. Le succès couronna son angélique hu- « manité, et la liberté, dernier bienfait, vint « mettre le comble à la reconnaissance de tous « les autres. En me l'annonçant, on me remit un « contrat de 1,200 liv. de rente viagère, avec la « seule obligation de signer une promesse de ne « jamais revenir dans ma patrie, et de changer « mon nom de famille. J'étais presque heureuse « de cette condition qui complétait mon affran- « chissement. Qu'aurais-je pu regretter, après de

« pareils traitemens ? J'obtins, à force de prières,
« de mes gardiens que j'allais quitter, le nom de
« mon bienfaiteur; c'était Talma :

« Quoi! notre tragédien? m'écriai-je.

« — Oui, lui-même. Vouée à un deuil éternel, mon projet est d'aller m'établir en terre
« étrangère; depuis six mois, ma fortune s'est
« accrue par le don d'un legs inespéré et con-
« sidérable. Je suis venue à Paris dans la
« seule intention de voir Talma. Depuis long-
« temps le respect pour un secret qu'il avait
« voulu pesait à ma reconnaissance. Après
« tant d'années de combats, elle fut la plus
« forte, et c'est pour y céder, que j'accours
« du champ de bataille qui vit tomber Alfred.
« Voici quelques lignes que j'ai écrites à mon
« bienfaiteur. On m'avait dit que je le trouve-
« rais à Calais, je m'y suis rendue; il en était
« parti : mais je sais qu'il est à Paris mainte-
« nant. Un hasard singulier m'a procuré votre
« adresse; plusieurs officiers parlaient de vous
« devant moi; un d'entre eux vous connaît
« plus particulièrement. J'ai demandé si vous
« étiez à Paris, et il a répondu en m'indiquant
« votre demeure; c'était le neveu de l'amiral
« Verhuel. Ce que je me rappelais de votre ami-

« tié et de votre caractère m'a fait un besoin de
« vous voir, auquel je n'ai pu résister; vous
« êtes naturalisée en France, vous connaissez
« tant de monde, il ne vous sera pas impos-
« sible de me faire parler à Talma; je suis épui-
« sée par de longs tourmens, mes forces s'en-
« vont, et je ne voudrais pas mourir sans
« revoir l'homme à qui je dois la vie et tout ce
« qui l'a consolée.

« — J'ai promis, dis-je au maréchal, de pré-
« senter cette excellente femme à Talma, mon
« ami depuis dix-huit ans, et quand vous m'a-
« vez rencontrée, j'y allais. On ne saurait
« croire tout ce bien qu'il fait; c'est presqu'un
« souverain par l'abondance de ses libéralités.
« Si nul acteur ne l'égale en talent, il est moins
« d'hommes encore qui le surpassent en géné-
« reuse bienfaisance envers toutes les infor-
« tunes. » Ney jouissait avec la candeur d'une
belle ame de ces curieux détails; il daigna s'inté-
resser au sort de la femme dont je venais de lui
parler avec cette abondance de cœur qu'inspire
la vue si rare d'un caractère reconnaissant.

« — Cette dame, ajouta Ney, veut se réfu-
« gier en Italie; engagez-la à attendre quel-
« que temps.

« — Vous croyez donc, mon ami, que les
« affaires vont mal, et que cela va se brouiller
« tout-à-fait?

« — Je le crains; l'Espagne et la Russie, ma
« chère Ida, ont enterré notre bonheur. L'in-
« trigue, en outre, prépare pour nous le sur-
« croît d'autres dangers. A peine échappés à
« une retraite, il va nous falloir, malgré notre
« désastreux épuisement, commencer une autre
« campagne. Heureux si, versant notre sang
« jusqu'à la dernière goutte, nous conservons
« notre France intacte et pure. Les soldats vou-
« draient du repos, un repos si bien gagné. On
« se battra encore, mais en raisonnant sa fati-
« gue. Nous autres généraux et maréchaux, nous
« le voulons; il nous en coûte de ne voir rien
« finir : nous vieillissons. »

J'avais souvent exprimé des idées semblables à Ney, mais il m'en avait blâmée; et, chose inexplicable! je ne saurais dire le cruel regret que j'éprouvais de les entendre de sa bouche. Ce n'était certes qu'une saillie de mauvaise humeur bien naturelle; mais mon imagination souffrait de l'affaiblissement de son enthousiasme, au moment où l'étoile semblait pâlir. Nous eûmes même à cet égard une vive alter-

cation, assez vive même pour me faire craindre une seconde rupture; mais la voix de la patrie menacée, le sentiment du devoir et l'approche des dangers le réconcilièrent bientôt avec Napoléon et avec moi.

CHAPITRE CXXIII.

Préparatifs de la campagne de France. — Émotions politiques.

Je restai quelques jours sans voir Ney; et comme nous nous étions quittés un peu fâchés, je ne voulais provoquer ni son repentir ni sa visite. Si le sujet de la brouille eût été quelque chose d'intime et de personnel, je l'aimais trop pour rester quelques heures seulement sous le poids d'un reproche ou d'une apparence d'insensibilité; mais la rancune ne venant pas du cœur, j'étais bien sûre qu'elle ne tiendrait pas. En effet, Ney vint me voir au bout de deux jours, et je bénis presque la querelle qui avait ainsi pour résultat une démarche qu'il n'eût peut-être point faite sans ce motif d'impulsion polie et repentante. Mais ce qu'il y a de curieux dans les caractères francs et impétueux,

c'est qu'ils se fâchent encore même en se réconciliant; que poussés par la bonne foi de leur premier mouvement, ils y cèdent de nouveau, même dans les réparations qu'ils ont la volonté de leur donner. Ney n'avait jamais ressenti pour moi cette égalité de passion qui fait en quelque sorte disparaître l'ame pour la confondre avec une autre ame; je crois même qu'avant la grande catastrophe qui me fit entrer tout entière dans son cœur, mon empire, celui de suivante de sa gloire, avait beaucoup tenu à ce qu'il retrouvait en moi presqu'un camarade de guerre autant qu'une femme. Rien d'original, sous ce rapport, comme son retour après notre débat; j'espérais de la tendresse, et j'entendis encore de la politique. Hélas! ce pauvre ami aimait tant son pays, qu'il ne croyait pas être infidèle en me parlant de la France, alors menacée, envahie, voyant arriver sur ses frontières les soldats de toutes les capitales où avaient flotté nos aigles orgueilleuses. Mais tout ce qu'il disait avait un charme irrésistible de chaleur et de sincérité; la France était au fond de toutes ses pensées, et cet immense intérêt, base lui-même de mon attachement pour le maréchal, me faisait écou-

ter avec une incroyable émotion ce que j'appellerais volontiers son improvisation patriotique. « Vous aviez raison, mon amie, de « réchauffer un peu mon ardeur pour Napoléon. « Il a commis des fautes, il ne nous a guère « ménagés; mais il supporte au moins digne- « ment des revers que peut-être il eût pu ne « pas appeler sur nos têtes: il fait bonne mine « à la mauvaise fortune; son génie se réveille « pour nous organiser une armée, pour nous « fabriquer au moins des cartouches avec les- « quelles nous puissions dignement mourir. » Mais, comme malgré lui, le sentiment profond des malheurs publics le ramenait à une sorte de misanthropie. Les noms de la plupart des grands personnages de l'État ne sortaient de sa bouche qu'avec des bouffées de mécontentement et de blâme. Il avait avec moi toute sécurité, et ses expressions, qui n'étaient retenues ni par la politesse ni par la crainte, n'en étaient que plus vives, et n'en sont que plus curieuses, comme peintures des opinions qui circulaient dans le monde chargé alors de nos destinées.

« — Et ce Murat, s'écriait-il, le concevez- « vous? Il nous a quittés dans la dernière cam-

« pagne ; il n'a pas vu qu'en remettant son com-
« mandement il descendait du trône qu'il tient
« de l'Empereur. Murat est le premier soldat
« de la France, mais la royauté l'a gâté ; elle
« lui tient au cœur ; il en est vain comme les
« femmes de leurs diamans. Il croit se con-
« server en se tournant d'un autre côté que
« nous : il se trompe ; et quoique cela aille mal
« pour Napoléon, Murat, comme tous les au-
« tres, ne peut rester roi qu'autant que Napo-
« léon restera empereur.

« — Comment! autant que Napoléon restera
« empereur ? Êtes-vous fou, Michel ? Pourra-t-il
« ne plus l'être ? Quoi ! on l'assassinera donc ? »
lui disais-je avec la plus entière conviction
que, malgré les désastres de la Russie et les
défections de Leipsick, détrôner l'Empereur
me paraissait impossible.

« — Non, dit Ney brusquement, cela n'est
« pas impossible, et il sera lui-même pour quel-
« que chose dans la possibilité. Tous les anciens
« partis vivent encore, sous terre il est vrai,
« mais ils en sortiront ; et il y a des momens
« où nous sommes, nous autres, tentés de
« croire l'Empereur de complicité avec ses en-
« nemis. Il sait qu'il a autour de lui, dans ses

« conseils mêmes, des j..... qui le travaillent « d'accord avec l'Angleterre; qu'une conspi-« ration européenne l'enveloppe. Il voit l'a-« bîme, et il semble qu'il veuille y tomber. »

Ici, se livrant à son impétueuse franchise, le maréchal Ney me traça un tableau de main de maître du 20 décembre, premier lever de Napoléon aux Tuileries après le retour de Leipsick. « Il n'avait plus d'armée, mais il en a re-« trouvé là une de courtisans. Belle ressource « que les harangueurs du sénat, du conseil « d'État, des cours judiciaires, des corps admi-« nistratifs! Tous ces gens-là n'ont su que louer, « suivant la formule consacrée depuis dix ans. « La phrase a été son train au salon du trône, « et l'Empereur a pris au mot ces courages à « appointemens. Il est trop bon, trop facile, « trop crédule. Pour sabrer les Prussiens, qu'a-« t-il besoin de ses valets dorés? C'est au peuple, « sa vraie force, aux soldats, ses vieux amis, « qu'il doit uniquement s'adresser; il sait bien « qu'avec nous il est en famille.

« — Ah! j'aime à vous entendre parler au « jour de l'adversité et des épreuves, comme aux « jours de la victoire et de l'enivrement de la » bonne fortune. » J'avais beau épuiser mon

éloquence ; je voyais bien que le maréchal avait un fond de mécontentement contre l'empereur. Il était convaincu qu'il aurait dû faire la paix à Dresde, arranger autrement ses affaires, rester allié avec l'Autriche. « Caulin-« court avait très bien préparé les choses dans « sa négociation avec Metternich. Napoléon a « voulu la guerre; il pense un peu trop à son « antipathie pour l'Angleterre. Lui qui n'écoute « que ses propres avis, lui qui est de feu contre « ses amis qui raisonnent, il est de glace contre « ses amis qui le trahissent. Il en fait ou trop « ou pas assez. Bernadotte, ce Gascon qui lui « décoche de si jolies proclamations, il le « ménage. Nous avons perdu nos meilleures « troupes dans des combats souvent inutiles. « Reggio, Tarente, Vandamme et moi, nous « avons essuyé des échecs : cela ne devait-il pas « lui prouver l'impossibilité de la lutte ?

« — Mon Dieu ! vous êtes bien mal disposé « pour lui aujourd'hui.

« — C'est que je prévois ce qui va arriver : « les ennemis sur notre territoire et une guerre « d'extermination...

« — Mon ami, pourvu que dans cette fatale « extrémité nous soyons les exterminateurs.

« — Ida, me dit-il en me regardant de ma-
« nière à me pénétrer jusqu'au cœur, vous êtes
« bien dévouée à Napoléon depuis quelque
« temps; est-ce qu'il y aurait de la vérité dans
« certains bruits?

« — Quels bruits? répliquai-je avec le feu
« qu'on met à prévenir une explication péril-
« leuse; mon dévouement à l'empereur me
« vient de mon enthousiasme pour votre gloire.
« Je la vois, ainsi que celle de la France, si
« étroitement unie à Napoléon, que les séparer
« serait porter la hache dans vos lauriers. Ah!
« que je meure avant que cela arrive!

« — Allons, il n'y a rien à dire à un si pur
« amour pour la France. Ma bonne Ida, vous
« êtes une singulière femme, mais que j'aime
« bien. » La politique, qui nous avait brouillés à la première entrevue, nous rapprocha plus intimement l'un de l'autre à la seconde; ce jour-là, en nous quittant, nous étions plus amis que jamais.

Le même jour, j'allai voir Talma, qui était aussi profondément remué par les événemens, mais plein de confiance dans le génie de l'empereur. « Il a contre l'adversité, disait Talma,
« toute la vigueur du vainqueur d'Arcole et de

« Marengo. Sa constance, sa volonté de fer, son
« ame de feu, sont déjà une armée. Son regard
« vieillit les plus jeunes soldats, et son étoile sor-
« tira radieuse de tant de nuages qui ne sauraient
« la couvrir. » Je parlai à cet excellent Talma de la pauvre Gertrude : il avait oublié le bienfait, mais non pas le malheur. Mon récit renouvela sa touchante compassion ; il était si naturellement généreux qu'il ne comprenait pas mes éloges; mais il comprenait mon ame, et je sentis que ma visite lui faisait un de ces plaisirs délicats qui naissent d'une vive sympathie de pensées et d'impressions. J'emportai une bonne nouvelle pour Gertrude, qui m'en remercia comme si j'eusse été de moitié dans la générosité de Talma.

Ney m'avait prévenue qu'il ne me verrait pas de quelques jours. Je fus bien agréablement surprise de trouver en rentrant, le jour même de sa visite, un billet qui m'indiquait, pour le surlendemain fort tard, un rendez-vous. Quand il s'agissait de lui, toute autre affaire était oubliée; ma vie cessait, pour ainsi dire, pour se concentrer dans la sienne ; puis mon cœur, si prompt à s'attacher aux douces chimères, rêvait déjà bien au-delà du bonheur

d'une visite. Hélas! dès que Ney entra chez moi, et dès le premier coup d'œil, l'altération de sa physionomie me dit tout autre chose.

« — Avais-je raison, s'écria Ney, dans mes « prédictions et dans ma colère; le vaisseau de « l'État fait eau de toutes parts. Par la Suisse, « par le Rhin, par le Nord, nos frontières sont « entamées; tous les ennemis de la France se « donnent la main. Les coalitions se sont for- « mées à force de revers. Cette fois elles sont « épouvantablement habiles et unies. Cette « réaction de tous les orgueils blessés était « inévitable. Les poltrons eux-mêmes ont leur « désespoir, et les plus braves leur lassitude. « Les débris de nos vieilles bandes sont pri- « sonniers dans toutes les villes depuis la « Vistule qu'elles occupent inutilement. Ida, « ma pauvre Ida, ma tête se perd quand elle « mesure l'abîme... »

La gloire et la grandeur de la France étaient si chères au cœur du maréchal Ney, que l'aspect des désastres publics le mettait hors de lui. « Quelle affreuse nouvelle! » répétait-il; et ce noble guerrier, provoqué par mes questions, par la chaleur de l'amitié et du patriotisme, restait muet, après quelques excla-

mations plus énergiques que claires. « Enfin, « s'écria-t-il, surmontant son abattement, une « nouvelle campagne va s'ouvrir. Puisse-t-elle « du moins nous conserver nos limites, notre « belle France!... Il serait par trop cruel de « nous voir enlever les conquêtes de la répu- « blique, de perdre sous les aigles les triom- « phes de Valmy et de Jemmapes. » Il était venu pour me dire beaucoup de choses, et son trouble fut tel, qu'il me quitta sans entrer même dans l'objet de l'entrevue qu'il m'avait demandée.

Regnaud, que je vis le lendemain, était plus agité encore. L'année 1814, qui allait s'ouvrir, se préparait sous de bien tristes pronostics. Hélas! ils ne devaient que trop tôt et trop ponctuellement se réaliser. Je connaissais trop Ney pour ne pas m'être aperçue, à travers ses agitations politiques, qu'il avait besoin de me confier autre chose; je ne m'étais pas trompée; car le soir même du lendemain, je reçus une confidence qui me fut à la fois chère et pénible : elle m'apprit que le cœur de Ney me garderait toujours une place, que ni liaisons anciennes ou nouvelles, ni devoirs ni infidélités, ne me raviraient jamais. Si j'éprouvai une

légère blessure, un plus noble penchant étouffa bientôt mon amour-propre blessé. Donner à Ney une preuve de désintéressement, et en quelque sorte d'immolation, me tint lieu du bonheur. Prévoyant une nouvelle et périlleuse campagne, pressé par une lettre qu'il venait de recevoir, Ney me fit part d'une liaison d'un moment avec une belle Polonaise qui lui en avait dérobé le précieux gage. Je me chargeai de la commission qu'il me donna, mais, malgré mon zèle, je ne réussis pas immédiatement à découvrir l'innocent objet de ses inquiétudes. Pour ne pas revenir sur le même sujet, je vais raconter ici l'étrange hasard qui, en 1821, me fit rencontrer cette fille de l'amour d'un héros et de la faiblesse d'une noble et belle étrangère, qui fut assez heureuse pour mourir avant le jour fatal qui enleva à sa fille bien-aimée son illustre protecteur naturel. Il faut que je ne sois pour aucune sensation organisée comme les autres personnes de mon sexe ; car, passé la première irritation de l'aveu, je puis assurer que j'éprouvais, au moment de la confidence même, un désir de mère à voir cet enfant. Je me formais déjà un plan de vie; je disais : « N'est-ce pas, Ney, que vous me

la confierez ? J'irai vivre à la campagne, je lui apprendrai à vous connaître, à vous chérir, et elle ignorera ce que j'ai eu de torts. » Il me pressait dans ses bras, me répétant : « Ida, bonne et chère Ida ; » et moi d'être fière et heureuse plus que du plus brûlant délire d'amour. Hélas ! il ne devait pas jouir de la douce sécurité de me voir veiller sur l'objet de sa tendresse inquiète.

Dans les premiers jours de janvier 1821, je fis un voyage à Verdun. J'arrivai vers le soir ; c'était un jour de plantation de croix. Les rues étaient encore tout encombrées des oisifs que cet événement avait attirés. On y voyait avec leurs parens les jeunes filles qui avaient formé le cortége, ornées de guirlandes et de voiles blancs. A Verdun, un cortege de jeunes filles, vêtues de blanc, rappelait un trop cruel souvenir pour n'être pas un pénible spectacle. Je m'éloignai avec précipitation, et remettant mes visites au lendemain, je sortis de la ville vers le lieu, déjà désert, où la sainte cérémonie venait de rassembler toutes les ames religieuses ou avides des pompes extérieures du culte. Non loin de la croix qu'on venait d'élever était assise sur le gazon une jeune fille dont l'aspect en-

chanteur me fit sentir une surprise toute prête à devenir de l'admiration; son léger vêtement était fermé par une ceinture noire qui dessinait une taille souple et élégante; un grand chapeau de paille était à ses côtés, et la légère bise du soir faisait voltiger des tresses dorées dont la mode n'avait pas encore dénaturé les gracieuses ondulations, ni torturé les boucles naturelles; un grand portefeuille de dessins était placé près du chapeau. Je fis à mon domestique signe de s'éloigner; je m'approchai doucement de la jeune personne, de façon à la très bien examiner avant d'en être remarquée. A peine les roses de la première jeunesse commençaient à remplacer sur ses joues les couleurs plus prononcées de l'enfance, et déjà se lisait sur son front virginal l'empreinte des soucis; les pénibles soupirs d'une profonde méditation soulevaient un sein naissant à peine. Elle prononça à mi-voix quelques mots sans suite, mais dont le son fit aussitôt vibrer toutes les cordes de mon cœur: en me rappelant cette douceur d'accent d'une jeune fille, il me semble reconnaître quelque chose d'une voix chérie. Éveillée par cette divination mélancolique, il me semblait lire sur le front

virginal de l'inconnue une expression de physionomie qui me rendait comme présente l'image douloureuse de l'infortuné maréchal. Je fis un mouvement pour être aperçue : à l'instant la jeune fille fut debout et prête à s'éloigner. Mon cœur battait avec violence : « De grâce, mademoiselle, restez; mon sexe, « mon âge, doivent ne vous causer aucune « crainte. Vous êtes seule; mon domestique « nous suivra de loin; accordez-moi quelques « instans, dites-moi quels heureux parens ont « le bonheur de vous avoir donné la vie. »

« — Hélas! madame, dit-elle avec un main- « tien parfait, depuis bien long-temps les pa- « roles bienveillantes sont étrangères à mon « oreille; excusez le trouble qu'elles causent à « la pauvre Féodora.

« — Ce nom annonce que vous n'êtes pas « née en ces climats; cependant votre accent « est si pur...

« — Je suis fille d'un Français et d'une Po- « lonaise, continua-t-elle précipitamment, or- « pheline de tous deux; depuis trois mois seu- « lement je sais que je n'ai rien à demander à « la société qui me dédaigne, rien à espérer de « ce monde où ma naissance devient un titre

« d'exclusion ou d'une insultante pitié. » En s'exprimant ainsi, sa belle physionomie s'était animée d'une fierté douloureuse; d'abondantes larmes coulaient sur ses joues. Je pressai sa main, que j'avais saisie avec une religieuse tendresse : c'était la fille du héros, de l'homme que j'avais idolâtré, que je pleurais avec désespoir : oh! que cet être me parut cher! Je n'ai jamais conçu l'orgueilleux amour-propre qui fait repousser ou haïr l'enfant de l'homme qu'on aime, lors même que ces enfans sont une irrécusable preuve d'inconstance. Quand la passion a été sincère, elle étouffe tous les murmures de la vanité. Je rassurai Féodora, m'informant avec intérêt des amis, des soutiens qui restaient encore à sa jeunesse. « — Je suis un « enfant illégitime, voilà tout ce que je puis « dire. Je n'accuse point mon père, ses mânes « m'entendent; ma mère n'a pu supporter sa « mort funeste. Je suis seule, oh! bien seule au « monde. » L'air, le ton, le regard de Féodora, étaient pénétrans. Il faut en avoir éprouvé la puissance pour comprendre tout ce qu'une ame noble et fière ajoute à la beauté d'une femme.

Je tenais la main de Féodora; je lui prodi-

guais tous les noms qu'une mère tendre donne à une fille bien-aimée. J'ouvrais ainsi son jeune cœur à la confiance, qui n'eut plus de secrets pour moi. Féodora avait sept ans lorsqu'elle perdit sa mère. A l'instant tout changea autour d'elle, les soins, la vie, jusqu'aux robes qui naguère la paraient. Une vieille Polonaise, Élisabeth Dobninski, accompagnée d'un valet de chambre, lui fit passer bien des jours en voiture, et un matin Féodora se vit en s'éveillant dans une petite chambre avec des personnes inconnues, mais dont les manières douces et caressantes gagnèrent le cœur de la pauvre orpheline. Cependant Féodora ne put sans un cruel chagrin se plier au changement de sa fortune; elle n'avait jamais parlé que français avec sa mère, et sous ce rapport du moins elle se trouva moins étrangère au milieu de ces êtres inconnus; mais sous tant d'autres, qu'elle était à plaindre! Au lieu de ces arts charmans dont sa mère l'avait entourée, ce n'étaient plus que les grossiers ennuis d'un travail mécanique. Féodora n'avait aucune aptitude à ses nouveaux devoirs; son caractère était doux, mais fier. La contrainte la révoltait; elle continuait en secret à s'occuper des

leçons de sa mère ; un crayon était un trésor, et un bouquet de fleurs fut souvent acheté par l'orpheline au prix de l'abandon de quelque pièce de sa modeste garde-robe. Elle sacrifiait souvent les heures destinées à une pénible tâche de ménage au plaisir de courir au loin la campagne pour former son herbier, et de composer des dessins imparfaits, mais précieux par les mots touchans qu'elle plaçait sous chaque fleur en souvenir de sa mère. Féodora vivait depuis deux années à Verdun dans cette monotone médiocrité, sans plaisirs, sans espérance, mais du moins sans privations du nécessaire. Peu à peu la main invisible qui la soutenait s'est montrée moins exacte dans ses dons. Attachée peu à peu par l'habitude, comme tous les bons cœurs, à ceux qu'elle voyait tous les jours, Féodora, accablée du changement de leurs manières, leur demanda en larmes ce qu'elle leur avait fait. « Que voulez-vous, « Féodora, lui dit la femme, nous gagnons « notre vie par notre travail. On nous écrit que « votre pension ne sera plus payée, et nous ne « pouvons vous nourrir pour rien. » Ces mots avaient enlevé à la malheureuse orpheline ses dernières illusions ; il lui fallait même renon-

cer aux travaux de l'aiguille pour descendre aux pénibles soins d'un ménage d'artisan. Il fut impossible d'y plier sa fierté, surtout du moment où la découverte d'un papier mêlé aux lettres de sa mère lui eut appris le nom et la haute illustration de celui à qui elle devait le jour, et le rang de sa mère. De ce jour, Féodora, perdue dans le vague d'une affreuse mélancolie, faisait et défaisait mille projets; ses nuits se consumaient dans les larmes; le jour, elle courait respirer l'air libre de la campagne. Mais peu à peu la cruelle nécessité exerça sur elle sa fatale puissance; on força ses habitudes sans vaincre ses dégoûts. « Je fus pen-« dant deux ans si malheureuse, me disait-elle, « que souvent j'invoquai les mânes de ma mère, « pour lui demander si c'était un crime de « s'ôter la vie. » Ces paroles me firent frissonner : un pareil aveu dans une bouche de quinze ans renferme tant de douleur!

Insensiblement on reprit, plus tard, avec Féodora des manières moins sèches. Un jour on lui dit d'être tranquille, qu'une grande dame aurait soin d'elle et la protégerait. « Je ne veux « pas être protégée, mais aimée, » répondit la fière Polonaise. En effet, sa pension fut

payée, et l'on s'occupa de son instruction religieuse.

Je témoignai à Féodora le désir de l'accompagner, de connaître les personnes auxquelles on l'avait si absolument confiée. « Non, me dit-« elle, car cela restreindrait ma liberté. Ce « qu'on me recommande surtout, c'est de ne « faire connaissance avec personne. J'ai tant « besoin de penser que je vous verrai encore, « et que même, loin de Féodora, vous n'oublie-« rez pas les confidences de la pauvre fille illé-« gitime ! » Je pressai l'aimable infortunée sur mon cœur avec une tendresse de mère. Hélas ! j'étais déjà pauvre alors, et ce fut un des momens de ma vie où j'ai senti que l'argent peut être quelque chose pour le bonheur. Si j'en eusse été pourvue comme dans mes beaux jours, j'eusse dit à Féodora : « J'ai adoré, je « pleure avec désespoir le héros qui te donna « la vie ; le nom de ta mère est une amertume « pour mon cœur ; mais n'es-tu pas aussi la « fille de celui que j'ai tant aimé ? Viens, re-« trouve en moi l'appui et les entrailles de la « bonté paternelle. » Après nous être donné rendez-vous pour le lendemain, nous nous séparâmes.

Mais je l'attendis vainement au rendez-vous. Qu'on juge de mon chagrin! J'étais forcée de repartir le lendemain même. Je résolus d'aller parler aux gens qui avaient accueilli Féodora. Un billet qu'on me remit d'elle en rentrant à l'auberge me fit changer d'avis. Je transcris littéralement les lignes de cette aimable et malheureuse enfant :

« Je suis restée trop tard dehors hier; on « nous a vues ensemble, on m'a questionnée, et « je hais les questions. J'ai vivement répondu « que, n'ayant point le bonheur d'avoir mes « parens pour guides et pour maîtres, je ne « voulais pas me soumettre à un joug étran- « ger. On ne me permet pas de sortir aujour- « d'hui et de vous parler ce soir; ne m'oubliez « pas en passant devant le lieu où vous m'avez « trouvée hier, et d'où je revins avec un trésor, « car je vous crois mon amie. Il y a tant de « bonté dans vos regards! J'ai des frères, m'a- « vez-vous dit; vous leur parlerez pour la fille « de leur père, une fille qui ne demande qu'un « peu d'affection fraternelle. Madame, chère ma- « dame, ne m'oubliez pas, car vous êtes la seule « espérance de la pauvre orpheline Féodora. »

Je plaçai ce billet sur mon cœur. Lorsque la voiture qui m'amenait à Paris passa devant la croisée où j'avais trouvé Féodora, mon ame renouvela le serment de revoir la pauvre fille autant qu'il serait en mon pouvoir. Dans la ferveur de ce double serment, je crus voir une ombre légère s'approcher de moi, suivre comme un nuage lumineux la course rapide qui m'entraînait... Le bruissement des arbres, le faible frémissement des insectes, le cri des oiseaux, formaient comme un concert de voix aériennes qui répétaient ma promesse de ne pas oublier la fille du héros, et de faire dire à ses fils : « C'est vous seuls qui devez être les « protecteurs de Féodora! » Les peines et les malheurs qui m'accablèrent ne me firent point oublier ni négliger mon serment; mais ils furent tels, que souvent cette impuissance m'arracha des larmes. Le sort de Féodora était heureusement trop intéressant pour n'être pas soulagé : il le fut, et d'une manière qui défend, par le respect dû au nom de la protectrice, de s'inquiéter du bonheur de la protégée.

CHAPITRE CXXIV.

Visite à Madame, mère de l'empereur. — La belle Allemande chez Regnaud de Saint-Jean-d'Angély. — MM. Lainé, Raynouard, Flaugergues, Gallois.

Les derniers jours du mois de décembre 1813, par l'accumulation des mauvaises nouvelles, par le relâchement de toutes les affections, par l'irritabilité de toutes les personnes attachées à la fortune de l'empereur, me furent bien pénibles. Quand on n'est point intéressé aux affaires, mais quand on s'intéresse à ceux qui y prennent part, on souffre plus qu'eux des malheurs qui les accablent; ce qui pour eux n'est quelquefois qu'un intérêt, devient pour leurs amis un sentiment. Regnaud de Saint-Jean-d'Angély m'envoyait chercher à tout moment. Dans les temps de crise, on dirait que les caractères les plus virils ont besoin de s'abriter et de reprendre courage au-

près d'un cœur de femme. Dans ces longues conférences, devant lesquelles ne reculait jamais mon dévouement, Regnaud était quelquefois abattu jusqu'à la faiblesse et violent jusqu'à la colère; ce qui l'indignait le plus, c'était le froid égoïsme de la plupart de ses collègues des grandes fonctions publiques. « Il « semble, s'écria-t-il, que tous ces gens-là « flairent la nouvelle curée d'un autre gouver- « nement. »

Mes jours étaient fort tristes, parce que je voyais la gloire de Ney tellement unie au sort de l'Empereur, que craindre pour la chute du dernier, c'était frémir pour l'autre. Dans mes courses continuelles, je voyais et entendais une infinité de propos que je me gardais d'autant plus de rapporter, qu'ils étaient tenus de confiance, et que Regnaud n'aurait pas manqué, par excès de précaution, d'en tirer les conséquences à sa manière. Il rêvait tellement conspirations et complots, que je lui cachai la rencontre que je fis de ce D. L***, espèce de fatalité qui se représente à toutes les époques critiques de ma vie. La cour des Tuileries retentissait d'une verte algarade de Napoléon envers ses courtisans; quoique Regnaud n'eût

point eu sa part de la colère impériale, il était revenu du château fort mécontent. « L'Empe-« reur, disait-il, se fait des ennemis par ses sor-« ties violentes, et cela ne mène à rien. » Mais voici comment s'était faite cette rencontre dont je n'avais pas parlé à Regnaud. Mon cabriolet s'étant arrêté au coin du boulevart, j'aperçus D. L*** qui descendait précipitamment du sien pour venir à moi; je lui demandai s'il venait de l'autre monde? — « Non, pas encore, et je « n'en ai point envie en ce moment. Je viens de « passer un mois à Calais. Ah! si vous étiez « une femme à penser à la fortune, quel ave-« nir je vous assurerais! » Je le regardai avec l'air assez hautain. « Oui, oui, continua-t-il, « un brillant avenir, mieux que vous ne l'aurez « jamais avec le maréchal. — Perdez-vous la « tête? Qu'ai-je fait pour un pareil avenir?

« — Mais vous voilà bien grand seigneur, « M. D. L***; comment, de la protection! Irait-« elle au moins jusqu'à me rembourser quel-« ques milliers de francs que vous me devez?

« — Non pas encore, ma belle dame; mais si « vous voulez, je vous fais gagner mille louis.

« — En vérité!

« — Oui, garantis. » Et en deux mots il me

mit au courant et m'offrit des sûretés; je ne lui répondis qu'en parodiant ce vers de *Britannicus :*

> Mais je n'ai mérité
> Ni cet excès d'honneur ni cette indignité.

Je sus depuis que cet adroit caméléon servait à la fois Baal et le dieu d'Israël. J'eus peut-être tort, mais je n'instruisis pas Regnaud de mes soupçons assez bien fondés, comme on va le voir. Le roi de Naples venait de signer un armistice avec l'Angleterre et alliance avec l'Autriche. Paris retentissait du bruit de cette ingratitude, parlons la langue des politiques, de cette imprudence. Je venais de l'apprendre; j'étais affligée, humiliée dans mes souvenirs; je pensais à la grande-duchesse, et la réminiscence me revint d'une lettre dont elle m'avait chargée, et qui était restée sans réponse. D. L*** prétendait sortir de chez M. Desèze, et m'annonçait, d'un air de triomphe, un second voyage pour Calais, assurant qu'il ne serait que quatre ou cinq jours; encore trois voyages, me répétait-il, et ma fortune est faite au grand complet. « Voulez-vous venir? — Je lui tournai « le dos pour toute réponse. » Cette rencontre

me donna beaucoup à penser; mais sans compter mon invincible horreur pour tout ce qui sent la délation, le caractère de M. Desèze était si honorablement connu, que j'aurais cru commettre un crime que de le croire en relation avec un être comme D. L***. Lorsqu'après le changement je revis celui-ci, il rit beaucoup de ce qu'il appelait ironiquement mon innocente candeur.

Je songeai enfin à porter une lettre dont j'étais chargée de la part de la grande-duchesse pour Madame mère; c'était la seule personne de la famille de l'empereur qui conservât de son origine quelque chose de peu royal, on pourrait même dire de peu distingué, pour quelqu'un qui avait donné le jour à tant de princes. Je fus introduite par M. de Cossé-Brissac, dont les manières, tout imprégnées d'ancien régime, auraient pu, dans un courtisan moins consciencieux, passer pour une satire en action de celles de la douairière un peu bourgeoise. La bonne madame Lætitia avait pris la royauté comme une sinécure; c'était une reine sans gêne et sans façon. Je la trouvai assise près d'une table énorme où étaient placés plus de trente petits paniers et

plusieurs ouvrages en perles. Je présentai ma lettre. « C'est bon, dit-elle en la prenant; nous « verrons cela. Savez-vous faire de ces sortes « d'ouvrages? — Non, madame. — Eh bien! « ni moi non plus. Je les achète d'une de ces « pauvres *ci-devant* comme il y en a encore « tant, quoique mon fils leur ait fièrement « donné, qui ont beaucoup de prétentions et « pas un sou vaillant.

« — Vous savez, Cossé (s'adressant à M. de « Cossé-Brissac); c'est ma boiteuse que vous « trouvez assez bien et que je trouve bossue; « elle est adroite comme une fée. Croyez-moi, « c'est joliment fait. Eh bien! je rends service à « cette pauvre femme; car toutes nos dames « m'en prennent, croiriez-vous?

« — Je le crois aisément, un don de la main « de Madame mère est une grâce trop flat- « teuse...

« — Un don! un don, dites-vous! où avez- « vous la tête? je les paie et les leur fais payer. « Oh, oh! ma chère, je vois bien que vous n'*ac- « coumoulourez* jamais. » Il me prit une grosse envie de lui dire : Je crois que je n'en vaux que mieux; mais très heureusement que l'humble attitude et l'air profondément soumis de

M. de Cossé-Brissac me rappelèrent à propos le haut rang de la personne qui me parlait, et je ne répondis que par un respectueux silence. Entre autres choses aussi importantes, madame Lætitia me questionna sur les perles de Rome. Je crus faire un trait d'adresse en lui disant : Elles sont beaucoup plus chères que celles qu'on emploie pour ces sortes d'ouvrages.

« — Oh! ma petite, j'en sais le prix et de « tous les numéros encore; ce n'est pas à moi « qu'on en fait accroire. Je ne tranche pas de la « princesse comme mes filles. » En m'inclinant légèrement je déguisai mon sourire sous l'apparence d'une approbation très humble, et je rendis justice à ma bienfaitrice, en répondant : « Il est vrai que la grande-duchesse et la reine « de Naples ont des cœurs de reine. » Je fus reconduite avec même étiquette, et, me retirant à reculons, mon pied s'embarrassa dans ma longue robe, et, moins leste, je serais tombée. Madame mère montra dans cette occasion que si elle manquait un peu de la dignité du rang suprême, elle avait du moins conservé toute la bonté de ces mœurs simples et familières qui ont leur prix pour ceux qui en sont

l'objet. « Ah ! mon Dieu ! me crie-t-elle, allez-« vous-en donc tout *ouniment* droit devant « vous ; vous avez failli vous faire *dou* mal « pour l'étiquette. » Madame mère avait dû être fort jolie. Elle était à cette époque presque bien encore. Sa physionomie avait surtout ce trait de bonté facile qui donne du charme aux femmes qui ont conservé le moins d'agrémens.

En sortant de chez Madame mère, je me rendis chez Regnaud où je vis une dame d'une figure charmante. C'était une Allemande honorée de la protection de Mme de Staël. Regnaud mettait une sorte de mystère à la recevoir. Ce ne fut que plusieurs années après que j'appris d'elle-même, dans une rencontre en Belgique, l'espèce d'utilité dont elle était au gouvernement, et la passion plus généreuse qui la rendit sinon digne d'estime, au moins de pitié, en lui donnant l'énergie de rejeter une fortune honteuse, fruit d'infâmes services. Je ne la nommerai point, parce que son repentir fut aussi sincère que déchirant. Hélas ! que n'ouvrit-elle plus tôt son ame à la femme célèbre et compatissante que le sort lui avait donnée pour amie ! elle se serait épargné des remords. Mais à l'époque où je vis cette dame chez Regnaud,

elle était dans toute l'activité de ses vilains devoirs. On parlait de la scène de l'empereur avec la députation du Corps-Législatif; Regnaud et la dame, sans affectation, baissèrent un peu le diapazon de leurs paroles mystérieuses; je n'entendis plus que les noms de Bordeaux, d'Angleterre, de correspondances, et de temps en temps quelques exclamations contre MM. Lainé, Raynouard, Flaugergues, Gallois, membres récalcitrans du Corps-Législatif.

Quand la jolie dame allemande sortit du cabinet de Regnaud, j'eus grande envie de la suivre, mais celui-ci me retint; il était si enfoncé dans les intérêts du moment, qu'il m'en parla comme s'il eût continué sa conversation avec la haute utilité qui venait de le quitter: « C'est Vicence, me dit-il, qui part « chargé de négociations auprès des souve- « rains, et surtout de l'empereur d'Autriche. « S'il ne doit pas avoir plus de succès qu'à « Dresde, il vaudrait autant qu'il restât à son « ministère.

« — Mon Dieu! je trouve une teinte d'envie « à cette boutade; auriez-vous la fantaisie « d'être ambassadeur? » dis-je à Regnaud assez étourdiment. Il ne me répondit que du regard,

mais c'était répondre, et même avec un peu de suffisance.

Je n'avais pas vu Napoléon depuis le fameux voyage de Milan ; la curiosité m'en prit, et une curiosité dictée par le plus noble intérêt et secondée par un de ces hasards singuliers dont il y a déjà tant d'exemples dans ma vie aventureuse, et qui donnent à la plus minutieuse vérité l'apparence d'une relation romanesque. L'Empereur venait de confier à la fidélité de la garde nationale parisienne, subitement ressuscitée, la fille des Césars et l'espoir de sa dynastie, Marie-Louise et le roi de Rome. La vaste enceinte du Carrousel venait de retentir de ces acclamations bruyantes dont Paris ne manque jamais. Le prince Joseph, si bon, si aimable, si instruit, mais peu fait, malgré ses deux exercices de royauté à Naples et en Espagne, pour supporter le poids du diadème, était peut-être celui que Napoléon n'eût pas dû choisir pour soutenir la jeune et incapable Marie-Louise dans le fardeau de la difficile régence qu'il allait établir. J'étais au Carrousel et dans la cour du château ; je me glissais partout, j'écoutais tout avec l'anxiété du pressentiment, auquel j'avoue que j'ai toujours ajouté foi jusqu'à

la crédulité. Il y avait tout près du cercle formé pour le mot d'ordre, un sergent de la garde nationale, que j'avais vu chez une de mes connaissances, royaliste à vieilles idées, qui commençait à reparler de ce qu'elle avait oublié si long-temps. Il causait avec plusieurs personnes, et non moins que dans le sens des cris qu'il venait lui-même de proférer. Hélas! me disais-je, voilà le sort des princes; ils se fient à des démonstrations de dévouement, et qui ne sont que le résultat du frottement des masses obéissant à des émotions du moment, qui seront éteintes au moindre examen et au premier changement. Toutes ces observations d'un cœur véritablement affectionné et enthousiaste me donnaient le besoin de voir l'Empereur. Cette solennité me l'avait présenté sous un jour triste, dans une espèce d'*amoindrissement* de sa puissance. Je parvins à entrer au pavillon de Flore, malgré la foule, car j'avais des amis partout. Je vais, dans le chapitre suivant, raconter la courte entrevue que je parvins à surprendre avec Napoléon. Je dirai tout de cette bonne fortune du sort, de cette minute imposante qui me fut une immense gloire par la conviction qu'elle me donna que le désinté-

ressement et la vive sincérité de mon dévouement n'avaient pas été sans influence et sans charme sur le génie d'un grand homme malheureux.

CHAPITRE CXXV.

L'escalier du pavillon de Flore après la revue de la garde nationale. — Entrevue avec l'Empereur. — Départ du maréchal Ney pour le quartier général. — Campagne de France.

J'étais parvenue au haut de cet escalier qui est dans le coin reculé de la cour des Tuileries, entre les cuisines et un corps-de-garde, où rien n'annoncerait le séjour du souverain, sans les sentinelles qui se croisent et les consignes qui se répètent. Ma mine était si connue dans la garde impériale qu'il ne m'arrivait jamais d'être repoussée dans mes curiosités par les militaires.

J'arrivai donc sans exciter la moindre attention jusqu'à la première antichambre. Assise sur une banquette, de singulières réflexions m'assaillirent malgré moi sur la destinée des rois. J'étais là sans avoir subi aucune enquête, aucune surveillance. J'étais sûre

que l'Empereur allait y passer sans garde; je savais qu'à ma vue il s'avancerait (comme cela lui arrivait à la vue de toute personne étrangère), pour s'informer du motif qui m'amenait là. Si je l'eusse haï autant que je l'admirais, si j'eusse été animée d'un esprit de complot ou de vengeance, rien, me disais-je, d'aussi facile que d'arriver avec un poignard au cœur d'un grand homme. Ces idées m'absorbèrent si tristement, que je ne vis, n'entendis rien de ce qui se passait autour de moi. Je ne me réveillai de mon accablante rêverie qu'au bruit du factionnaire du haut de l'escalier qu'on venait de relever. J'étais assise derrière le grand vitrage qui longe le palier d'où l'on aperçoit une espèce de corridor fort obscur, qui doit conduire derrière les appartemens de l'aile qui est entre l'horloge et le pavillon de Flore. Dans le même espace, il y a un cabinet où l'on monte par quelques marches; j'ai dit, je crois, que j'avais écrit sur mon *memento* les propos entendus dans la cour. Je tenais ce billet déployé dans ma main; j'entendis marcher dans le fond de ce corridor; machinalement je me lève, je m'approche jusqu'à la porte entr'ouverte du petit escalier. A ma toilette

élégante, le factionnaire me prit pour une habitante du château; car loin de me regarder avec hésitation, il me laissa le passage libre. Au même moment, l'Empereur se montre, et moi, qui n'attendais là si patiemment que pour le voir, plus leste que la pensée et étourdie comme mon imagination, je me jette derrière la porte entr'ouverte et sur la seconde marche de l'escalier. Il me serait impossible de rendre l'attitude, ni l'expression de physionomie, ni l'accent de l'Empereur, qui s'approcha presque d'un air moqueur en me voyant grimpée là si sottement.

« — Que voulez-vous? Que faites-vous ici?

« — Sire, le voilà : j'ai assisté à la revue, « j'ai entendu et écrit ce que j'ai entendu; » et déjà il regardait mon billet. J'ai une si détestable écriture, qu'au milieu de toutes mes autres craintes, la plus vive était encore qu'il ne pût déchiffrer mon griffonnage. Je tendis la main pour reprendre la note. L'Empereur sourit de son fin et délicieux sourire, mit sa belle main sans gant sur la mienne, et rapprocha le billet de ses yeux. « Et le nom de « l'homme? me dit-il.

« — Je ne le connais pas, sire. — Bien

« (avec un regard doux et bienveillant); bien, « allez chez Regnaud, et contez-lui tout. » J'allais risquer une parole de plus, j'allais dire : « Votre majesté me reconnaît donc? » Mais sa majesté était déjà loin. Avec Napoléon rien ne traînait en longueur. Je redescendis l'escalier, mais cette fois non sans avoir été bien contrôlée par tous les regards surveillans. L'empereur avait gardé ma note.

Je me rendis chez Regnaud; il était sorti. Je lui laissai un mot. A sept heures du soir, il vint tout content me bien surprendre, en me montrant cette note, et en m'annonçant que j'avais beaucoup amusé l'empereur par la terreur panique qui m'avait valu une audience particulière sur un escalier dérobé. Regnaud avait ordre de me donner un bon sur le Trésor. La somme était considérable. Je refusai d'en accepter l'ordonnance; mais j'avoue sans détour que mon refus était un calcul, et tenait à un plan de ma tête un peu plus qu'à une délicatesse de mon cœur. N'ayant nommé ni compromis personne, j'aurais pu recevoir sans rougir une marque de reconnaissance pour un avis utile; mais j'ambitionnais mieux qu'une récompense pécuniaire, et je voulais pouvoir

un jour demander à l'Empereur une position honorable comme mon dévouement, et pure comme ma passion pour la gloire. Regnault, dont l'ame comprenait tous les sentimens généreux, surtout ceux d'un dévouement sans bornes, Regnault m'approuva, et promit toute la chaleur de sa protection en faveur du projet que je lui communiquai pour mon avenir. Hélas ! cet avenir, qui jamais n'arrive ni comme on le craint ni comme on le désire, devait m'ôter tout, oui, tout, jusqu'à l'espérance, puisque toutes se sont brisées sur... un cercueil !.. Le surlendemain, c'était le 17 janvier, je crois, Ney vint m'annoncer qu'il partait pour le quartier général de Châlons-sur-Marne. Je ne puis dire qu'il était triste ni agité de sombres pressentimens, puisqu'il s'agissait d'aller combattre : à l'idée des périls, Ney était toujours *tout lui;* mais il y avait quelque chose de plus réfléchi, de plus raisonneur dans ses dispositions; tellement que je me gardai bien de lui parler de ma singulière audience, et que je ne pus m'empêcher de lui répéter : « Aimez-vous « moins l'empereur, avez-vous regret à cette « campagne? » Il en revint à son cheval de bataille : « C'est la France que j'aime; pour elle,

« je suis prêt à partir : mais s'il ne s'agit que de « lui, j'avoue qu'un peu de repos nous con- « viendrait à tous.

« — Sans doute, et tous vous l'avez bien mé- « rité. Encore un effort, encore cette moisson « de lauriers ; elle est la plus nécessaire, elle « sera la plus glorieuse. » Ces mots-là avaient de l'écho dans l'ame de Ney ; aussi se laissa-t-il aller à mes inspirations. Celles de l'amour et de la gloire ont une si prompte et si puissante sympathie !

Le maréchal partit dans la nuit, et cette fois la patrie était de moitié dans la tendre réso- lution qui allait me pousser encore sur les traces du guerrier. Je m'occupai de mes faciles préparatifs de campagne ; Regnault n'approu- vait pas l'idée de ces courses militaires, qu'il appelait mes *Jeanne-d'Arcqueries* ; mais j'avais l'habitude de n'écouter que moi, et les défenses positives même de Ney ne servaient d'ordinaire qu'à stimuler davantage mes résolutions. La seule concession que ma tête pût faire se ré- duisait à ne pas transgresser la religion du sévère incognito que me commandaient son repos et mon respect pour ses liens légitimes. Je ne voulus point faire d'adieux à Regnault,

afin de m'épargner l'inutile résistance de ses conseils. Mais je n'y échappai point; car à peine Ney m'avait quittée, que le comte se présenta chez moi. Entre autres choses qui ajoutèrent à la surprise de cette si prompte visite, ce fut l'espèce d'enquête qu'il me fit subir sur le gouverneur de Wilna (le général Hogendorp); il voulut savoir si je le voyais lors de la campagne de Russie, si j'étais à Smorgony lorsque ce général y arriva au départ de Napoléon pour la France. « J'ignorais même, lui « dis-je, qu'il y eût des Hogendorp combattant « pour la France; j'en suis bien aise. Honneur « de la patrie de ma mère, je suis fière de les « voir tous comprendre aussi bien la brillante « gloire des armes que celle d'une éloquence qui « défend victorieusement les libertés publiques[1]. « Mais pourquoi me parlez-vous du général ?

« — Ah! le pourquoi, ma bonne Saint-Elme, « vous permettrez à l'homme d'État de ne pas « le confier à votre tête brûlée. » Il me disait cela avec une mine moitié grave, moitié iro-

[1] Le comte Hogendorp est membre des états-généraux du royaume des Pays-Bas, et fut porté en triomphe à Rotterdam : c'est le général Foy de la Hollande.

nique qui ne lui était pas naturelle. Je n'en sus jamais plus par Regnault, et quand j'en voulais parler, long-temps après il éludait de répondre, me disant seulement : « Cela n'a pas « nui à *fama volat.* » En rassemblant toutes ces circonstances, toutes ces questions que la plupart du temps loin d'expliquer on n'achevait même pas, je croyais toujours y trouver quelque secrète dénonciation de D. L***.

Je connaissais deux personnes à Châlons chez lesquelles je pouvais réclamer une hospitalité bienveillante; j'y arrivai dans la nuit du 28 janvier. Les maréchaux Victor, Marmont, Mortier, Oudinot et Ney y commandaient sous les ordres de Napoléon. Quelle réunion encore imposante de talens militaires, lorsque tant d'autres étaient dispersés sur des points divers pour garder contre l'invasion de l'étranger cette France défendue trente années au prix de leur sang!

Je cherchai dès le lendemain à voir Ney; mais comme sa figure me sembla aussi sévère que lors de la rencontre en Russie, je craignis les résultats de la même colère, et cette fois je n'exposai pas mon empressement à la même réception. Je pris courage et patience,

en donnant à mon cœur la distraction guerrière des grands spectacles dont j'étais entourée. C'étaient toujours nos braves du Rhin, du Tibre et des Pyramides, mais les habitudes de l'empire avaient singulièrement assoupli ces caractères fiers et ces ames fortes; c'était même valeur, même courage, mais un courage plus résigné que bouillant. On semblait plutôt attendre la mort comme un devoir, que la braver pour une conquête. Jamais nos héros ne se montrèrent plus dignes de leur renommée, jamais plus infatigables; mais sans diminuer la part des éloges qu'ils ont si chèrement achetés, je dois constater, comme un fait curieux pour l'histoire, un changement de mœurs en quelque sorte dans nos grands capitaines: on aurait dit une sorte de mélancolie de l'héroïsme. Le maréchal Oudinot avait encore un peu plus qu'autrefois son ton fâché et froid qui tient à un caractère de stoïcisme admirable, mais peu de mon goût, quand il se trouvait près de Napoléon. Je remarquai en lui, et peut-être plus que dans les autres maréchaux, un je ne sais quoi d'involontairement mécontent. J'avais souvent vu le maréchal aux beaux jours de la république, c'était un autre homme; c'était alors chez Ou-

dinot l'enthousiasme de la jeunesse et en quelque sorte d'un premier amour. Du temps de l'entrée en Hollande et en Italie, on avait tout à conquérir, titres, dignités, richesses, et sous l'empire, en 1814, on pouvait craindre de tout perdre. Celui des maréchaux qui conservait le mieux l'ancien caractère de simplicité et d'illusion, était le maréchal Victor, qui me parut là ce qu'il fut toujours, non seulement aussi brave, mais d'une ardeur aussi jeune que dans les premières victoires qui l'ont classé si haut dans nos annales. Quant au maréchal Macdonald, je ne le vis passer qu'à cheval. Marmont, le favori de l'Empereur, était, avec Ney, celui dont l'extérieur annonçait la plus confiante sécurité dans nos succès, et qui devait encore s'en montrer un des brillans coopérateurs à Rosnay, où, l'épée à la main, il passa au travers de 25,000 Bavarois commandés par de Wrède, cet infidèle allié. Cependant une différence perçait encore dans l'ancien aide de camp du général Bonaparte, Marmont. J'eus encore l'occasion de voir les aides de camp de Napoléon, les généraux Corbineau, Déjean, Flahaut, et un autre dont j'ai oublié le nom. L'Empereur partit avec le général Bertrand.

Le 27, il repoussa les Prussiens et entra à Saint-Dizier. Ney, dans cette campagne, ne quitta presque pas l'empereur. J'avais suivi le mouvement de l'armée à peu de distance; nous étions sur la route de Troyes; on passa par des chemins horribles, par des marais et une forêt que la saison rendait impraticables; c'était Blücher que l'Empereur voulait atteindre, et Blücher était à Brienne. On vint apprendre à l'Empereur qu'il y était retenu par la rupture d'un pont. Ce fut un éclair de joie pour Napoléon. Le château fut si brusquement attaqué, que Blücher faillit être pris. Ce n'était pas la première fois que ce général n'échappait qu'à la faveur d'un stratagème ou d'une surprise. On se battit plus de douze heures; la nuit était déjà profonde, lorsque harcelée, pouvant à peine me tenir à cheval, croyant entendre le feu diminuer, je demandai un lit dans une espèce d'auberge, sur la route : on me donna un matelas par terre et un peu de vin chaud. Je me roulai dans mon manteau, et j'allais dormir d'un excellent sommeil de bivac, lorsque plusieurs paysans entrent en tumulte, en criant : « L'Empereur a manqué d'être tué. »

Le lendemain, je sus que le général Gour-

gaud lui avait sauvé la vie en abattant à ses pieds un Cosaque dont la lance allait l'atteindre. Il n'y avait là qu'une partie de la vieille garde; un des sous-officiers, qu'une blessure retenait en arrière, me dit que l'Empereur était retourné à Brienne, et qu'il craignait bien, d'après l'avis de son général, qu'il ne se trompât sur les mouvemens de l'ennemi. « Les pékins, « disait-il, à qui nous avons enseigné leur « métier, viennent nous attaquer cent contre « cinquante. Quel guignon d'être là en traî-« nard! Si du moins un boulet eût daigné « m'emporter, je n'aurais pas la douleur de voir « les amis en ligne et de ne pas y être. » J'avançais à travers champs: des fuyards m'apprirent qu'on était en retraite sur Troyes. Je ne savais rien de Ney; je tombai dans un découragement que ne m'avaient pas donné les horreurs de la guerre de Russie. Pour la première fois la terre française subissait l'affront d'une invasion : non, jamais mon cœur ne reçut de plus douloureuse blessure. Les troupes, dont les mouvemens se croisaient, n'avaient plus cet air d'une confiance insouciante qui ressemblait si fort à la conviction de vaincre : l'issue de cette bataille éveilla

même la désertion dans nos rangs. Le commerce des proclamations allait son train; ces demi-victoires, qui nous affaiblissaient sans nous servir, qui nous faisaient reculer à chaque effort, commençaient à diminuer la fidélité au drapeau, par la trop juste conviction qu'il ne restait plus rien à faire à la valeur contre le nombre. L'ennemi nous fit plus de quatre mille prisonniers, et on perdit beaucoup d'artillerie.

Je crois avoir dit déjà que je connaissais une femme qui avait eu des relations intimes avec le roi Murat : je ne la désignerai que par son prénom de Noémi; elle avait une sœur mariée à Troyes, et s'y trouvait au moment de la retraite de la Rothière. Elle m'accueillit avec les larmes aux yeux : « Qui eût jamais pensé « cela de Joachim? me dit-elle; comment! il « trahit la France, son beau-frère, il se fait « l'allié de l'Autriche.

« — Est-il vrai? est-il possible?

« — Ce n'est que trop vrai; » et elle me montra une preuve écrite, à la date du 2 janvier, qui ne laissait guère douter du projet de Murat de préférer l'alliance de l'Autriche à celle de sa patrie.

« — Noémi, lui dis-je, il faut me confier ce « billet.

« — Je voudrais, sans qu'il sût d'où il vient, « qu'il fût entre les mains de l'Empereur.

« — Bonne Noémi, c'est pour le lui faire « tenir que je vous le demande ; je vais le por- « ter. » Nous étions au 3 ou 4 février : la lettre avait donc un mois et plus de date. Le congrès était ouvert à Châtillon-sur-Seine ; l'Empereur avait passé Troyes et se trouvait au village de Piney. Les routes n'étaient qu'embarras et dangers ; partout une surprise était possible, était probable ; à chaque instant l'affreux *houra* pouvait se faire entendre. Cependant l'idée de prouver à Ney un dévouement dont cette fois il me saurait gré, me donna plus que de la résolution ; et, une heure après l'idée conçue, j'étais à cheval sur le chemin de Piney. Aucun moyen de pénétrer jusqu'à l'Empereur : il était occupé des instructions pour son représentant au congrès, le duc de Vicence. Je ne voulus pas me dessaisir de ma lettre ; je guettais l'heure de la faire parvenir. A toute minute se succédaient de fâcheuses nouvelles. Les murmures étaient excités par les privations ; la désertion elle-même, par le dé-

couragement, la désertion dans les armées de l'empereur! j'avais peine à y croire. Je connaissais quelqu'un d'intime et de sûr auprès du duc de Bassano ; je lui remis la lettre sous enveloppe, en priant de dire que c'était une dépêche pressée de *fama volat*. Napoléon quitta Troyes le 6, pour se rejeter sur la route de Paris : les Autrichiens nous remplacèrent aussitôt. Je fis quelques lieues avec Noémi et sa belle-sœur qui fuyaient; mais il fut impossible d'avancer. Nous étions arrêtées à un triste village dont j'ai oublié le nom; le passage des troupes ne cessa point, et tous parurent accablés et incertains. Noémi, qui avait beaucoup d'or et encore plus de générosité, payait à boire à nos soldats, leur disant d'un air aimable : « Aimez bien l'em-« pereur, aidez à chasser les horribles Cosaques « de notre belle France. » Pendant ces petites péroraisons, qu'elle répétait assez souvent, j'observais les soldats, et je ne voyais que trop que, si tous aimaient toujours l'empereur et la patrie, ils n'étaient pas tous convaincus qu'on pût réussir à nettoyer les plaines de la France des étrangers qui s'y installaient déjà en maîtres sur les derrières de nos colonnes.

Noémi m'accompagna à Nogent. L'empe-

reur y était : on le disait inabordable; il venait d'apprendre l'évacuation de la Belgique et les résolutions du congrès. J'avais pu approcher cependant du prince de Neufchâtel, et lui ayant confié l'envoi de la lettre de Noémi, il me promit de savoir si elle était parvenue à l'Empereur. Je l'aperçus le jour qu'il venait d'être accablé par toutes ces tristes nouvelles; il sortait avec le duc de Bassano du conseil. Ils me parurent attérés tous deux, et le prince de Neufchâtel plus que le duc. Ils se quittèrent avec des haussemens d'épaules et des gesticulations trop significatives. J'étais si près, que j'entendis : « Obstination. — Ne pas céder. — « Cinquante mille hommes. » Le prince de Neufchâtel m'aperçut, et me dit : « Vous ne pouvez « voir l'Empereur; il a reçu la lettre, il savait « déjà tout; mais il a été content de l'envoi. » Ce ne fut qu'à l'île d'Elbe que j'eus la flatteuse certitude que mon zèle avait été agréable; mais que de tristes scènes allaient précéder l'époque de ce court séjour, d'où un grand homme sut reconquérir un trône par la seule énergie du malheur!

Le 10, Napoléon se remit en marche; le bruit circulait qu'il allait de nouveau attaquer Blü-

cher par Montmirail. Noémi décida qu'elle resterait à Nogent. Le général Marmont, honoré alors de toute la confiance de l'Empereur, y resta pour la défense du passage de la Seine. Je me séparai de Noémi; j'espérais trouver Ney, et pour me donner cette consolation de tant de désastres publics et de fatigues personnelles, je suivis des chemins abominables jusqu'à Sézane, espace de plus de quinze lieues. L'Empereur venait de les parcourir avec l'élan de l'aigle : cette idée abrégeait pour moi la route. Le maréchal Marmont força les défilés à Saint-Gond, et l'après-midi les Russes fuyaient devant l'Empereur à Champ-Aubert, qui, par une double fortune, mit aussi Blücher en déroute. Napoléon fit dîner avec lui les généraux prisonniers. Je causai un moment avec un officier de son état-major : il parlait comme si nous avions été victorieux au sein de l'Allemagne. J'avais beau lui dire : « Mais nous sommes aux portes de Paris. Ce n'est qu'une escarmouche de gagnée; ce n'est qu'une halte dans l'adversité. Les deux, ou trois, ou quatre cent mille étrangers nous enveloppent de toutes parts, et débouchent peut-être d'un autre côté sur Paris même. » L'officier se mettait

en fureur. Je vis le moment où il allait me déclarer séditieuse, parce que j'osais ne pas croire l'Empereur invincible et la France sauvée. Il me demanda, d'un ton qui, tout en me paraissant amusant par le ridicule, me déplut cependant : « Que venez-vous chercher, au « surplus, au quartier général ? — Un homme « qui se batte pour Napoléon, qui ne le flatte « pas ; vous voyez que ce n'est pas à vous, « Monsieur, que j'ai à faire. » Ce monsieur existe encore et est dans des rangs qui ne sont pas ceux de la reconnaissance. Il m'a voué une haine implacable ; je ne la lui rends que par beaucoup de mépris. S'il me lit, je pense qu'il sera content, car je pourrais dire quelque chose de plus.

Je vis enfin Ney à la prise de la ferme des Grenaux. Ah ! quel homme encore pour commander, et quels soldats que les Français pour se battre ! Ceux de Ney et de Mortier enlevèrent le poste où étaient les principales forces des Russes et des Prussiens, les poussèrent dans une pleine déroute vers Château-Thierry ; ils les poursuivirent, et les habitans de cette ville se joignirent à nos soldats pour chasser les ennemis, dont chaque maison avait à déplorer les

excès. L'Empereur accourait en avant des lignes, les rayons de la valeur sur le front. Partout on battait les Prussiens ; la retraite de Blücher ne ressemblait qu'à une déroute ; il manqua d'être pris le soir, et s'en tira encore. Je fis beaucoup rire Ney en lui disant le lendemain : « Si j'avais reconnu ce Prussien qui visait l'Empereur, je lui aurais fait une boutonnière. » Pendant six jours la fortune sembla nous sourire, et l'horizon refléter quelques rayons de victoire. Napoléon, après l'affaire de Nangis, se croyait déjà de nouveau sur la route de Vienne. Enfin cette campagne de France ne fut en quelque sorte qu'un combat de chaque jour, auquel il fallait courir d'un point sur un autre. Le 19, les alliés étaient en fuite de toutes parts. On envoya des drapeaux à Paris, à Marie-Louise. Singulière destinée des princesses ! l'épouse d'un empereur devait se réjouir des drapeaux enlevés à son père.

On incendia Nogent, Méry eut le même sort ; enfin Napoléon rentra vainqueur à Troyes. A la retraite des troupes françaises on y avait vu des cocardes blanches, des proclamations avaient circulé ; on y avait parlé hautement des Bourbons ; on croyait que les alliés son-

geaient enfin à les placer sur le trône, tandis que tous les souverains ne pensaient encore qu'à eux-mêmes. L'empereur Alexandre ne rêvait qu'à l'orgueilleuse représaille de venir en maître dans la capitale de Napoléon. Il y eut un ancien émigré qui fut jugé militairement. Dans la maison où je logeais, les voix tonnaient contre l'Empereur; on ne se gênait pas du tout pour me le dire, et je trouvais à cette franchise un certain courage de confiance qui me flattait; car ces gens me connaissaient pour être toute d'ame à la cause de Napoléon. Je pris si grande estime pour mes hôtes, que j'ai depuis toujours conservé avec eux des relations amicales.

Il s'était formé à Château-Thierry un corps de bourgeois qui faisaient la guerre de partisans avec une extrême habileté et un incroyable courage; parmi eux se trouvait le fils d'un marchand de drap qui avait fait une campagne sous Ney; le hasard, qui m'a souvent servi pour d'assez bizarres rencontres, me fut encore favorable; car ce fut presqu'un camarade de rang : oui, s'il l'eût fallu, dans cette campagne de France, j'aurais fait le coup de fusil et de sabre en véritable soldat. Que j'étais bonne

française dans cette cruelle agonie du grand empire! Il faut bien que l'amour de la gloire donne une existence nouvelle, des forces proportionnées aux terribles sensations que la guerre accumule; car comment une femme eût-elle résisté aux fatigues que j'ai supportées sans peine? Aimer Michel Ney, c'était adorer la gloire de la France; dans ce sentiment était toute ma force : je n'avais qu'à me dire, *il le saura*, *nous en causerons*, tout alors me devenait facile avec ce talisman de l'espoir et de l'amour.

Dans ce moment, Marmont était aux prises avec Blücher sur la route de Châlons; il ne put le contenir. Les Prussiens arrivaient en force; mais Marmont, aussi brave qu'habile, les attire vers Montmirail. Au moment où les ennemis le regardent comme en retraite, il exécute une savante volte-face, et de grand matin sa position est assurée près de Vauchamp. Ah! Dieu! quels soldats! et quel chef que Marmont!... Alors... Blücher ne paraissait pas disposé à accepter la bataille, d'autant moins que ses éclaireurs l'avaient averti que Napoléon était là avec son armée en bataille. Jamais, non jamais il n'y eut des cris de *vive l'Empereur!* pareils à ceux qui s'é-

chappèrent de cette plaine de Vauchamp. En regardant d'un peu loin ces hommes héroïques, à qui la certitude et l'aspect d'un triple nombre d'ennemis n'inspiraient qu'une ardeur plus bouillante, je me crus transportée au triomphe de Valmy, et je rêvai de nouveau la victoire. Les carrés prussiens se présentaient bien, mais rien ne tint en bataille contre l'attaque des Français : en les voyant, on eût cru que nos grenadiers, que nos conscrits mêmes, couraient à une partie de plaisir. Les Prussiens, de toutes parts débandés, furent poursuivis par Marmont jusqu'à la nuit, et Blücher put se ressouvenir à Vauchamp de Iéna et Lubeck; cela se passait le 15. Les maréchaux Victor et Oudinot reçurent l'avis que Napoléon les joindrait à Guignes. J'étais à Nangis : un renfort de vieux soldats nous arrivait d'Espagne, sous le commandement des généraux Treilhard, Gérard et Leval; ils contribuèrent puissamment au succès de ces journées belles comme nos premières. A leur tour, les Autrichiens furent mis en déroute devant Nangis, comme Blücher l'avait été à Vauchamp. L'Empereur coucha au château de Nangis : j'eus bon besoin de me rappeler la défense de Ney pour ne pas chercher à savoir comment avait

été donnée et reçue la dépêche de *fama volat*; mais je me tins modestement à mon humble bivac, à deux coups de fusil du quartier impérial. J'avais toujours ma ceinture bien garnie d'or. Je me rappelle que je fis un repas chez des fermiers qui, ruinés par la guerre, avaient conservé un incroyable attachement pour Napoléon. Il y avait plus d'ardeur dans les masures des paysans de la Champagne, que dans les palais dorés de Paris, donnés pour la plupart en dotation par l'Empereur. On doit penser que je me trouvai là en véritable fraternité d'opinion. Je résolus d'y prendre quelques jours de repos, mais les événemens en décidèrent autrement. L'Empereur avait cru le pont de Montereau pris par le maréchal Victor : une erreur, un malentendu, ou une faute que le respect dû à un si vaillant capitaine, que je m'honore de professer dans toute son étendue, ne me permet pas de juger, fut cause d'une attaque générale où les Français furent vainqueurs, mais que l'Empereur n'avait pas prévue. Le bon, l'aimable Château, gendre du maréchal Victor, y perdit la vie; et cette perte, qui affligea si cruellement le cœur du vieux compagnon de gloire du vainqueur

d'Arcole et de Marengo, donna au moins une nouvelle preuve au maréchal Victor que l'Empereur Napoléon avait conservé tous les sentimens du général Bonaparte pour les premiers compagnons de sa fortune. J'aime à rappeler ces traits d'une sensibilité magnanime; oui, j'aime à répéter : Napoléon fut non seulement grand homme, mais ami vrai, bon, accessible jusqu'à la faiblesse à toutes les émotions généreuses. J'ose en appeler au témoignage du guerrier que l'Empereur appela si souvent un de ses enfans, le maréchal Marmont, qui ne se rappellera pas, je crois, le compte qu'il vint rendre à l'Empereur, à Reims, du désastre de Laon, sans avouer qu'après le juste et premier mouvement de colère contre une faute ou un malheur, Napoléon revint à l'indulgence d'un ami et d'un père. Le souverain qui sait pardonner mérite des amis fidèles et des sujets dévoués.

On vint m'apprendre que Ney marchait sur Châlons : une demi-heure après j'avais le pied à l'étrier. Mon pauvre cheval commençait à boiter, et son allure m'impatientait. Sur ces entrefaites je rencontrai un paysan qui conduisait deux jolis chevaux de main.

« Sont-ils à vendre, vos chevaux?

« — Oui, monsieur, et pas cher, car c'est une « trouvaille; et pour peu que l'Empereur con- « tinue à crosser ces coquins d'alliés, nous en « donnerons vingt à la douzaine. Le vôtre « boite: voyons, voulez-vous troquer?

« — Non, mais je vais vous prendre un des « vôtres; vous me direz votre demeure.

« — Je n'en ai pas pour le moment actuel; je « vas et je viens, et je revends ce que j'accroche.

« — Combien voulez-vous?

« — Trois napoléons. » Je les lui donnai; le cheval en valait soixante. Le paysan m'aida à seller ma nouvelle acquisition, tout en me faisant son éloge. « C'est un tartare de race; je « l'ai eu pour rien d'un sous-officier du général « Corbineau, à qui mon oncle a rendu quelques « petits services. Ah! dame, les soldats de l'Em- « pereur, ça vous a de la reconnaissance, puis « ça n'est pas pillard. Me regardant tout à coup comme par inspiration subite: « Mais, mon- « sieur, vous êtes une femme.

« — Oui, je suis une femme; mais j'ai vu le feu, « je ne le crains pas. » Il me semblait que cette petite fanfaronnade était nécessaire pour que le lieu et l'occasion ne fissent pas d'un bon

paysan français un imitateur des soldats alliés. Je me trompais bien, car le brave garçon m'offrit de me servir de guide, et voulut par force voir au moins pendant une lieue ou deux si mon arabe se conduirait bien. Puis il me dit que je trouverais à peu de distance une ferme où l'on se chargerait de mon cheval pour tant que je voudrais. Nous y fîmes halte : je laissai mon cheval en pension aux environs de Château-Thierry ; je ne le retrouvai plus, ni même les personnes qui s'en étaient chargées.

CHAPITRE CXXVI.

Continuation de la campagne de France.

Pendant que je courais volontairement tous les hasards de cette campagne, les événemens marchaient aussi. Le 15, je rencontrai un ami qui arrivait de Bordeaux, et qui m'apprit que le duc d'Angoulême y était et qu'on y criait *vivent les Bourbons!* Je croyais rêver, à cette nouvelle; mais Ney, que j'osai enfin aborder en le rencontrant à cette époque, me confirma ces bruits. « Les Bourbons risquent beaucoup, « disait-il, car les alliés ont déclaré ne pas épou- « ser leur cause; et si le comte d'Artois est à Ve- « soul, c'est sans leur consentement. — Si j'étais « du sang de Henri IV, m'écriai-je, et qu'un empe- « reur de Russie ou d'Autriche ne se conduisît « pas mieux, je saurais m'en venger. » Ney

sourit, et après un échange de confidences et d'émotions, il me donna mes ordres de départ. Je feignis la soumission, mais je continuai de suivre les traces du guerrier.

Le commandant de Soissons avait livré les clefs par surprise : ce fut un coup terrible. Ce commandant se nommait Moreau, et l'Empereur avait dit, assurait-on, que ce nom lui avait toujours été fatal. Les alliés venaient de signer leur alliance nouvelle à Chaumont; des proclamations parties de leur camp appelaient les Français à l'infidélité. L'empereur fit aussi des manifestes, réunit ses forces; il n'avait plus pour lui que les chances de la guerre et le salut du désespoir. On passa la Marne à Berry-le-Bac; le général Nansouty renouvela les prodiges de la journée d'Eylau, en 1807. Nous étions maîtres de la route de Reims à Laon; on trouva les Russes en forte position sur les hauteurs de Craonne. Une heureuse nouvelle vint réchauffer le soldat; l'Empereur la fit répandre : la population entière des Vosges s'était soulevée contre les Autrichiens. Ney me reçut bien, malgré l'oubli de ses instructions, parce que je lui annonçai ces heureux détails la première. Je les avais ob-

tenus d'un hasard. « Ida, vous avez réellement « le diable au corps. » Malgré toutes les horreurs de la guerre, nous étions en si bonne humeur, que je répondis : « Ah, puisque j'ai « le diable au corps à la guerre, pourquoi ne « l'ai-je pas eu au théâtre; la pauvre Didon n'eût « pas été sifflée. — Demain, nous dit Ney, « nous emportons Craonne.

« — Que ce nous emportons vous va; ce « sera le plateau de Michelsbery, lui dis-je.

« — Non, ma pauvre Ida, la victoire ne nous « conduira plus de long-temps aux portes de « Vienne, comme dans le bon temps. L'Empe- « reur a joué sa couronne contre un entête- « ment. N'importe; ils n'auront pas bon mar- « ché de nous, les alliés; je suis sûr qu'ils « s'étonnent d'être en France, malgré leurs « masses énormes; leur joie est presque encore « de la peur. »

La prise du plateau devint une boucherie sanglante. Ney et le maréchal Victor commandaient l'infanterie. L'attaque fut impétueuse; l'ennemi tint bon. Nansouty et Grouchy arrivèrent comme la foudre avec leur cavalerie. Les batteries vomissaient la mort; le feu dura presque toute la journée. Enfin l'ennemi fut

ébranlé et poursuivi vers Laon. L'Empereur coucha à Bray. Il paraissait souffrant et soucieux : il reçut courrier sur courrier; on comptait sur un ou deux jours de repos, lorsque tout à coup l'Empereur va rejoindre ses colonnes qui étaient en marche sur Laon. Je manquai m'enfoncer dans un marais, ayant pris à côté de la route. Ney était en avant. C'est là que le général Gourgaud ajouta encore à sa réputation militaire par un de ces coups heureux et hardis qui annoncent le véritable capitaine; il surprit les gardes des alliés, et par là ouvrit à Ney le passage du défilé. On arriva vers les hauteurs, et les corps de Ney, de Marmont et Mortier y prirent position pour attaquer Blücher, qui certes avait le double de troupes. L'Empereur occupait le haut, près de la ville; il allait monter à cheval, quand il apprit cette faute de Marmont, à laquelle j'ai déjà fait allusion et qui fut si noblement pardonnée; cette faute était assez grave pour rendre nécessaire un autre plan d'attaque.

Harassée de fatigue, je m'étais jetée tout habillée sur un matelas, dans une auberge que les ennemis venaient de quitter. On y pouvait juger des moyens des chefs et de la disci-

pline des soldats, en voyant les meubles et en entendant les habitans de l'auberge. J'en partis la tête encore plus montée, le cœur encore plus ulcéré qu'avant. J'allais essayer de joindre Ney, ce qui était difficile; car, dans cette campagne, les mouvemens changeaient d'heure en heure; les troupes se croisaient incessamment. J'étais aux environs du village de Chavignon; on y répandait le bruit que, du côté de Lyon, on avait désobéi et gâté nos affaires : « Un « vieux brave comme cela, disaient les soldats, « c'est abominable! Un guerrier peut-il ne pas « respecter sa renommée? »

L'anniversaire de la naissance du roi de Rome, le 20 mars, l'Empereur se trouva au-delà d'Arcis, en présence de toutes les masses des alliés; c'est là qu'il paya encore de sa personne; il était partout, à chaque moment, dans la mêlée, sous le feu des batteries, toujours soldat et empereur; les obus éclataient sous les pieds de son cheval. Les faubourgs étaient incendiés; on se reconnaissait dans la ville aux feux continuels de la mousqueterie, que la nuit n'arrêtait point. Je rôdais avec assez d'anxiété. Il ne nous restait qu'un pont pour la retraite; l'Empereur en fit jeter un second;

Arcis fut évacué en très bon ordre ; on se battit toujours, et l'armée fit si bonne contenance, que l'ennemi n'osa l'entamer, malgré l'immense supériorité du nombre. J'arrivai avant la tête des premières colonnes à Vitry-le-Français ; le quartier général fut établi à Saint-Dizier. Là on apprit que toutes les propositions de l'Empereur avaient été rejetées au congrès, qui était rompu. A peu de distance de Doulevent, on disait que l'Empereur marchait sur Paris, d'où il avait reçu un avis important. On ne voyait plus d'alliés sur la route de Troyes ; je la suivais au pas, réfléchissant sur tout ce que j'avais vu : un des aides de camp du prince de Neufchâtel passa. « Il devance l'Empereur, » disaient les paysans. A quelques lieues de là on apprit qu'on se battait aux portes de Paris. Je mis mon cheval au galop, comme si mon arrivée eût pu changer les événemens. Mon cœur battait à m'étouffer, et je puis assurer que ce n'était pas de frayeur. L'étranger à Paris, le Cosaque passant sous nos arcs de triomphe ! Songer seulement à cette humiliation, pour moi c'était mourir. Hélas ! deux lieues plus loin, j'apprends que Paris venait de capituler.

Le corps d'armée destiné à couvrir la capitale, l'évacua la nuit même. Arrivée à Villejuif, je trouvai le village occupé par les troupes de Mortier. Officiers et soldats ne parlaient que du regret de la capitulation, de la belle conduite de la garde nationale et des élèves de l'École Polytechnique. Je ne crois pas de ma vie avoir été dans une situation d'esprit plus pénible. J'avais même quelques instans cessé de penser à Ney. Je voyais l'Empereur si malheureux !

Je suivis les troupes qui se dirigeaient sur Fontainebleau. En y arrivant, il fallut me mettre au lit; tout mon sang bouillonnait de colère, et me menaçait d'une hémorragie. J'étais seule; on ne prenait de moi nulle pitié. Je montrai de l'or; les soins changèrent, mais avec un air qui me déplut encore. « Je suis « femme d'un militaire de la garde de Napo- « léon, lui dis-je; j'attends mon mari. Les « troupes arrivent, je les quitte : j'ai vu l'Em- « pereur au relais de Fromenteau. » Alors tous les soins, toutes les attentions me furent prodigués avec mille questions. Je ne nomme pas mes hôtes; je puis donc dire qu'ils étaient fous napoléonistes, et je crois que cette conviction,

qui me plaça comme chez des amis, aida fortement à me guérir, car le lendemain je n'avais plus qu'un peu de courbature. Le lendemain, Fontainebleau se remplit de troupes, et les maréchaux y arrivèrent aussi successivement, Moncey, Macdonald, Marmont, Oudinot, Mortier, Lefebvre, tous, et Ney enfin.

Après trois mois de fatigues, de privations et assez de périls, il m'était délicieux de penser que j'allais jouir du bonheur de le voir loin de Paris, et j'osai même espérer que, d'après ma constante résignation à tout supporter, je serais mieux accueillie qu'au bivac de Sirokno-dinia. Je dirai dans le chapitre suivant tout ce que j'ai vu dans mon séjour à Fontainebleau, depuis l'arrivée des maréchaux jusqu'à ce moment cruel où Napoléon fut contraint de se séparer des aigles et de ses phalanges d'airain, qu'il avait si long-temps conduites à la conquête du monde.

CHAPITRE CXXVII.

Séjour à Fontainebleau. — Abdication de l'Empereur. — Dévouement de Montholon.

Je fis avertir le maréchal que j'étais à Fontainebleau. La capitulation de Paris venait d'être signée par le maréchal Marmont; les alliés avaient fait leur entrée dans Paris. J'avais couru toute la matinée; j'avais cherché exprès à causer avec le vieux soutien des aigles. Il n'eût fallu qu'un mot de l'Empereur pour ramener ses soldats contre Paris, sans calculer le nombre ni la distance. Dans cette extrémité, il y avait moins de découragement qu'au commencement de la campagne, on pouvait encore sauver la France et l'empereur: une grande résolution bien certainement était dans le cœur de Napoléon, et Napoléon eût

été bien fort encore à la tête de cinquante mille hommes animés par le désespoir.

On a prétendu que Ney avait durement conseillé l'abdication; il est plus tard convenu avec moi de son vote pour ce parti, mais niant la dureté des termes qu'on lui avait attribués dans cette circonstance. C'était déjà trop; car, avec sa valeur intrépide, il me semblait que Ney eût dû être de l'avis des grenadiers. Je ne donne pas cela comme un calcul, mais comme un élan naturel; et je suis persuadée que les basards d'une bravoure si exaltée pouvaient encore être heureux. Quarante-huit heures se passèrent dans l'incertitude du succès de la négociation du duc de Vicence, de ce véritable ami de l'Empereur, de ce sage conseiller trop peu écouté. Je vis Ney deux ou trois fois avant le retour de l'*ultimatum*; il était préoccupé, mais point inquiet : il n'avait pas désespéré de la fortune de Napoléon. Je lui contais tout ce que j'entendais dire, et à Fontainebleau aucun ordre de partir ne vint attrister la joie de le voir. J'eus même un moment l'orgueil de me croire utile, et il fut assez aimable pour dire que je lui étais nécessaire, que je ne devais partir que lorsqu'il me le deman-

derait ; il m'avait quittée sur les neuf heures du soir. On venait de nous annoncer que les cocardes blanches et les lis avaient été arborés à Paris, qu'on criait *vivent les Bourbons!* Les plus grands malheurs furent un moment à craindre, car les troupes n'étaient pas disposées à répéter ces cris, pas même à les supporter. Je rencontrai deux soldats qui tenaient une des proclamations qu'on osait encore distribuer en cachette : elle portait que les alliés ne traiteraient plus avec Napoléon Bonaparte, ni avec personne de sa famille. Les commentaires sur un pareil texte se ressentaient du fanatisme tout militaire. « Ils n'étaient pas si fiers que cela à Tilsitt, ces empereurs par la grâce de Dieu, et qui peuvent dire qu'ils le sont restés alors par la bonté de Napoléon, avec qui ils ne veulent plus traiter aujourd'hui. Ah! ils ne veulent pas..... Mais nous ne sommes pas morts tous..... Que ce Napoléon nous fasse seulement signe de la main, qu'il nous dise en avant, et Russes, Prussiens, Autrichiens, tous ces héros que nous avons battus trente ans, laisseront leurs os en France pour l'engraisser. » Je rapportai à Ney ces énergiques propos; il me dit : « Ils pourraient bien avoir

« raison; il serait cruel d'en venir là, mais cela « vaudrait mieux encore que de passer sous le « joug. » Il le pensait, car la vérité, la franchise dictaient toujours les discours du maréchal; oui, toujours: Michel Ney ne trahit jamais sa pensée, je le dirai jusqu'à mon dernier soupir. Plus tard, à l'époque sanglante que bientôt je vais retracer, je répèterai que Michel Ney fut toujours sincère. Une ame si grande, un si héroïque courage, ne s'allient point avec la perfidie qui se joue des sermens. Époux et père, il écouta les trompeuses promesses d'une paix glorieusement gagnée; il était homme et soldat français. On lui offrit la prospérité future de sa patrie, sa grandeur et sa gloire sous les drapeaux qu'il illustra si long-temps: pouvait-il préférer à cette alternative une guerre de Français à Français? Après la scène des grenadiers, il me dit: « Je veux dire tout à l'Empe-« reur; mais je ne veux pas, Ida, qu'il sache « nos relations. Comment arranger cela? car, « je ne vous le cache pas, j'ai un projet pour « vous.

« — De me faire décorer, peut-être?...

« — Vous riez; et quand cela serait?

« — Monsieur le maréchal, vous battez la

« campagne; avez-vous oublié ma profession « de foi à Eylau ?

« — Comment? — Serait-ce sous le rapport de « services particuliers? — Mon ami, on ne mé- « rite pas pour cela la croix d'honneur. » Il me regarda avec émotion, pressa fortement ma main contre sa poitrine. « En voilà, une dé- « coration, m'écriai-je avec cet enthousiasme « qui le séduisit si souvent dans un bivac « comme dans un salon, en voilà une; c'est « votre main placée sur votre noble cœur. « Michel, les croix sont des constellations qui « brillent sur le temple de Mémoire; mais mon « sexe n'y doit jamais prétendre. Ce brevet de « force et d'héroïsme ne conviendrait dans « notre sexe qu'à ces admirables sœurs de « charité, dont nos grenadiers sentent l'ap- « pui; pour elles, au moins, la croix serait « l'honorable récompense de dangers réels « bravés pour secourir et consoler, sinon « pour combattre et vaincre.

« — Ida, chère et bonne Ida, que vous dites « toujours bien! Ah! que je voudrais que l'Em- « pereur vous entendît! »

Je me gardai bien, comme on pense, de lui dire que l'Empereur me connaissait, car les

explications eusseut été un peu loin. Il est bien probable que la scène, commencée par l'attendrissement, eût fini par une colère semblable à celle qui m'avait fait si belle réception au Dniéper.

On vint chez moi pour prévenir le maréchal de se rendre près de l'Empereur. Ney me quitta fort contrarié. « Comment a-t-on su que « j'étais ici, disait-il; tout se sait donc ?... »

Tout était fini à Paris. Le duc de Vicence, si dévoué, avait lutté vainement : il devait succomber. Son attachement reconnaissant avait trop à faire de combattre un quatuor anti-impérial dont le prince de Bénévent était le chef. Quoique j'eusse le cœur navré, je ne pus m'empêcher de sourire en repassant les phases diverses qui avaient fini par conduire M. de Talleyrand au... royalisme..... Émigré sous la terreur, citoyen ministre sous la république, sous le directoire et le consulat, prince sous l'empire et par l'Empereur, que pourra-t-il encore devenir, et surtout quels services l'ancien évêque d'Autun fera-t-il valoir près du frère de Louis XVI?

« Il s'en tirera, disait Ney; c'est l'essence de « la politique. » L'événement a prouvé que

Ney, sans être fin diplomate, savait très bien les juger. Une personne intimement attachée à l'impératrice Joséphine, et que je trouvai en Belgique en 1816, connaissait encore mieux cet homme extraordinaire, que je crois pourtant avoir bien connu et bien jugé. Je regrette que ce qui me reste à retracer ne me permette pas les détails que cette personne me donna et qui sont d'une nature assez intime; mais cette digression me mènerait trop loin ; les faits pourront trouver leur place ailleurs.

L'arrivée de M. de Montholon, accouru de Paris pour se dévouer au malheur, causa un vif sentiment de joie à l'Empereur; le dévouement de cet homme aimable, si brave, si loyalement attaché à une cause de gloire, devint l'heureuse compensation de plus d'une ingratitude. En 1809, lorsque je fis mon premier voyage à Florence, une personne très spirituelle et distinguée, qui avait beaucoup connu le général Montholon, m'avait dit : Savoir-vivre et instruction, voilà ce qu'avec beaucoup d'affabilité on trouve chez M. de Montholon, qui venait alors d'être nommé chambellan. J'étais d'accord avec madame Hé...al sur le brillant mérite de M. de Montholon ;

mais lorsqu'il vint à Fontainebleau pour s'attacher à la fortune de l'Empereur, il conquit une place plus haute dans mon admiration. Enfin l'acte qui déclara Napoléon déchu du trône, l'armée déliée du serment de fidélité, parut. « Ils ont beau faire, criaient nos « braves, ce serment est *gravé là;* » et ils frappaient leurs larges poitrines. « Et voilà à son « service de quoi le prouver; « et ils mettaient la main sur le sabre. L'agitation était bouillonnante; on n'entendait que ce cri: « A Paris! « marchons sur Paris! » Aussitôt l'Empereur parut; à son aspect tout rentra dans l'ordre. Oui, je le répèterai jusqu'à mon dernier soupir, ce fut un grand, un noble spectacle, que celui de Napoléon et de son armée à Fontainebleau, de cette France armée et encore debout au milieu de la France humiliée et soumise. Je courais au milieu des groupes; je voyais, j'entendais tout, et tout était admirable de courage et de dévouement.

Ce jour même, au moment où j'allais rentrer pour écrire à Regnaud, j'aperçus la dame allemande que j'avais vue souvent chez lui; je crus voir qu'elle voulait m'éviter. Je voulus qu'elle sût que je l'avais remarquée. Je me persuadais

qu'elle avait fait comme la plupart des fonctionnaires civils et militaires, des employés et des courtisans, qui n'avaient pas même attendu le départ de celui qu'ils avaient si longtemps déifié, pour endosser les livrées du pouvoir nouveau. Je me trompais complétement; cette dame venait apporter d'importantes nouvelles; elle cherchait le général Fezenzac. « L'Empereur, disait-elle, avait gagné la cause « de la régence. Alexandre avait cédé à l'élo« quence d'un homme honoré de son estime. « Hélas! le duc de Vicence avait tout obtenu; « mais le général Dessoles a tout gâté; il dé« teste l'Empereur, et il paraît qu'un ennemi « plaide toujours mieux qu'un ami. Alexandre « n'a pas été fâché de satisfaire son orgueil en « humiliant Napoléon : il ne réussira que trop; « car si vous saviez combien de gens j'ai déjà « vus à Paris, qui étaient plus que dévoués, en« core au 1er avril, à la dynastie de Napoléon, « et qui ont voulu me persuader, à moi qui sais « tant de peccadilles politiques, qu'ils ont tou« jours chéri les princes légitimes et attendu « leur retour!

« — Du moins, lui répondis-je, si l'Empe« reur peut oublier toutes les ingratitudes, à

« l'aspect de ses aigles que baise encore avec « fureur son armée! Jamais peut-être les soldats « ne l'ont exalté autant que depuis qu'il est « déclaré déchu du trône. »

Cette dame, dont toutes les minutes avaient toujours un but, s'était chargée d'un billet de Regnaud pour moi [1]. Il me demandait sur les maréchaux des détails que j'aurais pu lui donner, mais que je ne crus pas du tout de ma compétence. Que fera Ney? de quel avis restera-t-il? Voilà des phrases que je me rappelle parfaitement. J'aurais voulu répondre, mais c'eût été accepter la mission, et je n'en voulus jamais que de mon cœur et de ma très indépendante volonté. La dame allemande, dévouée aux hauts intérêts politiques, voulut me prouver que j'avais tort; mais je lui prouvai le contraire en deux mots, et il n'en fut plus question. Lorsque je la revis sur les terres de l'exil, elle me dit : « Ah! vous aviez raison; que n'ai-je « pensé comme vous, je n'aurais pas mérité le « mépris de l'homme pour qui j'aurais donné

[1] Je ne puis citer que le sens de la lettre, qui éprouva le sort de quelques autres papiers et d'une bague à cachet du maréchal Ney, et qui se trouvèrent égarés, lors de mon passage de Calais à Douvres (1816).

« ma vie. » Son touchant repentir lui valut alors tout mon intérêt, et je m'applaudirai toujours d'avoir pu lui en donner d'utiles preuves.

Il était question dans la lettre de Regnaud du général Dessoles, cet ami fidèle du général Moreau. Nayant jamais eu de relations intimes avec ce général, et me le rappelant même à peine, je répondis simplement de souvenir : « Certes, Dessoles a trop aimé Moreau pour « pouvoir beaucoup aimer Napoléon. » La nuit, le duc de Vicence arriva à Fontainebleau ; personn ene dormait dans ce moment-là. Ma belle Allemande partit pour Essonne. Le résultat de l'arrivée du duc de Vicence fut la nomination de deux nouveaux plénipotentiaires, dont l'un était Ney, et l'autre Marmont. Avec quelle joie on apprit cette nomination qui adjoignait deux braves à l'ami le plus fidèle! Cependant il prit une inspiration à l'Empereur qui prouva encore mieux toute sa confiance et sa sécurité dans ses maréchaux. Macdonald venait d'arriver de Troyes avec son corps d'armée, et cela fit changer la nomination. Ce fut la grande facilité de communiquer de Paris avec l'armée qui influa beaucoup dans ces critiques momens. L'Empereur, instruit de tout, craignait

les intrigues, les trahisons; il ne craignait pas assez d'autres sentimens moins coupables, mais non moins funestes à sa fortune, le découragement et le besoin du repos pour les chefs. Macdonald fut nommé avec Ney pour aller à Paris. Je vis Ney une minute; il disait qu'on avait eu une peine incroyable à en finir pour les formes; que l'étiquette avait survécu à l'adversité; que Napoléon y avait mis une taquinerie de détails insupportable. Je trouvai cette susceptibilité très naturelle dans un homme abattu. Je le dis au maréchal : il me répondit en souriant : « Je crois qu'il ne nous a donné notre « mission que pour la forme; il fomente quel- « que projet; qui sait comment tout finira?

« — Par chasser les Cosaques et compagnie, « j'espère...

« — *Ainsi soit-il*, » répondit-il, et il me quitta.

Trois heures après, en rôdant près du château, j'aperçus Auv..., capitaine de la garde; il me parut si joyeux, que je ne pus m'empêcher de lui en demander la cause. « Nous ne reste- « rons pas ici les bras croisés, me dit-il; l'Em- « pereur a paru céder, mais nous savons le « dessous des cartes. Pendant qu'on perdra du « temps là-bas à griffonner et à bavarder, nous

« l'emploierons bien. Dans une heure les ordres « parleront. Tout est organisé, le plan de cam- « pagne est facile : vaincre ou mourir! Nous « voyons bien la mine de quelques supérieurs, « mais ils n'oseront répudier tant d'années de « gloire. Qui d'entre eux oserait devenir infi- « dèle au camarade d'Austerlitz? » En me di- sant cela, je vis, au ton seul, que celui qui par- lait était à cette bataille; je le lui dis. « Oui, j'y « ai gagné ma croix et mon grade, et ma vie « est à celui qui nous fit vaincre... » Un mot énergique à l'appui, et un geste qui indi- quait un attendrissement qui dans ces yeux-là n'était pas faiblesse, me firent attacher beau- coup de prix aux nouvelles que le capitaine Auv... continua de me donner. Mais toutes ces espérances de l'armée la plus brave, la plus dévouée, allaient s'évanouir. Ney était parti le 4; les troupes venaient de recevoir un ordre de marche pour Moulignon. J'étais décidée à suivre le premier bataillon; dans le même mo- ment je reçois un petit chiffon de papier d'une paysanne; il contenait ces mots écrits au crayon: « *J'ai été à Chevilly, on y est charmé de l'élève de Bonaparte.* » Je voulus payer la paysanne; impossible de la retrouver. Ma tête tourna;

J'aurais préféré une canonnade à l'effroi qui s'empara de moi. Que dire? qui nommer? comment justifier cet envoi, et qu'en penser moi-même? Abominable intrigante! fut ma première réflexion; l'autre, la nécessité de consulter Ney : il va jurer, crier; n'importe, il faut qu'il le sache, et me voilà à cheval sur la route de Chevilly.

« Ce billet, disais-je, n'est et ne peut venir « que d'une dame allemande que le gouverne« ment emploie depuis 1804; elle était à Fon« tainebleau il y a trois jours; Regnault la sait « par cœur et en répond. » Au moment où j'arrivais en vue du château, je vis à une grande distance les plénipotentiaires au grand train de poste filer sur Paris. Galopper après ne m'eût pas effrayée; mais Ney n'était pas seul, et je savais trop comment il aurait reçu un trait de zèle qui dévoilait ce qu'il avait tant à cœur de cacher; zèle qui de plus exigeait encore des préambules justificatifs. Je me contentai de garder l'avis; je ne voulus plus risquer de m'arrêter à Chevilly, que j'avais dépassé d'une lieue, et retournai à Fontainebleau, où j'arrivai fort tard. Tout y était à la guerre; tous ceux que je vis, et j'ose en appeler au témoignage du

brave général Gourgaud, l'Empereur ne songeait point à tenir l'abdication. Il était bien résolu à tenter encore le sort des combats, son élément véritable, et il pouvait se promettre la victoire peut-être, car ce qui restait de l'armée valait quatre fois son nombre. Le 5 avril, à six heures du matin, je courais déjà sur la route de Paris. J'y rencontrai un officier, ami intime du colonel Fabvier; il était pâle à faire peur. Il me conta ce qui s'était passé au corps d'armée de Marmont. Cet officier était comme fou; il disait des choses que je ne veux ni ne dois répéter; je décris ce que j'ai vu, mais n'écris point l'histoire ni toutes ses cruelles vérités. Lorsque l'Empereur envoya le général Gourgaud à Essonne pour inviter le maréchal Marmont et le général Souham à dîner, il savait qu'ils n'étaient plus disposés à la guerre. Ney m'avait dit déjà : « Cette course sur Paris a tout « gâté, tout perdu. »

On ne peut se figurer l'agitation furibonde des troupes de Fontainebleau. A la nouvelle de l'armistice de Versailles, beaucoup d'officiers coururent risque de la vie, les soldats ne comprenant pas la haute politique comme les dignitaires.

Paris ne fut sauvé que par la magnanimité de Napoléon, qui eut encore pitié de sa capitale qui l'abandonnait. L'Empereur avait donné des ordres au général Belliard, que je vis partir pour Essonne. Il avait été fait un ordre du jour par le maréchal Marmont, dont j'ai retenu quelques passages que les soldats répétaient les uns aux autres avec un accent impossible à décrire : *L'espace de terrain garanti à Buonaparte, circonscrit au choix des alliés.* Le 6 au soir, Ney me fit dire de partir pour Paris. Je n'en fis rien ; il devait rester encore... Mais je me cachai mieux, et de façon à savoir toutce qui se passait au palais. Un hasard heureux de mes relations multipliées à l'infini dans tous les pays avec des personnes de toutes les classes, me fit rencontrer à Fontainebleau, sous les livrées de la domesticité, au dernier domicile impérial de Napoléon, une ame généreuse et noble dont le dévouement et la courageuse fidélité honoreraient les classes les plus élevées de la société. Henriette n'était que simple servante de basse-cour; elle est aujourd'hui retournée dans son pays, près de ses vieux parens dont elle est le soutien ; je ne

puis me refuser de placer au milieu de ces tristes vérités, quelques détails moins sombres d'une vie obscure, mais vouée depuis son aurore à toutes les plus touchantes vertus qui puissent honorer notre sexe.

CHAPITRE CXXVIII.

Henriette. — Dernière revue de l'Empereur. — L'adieu des aigles. — Quelque détails de l'intérieur de Paris.

Je me voulais bien tenir cachée à Fontainebleau, et je fus ravie de trouver l'occasion de le faire sans manquer celle de tout savoir, grâce à une servante qui m'avait donné asile au château. Henriette avait vingt-six ans; c'était une brune d'un teint admirable; une bouche charmante, un regard doux et voilé, un maintien décent, faisaient de cette fille de basse-cour une femme peu ordinaire; et à peine m'eut-elle répondu, que j'avais reconnu la nièce de M. Devranne, honnête marchand de Nice, chez lequel j'avais logé deux fois. Ce M. Devranne se disait parent du maréchal Masséna, et était si fier de cette glorieuse parenté, que, lorsqu'il sut que j'avais eu des relations d'amitié avec

son illustre parent, j'en aurais, je crois, obtenu tous les services.

Je veux dire ce que j'appris de cette Henriette, victime d'un premier amour, au sein de la famille de celui qu'elle pleurait, et que je retrouvai à Fontainebleau dans la dernière classe de domesticité, mais honorant toujours par sa conduite le souvenir de celui qu'elle avait uniquement aimé, et se trouvant consolée de ses obscures fonctions, puisqu'elles l'attachaient au service du chef que le jeune Devranne avait suivi tant de fois dans le chemin de la gloire. Jules Devranne fit ses premières campagnes sous Napoléon; il fut blessé à dix-neuf ans dans un de ces combats immortels où l'armée française était suspendue à la cime des Alpes, pour les défendre contre l'ennemi. Le grade de sergent lui fut donné par Masséna, qui les avait tous gagnés sur le champ de bataille, et qui ne connaissait d'autres recommandations que la bravoure et la discipline; aussi, comme Jules fut heureux! On l'est d'un premier grade comme d'un premier amour; mais une grave blessure l'éloigna du service. De retour dans sa famille, le jeune blessé y trouva Henriette, fille unique d'honnêtes artisans. Objet de toute leur ten-

dresse et mieux élevée qu'on ne l'est d'ordinaire dans cette condition, Henriette avait à peine quinze ans. Elle était si prévenante pour le jeune blessé, qu'il ne put défendre son cœur, si passionné pour la gloire, contre le pouvoir de la beauté. Jules, pour faire quelques pas, avait besoin d'un faible appui, et aucun ne lui était agréable comme le bras de la jeune fille. Les parens du blessé possédaient au faubourg de Nice une de ces maisons charmantes où les riches Anglais vont adoucir leur *spleen*, sous les allées embaumées de l'oranger. On y conduisit Jules; Henriette lui fut donnée pour garde. Le blessé ne soupirait plus pour le retour de sa santé que pour la consacrer à embellir les jours de son amie. Jules l'aimait déjà et osait le dire; Henriette le lui rendait en silence.

Un jour la solitude et l'amour mirent Jules dans cet état d'exaltation qui ne permet plus de calculer ni passé ni avenir, ou plutôt qui renferme l'espace et le temps dans une minute. Henriette, effrayée des transports de Jules, le supplia à genoux d'avoir pitié d'elle: « Ne « m'enlevez pas ce long bonheur que j'espère « devoir à votre estime; » et suffoquée, attendrie, la jeune fille posa sa tête innocente sur

les genoux de celui qui aurait dû la protéger, et... qui la perdit. Le réveil fut affreux. Henriette s'enfuit. Jules, désespéré, avoua tout à ses parens. On parvint à calmer ceux d'Henriette, et tous se réunirent pour la retrouver et la rappeler près de celui qui, l'ayant offensée en l'adorant, et sentant sa vie s'éteindre, ne formait plus d'autre vœu que de lui donner son nom pour la sauver d'une honte si peu méritée. On découvrit Henriette au Puget, dans la chaumière d'un pâtre des montagnes. On eut beaucoup de peine à ramener Henriette, qui osait à peine lever les yeux sur ses parens. « Laisse-moi ici, leur disait-elle; ici du moins on « ne sait point ma chute. — Il meurt s'il ne « vous revoit.» Henriette céda; et, lorsqu'amenée près du lit où gisait son amant, elle lui dévoua de nouveau sa vie, Jules supplia sa famille de hâter les préparatifs d'une union qu'il désirait d'autant plus ardemment, que la pauvre Henriette venait de lui avouer qu'elle portait dans son sein le fruit de leur égarement. Tout se prépara: les deux familles comprenaient toute la délicatesse d'une telle position. On était à la plus belle époque de l'année, au printemps, si délicieux surtout sous le beau

ciel de Nice. Les fêtes d'une union désirée, les modestes fêtes d'un bonheur obscur se préparaient. Assis sous un berceau de lilas en fleurs, pressant dans ses bras affaiblis la bonne et tendre Henriette, la nommant sa compagne chérie, Jules se livrait à un enthousiasme de souvenirs plus vif peut-être que leur réalité même. Il racontait la gloire de nos armées: « Henriette, disait-il, si tu me donnes un fils, « il ira prendre ma place sur les champs de « bataille qu'il m'a fallu quitter; il aura pour « parrain le chef vaillant qui me donna mon « grade. Je te conduirai à Paris pour voir le ma- « réchal Masséna, *l'Enfant chéri de la Victoire.* « — Et l'Empereur, disait Henriette se lais- « sant gagner à l'orgueil de la gloire, le ver- « rai-je, lui? » Jules la pressa contre son sein. Ils continuèrent leurs doux rêves; ils étaient heureux de toute une vie d'amour. Les parens, joyeusement réunis, souriaient à leurs espérances. Le lendemain, la cloche qui devait annoncer la messe nuptiale sonna pour l'agonie et la mort de Jules, qui succomba le jour même sur le sein de la pauvre Henriette... La nuit même, Henriette donna le jour à un fils, qui ne survécut que peu d'heures à son malheu-

reux père. La famille Devranne, fidèle au vœu que Jules avait formé, regarda Henriette comme sa fille, et deux années se passèrent dans un deuil commun. Le père de celle-ci mourut; sa mère, très âgée, perdit une partie de sa fortune, plaça le reste sur la tête de sa fille, et crut doucement finir ses jours entre elle et les parens de Jules; mais en peu de mois une banqueroute vint réduire la famille tout entière au dénuement.

Henriette partagea le pain de son travail avec la famille de son cœur. Pour se consoler de tant de misères, on parlait de celui qu'on avait perdu. Henriette, assise toujours à la place qu'il avait occupée, disait souvent: « Mon « bon père est déjà avec Jules; bientôt je vous « y devancerai; j'irai là haut prier avec eux « pour vous. » Ces sombres pensées étaient le seul chagrin que la pauvre Henriette donnât aux siens. Le frère de Jules ne put supporter la perte de sa fortune; il languit quelque temps, et mourut en recommandant à sa femme Henriette et sa mère. La belle-sœur de Jules ne fut pas une veuve inconsolable; et contractant de nouveaux liens, ils firent taire l'ancienne amitié; et Henriette,

fière et sensible, ne trouvant plus les larmes fraternelles qui répondaient aux regrets de son amour, se retira avec sa mère d'une famille où elles étaient devenues étrangères. L'âge et les infirmités de sa mère ayant augmenté, le malheur de cette pauvre Henriette fut porté à son comble; elle se résigna à se placer comme femme de chambre, pour consacrer son salaire à donner quelque secours à sa mère. La maîtresse d'Henriette l'amena à Paris à de très avantageuses conditions; elle plaça sa mère dans une excellente pension, et partit bénie par celle qui lui avait donné le jour. « Ce « qui m'a porté bonheur, disait la bonne Henriette, car la place que j'occupe ici est une « place de mon choix; la maîtresse que j'avais « est une amie de la reine Hortense. Je me fatiguais de ce service de Paris; j'avais besoin « d'air, de liberté pour pleurer. Ma maîtresse « me trouvait trop triste; mais comme elle est « bonne et juste, elle n'en assura pas moins « mon sort en me plaçant à sa maison de campagne. Elle me dit un jour que j'allais être « au service de l'empereur : « Ah! comme fille « de basse-cour, est-ce qu'un empereur en a « besoin? » Ma maîtresse me fit parler à la reine

« Hortense; et huit jours après je fus envoyée « et installée. Ma mère est venue me rejoindre « et s'y est entièrement rétablie. Il y a deux « mois, un cousin germain, en mourant, lui a « légué 1500 francs de rente, reversibles sur « moi à la mort de ma mère. Elle est partie « pour recueillir son héritage; elle voulait que « je quittasse tout pour venir jouir de cette « fortune. Hélas! je ne sais quoi me pèse sur « le cœur; mais cette fortune ne me sourit « point: d'ailleurs ce qui se passe, le malheur « qui menace l'empereur, me donne un cha« grin, madame, dont un million ne me con« solerait pas. La reine Hortense, aussi bonne « que belle, m'a témoigné de l'intérêt, et je « vous avoue que si cela tourne plus mal et « si l'empereur s'en va, je demanderai à sui« vre la reine Hortense. Le malheur de ceux « qui m'ont fait du bien me nâvre plus que ce « que j'ai déjà éprouvé moi-même. » A cet élan j'embrassai la pauvre Henriette.

« Je ne vous aurais pas reconnue sous ce cos« tume, madame, continua l'excellente fille « Quoique vous soyez bien en femme, en « homme, vous avez l'air de dix ans plus jeune; « puis, c'est tout-à-fait autre chose. Mon Dieu!

« vous qui voyez les généraux, croyez-vous « que cela va mal finir ? »

Napoléon était encore empereur pour tout le monde. Là, dans les galeries, dans les salons du château, de la ville, on accourait pour se presser autour de lui; mais la véritable fidélité, le zèle pur et le dévouement enthousiaste, n'existaient plus cependant qu'au milieu du foyer militaire dont il était entouré. Henriette me montra un petit escalier au-dessus des remises d'une des cours intérieures, et me dit que je pouvais m'y tenir en toute sûreté. J'eus une forte tentation de m'habiller de sa toilette de paysanne; mais persuadée qu'en cas de quelque alerte je me tirerais mieux d'affaire avec mon vêtement de guerre, je renonçai à cette idée, et courus me glisser dans un coin, où aucun des bruits qui circulaient ne pouvait m'échapper.

Un officier d'état-major m'aperçut. Je lisais sur son visage l'inquiétude d'une grande douleur. Je ne me cachai plus de lui. « Je suis « ici en contrebande, lui dis-je; ne dites pas au « maréchal Ney que vous m'avez vue; je ne « saurais respirer sans savoir ce que cela va « devenir.

« — C'est tout su, me répondit-il d'un ton « chagrin; tout est fini. Un corps d'armée « nous manque; l'Empereur est par là à la « discrétion des souverains alliés. Ils n'ont osé « risquer une bataille avec leurs innombrables « masses contre les cinquante mille braves de « Napoléon; mais ils ont travaillé à moindres « frais. Ney est revenu, il est en ce moment « avec l'Empereur, qui m'a paru admirable « depuis qu'il voit enfin toute son infortune; il « m'a donné des ordres avec une tranquillité, « un sang-froid, qu'il aurait à peine s'il était « heureux. Nous allons avoir une revue, et ce-« pendant il est décidé à abdiquer; je le sais « du duc de Vicence, qui ne cache rien, pas « même le malheur.

« — Comment! une revue ici?

« — Oui, dans la grande cour; et elle sera « superbe, car jamais Napoléon n'a été plus « cher à l'armée.

« — Ney y sera?

« — Certainement. Ney m'a étonné et sur-« pris : il est persuadé, de nous à nous, que « l'abdication peut seule sauver la France des « horreurs de la guerre civile... Est-ce que vous « voudriez parler à l'Empereur? me dit l'officier.

« — Non pas à présent, car mon émotion me « ferait jouer un sot rôle. La comparaison que « je pourrais faire avec le passé me serait trop « cruelle, et je ne pourrais la supporter; mais « s'il y a une revue, venez me prendre et pla- « cez-moi dans les rangs de derrière, je par- « viendrai bien à voir sans qu'on m'aperçoive; « me le promettez-vous ?

« — Oui. » Et il tint parole.

Je la vis cette revue; et je peux l'assurer, jamais dans les plus beaux jours de l'empire les transports d'un pareil enthousiasme, d'un pareil délire, n'éclatèrent : on voyait de grosses larmes tomber sur les moutaches des plus vieux grenadiers. Le groupe des maréchaux qui reconduisait l'empereur dans ses appartemens après la revue, passa trois fois si près de moi, que je cachai ma tête derrière l'épaule d'un grenadier, dans la crainte que Ney ne m'aperçût. Je reconnus Berthier, Lefebvre, Macdonald, Oudinot, Ney, le grand maréchal Bertrand, les ducs de Vicence et de Bassano; les trois dernières figures exprimaient une certaine joie, dans une si grande douleur, des cris d'amour avec lesquels les troupes avaient accueilli l'empereur; Ney avait l'air sombre,

Lefebvre accablé; Oudinot et Macdonald paraissaient plus calmes, de cette tranquillité que donne en tout un parti pris; leur maintien dénotait comme une impatience d'en finir. « Quatre armées, disait-on dans les rangs, « cernent le camp de Fontainebleau; les Russes « sont entre Essonne et Paris, à Montereau, à « Melun. Que l'ennemi soit où il voudra, « criaient les soldats, que l'empereur dise un « mot, et les alliés peuvent encore être écra« sés; ils auront Paris à dos, et le canon des « braves ne sera pas un vain appel pour une « population où vit encore l'énergie du nom « français. » Toutes ces choses se répétaient du colonel au lieutenant, du lieutenant aux sous-officiers, et d'eux au simple soldat. L'empereur proposa à peu près tout cela aux maréchaux, mais sa voix se perdit dans les salons du château; son écho véritable, alors, était dans le cœur de ses soldats. J'aurai plus tard à dire ce qui se passa dans les premiers, et surtout dans cette entrevue de Ney avec Napoléon qui a été si diversement rapportée, et si peu véridiquement.

Les maréchaux étaient repartis porteurs de l'acte d'abdication. J'avais quitté mon observa-

toire, et je me promenais avec l'aide de camp devant le château, lorsque tout à coup nous voyons une calèche allemande escortée franchir la grille; il en descend un officier russe: aussitôt il est introduit. On sut qu'on avait répandu le bruit que l'Empereur avait quitté Fontainebleau et qu'il partait par la route de la Bourgogne; le chef d'état-major assura que c'était le général ...., attaché à la maison de l'Empereur, qui avait inventé de se rendre agréable par cette petite dénonciation ridicule et odieuse contre son chef et son bienfaiteur. J'ai promis de ne point nommer les personnes dont j'aurais eu à me plaindre, ni celles que je méprise, et je tiens parole pour les dernières, en ne donnant pas même l'initiale du général français qui donna cet avis au commandant des avant-postes russes. Oh! l'odieuse chose que l'ingratitude, surtout lorsqu'elle accable un grand homme, de complicité avec la Fortune! Une noble et touchante récompense attendait l'objet de tant de sentimens contraires. Le départ de l'Empereur, l'adieu aux aigles, a dû bien souvent sur l'affreux rocher de Sainte-Hélène lui être une glorieuse consolation, et sans doute aussi, hélas!.... un douloureux remords.

Il faudrait un autre pinceau que celui d'une femme, pour reproduire cette grande page historique. Mais avant, il se passa une scène cruelle dans l'intérieur du château, et qui a été bien contradictoirement racontée.

L'entresol, dans une des cours où Henriette m'avait logée, était assez près pour que nul mouvement ne se passât sans que je l'entendisse. Le duc de Vicence et Macdonald revinrent seuls de Paris dans la journée du 12 avril; tout le monde faisait des commentaires. J'avais déjeûné avec l'aide de camp, qui m'avait prise en affection militaire : « l'Empereur travaille « sans relâche, me disait-il; le secrétaire d'État « fait des expéditions continuelles; l'armée « du maréchal Soult s'avance; on pourra opé- « rer une jonction avec le corps du maréchal « Suchet, qui revient également d'Espagne; « l'Empereur a tout pesé; il va se passer de « grandes choses. » Sur ces entrefaites, les soldats raisonnaient déjà de la sorte : « L'Em- « pereur a tiré son plan : bientôt nous n'en- « tendrons plus d'ici les cris du *qui vive* « russe se croiser avec celui de nos senti- « nelles. » Effectivement, dans le silence de la nuit, l'écho renvoyait les sons discordans des

vedettes étrangères qui cernaient le camp français.

Je m'étais couchée fort tard et jetée tout habillée sur le lit; Henriette dormait sur une chaise; tout était silencieux dans le château. Que de réflexions m'assaillirent! de quelles brillantes fêtes ces murs avaient répété les éclats! Et aujourd'hui cette impériale demeure sert de prison au maître des rois, devenu leur captif! Que sont les grandeurs, et qu'est le génie lui-même!

Ces tristes réflexions firent place à une extrême surprise : je vis tout à coup de nombreuses lumières; quelques personnes de service allaient et venaient; on entendait comme un flux et reflux de monde au château. Il était à peine trois heures; un homme à cheval sortit de la cour d'un trot pressé. Henriette avait regardé; elle pouvait aller et venir, et elle accourut me dire que c'était un des chirurgiens de l'Empereur. A ce mot, je frémis de terreur; je venais de penser à un crime affreux, commis dans ce séjour à une époque bien éloignée, et mon esprit me fit voir la possibilité d'un forfait politique contre la vie de celui dont l'ombre serait moins formidable. On ne sut rien le len-

demain ; mais ayant pénétré, par un dégagement, sous prétexte de parler à un valet de la chambre de l'Empereur, j'aperçus M. de Turenne, maître de la garde-robe, dans une étrange agitation, et j'entendis le mot d'*empoisonnement*, deux fois distinctement répété. Je ne connaissais pas la personne à qui il parlait... J'aurais donné dix années de ma vie pour savoir entièrement tout; mais je n'osais me montrer. Heureusement le général Bertrand vint parler à un officier; sa figure tranquille m'était la plus forte garantie qu'il n'y avait aucun danger à redouter pour l'Empereur. Je n'eus plus que la crainte de m'être avancée là dans un moment pareil. Le mameluck Roustan, soit bêtise, soit ingratitude, fut celui qui accrédita le bruit que l'Empereur avait cherché à se procurer du charbon, et après à se brûler la cervelle. C'est donner un côté faible à Napoléon, que de lui prêter l'idée d'un suicide sans noblesse ; s'il y eût pensé, il eût tranché sa destinée comme Caton, sans préparatifs, dans toute la simplicité d'un ferme vouloir. Le matin, vers neuf heures, quand ces bruits du palais circulèrent dans les rangs des véritables amis de Napoléon, des grenadiers de sa garde, j'eus un

moment la crainte d'une insurrection. Henriette vint me dire: « Mon Dieu! j'ai entendu « parler de poison ; les grenadiers répètent que « ce sont les alliés qui ont fait un pareil coup; si « l'Empereur ne se montre, il y aura du bruit. « Nous n'y pouvons rien, madame, et je vou- « drais bien ne pas y être. » Je rassurai la pauvre Henriette, et j'allai déjeuner auprès de la grille: là je pus me convaincre que sa terreur n'avait rien exagéré. Je me garderai de retracer tout ce qui me fut dit, quoique chaque mot fût un éloge pour les braves qui les proférèrent.

Les mauvaises nouvelles arrivent toujours vite: aussi apprit-on bientôt les adhésions au gouvernement provisoire, les proclamations. Parmi celles qui choquèrent le soldat fut la proclamation que le maréchal Augereau fit après son armistice avec Hesse-Hombourg. « Ah! « disait un de ces vieux soldats de Marengo et « de Lodi, comment peut-on maltraiter notre « chef! Ah! parlez-moi du brave général Mon- « tholon! voilà un brave dévoué. » J'avais reçu deux lettres très pressantes, même une espèce d'ordre de revenir à Paris; mais outre que j'avais contracté l'habitude de faire à ma tête, j'avais encore pris la résolution de ne quitter

Fontainebleau qu'après décision du tout. J'avais cru voir Ney très calme sur le cruel événement qui se préparait, et je rêvais à trouver moyen de me glisser inaperçue parmi le petit nombre de cœurs dévoués qui se groupaient autour de l'illustre proscrit; mais tout prit une si sombre couleur, que le moment du départ arriva sans que j'eusse pu même penser à demander à être comprise dans la suite de Napoléon. Enfin, le 20 avril, la garde fut rangée dans les cours du château.... La peinture a rendu le coup d'œil de cette scène; elle en a fidèlement représenté les acteurs.... Mais quelle plume peut peindre jamais l'expression du morne désespoir qui régnait sur les visages de ces vieux compagnons d'une immortelle gloire!... Ils ne fixaient point leurs regards sur le chef adoré, comme aux beaux jours des batailles: ils les baissaient vers la terre, comme s'ils avaient voulu y cacher leurs souvenirs et leurs regrets. L'Empereur était pâle, sa voix était altérée; lorsque dans son discours il dit: « Quelques « uns de mes généraux ont manqué à leurs de- « voirs...» un léger bruit, semblable au retentissement des armes, se fit entendre; un regard rapide de Napoléon sur le général Petit et sa

le premier rang de sa garde me prouva qu'il avait compris l'involontaire frémissement de ces hommes si dévoués. Il régnait un silence solennel et attendrissant; l'Empereur versa des larmes; j'en vis couler de ses nobles yeux. Lorsque Napoléon embrassa le général Petit, il y eut une minute comme de religion, si je puis dire; les grenadiers pressèrent leur arme contre leur poitrine; on entendit un murmure de la troupe fidèle; le porte-étendard qui se trouvait près de lui perdit contenance au point de sangloter. Je ne saurais dire ce que j'éprouvais, mais je puis avouer que, si je n'eusse été clouée à ma place par l'excès de mon émotion, je serais tombée aux pieds du héros objet de si nobles douleurs, et je l'aurais supplié d'accepter le dévouement de ce qui me restait de jours. Oui, dans ce moment, Ney même était oublié; à lui, du moins, que de consolations restaient! sa femme, ses fils, ses titres même, si on doit les compter dans le bonheur... L'Empereur, au contraire, quittait la France, descendait d'un trône, et de quel trône! On lui enlevait sa royale compagne, son fils chéri; il n'emportait que le poids de toutes les ingratitudes dont les

derniers jours de sa puissance avaient été surchargés.

Le général Bertrand monta en voiture avec l'Empereur. On leur avait donné une escorte étrangère. Je rentrai à la petite chambre d'Henriette : je la trouvai toute prête à gronder; elle avait fait ses arrangemens, et deux heures après nous étions en voiture sur la route de Paris. Nous eûmes à essuyer toutes sortes d'ennuis à la barrière; on nous fit descendre et donner mon passeport, toujours en règle dans mon portefeuille. « D'où venez-vous ?

« — De Fontainebleau.

« — Étiez-vous attachée à Napoléon ?

« — De cœur, mais non de service.

« — Et vous le dites ?

« — Pourquoi pas ?

« — Et vous (à Henriette) ? — J'étais à la lin-
« gerie, et pour surveiller les femmes des bas-
« ses-cours.

« — Où allez-vous ?

« — A Paris, vous le voyez bien.

« — Mais votre domicile ?

« — Il est sur le passeport que vous tenez.

« — C'est bien, vous pouvez aller. »

Nous profitâmes de la liberté. Je fis descendre

mon léger bagage et celui d'Henriette, que je conduisis hôtel du Bouloi, d'où elle partit pour Nice peu de jours après. Je rendrai compte, dans un autre chapitre, de ma première entrevue avec le maréchal Ney.

CHAPITRE CXXIX.

Retour à Paris (23 avril 1814). — Ney. — Regnault de Saint-Jean-d'Angely. — Le colonel Morla.

J'avais le cœur oppressé. Témoin des grandes scènes de Fontainebleau, ayant vu de mes yeux le trône disparaître sous les pieds de Napoléon, j'avais peine à croire à la réalité de tant de catastrophes. Paris me faisait mal à voir; je courais partout, et nulle part je ne trouvais de compensation à mes regrets. Je fis cependant une rencontre qui me causa quelque joie : j'avais connu un Espagnol nommé Morla, en 1808, lors de l'invasion en Espagne; plus tard je l'avais vu à Paris, et plus particulièrement par mes relations avec Regnault. Morla était un homme d'un grand caractère;

il avait été capitaine-général de l'Andalousie et membre du conseil d'état sous le roi Joseph : il eut à se plaindre de la sévérité de l'Empereur; et le voyant, je dus croire qu'il se montrerait joyeux des événemens qui se passaient. Je me trompais. Cet homme fier et généreux en savait plus long et en voulait plus que moi. « Je crains pour la vie de Napoléon, me dit-il « aux premiers mots de reconnaissance. La « haine a préparé d'affreuses embûches et il « y tombera. Ah! pourquoi a-t-il refusé le brave « Montholon? C'était le fer à la main que Na-« poléon eût dû quitter la France; il eût dû « se rallier au corps d'armée de Soult et de « Suchet. Il avait encore de la sorte 100,000 « hommes, et encore de pareils soldats comp-« tent double. » Les illustres disgraces excitent une pitié enthousiaste, disposent surtout à un subit attachement pour ceux qui partagent nos opinions. Je vis plusieurs fois le général Morla, et chaque fois j'eus à admirer la noble part qu'il prenait au malheur d'un souverain dont il eut peut-être à se plaindre, et qu'en 1814 il était beaucoup plus profitable de dénigrer que d'exalter. Regnault faisait grand cas du général Morla; mais il m'engagea à le voir peu,

ou du moins secrètement. Je trouvai le conseil un peu pusillanime, et je l'avouai à Regnautl. « Cela est prudent, me répondit-il, croyez-« moi. »

Je connaissais quelqu'un près du jardin Turc. Je m'acheminais tristement de ce côté, lorsque je vois une calèche de voyage arrêtée, et un voyageur me faire signe; j'approche, c'était le général Morla. « Montez « jusqu'à la barrière, me dit-il, j'ai à vous « parler; » et me voilà en poste. « Ne m'en-« levez pas, général, j'ai besoin de rester à « Paris.

« — Ne le craignez pas, belle dame, car j'ai « aussi besoin que vous y restiez. Je n'ai pu ren-« contrer ni Regnault ni Macdonald: vous ver-« rez le premier, chargez-vous de cela; » et il me donna un fort paquet sous enveloppe. Nous étions au haut de la rue de Richelieu. « Des-« cendez-moi, lui dis-je, votre commission « sera plus tôt remplie.

« — Il n'est pas à Paris, sans cela je l'eusse « faite moi-même. Vous avez raison. J'ai la « tête brûlante. Pourvu que l'on soit arrivé « assez tôt.

« — Qui?

« — Un courrier qui doit avertir l'Empereur « qu'on le guette pour l'assassiner. Je suis sa « trace; je ne reviendrai que lorsqu'il sera em-« barqué. J'ai entendu ce propos atroce : « Oh! « il y a de bons enfans qui attendent le *malin ;* « il y aura du guignon s'il échappe à Saint-« Raphan. » J'ai recueilli d'autres détails; j'en « fais part au comte dans ma lettre, ajoutés à « ce que je viens de vous dire. » Je regardai l'Espagnol avec l'admiration que m'inspirait une telle conduite; car le général Morla, comme je l'ai dit, avait été peu favorable à l'Empereur dans l'éclat de sa prospérité, et n'en avait reçu que de sévères traitemens. « S'il n'eût été trahi, je le haïrais peut-être en-« core, » me répondit-il avec l'accent le plus noble que j'aie entendu. Après m'être bien fait répéter tout ce qu'il voulait de moi, je descendis, lui souhaitant heureuse chance. Je n'entendis parler du général Morla qu'aux premiers jours du mois de mai; mais je sus qu'il avait vu débarquer Napoléon à Porto-Ferrajo. En 1815, je vis encore Morla, bien peu avant le 20 mars. C'était un caractère singulier, mais noble et fier; Regnault en faisait grand cas, et me parut surtout être extrême-

ment content du paquet que je lui portai de sa part.

Je n'avais pas encore vu le maréchal Ney. Je ne sais quelle vague crainte de pressentiment me donnait du malaise. J'éprouvais l'impérieux besoin de lui demander à lui-même ce qu'il avait dit dans sa dernière entrevue avec l'Empereur, si diversement commentée. On me disait à moi beaucoup de choses que je ne croyais ni ne voulais croire. J'avais reçu tous les détails du voyage de Napoléon. Je suis encore en correspondance avec un ami du général Dalesme, qui commandait à Porto-Ferrajo; et je me rappelle très bien quelques lignes de cette lettre, qui peignait le grand caractère que Napoléon avait déployé en prenant possession de la souveraineté de l'île d'Elbe, et pour ainsi dire du trône de l'exil. Jamais je n'entendis son éloge aussi souvent répété, que depuis qu'il avait fait, à la seule crainte d'une guerre civile, le sacrifice de son orgueil de souverain. Enfin, depuis quelques jours à Paris, je provoquai le souvenir de Ney, et nous nous rencontrâmes. Notre entrevue fut singulière; nous étions gênés l'un et l'autre. J'avais su la veille que non seulement Ney conservait, ainsi que

les autres maréchaux, tous ses nobles titres si glorieusement conquis,

> Et gravés par la gloire aux crénaux des murailles;

mais on assurait qu'il en aurait d'autres, et que sa faveur paraissait établie auprès des nouveaux maîtres. Cela me paraissait peu probable; mais dès ses premières paroles, je n'eus plus le courage de témoigner les sentimens de conviction qu'à cet égard j'avais nourris. Malgré tout ce que j'éprouvais de malaise et tout ce que je voulais conserver d'égards, je rompis la glace en lui demandant s'il était vrai qu'il eût conseillé à l'Empereur d'abdiquer.

« Oui, me répondit-il, et j'ai dû le faire.

« — Comment, Ney, vous avez dit à Napo-
« léon de ces dures vérités que le malheur eût
« dû peut-être adoucir?

« — Des vérités, oui; mais des vérités dures,
« nullement. Seulement j'ai exprimé mon opi-
« nion avec toute la franchise de mon carac-
« tère. Oui, j'ai conseillé l'abdication, car avant
« l'Empereur, ma chère, je voyais la France.

« — C'est un grand mot que la France!

« — Ida!

« — Monsieur le maréchal!... » Nous res-

tâmes dans un silence de part et d'autre ressemblant presque à du mécontentement. J'en souffris la première, et je lui dis : « Vous ne me « demandez pas ce que j'ai fait à Fontaine- « bleau : vous êtes bien peu curieux.

« — Non; mais sachant que vous n'y pou- « viez rester que dans l'intention de m'y voir « revenir, et ne pouvant vous y écrire, j'ai pa- « tiemment attendu votre retour.

« — Ah! le droit seul m'a manqué pour sui- « vre l'Empereur à l'île d'Elbe.

« — S'il en eût été ainsi, nous ne nous se- « rions vraisemblablement plus vus.

« — Comment! vous m'en auriez voulu ?

« — Vous en vouloir pour une généreuse « pensée ! Ida, vous ne le croyez pas. »

A ces mots, le maréchal avait repris un air qui m'encouragea, et je lui demandai s'il comptait rester à Paris, où tout prenait un aspect pacifique; s'il irait à la nouvelle cour.

« — On ne peut rien assurer, rien prévoir, « me répondit-il. Je vous ai bien des fois exprimé « à ce sujet mes opinions: je ne regarde pas les « hommes qui gouvernent, mais mon pays « seul.

« — Ah ! vous m'impatientez, avec votre pays!

« Si on choisissait pour souverain l'empereur « du Japon ou Alexandre, cela vous serait donc « indifférent? Ah! tenez, Napoléon vous éleva « tous trop haut en vous donnant des positions « trop indépendantes.

« — Je pense que si quelqu'un peut se plain« dre de ce qui est arrivé, certes ce n'est pas « l'Empereur.

« — Vous croyez? » Nous nous taquinâmes plus d'une heure de cette manière, et Ney me quitta après un beau sermon sur le besoin de se taire. Une gêne, un froid extrême, avaient pesé sur toutes nos paroles. Le plus doux charme de notre intimité, la sympathie du même enthousiasme, avait disparu.

Tout me paraissait triste par cette distance des affections politiques qui s'était placée entre nous. Nos causeries avaient perdu en quelque sorte le feu qui naguère les échauffait.

Ces tristes impressions des sentimens de Ney ressortaient encore davantage, quand je le comparais à quelques autres de nos guerriers, dont le commerce entretenait en moi le culte du passé. De ce nombre était le jeune Labédoyère, que je connaissais depuis long-temps. Avec lui je pouvais m'abandonner à l'expres-

sion de toutes mes illusions passées, car elles étaient les siennes. Il était difficile de voir un homme plus accompli que ce brillant officier : bravoure, talens, avantages extérieurs, Charles de Labédoyère réunissait tout, et ce tout était animé des plus vives qualités du cœur. Mes sentimens s'arrêtèrent à la bienveillance réciproque d'une noble amitié; mais la mort, qui termina la carrière déjà si glorieuse de Charles de Labédoyère, a laissé dans mon cœur, par une terrible conformité de destinées avec celui qui me fut le plus cher, un souvenir qui ne s'effacera jamais.

Il eût été difficile de se faire une idée de la société de Paris après les événemens de 1814. Plusieurs personnes qui m'avaient recherchée avec une sorte d'importunité ne me fuyaient pas encore, mais je prévoyais ces désertions de la prudence, et je pris le devant en cessant de voir tous ces amis qui me semblaient arriver par la prudence à l'engouement d'un autre ordre de choses que celui où nous nous étions trouvés, cherchant à mettre d'accord leurs opinions du passé avec leurs intérêts du présent.

CHAPITRE CXXX.

Le colonel espagnol. — Belle action de Ney.

Quoique refroidie dans ma passion pour Ney, je dois, par compensation d'un sentiment moins vif qu'il m'inspirait, rapporter une aventure qui date de cette époque, et qui est trop honorable à sa mémoire pour que je la passe sous silence. J'avais rendez-vous avec lui; et, comme toujours, quand il s'agissait de le voir, j'étais sortie une heure trop tôt. Je cheminais doucement au milieu des Tuileries, respirant le délicieux parfum des plates-bandes émaillées de fleurs. Je ne saurais trop dire à quoi je pensais, mais mes idées étaient bienveillantes et d'une douce mélancolie. Sur un banc de pierre, en face des fenêtres du château, était assis un homme dont l'extérieur attira mes regards et excita bientôt mon intérêt. Un

bras de moins, la figure pâle, les vêtemens indigens quoique propres, tout me le fit prendre pour un de ces débris de notre armée, si bien chantés depuis par le barde national de la gloire française. Son air abattu ne me laissa plus sentir que le désir de le connaître et l'espoir de lui être utile. Certes, il n'y avait là rien que de très naturel. Eh bien! on va voir comment ma précipitation irréfléchie en fit une inexcusable indiscrétion. En m'approchant de l'inconnu, j'aperçus entre ses mains une tabatière: il la tournait dans tous les sens, et, d'un air d'impatience, soupira, leva les yeux sur les fenêtres du château, et ramena ses regards sur son habit délabré; il le boutonna avec vivacité, de façon à cacher sa décoration. Tout rapide qu'il fut, ce mouvement était assez significatif pour que mon imagination y attachât aussitôt les suppositions les plus attendrissantes. Je cède à la vivacité de mon émotion pour des malheurs qu'on ne m'avait point confiés, mais dont l'apparence était mon excuse; me voilà donc passant, repassant devant l'homme à la cravate noire, tenant la bourse à la main, faisant sonner le peu d'argent qu'elle contenait, et regar-

dant l'étranger d'un air qui disait : « Je vous « crois malheureux, je désire vous connaître, « vous servir. » Apparemment que mes regards commençaient déjà à perdre le don de se faire comprendre, car celui à qui ils s'adressaient n'y vit qu'une très impertinente volonté de l'humilier, et me le fit sentir par la fierté avec laquelle il découvrit le signe de la bravoure qui parait son triste vêtement, et en passant devant moi dans une attitude qui semblait répondre à mon curieux intérêt : « Votre pitié « est une insulte dont votre sexe seul vous « épargne la réparation. » Ces paroles me rejetèrent à ma place, et je le regardai s'éloigner sans oser faire un pas ni dire un mot pour le rappeler, mais cruellement effrayée de l'idée qu'il emportait, sans doute, d'un mauvais cœur. Avant de sortir de la grille de la rue de Rivoli, il tourna la tête de mon côté, pour s'assurer si j'avais poussé l'indiscrétion jusqu'à le suivre. Me voyant à la même place, dans l'attitude de la confusion et de l'accablement, il revint sur ses pas. J'étouffais du besoin de m'expliquer et un peu de la curiosité de le connaître. Je ne saurais trop dire le roman que fit mon imagination pendant son retour de la grille vers le

ban où j'étais assise. Mais les premières paroles de l'inconnu me prouvèrent que j'avais bien mal imaginé. « Me pardonnez-vous, lui dis-je, « monsieur, sans attendre qu'il m'adressât la « parole, que je vous témoigne un intérêt que « vous avez paru fuir. » La sévérité glaciale de sa réponse m'eût indisposée contre lui, si je n'y eusse reconnu, non pas une vanité susceptible, mais l'orgueil d'un honnête homme et la dignité d'un malheur non mérité. « Vous me « devriez des excuses, madame, si vos regards « et votre maintien pouvaient laisser un doute « sur le sentiment qui vous a fait agir et qui est « le plus noble élan d'une vive sensibilité; elle « vous a portée à une démarche touchante, mais « indiscrète, que provoquaient des suppositions cruelles. (Je fis un mouvement de surprise.) Oui, cruelles, continua-t-il, puis « qu'elles m'ont appris que mon extérieur ex« cite la pitié. » Ici, deux grosses larmes qu'il vit couler sur mes joues lui dirent sans doute le mal qu'il me faisait; car il s'adoucit, prit ma main, et, la pressant légèrement, il ajouta: « Vous avez l'ame noble, et je suis sûr que « vous êtes une excellente femme, mais com« mandez aux élans de votre bienveillance; au-

« jourd'hui elle vous a fait blesser la délicatesse « d'un homme d'honneur, à qui cet honneur est « plus cher que la vie, et dont il est le seul bien ; « une autre fois cette sensibilité trop prompte « pourrait vous rendre dupe d'un fripon qui abu- « serait de vos premiers mouvemens. Croyez- « moi, les plus précieuses qualités ont encore « besoin d'être soumises à la raison. Adieu, « madame ; soyez persuadée toutefois que je ne « garde de votre action qu'un souvenir qui « vous honore. » Il se leva, me salua en s'échappant rapidement, comme pour éviter ma réponse.

Depuis long-temps je n'avais éprouvé une pareille angoisse. « Nul doute, me disais-je, « que ce ne soit un militaire malheureux ; sa « conduite, ses discours montrent tout l'intérêt « dont il est digne, et pourtant il repousse l'ami- « tié, et de lui-même écarte la main empressée de « venir à lui. « Je m'acheminai vers le quai, mécontente de lui et de moi, voulant lui trouver un tort, et me trouvant bien à plaindre de m'intéresser à un homme dur et orgueilleux. Mais aussitôt son bras mutilé, cette croix, noble récompense du brave, me revenaient à l'esprit, et je sentais que cet orgueil était délica-

tesse, et cette fierté une justice. Moi seule je me trouvais blâmable. Oh! que je me promettais bien à l'avenir d'être plus en garde contre la vivacité de mes émotions. Hélas! c'est désenchanter la vie; mais puisqu'il le faut, allons, je réfléchirai avant d'écouter mon cœur; et toute pleine de cette résolution je passai le pont et faillis me trouver mal en voyant mon inconnu arrêté avec un garde du corps, lui parlant avec véhémence, et l'autre répondant de l'air de quelqu'un qui n'a aucune bonne raison à donner contre les choses peu agréables qu'on lui dit. L'inconnu m'aperçut au moment où j'allais me glisser pour n'être pas vue. Bien qu'il me saluât avec politesse, il eut comme un soupçon d'espionnage qui me rendit à toutes mes réflexions. Je m'approche et lui dis : « Monsieur, lorsque je vous vis aux Tuileries « je me rendais au bain; je n'ai nullement « changé mon itinéraire. » Après cette belle équipée, je m'élance sur le quai sans respirer ni attendre de réponse. Ce ne fut que quand je fus calmée et une heure après que je me dépitai de cette nouvelle bévue. J'étais tout-à-fait mal avec moi-même. J'avais cru entendre prononcer un mot espagnol. C'est un Espagnol

réfugié, me disais-je; ils sont orgueilleux, vains et fiers. Eh bien, n'y songeons plus; mais c'était le cas de dire : quand on veut oublier on se souvient.

Toutes ces idées jetèrent le trouble dans ma pauvre tête, et j'en étais si oppressée que je m'en ouvris au maréchal Ney. Je racontai la scène telle que je viens de la rappeler, enfin telle qu'elle venait de se passer; je ne dois pas répéter les éloges qu'elle me valut; mais je dois rendre hommage à la vérité en disant que Ney me pressa contre son cœur avec un transport bien vif, en me remerciant de lui fournir cette occasion d'être utile à un militaire, à un frère d'armes malheureux. « Je le découvrirai bien « vite, me dit-il. Soyez rassurée, il acceptera « ce que je compte lui offrir. » Ah! Ney était la bonté même. Trois jours après il m'apprit que mon inconnu était un colonel espagnol, dont les plus justes réclamations auprès des autorités françaises étaient restées sans résultat. « Des espérances trompées, l'amertume et l'inu- « tilité de ses démarches l'ont réduit au dernier « degré d'exaltation misanthropique obligée par « orgueil de se reployer sur elle-même. Ce mal- « heureux voit encore sa cruelle infortune aug-

« mentée par les privations de sa femme et de « deux jeunes filles. Ida, je les ai trouvés ne « pouvant sortir faute de vêtemens. — Et main- « tenant, lui dis-je, levant un regard plein de « reconnaissance sur lui, ils sont pourvus de « tout, grâce à vos bienfaits? — Ida, dites « grâce à ce cœur pétri de sensibilité, en y « posant sa main, et de cette tête vive et ac- « tive pour la pitié comme pour les douces fo- « lies. Chère Ida, vous êtes une bonne femme. » Je répète ses propres paroles; car aujourd'hui, où je publie tant de fautes, elles me sont comme un abri contre les remords. Je n'avais plus besoin de m'inquiéter du colonel espagnol; mais Ney m'apprit, quelques jours après, qu'il avait obtenu toutes ses justes demandes, et qu'il se trouvait heureux d'avoir pu ajouter quelque utile surcroît aux réparations du gouvernement.

Je reçus la visite de cette famille reconnaissante, et je sentis qu'il ne peut y avoir de plus doux orgueil que celui d'entendre louer, par des infortunés arrachés au désespoir, les vertus et les qualités des gens qui nous sont personnellement chers. Le colonel conduisit sa famille à Bordeaux. J'ai conservé quelque

temps des relations avec lui. Il vint à Paris à l'époque du fatal procès, et nos adieux se firent à l'apect d'un cercueil! Le colonel perdit depuis un de ses enfans, et a été cacher au loin cette douleur domestique, accumulée sur tant d'autres douleurs.

CHAPITRE CXXXI.

La baronne de W***. — Le fils de Dumouriez.

Ma campagne de France, mon excursion à Fontainebleau, toutes mes courses militaires avaient largement entamé ma caisse, et il avait fallu souvent l'employer pour rapprocher les distances, récompenser des dévouemens du moment, en un mot pour acquitter toutes les dispendieuses nécessités de la guerre Je m'arrangeais peu du déficit de mes finances; et avec mon caractère, certes je n'aurais voulu rien entreprendre sans avoir tous les dehors des jours heureux de *fama volat*. Méditant un pèlerinage à l'île d'Elbe je ne voulais laisser aucun soupçon sur le motif tout désintéressé qui me guidait dans cette dé-

marche. J'aurais eu le droit de demander plus qu'il ne m'eût fallu au comte Regnault, depuis ma singulière audience de l'escalier du pavillon de Flore. Comme je veux être vraie, même à mes dépens, j'avoue que l'extrême désir que je commençais à éprouver pour ce voyage me fit examiner un peu s'il serait mal de profiter de ce droit; mais ce ne fut qu'une pensée, et mon dégoût pour une récompense demandée prit le dessus. J'avais fait depuis long-temps au maréchal l'honorable mensonge d'une augmentation de ma pension, pour éviter de sa part de bien sages, mais pour moi de bien mortelles réflexions, ou des offres que j'atteste le ciel avoir toujours refusées. J'étois donc fort en peine, n'ayant alors qu'une cinquantaine de napoléons en état de disponibilité. Une grande partie des diamans qui me restaient étaient déjà passés en équipement et frais de route. Tous ces soins pour me procurer de l'argent me rappelèrent le don d'une femme intéressante à beaucoup de titres, à qui j'avais procuré une grande consolation par le crédit du maréchal Ney, à l'égard d'un fils bien-aimé qu'elle croyait perdu dans la retraite de Smolensk. Jouissant d'une immense fortune, elle

me fit présent d'une parure complète de rubis et d'une bonbonnière avec son portrait enrichi de brillans. Je regardai son aimable et doux visage, et je trouvai comme un sentiment de bonheur de devoir à un don de la reconnaissance d'une mère les moyens de pratiquer à mon tour cette vertu.

Pour intéresser mes lecteurs au sort de cette dame, il me faut reprendre les choses de plus loin. Lorsque dans la campagne de France tout fut devenu fatal, jusqu'au talent et au courage des chefs, Mortier et Marmont tombèrent au milieu des alliés sur la route de Fère-Champenoise, qu'ils suivaient dans la croyance que Napoléon se reployait sur eux devant Schwartzenberg; à cette bataille, que les alliés nommèrent si pompeusement victoire de Fère-Champenoise, et dont ils ne durent le douteux avantage qu'au nombre immense de leur cavalerie, au terrible ouragan qui battait de front nos colonnes, et à la violente pluie qui éteignait le feu de nos batteries; cette affaire du 25 mars 1814, si honorable pour le brave général Pacthod, qui, avec les 600 hommes des deux divisions qui escortaient les convois, pendant plusieurs heures, attaqué, entouré,

soutint, avec des soldats enfans et des bataillons de gardes nationales, les charges multipliées des meilleures troupes ennemies. La mêlée devint affreuse lorsqu'on eut lancé contre ces faibles carrés l'énorme élite de l'armée alliée; mais ce fut pour les Français le dévouement des Thermopyles. La division Pacthod périt presque entière en mourant à la baïonnette et en refusant quartier. Helas! leur héroïsme fut moins heureux que celui des Grecs; il ne sauva point la patrie.

Le fils de la baronne de W***, échappé comme par miracle au désastre de Smolensk, s'était, malgré les larmes de sa mère et mes conseils, remis de nouveau au service. Il faisait partie de la division Amey; et grièvement blessé à la première charge, il dut la vie à un officier prussien, à l'affaire que je viens de rappeler. A mon retour de Fontainebleau, j'avais vainement fait des démarches pour retrouver la baronne de W*** et son fils. Enfin, après des recherches bien pénibles, je découvris le dernier. Il m'apprit que l'officier prussien qui lui avait sauvé la vie à Fère-Champenoise, ayant dans ses papiers trouvé le nom de sa mère, il lui avait dit qu'il y avait un officier

supérieur de ce nom dans les armées alliées, et que lorsqu'il sortit de la maison militaire, on lui avait annoncé que sa mère était partie l'avant-veille dans une calèche allemande, escortée de troupes des alliés. « Je ne pus, me « disait ce malheureux jeune homme, réclamer « ma pauvre et excellente mère. Vous qui savez « le fatal secret de ma naissance, dites, oh! dites-« moi quels moyens puis-je employer pour la « revoir sans la compromettre, sans irriter « contre elle son orgueilleuse famille qui n'est « pas la mienne. » Je partageais si vivement les craintes et la douleur du fils de la baronne de W***, que je restai quelques instans étourdie et ne sachant à quelle pensée m'arrêter. Les regrets touchans du jeune militaire me rendirent enfin quelque présence d'esprit. « Ce qui me « cause surtout une peine mortelle, disait-il, « c'est qu'en fouillant dans mes papiers on m'a « pris le portrait de cette mère infortunée; son « image du moins m'eût soutenu dans cette ter-« rible incertitude sur son sort... Je vais vous le « rendre, m'écriai-je, ce portrait chéri; j'en ai « un qui me fut donné par elle comme gage de « reconnaisance et de souvenir; n'est-ce pas « l'honorer que d'en faire un moyen de con-

« solation pour le fils de son amour. » Le jeune Léopold (nom du fils de Mme W***) me pressa dans ses bras, et je crus un moment ressentir la pure tendresse d'une mère. A la vue des brillans dont ce portrait était enrichi, Léopold ajouta : « Vous savez, madame, tout ce que ma « mère a fait pour moi, tout ce que sa position « lui a permis de largesses ; avec le galon de ser- « gent, j'ai la fortune d'un général ; je ne puis « donc accepter votre don pourtant si noble- « ment offert... à moins que vous ne me permet- « tiez de distraire tout ce qui n'est pas le por- « trait lui-même, et de vous en faire retenir la « valeur. » Trop franche pour faire mentir mes expressions ou mon visage, je témoignai au fils de celle qui m'avait assez connue pour m'apprécier et que j'acceptais volontiers de lui. « Mon cher Léopold, j'accepte votre pro- « position, puisque vous êtes riche ; il me « sera encore doux de devoir ainsi à votre ai- « mable mère les moyens d'exécuter un projet « auquel m'appelle un intérêt de cœur. Allons, « mon ami, je consens à ce que vous fassiez « estimer ce que je vous restitue.

« — Tenez, madame, j'ai la somme ; nous « pouvons éviter les consultations. Ne livrons

« point à des regards profanes l'objet de nos « respects; laissez-moi immédiatement placer « la miniature sur mon cœur, et mettez le « comble à toutes vos bontés en recevant ces « mille écus comme masse de voyage. »

Pouvais-je n'être point contente d'un tel marché; c'était celui d'un fils qui ne me donnait pas toute la valeur des diamans, mais qui me donnait mieux que cela, sa reconnaisance et son amitié.

Nous nous quittâmes tous les deux pour voler à nos affections les plus chères. Mais Léopold à peine était sorti, qu'en serrant le portefeuille qu'il m'avait laissé, j'y trouvai, au lieu de mille écus, six billets de mille francs, une superbe chaîne en or; et le lendemain, à peine étais-je levée, qu'on m'apporta une boîte avec ces lignes :

« Reprenez tout, Madame; je vous dois un « trésor. Quand ces lignes vous parviendront, « je serai loin de Paris, où je ne regrette que « vous; vous, l'amie, la généreuse amie de la « malheureuse mère de

LÉOPOLD.

« *P. S.* Je ne vous dis pas, madame, de

« daigner m'écrire; je connais votre cœur, et je « vous rappelle que c'est à Strasbourg, chez « M. Dutale, que les lettres me seront sûrement « remises. Ah! puissé-je bientôt ramener dans « ma patrie adoptive celle qui nous est si chère « à tous deux! »

La boîte renfermait, outre l'entourage du portrait, une fort belle montre en or. Je n'eus pas une minute d'hésitation pour garder ces riches présens; j'étais heureuse et fière au contraire de mes sentimens, parce que j'acceptais comme j'avais donné, avec un entier abandon de cœur.

J'aurai, après bien des années de larmes et de malheurs, encore à parler du fils de Mme de W***; en attendant, je ne puis résister au plaisir de donner ici quelques détails sur sa naissance, qui justifieront peut-être le vif intérêt que ces deux personnes m'inspirèrent, intérêt qui a survécu à l'absence, à l'oubli, à l'infortune. J'avais connu la baronne de W*** quelque temps après mon retour de Russie; elle avait su que, dans cette fatale campagne, j'avais eu d'innombrables relations avec l'armée, et on lui avait si fort exalté mon cœur,

qu'elle y vint confier les peines du sien; c'était presque l'histoire entière de sa vie, dont je conserve le récit tel que sa bouche daigna m'en faire l'aveu.

« Je suis née à Heidelberg, me dit-elle; j'avais dix-huit ans, lorsqu'un de vos guerriers, fameux par sa bravoure et poursuivi pour sa conduite, y vint chercher l'asile que lui refusaient tour à tour ceux même dont, aux dépens de son honneur, il avait servi les intérêts. Son âge alors, déjà si disproportionné au mien, éloignait de moi toute idée d'amour; mais son nom célèbre, son infortune, l'injustice de ceux dont il avait voulu appuyer la cause, excitèrent dans mon âme une sorte de compassion généreuse et bientôt tendre. Lorsque des émigrés français se portèrent contre lui à toute la violence des représailles, je le sauvai des réactions, le cachant dans un pavillon du château. Seule instruite de sa retraite, je lui portais chaque jour sa nourriture, des livres, et je m'efforçais, par ma présence et mes soins, de distraire les ennuis de sa solitude. Instruit, spirituel, aimable et persécuté, il lui fut facile de m'attendrir et de m'intéres-

ser. Dans sa disgrâce, il parlait si bien de cette patrie de laquelle il était rejeté, qu'il m'inspira cette exaltation bienveillante que les femmes éprouvent pour les proscrits illustres. Je ne vis plus que le héros malheureux, et, dès ce moment, il fut dangereux pour moi; la solitude, cette innocente complice des grandes passions, vint faire le reste... Je m'aperçus des suites de ma faute le jour même où l'on découvrit la retraite du général français. Au milieu de la nuit je vins lui apprendre qu'il fallait fuir et que j'étais mère. Promise à un noble de mon pays, j'allais être exposée aux cruelles vengeances de ma famille. Je dois rendre justice à la loyauté de celui qui me perdit; il me représenta tous les malheurs qui pouvaient m'atteindre sur les pas d'un proscrit. « Je les re« doute moins, lui répondis-je, qu'une seule « larme de ma mère. » Hélas! je devais lui en coûter de bien amères! Notre évasion fut moins secrète que je ne l'avais espéré. Le général seul parvint à se soustraire aux gens qui nous poursuivaient; mais moi seule je fus reconduite à mes parens irrités... On me relégua dans une ferme éloignée, où je fus mise sous la garde de deux femmes, dont l'une était

nouvellement mariée à un jardinier, Français d'origine, que mes parens aimaient beaucoup. Cette jeune femme nourrissait son premier enfant quand le mien vit le jour... Il me fut enlevé; et lorsque je demandai cette innocente preuve de ma chute, on eut la barbare prudence de m'annoncer sa mort... Le temps, qui jette un voile sur tout, effaça ma faute aux yeux de celui qui m'avait été destiné, et qui, aussi généreux que le Volmar de *la Nouvelle Héloïse*, n'avait cessé de me chérir. Je devins son épouse. Veuve deux ans après, je me trouvai maîtresse d'une immense fortune, qui était reversible sur un de ses parens éloignés, si je me remariais. Cette pensée ne se présenta jamais à mon esprit; mais combien de fois je regrettai amèrement l'enfant que je croyais avoir perdu : il existait. Une lettre que je reçus, en 1804, de son père qui avait enfin trouvé asile en Angleterre, m'apprit que mon fils avait été confié à un jardinier français; que sa femme l'avait nourri; qu'une forte somme avait été donnée pour qu'ils fissent baptiser cet enfant comme le leur et pour qu'ils l'emmenassent en France avec eux; ce qui fut exécuté. La lettre n'indiquait ni la ville ni même

le département. Pourtant ma joie fut extrême. « Je suis libre, je suis riche et mon fils existe, « m'écriai-je; ô mon Dieu, faites que je le re- « trouve, que j'assure son bonheur, et j'aurai « assez vécu! »

« Pendant neuf années, que d'angoisses et de vaines espérances ont été le seul fruit de mes recherches! Désespérée et souffrante, je fis une dernière tentative; elle fut heureuse... Je le méritais. L'or et les menaces arrachèrent à un ancien camarade du jardinier français le secret de sa retraite, et deux jours après j'étais sur la route de la Bourgogne. J'arrivai à Plombières au milieu d'une nuit d'automne. J'interrogeai l'hôte d'une misérable auberge où j'avais pris asile, sur la famille dépositaire de ce que j'a- vais de plus cher au monde. Je m'informai avec anxiété des moyens d'existence de cette famille, du nombre de leurs enfans. On me ré- pondit qu'ils avaient quatre garçons, dont l'aîné avait fait jaser le village par son peu de ressemblance avec le père. Oh! comme mon cœur battait. Qu'a-t-il donc d'extraordinaire l'aîné? demandai-je enfin; et une nouvelle et naïve réponse, au lieu de m'affliger comme je l'avais craint, flatta mon orgueil maternel.

Mon fils était, suivant ce précieux rapport, le plus beau des enfans, et d'un tout autre air. « Ça va au bois avec des livres, ça fait tour-« ner la tête à toutes nos filles et n'en recherche « aucune; c'est fier et bon à la fois, ça se fait « remarquer à la ville aussi bien qu'au village.» J'eus bientôt trouvé le moyen de voir mon cher Léopold, et son seul aspect me confirma tout ce que l'hôte avait si naïvement avancé. Il était beau, il était doux et fier. Après avoir tout réglé avec ceux qui avaient soigné son enfance et dont il portait le nom obscur mais respectable, je partis avec lui. C'était lui dire que je voulais me charger de son sort. « Elle vous fera « bien riche, cette dame, lui répétaient ces « bonnes gens, vous deviendrez un seigneur. « — Où serai-je jamais heureux comme ici, « près de vous? la richesse fait-elle donc le « bonheur? » En retrouvant mon fils, ma fortune entière me parut insuffisante pour récompenser ceux qui me l'avaient conservé. J'assurai leur existence, et ces dons furent mes premiers pas vers la tendresse de mon enfant.

« On avait fait croire à ces braves gens que, mère d'enfans légitimes, j'avais trouvé le bon-

heur dans cette union, et que leur silence était un devoir. Mon fils, baptisé sous leur nom, crut donc en suivant sa mère ne suivre qu'une bienfaitrice généreuse. Oh! que ne lui ai-je laissé sa touchante reconnaissance! Mais pouvais-je le voir si digne de mon amour maternel et ne pas lui dire : « J'ai droit à ta tendresse « filiale; Léopold, mon cher Léopold, je suis ta « mère! » Les moyens à prendre pour lui assurer ma fortune nécessitèrent l'aveu de ma faute et du nom de celui qui en avait été l'auteur. Comment vous rendre la cruelle scène qui suivit cet aveu, scène qui éleva mon fils autant qu'elle me fit rougir de celui que ma chute lui avait donné pour père. « Moi, s'écria-t-il, moi « le fils d'un traître! moi, dont, si jeune en-« core, le cœur palpitait au nom de ces braves « qui sont morts en défendant leurs drapeaux! « moi, je dois la vie à l'homme qui consentit « à échanger sa gloire contre l'ingratitude de « l'étranger! O ma mère! ma mère! pardon, « pitié, grâce!

« — Mon enfant, on ne doit jamais maudire « ceux à qui l'on doit la vie.

« — Non, jamais, reprit le noble enfant; « mais, ma mère, il me faut laver la tache pa-

« ternelle. Je dois mon bras à cette même « France que mon père défendit en héros avant « d'avoir voulu la vendre en traître. »

« Mes larmes furent ma seule réponse; et peu de jours après on me remit cette lettre de mon fils :

« Ma bonne et bien malheureuse mère, par-« donnez à votre fils de vous quitter; mais il « est Français, il ne peut vivre sans le bap-« tême de l'honneur. S'il revient, il sera l'hon-« neur de votre vie; s'il meurt, il sera l'orgueil « de vos souvenirs, et vous pourrez dire : mon « fils eut la valeur du vainqueur de Jemmapes « et de l'Argonne, et ne l'a point ternie comme « son coupable père. »

« Cette lettre fut toujours placée sur mon cœur, continua la baronne; Léopold partit faire son apprentissage de gloire. Dans la fatale campagne de Moskou, il appartenait au corps d'armée du maréchal Ney. Après avoir échappé aux horreurs de la retraite, il manqua perdre la vie faute de pouvoir panser sa blessure; se croyant prêt à mourir, il m'écrivit le fatal adieu qui manqua me coûter la vie. A ces lignes

était jointe la croix qu'il avait gagnée à Valoutina.

« Ma mère, la tache originaire est effacée ;
« j'ai combattu pour la France, je meurs Fran-
« çais et pour ma patrie. Ma mère, allez vivre
« près de ceux qui élevèrent votre fils ; ils vous
« chérissent, ils pleureront avec vous votre
« Léopold. O ma tendre mère ! je vous bénis
« de m'avoir épargné la honte d'une naissance
« illégitime, et de m'avoir dit que vous étiez
« la mère de Léopold. »

Lorsqu'elle me donna ces détails, Mme la baronne de W*** avait reçu la nouvelle que son fils existait, et j'eus le bonheur de lui être utile pour le faire promptement revenir en France. Guéri de sa blessure, le jeune Léopold n'eut d'autre désir que de courir de nouveaux hasards ; la campagne de Paris lui en fournit l'occasion, et il y fut blessé, comme on l'a vu. Je crus pouvoir profiter de sa généreuse délicatesse sans forfaire à la mienne. J'étais heureuse au delà de toute expression des moyens qu'il m'avait donnés de pouvoir continuer mes courses. Je devais même faire un voyage plus

intime ; mais la bizarrerie, qui joue un si grand rôle dans les événemens de ma vie, me jeta au milieu des grands spectacles du grand empire, qui se brisait avec l'épée d'un homme.

CHAPITRE CXXXII.

Une séance de l'Académie. — Présidence de Regnault de Saint-Jean-d'Angely. — Réception de M. Campenon, remplaçant l'abbé Delille.

J'ALLAI un jour chez Regnault de Saint-Jean-d'Angely de fort bonne heure et sur une invitation fort pressante. Il avait, me disait-il, besoin de tout mon dévouement. Je le trouvai se promenant à grands pas dans son appartement, et j'avoue que, dès l'antichambre, le bruit de sa déclamation tonnante me donna une idée très sérieuse de l'entrevue. C'est quelque proclamation, me disais-je, qui doit être confiée à mon zèle infatigable, à mon utile exaltation. C'est l'éloquence qui rédige quelque adresse à nos braves, et c'est la renommée qui la portera.

A mon aspect, l'orateur se modéra, jeta sur le bureau son manuscrit, et vint à moi avec toute la grâce d'un auteur qui aperçoit son

public, et un peu de l'incertitude et de l'embarras d'Oronte prêt à débiter son sonnet.

« Arrivez, ma bonne Saint-Elme, jamais je « n'eus tant besoin de vous, de vos bons con- « seils, de votre excellente amitié.

« — De quoi s'agit-il? Vous savez que je suis « toujours prête.

« — Il s'agit d'une des épreuves les plus dé- « licates de ma vie, d'une des positions les plus « difficiles où puisse se trouver un orateur.

« — Vous savez si bien manier la parole, « qu'en vérité je ne conçois pas votre embarras. « J'ai souvent dit de votre éloquence ce que « Racine dit de son Hippolyte dans *Phèdre* :

Il excelle à conduire un char dans la carrière.

« — Mon amie, ma bonne amie, vous savez « ou vous ne savez pas, car on ignore aisément « les existences académiques, que je suis mem- « bre de l'Institut. De toutes mes dignités, c'est « la seule que je n'aie pas perdue, parce qu'elle « ne tient pas à la politique, et que cela sert « quelquefois quand on veut y entrer. Eh bien! « dans ma compagnie, car cela s'appelle notre « compagnie, il y a des statuts, des règlemens, « qui de temps en temps nous donnent des de-

« voirs à remplir, des discours à faire; et le hasard,
« qui arrange quelquefois très singulièrement
« les choses, confie souvent les missions de la
« circonstance et les corvées de la parole à ceux
« qu'elles doivent le plus contrarier. Et tel que
« vous me voyez, je suis une victime des dis-
« cours académiques.

« — Je croyais, mon ami, qu'il n'y avait ja-
« mais à l'Institut que le public de victime.

« — Aujourd'hui le cas est plus grave, et je
« suis enveloppé dans un véritable cercle de
« Popilius. Vous me direz à cela, pourquoi
« êtes-vous affilié à une société savante? Telle
« n'est point la question. J'en suis, il faut que je
« m'en tire. Nous autres gens de lettres, car je
« ne suis plus qu'un homme de lettres, nous
« sommes, comme les acteurs, contraints de
« bien faire ce que nous faisons, sous peine
« des sifflets. Quand au théâtre on joue des
« pièces de circonstances, les premiers sujets,
« n'importe ce qu'ils pensent, sont obligés de
« chanter comme on chante pour le quart
« d'heure. Il en est de même à l'Institut; quelles
« que soient les opinions de l'académicien, il
« doit parler comme il convient à l'Académie.
« Ce sont, ma chère, ce que j'appellerais vo-

« lontiers des sentimens collectifs; et les corps « ont cela de bon, qu'on peut refaire ensuite la « part des personnes et reprendre sa manière « d'être individuelle quand on quitte l'habit de « la compagnie. Les convenances sont souve- « raines en France sous tous les régimes. Il n'y « a nul inconvénient à leur payer tribut, cela « ne tire jamais à conséquence; mais les bra- « ver fut toujours et serait encore ridicule, « parce que cela serait inutile.

« — En vérité, je ne vous ai jamais vu si ti- « mide; et vous qui allez si directement au « fait, vous tournez autour aujourd'hui, comme « le monsieur qui voulait consulter le Misan- « thrope.

« — Diable, il y a de quoi hésiter. Figurez- « vous qu'en ma qualité de directeur de la « deuxième classe de l'Institut, lors de l'élec- « tion de M. Campenon, il faut, d'après l'usage « antique et solennel, que je fasse l'éloge de « son prédécesseur; et son prédécesseur était « l'abbé Delille, grand poëte assurément, que « j'ai beaucoup connu et beaucoup aimé, mais « dont la vie, toute composée de sacrifices à « la cause des Bourbons, me met sur des char- « bons ardens pendant tout le discours. Moi,

« confident d'un autre pouvoir, serviteur en-
« thousiaste d'une autre dynastie, moi dont les
« discours retentissent encore chargés de par-
« fums pour la gloire de Napoléon, comment
« brûler l'encens académique dans une si bi-
« zarre circonstance. J'aurai l'air de vouloir
« me tourner vers les astres nouveaux, de ve-
« nir au secours des vainqueurs, d'un valet
« qui demande de l'emploi. Oh! pour de l'in-
« gratitude, croyez-moi, je n'en aurai jamais.
« Mais d'un autre côté, quel plus beau carac-
« tère que celui de Delille? L'Empereur l'esti-
« mait de ce refus de le servir, qu'un autre eût
« considéré comme une offense. Un homme qui
« a refusé d'être sénateur pour être fidèle à ses
« affections politiques.... Puis l'Académie, qu'il
« ne faut pas compromettre, car elle n'est pas
« d'humeur à être compromise; le public aussi
« qui n'est pas à notre hauteur et pour lequel
« il faut avoir des égards. En vérité, il n'y a
« qu'un tour de force qui puisse me faire sau-
« ter ce pas périlleux.

« — Mon ami, que votre discours soit l'ex-
« pression de tout ce que vous venez de me
« dire là, qu'il soit mesuré comme tant d'autres
« que vous m'avez lus dans le temps; présentez

« les opinions des autres en gardant les vôtres.
« Quel inconvénient y a-t-il à louer la recon-
« naissance? L'abbé Delille voua la sienne à des
« princes malheureux; et c'est toujours grand
« et beau de rester fidèle au malheur. Toutes
« les causes s'arrangent fort bien de ces vertus,
« et l'exemple d'une foi gardée à n'importe
« quoi et à n'importe qui, peut être recom-
« mandé publiquement; car l'estime de leurs
« adversaires est quelquefois tout ce que re-
« cueillent les Décius de leur dévouement à leur
« propre cause. Parlez de la reconnaissance;
« elle honore toutes les positions, tous les ca-
« ractères. Vous serez, avec ce texte, vrai pour
« tout le monde.

« — Oh! que vous me faites de bien avec
« cette profession de foi. Comme vous êtes l'ex-
« pression la plus exaltée de tous les sentimens
« qui me sont chers, votre suffrage sera ma rè-
« gle de conduite; parce qu'une fois que mes
« éloges auront passé à votre creuset, je serai
« sûr qu'ils ne contiendront pas d'alliage, et
« nos amis ne pourront pas me reprocher d'a-
« voir manqué de la vertu que j'aurai préconi-
« sée. Au surplus, si vous n'avez pas de rendez-
« vous militaire ce matin, veuillez me donner

« une audience littéraire. Les tête-à-tête acadé-
« miques ne sont pas dangereux, et quand je
« vous aurai lu mon discours, cela me donnera
« des forces pour l'exposer aux orages de la
« séance publique. »

Je me soumis de fort bonne grâce, malgré mes préventions contre tout ce qui sent le bel esprit et le pédantisme, à l'aimable sollicitation de Regnault. Il avait été mon premier maître de déclamation, je lui devais bien au moins la patience d'être son dernier professeur de rhétorique. D'ailleurs il devenait beau dans son attitude d'orateur. Il avait tout à gagner en prenant la parole. Je l'écoutai avec cette attention qu'on accorde aux personnes qu'on aime. On eût dit qu'il paraissait devant son juge. Son émotion donnait un accent particulier à son organe, et, comme je ne sais pas résister aux impressions vraies, je lui témoignai avec l'enthousiasme qu'on me connaît toute la vivacité de ma satisfaction. Il en fut attendri jusqu'aux larmes, me disant :
« Qu'on pense maintenant ce que l'on voudra,
« votre suffrage me répond qu'avec toutes les
« concessions de l'art oratoire, j'ai conservé
« pure la religion des souvenirs. Mais ce n'est

« pas tout ce que j'ai à vous demander ; il fau-
« dra que vous fassiez violence à vos habitudes
« toutes guerrières, et que vous veniez enten-
« dre notre ouvrage au palais des Beaux-Arts.
« Nous sommes dans un moment où l'opi-
« nion publique est curieuse à observer. L'a-
« mitié doit quelque chose à l'amitié. Vous sa-
« vez bien que je n'ai point manqué à vos dé-
« buts, j'espère que vous ne manquerez point
« à ma représentation, qui pourrait bien être
« aussi quelque peu orageuse. Vous savez
« qu'on ne peut demander de ces services à
« tout le monde.

« — Du moment qu'il est question de dévoue-
« ment, soyez tranquille.

« — D'ailleurs, ma chère, vous qui aimez
« l'observation, vous trouverez à l'Institut de
« drôles de figures. Pour peu que vous veuil-
« lez regarder, je vous réponds que vous vous
« amuserez. »

Le jour de la séance arrivé, je me rendis à mon poste, et je trouvai déjà la salle bien garnie, si bien même que je ne pus obtenir de place que sur une banquette réservée aux immortels eux-mêmes. C'était une piquante position que la tête de la Contemporaine passant

à travers les perruques de M. l'abbé Morellet et de M. de Roquelaure, ancien archevêque. On ne peut se faire d'idée de l'impatiente curiosité de l'auditoire et surtout de sa bizarre composition. On était entassé les uns sur les autres, et une foule de femmes élégantes s'étaient pressées sans scrupule contre les habits verts. Tout le monde parlait à la fois. « Nous allons « voir, disaient quelques douairières, comment « le conseiller d'État de l'empire abordera l'é- « loge du poëte qui ne voulut pas faire l'au- « mône d'un vers à un tyran. » Ce qui ajoutait à l'originalité du coup d'œil, c'était le grand nombre d'étrangers dont les bizarres costumes se mariaient plaisamment à l'élégance française. Les Anglaises surtout, et elles étaient en grand nombre, avaient conservé toute cette pureté du ridicule dont elles ont su depuis dépouiller leurs chapeaux. On montrait du doigt, avec une certaine affectation, les dignitaires anciens et nouveaux, dont les uns avaient la joie et les autres le courage de leurs grands cordons. Je me rappelle à ce sujet une méprise fort plaisante. On vit arriver un vieillard porté par deux laquais. Il était revêtu d'un grand cordon couleur bleu de ciel. On chuchotait

autour de moi : « Oh ! en voilà un qui ne se gêne « pas, il porte la grande croix de l'ordre de la « Réunion. Les décorations proscrites se mettent « ordinairement dans la poche. » Mais M. Roux Laborie, qui se trouvait dans le groupe aux commentaires, mit heureusement les censeurs de l'audace et les approbateurs du courage d'accord, en leur apprenant que la personne qu'on prenait pour un grand personnage de l'empire, fidèle à la croix de la Réunion, était le vieux duc de La Vauguyon, seul chevalier restant de l'ordre légitime du Saint-Esprit.

Je commençais à m'impatienter de cette espèce de sellette où la malignité installait tous les illustres savans qui avaient perdu leurs places. « Celui-ci a fait ceci, celui-ci a fait cela, » et plus souvent encore : « ceux-là n'ont rien fait ; » on n'entendait pas autre chose. Enfin Regnault parut et vint prendre place au bureau, entre deux autres fonctionnaires de l'Institut, dont l'un était ce bon M. Suard, secrétaire perpétuel, et au moins le plus longuement perpétuel des académies, espèce de spectre fort poli, et de squelette très aimable, dont les quatre-vingts ans attiraient cependant plus d'un sourire et plus d'une lorgnette. M. Campenon

reçut la parole et la garda avec une exactitude remarquable. Je n'avais jamais entendu parler de lui; mais je ne pus m'empêcher de l'écouter avec une sorte de bienveillance qu'on ne refuse jamais aux figures mélancoliques. En voyant l'émotion de M. Campenon, qui n'avait pas les mêmes raisons que Regnault, j'avoue que je pensai un peu plus à mon pauvre ami qu'à son partenaire; mais heureusement que ses yeux vinrent à rencontrer les miens, et je ne négligeai rien pour lui communiquer de loin la confiance dont j'étais pénétrée; car il n'y a, selon moi, rien de moins imposant qu'une séance d'académie; cela ressemble tout-à-fait à un salon où l'on ne médit qu'après, quand les gens sont partis.

M. Campenon venait de parler, et l'on applaudissait un discours qu'avaient fait valoir l'organe le plus agréable et une physionomie heureuse. Quand le silence se fut rétabli, moins quelques murmures de curiosité, Regnault s'exécuta avec un peu d'embarras d'abord, mais avec une sorte d'émotion honorable qui lui fit obtenir un plein succès. Son admirable expression de *courtisan du malheur*, en parlant de Delille, qui n'avait jamais

donné à sa muse qu'une idole, reçut de longs applaudissemens; plusieurs autres passages furent également fort goûtés. Comme ce discours a été imprimé dans le temps, on peut y renvoyer les personnes curieuses d'étudier ces convenances de langage, cet art de dire et de ne pas dire, cette industrie merveilleuse de la parole humaine pour exprimer et pour cacher des sentimens généraux et des réticences personnelles. Je défierais tous les idiomes de l'Europe, que j'admire d'ailleurs, de permettre un pareil tour de force, d'autant plus remarquable qu'il n'y avait réellement rien que d'honorable sous ces phrases si savamment ingénieuses. Je parie bien que les nobles étrangers présens en si grand nombre à cette curieuse représentation furent complétement déroutés, et ne comprirent pas un mot de tant de délicatesses. On ne sent pas ces choses-là avec des dictionnaires de poche et des grammaires portatives.

Le lendemain, quelques journaux s'égayèrent sur la position du comte Regnault de Saint-Jean-d'Angely; c'était l'esprit du temps. Regnault avait obligé tant de monde, qu'il devait plus qu'un autre être en butte à cer-

taines réactions d'une plaisanterie peu reconnaissante. Je revis l'orateur quelques jours après, et je lui fis mes complimens. Il était content de lui, disait-il, puisque j'en étais contente. « Toute ma crainte était que les conve-« nances du lieu et du sujet ne fussent mal in-« terprétées; mais j'ai reçu à cet égard les plus « rassurans témoignages d'une femme qui, « comme vous, me représente les glorieux sou-« venirs auxquels nous devons fidélité. »

Avant de terminer ce chapitre, qui ne sera peut-être pas jugé inutile pour peindre les mœurs et l'esprit du moment, je dois citer un mot qui me rapporta Regnault. Il avait rencontré dans le monde un noble duc, mort, je crois, gentilhomme de la chambre. Le discours de l'ancien conseiller de l'empire avait singulièrement plu à ce sincère ami de la monarchie. « Je vous remercie, monsieur le comte, lui avait dit le vieux duc, du plaisir que vous m'avez causé; je puis même vous faire part de la satisfaction d'un plus haut juge. On ferait avec vous tous, serviteurs de l'empire, d'excellens serviteurs de la royauté. Vous avez pratiqué les affaires, vous êtes de la matière à gouvernement. »

CHAPITRE CXXXIII.

Une visite chez Carnot. — Il me lit son Mémoire.

Je n'ai point encore dans mes Mémoires parlé de Carnot, parce que, bien que je le connusse depuis long-temps, il fallait que je vieillisse pour sentir tout le mérite d'un pareil caractère. Dans le tourbillon de ma jeunesse, de mes succès et de mes folies, il était difficile que je m'arrêtasse devant cette sévère figure qui se montrait peu dans les cercles bruyans, et qui ne faisait pas monter la république en carrosse. Carnot avait la physionomie triste comme une abstraction ; une femme n'eût pu le trouver beau que comme un principe, et je n'étais ni d'humeur ni d'âge à sentir ces beautés-là. Les avantages extérieurs ne sont rien pour moi, si quelque rayon de supériorité ou de gloire ne les environne ; mais pour déterminer

mon enthousiasme, il faut dans ces sortes de prestiges une certaine puissance dont Carnot me semblait dépourvu. Cependant j'en avais quelquefois entendu parler dans des termes si admiratifs et par des hommes dont le jugement était à mes yeux si puissant, que je ne rencontrai jamais, dès les premiers temps de mon brillant séjour à Paris, cette espèce de Caton français sans lui témoigner quelque chose de cette déférence qui, de la part des femmes, appelle toujours sur les fronts les plus austères un sourire un peu reconnaissant. Depuis qu'un de nos grands capitaines m'avait dit : « Vous oublieriez « la laideur de Carnot si vous saviez tout ce qu'il « a fait pour la France, » je ne le voyais plus des mêmes yeux, je ne le voyais plus tel qu'il était en effet, une vraie figure d'algèbre ou de géométrie. Quand il m'arrivait de me trouver en face de lui, je me répétais ces paroles d'un guerrier cher à mon cœur : c'est lui qui, dans l'ombre, du fond d'un cabinet, écartant la gloire elle-même, aussi sévèrement que toute autre corruptrice, a lancé sur l'Europe les quatorze armées qui nous ont fait vaincre; c'est lui qui nous a permis d'être illustres en nous donnant des armes; c'est lui enfin qui, au mi-

lieu des invasions étrangères, a pour nous organisé la victoire; et ma tête exaltée par ces souvenirs refaisait en idée un tout différent personnage que j'arrangeais avec ses qualités bien plus qu'avec ses traits. Je regardais quelquefois Carnot avec cette curiosité qu'excite une médaille antique, représentant quelque Romain célèbre. Je m'approchais de lui, je le provoquais habilement par quelque question sentencieuse, et rien n'appelle la bienveillance des caractères froids d'une manière plus sûre que l'effort de la faiblesse essayant de s'élever jusqu'à eux.

M. Carnot, ancien officier du génie, avait concentré la première activité de son ame dans l'étude des sciences exactes; il leur avait fait faire des progrès et leur avait surtout donné, disaient les connaisseurs, une application utile au génie des combats. C'est un homme que la retraite, les calculs et la solitude avaient naturellement porté à la recherche et à l'adoption des idées nouvelles. La république était un problème qu'il avait cherché long-temps, et qu'il croyait avoir trouvé. Il arrivait à l'enthousiasme par les plus glaciales méditations, réduisait la société à une équation, et

s'enflammait ensuite quand il se croyait sûr de son fait. Singulier caractère, l'opposé de tous ceux qui sont jetés dans le moule vulgaire. Chez la plupart des hommes, la raison tempère les saillies d'une nature impétueuse; chez Carnot, la raison était en quelque sorte le feu secret qui animait ses passions. Ce qu'il croyait démontré devenait une foi pour lui; le monde physique et le monde moral s'enchaînaient par les lois de l'analyse, et quand par elles il était arrivé à une conviction, il s'attachait à cette conviction ainsi qu'à une des lois de l'univers. Il oubliait ses sensations propres pour les faire rentrer dans un principe posé, et il appelait vertu ce sacrifice de tout l'homme à ses conséquences. On a beaucoup parlé de sa conduite dans la révolution; je n'ai ni la prétention de la juger ni même celle de la connaître; mais ce que je puis affirmer avec mes lumières de femme, sondant des profondeurs qu'il ne nous appartient pas de pénétrer, c'est que Carnot n'a pu rien dire ni dû rien faire que de rigoureusement mathématique à ses yeux; cœur bon et simple qui n'a jamais obéi à rien de personnel, et chez qui l'homme avait disparu devant un type raisonné du citoyen. Le monde

entier se serait remué dans un sens contraire à ses opinions qu'il aurait tout seul protesté contre le monde. A cet égard il ne tenait compte ni des temps, ni des mœurs, ni des difficultés : j'en suis bien fâché pour l'univers, eût-il dit; mais voilà la ligne droite, et je ne puis marcher autrement.

Dans la conversation intime, Carnot ne s'assouplissait pas, mais il se laissait aller sans chocs et sans chaos. Il ne concevait pas l'esprit, il le trouvait chose inutile, pas plus que la plaisanterie qu'il eût appelée chose sacrilége, et cependant on ne sentait point dans son commerce privé les aspérités qui eussent pu de ses idées passer dans ses mœurs. Par un singulier contraste, cet homme, qu'on eût cru perdu dans l'abîme des sciences, et qui ne taillait dans ses combinaisons politiques que sur le patron du genre humain tout entier, s'occupait aussi de littérature. Ce républicain intrépide faisait de petits vers, et le Brutus du forum redevenait une espèce de Deshoulières dans son intérieur. Comme par une contradiction à peu près pareille, les champs sont ce que j'aime le plus après la gloire militaire, et que les images champêtres me séduisent par la seule puissance

de mes souvenirs, j'écoutais avec une patience exemplaire les bergeries et les idylles d'un tribun que le public ne savait pas si pastoral.

Mes relations avec Carnot avaient été souvent interrompues, mais aussi souvent renouées avec une extrême indulgence de part et d'autre. Mes longues courses en Italie me l'avaient fait perdre de vue; mais lors de mon retour , ayant appris par des officiers la générosité avec laquelle Carnot avait prêté à Napoléon malheureux une épée que la fierté républicaine n'avait point voulu abaisser devant l'ivresse des triomphes, mon cœur sentit le besoin de se consoler du spectacle de bien des ingratitudes et des bassesses, en allant saluer le défenseur d'Anvers et le consolateur des derniers momens de l'empire.

« Bonjour au citoyen Carnot, à l'ami de la « France; c'est un frère d'armes qui vient le « remercier, le féliciter, lui prouver que les « belles actions trouvent toujours de l'écho « dans quelques ames. »

Carnot parut sensible à ma politesse, que je poussais jusqu'à remplacer avec lui le mot de *monsieur* par celui de ses anciens souvenirs. Il eut la bonté de me questionner sur ma posi-

tion présente, me demandant ce que j'avais fait depuis notre dernière entrevue qui datait bien de plusieurs années. Je lui dis que la perte de mes illusions m'avait jetée dans les voyages.

« — Eh bien! moi, pour me distraire de mes « chagrins politiques, j'ai employé un autre « moyen, la solitude. Consolé par mes livres, « retranché dans mes principes, j'ai résisté aux « brillantes folies d'un despote qui pouvait « être beau comme Washington, et qui a pré- « féré n'être grand que comme César. N'en di- « sons plus de mal toutefois; il est tombé, et « ce n'est plus de ce côté que viendra le péril.

« — Vous-même, vous avez donné une excuse « au génie de Napoléon en venant à lui dans « son malheur.

« — Eh! madame, je ne pardonnais même « pas à Bonaparte en venant reprendre mes « armes long-temps suspendues. Je ne changeais « pas en venant à lui; mais la patrie, cette « grande famille qui ne se réduit pas à un homme, « la patrie, nom sacré qui n'est jamais sans « échos, la France qui vaut bien que pour elle « on oublie toutes choses, parlait trop à mon « cœur pour que je restasse oisif quand tout « s'ébranlait autour de moi. Je sentais que nous

« allions perdre cette popularité de la victoire,
« qui restait du moins comme un grand dé-
« dommagement national. Je me suis fait gé-
« néral de la France, et non lieutenant d'un
« empereur et d'un maître. Je voulais, en ac-
« ceptant un commandement, conserver une
« des premières conquêtes de la révolution, le
« prix de Jemmapes et de Fleurus. Si les bar-
« bares, au lieu de triompher, eussent été re-
« jetés dans leurs affreux climats, véritables
« tanières du despotisme, je comptais déposer
« de nouveau l'épée après la victoire, m'auto-
« riser de mes services pour risquer de dernières
« vérités auprès de celui que l'adversité avait
« éclairé peut-être; s'il eût été sourd à ma
« voix, ma vie se fût encore ensevelie dans
« l'obscurité.

« — Malgré mon enthousiasme pour l'Em-
« pereur, j'admire cette abnégation d'intérêt,
« je conçois toute la hauteur d'une pareille
« conduite. Tenez, il n'a manqué au vainqueur
« de l'Europe qu'un conseiller comme vous. La
« fortune, qui a prononcé, vous a épargné une
« démarche dont la seule pensée eût été une
« gloire, mais dont, hélas! je doute bien que
« le succès eût couronné la noblesse.

« — Jamais, mon amie, on ne doit regarder « au succès. C'est un accident; mais le devoir « est un principe, et il faut le remplir. Du reste, « il me semble que Napoléon en vieillissant « serait peut-être revenu à la liberté. Elle avait « été l'idole de ses premières années; l'âge, d'ac-« cord avec les revers, l'eussent ramené peut-« être à ces nobles passions du jeune homme. « Au surplus, voilà bien le danger des desti-« nées des peuples remis aux mains d'un seul. « Le génie même devient un inconvénient de « plus entre ses mains. » Carnot continua sur ce ton avec une abondance d'idées et une sorte d'exaltation indéfinissable pour un tel caractère. Je glissais de temps en temps quelques maximes, quelques traits de l'histoire romaine, il voulut bien me trouver de la justesse dans les idées, comme cela arrive quand on abonde dans celles des autres. Nous causâmes du passé, de l'avenir, et, quoique pour la première fois jetée sur le terrain de la politique, je m'en tirai, à l'aide de quelques vieilles lectures de Mably, avec assez de bonheur pour m'attirer une confidence que probablement Carnot n'eût point faite à beaucoup d'hommes d'État. Ma mince érudition et ma très faible logique me valurent

cependant d'être consultée par le vétéran des idées républicaines sur le Mémoire, si connu depuis, dans lequel Carnot, à l'exemple de Milton, cherchait à défendre sa conduite, toute sa conduite, pendant la révolution. Il est inutile de parler du Mémoire que tout le monde connaît; mais ce qu'il y eut d'assez remarquable, ce fut l'espèce de bienveillance aimable avec laquelle la police d'alors facilita la circulation manuscrite ou imprimée du Mémoire de Carnot. Outre le factum politique, objet de ses plus intimes affections, Carnot me lut encore, dans cette entrevue, quelques fragmens d'autres ouvrages. Je lui en dis librement mon opinion, et il fut assez indulgent, ou assez prévenu en faveur de mon jugement, pour plier son sévère et pur républicanisme jusqu'à la politesse d'une complète adhésion. C'était beaucoup avec un homme comme Carnot, que j'appelais *le Cincinnatus français*, et que Regnault souvent, dans son enthousiasme napoléonien, appelait un homme insupportable, un entêté, un jacobin. Chose fort drôle était pour moi d'entendre ces hommes se juger avec une inouïe sévérité, et se classer les uns les autres avec assez peu de modestie. Quand

une femme a quelques idées dans la tête, et ne cherche pas à se prévaloir de son influence, celle qu'elle obtient dans l'abandon des hommes du plus grand mérite étonnerait souvent la raison même. J'ai approché la plupart des dignitaires et des sommités de tous nos divers gouvernemens, et chez tous, excepté chez Carnot, j'ai trouvé l'ambition et la vanité des titres faisant toujours un peu tort à l'intégrité de l'opinion adoptée; Carnot, au contraire, dans sa conduite, dans l'intérieur de la confidence, comme à l'armée et à la tribune, était toujours le républicain, implacable peut-être, mais du moins désintéressé.

Carnot ce jour-là se plut à me faire longuement causer de toutes mes relations, et tout en me gardant d'aborder le long chapitre des torts et faiblesses, je lui dis quelque chose des singularités d'Oudet, de ce caractère qui devait flatter ses goûts et peut-être encore ses espérances. J'avoue que ce choix d'aveux était une ruse, un moyen de succès personnel que j'employais. Cela me réussit au-delà de mes espérances; Carnot me sembla comme électrisé à ce nom. « Ah! disait-il, sa mort est la preuve la « plus complète de la grande influence qu'il exer-

« çait; oui, Napoléon craignait le génie de ce « simple colonel, parce que le despotisme « est habile à deviner les cœurs qui le haïs- « sent et les mains qui peuvent l'abattre. Ou- « det, me disait-il, était pétri de l'argile d'un « Spartiate.

« — Oh! vous vous trompez un peu: Oudet « tenait pour la république, mais en même « temps pour Épicure.

« — L'un n'empêche pas l'autre.

« — Moi qui croyais cela bien incompa- « tible, Oudet m'avait paru un enthousiaste, « un inspiré, un prophète, un génie... que « sais-je! mais jamais je n'avais reconnu tant « de séductions sous le court manteau d'un « Lacédémonien. »

Carnot savait que j'étais encore en correspondance avec l'ancien secrétaire de Hérault de Séchelles, Neillard, qu'il estimait particulièrement. Il était à cette époque retiré auprès d'Aubagne en Provence. Sans dire, je ne sais par quelle crainte d'être déconseillée, je n'avouai pas à Carnot mon projet de visite à l'île d'Elbe, mais je lui dis que je me proposais de faire un voyage à Marseille, Toulon et autres villes de la Provence. Digne, Draguignan,

Gap peut-être! Il me pria de venir le revoir avant mon départ, et de vouloir bien me charger de quelques lettres, ajoutant qu'il attendait encore un gouvernement qui ne violât point le secret des lettres. Je promis à Carnot de me faire volontiers son courrier, et nous nous quittâmes fort bons amis.

CHAPITRE CXXXIV.

Enterrement de Mlle Raucourt.

Je me trouvai mêlée, avant le voyage que je projetais, à un événement qui fut, je crois, sous une simple apparence, un des plus sérieux depuis mon retour à Paris. Je veux parler de l'enterrement de Mlle Raucourt, l'une des premières actrices dont se soit honorée la scène française. Je n'avais eu avec cette tragédienne célèbre que des rapports bien fugitifs. Quelque temps avant mes débuts, on m'avait ménagé une entrevue avec elle; elle avait eu la bonté de me reconnaître de la dignité tragique et ce qu'elle appelait du talent extérieur. J'allais souvent la voir au théâtre; en général elle avait de l'esprit et raisonnait fort juste sur les impressions théâtrales. Mes relations avec elle n'allèrent donc jamais jusqu'à l'intimité; mais

avec ma disposition d'esprit et ma nature impressionnable, je suis toujours bien près d'aimer ce que j'admire, et il se fait en quelque sorte un retentissement de mes émotions de lecture ou de théâtre jusque vers mon cœur. De là chez moi une appréciation de tous les talens et de toutes les gloires, qui donne au sentiment si raisonnable de l'estime toute la chaleur d'une passion. Aussi quand j'appris la mort de Mlle Raucourt, quoique je connusse peu sa personne, quoique depuis ma disgrace dramatique je ne l'eusse aperçue qu'une fois en Italie, au milieu de cette royauté nomade dont l'Empereur l'avait honorée, espèce de lieutenant tragique attaché à la domination impériale, je n'en ressentis pas moins toute la grandeur d'une pareille perte pour les arts. Je tenais encore au théâtre par mes goûts, par mes relations avec Talma; je me rangeais encore parmi les artistes, et je me crus appelée avec toute la comédie française à un deuil de famille.

Dans la matinée du jour qui avait été fixé pour le convoi d'Agrippine et de Rodogune, je rencontrai plusieurs officiers de ma connaissance, qui me parlèrent de cette cérémonie

comme d'un événement bien plus intéressant par ses rapports politiques que par son importance même. C'est une grande question, disaient-ils, il s'agit de savoir si la restauration, qui a promis tolérance et liberté de tous les cultes, qui a promis l'égalité devant la loi, permettra l'égalité devant l'Église. C'est une affaire de préjugés, leur cause a été perdue; mais on dit que les préjugés sont vivaces, et qu'ils veulent aussi avoir leur restauration à la suite des autres.

Sans partager les appréhensions de ces officiers, leurs discours ajoutèrent encore la curiosité à tous les autres motifs de convenance et d'intérêt qui m'appelaient au convoi de Mlle Raucourt, qui joignait, je le savais, à son admirable talent, les vertus d'une ame bonne et compatissante. A l'exemple de Talma, quoiqu'elle cachât ses bienfaits, leur nombre en avait trahi le mérite, et si le premier précepte de la religion est la charité, personne ne méritait plus de voir son cercueil entouré des bénédictions du pauvre et des hommages du culte. Je courus chez moi, pour arriver ensuite en costume de deuil à l'église Saint-Roch, paroisse de la défunte, qui n'avait pas attendu la

mort pour s'y faire connaître; car les dames de charité, nobles dignitaires de la bienfaisance, recevaient bien exactement les dons modestes et cachés de son bon cœur.

Je l'avoue, malgré les prédictions un peu malveillantes des officiers et de plusieurs personnes que j'avais rencontrées, j'étais bien loin de prévoir qu'en 1814 je serais témoin d'un de ces scandales que de gothiques répugnances avaient pu commettre autrefois, mais dont la raison publique avait fait justice; car il y a quelque chose de trop bizarre et de trop cruel à encenser le talent pendant sa vie et à le flétrir quand il s'éteint. Élevée dans la religion protestante, j'ai déjà dit que je ne fuyais pas les églises catholiques, et que cette conduite, au lieu d'être une indifférence pour ma religion, en devenait quelquefois un acte méritoire; car l'aspect d'un lieu public de culte me rappelait le souvenir des vertus tolérantes de ma vertueuse mère. Souvent, sans m'informer de la différence des rites, il m'est arrivé d'entrer dans un temple, de me recueillir avec moi-même, et de descendre dans ma conscience comme devant la Divinité : j'en sortais meilleure et moins opprimée par l'empire des passions.

C'est un spectacle imposant et profitable, que la vaste enceinte d'une église préparée pour une messe des morts. Il me serait impossible de me mettre ailleurs ou autrement qu'à genoux sur le marbre et près du catafalque; ne me trouvant là d'ordinaire que pour des morts connus, les regrets qu'ils m'inspirent me jettent bientôt dans une rêverie profonde, religieuse, au moins par l'absence de toute distraction qui la profane. Je sens à ma douleur qu'elle doit être éternelle, et l'amitié me conduit bientôt au sentiment de l'immortalité de l'ame. Chaque battement de mon cœur me confirme alors cette vérité consolante, et je crois quand j'ai pleuré.

Je pensai que ce que j'avais de mieux à faire, dans une circonstance où mon cœur se croyait avoir quelques devoirs à remplir, c'était de me rendre chez Talma pour connaître l'heure et le programme de la cérémonie. N'ayant point trouvé Talma chez lui, et comme il était déjà deux heures, je me rendis aussitôt à Saint-Roch. Il me fallut descendre de voiture près la rue des Moineaux. L'affluence était considérable, et je fus presque obligée de combattre pour pénétrer jusque dans l'église. Il régnait dans les groupes une agitation plus vive que

celle de la curiosité. Des orateurs étaient montés sur les chaises et en étaient renversés par les flots de la foule, qui s'augmentait à chaque instant. On se heurtait, on discutait surtout le pour et le contre de l'admission du corps. Je m'arrêtais de distance en distance, et je remarquais presque autant de gens qui écoutaient avec attention, que de personnes qui parlaient avec feu. Pour éviter la surveillance de ces écouteurs, je me réduisis presque à leur rôle par prudence; mais je n'en saisis que mieux le curieux spectacle qui m'entourait. « Oui, di-
« sait-on, vous allez voir; quoique cette pauvre
« Raucourt fût charitable jusqu'à la faiblesse,
« qu'elle fût la mère des pauvres, parce qu'elle
« est morte actrice, l'église lui sera refusée. —
« Et, reprirent d'autres, par le curé même qui
« a si largement exploité sa caisse pour les au-
« mônes de l'église. — On la trouvait bonne
« chrétienne pour l'argent, mais mauvaise pour
« les principes. » Le mouvement des groupes me rejeta hors des marches de l'église, vers l'entrée principale, et y rentrer me fut impossible. Le cortége arriva enfin. Il était extrêmement nombreux, composé d'artistes, d'hommes de lettres et d'inconsolables amis. Je ne

reconnus d'abord personne, car j'étais trop vivement émue à la vue du char mortuaire. Je m'inclinai légèrement vers la terre; mes lèvres murmurèrent une prière et un regret. Tout-à-coup des clameurs s'élèvent, la multitude s'émeut, se heurte, et je sors alors de ma douloureuse extase, au milieu d'un tumulte qui formait un contraste étrange avec l'état de mon ame et le silence ordinaire et convenable du lieu. « On refuse le corps, criait-on. Voilà « un acheminement aux exclusions de l'ancien « régime, la carrière fermée des querelles qui « va se rouvrir. L'Église veut cumuler les au« mônes des comédiens avec leur excommu« niation. » L'émotion était générale; et à tous ces cris, un autre plus puissant et plus énergique vint s'y mêler: « Au château !... Au châ« teau!... Aux Tuileries!... » Moi qui aime mieux une armée en bataille au moment de l'attaque et d'une charge, qu'un rassemblement populaire, j'avisai aux moyens de me tirer de là, ne comprenant rien aux périls qui n'ont pas la gloire pour but et pour récompense. Au moment de ces efforts, l'aspect de Talma vint me retenir à ma place et m'électriser jusqu'à la sédition Sa belle figure romaine, où respirait l'indigna-

tion de la fierté blessée, lui donnait l'air d'un tribun. Il ne parlait point, mais son geste, mais son regard peignaient assez tout ce qu'il éprouvait.

La foule approche en effet du château; la crise durait depuis assez long-temps pour que le roi lui-même en eût l'éveil. S. M. Louis XVIII, qui savait bien, en fait de religion, tout ce qu'un souverain doit aux convenances, mais qui, par prudence et connaissance des temps, ne dépassait pas la mesure, ordonna que le scandale cessât, disant: « Que quiconque avait « reçu le baptême avait droit à tous les hon- « neurs du culte, et qu'un sacrement devenait « dans ce cas un droit à tous les autres. »

Aussitôt qu'on eut remporté une victoire aux Tuileries, la foule impatiente vint en recueillir les fruits à Saint-Roch. On eût dit que le lieu saint venait d'être emporté d'assaut. La joie du peuple ressemblait encore beaucoup à sa colère. Les choristes des divers théâtres se mêlèrent avec ivresse aux chantres du pupitre paroissial. Figaro et Scapin s'élancèrent sur les cierges pour les contraindre à la lumière. Jamais, certes, les bedeaux, les sacristains et les serviteurs officiels du temple n'avaient mis

autant de zèle aux fonctions dans lesquelles la bonne volonté des lévites improvisés les remplaçait. On contribuait au service de l'autel à qui mieux mieux, et si la gaucherie de certains desservans trahissait leur peu d'expérience des cérémonies, ils rachetaient les *errata* par l'enthousiasme, et faisaient excuser les bévues par la ferveur. On était vraiment religieux par émulation et catholique avec rage. Le service s'acheva avec un peu plus d'ordre qu'il n'avait commencé. La comédie en corps donna l'eau bénite à la chrétienne qu'elle avait perdue, et moi, ignorée au milieu d'elle, j'accompagnai mon aspersion d'un regret qui était peut-être moins mondain et aussi sincère.

Cet événement fit un bruit immense dans Paris. La politique sut, je crois, profiter habilement des premières défiances qu'avait jetées dans les esprits la sévérité religieuse renaissante. De ce jour, les regrets de tout ce qui avait tenu à l'empire ne craignirent plus de se montrer, sûrs du moins qu'il y avait dans les idées populaires quelques cordes capables de leur répondre. On avait généralement approuvé le bon sens du prince qui avait interposé ses ordres entre les prétentions dévotes

et les droits de ses sujets. Mais, en général, l'autorité empêche bien, quand elle est raisonnable, qu'un mauvais pas fait par ses agens, en étant réprimé, n'excite trop violemment la résistance; mais ce qu'elle ne peut plus retenir, c'est la révélation qu'un acte imprudent vient mettre au-devant de tous les esprits, très habiles en France à saisir la tendance d'un corps ou les ambitions d'un parti. Le changement de gouvernement s'était opéré avec une telle rapidité, que tout le monde ébahi avait à peine eu le temps de se reconnaître. Ce fut d'un cercueil que partit la première étincelle de la pensée publique. On se remit à raisonner : on passa de l'étonnement à la gaieté, de l'indignation d'un moment à la satire de chaque jour. Cette nation oisive et moqueuse, que Bonaparte n'avait pu distraire qu'en lui donnant le monde entier à conquérir, sentait avec un frémissement de bonheur que la même force ne pesait plus sur elle.

Le clergé avait, dès cette époque, une tendance de victoire et de domination; on le disait du moins, car il ne me convient nullement de me mettre mal, par la légèreté de mes assertions, avec la cour de Rome et ses milliers de

représentans patentés ou mystérieux. Les salons raillaient et les faubourgs criaient d'une manière plus énergique contre ce qu'on appelait la réaction des préjugés superstitieux. Les caricatures les plus bouffonnes circulaient. J'ai vu, dans plus d'une maison, les gens les mieux pensans se joindre au chorus général, et dessiner eux-mêmes de petits inquisiteurs sur les *album* des plus jolies femmes. J'ai même conservé dans mes papiers un croquis de la bataille théologique et comique de Saint-Roch, fait par un noble marquis qui vote aujourd'hui contre les libraires, les dessinateurs et les graveurs. La police était d'une indulgence charmante; elle ne voyait rien et laissait tout faire. « Les gens de police, disait un soir devant moi un ex-conseiller d'État, sont un luxe des gouvernemens, mais un luxe inutile; le dévouement est d'ordinaire borné et incapable, et la capacité qui descend à un vilain métier est vénale et menteuse. »

Il y eut une conspiration véritable au sujet de ce fameux enterrement de Mlle Raucourt, mais conspiration bien innocente, ce fut celle des gens d'esprit. Le premier de nos chansonniers, un homme dont les sentimens monar-

chiques n'étaient pas douteux, Désaugiers, fit une chanson charmante, qui ne fut pas imprimée dans les différentes éditions de ses œuvres, et qui, je crois, fera plaisir au lecteur :

CADET BUTEUX

A L'ENTERREMENT DE MLLE RAUCOURT.

AIR : Faut d' la vertu, pas trop n'en faut :

Faut êt' dévot, pas trop ne l' faut; } BIS.
L'excès en tout est un défaut.

V'là c' que les paroissiens en masse
Devant Saint-Roch criaient l'aut' jour ;
Et moi, sans trop savoir c' qui s' passe,
Bien plus fort qu'eux, j' crie à mon tour :
Faut êt' dévot, etc.

On m' dit qu' c'est une actric' qu'est morte
Et qui d'mande un *de profondis* ;
Mais on n' veut pas ly ouvrir la porte
Du ch'min qui mène en paradis...
Faut êt' dévot, etc.

Pourquoi l' corps de c'te pauvre ſemme
D' l'église serait-il banni ?
Pis qu' huit jours avant d' rendre l'ame
Elle avait rendu l' pain béni.
Faut êt' dévot, etc.

Plus d'un' fois avec son aumône
Saint-Roch secourut l'indigent...
Pourquoi donc r'fuser la personne
Dont on n'a pas r'fusé l'argent.
Faut êt' dévot, etc.

N'y a qu'un' dévotion qui soit bonne,
C'est cell' qui nous dit d' fair' le bien...
J'aime mieux un païen qui donne
Qu'un chrétien qui ne donne rien.
Faut êt' dévot, etc.

Parc' qu'elle a joué la targédie,
L'Église ne veut pas l'avouer;
J'tez donc Racine à la voirie,
Car c'est ly qui la ly f'sait jouer.
Faut êt' dévot, etc.

J' savons par cœur notr' Évangile,
Et j' n'y voyons pas que dans l' ciel
Sémiramis, Crispin et Gille
Soient proscrits par l' Père Éternel.
Faut êt' dévot, etc.

Voyez un peu l' danger d' l'exemple :
A l'instant je r'cevons l'avis
Que l' chien d' Saint-Roch, hier, du temple,
A fait chasser l' chien d' Montargis.
Faut êt' dévot, etc.

Un poète d'un genre plus élevé appliqua sa petite malice voltairienne à la peinture et à la satire de la gent intolérante.

Cette aventure fit remettre sur le tapis un événement du même genre qui était arrivé sous le consulat, à l'époque de la renaissance du culte, et au sujet de Mlle Chameroi, danseuse de l'Opéra. Voici comment Regnault de Saint-Jean-d'Angely nous raconta que la chose avait été prise : « Le fait de Saint-Roch vis-à-vis de « Mlle Chameroi était bien plus grave que vis-à-« vis de Mlle Raucourt, car, lors de la première « affaire, les temples venaient à peine d'être « rouverts ; le premier consul, sous ce rapport, « allait au devant de l'opinion publique, et « avait eu à vaincre plus d'une répugnance de « ses amis et de ses conseillers. L'échauffourée « des prêtres, dans cette occasion, n'allait à rien « moins qu'à justifier les préventions républi-« caines, et qu'à empêcher les bienfaits des

« chefs de l'État. Il eut la générosité de ne pas
« se venger sur la religion de l'esprit faux de
« quelques uns de ses ministres ; il réprimanda
« même le célèbre Monge, qui avait devant lui
« appelé le scandale de Saint-Roch, *une affaire*
« *de comédiens à comédiens.* Napoléon sentit
« néanmoins tout ce qu'avait de grave et d'in-
« quiétant ce singulier acte de reconnaissance
« des prêtres pour l'abri si grand qui venait de
« leur être donné; et comme le curé d'une
« autre paroisse avait bien voulu faire le ser-
« vice de Mlle Chameroi, refusé par celui de
« Saint-Roch, le premier consul se chargea
« lui-même de la conduite de l'opinion pu-
« blique sur une difficulté si délicate ; et je puis
« vous montrer dans le *Moniteur* un article
« que j'ai écrit sous la dictée du grand homme,
« qui, en s'acheminant vers le trône, avait
« commencé par relever les autels; mais qui,
« placé sur le terrain encore mouvant de la
« révolution, voulait passer pour le protecteur
« de tous mais non pour l'esclave de per-
« sonne. L'article est fort court, comme il
« convient à un souverain, journaliste par oc-
« casion; il respire cette brusquerie sensée
« d'un homme qui, au milieu de ses pas-

« sions, possède un admirable instinct de pru-
« dence. »

Je copiai dans le temps ce piquant article, et je le transcris encore aujourd'hui comme une instruction sur la matière qui peut ne pas être inutile; car l'église et la comédie ne sont pas encore près de s'entendre.

« Le curé de Saint-Roch, dans un moment de déraison, a refusé de prier pour Mlle Chameroi et de l'admettre dans l'église. Un de ses collègues, homme raisonnable, instruit de la véritable morale de l'Évangile, a reçu le convoi dans l'église des Filles-Saint-Thomas, où le service s'est fait avec toutes les cérémonies ordinaires.

« L'archevêque de Paris a ordonné trois mois de retraite au curé de Saint-Roch, afin qu'il puisse se souvenir que Jésus-Christ commande de prier même pour ses ennemis, et que, rappelé à ses devoirs par la méditation, il apprenne que toutes ces pratiques superstitieuses, conservées par quelques rituels, et qui, nées dans les temps d'ignorance ou créées par des cerveaux échauffés, dégradaient la religion par leur niaiserie, ont été proscrites par le concordat et par la loi du 18 germinal. »

CHAPITRE CXXXV.

Déjeuner chez Regnault.

J'ARRANGEAIS depuis long-temps dans mon exaltation le projet d'un pélerinage à l'île d'Elbe; mais une foule de circonstances frivoles retardent souvent les plus ardentes résolutions. L'argent, ce nerf de la guerre... et des voyages, commençait à être pour quelque chose dans ces incidens. Pendant que, par première précaution, je cherchais à garnir ma caisse, je reçus de Regnault une pressante invitation de venir déjeuner avec lui, avec prière d'arriver avant tout le monde. « Cela sera, me dis-je, la visite d'adieu. » J'avais mal compté. Arrivée à dix heures, j'entre suivant mon habitude par le pavillon de la rue des Victoires, et je me trouve entourée d'un grand nombre de

convives. La comtesse n'était point à la réunion; depuis les changemens, elle vivait dans sa terre. J'allais donc assister à un véritable déjeuner de garçons. Moi, je pouvais être classée comme telle, car j'en avais l'habit. On n'eût pas fait d'ailleurs une extrême attention à moi, si un parent du général Cavaignac ne m'eût accaparée pour me parler de Murat, d'Élisa et du maréchal Bessières, qu'il savait que j'avais très intimement connu; c'était à n'en plus finir sur le chapitre de mes campagnes, et tout naturellement je me trouvai entraînée sur le terrain glissant de la politique. Parmi les convives, le plus bouillant, celui dont le langage ne prenait pas la peine de se faire diplomatique, était Charles de Labédoyère. Il devait repartir la nuit même pour rejoindre son régiment; il était venu de son propre aveu à Paris, incognito et sans congé. Je le connaissais déjà, mais ce jour-là cette connaissance devint de l'amitié. Il avait souvent entendu parler de moi au maréchal Bessières, qui m'avait vue avec Ney à l'armée; enfin il m'amena presque à des demi-confidences. Labédoyère me demanda encore si j'avais vu chez Regnault la jolie Allemande.

« Oui; et vous, ne la voyez-vous pas ailleurs, « lui dis-je?

« — Non, foi de soldat français, reprit-il avec « véhémence, ni ne veux la voir. Un zèle payé, « un dévouement aux appointemens, voilà ma « plus grande antipathie; car je n'apprécie que « le désintéressement; je n'aime que l'enthou- « siasme: le vôtre, par exemple, cet enthou- « siasme si passionné pour le maréchal Ney, « voilà ce qui m'électriserait. »

A ces mots, je levai les yeux sur Labédoyère, et je trouvai que s'il était susceptible d'en ressentir, il n'était pas moins fait pour en inspirer. Le général Cambacérès, frère de l'archichancelier, était aussi des nôtres; je le remarquai plus par son silence que par ses paroles. Il brûlait d'envie d'être de notre *aparté;* il se rapprochait petit à petit, jetant par-ci par-là de ces mots qui ont l'air de demander l'aumône d'une conversation. Il voulut savoir si j'avais eu des relations avec le maréchal Mortier.

« — Jamais, lui dis-je fort sèchement. » Il interrompait une conversation si intéressante que j'en pris de l'humeur. Mais il fallut enfin se mêler à l'entretien général, c'était un devoir de dévouement. Regnault s'était joint

au général pour appuyer la question du général Cambacérès sur le maréchal Mortier. Je me contentai de répondre que « je ne connaissais le maréchal que pour l'avoir vu un instant au passage de la Bérésina ; qu'il s'y conduisit comme dans vingt autres batailles, à Anclana, à Badajoz et Gebora, en véritable « général français. » Ici un militaire décoré et portant d'énormes moustaches se joignit à nous. J'ai oublié son nom ; il sert aujourd'hui. « Mortier est bon, dit-il, et certainement il « doit regretter l'Empereur. Un duché et une « dotation de cent mille francs, cela peut aider « à la reconnaissance ; je suis sûr qu'il est à « nous. Je croyais que madame, ajouta l'officier en me désignant, avait des relations particulières avec lui.

« — Mon Dieu, monsieur, vous m'en supposez donc avec toute l'armée ?

« — Ce serait fort heureux, » dirent Cambacérès et Regnault à la fois. La tête commençait à me tourner, un peu par vanité et un peu par crainte. Je ne pouvais douter qu'on n'eût des projets sur moi, et je voyais surtout qu'avant de me les confier on voulait savoir ce que j'avais de confidences à fournir en cautionne-

ment; mais j'avoue que je ne m'attendais guère à celle que j'allais recevoir.

Six mois s'étaient à peine écoulés, et déjà la plupart de ceux qui avaient avec précipitation déserté Fontainebleau, ou profité avec joie de l'abdication impériale pour essayer d'une autre opinion, non seulement commençaient à revenir aux regrets, mais encore se ralliaient déjà à tous les mécontens qui avaient conservé avec l'amour du passé toutes les espérances de l'avenir. Le déjeuner de Regnault était terriblement politique. Entre la poire et le fromage, on ne changeait rien moins que toutes les dynasties de l'Europe; et dans tous ces plans de régénération universelle on voyait une certitude de succès, une confiance dans la fortune, qui étonnaient mon imagination pourtant assez volcanique de sa nature. La voix de Labédoyère tonnait déjà comme un cri de victoire.

Je crus découvrir au milieu des fumées de cette politique que quelques personnes pourraient bien avoir le mot de Napoléon, et que celui-ci n'attendait qu'une occasion pour ressaisir le titre qu'il n'avait laissé tomber à Fontainebleau que pour le ressaisir plus tard. Regnault, qui savait

si bien que vouloir me faire parler sur Ney eût été me faire de la peine, n'essaya même pas de glisser son nom au milieu des noms célèbres dont on faisait l'appel pour compter les chances d'un changement. Mais l'officier à moustaches n'y mit pas tant de façons, et me demanda « si « le maréchal serait capable de faire un coup « de main en faveur de Napoléon.

« — Je pense que... non.

« — Comment, non?

« — Certes; car Ney aime aujourd'hui son « repos, et, comme toujours, le bonheur de « la France, et il ne pense pas que l'Empe- « reur le puisse assurer. Croyez-m'en; car le « maréchal est la franchise même, et il croit « que les peuples ont plus à perdre qu'à ga- « gner aux révolutions quelles qu'elles soient.

« — Tant pis.

« — Je ne vois pas le tant pis. » Puis me tournant vers Labédoyère, j'ajoutai : « Je veux « bien, moi, n'être pas contente de Ney, re- « gretter qu'il ne partage pas tout mon délire « napoléonien; mais quand d'autres se permet- « tent de lui trouver des torts, il me prend des « étourdissemens de fureur, et je me repens « même de penser autrement.

« — Il est bien heureux.

« — Labédoyère, vous avez trop d'esprit « pour me dire de ces choses-là. Les fadeurs « ne vont pas aux moustaches. Je suis comme « vous; l'enthousiasme seul me plaît et me cap- « tive. Quand vous me parlez de l'Empereur, « vos paroles toutes militaires me plaisent plus « que de froids complimens. Quant à Ney, j'ai « dit vrai; je le trouve changé, et je suis sûre « que le retour de Napoléon lui paraîtrait une « calamité pour la France.

« — C'est impossible.

« Eh bien! je vous garantis que les choses « sont ainsi.

« — Mais il ne peut haïr l'Empereur.

« — Sans doute; mais il aime un peu plus « la France que Napoléon. Le cœur de Michel « Ney appartient à son pays avant d'apparte- « nir à qui gouverne. Il regarde où est le bon- « heur public, la gloire nationale. » Labédoyère me regardait parler, et, sans que je m'en fusse aperçue, tous ces messieurs s'étaient rapprochés de moi, Regnault et Cambacérès en tête, et nous écoutaient en silence : il fut interrompu par ce compliment de Labédoyère, moitié sérieux, moitié comiquement

emphatique. « Vous entendez, messieurs, cette « éloquence oratoire, ce feu d'improvisation. « Une proclamation de l'Empereur, lue et com« mentée par madame, lui livrerait une garnison « de 6,000 hommes... Il serait difficile d'avoir « plus d'ame, de grâce et d'entraînement. » J'avoue que cette flatterie plut à mon orgueil qui ne les aime pas. Il y avait encore à cette séance gastronomique et malveillante deux officiers du 4e régiment d'artillerie, qui parlaient de l'Empereur avec un enthousiasme que je trouvai exagéré, moi qui en avais une si forte dose. Ces officiers étaient en garnison à Grenoble, et assuraient sur leur honneur que l'esprit du soldat était excellent, ce qui, dans la langue d'une autre opinion, se serait appelé fort mauvais.

La chaleur de la politique et la fraîcheur du champagne à la glace avaient forcé une partie de l'assistance à quitter la place. Nous restâmes seuls, Regnault, Labédoyère, Cambacérès et moi. On parla avec plus de tranquillité, et sans aveux ni confidences positives. Malgré mon peu de perspicacité politique, je vis clairement de quoi il était question, et je devinai qu'on avait besoin de moi. Regnault savait que j'a-

vais habité Digne. « Vous y connaissez beau-
« coup de monde, me dit-il; vous m'avez
« avoué, je crois, qu'à Barême vous avez
« connu M. Manuel fils.

« — Non, c'est à Digne.

« — Vous avez été à Gap aussi?

« — Bien souvent j'ai fouillé tous les rochers
« de la Provence. J'y ai des amis et des connais-
« sances... A quoi en voulez-vous venir?

« — A savoir à peu près ce que vous avez
« remarqué de l'esprit public de ce pays-là à
« l'égard de Napoléon.

« — Il y aurait un oui et un non à vous
« répondre; mais il est une masse qui lui ap-
« partient tout entière de cœur : ce sont les
« paysans. Ah! c'est une singulière chose que
« les peuples.

« — Bonne quand on sait les gouverner, »
répondit gravement le général Cambacérès, et
sur cette première phrase complète qu'il eut
prononcée, il se leva, et Regnault le suivit dans
son cabinet, où ils restèrent quelques instans.
En sortant le général me salua avec cet air d'ap-
probation et de remercîment qu'on emploie
vis-à-vis de quelqu'un sur lequel on compte
pour un service. Labédoyère me croyait plus

avant dans les secrets politiques que je ne l'étais ni ne voulais l'être. Il me parla, pendant la brève absence de Regnault et de Cambacérès, de manière à me prouver une bien grande et toujours imprudente confiance. Regnault m'expliqua ce qu'il attendait de moi. Il s'agissait d'une petite tournée pour prendre connaissance de la disposition des esprits.

« Je vous remercie, monsieur le comte; je ne « vise pas à la survivance de la jolie Allemande. « Je ne suis pas assez en fonds pour voyager à « mes frais, et vous savez que, malgré mes sen- « timens bien raisonnables, je ne suis pas « d'humeur à voyager aux frais du gouverne- « ment. » Regnault fit la mine. Mais Labédoyère me pressa la main d'un air charmé, et je le fus excessivement d'avoir obtenu son approbation. Je dis alors à Regnault mon projet d'aller à l'île d'Elbe : il en fut surpris, mais enchanté. Labédoyère nous quitta. Quand il fut parti, Regnault me renouvela ses instances avec toutes les cajoleries de gloire, de dévouement, d'amitié; mais je restai ferme dans mes refus.

CHAPITRE CXXXVI.

Voyage à l'île d'Elbe.

Tout se préparait pour mon voyage de l'île d'Elbe. Mes instructions, et plus que cela, la voix de l'amitié, me recommandaient de ne point partir avant d'avoir vu une personne très intime auprès de la reine Hortense, et qui ne devait revenir à Paris que dans les premiers jours de décembre. Mais je n'ai jamais eu beaucoup de patience, et mon cœur toujours ardent précipita mon départ. Regnault, qui me savait liée avec Mme Noémi, restée intime et en correspondance avec le roi Murat, insista beaucoup dans notre dernière entrevue pour que j'obtinsse des renseignemens précis sur les dispositions secrètes de Joachim.

« Demain, vous saurez tout ce que vous dé-

« sirez savoir, c'est-à-dire tout ce que Mme Noé-
« mi croira pouvoir me confier. » Je me rendis chez elle aussitôt, et je la trouvai très affligée et mouillant une lettre de ses pleurs. Je voulus me retirer, elle m'en empêcha. Je lui dis alors de quelle part je venais et le but de ma visite. Loin de refuser la confidence, elle parut charmée de pouvoir la faire. Elle me montra la lettre dont elle s'occcupait lorsque j'étais entrée; elle était de Murat.

Je ne pus m'empêcher de dire à Ney quelque chose de mon voyage. Aux premiers mots de cet aveu, Ney jeta feu et flammes, me traita de tête romanesque; que sais-je, plus mal encore. Je le regardais, cherchant à lire dans ses yeux le sens de ces paroles si sévères; je tremblais qu'elles ne lui fussent dictées par l'ingratitude : je me trompais. Il n'obéissait qu'au sentiment d'une amicale sollicitude pour mon sort.

« — Vous ne trouverez point la grande-du-
« chesse Élisa à Naples, où vous vous proposez
« de vous rendre de l'île d'Elbe.

« — Ah! que je vous sais gré d'appeler en-
« core de leurs anciens titres des princes mal-
« heureux! Dans leurs hautes prospérités, mon
« cher Ney, j'aurais bien pu quelquefois esca-

« moter les titres, même un peu exprès; mais
« aujourd'hui je ne les sépare jamais de leur
« souvenir. Ne riez pas. Cela vous semble pué-
« ril; eh bien! c'est pourtant un sentiment et
« un bien louable qui me l'inspire. Puis-je res-
« sembler à ces flatteurs que j'ai vus ramper
« dans les cours impériales, et qui se dédom-
« magent aujourd'hui d'une bassesse de dix
« ans par ces propos de mauvais goût : La Bac-
« chiochi, la Borghèse, la mère Lætitia Buona-
« parte... Les princes de la famille de Napoléon
« seront toujours dans mon cœur, sur le trône
« de la reconnaissance.

« — Ida!

« — Mon ami! mon frère!

« — Ah! je voudrais pouvoir l'être; vous êtes
« une si excellente femme! Je voudrais vous
« voir heureuse, avec un sort enfin assuré.

« — Ney, il vous est à jamais défendu de
« vous occuper de ces intérêts-là. Je vous aime
« aussi passionnément que jamais; mais, à
« Paris, je suis exposée à vous rencontrer avec
« la maréchale, à ne plus vous revoir, ou à ris-
« quer de troubler votre repos; voilà encore
« un des motifs qui décident mon départ. Nous
« avons failli si souvent, malgré les meilleures

« résolutions! Il y avait du moins alors l'excuse « de l'absence, l'éloignement de celle que j'of- « fensais. Ici respirant le même air, la passion « la plus délirante appellerait sur nous de « cruelles épreuves, ferait crier au scandale « d'un arrangement coupable. Mon cher Mi- « chel, madame est plus jeune, plus jolie que « votre compagnon de guerre; et fût-elle mille « fois laide, ses droits n'en seraient pas moins « les mêmes, et l'homme que je verrais calcu- « ler les heures et les moyens de tromper par « habitude ne serait pas toujours le héros de « mon imagination, ni l'idole de mon cœur. « Croyez-moi, mon cher Michel, ce voyage « inspiré par la reconnaissance m'est commandé « également par le soin de votre repos, et le « besoin que mon souvenir vous soit toujours « cher. » Je n'ose répéter tout ce qu'il me ré- pondit, car il y aurait trop d'orgueil. Il con- vint que j'avais raison; mais en même temps il me fit promettre de ne pas rendre éternelle une séparation qui lui serait impossible.

J'avais pour caisse de voyage une grande partie des six mille francs que je tenais de mon noble marché avec le jeune Léopold. Pour prévenir les interrogations et les retours dont

mon départ eût pu être l'objet, je fis dire à mes amis que j'avais quitté la capitale. Avant que cela ne fût en effet, j'écrivis à Regnault qu'au moment où il recevrait ma lettre, je serais déjà sur la route de Fontainebleau. Car, je l'avoue par une sorte de réminiscence mélancolique, je voulais m'acheminer par les lieux mêmes qu'avait parcourus le noble prisonnier de l'Europe, si long-temps tremblante devant lui, quittant cette belle France, où il s'était trouvé trop à l'étroit, pour aller prendre possession de sa petite souveraineté bourgeoise de l'île d'Elbe. Je me sus un gré infini de cette inspiration mêlée de philosophie et de sentiment; elle me valut plus d'un plaisir. Dans tous les endroits où je passai, on mettait une sorte d'affectation orgueilleuse à répéter : Ici l'Empereur a dit telle parole, là il a fait telle chose. Ce qui se réduisait partout à des détails on ne saurait plus simples, mais que l'on ne rapportait pas moins avec cette espèce de religion qui annonce l'importance qu'on y attache. « C'est ici, me dit une jeune fille, à « Briare, que, faute de chevaux, on sépara les « voitures : la première voiture partit d'abord; « l'Empereur ne la suivit que dans la nuit. —

« Non; tu te trompes, Toinette; l'Empereur
« partit à midi, je le sais mieux que toi, puis-
« que j'étions à le voir déjeuner avec les deux
« coquins d'Allemands ou d'Anglais qui l'ac-
« compagnaient, » répondait une femme plus
âgée.

J'arrivai à Nevers dans la nuit. Là on me dit combien Napoléon avait paru satisfait et consolé par les acclamations qui l'avaient accompagné pendant toute la route depuis Fontainebleau. « Il n'en était pas de même des com-
« missaires des alliés, disait une petite femme
« fort jolie; car à ceux-là, on ne leur a pas épar-
« gné les malédictions ni les outrages. — Et,
« reprit un paysan, s'ils y repassaient aujour-
« d'hui, ils en verraient de plus durs encore. »

A Villeneuve-sur-Allier, on disait presqu'avec des larmes: « C'est ici que l'Empereur a été con-
« traint de se séparer du dernier détachement
« de la garde fidèle qui formait son escorte; »
et l'on répétait avec enthousiasme: « Il a refusé
« les Cosaques et les Autrichiens dont on vou-
« lait entourer un guerrier français: Qu'ai-je
« besoin d'escorte? les acclamations du peuple
« m'en ont tenu lieu. »

J'avais une lettre de Carnot pour une per-

sonne dont la maison de campagne était située sur la route. On m'avait bien recommandé de la remettre moi-même. Comme il était nuit, j'envoyai un exprès à l'ami de Carnot, pour l'inviter à se rendre près de moi; ce qu'il fit aussitôt. En l'attendant, je pris mes informations ordinaires. Napoléon avait couché dans cette ville. On ne tarissait pas de détails. L'ami de Carnot arriva, et multiplia encore pour moi tous ces propos populaires. « Ce qu'il y a « de plus extraordinaire, ajouta-t-il, c'est qu'en « passant par Moulins, l'illustre proscrit fut « salué par le cri de *vivent les alliés!* et qu'au- « jourd'hui on est si repentant, qu'on s'effor- « cera de vous persuader qu'on n'a crié que « *vive l'Empereur!*

« — Ne blâmez pas, Monsieur, les gens de « Moulins; leur retour d'affection est encore « un mérite. »

J'eus lieu de vérifier l'observation, et je dois consigner ici, pour la vérité historique et l'étude du cœur humain, qu'à Moulins, à Lyon, à Orange, à Avignon même, on se défendait comme d'une accusation honteuse d'avoir vociféré l'insulte sur les pas d'un guerrier malheureux.

A Orgon, une vieille mendiante, qui passait pour dire la bonne aventure, et que je fis venir pour lire dans ma main, par une fantaisie moitié sérieuse, moitié plaisante, me raconta des choses fort piquantes. Ils ont eu, disait-elle, « la sottise de pendre en effigie celui qui, à son « tour, pourrait bien les faire pendre tout de « bon encore. » Je regardai cette sorcière d'un air un peu soupçonneux.

« — Vous me regardez en vous moquant de « moi; eh bien! ce que je vous dis est exact. « Tenez, voilà l'Empereur, dans du marc de « café, qui débarque; et voilà les soldats qui « retournent tous vers lui. » Cette sibylle en haillons me sembla être trop initiée à d'autres mystères, et je mis bien vite un terme à mes questions. Cependant les gens de l'auberge m'assurèrent que le jour du passage de l'Empereur elle avait manqué périr de la main des gens ameutés pour insulter Napoléon; qu'elle ne cessait pas de prédire son retour. « Moi qui « pense très bien et qui suis bon royaliste, j'ai « la conviction que la vieille sorcière est de « bonne foi; elle est la seule à prédire, mais « elle n'est pas la seule à croire. Et voyez-vous, « ils sont tous ici comme des bêtes à attendre

« le revenant... C'est la troupe qui monte la tête
« de tout le monde. Il faut que cet enragé Corse
« ait jeté un sort sur les soldats. Si je faisais mon
« devoir, je devrais peut-être prévenir notre
« brigadier de gendarmerie. Presque tous les
« sous-officiers ont sous la cocarde blanche la
« cocarde tricolore, et les aigles cousues sous les
« lis. — Je me faisais une autre idée de l'esprit de
« l'armée. — Ah, madame! il est détestable que
« Bonaparte arrive, et il ne restera pas un seul
« peloton à cette noble famille, digne pourtant
« par ses malheurs de plus d'intérêt.

« — Mais il n'en est pas de même du reste
« de la population.

« — Mon Dieu, elle devient horrible; sur
« mille royalistes du commencement, excepté
« M. le curé, l'adjoint du maire, un pauvre
« chevalier de Saint-Louis, moi et ma femme,
« il n'en reste plus qui soient restés fidèles;
« car, vous l'avouerai-je! mes garçons, les en-
« fans d'un membre du conseil municipal, sont
« plus bonapartistes que le Corse lui-même.
« Mon Dieu, quel malheur que la bonté du
« roi n'ait pas pris ses précautions en faisant
« pendre ce tyran.

« — Si cela avait pu s'arranger, je crois que

« la mesure eût été plus tranquillisante, car de « fait il n'y a que les morts qui ne reviennent « pas. »

Depuis Orgon, et un peu ennuyée, je ne m'arrêtai plus qu'au Luc. Arrivée là, je me rendis à la maison que la princesse Pauline habitait. Le général Bertrand avait présenté à cette sœur de Napoléon les commissaires étrangers qui avaient voituré son frère hors de son empire. Le cœur de Pauline s'était brisé au récit des dangers que Napoléon avait courus; aussi avait-elle pris la généreuse résolution d'aller adoucir son exil à l'île d'Elbe. La personne que je désirais voir là se trouvait alors au Muy. Je m'y rendis, et de Muy à Fréjus, voulant m'embarquer aussi à ce port de Saint-Raphen, où l'Empereur avait jeté sa fortune dans une barque, comme César, et où, quinze ans avant, il avait abordé en revenant des Pyramides, quand il marchait au trône... On me prévint que probablement je ne pourrais partir que le lendemain, les vents étant absolument contraires. J'en eus une impatience extrême. Je ne saurais rendre le besoin que j'éprouvais de toucher du pied cette île située si près de ma patrie, occupée d'abord par les Etrusques,

soumise aux Carthaginois, île tant de fois dominée et que les Romains nommèrent *Ilra*, et dont le nom allait recevoir une immortalité égale à celle de son prisonnier. Après avoir rempli toutes les formalités de mon embarquement et en attendant le vent favorable, j'allai selon mes habitudes courir au loin, cherchant une pointe de rocher, une vue de mer qui pût convenir au ton où étaient montés mon esprit et mon cœur. La saison, quoique avancée, avait encore de beaux jours, et la soirée était belle là, comme à Paris une journée de printemps. Pour éviter les soupçons qu'eût pu faire naître mon travestissement, et un peu aussi pour me délasser de la fatigue de la cravate, seul inconvénient que je trouve aux habits de l'autre sexe, j'avais repris mon costume naturel de femme. Adossée contre une espèce de parapet formé par les sables, les mains jointes sur la poitrine, ne tenant plus à ce qui m'entourait que par la pensée, mon cœur souffrait à l'idée de rencontrer à quelques lieues de là, dans un chétif gouvernement de dix ou douze mille habitans, sur un sol aride et emprisonné par les flots, le dominateur de l'Europe, le vainqueur de tant de rois. Je pensais à toute

cette famille qu'il avait dotée de couronnes presque toutes tombées avec la sienne. Je pensais à tant d'ingratitudes et, avec un peu d'orgueil, à cette reconnaissance d'une femme, qui s'élevait jusqu'à la gloire des Drouot, des Bertrand et des Germanosky ; de ces fidèles serviteurs qui avaient couru après la dotation de l'exil et de l'infortune, pour ne pas laisser seul au milieu de la mer celui qui avait ceint la couronne de Charlemagne.

Comme le commerce se mêle de tout, j'ai remarqué une curieuse industrie à l'auberge de Saint-Raphen où j'étais descendue. On y faisait un grand débit de figures de plâtre, images de deux opinions contraires, et les marchands les donnaient tour à tour et suivant les goûts, pour des portraits de Napoléon ou des bustes de S. M. Louis XVIII, lesquels ressemblaient bien autant à l'un qu'à l'autre. Mais le mérite de ces petits ouvrages consistait dans l'élégance d'un piédestal fait d'un marbre granit grisâtre tirant sur le vert, semé de taches noires et blanches, produit des mines et principale richesse de ce royaume à petit format, dont Napoléon Ier était alors souverain.

Enfin on vint m'avertir qu'on allait mettre à

la voile. Après deux jours de navigation on aperçut l'île d'Elbe. A cette vue, saisie d'un élan passionné, je tendis les bras vers le ciel, appelant la terre que dévorait mon impatience. Exaltée jusqu'à la démence, j'oubliai que je laissais en France celui qui avait été l'objet préféré de toute mon ame; je ne songeais qu'à ceux que j'allais trouver ; je m'excusais de cet oubli de Ney par de beaux raisonnemens que le cœur, le meilleur logicien que je connaisse, me fournissait en abondance. Je me disais même alors que fuir loin de Ney était un sacrifice nécessaire à des devoirs qu'il chérissait. Hélas! ces devoirs dataient de 1801 ; pourquoi donc ne m'en étais-je aperçue qu'en abordant à Porto-Farrajo en 1814? Comme j'ai promis à mes lecteurs d'être vraie, je garde l'aveu de ce nouveau tort pour le chapitre suivant.

CHAPITRE CXXXVII.

L'île d'Elbe. — Napoléon. — Bertrand. — Drouot. — Cambrone.

Ce ne fut pas seulement ce besoin d'activité qui a dévoré toute ma vie, ce ne fut pas même le sentiment si naturel à mon cœur de payer un tribut de reconnaissance et de souvenir à un grand homme malheureux, dont j'avais été un moment aimée, qui me conduisaient à l'île d'Elbe. Mon voyage avait un autre but dont le récit que je fais ne donnera aucune idée positive, et on en concevra facilement la raison. Le secret qui était caché dans cette démarche aventureuse n'était pas le mien, et, tout piquant qu'il soit, je dois convenir qu'il serait aujourd'hui sans intérêt pour l'histoire.

J'étais attendue au moment de mon débarquement, qui eut lieu vers le commencement

de la nuit. Un logement assez commode m'avait été préparé dans une maison de campagne fort retirée, d'où l'on apercevait la petite île de Rianosa, que Napoléon appelait la dernière de ses conquêtes, et qui en effet avait cessé, depuis son arrivée, de servir de pied-à-terre aux corsaires. Mes premiers regards, au lever du soleil, se fixèrent sur ce rocher, dont un homme, naguère le plus puissant souverain de l'Europe, était réduit à faire son Versailles ou sa Thébaïde, selon qu'il parviendrait à entretenir dans son esprit si vaste et si mobile les illusions de la grandeur, ou qu'il arriverait, plus sage et plus heureux, à y substituer l'amour de la philosophie et de la solitude.

Mon passeport me désignait comme une dame polonaise; j'avais adopté pour moi et pour mes gens le costume de cette nation si chère à la nôtre. Le mystère de mon arrivée, les circonstances de ma réception, une certaine dignité de tournure que donne le monde et à laquelle le théâtre ne gâte rien, accréditèrent dans l'île un bruit singulier, dont je ne parlerais pas, si je ne le trouvais rappelé dans l'histoire. Cette méprise jeta sur moi un éclat qui contrariait mes projets et qui me força à

précipiter leur exécution. Je ne demeurai à l'île d'Elbe que trois jours.

Les voyageurs et les biographes ne se sont guère occupés de ce site extraordinaire dans ses rapports avec l'homme extraordinaire qui l'habitait. Napoléon était si grand dans sa petite île, qu'on croirait à les lire qu'il la débordait de toutes parts, et qu'elle disparaissait sous ce géant comme la montagne de Polyphème. Mon imagination un peu plus poétique et toujours disposée à saisir avec empressement les harmonies de la fable et de l'histoire, fut frappée de la fatalité qui avait donné pour empire à ce roi de fer de la civilisation moderne, un royaume de fer. Je me rappelais l'ancien Prométhée, captif sur un rocher, auprès de ce nouveau Prométhée, souverain d'un volcan. Et qu'on ne s'imagine pas que cette immense scorie, tombée au milieu de la Méditerranée du haut d'une planète détruite, comme Napoléon du haut du trône, ne ressemble en rien à tout ce que l'on croirait connaître d'analogue sur la terre. La richesse de quelques cultures, l'aspect de quelques mouvemens de terrains que les révolutions du sol avaient fait hideux, mais qui se sont embellis en se revêtant de

verdure et d'ombrages, la grâce des eaux qui embrassent ses rochers ou qui viennent mourir sur ses plages, sont des avantages communs à bien d'autres pays. Ce qu'elle a de particulier, ce sont ses mines, ses grottes, ses cavernes, temples secrets et merveilleux où l'on ne pénètre qu'avec admiration quand on est parvenu à maîtriser la surprise et l'effroi. Certaines galeries de ces mines paraissent illuminées par les fées. Le fer qu'on en retire se modèle en écailles légères et brillantes qui se croisent dans tous les sens, et qui reflètent avec un éclatant cliquetis de lumières et de couleurs toutes les nuances de l'arc-en-ciel, paillettes étincelantes d'or et de feu, qui éblouissent comme la gloire et qui sont fragiles comme elle.

Napoléon passait une grande partie de ses journées à visiter ses petits États, et il mettait dans ces excursions l'ardeur qu'il était accoutumé à mettre dans toutes ses actions et dans toutes ses pensées. Il voyait là, comme dans l'Europe qui venait d'échapper à ses mains, la place d'un champ de bataille auprès de celle d'un palais, et il rêvait sur les points les plus fertiles de son rocher des dotations pour ses capitaines. Je gagnai sa cavalcade au galop, à

l'instant où il allait atteindre le point culminant de son île. « Eh quoi! s'écria-t-il comme « s'il ne m'avait pas attendue, *fama volat* jus-« qu'à Barataria?... — Où voulez-vous qu'elle « s'arrête? lui répondis-je. — Venez, venez, « reprit-il, » et nous parvînmes au sommet de la montagne. La mer, presqu'à nos pieds, nous enveloppait de toutes parts d'une ceinture bleue. Quelques frégates croisaient au loin. « Voilà mon empire, dit Napoléon avec un « sourire dédaigneux, sous lequel il cachait un « soupir. — Attendez, repartis-je en parcou-« rant d'un regard tout le cercle de l'horizon... « Il est immense comme le monde. Voilà la « France et voilà l'Italie... L'Afrique n'est-elle « pas de ce côté?... Bien, bien, reprit-il en « riant. Oh! cela est magnifique! C'est un rêve « de mon enfance, une idée qui m'occupait « quand ma mère me parlait du roi Théodore. « Je m'imaginais quelquefois que je deviendrais « le roi des îles de la Méditerranée! C'était là « une destinée admirable. — Détruire les pi-« rates comme Pompée, chasser les barbares-« ques dans l'intérieur de l'Afrique, anéantir la « traite, civiliser l'Égypte, repousser les Turcs « en Asie, rendre une patrie et des institutions

« aux Grecs, maintenir la balance dans le « monde entre les puissances maritimes, en « réprimant l'orgueil des Anglais, voilà ce qui « me convenait, voilà ce qu'on aurait dû m'of- « frir dans l'intérêt du genre humain; mais il « aurait fallu me comprendre et juger l'avenir. « Cette bande de rois a traité avec moi comme « avec un adversaire sans importance. Si j'en « avais usé envers eux de la même manière, je « les tiendrais tous à Porto-Ferrajo ou à Rian- « na. Mon grand tort a été de me mêler avec « les rois; ma mission était de les défaire. Cette « diplomatie m'a un peu étourdi. Il ne m'a man- « qué qu'une heureuse inspiration pour faire « accepter à un d'entre eux la clef de chambel- « lan. Je croyais à la reconnaissance et à la « bonne foi, je me trompais. J'avais dit que le « trône se composait de quatre ais de sapin, re- « couverts de velours. Cela n'était pas mal; « mais il ne fallait pas en descendre sans mettre « le feu dessous. »

Nous rejoignîmes la suite de l'Empereur; je l'accompagnai *au palais*, puisqu'il était convenu de donner ce nom à la résidence très modeste qui lui avait été assignée, et dans laquelle il paraissait attendre impatiemment

l'exécution de ses plans pour des constructions plus dignes, et qui devaient ne rien envier aux Tuileries. Je n'avais eu besoin que de l'entendre un moment pour être bien convaincue que ces édifices ne s'achèveraient pas; et qui pouvait en douter en Europe, sinon l'administration imbécille d'un pays voisin? Quoi! Napoléon était à l'île d'Elbe, en face de ses anciens peuples; il y était libre, il y était investi encore des titres et des honneurs de la souveraineté, il y était entouré d'hommes à toute épreuve, infatigables en sacrifices et en dévouement; il n'avait qu'une main à étendre pour ressaisir son armée qui n'avait pas changé de forme, qui ne pouvait pas se persuader qu'elle eût changé de maître; il n'avait qu'un cri à pousser pour réveiller la révolution, qu'un pas à faire pour marcher devant elle, et on feignait de s'imaginer qu'il sacrifierait un avenir qui lui appartenait toujours aux douceurs d'une royauté casanière, ou plutôt d'une magistrature de village! En vérité, on a peine à concevoir que l'idée d'emprisonner Napoléon dans les domaines du roi d'Yvetot, sans autre garantie que sa volonté, ait pu entrer dans les calculs politiques d'un cabinet. Il faut que le plaisir de

jouer à la royauté soit bien enivrant pour produire de pareilles illusions.

La cour de Napoléon n'était pas nombreuse; elle ne se composait que d'une trentaine de personnes, dont le plus grand nombre me parut sorti des rangs de l'armée polonaise; mais on remarquait autour de lui quelques hommes qu'on ne peut avoir vus sans se les rappeler toute sa vie, et dont le nom, déjà fameux alors, a pris depuis une place encore plus honorable dans l'histoire.

Le maréchal de camp Cambrone, qu'une belle conduite et une belle parole ont immortalisé à Waterloo, attirait peu l'attention des voyageurs qui affluaient dans l'île d'Elbe. Une physionomie martiale, mais qui n'avait rien de distingué, parmi tant de physionomies héroïques, ne suffisait pas là pour exciter une émotion profonde, et pour fixer un souvenir. L'ame y était distraite par des impressions d'un ordre trop élevé pour s'arrêter à des observations de détail aussi vulgaires. J'ai le regret de ne l'avoir point remarqué.

Il n'en est pas de même du grand-maréchal du palais, ce général Bertrand dont le nom retentissait encore à mon oreille sur les côtes de

l'Adriatique, dans ces provinces illyriennes dont il avait été le gouverneur, et où il avait laissé des sentimens si unanimes d'estime et de reconnaissance. Je me trouvai heureuse de le voir tel à peu près que je me l'étais représenté, et de trouver en lui le type d'un philosophe et celui d'un héros. L'expression de sa figure était plus douce qu'imposante, mais on voyait aisément que sa douceur même était la concession d'une ame forte et austère, qui s'était élevée à l'indulgence par la réflexion. Son front chauve portait l'empreinte des méditations sérieuses et de longues veilles; car aucune passion violente, aucune ambition exaltée ne pouvait avoir imposé les signes d'une vieillesse prématurée à cette physionomie d'ailleurs si reposée, si calme, si jeune de candeur et de courtoisie. Naturellement pensif, et peut-être mélancolique, il aimait à sourire au milieu des femmes et à jouer avec les enfans. Dans une conversation solide et même dans celles où l'opinion avait une assez grande part pour excuser quelque prévention et quelque emportement, ses discours étaient sans aigreur, ses souvenirs sans amertume, ses espérances et ses projets sans mélange d'aucun sentiment haineux ou

vindicatif. Il était trop religieusement attaché à ses affections et à ses devoirs pour ne pas comprendre les devoirs et les affections des autres, et pour ne pas excuser jusqu'aux erreurs d'un sentiment noble et désintéressé. Il était sage comme il était bon, par un instinct propre à son caractère et qui ne lui coûtait point d'effort.

La physionomie morale du général Drouot ressemblait beaucoup à celle-ci, mais elle paraissait plus méthodique, et, si l'on osait s'exprimer ainsi en parlant d'une vertu aussi naturelle, on l'aurait crue plus composée. Il avait quelque chose de réservé, de chaste et de mystique, qui faisait naître involontairement l'idée de la sainte profession à laquelle avait été, dit-on, réservée sa jeunesse, et dont l'élan du patriotisme et de la valeur l'avait éloigné pour sa gloire. Ces deux figures historiques ne formaient pas une de ces oppositions que la peinture aime à inventer, que l'histoire aime à saisir; elles étaient au contraire parfaitement harmoniques, mais elles ne se confondaient point, et quoique leurs effets fussent d'une analogie singulière, elles se faisaient valoir mutuellement, tant une légère nuance d'habitude

ou de mœurs peut jeter de diversité entre deux ames pour ainsi dire jumelles. Le général Bertrand avait l'air d'un de ces philosophes d'Athènes que Raphaël a groupés autour d'Alexandre ; le général Drouot, d'un de ces philosophes chrétiens que Léonard de Vinci a fait asseoir aux côtés de Jésus. On aurait pris le premier pour un pythagoricien, et le second pour un apôtre. L'un paraissait affermi dans son dévouement par une raison supérieure, l'autre y paraissait porté par une inspiration céleste ; mais ce qu'il y a de certain, c'est que depuis M. de Malesherbes, le temps où nous avons vécu ne reconnaissait pas de personnages plus vertueux. Parmi tant d'hommes de bien qu'avaient illustrés nos armes, ceux-ci étaient cités à l'égal des plus braves et des plus instruits, au-dessus des plus purs et des meilleurs. On a fait valoir sous tous les aspects et dans l'intérêt de toutes les opinions ce que la fortune de Napoléon avait fait pour sa gloire ; on a oublié, je ne sais pourquoi, ce qu'elle avait fait pour ses adversités. C'était peu que vingt héros l'eussent élevé sur le pavois, si deux sages ne l'avaient suivi dans son exil. La fidélité de Bertrand et de Drouot est un titre qui vaut

des victoires. César ne laissa pour justifier sa mémoire que cet efféminé d'Antoine; que serait-ce s'il était mort aimé de Brutus et de Caton ?

Dans le concours immense de voyageurs qu'attiraient à l'île d'Elbe une curiosité fort naturelle ou une ambition fondée sur l'expectative la plus évidente et la plus prochaine, ou le besoin d'une vie aventureuse qui tourmente les esprits fatigués, ou le besoin d'une chance d'intrigue ou d'espionnage, de trahison ou d'assassinat, qui est la dernière ressource des misérables de tous les partis, peu de personnes, il faut en convenir, pouvaient appeler sur elles une faible partie de l'intérêt qu'excitaient à si juste titre *le Roi des îles* et ses deux capitaines. C'était un spectacle extraordinaire, mais honteux, que cette cohue de courtisans équivoques qui venaient, sous toutes sortes de titres, mendier de l'Empereur déchu des préfectures, des épiscopats et des principautés. « J'en ai vu depuis qui ont perdu « le cheval, comme dit notre Teivelin, mais « qui n'ont pas perdu la bride : ils n'ont eu « qu'à se baisser. »

Ce concours d'un peuple jadis doré, qui re-

demandait sa livrée au prix de la fidélité jurée et du dévouement acquis, faisait de Porto-Ferrajo le comptoir de toutes les ambitions que le gouvernement de la restauration n'avait pas accueillies. Leurs prétentions valaient une monnaie ayant cours, et qui était au pair à Paris, sous les yeux des grands hommes d'État à qui appartient en France le monopole de la politique depuis une quinzaine d'années. Aussi Napoléon, instruit que sa capitale s'appelait autrefois *Cosimopoli*, ville de Saint-Côme, répondit qu'il fallait l'appeler *Cosmopoli*, ville du monde. La sainte-alliance n'avait pas su si bien deviner. C'est là en effet que les destinées du monde entier furent un moment en suspens, et c'est de là en effet qu'est sorti en dernier lieu le principe ou fécond ou dévastateur qui a irrévocablement fixé leur accomplissement éternel.

CHAPITRE CXXXVIII.

Retour de l'île d'Elbe. — Départ pour Naples. — Noémi D***.

En quittant l'île d'Elbe, ma première idée fut de débarquer à Antibes. Je voulais passer en Provence pour quelques intérêts; mais les vents et ma destinée en ordonnèrent autrement. Je m'abandonnai sans trop de regret aux volontés du hasard, et j'allais bientôt le remercier de m'avoir, en contrariant mes projets, ménagé une bien douce compensation en me faisant rencontrer au port de Saint-Raphen la dame dont j'ai déjà parlé dans la campagne de France, et qui, sous toutes sortes de rapports, m'inspirait un singulier intérêt. Noémi D*** était attachée au roi Joachim par une amitié d'enfance dont les années ne firent que multiplier les preuves. Son voyage à l'île d'Elbe le

témoignait assez. Elle me communiqua la lettre dont elle était chargée. J'avoue que je ne répondis pas à sa confiance par un aussi entier abandon, ne regardant ma mission que comme un secret qui appartînt à moi seule, et redoutant que Noémi ne résistât au désir de m'accompagner dans le voyage de Naples. Je l'aimais pourtant de cette amitié vive qu'était fait pour inspirer son caractère. Mais j'allais avoir des fatigues à subir, de nouvelles missions peut-être à accepter. Tout cela était ma vie et n'aurait pu s'exécuter avec une femme charmante, qui m'avait déjà tant inspiré de craintes dans une ou deux journées militaires de la campagne de France. Je lui dis donc simplement que j'allais à Paris. « Nous nous y retrouverons, « me disait-elle, à moins que Joachim ne de« vienne malheureux comme je le crains. Alors « je n'aurai plus de patrie, et mon sort ne se « séparera plus du sort de l'ami de mon enfance.

« — Mon Dieu, une pareille exaltation sans « amour est bien héroïque...

« — Mon amie, s'il y a héroïsme, c'est celui « du cœur, et cela ne doit pas étonner le vôtre.

« — A merveille, ma chère Noémi; mais avec « cinq ou six ans de moins vous deviez être

« dangereusement jolie pour un amour... pla-
« tonique; et à moins que vous ne me fassiez
« un récit de tous les détails du triomphe, ma
« chère Noémi, je reste dans une complète in-
« crédulité. « Noémi, trop spirituelle pour tomber dans les grimaces si déplaisantes de la fausse vertu, me répondit avec un sourire charmant :
« Je n'ose déclarer que je fus toujours bien aise
« du platonisme de notre amitié; je crois que
« plus d'une fois il m'est arrivé de le maudire,
« et je sais que j'aurais donné ma vie pour
« presser contre mon sein cette tête noble et
« fière, si Joachim avait pu partager le délire
« qu'il y faisait naître. Après cet aveu, vous pou-
« vez me croire ; Murat ne fut jamais pour moi,
« et vous allez entendre comment, qu'un ami,
« un bienfaiteur, un frère. » Ici Noémi me fit le récit naïf qu'on va lire, et qui inspirera aux lecteurs, j'ose le croire, autant d'intérêt que j'en éprouvai moi-même en l'écoutant.

NOÉMI ET MURAT.

« Je suis née à la Bastide, arrondissement de Gourdon, département du Lot. Mon frère Jules, plus âgé que moi de sept ans, en avait trois de

plus que Joachim Murat, son camarade d'école alors, depuis son compagnon de périls dans un grade subalterne, et qui devint peu après son chef supérieur et resta toujours son ami.

«Le jeune Joachim était à douze ans le plus bel enfant qui eût jamais réjoui les regards d'une mère. Jules en avait alors quinze, et moi huit. Déjà, et quoique je fusse encore enfant, le jeune Murat était mon chevalier et mon défenseur en titre. Il lisait très bien, et lui présent, on était sûr de me trouver assidue à mes leçons. Placée devant lui ou sur ses genoux, mes mains jouaient dans les boucles épaisses de sa magnifique chevelure. Ma coquetterie enfantine s'essayait à bien faire pour obtenir un baiser, un sourire du maître chéri. Murat enfant avait déjà dans le caractère cet élan chevaleresque qui depuis lui fit graver sur son sabre, si souvent terrible à l'ennemi, cette devise rajeunie : *L'honneur et les dames*. Ecuyer aussi gracieux qu'intrépide, il voulut m'apprendre à courir avec lui et mon frère. « Non, « lui disais-je, faites-moi plutôt lire là au bord « du ruisseau, ou sous le berceau de chèvre- « feuille, cette belle histoire des chevaliers qui « sauvent des princesses et des bergères. J'ai

« peur à cheval pour moi et pour vous. » Alors le jeune Murat, secouant sa superbe tête et jetant un regard fier autour de lui, murmurait : « Peur pour moi ! Noémi ; je ne connais pas ce « mot. »

« Cette vie de bonheur enfantin touchait à son terme. Joachim fut envoyé au collége de Cahors par une protection qu'obtinrent ses parens. Mon frère, inconsolable de son absence, déserta le toit paternel et se fit soldat.

« J'avais perdu mes parens, et j'étais à Paris chez une tante, lorsqu'une lettre de Jules nous apprit que Joachim avait quitté le manteau d'abbé pour l'habit militaire, afin d'arrêter la punition d'une étourderie de jeunesse, et qu'il était enrôlé dans le même régiment que mon frère. Joachim et Jules se jurèrent une amitié de frère, et Jules fit promettre à Murat de ne jamais profiter de ma faiblesse, de me protéger, de me chérir comme une sœur. Il en fit le serment, et jamais serment ne fut plus noblement rempli.

« Le mari de ma tante avait une place fort subalterne, mais qui donnait la libre entrée au Luxembourg. Un jour il vint chercher ma tante pour voir une belle fête ; elle me mena

avec elle. C'était le jour où Murat offrait vingt-un drapeaux ennemis au Directoire. J'avais quatorze ans. Je dis à ma tante de me conduire vers Joachim, que je voulais lui parler. Elle s'y refusa, mais elle me permit de lui écrire; et, deux heures après, le brillant chef de brigade était dans notre modeste arrière-boutique, causant des souvenirs d'enfance... Qu'il était beau !... On disait que j'étais jolie; Joachim me le dit aussi, mais non pas comme je l'aurais voulu : car sans affecter aucun air de supériorité, je voyais pourtant bien que je n'étais plus la même pour lui. Il me parlait de mon frère : « Je lui dois la vie, plus que la vie, car Jules « m'a sauvé l'honneur. Chère Noémi, votre « frère donnera de ses nouvelles et des mien- « nes; il vous fera connaître le cœur de Joa- « chim. Oui, mon cœur a de la mémoire. »

« La destinée a voulu que mon frère ne profitât point long-temps de cette noble amitié. Il perdit la vie en 1805, lorsque avec une valeur si héroïque Murat s'empara des débouchés de la Forêt-Noire. Jules était alors chef de brigade, et sa fortune militaire était assurée. Murat m'écrivit que, frère de Jules, c'était à lui désormais d'acquitter la pension que me fai-

sait le frère que nous venions de perdre. Il ajoutait : « Lorsque le moment de vous ma-« rier sera venu, je serai encore comme « chef de famille, et la dot sera prête. » Ce billet me causa un vif désespoir ; il m'annonçait une perte irréparable, et me rendit pénible le doux sentiment de la reconnaissance.

« Ma tante mourut, et mon oncle, jeune encore, se remaria. Devenus étrangers l'un à l'autre, je retournai à la Bastide, comptant y passer mes jours. La pension de douze cents francs m'était très exactement payée. Je ne m'occupais dans ma retraite que de parcourir les lieux qui me rappelaient mon frère, mes deux frères, en me retraçant les scènes de notre heureuse enfance. La voix publique m'apprit tous les faits éclatans de cette vie de bravoure. Mais Murat eut beau monter au faîte de la fortune, à chacune de ses faveurs il semblait se rappeler davantage cette religion de souvenir et d'amitié, qu'après la mort de Jules il avait transportée sur moi. Lorsqu'il épousa la sœur de Napoléon, et que, roi lui-même, il put suivre son penchant pour la magnificence, j'en reçus mille et mille marques de bonté

touchante. Il semblait vouloir communiquer son bonheur.

« En 1810, je fis un voyage à Naples, et je contemplai Murat dans tout l'éclat de ses grandeurs. Sous le diadème, il ne fut que l'ami de Jules et de Noémi. C'est pendant ce voyage qu'il me montra à Caserte l'inscription que vous avez remarquée déjà. Il semblait occupé de sinistres pensées. « Vous rappelez-« vous, Noémi, me disait-il, le mot de Jules, « qui prétendait que j'élevais toujours mes « regards vers les étoiles? La mienne m'a valu « un trône, puisse-t-elle ne pas s'éclipser de-« vant moi!

« Le climat de Naples étant nuisible à ma santé, je revins en France, et vous vous le rappelez sans doute; mais, au lieu de retourner à la Bastide, comme tel avait été mon premier projet, je me rendis, auprès de Toulon, chez une cousine de mon père. J'y étais à peine depuis dix mois, lorsqu'on apprit la défection de Joachim en 1813. A la nouvelle de cette ingratitude, il me sembla qu'une main sanglante soulevait *il tenebroso velo*. Je ne vis plus pour Murat qu'un avenir prochain de remords et de châtiment. Ah, Dieu! comment a-t-il pu séparer

sa cause de celle de la France? Lui, Joachim, le brave compagnon d'armes de mon frère, a pu accepter ou subir pour alliés ces rois ennemis des rois nouveaux. Fasse le ciel qu'il n'ait pas à comparer bientôt la loyauté de l'Autriche avec la générosité du héros dont il a si cruellement déchiré l'ame! »

Je n'osais dire à Noémi à quel point ses craintes étaient fondées; elle me prévint qu'elle passerait un mois à Porto-Ferrajo, et que de là elle se rendrait à Aubagne, près de Toulon, pour y attendre le printemps, me faisant promettre d'aller passer cette saison avec elle. Hélas! nous ne pouvions guère prévoir alors que ce printemps amènerait encore un rayon de grandeur sur le souverain qui avait abdiqué le trône de France, et que Murat, qui se croyait bien raffermi sur le sien, viendrait, dans les terreurs de la proscription, demander asile à cette France qu'il avait répudiée!

J'acceptai l'invitation amicale de Noémi D***. Je la revis aussi en 1815. Hélas! toutes les espérances de bonheur de la tendre Noémi s'étaient brisées à cette époque sur le cercueil du roi proscrit, de l'ami de son enfance!

Je pris congé de Noémi, et suivis long-temps d'un œil attendri l'esquif qui l'emportait au loin sur les vagues d'une mer moins agitée que ma vie. J'assurai ma place, et à deux heures j'étais en route pour Marseille. Je m'embarquai pour Livourne. J'arrivai dans cette dernière ville mourant du mal de mer, et ne pus me résoudre à continuer mon voyage de la même manière; je partis donc, après deux jours de complet repos, par le courrier de Rome, où je m'arrêtai trois jours pour reprendre aussitôt la route de Naples.

CHAPITRE CXXXIX.

Voyage de Rome à Naples. — Léopold. — Anecdote de Strozzi.

A toutes ces agitations de ma mobile existence se joignaient une foule de peines secrètes. Le refroidissement de ma liaison avec Ney, la conviction que le nouvel ordre du gouvernement allait placer comme une barrière entre mon cœur et le sien; mes pensées qui devenaient plus sérieuses, tout cela me désenchantait le présent, et même décolorait les souvenirs de mon passé : un pareil attachement avait besoin de toutes les illusions, de toutes les sympathies, et l'opinion elle-même devait être pour quelque chose dans mon bonheur. Non seulement, me disais-je, s'il savait ce qui me conduit à Naples, il me désapprouverait, mais il trouverait aujourd'hui presque

criminelle la pensée qui m'anime, pensée que naguère il eût applaudie. Il me semblait que Ney perdait à mes yeux, et je me savais mauvais gré de le juger ainsi.

Une autre peine pesait sur mon cœur. Depuis le départ de Léopold, je n'avais rien su de lui ni de sa malheureuse mère. J'étais à Rome dans cette triste disposition d'esprit où tout l'avenir nous semble un désespoir et le présent un poids accablant. Ressentir encore la même passion pour Ney, et reconnaître que je ne devais plus y chercher ma félicité, c'était pour moi un sentiment qui me rendait le mouvement nécessaire à ma raison, qui se perdait au milieu de tant de combats. Pour me distraire, je voulus revoir cette Villa-Borghèse et ses jardins enchantés qu'avait fuis une femme aimable et belle, pour l'honneur et la joie d'un sacrifice à l'exil d'un frère malheureux. Oh! combien la princesse Pauline me parut digne des hommages qu'on lui avait prodigués partout en Italie! Connaissant parfaitement ces beaux lieux, je me débarrassai de mon *cicerone*, qui importunait ma promenade par la monotonie de ses discriptions. Il y avait quelques instans que je marchais au hasard sous

le myrte et l'oranger, lorsqu'au détour d'une allée je rencontre face à face Léopold, ce Léopold qui m'était si cher depuis notre mutuelle reconnaissance. Il était pâle, défait; un crêpe funèbre me révéla tout aussitôt le secret de sa douleur et de son abattement... Léopold avait perdu sa mère. Il prit ma main, et la pressant contre son cœur, il me dit : « Je l'ai « retrouvée au sein de son orgueilleuse et opu- « lente famille, je l'ai retrouvée malheureuse et « mourante. J'ai méprisé leur richesse et bravé « leur orgueil; je n'ai vu que ma mère : mes « veilles à son lit de souffrance ont du moins « consolé sa dernière heure. Elle s'est éteinte « dans mes bras, en me parlant de vous, en « me recommandant de vous chercher, de vous « regarder comme ma seule amie. »

J'ai vu des hommes plus régulièrement beaux que Léopold, mais je ne crois pas qu'il en existe dont la physionomie anime d'une manière plus heureuse les avantages; c'était une harmonie des mérites les plus divers; qu'on se représente, avec une figure de vingt-quatre ans, l'élégante tournure d'un cavalier français, la parole inspirée d'un poète, l'air vague et passionné d'un héros de roman.

J'ai promis d'être vraie. Mais en rappelant cette rencontre, je sens que la promesse me paraît redoutable; car, avec cette franchise, il me faudra avouer ce que j'éprouvai à la vue de Léopold... qu'on peut aimer passionnément plus d'une fois. Toutefois, que celles d'entre mon sexe qui, malgré mes égaremens, m'ont conservé un intérêt bienveillant, ne prononcent pas anathème sur la coupable. Je ne le fus ici que d'un tort involontaire. Sans montrer à Léopold ce qui se passait dans mon ame, je lui témoignai seulement, mais avec émotion, le besoin que j'éprouvais de partir le lendemain même pour Naples.

« — Ah! laissez-moi vous accompagner, dit-« il. Je me rendais en France pour passer en-« suite à l'île d'Elbe : nous ferons le trajet en-« semble. Ma fortune dépasse 15,000 livres de « rente; avec cela je puis me dévouer au mal-« heur, sans ambition, sans espoir de récom-« pense. J'ai besoin de cette indépendance du « sentiment. » Nous partîmes le soir même en poste.

Peindre tout ce qui se passa en moi pendant ce voyage serait une peinture presque aussi périlleuse que la réalité elle-même. Femmes, ô

vous toutes qui me lisez, daignez m'entendre avant de crier haro sur la pauvre Contemporaine! Oui, j'ai cru qu'on pouvait aimer plus d'une fois. Je ne veux, je ne cherche point d'excuse; je me résigne à tout dire : mais lisez avant de me condamner. Je ne voulus ou je ne pus déguiser à Léopold l'agitation que me causait sa présence. Son âge, si éloigné du mien, me donnait une sécurité funeste. Ah! je puis en prendre pour témoins la sincérité de mes aveux et mon invincible dégoût pour tout mensonge qui profiterait à ma réputation, mais sans repos pour ma conscience : je ne fus pas entièrement coupable. Trompée par le voile décevant d'un sentiment pur, je regardais Léopold comme un fils légué à mon cœur par sa mourante mère; mon ame en embrassait avec chaleur tous les devoirs, et en multipliait trop vivement à mon insu les expressions. Dans ces épanchemens, ma raison était loin de prévoir que, déjà à une si respectable distance de l'âge des amours, j'en inspirerais le brûlant délire, et qu'un hasard seul me sauverait du remords d'y succomber. En faisant la route de Rome à Naples, Léopold, qui venait de la parcourir, m'en étalait dans ses récits les merveilles avec

cet enthousiasme du beau qui va si bien à la jeunesse. « Hélas! s'écriait-il avec émotion, si « j'avais pu arracher ma tendre mère, votre « amie, au froid climat de sa patrie, et la con- « duire ici sous le beau ciel qui vous vit naître, « partageant ma vie entre vous deux, quelle « félicité eût jamais égalé celle de l'heureux « Léopold ? » Et l'expression de ces regrets mélancoliques embellissait encore cette aimable figure ; c'était un mélange des amertumes de l'amour filial et des ambitions d'un autre amour. Pour combattre le trouble qu'il me causait, je rappelai le souvenir à mon secours. Léopold avait fait la campagne de Russie et celle de France ; je lui parlai du maréchal Ney. Je ne pouvais me tromper davantage sur les moyens d'échapper au danger de la séduction. Le jeune homme qui avait combattu sous les ordres du prince pendant l'immortelle campagne et la désastreuse retraite de Russie, Léopold se mit à me peindre avec tant de feu, avec tant d'enthousiasme les services de Ney, les efforts de nos braves, la catastrophe encore glorieuse qu'aussi bien que lui je pouvais apprécier, qu'il pénétra en moi comme un délire d'admiration. Léopold savait que je connaissais

le maréchal, mais il ignorait la nature de cette liaison. Le détromper eût été m'exposer à ses mépris; et quel courage n'eût-il pas fallu pour consentir volontairement à voir changer en étonnement glacial, en froide retenue, la confiance absolue, le reconnaissant enthousiasme, et, je dois le dire, l'admiration si flatteuse à ma vanité, qui se lisait dans les regards, le maintien et le langage du jeune homme! Confuse, incertaine, je n'eus pas le courage de dire : Je ne suis point à moi; j'ai voué ma vie à un homme que les devoirs les plus respectables, les plus doux, éloignent de moi, mais qui suivent encore dans cet éloignement toutes les pensées de mon ame. Un pareil aveu d'une femme à un enfant qui la respecte était au-dessus de mes forces. Léopold m'estimait. C'est en me parlant de sa mère, en confondant dans ses larmes celle qu'il avait perdue et celle qui le consolait, qu'il avait pris dans cette intimité d'un long voyage une reconnaissance exaltée pour un sentiment plus vif encore.

La femme la plus belle, quand la jeunesse s'est enfuie, se rend bien compte, à moins de folie, de ce qu'elle perd chaque jour; et si elle

trouve dans son esprit de quoi braver les regrets de sa vanité, il n'en est pas une qui ne doive avouer qu'à un certain âge on éprouve une sorte d'orgueil reconnaissant des sentimens passionnés que, par un privilége singulier, elle peut inspirer à un jeune homme doué de tout ce qui peut plaire, attacher et flatter, et jamais homme ne réunit plus que Léopold ce parfait assemblage. Pénétrée depuis l'âge de raison du ridicule et du danger des attachemens que ne justifie pas la jeunesse, je sentais que je ne succomberais point. Mais chaque regard sur Léopold, chaque accent de sa voix, me faisaient comprendre encore plus combien j'aurais de combats à livrer à mon propre cœur. Il y avait surtout un danger pour moi dans notre intimité : c'étaient un son de voix et une véhémence d'action qui semblaient, par une ressemblance inconcevable, me représenter Ney lui-même.

Nous étions arrivés à une lieue de Caserte. Il nous fallut quitter la route ordinaire pour arriver à Naples; car depuis que le beau-frère de Napoléon avait fait divorce avec la gloire, dans la folle et coupable espérance de conserver un trône précaire par les protections enne-

mies de la France, depuis cette époque tout avait changé dans ce beau royaume que j'avais parcouru si florissant, à l'époque où l'amitié se joignait aux liens de famille pour rendre plus sacrés les droits des deux frères couronnés. Mais on sentait à je ne sais quoi de non français que Joachim, en se débaptisant, s'était comme dépouillé de son ancienne gloire; on voyait quelque chose d'indécis dans l'éclat extraordinaire même qu'il donnait à sa cour. Nous nous arrêtâmes à Ronciglione, bourg brûlé en 1799, et qui fut reconstruit alors (1814). Léopold me disait : « Mon amie, l'in-« gratitude porte un malheur certain. Vous ver-« rez si l'Autriche ne jouera pas Joachim. Il « partagera le sort de ces particuliers qui font « bâtir des maisons que d'autres occupent.

« — Comment, mon ami, mais voilà de bien « profondes prévisions pour un jeune homme.

« — Des campagnes comme celles de Mos-« kou et de France vieillissent toutes les expé-« riences. J'ai souvent approché le roi Murat, « et ce que j'en ai vu me l'eût fait prendre pour « un fou, s'il n'eût été un des plus braves de « notre armée de héros.

« — En vous comptant, Léopold.

« — Mais oui, mon amie, oui, en me comp-
« tant, car j'étais à la bataille de la Moskowa et « à l'affaire de Fère-Champenoise. J'ai reçu trois « blessures, la croix d'honneur et l'approba- « tion du maréchal Ney. » C'était encore un bonheur pour moi que, dans ces dangereux tête-à-tête, un pareil nom se mêlât à tout ce qui aurait pu me le faire oublier. Ma seule force était dans l'objet de cette admiration qui rendait Léopold si éloquent.

J'avais parlé à mon compagnon de voyage, par une diversion que je croyais adroite, de la pauvre Déborah. Il me fit promettre d'aller la voir au retour, et me pria de lui raconter l'histoire de l'aïeul et des jeunes maîtres de cette pauvre vieille si religieuse dans les vœux de sa douleur; j'aurais voulu la lui réciter dans la chaumière même où j'avais reçu l'hospitalité; mais il n'y eut pas moyen d'avoir un refus pour une prière de Léopold. Je pris donc le manuscrit que j'avais copié la nuit dans la chaumière de Déborah; et dans un endroit retiré du jardin immense de l'auberge de Ronciglione, je fis à mon jeune interrogateur le récit dont on va lire les principales circonstances.

« Philippe Strozzi, après de grandes agitations politiques, quitta sa patrie et vint en France chercher le repos. Sans y avoir pris aucune part, il fut accusé de complicité dans le meurtre d'Alexandre de Médicis, tué par Lorenzo dans une partie de débauche. Strozzi vivait alors retiré dans les États de Venise. Lorenzo y accourut pour lui apprendre ce meurtre, et Strozzi se laissa entraîner à une tentative pour le rétablissement de l'ancienne forme de gouvernement en Toscane. La résolution était arrêtée; mais Strozzi, agent principal, manqua de fermeté, et après mille vicissitudes, se décida à quitter sa patrie et à venir en France réparer par le commerce les brèches faites à sa fortune. Ce fut pendant son séjour à Lyon, qu'ayant déployé dans une émeute populaire une présence d'esprit qui sauva la vie au gouverneur et à sa famille, Strozzi devint l'objet de la vive reconnaissance et de l'amour passionné d'Isaure, fille unique de ce gouverneur, douée d'une rare beauté, miroir fidèle de l'ame la plus noble. Strozzi n'avait pas cet extérieur qui séduit les femmes; mais, à l'avantage d'une taille superbe et d'une figure imposante, il joignait le mérite qui frappe

les grands cœurs, et celui d'Isaure était au niveau du cœur de Strozzi. Errant à côté de sa jeune amie, aux bords charmans du Rhône, Strozzi osa rêver un paisible bonheur; il oublia ses projets, les ambitions périlleuses de la jeunesse, et ne songea qu'à une vie d'amour.

« Strozzi avait été uni à Clarisse de Médicis; mais cet hymen n'avait été que le fruit d'une combinaison d'État, et quoique Strozzi eût soutenu avec vigueur les droits de sa première épouse, jamais il n'éprouva pour elle aucune sympathie. Isaure seule parvint à enchaîner cette ame ardente et fière. Les fêtes de l'hymen se préparaient, lorsque tout à coup l'objet d'une tendresse si vive disparut. Non loin de la délicieuse maison que la famille d'Isaure habitait, aux bords du Rhône, était une promenade solitaire où souvent Isaure précédait son amant. Elle venait s'y livrer aux douces rêveries d'un présent enivrant et à toutes les illusions d'un heureux avenir. Depuis quelque temps elle avait cessé de s'y rendre, ayant remarqué et fait connaître à Strozzi qu'elle se voyait observée par deux étrangers d'un fort sinistre aspect. Strozzi, sans inquiéter Isaure, fit surveiller les lieux, priant sa jeune amie de ne

plus les fréquenter. Toutes ces précautions de la prudence furent prises en vain; mais *al destino opporsi è vano* [1], Strozzi et la belle Isaure en firent la cruelle expérience. Le farouche successeur d'Alexandre, placé au rang suprême par l'entremise de l'Autriche, non content de l'exil de son illustre ennemi, nourrit l'idée d'une plus complète vengeance. Isaure fut enlevée la veille du jour fixé pour la célébration de son mariage avec Strozzi. Des tablettes trouvées sur le lieu même ne laissèrent aucun doute sur l'auteur du rapt. Peu d'heures après Strozzi était sur la route de la Toscane. Le retour d'un si illustre exilé ranima comme par une étincelle électrique les espérances du parti populaire. Les mots de patrie et de liberté, du droit des citoyens, retentirent. Pour le malheur de Strozzi, ses partisans firent, au lieu des regrets de l'amour, entrer dans son ame les chimères plus violentes encore de l'ambition et de la vengeance. A l'aide de Caponi, il mit sur pied quelques milliers de soldats qu'il conduisit à Bologne, où il apprit qu'Isaure n'avait pas cessé de vivre. Dès ce moment il suivit ses

[1] « C'est en vain qu'on s'oppose au destin. »

projets avec une nouvelle vigueur. Hélas! cet amour renaissant devint la cause de sa perte et de celle qui l'inspirait. Strozzi, sans négliger entièrement son rôle de chef de parti, lui dérobait bien des instans dans le seul intérêt de sa tendresse. Isaure était entre les mains de Cosmo de Médicis. Les troupes de l'Empereur encombraient Florence, Pise et Livourne. Un soir, après avoir reçu une lettre mystérieuse, Strozzi quitte son camp de Montemurlo avec quelques hommes d'élite, pour arracher Isaure à son ennemi, et revient au poste de l'honneur au moment où Médicis faisait attaquer le camp par 3000 hommes. Malgré des prodiges de bravoure de la part des conjurés et les efforts acharnés de Strozzi, les soldats de Cosmo remportèrent une victoire complète. Désarmé et tombé entre les mains d'un des capitaines de Cosmo, Strozzi demanda pour toute grâce de n'être point conduit à Florence, et n'en obtint qu'un refus. Cosmo se vengea moins en ennemi qu'en bourreau. Doublement homicide, il ajouta au supplice de Strozzi le meurtre de celle dont il n'avait pu, par des menaces, corrompre la vertu. A l'instant où Strozzi fut livré à son ennemi, la malheureuse Isaure était éga-

lement tombée au pouvoir de Médicis. Cette fois ce fut pour apprendre que le malheur pouvait encore augmenter pour elle. Le barbare osa mettre la tête de Strozzi au prix de son opprobre. « Fière beauté, avait-il dit à Isaure, « tu verras s'épuiser goutte à goutte le sang du « rival que j'abhorre sous les mains des bour-« reaux et dans l'horreur des tortures, ou toi-« même tu lui annonceras en ma présence que « tu préfères les embrassemens du souverain « à la tendresse du proscrit. Sa vie dépend de « ta réponse. » Une rapide pensée saisit le cœur d'Isaure. « Je cède, j'obéis, je t'appartiendrai, « Médicis, répondit-elle ; conduis-moi près de « Strozzi.

« — Demain tu le verras en présence du « tribunal; songe qu'un mot, un regard, un « geste contraire, seront l'arrêt d'une mort lente « et honteuse.

« — La honte, il n'y en aurait que pour les « assassins du héros. Mais je veux sa vie; comp-« tez sur moi, *saro vostra.* »

« Pendant que la malheureuse Isaure était en présence de son tyran, Strozzi, plongé dans un cachot, se croyait moins malheureux par l'idée d'avoir assuré la fuite de ce qu'il avait de

plus cher. « Isaure, chère et malheureuse « Isaure, s'écriait-il, va revoir les lieux char- « mans où Strozzi osa rêver le bonheur. Va, « chère Isaure, répéter sous le ciel de ta patrie « un nom cher à ton cœur, *non ignoto*, « *forse non ignudo di qualche gloria*[1]. Fuis, « chère Isaure ! »

Bientôt un des juges bourreaux vient interroger Strozzi sur le lit de torture. « C'est toi « qui as été l'assassin d'Alexandre; vois qui « t'accuse et te méprise. » Un rideau se lève, et le fond de la salle montre au malheureux Strozzi, Isaure, éclatante de parure et de beauté, assise près de Médicis. Strozzi, enchaîné, s'écria en secouant ses fers : « *Son queste vili le* « *battaglie vostre*[2]. » Le cœur de Strozzi devina le mensonge de ce nouveau malheur. Sûr qu'il était du cœur d'Isaure, son regard découvrit sous la pompe royale le deuil d'un fidèle amour. « Isaure, s'écria-t-il, qui t'a livrée à cet « affreux pouvoir ? » La belle et noble Française avec élan : « La plus vile des trahisons m'a « livrée au tyran, qui a cru me corrompre par

[1] « Nom obscur, non pas déshérité de toute gloire. »

[2] « Des fers, lâches, voilà vos batailles. »

« l'espoir de ta liberté. Strozzi, noble amant, « époux d'Isaure, époux aimé, ta mort est ju- « rée; car ton ennemi tremble encore au seul « aspect de l'homme qu'il tient enchaîné. « Strozzi, je ne te veux pas survivre; reçois « mes derniers adieux et le serment d'une « mourante de n'avoir été qu'à toi. » Isaure n'achève pas. Un cri de rage échappe au tyran. Le rideau tombe...

Un son étouffé, comme le dernier soupir d'une agonie qui s'exhale, vint révéler à Strozzi tout son malheur, un malheur plus cruel que son propre supplice. Replongé dans son cachot, l'infortuné trompa la dernière espérance de son persécuteur en se donnant lui-même la mort, après avoir tracé avec son épée ensanglantée le nom d'Isaure et ces mots :

« Isaura, vengo;
« Si non ho saputo vivere, so morire [1]. »

On dit depuis à Florence (et les imaginations ardentes ont nourri et entretenu ces récits populaires), on dit que depuis la mort d'Isaure et de Strozzi, Médicis implora vainement le

[1] « Je viens, Isaure; si je n'ai su vivre, je sais mourir. »

bienfait du sommeil; qu'aussitôt que les horloges de Pitti annonçaient l'heure anniversaire de la mort d'Isaure, on voyait une femme jeune et belle, parée d'habits de fête, un poignard dans le sein, s'attacher aux pas de Médicis, murmurer à ses oreilles : *M'hoi voluto tua, e son con te*[1]; » et qu'au milieu des pompes de la cour, une main sanglante s'unissait à la tremblante main de l'assassin de Strozzi et d'Isaure. »

Il faut connaître le délicieux climat et les environs de Naples, pour pouvoir comprendre leur puissance sur l'imagination, pour comprendre l'incroyable effet d'une pareille histoire, écoutée la nuit dans la solitude par deux cœurs déjà émus. Comment peindre l'agitation de Léopold? Assis à mes pieds sur un gazon, ses regards de feu dévoraient mes paroles. « Mon amie, ma seule amie, s'écria-t-il en « m'entourant de ses bras, allons à la chau« mière de la pauvre Deborah, oublions Na« ples, la France, l'univers. Nous aussi, fuyons « les ambitions de la terre, elles ont toutes des

[1] « Tu m'as voulu à toi, et me voici avec toi. »

« poignards; une cabane, le souvenir de ma « mère et votre cœur... voilà ma vie, je n'en « puis avoir d'autre. » Et l'enthousiaste jeune homme posa sa belle et noble tête contre mon cœur. Le mien battait avec violence; il était au plus fort de ses combats... car rien, non rien, n'était beau de passion comme Léopold dans cette singulière extrémité. Forte contre les dangers extérieurs, j'ai naturellement beaucoup plus d'abandon que de force dans les attaques du sentiment. Avec Léopold l'abandon s'augmentait, parce qu'il s'y mêlait de la faiblesse de mère. Son caractère avait de l'énergie; mais son cœur, de la douceur, de la faiblesse même, surcroît de périls... Je sentais ce péril immense, dont j'entrevis les peines, les remords et le ridicule. Il fallait fuir peut-être; et c'est pour cela sans doute que je n'en fis rien. Tant d'imprudence ne me fut point à perte. Après tant de fautes et de chutes, je me dois la justice de déclarer que celle qui paraissait si imminente n'eut point lieu. Je dois dire encore que, dans le plus grand oubli de mes devoirs, il suffit d'un souvenir présent, d'un mot prononcé, d'un nom... pour me rendre tout possible, même la résistance et la vertu.

Mon courage et ma force égalent les positions les plus difficiles, et j'eus la joie d'un de ces rares triomphes dans mon court séjour à Naples.

CHAPITRE CXL.

La cour de Naples à la fin de 1814. — Les bohémiens.

J'aurai quelque peine à exprimer ce que m'offrit de pénible le premier aspect de cette cour encore brillante du beau-frère de Napoléon, mais dont le souverain n'était plus alors à mes yeux qu'un déserteur de la gloire malheureuse, un allié de l'Autriche, un ingrat couronné. Jamais je ne pus décider Léopold à m'accompagner même jusqu'au palais. « Non, « me disait-il, non, mon amie, je ne serais pas « maître de mon indignation. Quoi! celui qui « à Czernisa, avec une avant-garde de douze « mille hommes et deux ou trois mille chevaux, « résista au choc de quatre-vingt mille Russes; « qui, à la tête de ses carabiniers, culbuta tant « de fois l'ennemi ; qui, malgré ses blessures, ne

« quitta le champ de bataille qu'après avoir par « sa valeur assuré le défilé de Winkowo, je le ver- « rais ici, complice de ceux que nous avons com- « battus, non pas céder à la nécessité, mais s'y « complaire! Non, ne me contraignez pas à cet « effort. Je veux contempler les merveilles de « Naples, sans gâter mes plaisirs par la pensée « de ceux qui gouvernent. » Ne pouvant agir de même, et ne pouvant non plus condamner Léopold, je me gardai bien de lui communiquer le motif de mon voyage; je me contentai de distraire le cerveau du jeune héros en lui faisant parcourir ces belles contrées.

Depuis le mois de janvier 1814, Joachim, par suite d'un traité d'alliance offensive et défensive avec les puissances, était de cette coalition de rois qui avaient envahi la France. Je rencontrai au palais un Italien de haut rang, très sincèrement attaché au parti français. Il me disait : « Joachim est perdu. L'Autriche et « l'Angleterre le savent. Tout ce qu'il a fait, sa « prise de Bologne, sa rupture avec la France, « tant d'imprudence et d'ingratitude n'avaient « pas même pour garantie de ses nouveaux « alliés la signature d'un traité. Ils le sacrifie- « ront, madame; je regarde la chose comme

« infaillible. Ici même, à sa cour, on le trahit;
« il est entouré des créatures de Neupperg : on
« ne fait plus la guerre sur les champs de ba-
« taille; il est des victoires plus savantes et plus
« faciles; les diplomates s'en chargent pour le
« compte des couronnes, et la diplomatie n'est
« pas le fort côté de Murat; il périra par
« elle.

« — Mais Murat paraît cependant tranquille;
« sa cour n'a perdu ni sa sécurité ni ses fêtes.

« — Sans doute; mais on danse ici, vous le
« savez, au pied du Vésuve. »

Tous ces détails d'une infortune prochaine, quoique méritée peut-être, m'étaient incroyablement pénibles. Je profitai du peu de jours que j'avais à rester à Naples pour dire un dernier adieu à cette terre enchantée. Me voilà donc avec Léopold sur la route du Pausilype, racontant l'anecdote de la pauvre Romilda, que j'avais apprise dans mon premier séjour. Son attention flattait singulièrement ma vanité. Il y avait dans ses regards, avidement attentifs, *quel non so che* qui donne un si vif désir de bien dire. Nos heures se passaient délicieusement à jouir d'un présent plein de charmes, et à faire des projets pour un heu-

reux avenir. J'ai déjà dit que j'attachais un grand prix à ce que Léopold ne pût deviner toutes mes relations avec le maréchal Ney; mais rien ne surpassait le charme que je trouvais à l'expression de son enthousiasme pour le héros de la retraite de Smolensk. « J'ai bu « à sa gourde, disait Léopold, et je ne suis pas « le seul blessé à qui son humanité ait con- « servé la vie. »

Le jour de mon départ approchait : Léopold m'engagea à venir à Ischia pour traiter de notre passage. A six heures, nous étions sur la plage à jouir d'une vue que là seul on rencontre... A peine eûmes-nous terminé avec le patron, qu'une troupe de *zingari* [1] passa près de nous, et, par la singularité de leur costume, piquèrent vivement notre curiosité. Une de ces bohémiennes, d'une physionomie spirituelle, et qui eût été belle sans la hardiesse qui la défigurait jusqu'à la honte, s'approcha de nous, et prit la main de Léopold, voulant, bon gré mal gré, lui dire sa bonne aventure. En écoutant ses étranges prédictions, souvent les regards de Léopold cherchaient les miens;

[1] Bohémiens.

ses traits nobles et fiers s'animaient d'une espérance passionnée, que lui inspiraient les malicieuses et adroites suppositions de la zingari. Je crus déconcerter la sibylle en lui jetant, en italien, ces paroles : « Vous vous trompez, « monsieur est mon fils. » Elle me déconcerta à mon tour, en me répondant, avec un regard creux et pénétrant : « *No, non è il suo* « *figlio, ma pure ne ha ella molto conosciuto il* « *padre. E chi era? un eroe, un traditore* [1] » Et aussitôt elle disparut et rejoignit le groupe assez nombreux de ses compagnons. J'avais parlé très rapidement, et Léopold ne comprit que les dernières paroles de la bohémienne. J'étais restée un peu confuse, il me demanda le sens des paroles de cette femme : « J'ai « entendu les mots de traître, de héros? Oh « Dieu! mon amie, le secret de ma malheureuse « mère, le secret de mon malheur serait-il donc « sur mon front? » et il le frappait avec une impatience et une douleur qui déchiraient l'ame.

Me laissant aller à l'élan de mon cœur, je

[1] « Non, il n'est pas votre fils, mais cependant vous « avez beaucoup connu son père. Et qui était-il? un héros, « un traître. »

saisis la main de Léopold, je l'entraînai le long du rivage, marchant rapidement et le forçant de me suivre, lui prodiguant toutes les consolations de la tendresse, tous les noms du sentiment passionné que ma raison avait su cacher jusqu'alors. Nous avançâmes le long de la plage jusqu'au détour d'une embouchure, et nous y fûmes à l'instant entourés de nouveau de la bande entière des zingari, qui plantait là son camp nomade. L'effroi alors devint vif pour moi. Nous étions éloignés de toute habitation; mais un regard sur Léopold me rassura. Oh! que ce regard renfermait de courage et d'énergie! La troupe nous offrit le partage d'un repas improvisé, mais fort abondant. Léopold demanda celle qui nous avait dit la bonne aventure pour lui donner le salaire usité. Un homme d'un aspect vénérable, quoique bizarre, se leva : « Tout salaire est remis « en mes mains. » Nous lui donnâmes quelques onces. A cette générosité presque magnifique, un léger murmure d'admiration se fit entendre du sein de la troupe, et des démonstrations respectueuses de reconnaissance nous forcèrent à nous asseoir au cercle; on exécuta des danses, on nous rendit toutes sortes d'honneurs. La

zingari qui avait si vivement stimulé l'impatience de Léopold et excité mon étonnement, se montra enfin. Je priai le chef de la faire approcher. « Clara, dit le vieillard, approchez; « continuez d'instruire ces étrangers de leurs « destinées. » Et la jeune zingari s'approcha. Il y avait quelque chose de funeste dans les regards de cette femme. Je voulais l'entendre et sa voix me causait du malaise. Léopold éprouvait la même agitation, et nous tendîmes nos mains.

Je ne citerai pas toutes les prédictions; il n'y a pas une de mes lectrices qui ne sache que le langage de toutes les devineresses se ressemble. Mais les prédictions de Clara sortaient tellement du genre, que je ne puis m'empêcher de les citer. « Vous rêvez des jours heureux, la « prospérité et la joie accompagnent vos pas; « mais d'affreux chagrins vous attendent.... « Votre cœur est infidèle.... Le désespoir et la « mort, une horrible calamité, une catastro- « phe épouvantable... Vous céderez au délire « d'un amour qui vous a entraînée sous de lointains climats. » Je frémissais involontairement, et pour augmenter ma frayeur Léopold me pressait contre son cœur. Honteuse

du sourire malin de la zingari, je repris un peu d'énergie; je la plaisantai sur son ton emphatique : elle tint bon dans ses prédictions; et lorsque je lui donnai encore un sequin, elle me serra la main et me dit : « *Fra m'en d'un* « *anno si ricordera di me* [1]. » Neuf mois après j'étais mourante aux pieds du maréchal Ney, pour le supplier d'avoir pitié de lui, de sa famille et de moi, pour se mettre à l'abri de la foudre qui devait éclater sur une tête chargée de lauriers. Combien de fois, depuis ce moment, mon ressouvenir s'est reporté sur les prédictions de Clara. Elle avait dit vrai.

Après Clara, l'ancien de sa troupe s'approcha de nous, et nous invita à nous asseoir au cercle des matrones, pour entendre lire les chroniques et statuts des zingari. Sur notre refus, cet homme nous offrit de nous donner un de leurs livres. Léopold l'acheta et nous prîmes le chemin du retour. Nous entrâmes chez une marchande de fruits pour déjeuner, et aussi pour satisfaire notre impatience de lire le précieux recueil de mystères cabalistiques. Nous fûmes agréablement surpris de trouver

[1] « Dans moins d'un an, vous vous rappellerez de moi. »

dans un rouleau de parchemin plusieurs fragmens fort bien écrits de poésie, traduits de l'arabe, et l'histoire d'Arabella et du beau Serti, que je traduirai littéralement. Je voulus la lire à Léopold dans le lieu même où mourut l'héroïne. Léopold fit venir un cabriolet napolitain, et en deux heures nous étions au couvent des Carmélites, à cinq lieues de Naples. Après avoir appris des religieuses la vérité de l'histoire des zingari, nous demandâmes à voir la chapelle consacrée au pardon et à l'oubli. Là, assis contre le mur de la ruine, fixant la *Madona adolorata*, dont les traits divins offraient ceux de l'infortunée Arabella, je lus à Léopold l'histoire de ses amours et de sa fin funeste.

ARABELLA COOPER, *ou* LES BOHÉMIENS.

« En 1745, une troupe de bohémiens ou zingari cherchait à camper sur le littoral du golfe de Naples. En parcourant les sinuosités du rivage, un groupe de ces vagabonds aperçut une jeune fille qui se cramponnait, avec tous les efforts de la peur, à l'angle saillant d'un rocher dont la masse s'avançait sur la mer. La

jeune fille s'était élevée autant que sa frayeur et ses forces l'avaient permis. Cependant ses pieds délicats se couvraient encore de l'écume grisâtre que les vagues déposaient en se brisant contre la base du rocher. Ses vêtemens, tombant comme une draperie humide, faisaient ressortir sur le noir rocher ses formes gracieuses.

« Nora, s'écria une femme de la troupe de « Zingari, vois-tu là-bas, vers le cap Mysène, « cette néréide qui paraît fuir un monstre ma- « rin? Faut-il la secourir ou l'adorer en silence? « — L'adorer et la sauver,» s'écria un jeune homme de la troupe. Aussitôt il s'élance dans une barque, et parvient en peu d'instans près du rocher où la jeune fille luttait contre la mort. Saisissant d'une main les lierres qui garnissaient le rocher, debout sur le frèle esquif, le jeune bohémien enlève du bras droit l'objet de sa courageuse entreprise, et donnant l'élan à sa barque légère, il vogue vers la plage. La jeune fille était évanouie; elle ne reprit ses sens que lorsque les femmes auxquelles Serti (nom du bohémien) l'avait confiée lui eurent prodigué tous les secours qu'exigeait son état. Placée sur une natte au milieu de vingt ou

trente bohémiennes, un groupe d'hommes plus nombreux se tenait à une certaine distance, dans l'attitude de la crainte et de l'espérance : voilà le tableau qui s'offrit à Arabella lorsqu'elle ouvrit les yeux. Aussitôt un cri de joie fit retentir le rivage, et frappa de son long et bruyant éclat le cap Mysène. Arabella jette un regard d'effroi sur ses étranges bienfaiteurs; Arabella porta vivement la main en avant, comme pour saisir un objet qu'elle croyait voir, et n'ayant rien touché, elle s'écria d'une voix douloureuse : « O vous qui m'avez « arrachée à la mort, rendez-moi la relique « sainte, le don de ma mourante mère ; mon « nom dans ce monde et mon salut dans l'autre y « sont attachés. » Il y avait tant de simplicité et tant de douleur dans cette exclamation d'Arabella, que la troupe émue demanda quel était cet objet. C'était un médaillon et une croix; la mère d'Arabella lui en fit don le jour qui précéda le fatal événement qui livra sa fille aux hasards d'un monde dont elle avait espéré lui dérober la connaissance et les dangers en cachant sa vie dans une sainte retraite.

« Lorsqu'en 1732, le célèbre Antoine Ashley Cooper, comte de Chastesbury, vint à Naples

pour y rétablir une santé affaiblie par les agitations politiques, ou peut-être aussi pour échapper par l'absence aux dégoûts journaliers d'un hymen malheureux, le sort lui réserva sous la cabane du pauvre les délicieuses émotions d'une tendresse passionnée. La mère d'Arabella était à treize ans une de ces beautés qui font croire aux fables de la mythologie, et elle joignait à ce mérite celui d'une pureté d'innocence égale à ses charmes. Héléna vivait auprès de son grand-père, ses parens étant passés aux îles.

« Héléna apparut à Ashley Cooper, assise au bord de la mer, tressant des filets; dès ce moment, l'homme d'état, le littérateur, disparurent; Ashley se sentit pour aimer un nouvel être. Hélas! l'auteur qui, dans son meilleur ouvrage [1], a si bien prouvé que *la vertu est le plus grand bonheur et le vice le plus grand malheur*, ne sut pas assez respecter la vertu pour lui sacrifier un coupable délire; il le fit partager à l'innocente Héléna, qui vécut heureuse, croyant s'être donnée à son époux. Elle était

[1] *Recherches sur le Mérite et la Vertu*, par Ashley Cooper, comte de Chatesbury.

enceinte de huit mois, lorsque la mort d'Ashley lui révéla seule le titre de celui qu'elle idolâtrait et le malheur de son état. Aussi superstitieuse que tendre, la malheureuse Héléna crut s'absoudre de sa faiblesse en disposant du fruit innocent de son erreur, et le premier baiser de mère que l'infortunée déposa sur le front de sa fille fut une promesse de la consacrer aux autels. Ashley Cooper avait cherché à expier sa séduction en assurant la fortune de la mère et de l'enfant; mais Héléna, vouée à une vie de pénitence et de pauvreté, n'accepta que la dot suffisante à l'adoption du cloître.

« Le grand-père d'Héléna vint à mourir, et cet événement hâta l'exécution de son projet; car Héléna aussi se sentit incliner vers la terre, comme la fleur des champs prête à tomber.

« Le monastère est situé sur les bords de la mer, à plusieurs lieues de Naples. Résolue de s'y ensevelir avec sa fille, Héléna avait tout préparé pour s'embarquer avec cette nacelle, héritage de famille, que si souvent elle avait dirigée sur la mer, à l'époque heureuse où la présence d'Ashley lui faisait trouver son bonheur immense comme la mer qui la portait.

Avant de confier aux vagues sa vie et celle d'Arabella, elle lui avait remis une croix, signe de sa séparation du monde; une boîte contenant les preuves de sa naissance, et le portrait de son père. Le soir même Héléna fut surprise par une défaillance qui l'enleva en peu d'instans, et qui priva ainsi la jeune Arabella de son unique appui. Les soins et les respects du monde vinrent consoler la pauvre Arabella; mais elle fut sourde à la voix du monde, et s'échappa la nuit de l'asile que la pauvreté hospitalière lui avait ouvert; et, après avoir renouvelé sur la tombe d'Héléna la promesse filiale, Arabella s'élança dans la nacelle, pressant sur son sein la croix, symbole de ses vœux, et le portrait de son père; et la voilà sur les flots, sur ces flots où, tout à l'heure suspendue, on vient de la voir sauver. Les preuves de sa naissance et le portrait de son père, engloutis dans la mer, ne purent lui être rendus; mais fidèle encore au vœu de sa mère, Arabella pria la troupe de la guider au monastère des Carmélites.

« Le jeune Serti, beau de jeunesse et plus encore de dévouement, employa toute l'éloquence de ce sentiment pour la détourner

de ces projets, désespoir de celui qui l'avait sauvée. Arabella, baissant ses timides regards devant les regards brûlans du jeune bohémien, lui opposa ses sermens. « Sois mienne, « lui disait-il, et ton Dieu sera mon Dieu. — « Je suis vouée aux autels, répondait Ara- « bella; mais sois chrétien, sois mon ami; ils « sont si purs les trésors du cœur! J'accepte « un amour fraternel, un amour de charité: « que nul sentiment terrestre ne le profane. Je « suis attendue dans un saint asile; j'y prierai « pour toi, pour ces pauvres idolâtres. » La troupe alors se dirigea vers le monastère. On en était éloigné de plusieurs jours de marche. L'intimité de tous les instans, l'influence du plus beau climat, les scènes ravissantes du lever de l'aurore et du soleil couchant, cette respiration de bonheur à côté et sous l'égide du plus beau des hommes et du plus passionné des amans, avaient sinon affaibli les pieuses intentions d'Arabella, du moins troublé sa vocation religieuse, par tous les rêves d'un amour inconnu et les combats de la jeunesse. Enfin la terre l'emporta sur le ciel. « Fais- « toi chrétien, disait au jeune Serti la vierge « chrétienne, et je suis à toi. »

« Ce changement de volontés devint tout ensemble le bonheur d'un seul et la joie de tous. La troupe fit halte. En signe d'hommage les tentes furent ornées de feuillages et de fleurs. On célébra les promesses. Hélas! une furie, sous les traits d'une femme, conçut l'affreux projet d'arrêter ces heureux préparatifs par des larmes.

« Parmi les jeunes bohémiennes dont les talens, les charmes et l'adresse contribuaient le plus à la prospérité de la troupe, se trouvait une jeune Sicilienne, jolie, séduisante, passionnée. Habile dans tous les rôles, Hermangarda avait joué la pudeur, l'innocence; Serti avait été momentanément sa dupe et sa victime; mais depuis bien long-temps l'illusion était détruite, et la plus désespérante indifférence avait remplacé un hommage passager. Consolée, comme se consolent le vice et l'inconstance, Hermangarda aurait oublié Serti, si son orgueil blessé n'eût excité en son cœur un sentiment jaloux que cette femme osait appeler de l'amour. Affiliée à la troupe trois ans avant que Serti enfant y fût introduit, Hermangarda connaissait le secret de sa naissance. Elle avait six ans de plus que lui. Son projet

fut d'abord de tout révéler à Serti et de le rendre à sa noble famille; mais le goût d'une honteuse indépendance l'emporta. L'opposition d'Arabella remplit son ame de toutes les fureurs de l'orgueil et de la jalousie. L'infâme Hermangarda résolut de se venger d'un dédain dont son opprobre était la seule cause. On savait dans la troupe que la mère d'Arabella avait laissé sa fortune à sa fille, mais à la condition de prononcer ses vœux. Son mariage allait tout changer. Hermangarda écrivit à la supérieure du couvent auquel la jeune fille était destinée, pour lui révéler cette désertion prochaine de l'autel pour un hymen idolâtre. Au moment où le plus beau soleil se levait comme pour éclairer et *festeggiare* les noces de Serti et d'Arabella des archers munis d'ordres arrivent pour arrêter Arabella. Révolte alors de la troupe, à la suite de laquelle Serti, qui avait combattu en désespéré, est conduit avec douze de ses compagnons dans les prisons de Naples, tandis qu'une escorte de sbires entraîne Arabella au monastère des Carmélites, où la suit la vieille et fidèle Nora, qui avait élevé l'enfance de Serti. Conduite en présence de l'abbesse, Arabella avoua tout, parla avec

la même innocence de son amour involontaire pour Serti, des vœux de sa mère mourante, de sa naissance et de son naufrage. Elle aimait; elle répugnait à enterrer dans un cloître des jours que l'amour réclamait. Une obscure prison fut le prix de sa résistance, et son plus cruel supplice était la haine de son odieuse rivale, qui avait su se faire recevoir au même couvent et s'attribuer le soin de la prisonnière. Le jugement des bohémiens rebelles se poursuivait à Naples. Les plus marquans, parmi lesquels figurait Serti, furent destinés à servir d'exemple et condamnés à mourir sur l'échafaud. Hermangarda, instruite de tout, apprit à la malheureuse Arabella que son amant allait périr. A ces mots l'infortunée ne résista plus; elle demanda à voir la supérieure, parla des dons de sa mère et promit de s'engager par les vœux qu'elle avait repoussés, n'y mettant qu'une condition, la grâce de Serti et de ses camarades. « Vous le pouvez, ma mère, s'é« criait Arabella. Sauvez-le, sauvez ces mal« heureux, ils ne sont coupables que de pitié « pour l'infortune. Serti est chrétien, que l'au« tel le protége; les autres cèderont à la voix « d'une religion protectrice. » La malheureuse

Arabella baignait de pleurs les mains de celle qui n'écoutait pas sans trouble des douleurs profanes. La supérieure envoya chercher un saint ermite, le consulta, et l'homme de Dieu partit pour Naples, porteur de paroles de paix et de miséricorde. La démarche du vieillard fut couronnée du succès. Serti obtint sa grâce. Ses compagnons seuls furent exilés du royaume de Naples. Conduit par son vénérable guide, Serti arriva au monastère. L'entrevue des deux amans eut lieu en présence de toute la communauté, et leurs touchans regrets, leur cruelle et déchirante promesse d'une séparation éternelle, émurent et attendrirent tous les cœurs. L'implacable Hermangarda, jalouse même de leur désespoir, résolut dans sa rage d'y mêler l'effroi d'une terrible catastrophe. Serti, formé à la religion chrétienne par le pieux ermite qui l'avait sauvé du supplice, Serti se fortifiait dans la résolution de quitter le monde d'où s'exilait Arabella. Tout le couvent compatissait au sort des deux amans, et plus d'une jeune sœur, en voyant le jeune homme jeter des regards tendres et douloureux sur la grille qui le séparait de son amie, concevait bien plus l'erreur d'Arabella que son retour aux vœux de sa

mère. On permettait aux amans, que d'indissolubles vœux allaient séparer pour jamais, on leur permettait la consolation de s'écrire quelquefois, et ces lettres étaient encore du bonheur. Hermangarda sut se rendre maîtresse d'une de ces lettres, et ce fatal aliment de sa jalouse rage inspira à cette furie un autre crime encore. « O mon Arabella, disait Serti dans ce « dernier écrit, tu l'ordonnes, et je ne sais que « t'obéir. Je quitte ce monde où tu ne vivrais « point pour moi avec la même indifférence « que j'eusse posé ma tête sous le glaive. Moins « fort contre ta perte que contre le trépas, je « sens ma vie s'éteindre. Hélas! mourir sans « t'avoir pu nommer mon épouse, voilà la dou- « leur qui me tue! Que ne donnerais-je pas pour « te voir une fois encore comme dans ces heures « délicieuses d'innocence et d'amour, où le pré- « sent était une félicité enivrante et l'avenir un « rêve si doux... Hélas! des grilles, des cilices, « de lugubres voiles, voilà notre avenir et mon « désespoir. » Cette lettre ne parvint point à Arabella qu'elle eût consolée. Hermangarda, qui avait su dérober la lettre, inventa le mensonge d'une réponse indiquant un rendez-vous pour la nuit dans le jardin du couvent.

« Cette proposition flattait trop la passion du malheureux Serti pour lui laisser la faculté de réfléchir que croire à ce rendez-vous c'était flétrir la pureté d'une religieuse tendresse. Il s'y rendit... L'obscurité d'un épais ombrage, la fougue d'une passion mal domptée, les illusions de l'amour-propre, une trompeuse conformité de taille, tout concourut à l'égarement de Serti. La voix d'Hermangarda, son rire insultant, déchirent seuls le voile de cette décevante entrevue, quand elle eût été consommée. « Va, perfide, s'écria la mégère, tu as renié tes « amis, tu as renié ton Dieu pour prendre « celui d'Arabella; mais les béatitudes de ta « sainte seront troublées par la connaissance « de ta chute et de ton infidélité. J'aurai la joie « de te voir abandonné, méprisé par elle.

« — Non, infâme! s'écria le coupable et mal« heureux Serti; je suis bien vil puisque j'ai pu « descendre jusqu'à toi; mais le crime involon« taire ne souille point l'ame. Je suis déjà lavé « du malheur de t'avoir connue par une pas« sion qui m'excuse et qui me venge. Fuis, si tu « veux échapper à ton juste châtiment. » A ces mots Serti se détourne avec horreur pour s'éloigner; mais Hermangarda, rapide comme le

génie du mal, s'élance et enfonce un poignard dans le cœur de l'amant d'Arabella, qui tombe aux pieds de la furie, dont la rage s'augmente, au lieu de s'épuiser, à la vue de son forfait. Fille d'enfer, elle arrache le cœur encore palpitant de sa victime, et traversant les galeries du cloître, elle arrive au saint lieu que sa rivale arrose de ses larmes. Une voix qui n'a plus rien d'humain fait retentir les voûtes de l'église et tire Arabella de sa pieuse extase pour la plonger dans un abîme de désespoir et de deuil. « Vois, s'écrie Hermangarda, vois, pieuse ri-« vale, ce qui te reste du beau Serti. Tu ne pré-« tendis jamais qu'à son cœur; je te le cède : « reçois-le des mains de ton ennemie. » A ces mots elle jette son effroyable don aux pieds d'Arabella, s'apprête à la frapper elle-même, quand les religieuses, accourues au bruit, paraissent. A la faveur de l'émotion causée par un hideux spectacle, Hermangarda prend la fuite. Long-temps elle échappa à toutes les recherches. Arabella répondait à ceux qui la pressaient d'implorer la justice : « La mort d'une « criminelle ne rendrait pas la vie à l'inno-« cence... O mon époux, mon frère, tu par-« donnas sans doute à ton assassin. Qu'elle

« vive pour se repentir. Mon devoir est de « prier et de pardonner aussi. »

« Arabella vécut trois années dans toutes les saintes austérités du cloître ; elle avait fait ériger au lieu où périt son amant une chapelle consacrée *au pardon et au souvenir*, sous l'invocation *della madona adolorata.* Dans sa pieuse douleur, Arabella y passait les silencieuses heures de la nuit à prier pour l'ame de son amant. Au troisième anniversaire de la sanglante catastrophe, une figure pâle et menaçante apparaît au milieu des cyprès dont la chapelle était entourée, lance la flamme de ses regards sur la triste Arabella. Jalouse encore de la résignation de sa victime, Hermangarda veut la poursuivre jusque dans ses douleurs. Un cri se fait entendre : « Tu « pries et tu pleures, Arabella ; c'est ici même « que Serti trouva la mort, infidèle et parjure, « c'est dans mes bras qu'il te trahit. Interroge « la vieille Nora, elle te dira tout. . . » Hors d'elle-même, Arabella se contente de répondre : « Serti a pu me trahir pour une misérable... « mais il mourut avec repentir, avec foi, par« donnant à son assassin. O Dieu de clémence ! « ma mourante voix répète aussi *pardon et*

« *oubli.* » Le lendemain, les religieuses trouvèrent Arabella morte, étendue aux pieds de l'image sainte. Hermangarda fut enfin arrêtée par la justice, et finit son exécrable vie dans les tortures. Au milieu du supplice, elle faisait entendre cet horrible cri : « Pour-« quoi ai-je fini d'un coup et par la mort les « maux de mes ennemis : oh ! qu'une longue vie « eût été meilleure à empoisonner ! »

Nous étions assis dans les ruines de la chapelle qu'une pieuse fondation soutenait encore. Attendris par ce récit naïf des peines de deux amans, nous interrogeâmes une sœur qui vint y faire sa prière sur la vérité de cette histoire. « Elle est vraie, nous dit-elle; voyez « la madona qui domine les ronces et le lière, « elle offre les traits d'Arabella ; les cœurs souf-« frans viennent ici en foule confier leurs « peines ou leurs faiblesses. Souvent alors les « traits célestes de la Vierge semblent s'animer « d'un doux sourire, et des voix aériennes mur-« murent doucement *pardon et oubli.* » La sœur nous raconta encore qu'un Anglais de grande distinction était venu offrir des sommes immenses pour obtenir les restes d'Arabella, mais

en vain, parce que la bénédiction de la maison tenait à la présence de ces mortelles et précieuses dépouilles. Notre rencontre nous valut alors une énumération de miracles faite d'un ton si peu noble et si peu senti que l'émotion en fut affaiblie. Nous déposâmes la fleur du souvenir sur l'autel du Pardon, et nous reprîmes un peu tristes la route de Naples.

En arrivant à notre hôtel, on nous avertit de nous tenir prêts, qu'on était venu embarquer les effets, et que si le vent ne changeait pas nous partirions au jour. Notre résolution fut bientôt prise; profitant de la douceur de la nuit et de la température, nous fîmes porter notre souper sur la terrasse. L'air tempéré du mois d'octobre nous caressait comme un souffle du printemps. Tous les arbustes qui ornaient la terrasse étaient fleuris, Léopold était dans une sorte de ravissement... mais je veux réserver à un autre chapitre les détails de cette soirée qui ajouta un sentiment nouveau à tous ceux qui agitèrent ma bizarre existence.

CHAPITRE CXLI.

Mon départ de Naples. — Embarquement pour la France. — Le dernier des Médicis.

Il suffit d'avoir connu Naples, d'avoir respiré sous son beau ciel, pour savoir que la magique influence de ces climats électrise les têtes les plus froides. Qu'on juge de son effet sur deux ames qui n'osaient s'avouer ce qu'elles éprouvaient l'une pour l'autre. C'est toujours un mérite pour une femme de résister, cela en devient un plus grand en Italie. J'éprouve un orgueil si naturel d'avoir obtenu ce triomphe assez rare dans ma vie, que j'ajoute bien vite, pour en rehausser la vertu, que la candeur passionnée de Léopold doit ajouter au mérite du sacrifice. Je ne demande comme éloge à mes lecteurs que de me croire quand j'ai vaincu, pour prix de la franchise avec laquelle j'a-

voue d'ordinaire que j'ai failli. Pour aider un peu à mes vertueuses dispositions, je jetais autant que possible l'ardente imagination de Léopold dans la politique; mais après la bizarre journée que nous venions de passer, il ne prenait pas facilement le change. Le cœur de Léopold, avide d'émotions, se trompait sur le sentiment que je lui inspirais. Élevé loin du monde, il avait une éloquence où respirait tout à la fois l'élève de la nature et le brillant militaire. « Ma mère m'a légué à votre cœur, « disait-il à genoux; que votre noble cœur « accepte le legs de l'amitié. Aimez-moi plus « qu'elle, si on peut aimer plus qu'une mère. « Ma vie vous appartient; je n'en veux que si « elle devient la vôtre.

« — J'ai accepté le legs, mon cher Léopold; « mais seulement dans ce qu'il peut demander « de devoirs et de tendresse envers toi. » Ce toi, qui échappa de mon cœur comme de celui d'une tendre mère à un fils chéri fut une étincelle qui embrasa tout ce qui restait de raison à Léopold. Nous étions seuls, exposés à tout par la protection des ombres de la nuit. De temps en temps on entendait les sons de la guitare et les romances napolitaines, refrains

d'un peuple insouciant et heureux... « Ils chan-
« tent leurs amours ; ne repousse pas le mien. »
Et, en me parlant, toute la magie de l'amour qui était dans les regards de Léopold se glissait dans mon ame. Il y a bien des dangers dans la certitude d'un sentiment vrai qu'on inspire ; l'amour-propre flatté se joint à l'émotion de l'ame, et alors la raison reste sans force. Heureusement que la mienne, au moment de succomber, fut sauvée par un mot sorti de la bouche de Léopold, et qu'il se trouva employer pour me vaincre le nom qui seul pouvait m'arracher à une faiblesse. « N'en doute
« point, la France secouera le joug ; la victoire
« sera encore des nôtres : celle qui a chéri le
« plus brave parmi les braves ne rougira pas
« un jour de m'avoir aimé. » Léopold, en plaçant lui-même ce noble obstacle d'un grand nom entre ses désirs et ma faiblesse, me rendit digne de toute son estime en me donnant le courage d'une résistance qui commençait à fléchir. Je sus me soumettre à l'aveu que j'avais le plus redouté, sachant que c'était pour Léopold le plus sûr moyen de le rendre à lui-même. Je lui avouai ma liaison avec le maréchal Ney, les droits qu'il pouvait toujours se croire sur

mon affection. L'agitation de Léopold fut pénible. « Que ne parliez-vous, me répétait-il; si « je n'eusse conçu un premier espoir, je serais « moins malheureux. Je croyais à votre liberté, « et je voulais vous donner la mienne.

« — Mon cher Léopold, vous êtes mon fils. « Mon ami, vous aurez toujours une part pré« cieuse dans mes affections. »

S'il avait pu lire dans mon cœur, le trouble que je lui dérobais eût trop long-temps prolongé le sien. J'ai donc quelque orgueil d'avoir su me conserver son estime et sa filiale reconnaissance. Redoutant de prolonger notre solitaire tête-à-tête, je proposai à Léopold de partir immédiatement pour Ischia. Nous partîmes en effet avec notre léger bagage de voyageurs militaires. Nous étions à peine descendus à l'auberge, qu'il fallut partir. Nous payâmes l'heureuse traversée comme c'est l'usage, en jetant tous deux encore un regard de regret, et moi de souvenirs vers la brillante Parthénope.

La traversée fut agréable et rapide; les passagers étaient peu nombreux; c'était juste ce qui convenait le mieux à ma situation. La grande foule m'eût impatientée; car, comme

les voyages de mer me sont antipathiques, l'incroyable mélancolie où ils me plongent se fût encore accrue des insipides attentions de tous les inconnus qui en pareil cas vous assiégent. D'une autre part, l'entière solitude eût continué de m'exposer aux dangers d'une intimité trop absolue avec Léopold, dangers auxquels je venais d'échapper à si grande peine. La chute eût été si facile sur l'élément des naufrages! J'avoue que je songeai à cette tempête en entrant dans le navire, et je m'aperçus avec un heureux espoir de vertu, que nos compagnons de route pouvaient, par l'heureuse ressource des conversations générales, me servir d'utile distraction à l'empressement toujours passionné de Léopold.

Tous les passagers étaient assis sous une espèce de tente grossière, jouissant du coup d'œil de cette mer magnifique qui sert de cimetière à tant de pays enchantés. Dès que nous eûmes perdu terre, un des voyageurs poussa un soupir et nous dit : « Je viens de voir « furtivement ma patrie, et il faut de nouveau « que je m'en éloigne. » Cet homme avait une physionomie pittoresque; et comme je n'aime rien tant que les récits des gens qui paraissent

souffrir, parce que je sais que cela les soulage de raconter, je provoquai l'étranger, et voici l'histoire exacte, contemporaine, que j'entendis et dont je vais essayer de ne pas affaiblir l'intérêt.

LE DERNIER MÉDICIS.

« Lorenzo de Médicis était gouverneur de Naples en 1795. Accusé de haute trahison, il fut enfermé au fort de Gaëte avec l'abbé Capulo, son ami. De lâches courtisans avaient transformé en crimes quelques discours de Lorenzo. Il avait osé, par une bravade de paroles seulement, parler à la cour du roi de Naples de ses droits héréditaires sur la Toscane. Médicis et Capulo s'évadèrent, et l'on n'entendit plus parler d'eux. On crut que la politique les avait secrètement sacrifiés à ses sottes terreurs. Vers le même temps disparut également de la cour de Naples la jeune et belle Ersilia, fille unique du duc de Contari. On parla pendant quelques jours de ce singulier événement, et bientôt Ersilia fut oubliée comme il était arrivé des prisonniers de Gaëte, comme cela arrive de toutes choses. Médicis et Capulo avaient dû la liberté et la vie à l'a-

mour que le premier avait fait naître dans le cœur de la fille du duc de Contari. Elle les avait fait conduire dans une retraite sûre, au sein des rochers de la sauvage Calabre, où elle vint joindre bientôt Lorenzo pour partager son obscurité et ses périls. Les biens de Médicis et de l'abbé Capulo avaient été confisqués, leurs têtes mises à prix : voilà les destinées que voulait partager la jeune et belle Ersilia, et pour lesquelles avait été abandonné le palais de son père. Jamais ame plus pure ne respira sous les traits de la beauté. Ersilia avait emporté les diamans de sa mère et l'or de ses épargnes; elle échangea les premiers et ses atours opulens pour le simple vêtement des montagnes siciliennes. Elle n'en était que plus belle. « Ah! disait-elle à l'heureux Lo-
« renzo le soir où il détacha de cette tête char-
« mante le bouquet virginal, oublie que je
« suis fille de tes ennemis; crois que nous
« sommes nés sous le chaume hospitalier de
« ces rochers, et notre félicité sera si grande
« que nous bénirons un jour les persécutions
« qui nous auront seules ainsi donné ce bon-
« heur. » Lorenzo, quoique déjà arrivé à l'âge où les tristes rêves de l'ambition remplacent

les doux songes de l'amour, s'abandonnait tout entier à sa tendresse; Ersilia était son univers. L'abbé Capulo, son ami fidèle, tenta vainement de lui faire partager ses idées de vengeance et l'espoir de faire sortir de l'infortune même une éclatante réparation. Après de longues et inutiles provocations de ce genre, l'abbé Capulo s'éloigna de l'asile des heureux époux. Ils n'apprirent son absence et ses résolutions que par un pieux solitaire de Monte-Nero, qui avait béni l'union de Lorenzo et d'Ersilia.

« C'était vers les premiers jours d'avril 1798, que l'abbé Capulo s'était séparé de son compagnon d'entreprises et d'infortune. Lorenzo s'en affligea : Ersilia crut y voir de l'ingratitude. Hélas! il y eut au moins une funeste imprudence, et une terrible catastrophe vint la révéler.

« Le bon solitaire, depuis l'absence de Capulo, composait seul la société de Lorenzo et de sa belle compagne. Comme prêtre, il avait peu à demander à une si vertueuse pénitente : seulement lorsque Ersilia, adorant un amant dans l'époux à qui elle avait tout sacrifié, se livrait, dans ses erreurs, à l'excès de

cette passion, le pieux mais indulgent cénobite lui reprochait quelquefois ces trop vifs transports, et s'efforçait de persuader à la jeune épouse qu'une ardeur pareille devait remonter vers la seule Divinité. Alors Ersilia répondait au prêtre, surpris bien plus qu'irrité : « Mon « père, oh! ne cherchez pas à réprimer ce sen- « timent, la vie de ma vie et l'ame de mon « ame. Je vous répondrais comme l'amante « d'Abélard : *Que Lorenzo se place entre mon « Dieu et moi, qu'il lui dispute mon cœur....* » Ersilia était si pure et si touchante dans l'expression d'une tendresse qui lui avait coûté tant de sacrifices, que le vieillard terminait ses exhortations par ces mots : « Allez en paix, « ma fille, une ame si belle retournera à Dieu : « *Vada in pace, figlia mia, anima cosi bella tor- « nera a dio.* » Hélas! le jour même la prédiction s'accomplit. C'était dix mois après le départ de Capulo. Lorenzo étant à la chasse, Ersilia se mit en route pour l'ermitage avec les petits dons que son amitié délicate destinait au bon vieillard. Elle était sortie sous l'influence matinale, parée de fleurs, agitée encore des embrassemens d'un époux aimé, l'ame remplie de bienveillance et des doux

rêves d'un long avenir.... Hélas! la main des assassins allait borner cet avenir de félicité à quelques heures d'illusion terminées par une mort affreuse. Lorenzo, poussé par un funeste pressentiment, Lorenzo, inquiet et triste, rentra plus tôt que de coutume. Quoiqu'il fût prévenu de la démarche d'Ersilia, quoique l'heure probable de son retour ne fût point passée, il ne rentra point dans sa modeste demeure pour y déposer son arme, et prit aussitôt le chemin de l'ermitage. Son cœur battait avec violence : à peine eut-il mis le pied sur le seuil de cet asile de paix, que le désespoir avec toute sa furie vint s'emparer de ses sens bouleversés.

« Le corps d'Ersilia, outragé, mutilé par un raffinement d'infâme barbarie, gisait aux pieds de l'autel baigné de son sang : le vénérable vieillard était immolé près d'elle. Les blessures attestaient une inutile résistance. Pas une larme ne coula des yeux de Lorenzo : « Non, « je ne pleurerai point, s'écriait-il; c'est du « sang qui peut seul venger un sang si pré« cieux; » et sa rage cherchait en frémissant quelle victime devait tomber sous sa vengeance. Il ne pouvait douter qu'on n'en voulût égale-

ment à ses jours; la vie ne lui était plus rien; mais Lorenzo, avant de mourir, songeait à être vengé. Persuadé que la piété des villageois rendrait les derniers honneurs aux restes du pieux vieillard, il enleva le corps d'Ersilia, et enveloppant ce douloureux trésor dans son tabero, il prit le chemin d'une grotte connue de lui seul. Les assassins d'Ersilia épiaient Lorenzo depuis quelques jours; ils devaient l'attendre à un retour de chasse. Leur ordre était de l'amener vivant à Naples. Lorenzo dut à ce calcul du crime le temps de transporter les restes précieux d'Ersilia dans la grotte, et le bonheur d'attendre, armé, les vils brigands qui avaient juré sa perte. Debout et seul devant ce corps inanimé, ses cris de vengeance s'éteignirent quelques instans dans les larmes du désespoir. Il faut que le besoin de ces grandes représailles soit bien puissant dans le cœur humain, pour avoir fait survivre Lorenzo au terrible spectacle offert à ses yeux, et pour lui donner le long courage de rendre les derniers et pieux devoirs à celle qu'il avait uniquement aimée : *Volea vendetta quel sangue ed ebbe vendetta.* Aux approches de sa demeure, il fut assailli par trois de ces brigands

que stipendia si long-temps le gouvernement napolitain comme celui de Rome. Médicis en étendit deux à ses pieds, le troisième prit la fuite, et Médicis trouva sur ceux qu'il venait d'immoler le secret de leur odieuse mission. L'abbé Capulo avait, sinon révélé l'asile, du moins laissé connaître l'existence de Médicis : dès lors il fut surveillé, harcelé de fausses promesses, et l'on parvint à saisir une lettre qu'il adressait à Lorenzo. Une fois la trace découverte, l'abbé fut sacrifié comme un instrument inutile. On voulut saisir Médicis vivant et le livrer à ces bourreaux qui, sous le nom de juges, sont toujours prêts à servir les haines ou les terreurs du pouvoir contre ceux que les lois seules ne frapperaient pas. Les vœux du crime ne réussirent que contre la plus innocente des victimes qu'il avait marquées. Lorenzo, échappant à tous les piéges, parvint, sous divers déguisemens, à s'embarquer et à rentrer à Naples, toujours inconnu, toujours attaché à une seule espérance, celle de venger Ersilia.

« L'occasion de satisfaire cette longue attente s'offrit enfin. Errant un soir aux environs de la grotte du Pausylippe, Lorenzo se trouva

en présence du fils aîné de son persécuteur, unique espérance, digne émule de son barbare père, qui, loin de sa suite, semblait absorbé par de sinistres projets. La voix tonnante de Lorenzo lui fit entendre ce cri : *Mort et vengeance!*... et l'écho du Pausylippe répéta *vengeance*... Muni de deux pistolets, Lorenzo en tendit un à son ennemi, qui, aussi lâche qu'inhumain, et sans attendre l'arrêt du sort, tira sur Médicis qui riposta avec plus d'adresse, et l'écho répéta encore, mais pour la dernière fois : *Vengeance!*

« Lorenzo parvint à sortir de Naples et retourna en Calabre. La piété des montagnards avait élevé un modeste tombeau au pieux cénobite, mais personne n'osait habiter la cellule du vieillard assassiné. Médicis s'y établit; il y vécut chéri des pauvres dont il soulageait la misère, en leur demandant de révérer les mânes d'Ersilia. Mais de nouveau poussé par cette impossibilité d'être qui s'attache aux grandes infortunes, Lorenzo quitta sa solitude vers le commencement des désordres qui eurent lieu en Calabre. Il parcourut l'Angleterre, l'Allemagne, la Russie, la Pologne, portant avec lui la vague et pénible inquiétude

d'une proscription qui pourtant avait cessé d'être redoutable, car tous les pouvoirs avaient à Naples et ailleurs changé de main. L'ambition sembla remplir un moment les regrets de son cœur, en le jetant dans d'inextricables intrigues; il admirait Napoléon et le haïssait comme vainqueur de sa patrie, mais il ne conspira jamais contre lui. Médicis, après sept années, revit les lieux où il avait déposé les restes d'Ersilia, dont le souvenir, se réveillant, avait de nouveau assoupi les rêves de l'ambition. Le calme avait alors remplacé l'anarchie, Joachim occupait déjà le trône des Siciles. Médicis, jeune encore, n'avait eu besoin que de se nommer pour être comblé de faveur dans cette même cour où, quinze années avant, on avait lancé l'arrêt de sa proscription et de la mort d'Ersilia; mais il resta fidèle à sa mémoire, vécut près de ses restes chéris. En 1812, Lorenzo disparut de nouveau, laissant dans la grotte de l'ermitage beaucoup de lettres empreintes de toute la sensibilité d'une ame élevée : la terreur habite de nouveau cette solitude. Les montagnards conservent le souvenir des vertus et des malheurs des nobles infortunés. L'ermitage est sous la sauvegarde de

la vénération publique. Des mains pieuses cultivent en secret les fleurs qui exhalent leurs doux parfums sur la tombe d'Ersilia et du dernier Médicis. »

Léopold, au récit de cette histoire, laissait éclater sur sa mobile physionomie tout le tumulte d'une ame qui comprenait la vengeance, car il comprenait l'amour.

De mon côté, j'étais pour ainsi dire suspendue à un double intérêt, celui de l'histoire terrible qui nous était racontée, et celui de l'effet incroyable qu'elle semblait produire sur Léopold. On ne peut se faire d'idée d'un récit fait pendant un voyage de mer. Cette immensité de deux déserts qui vous entourent, ce silence qui donne aux paroles d'un narrateur des milliers de lieues pour écho, la bruyante et subite rumeur des vagues qui se fait entendre par instans, et qui, se mêlant à la voix humaine, semble un murmure lointain qui lui répond, il y a là, je puis dire, une des sources les plus abondantes d'émotions neuves et frappantes. Il existe une éloquence supérieure à l'éloquence elle-même, c'est celle qui naît d'un lieu extraordinaire, d'un moment cri-

tique, d'un personnage singulier. C'est ainsi que les mots les plus simples deviennent les plus sublimes, parce qu'ils sont d'ordinaire l'expression et en quelque sorte le cri du cœur humain ou de la nature aux prises avec quelque situation violente ou quelque sentiment original et unique.

Indépendamment de l'intérêt de ce qu'il nous avait raconté, l'étranger avait dû nous captiver surtout par l'influence du spectacle qui nous entourait et la disposition des cœurs qui l'écoutaient. Nous voulûmes en vain en savoir davantage sur sa destinée, il resta morne et silencieux, et comme accablé sous le poids des douleurs qu'il nous avait fait partager. Lors du débarquement, il disparut sans que nous ayons pu même lui adresser nos adieux.

Plusieurs fois, pendant cette traversée, j'avais éprouvé un inexprimable malaise, une sourde confusion de souffrances physiques et d'agitations morales. Le mouvement seul, quand il était plus violent, me soulageait, comme par une secousse de douleur moins vague et moins pénible. Léopold, alors, de momens en momens pressait sa belle tête contre mon cœur: *Vivre et mourir ici;* s'écriait-il, et à ces mots

je retombais plus souffrante. Enfin nous touchâmes terre ; mais on venait de signaler je ne sais quel bâtiment suspect, et nous fûmes sur le point de subir la quarantaine. Je vais dans le prochain chapitre rendre compte de mon court séjour à Marseille et de mon départ pour Paris, où le cours des événemens me préparait les plus enivrantes surprises, et peu après, hélas ! d'éternelles douleurs.

CHAPITRE CXLII.

Arrivée à Marseille. — Retour à Paris. — Tournée de Léopold. — Louise.

Malgré la plus heureuse traversée, je me sentis plus fatiguée de ce petit voyage maritime que d'un mois de marche militaire. Nous restâmes trois jours à l'hôtel Beauvau, et je ne donnai d'autre objet à ma curiosité dans les lieux publics, les spectacles et les promenades, que l'étude de l'opinion. Là, comme partout, on avait la pensée d'un changement. Quand, lors de mon retour à Paris, je fis part à Regnault de cette disposition des esprits, il se frotta les mains d'un air tout singulier, m'appela un être précieux, extraordinaire, hors du moule connu, que sais-je? Je lui parlai de Léopold; il me témoigna l'obligeant désir de le voir; je le lui présentai le soir même, et il fut si charmé de

son enthousiasme de souvenirs et de bonne volonté, qu'il me témoigna, après force suppositions sur ce qu'il appelait ma nouvelle connaissance, le vif désir de le voir rentrer au service. « Voilà, s'écria-t-il, les officiers qu'il « nous faut; c'est un dévouement à la Labé- « doyère. » Puis le malin interlocuteur ajouta à ses vœux militaires des insinuations d'une tout autre espèce, avec ce ton de facilité morale qui ne trouve de mal à rien.

« — Léopold, lui dis-je, est pour moi aujour- « d'hui ce qu'il sera toujours, ni plus ni moins, « M. le comte.

« — Tant mieux (se méprenant tout-à-fait); « car Ney ne vous comprendrait plus.

« — Vous vous trompez; tant qu'il sera ques- « tion de gloire, Ney me comprendra toujours.

« — Eh bien! je m'en rapporte à votre pre- « mière entrevue. Ney ne comprend plus au- « jourd'hui que sa femme, ses enfans, son re- « pos, la paisible jouissance de ses honneurs.

« — Je trouve plaisante votre indignation « contre un guerrier qui a bien, au prix de son « sang, acquis le droit de jouir de ce qu'il a « mérité.

« — Mais Ney vous a ensorcelée; » et Re-

gnault continua un feu roulant de propos moitié piquans, moitié aimables, auxquels je mis fin par cette déclaration de principes : « Si « Ney me voulait pour le servir le reste de ma « vie, comme domestique même, je ne balan« cerais pas. » Je sentis moi-même que je rougissais et que mes paroles allaient au delà de ma propre pensée. Par une inexplicable complication de sentimens, je n'exaltais autant mon dévouement passionné pour le maréchal, que parce que l'image de Léopold était auprès de moi.

En arrivant, dans les premiers jours de février 1815, à Paris, j'avais trouvé une lettre du maréchal. Il me disait : « Je compte pro« longer mon séjour dans ma terre ; mais de « grâce, mon amie, je vous renouvelle toutes « mes recommandations de prudence. » Il ajoutait : « Je ne compte revenir à Paris qu'autant « que j'y serai appelé. » Le maréchal était, depuis le 12 juin 1814, commandant du corps royal de cavalerie, gouverneur de la 6e division militaire, et pair de France. Je crus devoir, en lui répondant, lui mander toutes les observations que j'avais faites dans mon voyage. Je me rappelle sa réponse ; elle était fort catégorique.

Qu'on en juge. « Ceux qui veulent un change-
« ment veulent perdre la France; la paix est
« notre seul besoin. Qu'importe qui gouverne?
« Pierre ou Paul doivent être aimés, pourvu
« qu'ils aiment la France, son repos et sa di-
« gnité. Ne songeons qu'à la patrie. » Et jose
affirmer qu'il ne vit qu'elle dans tout ce qu'il
fit. Il était convaincu, dans toute la loyale sin-
cérité de son ame, que le retour de Napoléon
serait une immense calamité. Quelques jours
après ses lettres, qui avaient en effet une date
déjà ancienne, Ney arriva de sa terre et conti-
nua à vivre heureux au sein de sa famille. Dès
notre première entrevue, Ney m'effraya par
quelques uns de ces mots qui indiquent que
l'on vous connaît un tort. Il me donna à en-
tendre qu'il savait mon voyage. La froideur
des opinions que Ney m'avait exprimées me
fit trouver un charme singulier dans mes
relations avec Léopold. Malgré la différence
des âges et des sexes, il y avait une bien étroite
sympathie dans nos manières de voir et de
sentir; de part et d'autre un entier abandon et
comme une réaction réciproque des mêmes
pensées. J'occupais un assez joli logement, rue
de Provence; Léopold demeurait deux portes

plus loin, et dînait toujours chez moi. Nous nous rendions compte de nos courses, nous mettions en commun nos nouvelles de la journée, nos espérances du lendemain. Ce que son ame impétueuse appelait surtout, c'était la renaissance de la gloire militaire; il ne conspirait que pour un laurier. Hélas! il invoquait la gloire, et c'est la mort qui lui a répondu. Assise sur un champ de bataille et de deuil, j'ai pleuré Léopold, comme la plus tendre mère pleurerait un fils adoré, au milieu du carnage de Waterloo. Je me suis sentie heureuse de n'avoir point placé le remords entre mes regrets et la tombe de ce malheureux jeune homme. Mais n'anticipons pas sur les événemens, la douleur nous y conduira trop vite.

J'oubliais de dire que Léopold, en rentrant en France avec moi, était resté quelques jours de plus en Provence. Il me raconta une action touchante dont il avait retardé la confidence. Entre Sisteron et Digne, près d'un de ces misérables villages dont, l'hiver, les toits de chaume semblent avoir disparu sous les neiges et où la misère dévore les campagnes, Léopold allait au pas de son cheval. Sur la racine noueuse d'un orme antique qui fermait l'entrée d'un

cimetière, il avait vu assise, dans l'attitude d'une profonde douleur, une petite fille de dix à douze ans, pâle, maigre, mourante, à l'entrée de ce champ de la mort. Léopold sauta de cheval, et, encourageant la pauvre petite par ses douces paroles, réchauffait ses mains glacées. L'enfant disait : « O mon beau Monsieur ! « ne me touchez pas les mains, je suis si pauvre « et si malade !

« — Je vous donnerai de quoi vous guérir ; « venez.

« — Ah ! mon beau Monsieur, si cela se peut, « faites plutôt donner un peu de bouillon à ma « mère, et enterrer mon pauvre père mort de- « puis seize jours.

« — Venez, venez, mon enfant. » Et tout en l'emportant il se faisait raconter les peines de la pauvre petite.

« — Mon père n'est pas enterré, mon bon « monsieur, parce que cela coûte trop cher « d'aller au chef-lieu, et ici les neiges en em- « pêchent [1]. »

[1] J'ai voyagé dans ces pays pendant l'hiver. Les pauvres mettent leurs morts sur les toits, dans un linceul et sous la neige. Cet usage est une triste conséquence du climat.

Léopold avait enveloppé la petite dans son manteau, et l'enfant se sentit ranimer par de douces paroles. « Nous voilà à la maison, » dit la petite; et tout ce que la misère a d'horreurs s'offrit alors aux regards attendris de Léopold. Léopold s'était arrêté sur le seuil. « Ma « mère, ma bonne mère, vous vivrez. Voilà « un Monsieur qui vient nous donner du pain « et de quoi faire enterrer notre pauvre père. » Ici les sanglots arrêtèrent la voix enfantine. Léopold avança et vit dans un coin, sur un peu de paille, sous un lambeau de vieille tapisserie, un spectre à figure humaine, une femme, une mère jeune encore, dont le sein desséché offrait le seul et dernier aliment à une petite créature que ses bras décharnés avaient peine à retenir contre ce sein maternel, son unique berceau. La moribonde leva sur Léopold un regard éteint. Il fallut un prompt secours. Il la souleva, lui fit avaler quelques gouttes de liqueur qui la relevèrent un peu. Léopold dit à la petite de le conduire là où on pourrait trouver les choses nécessaires; ils y coururent. Et Léopold en me racontant sa bonne action s'écriait : « Si les « riches savaient, mon amie, de combien de

« secours on peut pourvoir les malheureux avec « deux ou trois napoléons, ils se donneraient « plus souvent un plaisir qui réveillerait leurs « satiétés. » Il s'était, en rentrant chez la malade, assis auprès d'un foyer allumé par ses soins, et dont la flamme réchauffait des corps presque glacés. Léopold distribua prudemment une nourriture saine, convoitée par ces êtres si long-temps privés de tout. La religion de l'argent règne au hameau comme à la ville. Aussitôt que les voisins virent la misère fuir la cabane de la veuve, ils s'en rapprochèrent pour offrir aide et secours. Léopold, détourné de son chemin, demanda un guide; il était facile à trouver pour le Monsieur qui dépensait cinq napoléons d'or pour une charité. Léopold partit comblé de bénédictions. « Je m'aperçus « de l'absence de la petite fille, me dit-il, et « j'en fus presque choqué. Pauvre enfant! je la « croyais sans reconnaissance, mais elle me « réserva la preuve que les bons cœurs reçoi- « vent leurs impressions de la nature, et que « la délicatesse du sentiment survit heureuse- « ment quelquefois à la dégradation qu'im- « prime la misère. Pour revenir à la route, « il me fallait (continua Léopold) repasser près

« du cimetière où j'avais trouvé la petite fille.
« Elle m'y avait devancé ; je la vis à la même
« place, à genoux et dans l'attitude de la
« prière. Léopold entendit mêler au nom du
« Seigneur celui du bon Monsieur. Aussitôt
« que la pauvre petite me vit, ajoutait Léo-
« pold, elle vint à moi, me prit les mains, et
« avec l'accent le plus touchant elle s'écria :
« Ici, mon bon Monsieur, vous avez trouvé la
« pauvre Louise priant pour l'ame de son père
« et désirant mourir aussi. C'est ici que tous
« les jours je prierai pour vous le bon Dieu
« de vous conserver aux pauvres que vous
« n'oubliez pas, quoique vous soyez bien
« riche. Ah! puisque vous êtes si bon, priez
« une fois avec la pauvre Louise pour l'ame
« des siens. » A cette voix naïve et divine d'un
enfant, les genoux de Léopold s'étaient in-
clinés vers la terre; lui qui ne fatiguait pas le
pavé sacré des églises, il avait eu des élans de
religion et de prière dans un cimetière de
campagne.

Je remerciai Léopold de sa bonne œuvre et
du plaisir que son récit m'avait causé. Déjà ma
tête bâtissait le projet d'un pèlerinage dans les
Alpes avec le bienfaiteur, et dans l'intérêt de

la protégée. L'avenir! nous le rêvions alors long et heureux; mais les événemens marchèrent, et leur course rapide, en renversant des trônes, m'a laissé, avec bien d'autres peines et d'autres douleurs, le regret qu'un si doux mouvement de nos cœurs n'ait pu rien produire.

CHAPITRE CXLIII.

Le général Quesnel. — 11 Février 1815.

Un jeune officier que j'avais connu dans les campagnes d'Italie et d'Allemagne m'avait singulièrement frappée, quoique dans de courtes apparitions, par l'éclat d'une galanterie spirituelle et chavaleresque. Ce n'est pas un médiocre éloge que d'avoir excité l'involontaire attention d'une femme dont le cœur était si grandement occupé, et dont les regards ne pouvaient tomber dans les jeunes états-majors que sur des mérites. Cet officier que j'avais le plus distingué parmi ceux qui avaient seulement passé sous mes yeux comme aimables, s'appelait Quesnel. Par une des plus piquantes singularités de ces temps, une liaison com-

mencée à Paris dans un bal s'achevait sur un champ de bataille. On se connaissait en Italie, on se quittait en Allemagne et l'on se retrouvait en Pologne ; on se perdait de vue pendant quelques années, et après trois ans comme à trois cents lieues de séparation, il semblait qu'on s'était encore vu la veille. Seulement, dans le trajet, le jeune capitaine était quelquefois devenu général.

Telle avait été la destinée de Quesnel. Il était chef de bataillon quand je le vis pour la première fois; je l'avais rencontré ailleurs colonel, et à mon retour à Paris, après l'abdication de Fontainebleau, je le saluai général de division, et il en avait déjà fait les preuves depuis plusieurs années. Vers la fin de 1814 notre intimité, entretenue par de fréquentes rencontres et par la sympathie si électrique des mêmes regrets et des mêmes affections, avait pris ce caractère de confiance et d'abandon un peu plus sérieux cependant que les capricieuses illusions de l'extrême jeunesse. Doué d'une grande facilité d'élocution, Quesnel était l'ame de plusieurs réunions et de conférences plus souvent politiques que galantes, quoiqu'il mêlât très bien leur double intérêt.

Je le supposais plus initié que moi à des secrets dont je savais bien plus l'objet que le mot précis. Comme à cette époque Ney était à sa terre, et que d'ailleurs mon voyage avait un peu diminué la fréquence même de nos rapports épistolaires, j'avais encore plus de liberté dans ma vie déjà assez indépendante. Vers la fin de janvier ou les premiers jours de février 1815, je déjeunai, pour la première fois depuis mon retour, avec Quesnel, rue de Rivoli. Je le trouvai un peu soucieux ; plus sobre des expressions ordinairement si vives de son enthousiasme et de ses espérances. « Je pense à une audience qui me tourmente, « me dit-il.

« — Avec qui ?

« — Avec M. le duc d'Angoulême.

« — Ah ! mon Dieu, allez-vous aussi nous « donner quelqu'une de ces proclamations avec « les grands mots de tyran et d'usurpateur ?

« — Vous croyez parler à Augereau : loin de « là ; mais je crains au contraire de n'être mandé « que parce qu'on croit deviner que je pourrais « bien en fabriquer d'une autre espèce.

« — Et si vous alliez être arrêté ?

« — On ne fait pas de ces choses-là aux Tui-

« leries; mais cela serait, qu'il faudrait y al-
« ler. » Et il s'y rendit le jour même ou le lendemain.

Quesnel était un de ces hommes de résolution qui en valent dix dans toute espèce de tentative qui offre des dangers à affronter, et sa loyale fidélité était passée en proverbe. Le soir on l'attendait chez Regnault; il ne vint pas. J'y passai quelques heures, et dis dans la société que j'avais déjeûné avec Quesnel et ce qu'il m'avait dit de l'audience du prince. Ces mots si simples parurent faire impression. Le nombre des entrans et des sortans apportait nécessairement une grande distraction dans l'assemblée. Quand elle fut un peu éclaircie, Regnault, s'approchant de moi, me dit : Avez-
« vous vu Lefebvre-Desnouettes à Fontaine-
« bleau?

« — Non; pourquoi?

« — Savez-vous s'il était du nombre de ceux
« que l'Empereur congédia le 19?

« — Pas de tout; car vous savez aussi bien
« que moi que le brave général Desnouettes ne
« s'est séparé de Napoléon qu'à Nevers, où il
« avait été attendre son passage.

« — Vous en êtes sûre?

« — Comme de ma vie.

« — A qui avez-vous parlé au château ?

« — Au duc de Bassano et à Korsakowski.

« — Point à d'autres ?

« — Non, pas de personnages marquans « dans ceux qui étaient restés après la débâcle « du 19. J'ai remarqué Dejean, Ornano, Petit, « le colonel Montesquiou, Bussy, M. de Tu- « renne, chambellan, puis Drouot et Bertrand « qui sont partis avec l'Empereur. Mais à quoi « bon toutes ces questions ? qu'y a-t-il ?

« — Rien peut-être ; mais qui sait si dans « l'état des choses un rien pareil peut n'être « point grave. Vous êtes venue directement de « Fontainebleau ? Vous n'avez pas été à Briare, « à Villeneuve-sur-Allier ? Vous n'êtes pas en « correspondance avec l'officier de la garde qui « forma à Nevers la dernière escorte de l'Em- « pereur ? Vous n'avez pas parlé allemand avec « un officier autrichien de l'escorte que l'Em- « pereur refusa ?

« — Monsieur le comte, vous n'avez pas re- « tenu tout ce que je vous ai dit ? Vous n'au- « riez pas par hasard perdu l'esprit ?

« — Je ne plaisante pas ; il peut y aller de « votre existence.

« — Bah! *non si puo* [1]. Au reste je l'aurais « bien mérité. Qu'avais-je besoin de me four- « voyer par sottise de cœur dans le dédale po- « litique; mais que je sache au moins pourquoi « on me ferait l'honneur de me faire un mau- « vais parti.

« — Exécrable tête.

« — Meilleure que la vôtre; elle ne s'effraie « pas si facilement; mais expliquez-vous mieux.

« — Je ne puis.

« — Voilà qui est clair. Eh bien! en ce cas, « adieu à la rue des Victoires.

« — Connaissez-vous cette écriture? » et il me donna un billet écrit en allemand.

« — C'est l'écriture de votre dame alle- « mande; je puis la confronter, j'ai son billet « d'Essonne: elle dit qu'elle attend réponse à « Beaune. Voilà bien de quoi alarmer. Com- « ment ne connaissez-vous pas son écriture?

« — Mais le caractère allemand ne se recon- « naît pas, » répondit-il avec humeur. J'en pris à mon tour, et quittai Regnault, ennuyée dejà de toutes ces agitations qui, au fait, n'avaient rien de commun avec mon imagination, qui

[1] « Cela ne se peut. »

ne tenait à l'Empire que par l'innocence du romanesque. Je n'ai jamais pu savoir quelle était au juste cette affaire; mais on disait qu'on avait vu une femme habillée en homme causer avec le commissaire prussien Walbourg-Tnechpess, et qu'à Avignon, on l'avait aperçue au milieu des gens ameutés qui criaient *vivent les alliés! à bas le tyran!* Lorsqu'on me rapporta ces propos, je fis une bonne scène à Regnault, sans en tirer un mot de plus; et je ne vois pas en quoi cela aurait pu me coûter la vie sous le règne des lois. Cette scène date du mois de février 1815, et je n'étais pas assez avant dans les mystères politiques pour savoir *mon vingt mars* à heure fixe et précise. Hélas! avant cette époque, une immense douleur m'était réservée par une catastrophe horrible, l'assassinat de cet aimable et brave Quesnel, que j'aimais par une parfaite conformité d'enthousiasme et par mille qualités excellentes.

Quelques jours après sa visite à Mgr le duc d'Angoulême, ses assiduités devinrent moins fréquentes dans les diverses réunions dont il était l'ame. Cette subite indifférence excitait une inquiétude dont l'intérêt de l'absent ne paraissait pas seul l'objet. Un de ses amis m'as-

sura avoir vu un des parens du général, lequel l'avait quitté l'avant-veille sur les onze heures du soir à la grille du Carrousel (c'était le jour où j'avais déjeuné avec lui, et où il devait être reçu en audience particulière par le prince); son parent l'avait cru à une campagne des environs de Paris où il allait souvent; on s'était informé, mais il n'y avait point paru. Je ne sais par quel pressentiment je m'inquiétais de son absence. A cette époque on aimait à se savoir avec de véritables amis; on leur inspirait et ils vous portaient plus d'intérêt. Je fis part à Regnault de mon trouble; il me répondit : « Depuis que le général Quesnel a été reçu « en audience par le duc d'Angoulême, je ne « l'ai pas revu. Je ne m'en étonne pas, il a eu « à subir peut-être une de ces situations déli- « cates dont on veut supporter seul l'embarras. « Il aura eu devant lui tout ensemble ses anciens « intérêts et d'honorables avances. » Le jour de cette conversation, je rencontrai un ancien adjudant du général Lasalle, qui me dit « qu'on assurait que le général Quesnel s'était « noyé. » A cette nouvelle je faillis m'évanouir. — « Pauvre Quesnel, continua cet adjudant, il « a été sacrifié peut-être; on n'ignorait pas sa

« ténacité résolue; on savait tout, on l'a *esco-*
« *fié.* » La singularité de ce terme militaire calma mon saisissement par une hilarité involontaire en me rendant le bonheur du doute ; mais l'espoir s'évanouit bientôt.

Ayant été déjeuner le lendemain dans un café voisin du Pont-Royal, à peine assise, je vis tout le monde courir à la porte en disant : « Voilà la *charrette* qui ramène le corps du « général Quesnel qui s'est noyé... — Ou plutôt « qu'on a assassiné d'un coup à la gorge, avant « de le jeter à l'eau », dit un militaire habillé en bourgeois, qui vint ensuite s'asseoir près de ma table. Je fixai sur lui un œil inquiet, son regard rencontra le mien, et ce fut comme une connaissance faite. On restait morne et silencieux dans le café; mes larmes roulèrent sur le journal que je tenais par contenance, car je me sentais suffoquée. Celui qui avait parlé chercha à attirer mon attention. Me voyant observée, je tâchai de me contenir, regardant un peu en dessous celui qui s'occupait de moi; il s'en aperçut, et m'étonna à me faire frissonner en me faisant un signe, une sorte de mouvement cabalistique que m'avait enseigné Oudet, et que, certes, je dus être surprise de

me voir répéter par un autre; je ne saurais exprimer ce qui me passait par la tête, mais je sortis du café la tête droite, l'œil baissé. Je croyais être poursuivie par le fantôme d'Oudet, par cet être bizarre, séduisant et malheureux. En tournant la rue de Bourbon, j'entrai dans le passage du marché Boulainvilliers, me supposant alors en sûreté. Tout à coup je me trouve en face de celui que j'avais voulu fuir. « Vous ne me remettez pas, dit l'homme « du café. » J'étais clouée à ma place comme une statue; il me semblait que sa figure allait m'offrir ces traits mobiles, cette expression prophétique et menaçante, ou trop enchanteresse, qui m'avait causé à mon printemps des émotions si extraordinaires.

« Quel signe avez-vous osé me faire? m'é-
« criai-je; d'où me connaissez-vous? comment
« et de qui savez-vous qu'il me doit être fa-
« milier?

« — D'Oudet, répliqua-t-il. J'étais avec lui à
« Furnes en 1796, au moment où un scélérat
« attenta à la vie du général Hoche. Quoi! vous
« ne me reconnaissez pas?

« — Oui, maintenant; (et avec une joie
« extrême, quoique douloureuse) pardonnez-

« moi, je suis depuis quelque temps dans une « agitation continuelle, et le triste spectacle « que nous venons de voir n'a pas peu contri- « bué à l'augmenter. Concevez cette incroyable « singularité : au moment où je vois trans- « porter le cadavre d'un ami assassiné, mes « yeux doivent être frappés du signal d'une in- « timité mystérieuse avec un ami qui eut le « même sort. »

Nous entrâmes ici dans quelques détails qui n'ont aucun rapport avec mes Mémoires. Je dois donc ne pas en fatiguer le lecteur. L'officier me dit qu'il était certain de l'assassinat du général Quesnel; que les traces du poignard dont Quesnel avait été frappé indiquaient une longue lutte de la victime et une longue opiniâtreté de la part des meurtriers. Cet ami d'Oudet arrivait de Muy en Provence : il me raconta qu'il avait vu Napoléon à son passage à Saint-Maximien, où, étant à table avec des commissaires étrangers, il avait adressé une si verte allocution au sous-préfet d'Aix. Il avait parlé à ce fonctionnaire d'administration, comme si lui seul (Napoléon) eût encore pu distituer et faire des préfets. L'officier ajouta encore à ces détails, qu'au bourg du

Luc, quand on vola dans la nuit la cassette du maître-d'hôtel de l'ex-Empereur, avec 60,000 francs, il avait presque eu la conviction que ce vol avait été commis par quelqu'un de la suite, dont le dévouement n'avait pas été au delà de cette étape du voyage. « J'ai « accompagné Napoléon jusqu'à Fréjus. Ne « me demandez pas ce qui se passa en moi « à la vue de cette escorte autrichienne con- « duisant le vainqueur d'Austerlitz et de Wa- « gram. »

Je demandai à l'ami d'Oudet sa destination et ses projets; il ne faisait que passer par Paris pour se rendre à Lyon, sa patrie. Il avait des lettres pour Carnot; j'avais aussi personnellement besoin de parler à ce dernier, et nous nous rendîmes ensemble chez lui. Je prévins mon cavalier de ne point parler d'Oudet ni de mes relations; il sourit, et m'assura que cela ne me nuirait aucunement dans l'esprit de Carnot. « Mais c'est une bien étrange chose, que « tant de personnes différentes ayant été en « contact intime avec cet homme dont le sou- « venir semble encore puissant comme sa pré- « sence même.

« — Vit-il toujours dans le vôtre? »

Je ne pouvais répondre à cela que par un regard, et le regard fut compris.

A la manière dont l'ami d'Oudet fut reçu par Carnot, je dus juger qu'il était fort avant dans son estime; Carnot savait déjà la mort du général Quesnel, et en témoigna énergiquement son horreur. Il parla aussi avec l'ami d'Oudet du voyage que fit celui-ci lors du départ de Napoléon pour l'île d'Elbe, et je ne puis me refuser le plaisir de transcrire ce qu'il nous disait avoir entendu de la bouche de l'Empereur parlant au maréchal Augereau, lesquels s'étaient rencontrés entre Lyon et Valence. L'Empereur et Augereau étaient tous deux descendus de voiture. Après l'avoir embrassé, Napoléon, prenant Augereau par le bras, lui dit : « Où vas-tu? « sans doute à la cour?... Ta proclamation est « sotte. Pourquoi des injures contre moi? Il « fallait tout simplement dire : Le vœu de la « nation s'est prononcé en faveur d'un nouveau « souverain; le devoir de l'armée est de se sou- « mettre. *Vive le Roi! Vive Louis XVIII!* — « Ah! s'écriait Carnot, quel dommage que le « trône ait pu tenter un pareil homme! » Je trouvai ces messieurs d'un républicanisme trop rigoureux; et ne voulant pas me perdre dans

l'expression tour à tour métaphysique et furibonde de leur opinion, je les ramenai insensiblement à nos communs regrets sur l'infortuné Quesnel, et je les quittai pour aller dire à Regnault tout ce qui venait de se passer.

FIN DU CINQUIÈME VOLUME.

TABLE

DU CINQUIÈME VOLUME.

Pages.

FIN DE LA TABLE DU CINQUIÈME VOLUME.

MÉMOIRES

D'UNE

CONTEMPORAINE.

TOME SIXIÈME.

SE TROUVE ÉGALEMENT

Chez PONTHIEU, Palais-Royal;

ET A LEIPSIG,

PONTHIEU, MICHELSEN ET Cie.

PARIS. — IMPRIMERIE DE RIGNOUX,
Rue des Francs-Bourgeois-S.-Michel, n° 8.

MÉMOIRES

D'UNE

CONTEMPORAINE,

OU

SOUVENIRS D'UNE FEMME

SUR LES PRINCIPAUX PERSONNAGES

DE LA RÉPUBLIQUE, DU CONSULAT, DE L'EMPIRE, ETC.

« J'ai assisté aux victoires de la République, j'ai traversé les saturnales
« du Directoire, j'ai vu la gloire du Consulat et la grandeur de l'Empire :
« sans avoir jamais affecté une force et des sentimens qui ne sont pas de
« mon sexe, j'ai été, à vingt-trois ans de distance, témoin des triomphes
« de Valmy et des funérailles de Waterloo. » MÉMOIRES, *Avant-propos.*

TOME SIXIÈME.

Troisième Edition.



PARIS.

LADVOCAT, LIBRAIRE, QUAI VOLTAIRE,

ET PALAIS-ROYAL, GALERIE DE BOIS.

1828.

TABLE

PAR ORDRE ALPHABÉTIQUE

DES NOMS

CITÉS DANS LE SIXIÈME VOLUME

DES

MÉMOIRES D'UNE CONTEMPORAINE.

FIN.

MÉMOIRES

D'UNE

CONTEMPORAINE.

CHAPITRE CXLIV.

Approches du 20 mars. — Nouvelle du débarquement de Napoléon.

Depuis mon retour à Paris, j'étais chaque jour plus mêlée à toutes les espérances des amis de Napoléon. Sans avoir le mot d'aucune intrigue, j'en remplissais les missions avec toute la chaleur d'un enthousiasme désintéressé, et, la main sur la conscience, j'étais un véritable conspirateur sans le savoir. Ce qu'il y a de certain, c'est que pendant l'époque la plus rapprochée du 20 mars, je fis un grand tort à la petite poste. Il était bien rare qu'en ma qualité

de *fama volat*, je n'eusse pas quelque secrète missive à porter. Un matin, Regnault me chargea de trois commissions de ce genre, en me disant de les remettre à un homme qui m'aborderait en me demandant *comment se porte Monsieur votre oncle?* Mon instruction était d'attendre cet homme dans un café du passage Feydeau, d'y rester jusqu'à onze heures.

« Faut-il que je demande un reçu?

« — On vous le donnera sans que vous le « demandiez. L'échange des lettres se fait sur « la reconnaissance d'une médaille; vous les « apporterez aussitôt. » J'allai en effet au café à neuf heures et demie; l'on m'aborda avec la formule convenue; l'échange se fit comme il m'avait été recommandé. Je connaissais très bien la personne; c'était un officier de hussards. Il me parla assez lestement du retour de l'Empereur, et de l'attente générale des militaires; qu'ils étaient tous comme des fous, et lui le premier. Quand je rendis compte de ma mission à Regnault, il murmura avec une colère mal déguisée : « ces officiers sont bavards, « ils se battent comme des lions, mais cela ja- « casse comme des femmes. « Mais il m'adressa personnellement mille choses flatteuses sur

mon activité, ma prudence. Je voyais très bien qu'il voulait me faire un point d'honneur de la discrétion, et si j'avais été femme à profiter des occasions, j'aurais largement été payée des services que je mettais, au contraire, une espèce d'orgueil à rendre par souvenir et opinion. Je continuai ces courses mystérieuses avec toute la discrétion d'un néophyte. Regnault, par son ton confidentiellement important, excitait mes bonnes dispositions, et je me croyais un personnage destiné à jouer un rôle. Les dangers ne m'ont jamais effrayée, et j'y courais avec plaisir et vanité. Le lendemain, 9 mars, il m'avait donné un rendez-vous à deux heures; il me fit attendre long-temps : il était extrêmement agité, tenant une lettre ouverte à la main. Il me fit entrer dans sa chambre à coucher, et écrivit à la hâte ces deux lignes :

« J'ai la certitude que Pontécoulant est contre
« nous. Brûlez..... »

« Tenez, me dit-il, dépêchez-vous de porter
« cela au Marais, rue Barbette, vis-à-vis l'hôtel
« Corberon. Vous demanderez M. Victor; vous

« vous annoncerez de ma part; mais vous ne « remettrez le billet que lorsqu'on vous aura « montré une médaille pareille à celle de l'autre « jour. Retenez bien la réponse, mais ne l'ap- « portez pas écrite; il peut arriver un accident : « il faut tout prévoir.

« — Eh bien! reprenez votre billet; je dirai « tout de vive voix.

« — Non, non, il faut qu'on voie, par un « signe palpable, que cela vient de moi. Sou- « venez-vous bien de me rapporter le billet.

« — Ah! dis-je en riant, et l'accident?

« — Vous avez raison. Déchirez le billet « vous-même.

« — Soyez tranquille. » Et me voilà partie, fière de ma mission, comme si le bonheur de la France en eût dépendu.

En tournant la rue Barbette au Marais, le conducteur arrête pour demander l'hôtel à un homme de fort bonne mine. « Est-ce que vous « y allez, demanda-t-il au cocher. C'est Victor « que vous cherchez, » ajouta-t-il en me regardant d'un air qui me le fit prendre pour un agent chargé de m'arrêter. Cette idée me frappa tellement, que rouler le petit papier et le jeter furtivement dans ma bouche fut

l'affaire d'une seconde. « Je vais au numéro 22, » m'écriai-je.

« — Il me semble qu'il n'y en a pas dans la « rue. » Et après cette parole il disparut. Mais lorsque le cabriolet vint à s'arrêter, le même homme se présenta pour me faire descendre. J'avoue que je me crus déjà en puissance de police; mais le billet étant en sûreté, je sautai lestement sans prendre la main qu'on m'offrait. Mais toutes mes craintes s'évanouirent. C'était presque un confrère. Regnault rit beaucoup quand je lui racontai ma frayeur et ma précaution pour le billet; la présence d'esprit que j'avais montrée accrut encore sa bonne opinion sur ma sagacité, et sur une prudence que je savais si bien avoir pour les autres après en avoir toujours tant manqué pour moi-même.

Je fus à même de remarquer ce jour-là que jamais l'excès de prévention de Regnault pour Napoléon n'avait été plus loin. Naturellement éloquent, il ne le fut jamais davantage, et s'enflamma même jusqu'à revenir sur la campagne de Russie et celle de 1814, pour en enlever tous les torts à son idole.

« Je sais bien, lui dis-je en riant, que ce « n'est pas Napoléon qui a fait geler et neiger;

« mais, au fait, qu'allait-il faire dans cette « Russie? Le beau pays à conquérir! la France « vaut bien qu'on s'en contente.

« — Aussi l'Empereur ne veut plus de « guerre...

« — Il revient donc? m'écriai-je vivement.

« — Dans une quinzaine, vous irez le voir « aux Tuileries.

« — Êtes-vous fou?

« — Pas le moins du monde.

« — Et vous croyez que cela se passera sans « plus de façon. »

A cela, je lui fis quelques objections si pressantes, qu'il s'emporta jusqu'à la colère. Cette petite altercation nous avait fait passer une heure, et éloignés de notre objet, Regnault y revint de lui-même en me donnant deux nouvelles commissions, dont l'une auprès de Cambacérès. Il me recommanda de bien regarder en sortant si l'on m'observait, et de prendre un cabriolet un peu loin. J'ai déjà dit que sans savoir le mot des intrigues, j'avais mis une sorte de vanité à ces services, vanité qui me faisait mépriser le danger. Plus instruite, je ne redoutais pas davantage les espions; d'ailleurs, quand on se sait observé, il

est si aisé de dérouter l'attention. Il suffit de la fixer sur des démarches insignifiantes pour la détourner de celles qu'on veut cacher. Aux approches du retour de Napoléon, la police était ou aveugle ou complice; car j'ai surpris des signes d'intelligence faits par des officiers à l'heure même de la parade, au mot d'ordre et sous le balcon du roi. Je me rappelle avoir déjeûné, dans les premiers jours de mars, dans un café qui fait le coin de la rue de l'Échelle, avec plusieurs militaires habillés en bourgeois. On se faisait des signes, on se montrait des cocardes, des proclamations vraies ou fausses : on peut dire que les conspirateurs jouaient cartes sur table.

Je ne pouvais croire que si Napoléon revenait, Ney partirait avec le roi. Dans tout cela, lui seul m'occupait et m'intéressait; et je ne voyais pas trop comment il réussirait à faire cadrer le passé et le présent. La dernière fois que je vis Regnault, il me parla encore du maréchal, et de manière à m'effrayer. « Il a, di-« sait-il, bien durement conseillé l'abdication. « Je ne sais pas trop de quel œil l'Empereur va « le revoir. — Et moi je pense que Ney sent trop « sa propre gloire pour se laisser regarder de

« travers, » lui répondis-je avec une émotion secrète qui semblait me faire pressentir que ce retour allait lui devenir fatal. Je ne vis pas une seule fois Mme Regnault dans ces visites pourtant si fréquentes à son hôtel; il me semble qu'elle était à sa terre, ignorant tous les mouvemens que son mari se donnait.

Quelques jours après la fatale catastrophe du général Quesnel, Regnault me parut extrêmement joyeux, quoique très agité. Il me lut quelques lignes que je ne me rappelle pas assez pour les citer, mais qui venaient de Porto-Ferrajo. Il me demanda « si je croyais pouvoir « me fier absolument au dévouement de Léo- « pold?

« — Oui, lui dis-je, pour tout ce qui me « concerne; peut-être même pour autre chose. « Mais son avenir m'a été confié par sa mère, « et je n'en jouerai pas le bonheur contre des « folies politiques. Si l'on se bat, Léopold sera « le premier à son poste : voilà tout ce qu'en « fait de dévouement vous devez attendre de « lui.

« — Vous n'avez pas le sens commun, ma « pauvre amie; il y a de l'étoffe chez vous, « mais votre tête gâte tout.

« — Vous croyez? Réellement, vous rêvez « donc tous le retour de l'Empereur?

« — Rêver est excellent; si vous voulez lui « présenter votre nouvelle passion, allez à Ba- « rême, vous y avez des amis, et là vous pour- « rez demander à l'Empereur une lieutenance « pour Léopold. »

Je regardais Regnault d'un air ébahi et presque stupide. Il me poussait d'autres papiers sous les yeux, que je n'osais pas lire, tout entière absorbée par des paroles énigmatiques. Mais Regnault aimait Napoléon de si bonne foi, que cela pouvait s'appeler bien plus une vertu de reconnaissance qu'un intérêt de sédition. « Laissez faire les événemens, « disait-il, la France reprendra son rang avec « lui; l'idolâtrie de l'armée est telle pour « cet homme, que tout lui deviendra pos- « sible.

« — Convenez, entre nous, sans phrases, « que l'armée est bien bonne? » Paroles qui ne venaient pas de ma pensée, mais destinées à lui arracher la sienne tout entière; car je me plaisais autant que lui-même à cette extase continuelle d'admiration.

« Mon Dieu! on fait beaucoup sonner le

« bonheur pour les soldats de n'être plus ex-
« posés à une mort de chaque jour; mais les
« dangers sont la vie du soldat...

« — Cependant vous disiez tout dernière-
« ment que si Napoléon revenait, il ne serait
« plus le même?

« — Cela est bon à dire pour le moment,
« c'est une excellente phrase de préface. Au
« fond, il nous faudra des hommes et des mil-
« lions; mais, soyez tranquille, on les trou-
« vera.

« — C'est ici le cas de dire, » répliquai-je :

Qu'il se montre, il deviendra le maître,
Un héros qu'on opprime attendrit tous les cœurs :
Il les anime tous quand il vient à paraître [1].

A cette citation faite, je l'avoue, avec un peu de prétention, je crus que Regnault allait perdre la tête. Il écrivit à la hâte quelques mots, et pendant ce temps on vint lui apporter un énorme paquet de papiers; il les parcourut, et brûla tout aussitôt, à l'exception d'une lettre qu'il me fit lire. Elle était de Mouton-Duvernet; Regnault savait que je le con-

[1] *Tancrède*, tragédie de Voltaire.

naissais depuis les campagnes d'Allemagne. Hélas! cette lettre que Regnault me dit de garder, lettre absolument sans importance politique, manqua de me devenir funeste, un an plus tard, dans les premiers jours de mars 1816.

Le lendemain de cette visite, Léopold, qui dînait souvent avec des officiers, ses anciens frères d'armes de la guerre de Russie, vint tout agité, dès huit heures du matin, m'annoncer qu'il partait avec trois de ses anciens chefs, qu'il reprenait du service, qu'à coup sûr l'Empereur serait à Paris dans peu avec Marie-Louise et le roi de Rome.

« Va-t'en voir s'ils viennent, *Jean!* » fut la seule réponse que je fis à ce qui me semblait le comble de l'extravagance; mais cette extravagance me gagna subitement, et ma discussion avec Léopold durait encore, quand trois personnes qui vinrent me rendre visite, m'assurèrent que, pendant qu'on perdait à Paris le temps en *si* et en *mais*, Napoléon faisait ses affaires, qu'il avait avec lui assez d'hommes tant Polonais que *grognards*, pour tenter un coup de main; que les munitions et l'or ne lui manqueraient... — « Ni les cœurs, ni les bras, »

s'écria Léopold avec une énergie qui attira sur sa figure inspirée tous les regards, et me fixa, moi, immobile à ma place. Sans chercher à justifier la cause d'un si brûlant enthousiasme, son spectacle était trop entraînant pour que je restasse froide à côté de Léopold. Il me semblait retrouver en lui l'idole de mes plus beaux jours, le héros de ma constante admiration, c'était Ney dans toute son énergie, patriotique et militaire... Dès que je fus seule avec Léopold, il me dit : « Ne nous « quittons pas; allons ensemble nous joindre « aux fidèles serviteurs d'une haute infortune, « vaincre ou succomber auprès de l'Empereur; « mon amie! mon amie! ce sera une belle page « dans notre histoire.

« — Que fera Ney ?

« — Qui le sait? Il est tout au nouvel ordre « de choses, il attendra l'événement.

« — Vous avez tort, Léopold, vous jugez « avec aigreur le maréchal; il n'est pas homme « à chercher la gloire de la prudence. Si quel- « que chose est changé dans ses sentimens, « c'est qu'il pense que cela est mieux pour la « France. Léopold, si mon repos vous est cher, « vous attendrez quelques jours.

« — Mon amie, ce départ est la seule chose « que je ne puisse vous sacrifier. Tous mes pré- « paratifs sont faits, je n'ai plus qu'à monter « en chaise de poste. » J'eus la force de résister, mais non pas celle de le convaincre. Il me quitta bon gré malgré, et je ne le revis que le 20 mars, dans la foule qui porta l'Empereur en triomphe, à neuf heures du soir, par le grand escalier que S. M. Louis XVIII était descendu à minuit pour quitter le trône et la France.

Sur ces entrefaites Napoléon débarquait à Cannes. Le 6 mars je traversais les Tuileries, après avoir rencontré Regnault, qui m'apprit l'événement et qui avait l'air fort inquiet. Comme il me quittait tout effaré, j'aperçus Ney sortant du château, et causant au milieu d'un groupe d'officiers. Il me vit, et je profitai de cette heureuse inspiration de nos regards pour lui faire un signe auquel il était convenu entre nous de nous rendre toujours. Je pris un cabriolet pour aller attendre chez moi le maréchal. Dans une angoisse où il me semblait que j'allais perdre la raison, je marchais à grands pas dans ma chambre, je courais à l'antichambre. A sept heures du soir j'arrêtai la pendule

pour échapper à l'impatience que me causait l'aiguille immobile. N'en pouvant plus, je me jetai à genoux devant mon lit, enfonçant ma tête brûlante dans les couvertures, de manière que je n'entendis pas arriver le maréchal, et me trouvai enlevée et pressée dans ses bras avant d'être revenue à moi-même. Le bonheur fut inexprimable, mais de courte durée. Ney avait cédé à l'intérêt de mon abattement, dont il devinait le motif; mais ce motif lui rendit aussitôt le visage sévère, lorsqu'avec un accent passionné je lui dis, me pressant fortement sur son cœur : « N'est-ce pas que vous ne marche-« rez jamais contre lui? » Ce *n'est-ce pas* était un souvenir de nos plus heureux instans, une de ces paroles inachevées qui représentent tout un monde d'illusions, que le mystère protége contre l'oubli, et dont le cœur retient toujours le sens puissant et magique. L'interpellation magnétique me valut, hélas! une brusque réprimande que j'étais d'autant moins disposée à souffrir patiemment, que je la trouvais on ne peut plus déplacée. « Vous partez donc, heu-« reux et content d'être choisi pour marcher « contre Napoléon, ayant promis d'arrêter « l'Empereur?

« — Il ne l'est plus : il ne revient que pour « perdre la France. Si vous n'étiez femme, « je vous demanderais raison de votre opi- « nion...

« — Séditieuse, n'est-ce pas?

« — Oui, et, de plus, extravagante. Ida, si « vous tenez à mon amitié, croyez-moi, sachez « réprimer le délire de vos passions.

« — A commencer, M. le maréchal, par celles « qui firent si long-temps ma félicité et ma « gloire. »

« — Mauvaise tête.

« — Pas si mauvaise, ce me semble, car elle « ne tourne pas à tout vent.

« — Eh bien! ayez vos opinions, mais ne « m'en parlez plus.

« — Cela vous blesse donc les oreilles?

« — Il suffit que vos idées soient contraires « à mes nouveaux devoirs, pour que vous de- « viez me les taire. » Ici j'éclatai par douleur et comme par pressentiment.

« Vos nouveaux devoirs! et voilà ce que « vous avez de mieux à dire à celle qui vous en « a connu d'autres, qui vous a vu grandir sous « celui que vous courez combattre! Ah! sans « doute je vous parle pour la dernière fois. Je

« vous l'ai dit, je le répète, vous êtes peut-être
« celui des maréchaux qui aurait dû le moins
« se séparer du culte de l'empire, auquel moi,
« dans ma nullité, j'ai voulu être fidèle de
« cœur. Il n'y a pas besoin de conspirer, de
« trahir personne, mais on peut se tenir à l'é-
« cart et attendre.

« — Adieu, Ida! pour toujours, adieu! » Et il me quitta. J'étouffais, mes larmes coulaient en abondance; je restais debout; immobile, écoutant ses pas fugitifs, je pressais mes mains contre mon cœur comme pour l'étouffer; ses pas ne retentirent plus dans l'escalier, la porte cochère retomba lourdement, j'entendis un cabriolet s'éloigner, et pendant deux heures je cessai presque de vivre.

J'eus à peine la force de m'étendre sur mon lit, où le sommeil vint heureusement me saisir. On m'éveilla de bonne heure en m'apportant une lettre de Léopold. Il m'envoyait des extraits des proclamations qu'il avait ramassées sur toutel a route : « Ah! pour-
« quoi, ajoutait Léopold, n'êtes-vous pas
« avec moi? rien alors n'égalerait mon bon-
« heur. »

Je courus porter cette lettre à Regnault. Je le

trouvai plus agité que moi-même, quoiqu'il n'eût pas les mêmes raisons d'émotion. Il me blâma d'avoir laissé partir Léopold sans l'en prévenir. Je crus que la tête lui tournait. Il tenait une de ces proclamations et une lettre de M. Bonnest; puis, tout en marchant, il s'écria : « Le général Marchand est à Grenoble. Il n'aime pas l'Empereur. Ney part « pour Besançon. Le débarquement est un « coup de tête dont Napoléon n'a pas calculé toutes les chances difficiles. Il a mal « fait de ne pas se rapatrier avec Murat. — « M. le comte, tout cela me paraît encore un « rêve.

« — Oh! non;... le gant est jeté, la partie engagée... Mais croyez-vous réellement Ney « dans l'intention de marcher contre l'Empereur?

« — Nul doute.

« — Il vous l'a dit?

« — Et presque d'une manière trop significative, en commençant contre moi la guerre. « Ney prétend que ce retour serait fatal à la « France, et Ney est la loyauté même; il ne dit « que ce qu'il pense, et il agit comme il dit; je « lui dois au moins cette justice. Je n'ai pas à me

« louer de ses adieux; il résistera, soyez-en « certain.

« — Eh bien! dans ce cas, tout est perdu.

« — Que ne restait-il donc dans son île, « votre Empereur! Mon Dieu! il y était si tran- « quille.

« — La plaisanterie est excellente.

« — Excellente! non, sans doute, mais juste. « Consultez l'embarras où vous êtes, le trouble « qui vous agite, et vous penserez comme « moi. »

Je rentrai petit à petit dans ses idées, et je lui annonçai que puisque Ney était parti pour Besançon, j'allais y aller aussi. Regnault parut ravi de ma résolution.

Je trouvai en rentrant une lettre qui me fit changer d'itinéraire, et je partis pour ce voyage impromptu, et sans avoir, dans un trajet de quarante ou quarante-cinq heures, d'autre pensée fixe que l'incertitude de ce que j'allais dire à Ney? Comment va-t-il me recevoir?... Partout l'aspect des troupes suffisait pour me faire juger que Napoléon n'aurait qu'à reparaître au milieu d'elles pour ramasser encore une fois la couronne. Ce spectacle en quelque sorte de la destinée qui se

prononçait ne faisait qu'augmenter mes angoisses sur le maréchal... Je ne pourrai l'aborder; ai-je encore le droit et aurai-je encore le courage de lui parler après le cruel adieu de Paris ?

CHAPITRE CXLV.

Débarquement de Bonaparte en France. — Événemens de l'intérieur. — Ney à Lons-le-Saulnier.

En chaise de poste, il est impossible que la réflexion ne vienne pas même à une femme, et j'avoue que depuis que j'étais en route le retour de Napoléon me paraissait plus naturel. Il était impossible que Napoléon gardât prison à Porto-Ferrajo, quand un parti puissant et une armée dévouée l'appelaient à Paris. Le mouvement inquiet et tumultueux de la population à chaque pas me révélait une partie des événemens. J'appris ainsi qu'à Lyon flottait déjà le drapeau tricolore. L'ancienne reine des Gaules s'était rendue sans résistance au souverain d'une petite île de la Méditerranée, suivi ou pour mieux dire escorté d'une armée de mille hommes. Et cependant, aucune haine fondée ne s'était

attachée aux Bourbons dans ce règne de dix mois qui était près de s'évanouir. Un sentiment général d'intérêt, qui allait en quelques ames jusqu'à l'attendrissement, en quelques autres jusqu'à la passion, se mêlait dans la multitude à l'expression d'entraînement et d'enthousiasme qu'avait développée le retour du héros. Napoléon venait de prouver aux cabinets de l'Europe que la gloire est aussi une espèce de légitimité, et cette leçon terrible, qui a coûté si cher aux nations, devait laisser des traces ineffaçables dans l'histoire. Pourquoi fallait-il que je l'y visse plus tard écrite en lettres de sang!

Je croyais pénétrer les dispositions de Ney, mais je m'étonnais qu'elles ne s'accordassent point avec sa conduite; et si j'avais moins connu son caractère, l'étrange antipathie qui dut s'établir dès le premier jour de la restauration entre ses sentimens et ses devoirs, serait encore pour moi un mystère inexplicable : mais quand j'ai essayé de peindre cette grande ame, une des plus tendres, des plus généreuses et des plus dévouées que la nature se soit plue à former, je me suis condamnée à reconnaître ce qui lui manquait de perfection pour attein-

dre à une sublimité idéale. Ney portait sous ses formes héroïques le cœur le plus doux et le plus facile. Accessible à tous les témoignages de bienveillance et d'affection, il s'y livrait avec une mobilité qui a peu de dangers dans la société privée où elle ne saurait effrayer que l'amitié et l'amour, mais qui a des inconvéniens très graves par leurs résultats dans une vie placée si haut, et quand il s'agit de si grands intérêts. Tout ce qu'il disait, il le sentait profondément; tout ce qu'il promettait, il était décidé à le faire; tout ce qu'il voulait, il croyait le vouloir en effet. Ce fut abuser indignement des mots que d'appeler Ney un traître. Il n'a trahi que sa volonté et ses résolutions. On l'a calomnié en lui supposant un plan. L'idée d'un plan suivi, qui exigeait l'habitude du mensonge, est incompatible avec cette naïveté d'ame et d'esprit qui l'a toujours caractérisé. Un de ses officiers les plus aimés, le brave et spirituel Esménard, me disait un jour : « Le maréchal est un demi-dieu sur son « cheval. Quand il en est descendu, c'est un « enfant. » Voilà le prince de la Moskowa tout entier.

On pense bien que je m'empressai de lire les

journaux, et d'y chercher tout ce qu'ils avaient pour moi, c'est-à-dire, ce qui se rapportait au nom de Ney et à sa position politique. Il avait reçu les ordres de Louis XVIII, et il s'y était dévoué avec franchise, car il ne savait pas se dévouer autrement. S'il abjura quelques jours après cet engagement, c'est que derrière la monarchie détruite par une puissance irrésistible, il voyait encore la patrie. Sa position était unique dans tous les siècles et dans toutes les histoires. Il prit beaucoup sur lui, parce qu'il était seul, mais il est difficile de comprendre ce qu'il aurait pu faire d'utile en agissant autrement. Ce qu'il y a de certain, c'est qu'il épargna beaucoup de malheurs, qu'il conserva à la France ces départemens sub-Alpins qui subirent l'usurpation de Louis XIV, peut-être sans l'aimer, et qu'il ne lui manqua pour être absous que d'être apprécié par des hommes capables de calculer l'immense responsabilité dont il était chargé devant le pays et devant l'histoire. Ce sont des difficultés de situation que l'on ne peut pas mesurer en courant du château des Tuileries au vestiaire du Luxembourg.

J'anticipe malgré moi sur cet avenir dont

l'idée me tourmente et me bouleverse, je voudrais m'y dérober. Je voudrais réveiller dans mon cœur l'impression de ces beaux sites du Jura qui me rendaient les Alpes Helvétiques et les Alpes Tyroliennes. Toutefois mon cœur était trop préoccupé pour en goûter le charme. Ney devait être à Lons-le-Saulnier. Sa conduite dans ces jours d'orage allait décider de tout son avenir; je prévoyais avec inquiétude, avec effroi, les dangers auxquels il exposait sa tête. Mille présages de mort que je n'avais jamais accueillis dans le tumulte des camps et des champs de bataille, se fixaient invinciblement devant ma pensée. J'étais si absorbée dans ces réflexions en arrivant à la ville qui était le but de mon voyage, qu'aucun bruit, aucun événement extérieur n'avait pu m'en distraire. Plusieurs voitures s'étaient croisées avec la mienne, sans que je les aperçusse. L'une d'elles renfermait le maréchal. Quand je m'informai de lui, on m'apprit qu'il était parti depuis deux heures. Cette nouvelle produisit sur moi une commotion qui me rendit à la perception, au sentiment des objets dont j'étais entourée. Je crus sortir d'un songe; je me réveillais en effet. Il était neuf heures du

soir. De la fenêtre de mon auberge de la *Pomme d'Or* on apercevait quelques croisées illuminées. Des banderoles aux trois couleurs y flottaient d'espace en espace. Des groupes animés parcouraient au loin la rue Saint-Désiré et la Grande Place. Je prêtai l'oreille, et j'y saisis le nom du maréchal : j'écoutai plus attentivement. J'entendis crier : *Vive l'Empereur!* et ce cri courant de proche en proche vint se répéter jusque auprès de moi. Je ne pus douter qu'un grand événement ne se fût accompli. Une révolution était faite.

Empressée de savoir quelle part Ney avait prise à cette grande scène historique, je fis monter dans ma chambre une des jeunes et très jolies demoiselles que j'avais remarquées dans l'auberge. C'était la fille du propriétaire. Elle me raconta avec chaleur et naïveté ce que l'histoire a déjà répété tant de fois, et ce qu'une procédure sanglante a révélé dans tous ses détails. Je n'en dirai que ce qui m'a paru altéré dans les récits vagues et confus sur lesquels sir Walter Scott a brodé sa longue et mensongère *vie de Napoléon.* Le maréchal ne manifesta point ce qu'on appelle sa défection par un ordre du jour écrit. Cette pièce ne parut

qu'après avoir été lue à la tête des troupes, dans une promenade de Lons-le-Saulnier où se passent ordinairement les revues, et qui tire ou d'une institution ancienne, ou d'une tradition du moyen âge, son nom légalement romantique : elle s'appelle *la Chevalerie*. La première phrase de ce discours ne pouvait pas laisser de doute. Elle en renfermait tout le sens. « Soldats, dit le maréchal, la cause des Bourbons « est à jamais perdue. » Cette déclaration de principes produisit l'effet de l'étincelle électrique. L'armée se la répéta d'homme en homme, et l'enthousiasme, porté à son comble, se manifesta par des éclats qui empêchèrent longtemps l'orateur de poursuivre. On vit voler en un instant les cocardes blanches et les fleurs de lis. On vit couler des larmes de joie des yeux de ces vieux soldats qui n'avaient jamais pleuré. Les fantassins couvrirent leurs fusils de baisers; les cavaliers embrassèrent leurs chevaux. Le peuple seul resta calme et presque morne, car il y avait au fond de cet événement une immense incertitude de l'avenir, qu'aucun esprit sage ne pouvait envisager sans épouvante. La dernière résolution de Ney lui était d'ailleurs si personnelle, elle était si univer-

sellement inattendue, que le commandant de la garde nationale, M. de Grivel, qui était à cheval à côté de lui, étendant le doigt vers le papier que le maréchal roulait dans ses mains, lui dit avec un sourire inquiet : « Vous vous trompez, « monsieur le maréchal. — Non, mon cher ami, « répondit Ney. J'ai dit ce que je voulais dire »; et il répéta. M. de Grivel se retira du rang de l'état-major, et brisant son épée sur sa selle, il en jeta les tronçons au vent. « Adieu, maré-« chal, cria-t-il. Souvenez-vous qu'il est plus « facile à un Franc-Comtois de rompre du fer « que de violer sa parole. »

La défection de Ney ne pouvait être déterminée que par de hautes considérations que l'histoire appréciera. Il eut lieu de croire que le sort de la France dépendait de lui, et il agit comme il crut devoir agir, selon sa conscience et sa raison, dans l'intention évidente de ne pas livrer son pays aux chances d'une guerre civile; mais une ame telle que la sienne savait apprécier tout ce qui est généreux. Elle aimait tout ce qui est grand, et la belle conduite de M. de Grivel avait laissé une tendre et profonde impression dans son esprit. Il en a parlé dix fois dans le cours de sa procédure, et le

témoignage d'un grand homme est assez glorieux pour dédommager M. de Grivel des oublis ingrats du pouvoir. Si j'avais la force de mêler quelques réflexions à des détails si pénibles à écrire, et qui m'entraînent de plus en plus vers un dénouement épouvantable que je ne puis repousser de ma pensée, je ferais remarquer ici une des causes qui ont le plus contribué à entretenir dans la mémoire du peuple quelque amour et quelque regret pour cette ère impériale, si rapide et si brillante. C'est peut-être de tous les temps historiques celui où le gouvernement a le mieux apprécié les hommes, parce que, suivant l'heureuse expression de madame de Staël, le gouvernement de Bonaparte s'était fait homme, et que, semblable à l'homme de Térence, il ne connaissait rien qui lui fût étranger. Le génie, la valeur et la vertu n'avaient pas besoin de l'intermédiaire d'un grand seigneur ou d'un homme éminent dans l'Église. Ils avaient à qui parler en montant droit au trône, et aucun titre n'était repoussé, aucun service n'était exclu. Quand Napoléon passa à Lyon, il envoya la croix d'honneur au seul citoyen qui eût accompagné MONSIEUR jusqu'à la fin, dans une

démarche bien difficile, où ce prince fit preuve à la fois de courage, de prudence et de générosité. Si Napoléon avait gagné la bataille de Waterloo, s'il avait affermi cet empire dont l'heure était venue, si ses institutions s'étaient consolidées avec son pouvoir, M. de Grivel serait assis à côté de Ney dans la chambre des Pairs, et c'est Ney qui l'y aurait appelé.

« Enfin, dit la jeune narratrice, dont je « ne fais depuis long-temps que paraphraser « le discours, si Madame en veut savoir davan- « tage, elle apprendra tout ce qui l'intéresse à « la salle à manger, où sont réunies les per- « sonnes les plus notables de l'endroit. Le sou- « per a été un peu retardé à cause des circon- « stances; mais il y a trente-cinq couverts. »

« — Mettez-en trente-six », répondis-je, et je passai devant un mauvais miroir pour faire de ma toilette de voyage une toilette de table d'hôte. Il y avait peu de chose à changer. Ce genre de rapports nécessaires avec des gens dont on ne ferait nulle part ailleurs sa société, et qui ne répondent pas une fois sur mille à la disposition de votre esprit et aux mouvemens de votre humeur, m'a toujours singulièrement déplu. Mais c'était un jour, un événement his-

torique; j'allais entendre nommer celui dont le nom était le bonheur et la gloire de ma vie, et j'attachais aussi quelque importance à connaître ces fiers montagnards dont l'histoire se rattache à tant d'événemens extraordinaires. J'avais entendu parler de l'effet que ces géans du Jura produisirent à la fédération de 1790, quand leur bataillon de colosses entra dans le Champ-de-Mars, précédé d'un ermite des rochers, et d'un vieillard de cent vingt ans, doyen de sa province, et peut-être du genre humain; j'aimais le Jura par cet instinct qui m'attache aux pays et aux mœurs extraordinaires; j'aimais surtout ce qui avait vu Ney, tout ce qui pouvait m'apporter un souvenir de lui, tout ce qui pouvait en réfléchir l'image sur mon cœur. Je descendis.

La longue et triste salle à manger était encore vide. Elle me rappelait quelque chose d'une station de guerre dans une place menacée. Des feux de joie ou de précaution passaient de minute en minute devant la fenêtre; des pétards éclataient sur la place. Des chants extraordinaires se mêlaient à ces scènes de terreur et ne les embellissaient pas. Les belles demoiselles de la maison se pressaient autour de

moi, en me disant : « Ah ! madame la maréchale ! » C'était l'idée qu'elles s'étaient faite, et je ne sais pourquoi, car il y a des secrets de l'ame qui ne se révèlent que par une longue habitude ou une puissante sympathie, et je n'avais pas même nommé le maréchal. Rebutée aux Français sous la couronne d'une reine tragique, il m'était réservé de passer malgré moi pour une impératrice à l'île d'Elbe, et pour une princesse dans le Jura.

Peu à peu la scène s'anima d'une manière étrange. Des soldats d'ordonnance se succédaient dans la salle. Un lieutenant général, en grand uniforme, descendu d'un petit escalier obscur, la traversa en passant une main soucieuse dans ses cheveux, et en regardant à droite et à gauche s'il était observé. Je crus reconnaître M. de Bourmont. Les groupes se pressaient ; il les parcourut en souriant aux femmes, en pressant la main des officiers qui avaient suivi le mouvement du matin, en adressant aux autres un regard de reconnaissance, de tristesse et de regret, et en jetant de loin quelques mots caressans aux enfans. Peu d'hommes ont eu plus d'art à faire valoir ces prestiges gracieux de l'esprit qu'enseigne le be-

soin de plaire. Il avait été si malheureux! Pourquoi a-t-il oublié plus tard ce qu'une infortune honorable, et qui tiendra une place distinguée dans l'histoire, devait à une infortune glorieuse dont le souvenir retentira dans tous les siècles?

Un autre personnage qui le cherchait probablement (je crois qu'ils allaient partir ensemble) le rencontra presque sous mes yeux. C'était un homme d'une taille un peu au-dessus de la moyenne, dont les formes lourdes et carrées n'annonçaient qu'un paysan à son aise, et qu'on aurait pris tout au plus à son visage couperosé, à ses manières brusques et tranchantes, à son chapeau rond de flibustier, à sa démarche abandonnée et sauvage, pour un officier de marine en réforme. Il fit le tour de la salle en promenant sur tous les convives un regard mort qui étincela quand il arriva aux femmes. Ce rayon d'un feu cinique m'avait effrayée chez Moreau et ailleurs; je me couvris de mon voile : je venais de reconnaître Lecourbe.

L'aspect de cette table était pour moi un objet d'études toutes nouvelles. J'étais dans le Jura, c'est-à-dire dans le pays le plus caracté-

risé de la France, le jour de l'événement le plus extraordinaire des temps modernes, et sur le théâtre où il venait de se passer. Je cherchai à distinguer parmi les convives quelques unes de ces figures saillantes que la nature semble avoir moulées pour l'histoire. A ma droite était assis un homme que l'on appelait le commandant Vivian, et dont la taille presque gigantesque, dont les cheveux noirs, épais et crépus, dont la physionomie rude et austère contrastaient d'une manière surprenante avec le son de voix le plus doux qui ait jamais vibré dans mon oreille, et surtout avec le ton de conversation le plus affectueusement obligeant, le plus réservé, le plus poli, dont une voyageuse un peu aventurière ait jamais eu à se louer dans une auberge. Il était souffraut encore d'une blessure très grave et presque incroyable. Un biscayen avait traversé sa poitrine, quelques lignes au-dessous du cœur, à la bataille de Lutzen.

La conversation ne tarda pas à s'animer. On déplora des excès dont l'éloignement trop subit du maréchal avait rendu la répression impossible. Le café Bourbon, qui était le point de réunion des royalistes, venait d'être livré aux

violences de la populace. Une femme charmante qui en faisait l'ornement, et dont tout le monde s'accordait à louer la vertu, l'esprit et la beauté, avait été obligée de se réfugier, au péril de sa vie, sur les toits d'une maison voisine. En général, ces messieurs paraissaient fort opposés au gouvernement des Bourbons, mais je n'avais pas conçu jusque là qu'une opinion aussi absolue que la leur pût se concilier avec tant de modération et de bienveillance. Je m'expliquai cette idée en les regardant. La nature leur avait imprimé à un si haut degré les signes de la force, que l'on concevait qu'un peuple ainsi organisé aurait dérangé trop aisément l'équilibre du monde, si un profond sentiment de la justice et une extrême douceur n'eussent tempéré l'immense puissance physique dont ils étaient doués. Je me rappelai ces rois géans dont l'imagination de Rabelais a doté la Touraine, et qui étaient les meilleurs des hommes.

» — En dernière analyse, dit un jeune homme « qui n'avait parlé jusqu'alors qu'à basse voix, « et qui cédait pour la première fois à l'entraî« nement d'une conversation publique, à quoi « cela nous mènera-t-il? A retomber sous le

« sceptre d'un tyran... Je ne prendrai part à de
« semblables succès que lorsqu'ils tourneront
« à l'avantage de la liberté!...

« A merveille! s'écria Vivian, riant aux
« éclats; je ne doutais pas que tu ne revinsses
« encore ce soir à la république séquanoise.

«—Pourquoi pas? répondit le jeune homme.

«—Pourquoi pas? continua un troisième in-
« terlocuteur dont l'éloquence originale et bi-
« zarre paraissait en droit de fixer exclusivement
« l'attention des auditeurs, car un silence uni-
« versel s'établit; pourquoi pas, reprit-il en pro-
« menant un regard extraordinaire de calme et
« de fixité sur la société attentive et muette, et
« en bourrant son nez de tabac à quatre re-
« prises, exercice qu'il renouvelait d'ailleurs à
« chaque membre de ses périodes, et qui était
« comme la ponctuation de son discours : il ne
« faudrait pour cela qu'apprécier nos forces et
« en faire un bon usage; mais ce n'est pas dans
« l'état où nous sommes que nous pouvons
« jouir des douceurs de la liberté. Nous avons
« des casernes, et cela amène des soldats;
« nous avons des églises, et cela appelle des
« prêtres; nous avons des maisons élégantes
« et ornées, et c'est ce qui plaît aux riches.

« Comment voulez-vous être libres dans un « pays où il y a des riches, des prêtres et « des soldats ? Nos montagnes suffiraient dix « fois à loger sous leurs grottes et à nourrir de « leurs herbages et de leurs laiteries ce qui « mérite d'être conservé dans la population. « Un peuple parvenu à cette hauteur n'a plus « besoin ni de sciences, ni d'arts, ni de mé- « tiers, et une fois qu'on s'est mis au-dessus de « ces besoins, on est sûr d'être libre. N'est-il « pas honteux pour nous de l'être moins que « les ours et les hiboux de nos rochers, nous à « qui ces rochers appartiennent au moins au- « tant qu'aux ours et aux hiboux, et qui ne sa- « vons pas être heureux, parce que nous ne « daignons pas jouir de l'indépendance facile « que nous a donnée la nature. Si vous m'en « croyez, ajouta-t-il en plongeant solennelle- « ment trois doigts dans sa tabatière, nous « mettrons le feu ce soir à ces horribles re- « paires d'hommes, où tous les despotes et « toutes les factions viennent nous apporter « des séductions ou des chaînes ? Bathilde, allez « acheter six torches de résine. Voilà de l'or. »

J'avoue que ce qui m'étonna le plus dans cette étrange allocution, ce fut de voir qu'elle

n'était accueillie que par une expression d'hilarité complaisante et presque respectueuse, qui ne se communiqua pas à l'orateur. Il garda son effrayante gravité et vida sa tabatière.

Je me trompe cependant; quelque chose m'étonna davantage. Un convive que je n'avais pas remarqué, et qui s'était placé à l'extrémité la plus obscure de la longue table, se leva tout à coup, et nous montra la figure la plus martiale, mais la plus hétéroclite que j'aie observée en ma vie. Il était mis avec une propreté assez recherchée, mais il n'avait point de cravate; des cheveux d'un noir d'ébène flottaient sur ses larges épaules, et une barbe plus noire encore s'échappait du col de sa chemise et à travers les plis de son jabot. « Tout cela est à « merveille, dit-il, et j'y souscris, sauf un point; « car je suis prêt à brûler ma jolie petite ferme, « et j'invite à voir cela ces messieurs ainsi que « ces dames; cependant, mon camarade, vous « avez mal parlé des soldats, et nous ne pou- « vons pas nous en passer; car nous avons, « 1° une redoute à garder à Saint-Laurent, « auprès de ma ferme; 2° un poste essentiel à « placer sur la côte; 3° des troupes à échelon- « ner pour la défense de la route de Lyon, du

« moins tant qu'elle ne sera pas coupée, ce
« qu'on ne saurait faire trop tôt. Il y a, mor-
« dieu, une belle position pour nos avant-pos-
« tes entre Beaufort et Meynal...

« — Meynal, dit brusquement Vivian!

« — Meynal », répéta brusquement un homme d'un figure sévère que je n'avais pas encore entendu, mais dont j'avais remarqué seulement l'impatience ironique et la dérision amère au milieu de toutes ces folies. « Si Oudet
« vivait aujourd'hui!...

« — Oudet, s'écria le jeune homme qui avait
« parlé le premier : Si Oudet vivait, ce ne serait
« pas le drapeau tricolore qui flotterait ce soir
« sur la tour de l'Horloge; ce serait le drapeau
« rouge et noir du Jura.

« — Cela est possible, dit Vivian, mais il est
« mort, et notre république avec lui. Que Dieu
« nous garde l'Empereur!...

« — Malédiction sur les tyrans de toutes les
« couleurs et de toutes les dynasties, dit le
« jeune homme en se levant : Je bois ceci à la
« mémoire d'Oudet, et j'y boirais du sang!

« — A Oudet, crièrent tous les convives. A
« Oudet, répétai-je en tremblant : Quel est donc
« cet Oudet, ajoutai-je en me retournant du

« côté de Vivian : Qui a laissé de pareils sou-
« venirs ?...

« — Un grand homme mort trop tôt, me ré-
« pondit Vivian, et qui, si la mort l'avait res-
« pecté, aurait placé dans l'histoire un nom
« dont Napoléon serait jaloux. Il était né dans
« un village qu'on appelle Meynal, et que vous
« avez laissé, il y a quelques heures, à votre
« gauche, si vous arrivez de Lyon.

« — Il est mort, repris-je, à Wagram. — A Wa-
« gram !... » C'était cet Oudet dont le nom, dont le souvenir, dont la gloire planaient sur mon ame comme une apparition, objet de tendresse et de terreur, de désir et d'inquiétude, qui me poursuivait dans tous les pays, et qui vit pour ma pensée, comme si une pareille existence ne pouvait pas se détruire. Il me semble encore qu'il m'écoute et qu'il me lit.

Je ne dormis pas pendant quelques jours ; j'écrivis. Voilà pourquoi je retrace les souvenirs de cette soirée avec la précision et la vivacité d'une impression récente. Au reste, j'ai visité beaucoup de pays, et je ne crois pas qu'on puisse oublier jamais le Jura ni ses habitans.

CHAPITRE CXLVI.

Retour à Paris par Auxerre. — Entrevue du maréchal Ney. — Les Tuileries. — Le 20 mars.

Le spectacle de ces troupes qui semblaient avoir retrouvé les joies bruyantes et presque furieuses du combat et de la victoire, ces discours militaires respirant le double enthousiasme de la guerre et de la liberté, le délire pour Napoléon et l'admiration pour Ney, qui devant moi s'étaient enflammés, tout cet ensemble de faits miraculeux, de passions héroïques, m'avaient replacée au milieu de la vie que j'aime, celle des émotions. Quoique arrivée à Lons-le-Saulnier à la fin de l'hiver, je trouvais le temps magnifique, le ciel sans nuage; l'espérance semblait un astre nouveau qui se levait pour tout embellir. Quant à moi, la visite de Lons-le-Saulnier m'avait sou-

lagée. Ney, me disais-je, va m'apparaître comme aux plus beaux jours de l'empire. Dans mon impatience de lui témoigner tout ce que me faisait éprouver de bonheur la sympathie renaissante de nos effusions politiques, je quittai l'hôtel qui servait de quartier général à l'enthousiasme impérial, républicain et surtout militaire du moment. Je courus à l'endroit qu'on m'avait indiqué pour être la résidence du maréchal. La cour de la maison était encombrée d'officiers qui venaient de prendre ses ordres, mais j'appris d'eux que lui-même venait de monter en chaise de poste, et que leur général courait depuis un quart d'heure sur la route d'Auxerre.

Trouver des chevaux, une voiture, stimuler au poids de l'or le dévouement des postillons, arriver à Auxerre comme le vent, on devine bien que telle fut ma pensée et ma conduite. C'était un spectacle bien extraordinaire que celui des routes et des campagnes. Les paysans accourus dans les villes, tout le monde sur les portes et sur les places publiques, des ordonnances traversant au galop les routes et arrêtées à chaque pas par l'impatience populaire, à laquelle elles jetaient en passant proclamations

et cocardes. C'était partout un mélange de surprise, d'incertitude, de stupeur de la part des autorités, et une ivresse de mouvement, de curiosité et d'enthousiasme dans la plus grande partie de la population.

Je vis le maréchal Ney quelques heures; il venait d'avoir une première entrevue avec Napoléon; il s'était présenté avec franchise et loyauté; il avait annoncé à celui avec qui il avait vaincu vingt ans, que son ancien compagnon rentrait sous les aigles, parce qu'il sentait bien qu'il faudrait bientôt les défendre contre l'étranger. Ney n'éprouva aucun embarras à mon aspect imprévu, parce que son cœur n'avait à se reprocher aucun détour : dès le premier mot, toutes mes craintives hésitations étaient évanouies. « — Eh bien, Ida, me dit-il « en riant, les événemens ont tourné à vos sou« haits; vous êtes ravie, n'est-ce pas?

« — A en perdre la tête. Mon ami, comment « est l'Empereur? a-t-il bonne mine? est-il « content?

« — Il serait bien difficile, s'il n'était en« chanté! Jamais dans les plus beaux jours de « sa fortune il ne fut salué par les acclamations « d'un pareil enthousiasme. Je ne vous cache

« pas que je ne pouvais croire à cette réaction
« d'admiration et d'amour.

« Et maintenant, y croyez-vous?

« J'ai fait plus que le reconnaître, je l'ai partagé. Il était impossible qu'un vieux soldat ne « fût pas entraîné par le flot des affections mi-« litaires. Au surplus, cet élan de l'armée, se « levant comme un seul homme, peut être « aussi utile à la France qu'il a été pour moi « irrésistible. Ce ne sera pas trop de cette force « électrique contre l'Europe en masse. Dans ces « critiques circonstances, j'ai parlé, j'ai agi « dans ce que j'ai cru l'intérêt et l'opinion de « mon pays. Mais je ne sais, Ida, en vous l'a-« vouant, c'est à peine si je veux le croire; il me « semble que l'Empereur a une arrière-pensée « avec moi.

« — Cela lui irait bien, en vérité! »

Apparemment que mon intention de rassurer le maréchal me fit mettre un ton comique à ma réplique; car je réussis complétement à dissiper les nuages qui chargeaient encore son noble front. Le peu d'instans qu'il put me donner ne furent perdus ni pour son bonheur ni pour le mien; et, dans notre rapide inspiration militaire, nous embellîmes l'avenir de

tous les souvenirs de gloire et de félicité dont le passé avait été si riche pour nous. Mon imagination rajeunie semblait ressaisir toutes ses illusions, mon ame reprendre tout son délire de tendresse pour Ney; le temps écoulé du 20 avril 1814 au 14 mars 1815, avec ses fâcheuses réminiscences, était oublié; ma main pressait la main du héros de la Moskowa et de Smolensk; mes regards se perdaient dans ses nobles regards, et ma voix, attendrie par tout ce qui peut remuer le cœur d'une femme, prédisait victoires, bonheur, long et glorieux avenir à celui que l'implacable fatalité inscrivait déjà parmi les grandes victimes que les lauriers ne préservent pas de la foudre.

J'osai parler à Ney de Léopold; c'était la preuve de la pureté du sentiment que m'avait inspiré ce jeune homme, envers qui mon ame croyait avoir pris les engagemens sacrés d'une mère.

« — Il n'a pas besoin d'une autre protection « que sa conduite, me dit le maréchal; mais je « ne le perdrai point de vue; je le ferai entrer à « la jeune garde; écrivez-lui. »

Ainsi nous nous quittâmes bien autrement que le 6 mars; et en montant, le 15, joyeuse-

ment dans le courrier, pour retourner à Paris, je me disais : quel changement dix jours peuvent opérer sur la destinée; et ces subites révolutions de deux cœurs m'expliquaient les révolutions des empires, passant aussi en un si court espace par la même mobilité de fortune. Je revis le maréchal Ney à Paris, après le retour de l'Empereur; et c'est au sujet de ce retour si diversement raconté, que je vais dire ce que j'ai vu, ce que j'ai entendu, comme spectateur et comme témoin, au château des Tuileries, le 20 mars, où je restai de planton volontaire, depuis sept heures jusqu'à onze heures, sans faire à mes plaisirs le tort d'une minute.

L'Empereur, revenu par Fontainebleau, était entré aux Tuileries à neuf heures du soir. On a attribué cette nocturne occupation du trône, cette espèce d'incognito de la victoire, à des soupçons, au moins à des craintes sur les dispositions de Paris. Il savait trop bien l'état de la France, pour se défier d'une ville après avoir traversé tant de provinces. Il pouvait être bien tranquille. Il y a dans la bonne ville de Paris de quoi faire de l'enthousiasme pour le compte de tous les nouveaux venus paisibles.

Si, depuis Fontainebleau jusqu'à la capitale, il avait rencontré un peu plus de silence qu'ailleurs, dès qu'il approcha des Tuileries, les transports unanimes durent lui prouver que les précautions étaient inutiles. L'attente d'une foule immense fut enfin satisfaite; Napoléon arriva porté par une foule plus grande encore : cela pouvait s'appeler une cohue à cause du nombre; mais les plus hauts personnages s'étaient faits peuple par dévouement et par délire. Les croix, les broderies, les grands cordons, se poussaient pêle-mêle avec l'artisan et le soldat. Déjà on se heurtait au milieu du bataillon fidèle de l'exil, afin de montrer qu'on était là des premiers pour prêter main forte à l'empire renaissant, afin de profiter le lendemain d'un regard de reconnaissance. Au premier abord, le spectacle était imposant; avec un peu de réflexion, il offrait aussi ses côtés comiques. Que de personnages qui, la veille encore, pleuraient, humblement royalistes, sur les malheurs du drapeau blanc, relevaient fièrement une tête chargée de la cocarde tricolore!... Je me garderai bien d'aucune citation : il faut que tout le monde vive; et comme quelques unes de ces figures ont trouvé l'art d'un

troisième dévouement en faveur de la monarchie, une seconde fois restaurée, il faut savoir ménager chacun dans son industrie : la pitié n'est jamais méchante, et elle doit avoir, dans certains cas, la générosité du silence.

J'aperçus l'Empereur sur ce pavois de bras qui l'élevaient de nouveau vers le trône; je remarquai son sourire; son regard rencontra un grand personnage efflanqué qui se haussait encore sur la pointe de ses énormes pieds, pour cacher entièrement *fama volat*, qui ne venait chercher que des émotions au milieu de cette scène. J'avoue que ma vanité fit son profit de ce sourire si fin, si inexprimablement significatif; mais je fus bien plus heureuse encore en me disant : *Il m'a vue; il dira : elle est partout.* Je me trouvai mieux récompensée que tous ces entrepreneurs de politique. Dans cet immense mouvement, il n'y avait de beau et d'intéressant que le côté militaire. Là on voyait des grenadiers pleurant de joie au milieu de leurs chefs, les Drouot, les Bertrand, les Cambrone, également attendris. Pleine de toutes les illusions qui m'avaient été si long-temps chères et auxquelles j'avais été fidèle, je me mêlais avec toute l'ivresse du bonheur aux

flots tumultueux qui me poussèrent au bas de l'escalier.

Tout était confiance de la part de celui que pressaient tant d'hommages. Il fallait que Napoléon fût un tyran bien peu soupçonneux, car dans cette bagarre joyeuse, non seulement on l'avait approché, mais foulé, heurté, coudoyé. Loin de s'en effrayer, le tyran souriait à chaque mouvement qui le faisait trébucher; il savait bien que ce ne sont pas ces secousses-là qui renversent les trônes. Tout en descendant, je me sentis légèrement touché à l'épaule, et vis un visage comme me faisant signe. Nous traversâmes rapidement les cours, en répondant aux mille questions de ceux dont l'impatience n'avait pas encore été satisfaite. A toutes ces questions de *l'avez-vous vu, se porte-t-il bien?* la personne qui m'avait interpellée ajouta, en me remettant un papier: « Voici vos instructions, votre itinéraire. » Elles consistaient en quelques mots à l'adresse de cinq ou six officiers occupant des postes aux principales casernes de Paris, telles que Clichy, Popincourt, l'*Ave-Maria*, la Nouvelle-France. Me voilà aussitôt montée dans mon cabriolet, m'élançant au grand trot d'un bout de Paris à l'autre,

m'arrêtant à chaque quartier le temps nécessaire pour demander l'adjudant, et recevant dans cette tournée de poste en poste la conviction que l'arrivée, à neuf heures du soir, le 20 au lieu du 21 en plein jour, était, non pas un calcul timide de la part de l'Empereur, mais une nouvelle preuve de sa profonde conviction que, quelles que fussent les dispositions de l'opinion publique, il était sûr de sa destinée par ses anciens soldats. Quoique ma ronde du soir se fût assez prolongée, et qu'il fût déjà tard, je passai, avant de rentrer chez moi, à l'hôtel du comte Regnault. Ne l'ayant pas trouvé, je rentrai chez moi harassée de bonheur, et je me mis à faire au maréchal un rapport militaire sur tous mes travaux de la journée.

CHAPITRE CXLVII.

Une visite à M. le comte Carnot. — Réception chez M. le duc d'Otrante, ministre de la police.

Le *Moniteur*, espèce de maire du palais de tous les régimes, truchement immobile de tous les actes du pouvoir, quel qu'il soit, vint le lendemain même du 20 mars, comme le lendemain de tous les triomphes successifs et contraires des partis, proclamer les victoires de la veille et les ministres du jour. Les nouvelles nominations étaient toutes choisies parmi les plus fidèles amis de Napoléon, la plupart ayant déjà appartenu à ses conseils, et lui ayant donné lors de sa chute des preuves d'un attachement sincère et d'une religieuse reconnaissance. Deux noms, portés sur cette liste du cabinet, portaient un caractère plus prononcé et avaient plus mis en émoi les conjec-

tures des politiques. Ces noms étaient ceux de Carnot et de Fouché. On pensait généralement que cette adjonction de deux des représentans de l'ancien parti républicain indiquait dans Napoléon, empereur pour la seconde fois, la volonté de gouverner autrement qu'il n'avait fait, et de tremper de nouveau son pouvoir, sorti de la souveraineté populaire, dans la source où il avait pris naguère origine, ce qu'il avait pendant dix ans trop oublié. C'est du moins le sens que Regnault de Saint-Jean-d'Angely attachait à ce premier acte de la restauration impériale, tout en laissant percer un secret dépit contre les deux hommes qui avaient été pris pour opérer ce mouvement et cette fusion de tous les intérêts diversement opposés à la dynastie en exil.

J'avoue que je partageais bien quelques unes des défiances de Regnault à l'égard du dernier des nouveaux alliés de Napoléon, parce que quelques relations, trop vagues pour être précisées, m'avaient laissé la conviction que l'ancien ministre de la police n'avait pas été sans rapports avec le château des Tuileries et ses hôtes de 1814. D'ailleurs, plus habituée, dans les vicissitudes alors si extraordinaires de la

politique, à suivre les inspirations de mon cœur qu'à supputer les chances diverses et les fines combinaisons des partis, je ne saisissais pas trop bien l'alliance dont Regnault m'avait parlé de la révolution avec l'empire. Dans ma candeur de dévouement impérialiste, je voyais cependant avec un extrême plaisir la présence d'un caractère aussi franc que celui de Carnot auprès du caractère trop altier, trop *volontaire* qui avait joué plusieurs fois sa fortune et la nôtre. Il me sembla que la bienveillance que m'avait témoignée le défenseur d'Anvers lors de ma dernière entrevue, me faisait un devoir d'aller le complimenter, non pas sur une faveur (une faveur ne devait être rien pour lui), mais sur le rapprochement amical qui s'était opéré entre l'ami de la république et le défenseur de l'empire. Le titre de comte, que venait de recevoir le citoyen Carnot quelques jours après sa nomination au ministère de l'intérieur, indiquait trop de sacrifices mutuels qu'avaient dû se faire deux hommes depuis long-temps séparés de vues, pour ne pas redoubler à mes yeux l'obligation d'un compliment.

Un matin que j'étais allée de bonne heure à l'Ecole-Militaire voir Léopold, désigné et

installé déjà comme officier de la jeune garde qui se recomposait, je passai à mon retour par la rue de Grenelle, et l'idée me vint d'entrer chez Carnot. Je le rencontrai dans la cour comme il sortait à pied, en vrai lacédémonien. Dès qu'il m'aperçut, il fit un signe de joyeuse surprise, et nous rentrâmes dans son cabinet.

« Qui me vaut, Madame, le bonheur de « votre visite, car il me semble que vous m'a- « vez bien négligé ? Les brillans militaires vous « ont fait oublier le vieux philosophe. »

J'étais fort embarrassée cette fois pour causer avec Carnot, comme cela arrive avec les personnes dont la position a changé, et quand on ne sait pas comment ils veulent eux-mêmes qu'on la prenne. Devais-je dire *citoyen*, *Monsieur*, *M. le comte ?* Je tournai ma langue avant de parler, car il n'est rien de plus contrariant que ces petites cacophonies des exordes de conversation ; enfin, je me décidai et je lâchai le mot de *monseigneur*, qualification qui était celle de la place, plus encore que celle de la personne, et qui, quoique entachée de vernis aristocratique, devait, selon moi, sous ce rapport, moins effrayer l'oreille de l'excellence spartiate.

« Non, monseigneur, je n'oublie point mes « amis; et la meilleure preuve, c'est que je suis « ici, et je vous prie de le croire, uniquement « pour vous, car je ne viens point en sollici- « teuse. Je ne ressors pas, vous savez bien, « du département de l'intérieur, mais de celui « de la guerre. Ce n'est point le ministre que « je viens voir, mais l'ami. Je crois vous avoir « déjà fait connaître que j'avais fidèlement rem- « pli la mission que vous aviez bien voulu me « donner pour le Midi. J'ai bien couru depuis « que je ne vous ai vu.

« — Il est quelqu'un qui a plus couru que « vous, et ce quelqu'un-là avait l'Europe en- « tière pour surveillant.

« — Oh! que je vous sais gré de cette allusion « à l'homme extraordinaire appelé désormais à « nous gouverner. Cela me prouve ce que vos « nouvelles dignités m'avaient si agréablement « appris, que votre génie et votre vertu sont « désormais engagés au service de Napoléon.

« — Tout ne me plaît pas dans ma nouvelle « situation; je suis bien aise d'être ministre, « parce que je crois que je puis rendre quelque « service à mon pays, mais je suis assez humi- « lié d'un second titre qu'il m'a fallu accepter

« de la générosité de mon ancien ennemi. Cela « sonne assez mal avec mes opinions bien « connues ; mais il faut pardonner quelque « chose à un homme qui a joué si long-temps « à la monarchie de Louis XIV. La patrie a be- « soin du concours de tous ses enfans ; ce n'est « pas le moment des petites querelles, nous « avons bien une autre dispute sur les bras.

« — Mais, Monsieur le comte, car vous l'êtes « bien, puisque vous l'avez mérité, les titres de « Napoléon sont de grandes récompenses na- « tionales qui n'ont rien de commun avec la « noblesse à parchemins portant privilége et « exemption d'impôt.

« — Encore une fois, ce n'est point l'heure « de batailler sur ces hochets ; je les ai acceptés « pour ne point paraître répondre par une mau- « vaise humeur au retour d'une confiance qui « m'honore et qui met au moins près du seul « homme qui puisse nous tirer d'affaire, un « conseiller qui saura ne pas oublier son man- « dat de citoyen, et qui, petit à petit, tâ- « chera de rendre tout-à-fait homme un capi- « taine indispensable à la défense de nos fron- « tières. A vous dire vrai, je ne crois même pas « que ce titre de comte me vienne de l'Empe-

« reur lui-même. Malgré nous, il a encore au-
« près de lui un autre cabinet qui contrôle le
« nôtre, et qui, nourri dans toutes les habi-
« tudes de 1812, et dans le rêve d'une monar-
« chie qui était devenue vieille en dix ans, a
« cru faire une grande chose que de m'ôter,
« par cette singulière promotion, ma teinte un
« peu trop prononcée de républicanisme. Cela
« est parti de la secrétairerie d'Etat ou des petits
« comités du soir. Je me suis laissé faire, pour
« la première fois de la vie, parce que cela ne
« pouvait causer de tort qu'à moi, et qu'aux
« yeux de ceux qui me connaissent cela paraîtra
« bien plus une complaisance qu'une adhésion.
« J'ai laissé faire un *comte*, afin de pouvoir,
« avec l'aide du temps, de la victoire, du pro-
« grès de l'opinion publique et de la raison
« du chef de l'État, arriver à l'heureuse possi-
« bilité de défaire tous les comtes passés et
« présens. Car enfin je ne suis pas entré dans
« les affaires pour ne pas tâcher d'en tourner
« la direction au triomphe des principes.

« — Et croyez-vous que l'Empereur laisse dé-
« pouiller ses frères d'armes de trophées qu'ils
« ont, la plupart, conquis sur les champs de
« bataille?

« — L'Empereur paraît de très bonne foi « dans l'intention de consulter les droits de « l'homme, un peu plus qu'il ne l'a fait dans « son gouvernement précédent. Il a parcouru « la France; il a pu se convaincre que les peu-« ples ne se lèvent pas pour un homme. Le « temps de l'égoïsme royal est passé, et j'aime « à penser que la victoire ne l'enivrera plus, « et qu'il viendra déposer ses nouveaux lau-« riers sur l'autel de la patrie et de la liberté. « Quant à ses compagnons d'armes, à ses frères, « il ne les emmènera plus dans ses campagnes « comme des favoris. Les récompenses cor-« rompent jusqu'à ce dévouement de la vie, « qui est le plus beau titre qui puisse honorer « le champ de bataille. Quand une première « fois le mot de liberté, prononcé par vingt-« cinq millions d'hommes, arma l'Europe en-« tière contre la France, la révolution venait « de rayer par la main de la loi toutes les dis-« tinctions, tous les ordres et toutes les déco-« rations militaires; nos armées étaient pleines « d'officiers restés à leur régiment malgré les « appels de l'étranger. La perte de ces cordons « ne nuisit point à la valeur, et si le courage de « quelques uns n'en diminua pas, l'enthou-

« siasme de ceux qui n'avaient pas ce regret ou
« qui n'avaient pas eu cette envie, n'en fut que
« plus électrique et plus général. Avec les jouets
« de la vanité, on peut tout au plus s'attacher
« quelques individus, mais les masses ne vien-
« nent à vous qu'à la vue de ces grands prin-
« cipes inhérens au cœur humain, et qui le
« font battre d'un bout de l'univers à l'autre.

« — Mon Dieu! Monsieur le comte, croyez-
« vous du moins à la victoire; vous me pro-
« mettez, j'espère, de conserver cette illu-
« sion-là?

« — Le vrai patriote doit toujours y croire,
« car pour lui la mort est encore un triomphe,
« puisqu'elle le fait échapper à l'esclavage. Et
« vos relations militaires vous donnent-elles
« bon espoir?

« — Tout ce que je connais est dans un dé-
« lire qui doublera les forces de l'armée. Je suis
« sûre qu'un homme en vaudra quatre. » Et
nous continuâmes sur ce ton pendant presque
deux heures. A travers les mots de gloire, de
guerre, il jeta aussi de temps en temps dans
la conversation le mot de constitution. Car-
not m'avoua même qu'il s'occupait d'un grand
travail sur ce sujet, qu'il me serait obligé si

je voulais revenir le voir, qu'il m'en lirait l'introduction. Montrer un pacte social à une femme était une grande galanterie qu'il croyait lui faire, et je fis de mon mieux pour le remercier de son amabilité. Je crus même apercevoir dans ses paroles une espèce de crainte, car il ajouta à la fin de quelques idées émises : « Je crains bien que cette œuvre « difficile ne soit l'occasion d'une rupture... » Avec qui ? je l'ignore, car la phrase ne fut point achevée. On annonça une députation des colonels de la garde nationale, et je me retirai en assurant l'inflexible républicain, comte malgré lui, que je ne manquerais pas de me rendre à sa bienveillante et flatteuse invitation. Mes courses militaires, qui vinrent bientôt de nouveau absorber tout mon être, m'enlevèrent ce plaisir; l'exil seul me rapprocha de Carnot une seule fois, encore en Belgique; et une heure encore, ces deux grands débris de la tempête se consolèrent entre eux.

Vers le même temps à peu près, j'eus également une audience d'un des ministres des cent jours, de Fouché, que, malgré ses bons procédés d'Illyrie, je ne pouvais me résoudre à classer parmi les hommes objets pour moi d'une

favorable prévention. Aussi, je m'empresse de le confesser, cette dernière visite n'était pas entièrement volontaire. Voici, en effet, comment je fus conduite à l'hôtel du ministère de la police. Un soir que je rentrais chez moi assez tard, j'aperçus deux sentinelles à la porte de la maison. « Ah! Madame, que vous arrivez « bien, me dit dès l'escalier ma femme de cham- « bre; ce pauvre Monsieur du troisième qui « vient d'être arrêté. Sa femme est dans les « larmes; une si bonne femme, et que je cause « tous les soirs avant que Madame rentre avec « Joseph, leur domestique.

« — Qu'y a-t-il? m'écriais-je; la maison « qu'habite mon valet devrait bien n'être pas « plus mal notée sous l'empire, qu'elle ne l'était « sous la police de M. D'André.

« — Madame, voyez-vous, voilà comme cela « s'est fait : le Monsieur du troisième, il est « très attaché aux ci-devans; ce n'est pas éton- « nant, ce pauvre cher homme, on lui avait « donné la croix dans les gardes du corps, où « il servait, et depuis trois mois il se levait « tous les matins de bonne heure pour aller pas- « ser par tous les guichets du Louvre, afin de « se faire porter les armes. L'autre, que vous

« aimez tant, il est revenu, et depuis ce temps-
« là le maître de Joseph ne peut plus sortir le
« matin, parce qu'on lui a ôté sa décoration.
« Alors il a travaillé dans un sens opposé, à ce
« qu'ils disent, aux constitutions de l'empire; il
« a répandu des proclamations, il a fait enfin
« beaucoup de choses; si bien, Madame, que
« les gendarmes viennent de venir chercher ce
« pauvre cher homme, qui ne faisait de mal à
« personne, pour le conduire chez le ministre
« de la police. Ah! si Madame, qui a des pro-
« tections auprès des grands, voulait s'en mê-
« ler, elle ferait une bonne action qui cause-
« rait bien du plaisir à une honnête famille, et
« surtout à Joseph. »

Je montai aussitôt au troisième, où je trouvai une famille en larmes, une femme jeune et intéressante, qui m'assura que son mari n'était point coupable, qu'il avait reçu de Gand des papiers qui lui étaient adressés par un de ses oncles pour être distribués à des adresses indiquées, et qu'il les avait répandus même sans les lire. Cédant à toute la chaleur de ma prompte sensibilité, je promis que, dès le lendemain, mon bon et estimable voisin serait rendu à son domicile, et qu'à cet effet je

serais chez le ministre de la police dès mon lever.

J'eus hâte en effet d'aller tenter mon ancien crédit sur l'ame du vieux renard de la police. Je n'avais point demandé d'audience; aussi j'eus bon espoir, rien que par la facilité d'introduction avec laquelle l'excellence daigna faire répondre, à mon nom, qu'il serait à moi dans une demi-heure. J'attendis avec assez d'impatience, n'ayant pour me distraire que les ordonnances de gendarmerie qui se succédaient dans la cour de l'hôtel. Comme j'avais l'air fort émue en entrant dans le cabinet de M. le duc d'Otrante, il vint à moi avec une grâce plus aristocratique que celle que je lui avais connue, et me dit : « Ah! mon Dieu! « Madame, moi qui sais tout, je ne savais pas « que vous étiez à Paris; mon ministère est en « défaut.

« — Rassurez-vous, Monseigneur, vos agens « ne sont point en arrière de précautions, et s'ils « ont oublié dans leurs rapports de vous faire « part de mon séjour à Paris, s'ils ne vous ont « point donné connaissance des preuves de « dévouement qui ont dû me signaler dans ces « derniers temps comme une des plus sincères

« amies de l'Empereur, cela est naturel; la police « n'est pas instituée pour noter les bons, mais « pour surveiller les mauvais. La démarche « que je hasarde aujourd'hui près de votre ex- « cellence vous témoignera que, loin de se relâ- « cher, votre administration pèche plutôt peut- « être par excès de zèle et de précautions.

« — Ce n'est pourtant point mon système « de rendre en rien odieux et tracassier un pou- « voir destiné dans tous les temps à modérer « les passions. Dans le premier mouvement de « toutes les réactions, la police se ressent un « peu de la position de ses agens, presque tou- « jours les mêmes, obligés à chaque nouveauté « de gagner leur brevet de zèle et de dévoue- « ment. Il y a un premier coup de gueule, « passez-moi l'expression, que ces honnêtes « gens sont obligés de donner pour assurer la « conservation de leurs appointemens. Avec « moi cette précaution, ils le savent, est inu- « tile; mais les subalternes n'estiment jamais « assez leur supérieur pour le croire au-dessus « des haines de parti. »

Cette petite explication, échappée à la causerie d'un homme que je savais peu habitué aux épanchemens, me rendit toute ma présence

d'esprit, que l'aspect de cette figure impassible a dû nécessairement toujours ôter aux interlocuteurs de M. le duc d'Otrante. C'était même, je crois, auprès de lui un moyen de flatterie que l'embarras et un air un peu déconcerté quand on l'approchait, et on lisait dans son œil enfoncé et habitué à la dissimulation de tout sentiment, une certaine joie d'état de ce premier succès de son ministère. Je profitai bien vite de son demi-sourire pour lui raconter le cas de mon pauvre voisin, et comme je m'élevais déjà jusqu'à l'éloquence de l'indignation et de la prière, il me répondit : « Voilà bien « les femmes : *un papillon souffrant leur fait « verser des larmes.* Un homme est arrêté, c'est « une chose toute simple. L'arrestation est en « général un acte paternel qui, fait à temps, « empêche un fou d'aller plus loin dans les « sottises qui pourraient le perdre. D'après ce « que vous me dites, votre voisin est un imbé- « cille : on le relâchera en lui recommandant « de se tenir tranquille, et tout sera fini. Vous « vous chargerez de lui donner ce conseil, « quand je lui aurai donné sa liberté, que je « signerai d'ici à quelques heures. De quoi « diable se mêlent des individus obscurs ; est-

« ce que leur cause a besoin d'eux? Il y a un « peuple dans tous les partis qui gâte toujours « les affaires; voyez si le faubourg Saint-Ger- « main bouge : il veut toujours la même chose, « et sait ne pas se compromettre; mais il y a « un tas d'écervelés dans tous les camps qu'il « ne faut pas persécuter, parce que les persécu- « tions ne sont jamais bonnes à rien, mais « qu'il faut surveiller et museler comme votre « voisin. Vos militaires, par exemple, est-ce « qu'ils ne pourraient pas crier *vive l'Emve* « *reur* avec plus de modération?

« — Mais, monsieur le duc, on ne saurait « crier cela trop haut.

« — Je suis enchanté de vous voir dans ces « idées d'enthousiasme; mais, est-ce bien *vive* « *l'Empereur!* que vous criez, et n'y a-t-il pas « quelqu'autre sentiment caché derrière cette « exclamation?

« — Oui, monsieur le duc, il y a l'amour « d'une gloire qui m'est chère.

« — Je le sais bien.

« — Comment! vous le savez bien?

« — Est-ce que la police n'est pas un tribu- « nal de pénitence générale? On y connaît les « péchés militaires aussi bien que les autres;

« seulement, comme ceux-là sont innocens et « qu'ils ne font de mal à personne, on les tient « secrets jusqu'à ce qu'on ait besoin d'en pro- « fiter pour quelque lumière politique. »

Le taciturne ministre se faisait bavard, peut-être afin que je le devinsse; mais je m'en gardai bien, car je ne sais si mes anciennes préventions me trompaient, mais il me semblait entrevoir un peu trop de modération dans le dévouement de Fouché à Napoléon. Un dernier mot surtout éveilla mes idées à cet égard, car en me reconduisant il me dit : « Recom- « mandez bien à vos amis, quels qu'ils soient, « de se modérer et de s'assagir. »

Une fois hors du salon ministériel, je m'élançai comme une folle, tout heureuse de respirer un air plus libre que celui de cet hôtel, qui me rappelait de pénibles souvenirs, plus heureuse encore de la bonne nouvelle que j'allais porter à une famille désolée qui me combla de bénédictions. Deux heures après, les ordres généreux de M. le duc d'Otrante avaient été exécutés. Un ministre de la police qui tient sa parole mérite une note bienveillante dans l'histoire contemporaine.

CHAPITRE CXLVIII.

Papiers brûlés. — Lettres de S. M. Louis XVIII. — Le jeune conscrit.

Au plus fort du délire impérialiste de 1815, je puis me vanter d'avoir eu une admiration sincère, mais de ne l'avoir profanée par aucun sentiment de haine personnelle. Je ressentais toute la chaleur d'une opinion, mais sans jamais descendre aux petites passions et aux sottes vengeances de parti; je n'appelle même pas cela de la générosité; c'était tout simplement du bon sens. On a vu, il y a quelques pages, comment j'avais pris fait et cause pour un brave chevalier de Saint-Louis, colporteur bénévole et inutile de proclamations. A quelque temps de là, je fus priée par une dame de mes amies de m'intéresser à un de ses neveux, seul soutien de sa famille, et que la conscrip-

tion allait enlever, ce qui contrariait, outre ses intérêts, ses opinions. Édouard R. était conscrit en 1814; fils de veuve, il avait été sauvé par les événemens du malheur de quitter sa mère. Au moment de la restauration, un vieil ami de sa famille lui avait fait obtenir un petit emploi au château, je crois, dans les bureaux de M. de Blacas. On m'amena ce jeune homme, qui se croyait royaliste, parce qu'il prenait sa reconnaissance pour une doctrine. Sa figure, plus intéressante que belle; ses manières, timides et brusques quelquefois; de la candeur dans les sentimens, et de la finesse dans l'esprit; je ne sais quoi de distingué, tout annonçait dans Édouard mieux qu'un commis. On lui avait tant parlé de l'Empereur comme d'un méchant homme, chez quelques vieilles dames où il avait la complaisance d'aller tous les soirs entendre dire du mal de l'*ogre de Corse*, pour donner à sa bonne mère le plaisir de se faire tricher au boston; enfin, Édouard avait vécu dans un monde si étroit qu'il craignait d'être persécuté pour avoir passé quelques mois dans un cabinet du pavillon de Flore. Il me disait :

« Imaginez, madame, toutes mes inquié-
« tudes. Non seulement j'ai à craindre d'être

« reconduit de brigade en brigade à un régi-
« ment, parce que je suis coupable de résis-
« tance à la conscription, mais voici encore
« ce que j'ai fait : Depuis le 17 jusqu'au 20
« mars au matin je suis resté à mon bureau
« d'expéditionnaire au château. Tous les zé-
« lés serviteurs de la monarchie ont déserté
« les appartemens pour suivre les fourgons
« de S. M. Louis XVIII. On m'avait bien re-
« commandé de ne point quitter mon poste
« avant d'avoir brûlé une énorme quantité de
« papiers, témoignages de beaucoup de confi-
« dences, de sollicitations et de renseignemens
« qui pouvaient compromettre des hommes de
« tous les rangs et des familles de toutes les
« classes. Hélas ! mon chef aurait bien pu ajou-
« ter : Et de tous les partis ; car figurez-vous,
« madame, qu'il y avait parmi nos solliciteurs
« des gens qui sont venus me faire déloger
« des Tuileries. Dans le premier moment de ce
« bienveillant incendie où Bonaparte aurait
« trouvé des secrets précieux sur un certain
« nombre de ceux qui crient le plus fort au-
« jourd'hui sous ses fenêtres ou dans ses ap-
« partemens même ; dans ce premier moment,
« dis-je, je jetais toujours un œil de curiosité

« sur le nom et l'objet qui me frappaient le
« plus dans les dangereux papiers; et je peux
« vous assurer que la plupart de ces docu-
« mens, qu'on pouvait croire historiques,
« étaient beaucoup plus plaisans que sérieux.
« La singularité qui m'a le plus frappé, c'est
« la rareté des noms vendéens. L'heure finit
« par tant me presser que, bien innocent
« Érostrate, et pour la sûreté de tous, beau-
« coup plus que pour ma gloire personnelle,
« je brulai en masse, et sans aucune autre pré-
« occupation que celle de ne point mettre le
« feu aux cheminées; enfin, je n'avais point
« terminé mon opération, quand un officier
« à moustaches énormes est venu me signi-
« fier l'ordre de vider la place, en ne me di-
« sant pas autre chose, si ce n'est que mon
« cabinet devait être prêt pour un des offi-
« ciers du grand-maréchal du palais. L'officier
« ajouta : Emportez, monsieur, vos bagages.
« Je jetai en effet dans un carton tout ce que,
« dans mon trouble, je croyais m'appartenir. En
« rentrant chez ma mère, je mis en ordre ce pe-
« tit paquet de la peur et de la précipitation;
« mais je m'aperçus qu'il s'y était glissé des
« copies de lettres de S. M. Louis XVIII, que j'a-

« vais été chargé de transcrire. Je me rappelle « bien avoir rendu les originaux; car, à me- « sure que j'en expédiais une, mon chef les re- « mettait dans un petit portefeuille rouge qui « n'est jamais resté dans mon cabinet. Cela n'en « est pas moins inquiétant, parce que si l'on « venait à me persécuter pour mes affaires de « conscription et à faire une descente chez moi, « on pourrait me supposer capable ou d'une « pensée d'infidélité ou, dans un autre sens, « d'une pensée de conspiration. Tenez, madame, « j'ai mis de côté ces papiers, soyez assez bonne « pour en devenir dépositaire : vous n'avez « rien à craindre du gouvernement impérial ni « de sa police.

« — Mais, monsieur, vous concevez des ter- « reurs paniques que rien ne justifie : voyez, « depuis son retour, si l'Empereur a exercé la « moindre persécution. Il ne sait pas ce que « c'est que de descendre à un despotisme de « détail. Il ne tourmentera jamais ses peuples « à coups d'épingles. Ainsi, soyez sans inquié- « tudes, et parlons d'une affaire plus sérieuse, « des moyens de vous exempter du service mi- « litaire, afin que vous puissiez remplir tous « les devoirs d'un bon fils.

« — Voici, madame, ce qu'une personne « qui me veut du bien m'a conseillé : c'est de « me rendre au rappel des conscrits de ma classe « que l'on vient de faire, d'obtenir d'un colo- « nel d'être porté sur les contrôles de son régi- « ment, en restant porté à une compagnie de « dépôt. Un commissaire des guerres employé « à Paris m'attachera à ses bureaux avec un « petit traitement. Ce commissaire pense très « bien ; mais il tient à ne rien demander dans « les bureaux de la guerre, parce qu'il est déjà « un peu mal noté comme *blanc*. Il a même agi « envers moi avec beaucoup de franchise : il « m'a dit qu'il me prendrait dans ses bureaux « pour m'obliger et pour s'obliger lui-même, « parce que, m'a-t-il avoué, en cas de retour des « autres, je lui ferai donner des apostilles du « château pour conserver sa place.

« — Mon ami, quoique je plaigne beaucoup « votre commissaire de songer à un avenir qui « ne se réalisera peut-être jamais, je traduis « tout simplement sa politique par ce mot : il « pense en père de famille qui a sans doute des « enfans.

« — Oui, madame, il pense pour quatre « personnes.

« — A la bonne heure. Quant à vous, j'aime « trop ma mère pour ne pas comprendre votre « attachement pour la vôtre. Le moyen que « vous m'avez indiqué me paraît convenable ; il « vous permettrait de remplir vos devoirs de « fils, sans vous soustraire aux devoirs d'un « Français, qui ne doit jamais fuir un dra- « peau. »

J'écrivis au maréchal Ney une petite note bien détaillée, qui resta sans réponse, parce qu'il avait voulu me ménager une surprise ; car, quelques jours après, Édouard R. vint me voir avec sa mère, pour m'annoncer que tout avait été enlevé dans les bureaux de la guerre, de la manière juste qui lui convenait le plus. Au milieu de la reconnaissance de ce bon fils et de cette bonne mère, je me crus presque de leur famille.

Ce pauvre jeune homme est mort il y a deux ans, après avoir retrouvé, après bien de l'attente, le petit emploi qu'il avait quitté au 20 mars. Il ne m'a jamais demandé la copie des lettres qu'il m'avait confiées, son ancien chef lui ayant assuré que les originaux seuls étaient précieux en fait de lettres autographes. Cependant, comme S. M. Louis XVIII a toujours

passé pour très bien écrire, je crois qu'on ne sera point fâché de rencontrer, sous le rapport de la curiosité historique et littéraire, ces courts fragmens de correspondance dans les *Mémoires d'une Contemporaine.*

A Hartwel, ce 11 septembre 1810.

« On vient, mon ami, de me donner une alerte épouvantable, en me disant que le comte de Pradel avait été ces jours passés à la cité, pour savoir quand il pourrait écrire à son fils, et qu'on lui avait répondu que *la Princesse Amélie* ayant beaucoup tardé, le second *packet-boat* était parti peu de jours après. Je suis d'autant plus fondé à n'en rien croire qu'après votre départ, craignant que le vent, qui n'était pas trop favorable pour votre route, ne vous eût peut-être forcé à rentrer, j'ai lu dans les papiers l'article des ports, que je ne lis jamais, et je n'ai vu le départ d'aucun *packet-boat* de Falmouth. N'importe, j'ai pris cela pour un *warning*, et j'ai tout de suite sauté sur ma plume.

« J'ai reçu, dans leur temps, les différentes lettres que vous m'avez écrites tant de la route que de Falmouth; j'ai vu, après, que j'aurais aussi pu vous donner de mes nouvelles, mais je ne l'ai jamais su à temps. Ce n'est pas que je ne vous aie écrit une fois dès le lendemain de votre départ d'ici, mais vous n'avez eu garde de recevoir ma lettre : elle était avec votre voiture que vous aviez demandée à Thames; elles y ont monté toutes deux la garde pendant deux ou trois jours, et sont ensuite revenues ici de compagnie.

« J'ai vu avec plus de chagrin que de surprise que le voyage a été loin de vous faire du bien. Le temps était si exécrable! mais ce qui m'a fait le plus de peine, c'est que vous ayez été mécontent de votre *packet-boat*, et elle a été d'autant plus sensible qu'elle était inattendue; je croyais, sur la foi de tous les voyageurs, que ceux de ces bâtimens qui sont destinés à des voyages de long cours étaient des espèces de petits palais, et il m'a été dur de déchanter. Que vous preniez un jour le *stage coach* pour venir de Londres, et que vous arriviez ici cahoté, ballotté, maudissant la voiture, une heure après nous en rirons

ensemble; mais passer quinze jours, peut-être plus, dans la saloperie, et à mourir de faim, c'en est trop. Hélas! mon Dieu! j'avais bien lu dans les papiers qu'il y avait une frégate destinée à transporter une dame à Madère; vous auriez pu le lire aussi; mais que peut-on faire sur une pareille indication? Il s'est trouvé que cette dame est lady Tankerville, mère de lord Ossulstone, que la santé de sa fille conduit là. C'est une très bonne femme, très obligeante. Je suis sûr que le duc de Grammont aurait facilement arrangé tout cela, et vous seriez parti huit jours plus tôt de Portsmouth, sur une frégate, faisant en chemin des connaissances agréables à cultiver là-bas. Il y a de quoi se pendre d'avoir manqué une telle occasion.

« En tâchant d'écarter ces regrets, désormais superflus, je m'attache à une idée consolante; c'est celle du temps qu'il a fait les derniers jours du triste carême que vous avez passé à Falmouth, et depuis, jusqu'à hier. J'espère que le commencement aura réparé les torts du voyage par terre, et la suite compensé les inconvéniens de la navigation; mais c'est surtout sur le climat de Madère que je compte. Chassez, je vous en conjure, chassez de votre

esprit le calcul de dix années de plus, ou s'il revient, mettez au mois, l'air plus salutaire aux Açores qu'en Italie.

« Nous nous portons tous bien. Je me suis acquitté de toutes vos commissions, qui toutes ont été accueillies comme nous pouvions le désirer. Nous avons été passer la semaine de votre départ (c'est-à-dire, du lundi 27 au samedi 1er) à Stowe, où nous avons eu le plus beau temps possible. Stowe est beau en toute saison; mais la verdure et le soleil l'embellissent encore beaucoup. Le marquis m'a mené faire une petite excursion de quelques heures sur le grand canal de jonction, *alias* de Paddington. Elle a commencé sous terre et fini dans les airs; c'est-à-dire qu'à l'endroit où nous nous sommes embarqués, le canal passe pendant un mille trois quarts sous une montagne où il y a jusqu'à cent vingt pieds de terre au-dessus de la voûte, et qu'auprès du lieu de débarquement, il traverse une vallée d'environ un demi-mille de largeur, à cent cinquante pieds au-dessus de la rivière qui coule au milieu. Ces ouvrages sont vraiment admirables, et j'ai été fort satisfait de ma course. Monsieur le marquis m'a dit que la totalité du canal de

Liverpool à Paddington, dans un espace de cent quinze milles, avait coûté 1,600,000 livres sterling, et je le crois. Notez que ce sont des particuliers, et non le gouvernement, qui ont fait l'ouvrage.

« Mon malheureux ami le roi de Suède est vengé de la criminelle ingratitude de ses sujets. Par l'élection de Bernadotte, et en se proposant lui-même un pareil successeur, le duc de Sudermanie a mis le dernier sceau à son infamie. J'espère que le duc de P......, qui doit aller conduire la comtesse Piper en Russie, aura accompli son projet, et ne remettra plus les pieds en Suède. La Prusse aura bientôt le même sort. On dit que la malheureuse reine, qui effectivement est morte bien vite, a été empoisonnée parce qu'elle était la seule qui pût encore inspirer un peu d'énergie à son mari.

« Rien de nouveau d'Espagne. Lord Wellington et Masséna sont toujours sur le qui vive. Le premier, très inférieur en forces, a jusqu'ici fait une bien belle campagne. M. le prince de Condé (vous allez dire que je faufile) la comparait hier à celle de Courtray en 1744, qui fit tant d'honneur au maréchal de Saxe.

« Adieu, mon ami, adieu. Dieu vous rende la santé; c'est mon souhait de tous les instans, adieu. »

A Hartwell, ce 5 novembre 1810.

« J'ai reçu, mon ami, vos lettres du 18 et du 21 septembre; j'avais déjà eu indirectement de vos nouvelles par la lettre que vous avez écrite le 29 à La Neuville; j'étais donc rassuré quant à l'essentiel; mais j'étais inquiet pour l'accessoire. Le fait est que le bâtiment porteur des lettres auxquelles je réponds était *bound for Ramsgate*, qu'il a mis un grand mois et plus à y parvenir; enfin, il est arrivé, et j'ai eu le plaisir d'entendre parler directement de vous. Je suis fâché que vous ayez souffert pour le sommeil et pour la nourriture; il faut que celle-ci fût bien mauvaise, car je ne connais personne moins difficile que vous sur ce chapitre; mais celui du sommeil est bien plus important, et je crains qu'à cet égard vous n'ayez pas réparé le temps perdu aussi promptement que je l'aurais désiré. Le raisin, les figues, les atten-

tions même des personnes obligeantes qui recueillent les arrivans, en quoi je suis fort reconnaissant envers Wesber Gordon et M. de Loweia, et je vous prie de le leur dire; tout cela, dis-je, ne suffit pas; encore faut-il pour dormir avoir un gîte à soi. Dans la triste alternative où vous vous êtes trouvé sur ce point, vous avez fait le choix que j'aurais fait : dépense pour dépense, il vaut mieux en faire pour être, suivant ses propres idées, dans une situation plus agréable, que pour prendre ce qu'on trouve dans un endroit qui plaît moins. Cela me fait en ce moment *tirer le bien du mal;* et la distance qui nous sépare, le temps écoulé depuis votre dernière lettre a du moins l'avantage, tout chèrement acheté qu'il est, de me faire penser qu'à l'heure qu'il est votre nid doit être fait; et que déjà un peu remonté pour cela seul que vous aviez fait votre choix, vous vous trouverez peut-être *confortably.*

« J'ai été attrapé tout net par le *packet-boat* de septembre, quelques efforts que j'eusse faits pour me persuader que je ne l'avais pas été; votre lettre en fait foi. Je crains qu'il n'en ait été de même pour celui d'octobre. J'espère être plus heureux ou plus avisé cette fois-ci,

m'y prenant la veille du jour auquel on ferme, dit-on, la malle à Londres. D'ailleurs Bl*** adresse, ainsi qu'il l'a fait les deux dernières fois, le paquet directement à Falmouth, ce qui, d'ici, doit faire gagner au moins vingt-quatre heures. Quant à votre mot du 3 septembre, je ne sais si le brick était simplement croiseur, ce qui est une chose indéfinie, ou s'il avait une autre destination. Tout ce que je sais, c'est que la lettre est à venir; je ne vous remercie pas moins de l'avoir écrite.

«Que de choses depuis ma dernière lettre! M. le duc d'Orléans renvoyé en Sicile par les cortès; la motion en fut faite le 18 septembre à cette monstrueuse assemblée (je dis monstrueuse, car je ne crois pas que les annales d'Espagne en fassent mention d'une où il ne se trouve que trois personnes titrées), et passa à une simple majorité de cinq voix. L'exécution en fut confiée à la régence. Un membre avertit M. le duc d'Orléans d'aller parler aux cortès; il y courut, leur fit une peur effroyable; puis, sans être admis, fut renvoyé au *pouvoir exécutif*. De retour chez lui, il y trouva le gouverneur de Cadix, qui lui tint poliment compagnie jusqu'à son embarquement. Pre-

miers actes de ces mêmes cortès, qui rappellent ceux de 1789.

« Grande victoire remportée sur Masséna par lord Wellington; d'où il résulte que le dernier est à vingt lieues du champ de bataille, dans la position qu'occupait Junot lors de la convention de Cintra, avec cette différence que les vainqueurs de Simiera ne possédaient qu'une petite langue de terre le long de la côte, au lieu que celle dont les vaincus sont les maîtres s'étend des bords du Tage jusqu'à ceux du *Niemen*. Voilà pour le Midi.

« Le roi de Suède est en Russie; il a voulu s'embarquer à Pillau pour venir joindre l'escadre de sir James Saumares; on l'en a empêché. Il a été bien accueilli en Russie. L'Empereur lui a, dit-on, offert l'option de prendre asile dans ses Etats, ou d'être conduit en Angleterre; on ne sait ce qu'il aura préféré. Je lui ai écrit en Russie pour lui offrir le peu de moyens que je possède. J'ai pris des mesures pour être instruit sur-le-champ s'il arrive dans ce pays-ci. Je n'en sais pas plus s'il reste en Russie (comme l'assure une gazette que je viens de lire depuis que j'ai commencé cet ar

ticle); je doute fort d'être en état de vous en dire plus même le mois prochain.

« La princesse Amélie a succombé vendredi dernier à sa longue et douloureuse maladie, et ce malheur a eu des conséquences plus funestes que lui-même. Adorée de toute sa famille, recevant de tous les plus tendres soins, sensible surtout à l'attachement du roi son père, elle a, lorsque les médecins lui ont, environ quinze jours avant sa mort, prononcé son arrêt fatal, envoyé chercher un joaillier de Londres, et a fait, sous ses yeux, monter en bague une boucle de ses cheveux, avec cette inscription : *Remember of me after I am gone.* Elle a placé elle-même l'anneau au doigt paternel. Cette dernière épreuve a été trop forte pour un cœur déchiré depuis si long-temps; et, dès le soir même, le roi a commencé à manifester quelques symptômes de son ancienne maladie : ils ont toujours été croissans. Enfin, des médecins ont déclaré aux ministres que, jusqu'à son rétablissement (qu'ils espèrent, mais dont jusqu'à présent rien n'annonce l'approche), sa majesté était hors d'état de vaquer aux affaires. J'ignore si la princesse a eu, avant d'expirer, la douleur d'apprendre ce que sa

maladie et peut-être l'excès de sa piété filiale ont causé.

« Le parlement était prorogé jusqu'au 1er de ce mois : sa prorogation jusqu'au 29 était décidée ; mais le roi n'a pu signer la proclamation nécessaire, au moyen de quoi les deux chambres se sont rassemblées jeudi, et fort sagement, elles se sont ajournées jusqu'au 15. Ainsi, d'aujourd'hui en dix, commencera *a very momentous crisis*.

« Je me suis acquitté de vos commissions, qui ont été de part et d'autre accueillies avec la grâce coutumière. Je me porte bien ; puissé-je apprendre qu'il en est de même de vous ! Adieu, mon ami. »

A Hartwell, ce 9 novembre 1810.

« Je commence, mon ami, à avoir besoin de réfléchir souvent à la salubrité du climat de Madère, et à tout ce que m'en a dit M. de La Chapelle : car la distance me paraît un peu bien grande. Il y a eu dimanche six semaines que vous avez mis à la voile, et je n'ai pas en-

core de vos nouvelles. Je m'étais résigné pour tout le mois de septembre, mais mon pacte ne pouvait aller plus loin ; il aurait même été plus court, si j'avais écouté tout plein de gens, qui, au bout de trois semaines, s'étonnaient de ne pas vous savoir arrivé depuis un mois. Ce n'est pas que j'aie la moindre inquiétude; il n'y a que deux dangers sur mer, le mauvais temps et les mauvaises rencontres. La Providence a pris elle-même le soin de me rassurer sur le premier par la plus belle saison que de *pieça* l'on ait vue, et quant au second, voici mon calcul : mis à la voile le 29 août, vent supposé mauvais, quinze jours pour avoir passé la hauteur de Gibraltar, après laquelle il n'y a plus rien à craindre; quinze autres jours pour apprendre un malheur, s'il était arrivé; partant, plus d'inquiétude, même déraisonnable, à concevoir depuis le 26 septembre; mais pour ne rien appréhender, on n'est pas moins affamé de nouvelles, et leur défaut se fait sentir chaque jour davantage, surtout les mardis, comme aujourd'hui, parce qu'il semblerait qu'après deux jours de stagnation, on aurait plus de droit à en recevoir.

«Vous n'en attendez sûrement pas ici de la

péninsule; il doit nécessairement y avoir une communication fréquente entre le Portugal et Madère; ainsi vous devez être instruit de la prise d'Almeïda, plus que suspecte de trahison, de la découverte du complot de Lisbonne, et du mouvement rétrograde de lord Wellington; peut-être même de l'arrivée de Lucien à Malte. On veut le représenter comme s'étant évadé, et il avait quarante personnes à sa suite. B. P. ne pouvait donc pas l'ignorer, car il n'est pas servi par des imbécilles. Quel est donc le but de ce départ? Je l'ignore complétement. Tout ce que je sais, c'est que je regarde M. Lucien comme un autre Sinon. Mais il était brouillé avec son frère... Plaisante raison! Querelle de coquin n'est rien. Ils ont le même intérêt, et voilà le lien de ces gens-là.

Du côté du Nord, les cartes se brouillent beaucoup, et ce qui me persuade le plus qu'il va y avoir guerre, c'est que B. P. a fait mettre dans *le Moniteur* qu'il n'avait jamais été mieux avec la Russie. Pauvre Alexandre! il est bien temps d'ouvrir les yeux! Je ne lui donne pas un an pour être réduit au point de son malheureux voisin, dont quelqu'un disait l'autre jour qu'il n'était plus le roi de Prusse,

mais le roi *Prusias*. Viendra ensuite le tour du beau-père, que son indigne vente de chair humaine ne sauvera pas plus que les autres.

«Pour vous donner des nouvelles d'un autre genre, je croyais ce matin que je cachèterais ma lettre en noir, car la pauvre princesse Amélie était sans ressource dès samedi; elle vivait pourtant encore lorsque les gazettes d'hier ont été imprimées; mais je ne sais si ce n'est pas un malheur pour elle, car à la maladie de foie dont elle meurt, s'est joint le feu saint Antoine, sorte d'éruption fort acre et fort douloureuse. Les médecins se sont crus obligés de déclarer leur opinion au roi d'Angleterre, et (dit l'*Observer*, que je craindrais d'affaiblir en le traduisant) «he received the fatal intelligence « with the affliction of a father, the humility « of a Christian, the fortitude of a man.»

« Melchior de Polignac a épousé, le lundi de l'autre semaine, Mlle Levassor, nièce de Mme Ed. Dillon. Les nouveaux mariés ont été passer leur *honey-moon*, non pas à l'anglaise, mais avec leurs parens et *tout plein* d'amis, à Gould-green, chez Edouard Quelquim. Je ne sais plus qui, étonné qu'il y pût tenir tant de monde, disait l'autre jour: «Mais il faut donc que la

maison prête. — Vous verrez, a repris le chevalier de Rivière, qu'elle est de tricot. »

« Tout le monde se porte bien ici; pour moi, vous n'en pouvez douter, au superbe *bouhampere* dont cette lettre est décorée. Adieu, mon ami. »

A Wimbledon, ce 18 novembre 1810.

« Je suis veuf, mon ami; ma pauvre femme est morte mardi. Mes inquiétudes n'ont commencé que le 5, jour où je vous ai écrit; je vous les ai cachées pour ne pas vous en donner à vous-même. Mon ame souffre cruellement, mon corps se porte bien. Ma consolation est de penser à sa mort, la plus courageuse et la plus édifiante qui fut jamais. Elle a reçu, et moi après mon malheur, les soins les plus touchans de la famille et de tout ce qui nous entoure.

« Le roi de Suède est en Angleterre; je ne l'ai pas encore vu. Je vous donnerai des détails par le prochain *packet-boat;* je n'en ai aujourd'hui ni le temps, ni la force, car M. de La Chapelle

part demain matin pour Londres. Adieu, mon ami, aimez-moi, plaignez-moi; je vous embrasse de tout mon cœur. »

A Hartwell, ce 2 décembre 1810.

« J'espère, mon ami, que vous aurez reçu avant cette lettre un mot que je vous ai écrit par M. de La Chapelle, et qu'ainsi elle vous trouvera instruit de mon malheur; il m'est (ce n'est pas vis-à-vis de vous que je monterai sur les planches) infiniment plus sensible que je ne le croyais. Je ne croyais pas, je l'avoue, aimer la reine au point où je l'aime. Je sentais bien une chose, c'est que les jours où sa santé (injuste que j'étais, je la croyais malade imaginaire!) influait sur son humeur, j'avais toute la journée un fonds de tristesse, et qu'au contraire, lorsque se portant mieux elle était elle-même, j'étais tout en gaieté et en bonne humeur (*in high spirits*). Mais je ne cherchais à me rendre raison ni de l'une, ni de l'autre de ces affections. Le moment où j'ai vu le danger m'a fait lire dans mon cœur; ce moment com-

mença, ainsi que je vous l'ai mandé, le 5 du mois dernier; lorsque je vous ai écrit ce n'était encore qu'une inquiétude vague, que je ne puis me repentir de ne vous avoir pas fait partager. Je vais m'expliquer.

« Je vous ai dit que je l'accusais d'être malade imaginaire, et sur cela je me fondais sur le dire de Collignon. Ma confiance en lui était fondée sur la manière dont il l'avait traitée en 1803, et je croyais tout ce qu'il me disait. Je savais très bien qu'un médecin peut se tromper dans la partie conjecturale de son art, mais je n'imaginais pas qu'il pût en être de même pour un fait matériel. Par exemple, elle me disait qu'elle avait les jambes enflées; il le niait, et moi je m'en rapportais à celui des deux qui semblait devoir le mieux s'y connaître. Enfin, le dimanche 4 novembre, elle me dit qu'elle voulait consulter Lefaivre. Je lui transmis ses ordres; il y alla le lendemain au matin, tout aussi incrédule que moi; mais au retour il n'était plus le même; cependant, pour me ménager, il ne me montra pas toute la triste vérité, et se contenta de me dire qu'il y avait réellement de l'enflure, et que cela pourrait devenir sérieux. Ce fut ce jour-là que je

vous écrivis ; mais dès le mardi 6 il changea de langage, et me déclara sans détour que l'hydropisie était formée, et que le défaut absolu d'urines la rendait très alarmante; qu'à la vérité il ne désespérait pas que les remèdes pussent les rappeler, mais que, s'ils n'en venaient pas à bout, cela serait fort court. Ce furent ces propres expressions, et le bandeau tomba de mes yeux.

« La nuit avait été fort agitée, et le matin on lui appliqua des vésicatoires aux deux bras, pour tâcher de s'opposer à l'infiltration dans la poitrine. J'eus, pour la dernière fois, le triste mais sensible bonheur de la servir, en replaçant les couvertures que l'agitation de la nuit avait dérangées. La journée du mardi ne se passa pas mal. Elle avait repris sa sérénité, et plaisanta même avec moi sur les premières souffrances que les vésicatoires lui causèrent; mais, le soir, la levée des emplâtres fut pénible; le pansement du mercredi 7 au matin le fut encore plus, et fut suivi d'une crise de faiblesse et d'étouffement qui la fatigua beaucoup; elle ne fut pas de longue durée; mais elle revint à midi, à la suite de laquelle elle prévint la proposition qu'on allait lui faire de voir son con-

fesseur; et d'abord après sa confession, elle demanda les sacremens, qui lui furent administrés vers les trois heures par M. l'archevêque. On eût dit que Dieu lui avait rendu toutes ses forces pour ce grand acte, car l'excellent archevêque, accablé de douleur, se trompa plus d'une fois dans les cérémonies de l'extrême-onction, et elle le redressa avec un calme et un sang-froid qu'elle n'aurait pas eus si elle avait été près du lit d'un autre. Le reste de la soirée s'en ressentit; je rentrai chez elle un peu après la cérémonie, et je voudrais que vous eussiez vu l'expression de son visage lorsqu'elle me tendit la main.

« La nuit ne fut pas très mauvaise, mais le réveil du jeudi 8 fut fâcheux, et il y eut une crise un peu moins forte cependant que celle du mercredi; mais les urines ne coulèrent pas plus que les jours précédens. Cependant, sur le soir, il y eut une petite évacuation de ce genre; et votre pauvre ami, qui saisit facilement la moindre espérance, était presque remonté; mais cet effet de la nature n'eut pas de suite. Ce jour-là fut celui des arrivées. Du moment que les sacremens avaient été décidés, j'avais envoyé avertir tout le monde; mon

frère arriva de Londres à onze heures du matin; mes neveux, qui étaient à Domington, chez lord Moira, à neuf heures du soir, et M. et Mme la princesse de Condé à dix heures. M. le duc de Bourbon, qui n'était pas à Londres, n'arriva que le lendemain. La nuit ne fut pas mauvaise; le vendredi 9, la crise du réveil fut moindre que les autres, et la journée ne fut point mauvaise; mais point d'urines et beaucoup de difficulté à avaler. J'ai oublié de vous dire que les médecins avaient exigé qu'il n'y eût que peu de monde à la fois dans la chambre et qu'on n'y restât pas long-temps; de manière que nous passions la journée dans son salon, et nous nous relayions pour entrer dans la chambre, où il ne restait toujours que Mme de Narbonne, et puis, un peu plus que nous, le duc d'Havré, l'archevêque et l'abbé de Bréan. Ce même vendredi au soir, elle voulut que l'abbé de Bréan l'entretînt de religion; ce qu'il fait presque aussi bien que le respectable abbé Edgeworth. Elle prenait part à la conversation quasi comme en société; et ce jour-là je me retirai avec de l'espoir, quoiqu'il n'y eût point d'urines.

« Le samedi 10, la nuit avait été passable, et

à neuf heures, qui était le moment ordinaire des crises, il n'y en avait point encore eu; mais peu après elles commencèrent. Je vis alors combien peu elle se faisait illusion et avec quelle tranquillité elle envisageait sa fin. Pour me faire comprendre, il faut vous dire qu'un homme attaché à mon frère, qui s'appelait Motte, mourut en 1769 par une si grande tempête, que, depuis ce temps-là, pour exprimer le temps le plus affreux, nous disions entre nous temps de la mort de Motte. Le triste samedi, la pluie et le vent étaient plus violens que je ne les ai encore vus en Angleterre, et nous en parlions. Tout d'un coup elle s'interrompit en disant : « On ne dira plus *temps de la mort de* « *Motte.* » Je ne répondis rien, mais la mort retentit dans mon cœur plus encore qu'à mes oreilles. Elle avait peine à respirer dans son lit : on la plaça dans un fauteuil, et là la crise augmenta à tel point que les médecins craignaient qu'elle ne pût pas la supporter. Elle demanda l'abbé Bréan, qui, n'ayant pas vu le commencement, avait cru pouvoir aller à Aylesbury; à son défaut elle fit appeler M. l'archevêque, et, après s'être entretenue un moment avec lui, elle l'envoya nous dire qu'elle

désirait nous voir tous encore une fois ; mais dès lors, n'ayant pas la force de nous parler, nous entrâmes, et au bout de quelques momens elle nous fit signe de nous retirer. Peu après elle demanda les prières des agonisans, que l'archevêque récita. L'abbé de Bréan arriva vers la fin et les acheva, car l'archevêque ne pouvait presque plus articuler ; ensuite celui-ci lui donna l'indulgence *in articulo mortis*. Cependant la crise diminuait, et ses forces étaient revenues. Elle me fit appeler ; et l'archevêque, portant la parole, me demanda pour elle pardon de tous les chagrins qu'elle avait pu me donner. « C'est moi, répondis-je, qui « vous conjure de me pardonner tous mes « torts. — Non, me dit-elle, l'abbé de Bréan « sait bien que je n'ai rien contre vous. » Ensuite, sentant que mes larmes inondaient sa main : « Ne m'attendrissez pas davantage, « ajouta-t-elle avec la même douceur, je ne « dois plus m'occuper que du Créateur, devant « qui je vais paraître, et que je prierai bien « pour vous. » Quand je fus sorti, elle fit successivement appeler mon neveu et ma nièce, qu'elle bénit avec les expressions les plus tendres ; le duc de Berri, auquel elle donna des

avis aussi sages que touchans, et mon frère, auquel elle parla avec la même sensibilité. Peu après, l'abbé de Bréan vint de sa part me prier de m'en aller chez moi. J'obéis; mais vous pensez que ce......... » (*La suite manque.*)

CHAPITRE CXLIX.

Le rendez-vous avec Ney. — Le balcon et le parapluie.

Dès que le maréchal Ney revint à Paris, appelé pour la formation de la jeune garde, je reçus un mot de lui, qui, sans aucune provocation de ma part, vint me surprendre par l'indication d'un rendez-vous chez un restaurateur des Champs-Élysées. Heureuse de cette tendre spontanéité, j'arrivai la première, suivant mon impatiente habitude en pareil cas. J'étais en femme, et sans aucune affectation de parure; toutefois ma toilette se faisait remarquer par cette élégance riche qui, pour peu qu'elle ne revête pas une figure désespérée, attire toujours un peu l'attention dans les promenades. Il y avait une grande affluence de militaires dans les Champs-Élysées. Toutes ces martiales phy-

sionomies respiraient la joie et la confiance, comme aux plus beaux jours de nos triomphes; et pour peu qu'on prêtât l'oreille, on entendait citer quelque parole populaire de Napoléon. « Quel avancement dans l'armée! voilà tous nos sergens, sous-lieutenans, tous nos lieutenans, capitaines! » tel était le cri de la plupart des groupes. « Car ce sont les sous-officiers qui ont ramené le petit homme. Les *gros bonnets* se faisaient prier, craignaient de se mettre en avant : l'Empereur a bien remarqué cette différence de dévouement; nous autres seuls nous l'aimons, il nous aime aussi de préférence. Entre lui et ses vieilles moustaches, c'est à la vie et à la mort. »

Emportée par ma curiosité, et plus encore par cette expression de sentimens qui m'étaient chers, pour écouter tous ces belliqueux propos, je m'étais un peu éloignée du point indiqué de notre rendez-vous. Pour surcroît de distraction, je fus abordée par une de ces connaissances bannales qu'on rencontre toujours avec indifférence, mais dont la présence me devenait ce jour-là une insupportable contrariété qui allait jusqu'au malaise. Je tremblais de voir paraître celui que j'attendais avec tant

d'impatience, et j'écoutai avec une espèce de rage les mille et mille réflexions que cet importun me faisait subir.

Ce monsieur m'annonça, au milieu de toutes ses inutilités, une agréable nouvelle : une revue où Cambrone devait apporter les aigles de la garde. « L'empereur prononcera un de ces discours qui vont droit au cœur du soldat; tout ira comme par le passé. Rien n'est changé autour de lui, ni lui-même; c'est tout notre empereur de Tilsitt et de Moskow. » Je réussis enfin à me débarrasser, dès que j'aperçus Ney, qui me faisait signe de le suivre.

Ney avait pris sur la gauche, et moi je le suivais à grandes enjambées. J'arrivai toute hors d'haleine, et fus plus que surprise de voir Ney renvoyer son cabriolet, et entrer dans une de ces petites guinguettes de médiocre apparence où les ouvriers vont passer leur second dimanche, autrement dit leur lundi. Le maréchal était enveloppé dans une immense redingotte, et le visage caché sous un vieux chapeau rond; moi, au contraire, avec mon vitchoura, mon voile et mon cachemire, j'éprouvais quelque hésitation à entrer, et je faisais presque la mine de Clara au petit escalier du château de

Hachincterzof. Ney monta sur une espèce de balcon de bois, jetant sur moi des regards mécontens et boudeurs. Il semblait me reprocher mon indécision... dès lors je n'en eus plus l'ombre. Un gouffre, un brasier, un abîme, je ne sais quoi de plus effrayant encore ne m'eût point arrêtée : de bonne grâce je m'y fusse précipitée pour répondre à celui qui m'appelait. En moins d'une minute, et rapide comme la pensée, je me trouvai au haut du plus hideux et du moins commode des escaliers; mais j'étais pressée dans les bras du maréchal... Que de questions! que de joie! Il connaissait l'homme que j'avais rencontré dans les Champs-Élysées. Je contai ce qu'il m'avait dit.

« Cet homme a raison, sa politique est la « bonne; mon Dieu! tout roule sur le même « pied que s'il n'eût jamais été question d'abdi- « cation.

« — L'empire, cette fois, durera-t-il?

« — Ma chère, nous y ferons de notre mieux. « Les républicains seront furieux, l'Empereur « est tout d'une *pièce* comme avant.

« — Avez-vous vu Regnault depuis votre re- « tour?

« — Non »; et alors nous causâmes quel-

ques instans de choses fort inutiles à répéter. Le temps était à la pluie, mais très doux. Rien ne peut donner une idée de l'étrange retraite qui recevait nos confidences : une laide chambre, remplie de tables, avec des nappes fort peu engageantes.

« Il faut pourtant, Ida, avoir de l'appétit ici

« — La chose est difficile.

« — Allons, ma chère, quand on a mangé de « la vache enragée en Russie, il ne faut pas re- « culer devant la gibelotte de la guinguette et « le litre de la barrière, et la bonne compagnie « dont nous sommes menacés.

« — Vous n'avez pas à la craindre, j'ai loué « toutes les tables, et nous sommes pour un jour « propriétaires exclusifs du balcon. » Là-dessus il ouvrit la porte de plain-pied qui y donnait entrée, et son mouvement était si original, que j'éclatai de rire à l'exécution. Depuis bien long-temps je n'avais vu Ney que triste, souvent contrarié, et toujours plus que raisonnable. La différence de ses manières était aussi grande qu'agréable pour moi, et ce contraste me rendit, avec la puissance des souvenirs, toute l'ivresse d'une des plus douces réalités. Je lui communiquais ces empressemens pas-

sionnés auxquels, dans mes plus heureux jours, il trouvait tant de charmes!

« Ida, me dit-il, nous nous battrons encore.
« Aurez-vous un reste de goût pour le plus beau
« métier du monde?

« — Tant que vous en serez, M. le maréchal.

« — Allons, à la dernière campagne. » Nous continuâmes long-temps sur le même ton, j'étais dans mon élément, la folie; et Ney, en la partageant, l'excitait encore davantage. Je ne sais pourquoi je hasardai quelque chose sur ma conduite de 1814, et le mot de *fama volat* m'échappa.

« Ah! c'est donc vous qu'on appelle ainsi?
« Comment! cette histoire est vraie? » Par bonheur le pas lourd de la fille d'auberge retentit dans l'escalier, et vint me sauver l'embarras des explications, sans quoi j'eusse grandement couru risque d'une répétition de la scène du Dniéper. « Mon ami, ne me gâtez pas cette
« bonne journée, je n'ai aucun tort là-dessus. »
Je brodai fort adroitement ce que je savais pouvoir le mieux le calmer, et j'y réussis complétement. Je ne parlerai pas même de notre dîner de campagne, nous n'y songeâmes ni l'un ni l'autre; mais je ne puis taire les plaisirs du dessert,

qui fut pris sur le balcon, et marqué par une singularité trop piquante pour n'en pas faire mention. Il se faisait dans l'établissement quelque vacarme; je passai sur le balcon, d'où l'on entendait tout : c'étaient des soldats et des hommes du peuple, quelques femmes plus que suspectes ; tout cela parlait, buvait, chantait à étourdir. Ney avait fait servir et fermer la salle; mais pour sortir, il eût fallu passer au milieu de ce monde, et il était probable que si l'on eût reconnu le maréchal, dont l'humeur était fort gaie, il eût fait là quelque station. Les jours n'étaient point encore longs, et la nuit, déjà favorable, nous donna l'idée de nous mettre dans le coin du balcon pour prendre le dessert, et écouter seulement ce qu'il était plus dangereux de voir. Nous voilà donc installés presqu'en dehors de l'appartement. Quelques minutes après, un coup de vent pousse et ferme derrière nous la porte, et nous suspend en plein air devant l'enseigne mal barbouillée d'une gargotte de barrière. Mon Dieu, où le bonheur va-t-il se nicher? Car, dans ma longue carrière de folies, je ne puis me rappeler qu'un seul moment comparable en émotions enivrantes à ce moment bizarre et déli-

cieux, placé entre des ressouvenirs pénibles et de prochaines et éternelles douleurs. Pour échapper aux regards qui pouvaient nous surprendre, nous nous étions assis du même côté, bien près, trop près l'un de l'autre, serrés entre la table et le mur; par une singularité du moment, la circonstance qui devait le plus faciliter la conversation la ralentit jusqu'au silence, mais jusqu'à un silence qui n'était point un vide de l'ame.

La société que nous entendions malgré nous, était fort curieuse à écouter comme étude populaire; les soldats, qui en faisaient le fond, retombaient toujours, malgré leurs distractions bachiques et sentimentales, dans leurs joies guerrières. L'Empereur était plus souvent invoqué que l'Amour. « Nous l'avons « enfin, le petit homme, et dans quelques jours « la mère et l'enfant viendront le rejoindre aux « Tuileries. — Oui, dit Ney, si nous réussissons « à les aller enlever tous deux. » Le temps était magnifique lorsque nous étions arrivés; mais le ciel s'était couvert, et la pluie commença à tomber. J'avais par hasard pris la précaution d'un parapluie. Impossible de penser à évacuer la place avant la garnison d'en bas. « Résignons-

« nous à l'abri du parapluie, m'écriai-je en « l'ouvrant : cela n'est pas noble comme un « drapeau; mais puisque nous sommes en ha- « bits, nous ne dérogerons pas. Wellington « s'en sert bien en grand uniforme et à che- « val; les soldats du pape montent la garde « avec des ombrelles. Au fait, tout est préjugé « et habitude. » Pendant la savante dissertation sur les parapluies, nous en profitâmes, et chacun de nous le plus possible, ce qui nous rapprochait encore plus; j'étouffais de rire et j'osais à peine respirer. C'était absolument la scène de *Paul et Virginie*. Malgré la ressemblance de la position, j'en fis la remarque : mais je ressemblais si peu à l'innocente créole, que Ney n'y tint plus. Il quitta le parapluie et se rapprocha de moi davantage pour que la comparaison fût plus vraisemblable, ou plutôt pour qu'elle le fût moins. Mais si je n'étais point Virginie, s'il n'était point Paul par la candeur, les battemens de nos cœurs nous disaient cependant que nous nous aimions autant. Ma tête se perdait par la crainte du voisinage, par le trouble d'une chute si facile dans un équilibre de position si menaçante. Il me sembla alors que le balcon se brisait, que la terre

tournait autour de nous, et que le monde entier échappait à ses mouvemens et à ses lois.

Nous restâmes là plus d'une heure, et sans le tambour de l'appel, qui renvoya le poste militaire assez bruyamment, je ne sais quelle aurait été la fin de ce tête-à-tête en plein air, dont le mystérieux abri dérobait au moins le charme à tous les regards. Le siége étant levé, Ney me prévint qu'il ne pourrait me voir de plusieurs jours.

« Mais demain je vous apercevrai à la re-
« vue, aujourd'hui me console de demain; de-
« main, cependant, je veux encore, cachée
« dans la foule, jouir de cet incognito du cœur
« qui, sous le soleil brûlant de l'Espagne et
« sous le sombre ciel de la Prusse, me valut si
« souvent le bonheur de rencontrer vos re-
« gards, dont un seul payait si bien mes périls
« et mes fatigues. »

Nous nous quittâmes près de l'arc de triomphe. Le lendemain devait avoir lieu la revue d'un corps d'armée qu'avait commandé le malheureux duc de Berry; j'y courus, j'espérais voir Ney. Il y eut un beau moment, celui où Cambrone et ses compagnons de l'île d'Elbe passèrent avec les aigles de l'exil; l'Empereur, à

ce moment, prononça un de ces discours où se trouvait toute l'éloquence qui si souvent a réuni les Français par les images de la gloire et des prédictions de triomphes.

« Que ces aigles vous servent de ralliement ; « les donnant à la garde, je les donne à toute « l'armée..... Jurez que ceux qui voudraient en- « vahir notre France n'en soutiendront jamais « les regards. » Le cri de *nous le jurons!* s'éleva dans les airs : à ces éclats on eût dit que la Victoire elle-même le répétait. Je rencontrai une foule de frères d'armes, et il fallut accepter un déjeuner militaire après la revue. C'est là que furent tumultueusement discutés les projets et les vues de l'Empereur : il y avait quatre fort jolies femmes à ce déjeuner, et toutes nous étions parées du bouquet de violettes obligé; ces dames, à chaque bond du Champagne, en détachaient quelques feuilles pour les placer aux boutonnières des cavaliers, aux cris de *vive l'Empereur! vivent les braves!* J'aimais à les entendre; mais je ne faisais point chorus avec elles, ce qui me valut plus d'une maligne remarque. L'une de ces dames était amie d'un peintre célèbre qui avait fait passer ses opinions sous son pinceau; elle montra les

plus jolies et les plus plaisantes caricatures, en riant aux larmes; enfin, la petite personne pétillait de *bonapartisme* au commencement de 1815, et le 26 septembre de la même année, elle déclara à quelqu'un que mes angoisses pour un illustre prisonnier intéressaient vivement, « que cette pitié et cet intérêt étaient « fort mal placés, parce qu'elle me connaissait « pour une femme *révolutionnaire.* » Je pense que cette dame, qui était, comme moi, assez bien encore en 1815, doit en être au repentir, et ce petit trait de souvenir sera toute ma vengeance. Parmi nos convives il y avait un parent de Lanjuinais dont l'enthousiasme pour Napoléon allait presque jusqu'à l'aliénation mentale; et lorsque, dans le fol entraînement de la conversation, j'eus laissé échapper que je connaissais le colonel de Labédoyère, je craignis que son dévouement ne me prît à la gorge par excès d'admiration. « Voilà, s'écria-t-il, le « modèle à tous! Labédoyère est noble pour- « tant; mais c'est, comme Lasalle, une fois « noble de naissance et six fois noble par « sa bravoure. » Je fus contrainte de donner à l'orateur mon adresse, et nous nous séparâmes.

Je reçus le lendemain une lettre de Léopold, qui venait de changer de régiment, et qui se trouvait alors avec le général Clauzel à Bordeaux. Cette lettre me causa une joie bien vive; j'y lus la certitude que Ney même, sans me le dire, avait pensé à celui que je lui avais peint digne de son glorieux appui. Je répondis à Léopold de façon à flatter ses espérances ambitieuses. Hélas! les illusions qui font braver la mort sont bien excusables! Que de milliers d'hommes se faisaient tuer en croyant trouver dans leur giberne le bâton de maréchal!

N'ayant point vu Ney depuis notre dernière et si singulière entrevue, je lui écrivis; mais n'ayant point reçu de réponse à une lettre qui n'avait pas été reçue elle-même, je ne saurais dire l'effroi que me causa le sort de ce billet, écrit avec sécurité sous l'inspiration du délicieux souvenir qui l'avait dicté. Mais comme Ney ne me répondait jamais exactement, je fus bien obligée de me calmer un peu jusqu'à notre première entrevue. Quand je lui parlai de mes inquiétudes sur cette lettre, il tomba dans une inexprimable agitation.

« Je ne puis vous faire aucun reproche, ma

« pauvre Ida ; mais si la lettre a été remise à « ma femme, je serai l'homme le plus malheu- « reux. Ma bonne et chère Ida, je puis vous le « dire : je l'aime ! son bonheur, son repos, « me sont plus chers que ma vie. Si elle est « instruite, je le découvrirai aisément, car ni « son cœur ni ses regards ne savent feindre. » Je fis effort pour dissiper l'effroi tendre de ce guerrier qui ne trembla jamais. Je ressentais presque aussi vivement que lui son émotion ; car au lieu de lui en vouloir, je l'aimais de son amour pour la jeune et belle mère de ses enfans ; c'était une qualité de plus qu'il ajoutait à toutes les qualités du guerrier qui avait captivé mon cœur. Le billet ne se retrouva point, mais le repos de Ney ne fut nullement troublé ; lui et moi nous nous tranquillisâmes sur le sort de cette pauvre lettre. Qu'on juge de ma surprise, lorsqu'à quelque temps de là, D. L*** vint me montrer une copie exacte de ce billet et une note très exacte aussi des lieux où je m'étais trouvée avec le maréchal la veille du billet ! Napoléon avait à peine remis le pied sur le territoire français, que toutes les vigilances bonnes ou cruelles avaient repris leur inquisitoriale activité. Je ne pus de plusieurs jours

joindre Regnault; enfin il m'écrivit de venir le trouver; il voulut me faire faire un voyage à Lille, dernier séjour de S. M. Louis XVIII.

Regnault me lut une lettre que M. le duc d'Orléans avait adressée au duc de Trévise; j'en ai retenu quelques expressions : j'avais dit souvent à Regnault que j'avais vu ce prince (alors duc de Chartres) au moulin de Valmy, à Jemmapes, à Tirlemont. En citant le passage de cette lettre, Regnault ajoutait : « Voilà les « sentimens d'un grand cœur, d'un prince fran- « çais. L'Empereur, qui se connaît en supério- « rités, admire cette conduite. La première fois « que je vous ferai parler à Napoléon, il faut « amener vos souvenirs de 92, et parler du « bataillon de Mons.

« — Pour demander la retraite ou les Inva- « lides ?

« — Non, pas encore, mais pour entendre « l'éloge du prince dont vous m'avez vanté la « bravoure. L'Empereur aura les plus grands « égards pour toute la famille. »

Regnault me paraissait moins transporté que Ney, et presque soucieux, quoiqu'il fût enchanté du retour de l'Empereur; mais il ne se faisait pas illusion, et cet enthousiasme du re-

tour, il savait bien que sa durée tenait à l'espoir qu'on donnait de l'alliance de l'Autriche, de l'arrivée de Marie-Louise et du roi de Rome.

Vers cette époque, un officier de la division Gardanne, qui combattait dans le Midi avec le général Grouchy, m'adressa une longue épître fort enthousiaste. Cette lettre sans date, restée dans mes papiers, me valut, en 1817, douze jours d'arrestation à Ostende, et me fit bien prendre la résolution de ne garder désormais aucune correspondance sujette à la plus légère interprétation politique.

CHAPITRE CL.

Coup d'œil sur Paris après le 20 mars. — Mon Journal. — Mes projets. — Nouvelles de Noémi. — Chute de Murat.

Une chose était bien remarquable alors, c'était la crédulité des personnes les plus distinguées de tous les partis. J'ai entendu de jolies femmes fort dévouées aux Bourbons m'affirmer que le roi n'avait pas quitté Lille, et que les provinces entières, à l'exception de Paris, avaient repris le drapeau blanc. D'un autre côté, j'ai vu mes amis les plus avant dans les affaires et dans les confidences du gouvernement et de l'Empereur compter, pour la fortune de Napoléon, sur le concours de l'Autriche. Beaucoup avaient la certitude qu'en attendant qu'il se prononçât, le beau-père de Vienne enverrait toujours, en avance de son dévouement, Ma-

rie-Louise et le roi de Rome. Dès que le télégraphe remuait, on était aussitôt persuadé que c'était pour signaler leur arrivée.

Malgré son septicisme en toutes choses, Regnault de Saint-Jean-d'Angely lui-même n'était pas loin de partager les croyances populaires. Je les combattais quelquefois dans mes conférences du matin, ou dans un petit journal que je faisais pour lui avec toutes les observations que ma vie un peu nomade me mettait plus que personne en état de rendre curieux et instructif pour un homme qui ne voyait l'opinion que de sa voiture. Si Regnault ne l'a pas égaré ou détruit, on a dû trouver dans ses papiers un album quotidien, commencé le 20 mars et continué jusqu'à mon départ pour l'armée. Je lui rendais compte, jour par jour, de mes démarches, de mes courses, de ce que le hasard et mes relations de toutes espèces avaient pu m'apprendre, en ce qui touchait l'Empereur et son gouvernement. Je ne désignais personne, jamais d'insinuations sur les noms propres, parce que je voulais bien éclairer sur ce qu'il pouvait être utile de connaître, mais je me fusse empoisonnée plutôt que de laisser percer quoi que ce fût qui eût pu attirer, je ne dis pas

les persécutions, mais encore les plus simples attentions sur le moindre des citoyens.

Je ne relate ce petit service d'une correspondance toute d'intimité entre moi et un ancien ami, que parce que le souvenir de Napoléon s'y rattache. J'eus la certitude que mon journal passa plus d'une fois sous ses yeux, et que quelques bonnes et sévères vérités, mêlées à d'utiles avertissemens, furent plus d'une fois approuvées par lui.

Ma vie tout entière se dépensait ainsi gratuitement. Jamais la pensée d'un sordide intérêt n'enflamma l'ardeur de mon zèle. Je puis dire que la poursuite des seules illusions du cœur m'a coûté des flots d'or et quelquefois des torrens de larmes. Regnault cependant, à cette époque, me parla du projet de me placer dans la maison de la reine Hortense; mais cela ne fut pas discuté. Ce n'était guère qu'un de ces propos de bienveillance que les grands politiques risquent quelquefois avec leurs créatures, pour tenir en haleine un dévouement que leur connaissance du cœur humain ne leur permet guère d'attendre toujours du désintéressement et de l'affection.

Ce besoin d'agitation et de mouvement que

j'éprouve sans cesse me donnait, en effet, une certaine utilité politique : je voyais, en outre, beaucoup de monde, et de tous les rangs. Il me semblait déjà remarquer un certain changement dans l'opinion publique. Toutes tentatives de résistance avaient cependant échoué.

Madame la duchesse d'Angoulême avait quitté Bordeaux, M. le duc d'Angoulême pacifié le midi par une capitulation. Avec ces apparences de force et de victoire, je pensais que l'Empereur pouvait se trouver heureux d'être monté de nouveau sur un trône défendu par une armée : mais il y avait une tendance d'opposition sourde, sinon déclarée; ses partisans même le blâmaient sur quelques points. Partout on parlait politique; et, ce qui n'était pas arrivé autrefois, on ne craignait pas de discuter les intentions de l'Empereur. Souvent, dans les salons que je devais supposer les plus bienveillans, j'entendais dire : En débarquant, Napoléon a bien proclamé notre indépendance, mais voyez ce qui arrive, la Constitution se fait attendre. Puis des plaintes sur cette nouvelle Charte, que l'on dénigrait avant de la connaître; sur la cour, qui envahirait encore tout. Dans cette confusion de doléances, il me

semblait que personne ne savait ce qu'il voulait. Malgré quelques démonstrations extérieures, Napoléon montrait encore clairement qu'il voulait, comme toujours, être très absolu, et placer toute sa confiance dans son armée, qui le lui rendait bien en fanatisme et en amour.

Je vis Ney le jour où on nomma la chambre des pairs; je lui dis tout ce que j'entendais : « Laissez-les se débattre, ils cèderont à la main « de fer de la nécessité; il y aura de beaux « discours, puis des soumissions. » Toutes les mairies, toutes les officialités publiques venaient d'être ouvertes aux votes que l'acte additionnel engageait tous les Français à émettre. Ney me cita comme curieux, par leur énergique simplicité, deux votes de ces registres de l'opinion, écrits de la main de deux personnes bien connues. L'un acceptait, parce que l'*acte proscrivait la famille royale;* l'autre disait : *moi je refuse pour cette clause.* Voilà, ajoutait le maréchal, quelque chose de bien, de la franchise; au surplus, je suis content de Napoléon, il y a dans sa conduite du grand, du vraiment loyal.

Je voyais quelquefois, à cette époque, un Hollandais lié intimement avec le secrétaire de

M. Bondiskeen; il me disait: « Napoléon se « laisse tromper; tous les souverains sont d'ac- « cord contre lui; ils veulent gagner du temps « pour mieux *cerner le banni.* Voilà comme « on le désigne. » Je courus chez Regnault lui faire part de cette intention des puissances; il était enfermé, cependant il me reçut. C'est ce jour-là qu'il me lut quelques passages de la fameuse réfutation du conseil d'État, destinée à répondre à la déclaration du congrès de Vienne, du 14 mars. Tous les passages étaient brûlans d'éloquence et d'énergie. Regnault cependant se plaignit de quelques brusqueries de Napoléon; mais comme il lui était cordialement attaché, il en rejetait le tort sur les tracasseries que lui suscitait le parti républicain; il me sut gré de ce que je lui avais dit, sans paraître y attacher une haute importance. Mais à peine y avait-il quelques heures que je l'avais quitté, qn'il m'envoya prier de revenir. « Ma bonne « amie, il faut me dire quel est le jeune homme « qui vous a communiqué la nouvelle de tantôt.

« — Il est parti hier, je crois, pour La Haye.

« — J'aurais voulu apprendre de lui si son « ami ne sait rien des relations de Fouché avec « M. Bondiskeen. Je crains quelque intrigue,

« quelque trahison : Napoléon ne veut punir « qu'avec des pièces de conviction, et peut-être « alors ne punira-t-il jamais. »

J'étais vraiment contrariée d'avoir parlé, car je craignais des investigations ennuyeuses, même à l'innocence : il n'en fut rien. Quelques jours après, Ney me parla aussi de toute cette affaire, en me confiant qu'il croyait l'Empereur livré jusque dans ses conseils ; que Napoléon lui-même en convenait, mais en avouant qu'il fallait marcher ainsi dans le moment ; que le temps des défiances et des précautions n'était pas encore arrivé. L'empereur venait de recevoir de bien fâcheuses nouvelles de l'Italie, et les fausses combinaisons de Murat, au lieu de débrouiller, rembrunirent son horizon politique. Brave comme César, Joachim avait cru tout pouvoir par lui-même ; mais plusieurs puissances réunies avaient répondu à son manifeste, et les premiers jours de mai, la déroute de Tolentino lui présagea la perte de son trône. Un mois après, il fuyait de Naples sur un bateau de pêcheurs. Noémi arriva en France vers la fin de mai ; elle m'écrivit de Toulon pour me rappeler ma promesse d'aller passer un mois avec elle ; mais y avait-il moyen d'y songer?

L'orage grondait de trop près sur des têtes qui m'étaient chères. Tous les rois, disait Ney, se liguent contre l'*ennemi commun*, comme l'appellent les diplomates de ces messieurs; eh bien! on se battra. Cette exécrable tête de Murat nous joue un vilain tour. Je suis en peine de son sort; car, malgré sa sotte équipée, il est aussi bon que brave. « Vous avez une amie « près de lui; vous a-t-elle écrit? que vous « dit-elle?

—« Elle a quitté Naples au moment où le roi, « après avoir remis le commandement au gé« néral Carascosa, était rentré dans sa capi« tale avec sa simple escorte. Murat, d'après « les conjectures de Noémi, espérait reconqué« rir sa popularité; mais le prestige était dé« truit. Joachim, malheureux, n'était plus pour « les Napolitains qu'un aventurier; ses conseil« lers nationaux travaillaient sourdement le « peuple. Noémi ajoutait: J'ai tremblé non seu« lement pour le trône, mais même pour la vie « de ce roi ébranlé; car, à Naples surtout, on « peut hardiment avancer; rien n'est si près « du cœur d'un honnête homme que le poi« gnard d'un assassin. Noémi s'était retirée à « peu de distance, attendant le moment favo-

« rable pour rentrer en France. Elle connais-
« sait beaucoup le colonel Beaufremont et le
« duc de la Romana; le lendemain même,
« Joachim sortit de Naples; elle le vit à la
« plage de Miniscòla, où il s'embarqua; il n'é-
« tait déguisé aucunement; ses beaux cheveux,
« ses noires moustaches et tout son costume
« chevaleresque le faisaient remarquer parmi
« tous, comme au jour de ses plus grands triom-
« phes. On fit voile pour Gaëte; mais les croi-
« sières anglaises forcèrent de rentrer et de
« débarquer à Ischia. Dans les troubles poli-
« tiques, si féconds en ingratitudes de toutes
« sortes, il y a un bonheur à pouvoir re-
« tracer un trait honorable pour le cœur hu-
« main. Aussi ne passerai-je point sous silence
« (c'est toujours Néomi qui parle) celui du
« brave et fidèle Malleswki, cherchant à pro-
« curer au roi fugitif des nouvelles ardemment
« désirées de sa femme et de ses enfans. Mal-
« leswki s'est jeté dans une barque et a tenté
« de pénétrer dans Gaëte. Surpris par les An-
« glais, son touchant dévouement, qui eût dû
« être admiré, fut puni, mais avec une barba-
« rie indigne d'un peuple qui se proclame
« noble et généreux.

« Quant au roi lui-même, il n'a couru aucun « danger; à Ischia, où tant de bienfaits eus- « sent dû le faire bénir, il eut à craindre de « rencontrer les dangers d'une haine plus vio- « lente. Une nièce de Joachim, qui était à Na- « ples, avait frété un bâtiment pour passer en « France; elle le proposa à Murat, au moment « où il venait d'apprendre la capitulation de « Casa-Laura, la prise de possession par l'Au- « triche d'une partie du royaume au nom de « Ferdinand IV, suivie d'une proclamation « dans laquelle Murat n'était pas même dé- « signé, ni sa famille. Ce fut une heure ter- « rible et amère que celle où il connut à la fois « toutes les trahisons de ceux qui lui devaient « le plus. Je puis vous assurer, à vous qui, sans « doute, avez cruellement souffert de sa dé- « fection, qu'il vous eût attendrie par ce seul « mot qui lui échappa : « Eh quoi! pas un seul « mot de stipulation pour ma femme et pour « mes enfans! Je suis puni par où j'ai failli. » « Enfin, le 21, il a pu s'embarquer. La reine « est restée au pouvoir des Anglais jusqu'à la « remise de la ville aux troupes autrichiennes. « Joachim a l'intention de se tenir en France « dans un lieu caché. J'en suis au désespoir;

« car la France, ce me semble, ne lui doit point
« d'asile.

« Hélas! je pense comme Noémi, dis-je à
« Ney; cependant ce bras peut être utile. Où
« ira Joachim? »

Nous éprouvions un égal intérêt pour cet homme si imprudent, mais si admirablement brave. Ney aimait Murat comme frère d'armes. Avant la fin du mois de mai, je reçus deux lignes de Noémi qui prouvaient toute son inquiétude; elle me suppliait de savoir de Regnault ce que l'Empereur pensait sur son malheureux beau-frère. Elle ajoutait : « Napoléon
« est bon; il a si souvent fait grâce à tant
« d'autres ingratitudes, qu'il tiendra compte,
« j'en suis sûre, du caractère connu de Joachim,
« des liens du sang et de l'émotion des sou-
« venirs. »

Je ne trouvai rien de mieux pour remplir cette mission du cœur, que de confier la lettre à Ney, après en avoir tiré un extrait pour Regnault. Ce dernier me dit : « Il n'y a rien à faire. » Ney me donna un peu plus d'espoir, car il assura que Napoléon ne pouvait haïr Murat, et je le pensais bien; l'Empereur avait de la générosité naturelle et une facilité politique de pardon.

Mais, le surlendemain, Ney arriva tout abattu. « Il n'y a plus rien à tenter, ma chère amie, « pour ce pauvre Murat. » Pendant ce temps, le malheureux proscrit débarquait en Provence.

Je reçus encore une nouvelle lettre de Noémi : elle connaissait mon amitié; aussi ne craignait-elle pas de me demander un service intime. Elle me priait d'aider une de ses cousines dans la vente de ses diamans et de son argenterie, afin de lui en faire passer le produit, devenu nécessaire à ses besoins.

« Je ne quitte plus les traces du roi proscrit; « ce qui le désespère plus que la perte de son « trône, c'est la nouvelle qu'il a reçue, que lord « Exmouth n'a pas voulu ratifier le traité, et « que Caroline et ses enfans seront séparés de « lui. Ah! puisse mon dévouement soutenir son « courage! »

Aussitôt je me mis en campagne pour rendre le service que Noémi attendait de moi. Je savais qu'il est de ces momens où un peu d'or peut tout sur la destinée. Nous lui procurâmes de la vente en question 23,000 francs,

qu'elle n'eut pas, hélas! la consolation d'employer pour l'ami de son enfance, le frère d'armes de Jules son frère. Il me reste plus loin à parler de ses douleurs.

Mon cœur était triste déjà du sort de Murat; il le devint encore plus par un spectacle dont je fus témoin, la revue des fédérés. L'avant-veille de ce vilain jour, je vis un personnage très au courant de toutes les affaires; il me parla de la lettre que l'Empereur avait écrite aux souverains. « Napoléon est aux abois. Cette « lettre ne prendra pas; il a tort de faire des « démarches près la cour de Vienne; il ne « peut rien attendre que du gain d'une ba- « taille. La diplomatie le joue; Talleyrand y « est plus fort que lui, et il est plénipotentiaire « du roi au congrès. » L'Empereur s'y préparait par tous les moyens de ses souvenirs et de son génie; il avait électrisé la garde nationale, en passant seul dans les rangs. Le banquet du Champ-de-Mars, de quinze mille couverts, donné par la garde impériale, était une noble et belle cérémonie; les six armées nommées reçurent les noms d'armées du Nord, du Jura, de la Moselle, du Rhin, des Alpes, des Pyrénées. Des batteries étaient en marche, trois

cents canons furent placés sur les hauteurs de Paris; les corps francs, les partisans s'organisaient. On parlait de la levée en masse des départemens frontières du nord et de l'est; les défilés, les passages se hérissaient de retranchemens. J'aimais à voir tous ces préparatifs, toutes ces industries de l'activité française, dirigés par un homme qui pensait que courir c'est régner, et que la promptitude est encore la première chance de la victoire. On avait rendu aux régimens les glorieux surnoms que la guerre leur avait valus, tels que *l'Invincible, le Terrible, Un contre Dix*. Dans ces corps, électrisés par l'amour-propre de corps, le simple soldat se croyait un Montebello. Les vieux rangs de la garde se renforcèrent de six mille hommes d'élite. « Que Napoléon se fasse « dictateur, me disait un ami du malheureux « Quesnel et l'initié d'Oudet. Avec la répu- « blique et le mouvement donné aux esprits, « Montmartre même deviendrait Jemmapes et « Valmy. » Il y a chez nous comme un fanatisme national, une haine de l'étranger, qui eussent pu faire de chaque Français armé un homme des Thermopyles.

Au milieu de tous ces grands mouvemens de

l'empire, les républicains ne s'endormaient pas; il y avait même bien quelque peu de jacobinisme au fond de la fermentation générale : je le devinai, sans beaucoup d'efforts de pénétration, aux aveux du militaire dont je viens de parler. Il rêvait je ne sais quelle forme de gouvernement provincial ; il me citait des particularités d'opinion fort curieuses sur les départemens des Vosges et du Jura. «Il ne faut qu'une seule résolution d'un « grand homme caché quelque part dans la po- « pulation, pour donner le branle à la France « entière.

« — Sans l'Empereur? répondis-je.

« — Sans lui, non; mais avec lui, sous un « autre titre.

« — Mon Dieu, cela serait bonnet blanc ou « blanc bonnet; croyez-moi, laissez-le Em- « pereur, cette dignité lui a été si bien pen- « dant dix ans; car vous n'en feriez jamais « qu'un républicain manqué.» Quand je fis part à Regnault de cette conversation, il me répliqua : « On connaît bien tous ces songes- « creux; beaucoup avec de la bonne foi, « quelques uns avec du talent, ne songent « pas que le despotisme seul serait assez fort

« pour créer une république; cependant, je
« sais bien qu'on l'espère, mais l'Empereur a
« une antipathie décidée pour le nom et pour
« la chose.

« — Tels ne sont pas les discours publics,
« et, entre nous, les triomphes de la républi-
« que ne sont pas les moins beaux lauriers;
« Napoléon peut préférer le trône, mais il
« n'aura jamais droit de maudire la révolution.
« Puis n'a-t-il pas fait ouvrir des clubs? et cette
« revue des fédérés, annoncée pour demain,
« n'est-elle point une occasion, un pas rétro-
« grade? Voulez-vous que je vous l'avoue, Na-
« poléon me fait peine; maître encore de tout,
« il n'a plus l'air d'être maître de lui. »

Enfin cette revue, à laquelle je venais de faire allusion, eut lieu sur la place du Carrousel. Personne moins que moi n'est disposé à mépriser le peuple; mais, pour qu'il me paraisse respectable, il faut le prendre dans son ensemble, et non pas aux extrémités. Ce rassemblement de gens déguenillés, dont les plus propres étaient les charbonniers, arrivèrent pleins d'enthousiasme, mais d'un enthousiasme hurleur qui semblait autant une menace pour l'ordre qu'une défense pour l'empire. Il y avait

entre ces livrées de la misère et l'admirable discipline des troupes un contraste qui inspirait de la tristesse et de l'épouvante. J'étais en homme, et partout. Trois fois j'approchai l'Empereur à lui toucher le coude; ses traits avaient une expression de malaise qui me donna une oppression pénible; oui, il me fit comme pitié, et cependant je m'en voulais de ce sentiment; car, enfin, cette scène, qui me pesait et plut si peu à l'Empereur, était encore un effet de sa seule volonté. Rien ne saurait rendre la contenance humiliée des soldats; les vieux guerriers décorés touchaient ou regardaient leurs croix avec un air qui semblait répondre aux regards de Napoléon; les plus jeunes disaient des choses que je me garderais bien de répéter; mais je ne puis m'empêcher de peindre le geste très significatif que quelques uns ajoutaient à l'expression de la mauvaise humeur : chaque fois qu'un mouvement dans les rangs portait les fédérés vers les militaires, ces derniers se frottaient la manche en la secouant, comme on le ferait par la crainte de quelque contagieuse malpropreté.

Au moment où les chefs des fédérés firent des motions et essayèrent quelques discours,

je surpris un mouvement de Napoléon où se lisaient du dégoût et de l'effroi, et une sorte d'intérêt. Je m'en fus avant la fin de cette déplaisante parade; j'avais vraiment mal pour l'Empereur.

Quelques grands personnages que je vis le soir, et quelques uns amis de principes républicains, me parurent presque malades à ma manière. Un conseiller d'État raconta devant moi, que Napoléon avait saisi son épée à la lecture du programme de la fédération bretonne. Tout le monde s'écriait : « Pourvu que « nous soyons vainqueurs à la première ba- « taille! Sans un triomphe militaire, nous ne « nous sauverons pas de nos propres fureurs.»

Regnault, je l'ai déjà dit, aimait sincèrement Napoléon, et il avait beaucoup trop d'esprit pour ne pas voir ce qu'il y avait de dangereux dans sa position. Ney s'en prenait à tout le monde; il était tour à tour furieux contre les ministres, contre le peuple, contre l'Empereur lui-même, à cause de cette revue. En effet les soldats de la révolution, s'ils en avaient épousé les principes, n'en avaient pas partagé les excès; les scènes populaires n'étaient point de leur goût; les soldats en murmurèrent, et les chefs

en rougirent pour eux et pour Napoléon; je sais que, pour mon compte, j'aurais donné des années de ma vie pour que Napoléon n'eût pas été dupe de cette farce démocratique.

CHAPITRE CLI.

Une conférence nocturne.

Les joyeux transports qu'avait excités le retour de Napoléon se prolongèrent, parce que chaque jour tous les différens corps de l'armée passaient par Paris, et que la politique de l'homme qui a le mieux connu le cœur humain, et surtout le cœur français, savait bien que la vue de sa capote grise n'était pas inutile à l'enthousiasme du soldat, et que l'enthousiasme du soldat devenait indispensable à l'entretien de l'esprit public de la capitale.

Malgré tant de démonstrations extérieures, Regnault de Saint-Jean-d'Angely, que je voyais presque tous les jours, et qui se connaissait un peu mieux que moi en matière politique, me répétait bien souvent : « Il me tarde que Napo-

« léon impérialise les opinions par la popula-
« rité de nouvelles victoires ; car l'alliance ne
« durera pas.

« — Quelle alliance?

« — Celle des républicains et des napoléo-
« nistes ; Carnot et Fouché nous joueront quel-
« que mauvais tour. Les Jacobins sont venus
« à l'Empereur en haine des Bourbons ; mais
« ils ne l'aiment pas davantage. Ils le prennent
« comme un pis aller, comme un instrument
« qu'ils briseront à la première occasion. »

J'avais beau dire à Regnault que ce parti me paraissait bien vieux pour lutter contre le génie de Napoléon. « Bah! me répondit-il, est-
« ce qu'un coup de dé en politique ne peut
« pas rajeunir les plus vieilles choses. Mon
« amie, la Convention a ses voltigeurs aussi bien
« que l'ancien régime, tous les événemens sont
« possibles : et ceux-là sont les plus affreux et
« les plus à craindre qui sont toujours prêts à
« dire : *Périsse le monde plutôt qu'un principe!* »

Moi si crédule, si superstitieuse pour tout ce qui tient au sentiment, je riais presque de la crédulité de Regnault pour tout ce qui touchait à la politique, et je ne m'effrayais pas du Croque-mitaine de la révolution. Quelques jours après,

j'eus occasion de voir et d'entendre des choses qui ne me permirent plus de plaisanter un ministre d'État dont l'œil n'avait peut-être que trop de perspicacité. A la suite d'un dîner militaire, comme j'en faisais quelquefois à cette époque, Léopold étant revenu du Midi et aimant à mettre en commun avec ses camarades les espérances qui animaient alors notre jeunesse militaire, après toutes les santés et tous les toasts du moment, deux officiers nous engagèrent à une réunion dont ils nous vantèrent l'utilité et l'agrément. « Là, nous dirent ces « Messieurs, vous verrez une assemblée de « jeunes gens qui, pendant que nous serons « aux frontières, se chargent d'entretenir et « d'organiser l'esprit public de Paris. » Léopold était ce soir-là dans une telle verve d'enthousiasme, que je craignais de le mécontenter par une résistance et un refus dont je ne sais quel pressentiment me donnait l'envie. Comme j'étais en habits d'homme, suivant l'habitude que je commençais à reprendre, je me laissai aller à un désir presque violemment exprimé par le jeune fou que je ne surpassais guère en sagesse.

Ce jour-là j'avais fait quelques visites dans

une remise, dont les chevaux par hasard étaient fort fringans. La voiture s'arrêta devant une maison de la rue de Grenelle Saint-Honoré, où paraissait arriver en hâte une foule de personnes. La vue de la voiture semblait les offusquer, et j'entendis quelques murmures qui fussent devenus des huées, si ceux qui en descendirent n'eussent porté moustache. Nous suivîmes le flot, et nous entrâmes dans une salle qui sert, je crois, aujourd'hui aux bals de la petite propriété et aux concerts de la grande. L'un des officiers qui nous avaient introduits se détacha pour aller se mêler aux groupes et parler au président de la société. Nous nous assîmes sur une espèce de gradin, et je promenai des regards un peu inquiets sur une assemblée qui était fort tumultueuse.

Le président prit place au bureau. C'était un petit homme appelé Carret, qui avait été médecin, et qui était à cette époque conseiller à la cour des comptes. Sa figure n'avait pas l'imposante attitude qu'on attend d'un magistrat, ni sa toilette la propreté que se doit un fonctionnaire à 15,000 francs d'appointemens. Je devinai dès lors que cette négligence était un essai d'imitation des mœurs républi-

caines, un modèle ou une flatterie offerte au civisme de l'auditoire. Rien pourtant n'indiquait la trace des passions dans la physionomie creuse et morte de ce tribun rajusté, si de temps en temps une voix criarde, et l'étincelle d'un œil qui semblait se ranimer à certains mots, n'eussent annoncé un de ces tempéramens nerveux qui cachent souvent, sous de grêles apparences, les convulsions plutôt encore que les passions d'un parti.

Aux côtés de M. Carret se trouvaient deux jeunes gens tenant la plume. Ils déposèrent sur le bureau une liasse de papiers. Je n'avais jamais, dans tout le cours de la révolution, assisté ni à aucune assemblée législative ni à aucune assemblée populaire, et j'avoue que, quoique ce club fût un club *comme il faut*, il ne me réconcilia guère avec toutes les réunions de ce genre. Tous les âges, toutes les classes différentes semblaient cependant s'être donné là rendez-vous; quelques têtes chauves ou blanches se distinguaient au milieu de la foule. Ces orateurs émérites paraissaient dresser le reste de l'assemblée, et lui souffler les mots assez nouveaux encore de liberté. Quelques officiers faisaient résonner leurs épe-

rons, et causaient bruyamment avec leurs voisins, et sans tenir beaucoup de compte de ce qui se débitait; ils n'interrompaient guère leurs aparté que quand le nom de l'Empereur, un peu fortement prononcé, venait provoquer leurs bruyantes acclamations.

Les jeunes gens qui composaient le gros de l'assemblée ne ressemblaient point encore à ces générations instruites, calmes et fortes, qui n'ont pas besoin de chef de file pour penser et pour agir. La jeunesse de l'empire, dans tout ce qu'elle avait de viril et de capable, avait été élevée surtout pour les camps; et, magnifique sur les champs de bataille, elle était un peu frivole dans la cité. C'était quelque chose de bizarre et non de grand, que cette fermentation d'une assemblée composée de tant d'élémens contraires, que cette entreprise d'esprit public, que cette espèce d'établissement qui semblait prendre de petits républicains en sèvrage. J'avoue franchement que je ne retrouvais là aucune de mes illusions, et qu'une femme qui avait vu la révolution si grande avec ses généraux, ouvrant à travers mille périls un passage à ses principes, devait un peu sourire de ne la voir plus travailler qu'en chambre.

Malgré ce retour involontaire de mes souvenirs, je me résignai au spectacle, sans pousser trop loin la comparaison, et je songeai beaucoup plus à observer qu'à réfléchir. D'ailleurs, quoique je crusse bien que cette réunion avait patente officielle de la police, je pensai que je ferais grand plaisir à Regnault, en servant, par quelques aveux, ses préventions contre un ministre, et j'écoutai.

Les personnes qui faisaient fonctions de secrétaires lurent la correspondance de province. On appelait de ce nom des adhésions de certaines villes, ou seulement de certaines personnes aux bases de la société. La plupart des affiliés accusaient réception de proclamations et de pièces envoyées de Paris. Toutes ces lettres respiraient la plus ronflante fraternité, et ne ressemblaient pas mal à cette réponse d'un maire, à qui l'on venait d'envoyer la constitution de l'an 8 : « Citoyen ministre, j'ai reçu avec « reconnaissance la constitution que vous m'a« vez envoyée ; il en sera de même de toutes « celles que vous voudrez bien m'adresser par « la suite. »

« Messieurs, je demande la parole, cria une « petite voix glapissante qui n'était pas celle du

« président, pour une simple motion, et il con-
« tinua sur un signe silencieux de l'auditoire.
« Messieurs, nous n'avons fait jusqu'ici que des
« appels, des sollicitations improvisées aux
« bons Français; mais telle est le peu d'énergie
« de Paris que nous ne grossissons pas assez nos
« rangs. Il est de vertueux amis de l'humanité
« qui ne lisent pas, et qui, faute de connaître
« notre institution, nous privent de leurs lu-
« mières, de leur commerce et surtout de leur
« nombre. Beaucoup de quartiers de la capitale
« sont mauvais : il faut qu'ils dansent avec
« nous, afin de faire marcher le reste au pas.
« Je propose, à cet effet, de leur envoyer des
« ménétriers; et les ménétriers seraient des com-
« missaires qui, partis de notre orchestre, iraient
« dans chaque quartier de la capitale, de maison
« en maison, exposer le but de notre associa-
« tion à tous ceux qui ne se doutent pas que la
« France est en danger, et qui, par intérêt, par
« souvenir, n'importe quel autre motif, se-
« raient heureux du triomphe de la liberté. »

Des acclamations universelles se firent entendre; tout le monde se mit à parler à la fois. Celui-ci disait : « Ma rue est excellente; je ré-
« ponds d'autant de recrues qu'on en voudra. »

Celui-là : « Il n'y a rien à faire dans mon fau-« bourg, c'est un tas de propriétaires sans « énergie, dont les femmes sont livrées à l'in-« fluence du confessionnal. » Tous : « C'est égal, « il faut se propager ou se dissoudre ; les masses « sont la force, la liberté doit écraser tous ses « ennemis. »

Au milieu d'un vacarme par lequel les assistans mettaient en action leurs principes, on procéda à la nomination des commissaires de l'enthousiasme. Cette opération terminée, le président annonça que l'ordre du jour était *la question de la dictature.* « M. L*** de la « Manche a la parole. »

Alors se lève un grand monsieur, blond, d'une cinquantaine d'années, à la figure rose, d'une toilette recherchée, et d'une propreté presque aristocratique.

« Messieurs, la question est très grave. La « dictature est une délégation de la liberté, un « sacrifice de toutes les indépendances, entre « les mains d'un pouvoir ou d'un homme. Elle « est utile pour rassembler toutes les forces « d'un État contre l'étranger ou contre des en-« nemis intérieurs : c'est le cas où nous som-« mes. L'Europe et sa meute coalisée vont être

« à nos portes, le privilége secoue ses torches « dans la Vendée; mais la dictature est un remède qui, à son tour, peut devenir une maladie : c'est encore le cas où nous pouvons être. » Puis vinrent les exemples de l'histoire, les Camille, les Fabricius, les Scipions, et tous les noms en *us* qui servent depuis deux mille ans à défrayer les harangues populaires. Le discours de l'orateur blond dura près d'une demi-heure. Après le pompeux exorde que j'ai rapporté, il me fut impossible de suivre le fil des phrases les plus métaphysiques que j'aie entendues de ma vie; elles parurent toutefois du goût de l'auditoire, et je crois qu'en les analysant en quelques mots, la conclusion de toute cette industrie, de toute cette érudition éloquente, peut se traduire ainsi : Nous avons besoin de Napoléon, parce que son bras est nécessaire contre l'ennemi, parce qu'il se battra pour nous, tandis que nous bavarderons contre lui ; mais grandissons, parce que nous aurons plus tard à nous en passer. « Oui, oui, « tenons-nous prêts, crièrent mille voix en- « semble, contre tous les despotismes; aujour- « d'hui, achevons d'abattre l'hydre de la féoda- « lité, mais afin de nous servir de l'hécatombe

« de l'ancien régime, comme d'un rempart con-
« tre l'oppression des factieux militaires. »

Dans ce moment, il se fit un frémissement dans l'assemblée : on admirait cette vaste salle qui, n'étant éclairée que par les deux chandelles du bureau de la présidence, ressemblait dans son nocturne spectacle à une cérémonie des morts. On ne distinguait point le jeu des figures et la diversité des impressions ne se devinait qu'aux inflexions des organes et au contraste des murmures. J'aperçus cependant un des officiers qui nous avaient amenés, lequel, après un long et bruyant murmure, s'était jeté au milieu du groupe d'où les applaudissemens étaient sortis avec le plus de violence, après cette directe allusion contre l'Empereur, qui avait en quelque sorte couronné la discussion. Léopold s'élança pour aller rejoindre son ami, que le nombre des dissidens n'effrayait pas. Dans ces fluctuations orageuses au milieu de la salle, je remarquai assez distinctement que l'ami de Léopold tira de sa poche, comme par une victoire de sa discussion, un petit buste de Napoléon, aux bras croisés, qu'il portait toujours sur lui, et qu'il força les auditeurs un peu démocrates à le couvrir d'un baiser de

pardon, d'hommage et de dévouement. La partie militaire de l'assemblée, quoique composée à peine d'une trentaine de personnes, parvint facilement à la dominer par l'énergie de la parole, l'éclat des voix et les argumens de la gesticulation.

Enfin, à force de coups de sonnettes, on parvint à retablir un peu de calme. M. Carret annonça qu'il allait résumer la discussion, et lire un projet d'adresse, qui serait ensuite délivré à chaque membre pour exposer les principes sur lesquels les bons Français entendraient que fût composée la constitution dont la patrie avait reçu la promesse, et attendait les garanties sacrées et les bienfaits tutélaires. L'organe du président s'était un peu enroué dans le tumulte, et je n'entendis pas très distinctement la lecture à laquelle il se livra à ce sujet.

C'était, ce me semble, une suite de déclarations politiques dont je n'attrapai qu'une partie seulement, à la suite de l'expression des doctrines, corroborées de l'autorité des lois de Minos, de la loi des Douze Tables, de Lycurgue, du Contrat social; venaient des détails d'application, des appels de numéros et des chiffres de chapitres et d'articles. Quand j'entendis le

nombre 573, et que je vis le vieux législateur entamer un cahier plus gros que les deux qu'il venait d'épuiser, la patience m'abandonna, et je pensai que je n'avais plus rien à observer que l'ennui et le sommeil qui allaient peut-être gagner toute la salle. Je fis un signe à Léopold qui était resté au-dessous des gradins où j'étais assise; il serra la main de l'officier qui avait ramené à l'Empereur une discussion qui sans cela se fût peut-être égarée jusqu'à l'oubli de ce premier sauveur de l'État. « Adieu Léopold, « s'écria l'officier, à demain : je reste ici, parce « qu'il ne me paraît pas inutile que les pékins « soient maintenus dans la bonne voie. Tout ce « monde-là ne sait pas trop ce qu'il fait : il est « bon que l'esprit et les opinions de l'armée res- « tent ici comme l'aigle pour entretenir les sen- « timens et rallier les indécis.

« — Cela m'embête, les assemblées », me dit Léopold, dès que nous eûmes franchi le couloir du forum de la rue de Grenelle. « A quoi « cela mène-t-il, de parler de la chose publique? « ce qu'il faut, c'est agir pour elle. Si je n'étais « que de l'Empereur, je profiterais de la bonne « volonté de ces messieurs; les trois quarts sont « jeunes, je les prierais de venir avec nous

« causer avec les Prussiens à coups de fusil.
« Ma foi, on ferait bien avec tout cela un ba-
« taillon de la jeune garde; et les vieux, je les
« placerais aux Invalides, à la garde des dra-
« peaux que les autres seraient chargés de
« leur envoyer du champ de bataille.

« — Oh! mon cher Léopold, que c'est bien
« là le langage d'un Français. Voilà comme se
« levèrent, en 1792, tous ces bataillons de vo-
« lontaires; des médecins, des avocats, des mar-
« chands arrivèrent à l'armée sans savoir ma-
« nier un fusil, mais de leurs rangs bientôt
« formés par les balles sortirent tous nos
« grands capitaines.

« — Je ne sais pas, mais il me semble que ce
« n'est plus la même chose. Au surplus, l'Em-
« pereur n'a pas besoin du civil, on lui a laissé
« une armée excellente; nous avons tous vu le
« feu, nos soldats tels qu'ils sont disposés vau-
« dront le double. Mon amie, il s'agit d'une
« revanche de la victoire; nous sommes tous
« prêts à mourir pour la lui arracher. »

Je renaissais à ces nobles accens; les yeux de Léopold, comme par une illumination divine, me replaçaient au milieu de cette gloire dont quelques rayons étaient tombés sur moi.

Malgré cette heureuse fin d'une soirée qui avait été peu de mon goût, dès que Léopold fut parti, mes souvenirs s'effacèrent pour faire place à quelques appréhensions tristes et quelques pressentimens funestes. Je m'endormis avec peine ; je rêvai d'Oudet, et le lendemain je sentis le besoin d'aller chez Regnault lui faire part de mes observations, et recevoir de lui l'assurance que l'Empereur n'aurait rien à craindre. Il me remercia beaucoup de mon dévouement, me dit qu'il éclairerait là-dessus l'Empereur, qui d'ailleurs en savait assez, et me répéta ce qu'il m'avait déjà dit, que la guerre était là pour tout purifier, et que la première campagne rendrait toutes les questions pacifiques. Hélas ! il ne disait que trop vrai.

CHAPITRE CLII.

L'Empereur. — Montmartre. — Mon Journal. — Le sergent Dalmont.

Tout étant à la guerre, Paris ressemblait presque à un camp par tous les préparatifs qui l'encombraient. L'Empereur allait très souvent le matin visiter les fortifications de Montmartre, et toujours sans autre suite que Bertrand et Montholon. On l'approchait sans façon. Dans le conflit de haines, d'enthousiasmes et d'opinions diverses qui remuaient alors la population, j'admirais cette sécurité, cette confiance de l'Empereur, s'exposant gratuitement au coup du premier poignard qui l'eût frappé sans beaucoup de périls. J'étais curieuse de le surprendre dans une de ces promenades téméraires. Je le guettai un jour, et le vis arriver avec trois ou quatre officiers à cheval. Avec sa

redingote et son petit chapeau de fortune militaire, l'air tranquille, l'œil attentif, Napoléon parcourait à six heures du matin le faubourg Saint-Denis. Deux motifs ajoutaient à mon désir de le voir : je voulais saisir l'occasion de lui présenter une supplique tendant à me faire attacher définitivement à la maison de quelqu'une des princesses de sa famille. Je tenais mon papier prêt, et dès que je l'aperçus, je descendis de cheval pour l'aborder. Dès qu'on l'approchait, l'Empereur tendait toujours la main pour prendre ce qu'on lui présentait; mouvement qui n'est peut-être pas autorisé par l'étiquette, mais qui pourtant va bien aux souverains. Napoléon tenait déjà mon placet, et je touchais presque sa botte; je l'observais, j'étais contente, heureuse et fière. « Et votre journal ? » me dit-il. A cette interpellation brusque et inattendue, une sueur froide me saisit de la tête aux pieds. Je pourrais placer ici de belles phrases sur ma courageuse réponse, mon sang-froid intelligent; mais je préfère avouer avec franchise qu'il n'en fut rien, et que la certitude que l'Empereur connaissait l'*album* où j'écrivais ce que j'entendais et ce que je pensais, où très souvent je parlais

fort lestement de lui; cette conviction m'inspira les terreurs les plus ridicules. Je n'avais écrit cette espèce de journal que pour un ami. Il m'a trahi, fut ma première pensée; la seconde, un examen mental de ce qui pouvait avoir paru peu révérencieux. Je tremblais en me rappelant que souvent je me servais de cette expression : « Votre Empereur en fera « tant.... ; on n'aime plus votre Napoléon ; le « peuple et le soldat, voilà tout ce qui lui reste. » J'aurais voulu être à cent lieues; je comptais, pour le moins, sur quelque brusquerie; j'en fus quitte pour la peur. Il y a plus, le regard le plus bienveillant me fut accordé en récompense de ce que je craignais qui me fît punir. Puis, mettant le placet dans sa poche, Napoléon ajouta : « Nous verrons cela, » et deux ou trois autres paroles que je n'ai point retenues, étant presque imbécile de saisissement.

Je le vis monter au pas le faubourg Saint-Denis; je le suivis de très loin; on ne faisait entendre aucun cri; mais le peuple sortait des boutiques et l'attendait chapeau bas. On se parlait avec un air d'espoir et de tristesse qui était dans toutes ses diverses nuances, qui semblait plutôt de l'intérêt pour la personne,

que de l'adhésion pour le gouvernement de Napoléon. « Ah! disait une paysanne assise sur « son trône de pots de lait, le voilà revenu; « mais va-t-il rester? Si on se bat à Montmartre, « nous ne serons pas bien; tant pis, j'ai encore « un garçon à son service. » Je descendis, et m'approchai du groupe formé à cet endroit; la paysanne continuait ses commentaires : « Allez, « allez, Monsieur; si l'Empereur fait bien, il « se confiera à son armée et au peuple, et non « pas à tous les trahisseurs brodés, chamarrés, « qu'il a autour de lui; cela leur sera égal, à « ceux-là, ils ont tiré leur épingle du jeu. » Pendant ce colloque populaire, l'Empereur avait gagné du terrain, et je mis mon cheval au galop, je ne pressais plus ses traces; je ne l'aperçus, ni lui ni son escorte, à la barrière Saint-Denis, et ne le retrouvai qu'au-delà des barrières.

Je m'approchai de nouveau à une distance respectueuse; l'Empereur monta les hauteurs, et parcourut les travaux; il causait assez longuement et en connaisseur avec les chefs; je crus remarquer qu'il n'était pas fort content. Quoiqu'il fût encore de bonne heure pour les habitudes parisiennes, il y avait déjà là beau-

coup de monde ; la plupart des ouvriers, et quelques personnes qu'on est convenu, d'après l'habit, d'appeler *comme il faut*, et j'en vis plusieurs qui étaient certes, malgré les dehors, *comme il n'en faudrait pas;* car, à l'approche de Napoléon, ils s'égosillaient en cris de *vive l'Empereur!* que personne ne leur imposait; et, quelques instans après, proféraient d'ignobles plaisanteries sur des travaux ordonnés pour la défense du territoire contre l'ennemi. Je trouvai cette conduite si indigne, que je m'éloignai avec dégoût. A peu de distance, une compensation m'attendait : Napoléon continuait sa visite, causant avec deux généraux, et souvent s'arrêtant aux groupes d'ouvriers; alors c'étaient des cris de *vive l'Empereur!* qui fendaient l'air. Deux ou trois fois je m'étais assez approchée pour distinguer sur une physionomie dont les moindres signes m'étaient familiers, l'effet de ces scènes populaires. Il me semblait y lire du triste et du mélancolique; puis, comme un rayon plus doux, comme une pensée consolante, Napoléon semblait dire : « Ils ne me doivent rien, et comme ils m'ai« ment! c'est l'instinct du bon sens qui se ré« vèle, et qui persuade à ces braves gens que

« je leur suis nécessaire pour défendre leurs « foyers. »

Malgré cette interprétation, je ne pouvais prendre confiance dans tous ces préparatifs de défense, et je fis de vains efforts pour chasser les noirs pressentimens. Je revenais malgré moi au souvenir de ce qui s'était passé à Essonne. Tout ce que je voyais et entendais ressemblait aux avant-coureurs d'une grande catastrophe, et mon cœur, par une de ces divinations qui trompent rarement, entrevoyait déjà les aigles de nouveau trahies ou désertées.... Hélas! Waterloo allait bientôt se charger de la réponse aux soupçons d'une femme.

En descendant le côté rapide des hauteurs de Montmartre, j'avais mis pied à terre. Quelques paroles vinrent exciter vivement ma curiosité; elles avaient échappé à la bouche d'un homme et d'une femme assis derrière un des talus; j'allais passer outre par convenance, mais je fus clouée à ma place en entendant une voix mâle et sonore répéter ces quatre vers d'*Othello* :

Ils n'ont pas, tous ces grands, manqué d'intelligence,
En consacrant entre eux les dro its de la naissance;

Comme ils sont tout par elle, elle est tout à leurs yeux;
Que leur resterait-il s'ils n'avaient point d'aïeux?

Je pris d'abord l'inconnu pour un acteur qui étudiait son rôle; mais je reconnus bientôt que c'était un ouvrier assis à côté d'une jeune femme modestement vêtue. J'avoue que des vers tragiques dans la bouche d'un artisan me parurent chose trop extraordinaire pour ne pas vaincre mes scrupules de discrétion. Je tendis l'oreille, et mon intérêt redoubla.

« Si la pensée de ces vers est juste, ma bonne « Louise, disait l'ouvrier à la jeune fille, quoi- « que excellence et comte, il ne resterait pas « grand'chose à ton oncle; car je crois qu'il en « est de ses parens comme des miens. Encore « je crois ma noblesse mieux établie que la « sienne; car, de père en fils, nous en avons en- « levé les brevets à la pointe de la baïonnette « et du sabre; et tout simple tailleur de pierres « que me voilà, mon arbre généalogique n'en « est pas moins solide, car c'est une croix « d'honneur.

« — Aussi, reprit la douce voix de la femme, « quel dommage d'être dans une position qui « empêche de la porter toujours, cette croix si

« belle ! Alors on nous recevrait chez mon autre
« oncle le receveur, et...
« — Louise, voilà encore des retours d'or-
« gueil; pense à ta tante, à ce qu'elle a osé
« te dire, qu'elle te pardonnerait une sottise
« qui eût pu se cacher; mais qu'elle ne te par-
« donnerait jamais d'avoir épousé un simple
« sergent; comme si un sergent de la garde,
« blessé sous les yeux de l'Empereur, ne valait
« pas le plus vieux des gentilshommes! Ne
« prendrait-on pas cette béguine pour une du-
« chesse d'avant la révolution ? elle qui a pour-
« tant passé sa jeunesse entre le raisiné et la
« chandelle..... Louise, Louise, l'orgueil, qui
« s'appuie sur la vanité des titres, étouffe les
« bons sentimens chez les hommes, et pousse
« ton sexe aux mauvais. Ma femme, promets-
« moi que lorsque je serai parti, tu ne cher-
« cheras pas à voir ta sotte et orgueilleuse fa-
« mille. Aurais-tu peur de manquer du néces-
« saire avec moi? Ne pleure pas mon départ,
« chère Louise. Nous voilà dans une crise qui
« me rend aux drapeaux. J'attends l'Empereur;
« voilà mon placet : plutôt partir simple sol-
« dat, que de ne pas être à la bataille de la
« grande famille; nous la gagnerons; je crois

« encore à l'étoile d'Austerlitz. » Il pressa sa femme sur son cœur à sa réponse, que je n'entendis pas; puis je saisis encore quelques mots sur leurs petits intérêts de ménage, sur le choix d'un parrain. La douce voix s'opposait avec adresse au nom que le mari voulait absolument donner à l'enfant.

« — Mais, mon ami, c'est un nom commun,
« un vilain nom.

« — Louise, celui qui porte ce nom, et que
« la gloire a élevé si haut, est fils d'un simple
« et honnête artisan; il n'est né ni duc ni
« prince, il l'est devenu sur le champ d'hon-
« neur. Quel plus noble patron peut avoir l'en-
« fant d'un grenadier français? Garçon, ce sera
« Michel; fille, Michèle. Ainsi n'en parlons
« plus... »

J'en avais trop entendu pour ne pas vouloir connaître davantage ceux qui, par ce dernier mot, venaient de m'intéresser tant. La disposition de la route les forçait de passer près de moi; la femme était fort jeune et d'une figure douce et bonne. Elle portait avec fierté

L'appareil imposant de la maternité.

Sous la casquette et la blouse de l'ouvrier, la

tournure et le maintien du mari révélaient le brave; sa taille était haute et fière, mais il était beaucoup plus âgé que sa femme, et me parut un de ces débris de nos plus glorieux triomphes.

« Mon brave, lui dis-je, sans le vouloir je « viens d'entendre votre conversation, je vous « approuve de tenir au nom de Michel... » Il me regarda avec surprise : je l'attribuai au contraste de ma voix avec mes habits d'homme; puis ajouta en me prenant la main sans façon : « Vous m'aiderez, Madame, à faire en« tendre à ma Louise qu'elle doit plus s'enor« gueillir d'avoir Michel pour parrain, que son « oncle, qui la dédaigne, elle, moi et son en« fant.

« — Vous me connaissez! m'écriai-je.

« — Quoi! Madame, vous ne me remettez « pas?

« — Non, mon brave; non, en vérité.

« — La faute en est à cet habit de pékin; « mais j'espère bien demain endosser celui « sous lequel je vous ai mené voir, à Inspruck, « les drapeaux du 76ᵉ. »

Alors je remis très bien le vieux sergent, et mon intérêt en augmenta. Il tenait à la main

une pétition à l'Empereur pour redemander de l'activité de service. Sans le heurter trop, je lui donnai des idées plus pacifiques, ce qui charma la jeune mère; ce n'était pas faire grand tort à l'armée, quoiqu'un bon sous-officier soit toujours précieux; et l'idée de cette jeune femme laissée seule, prête à devenir mère, me parut l'excuse de mon infidélité à mes goûts : mais je ne réussis pas à faire partager mes observations raisonnables au brave Dalmont. Je lui demandai son adresse. Hélas! j'ai revu cette famille, et c'est dans son sein que j'ai trouvé les seuls véritables amis au jour de l'infortune. Dalmont me demanda si j'avais vu l'Empereur à Montmartre, et s'il devait passer de notre côté. Je répondis que je le croyais rentré au château. Alors Dalmont me pria de lire son placet. Je ne dirai pas qu'il était rédigé en style académique, mais l'ame n'y manquait pas, et en suppliant l'Empereur de lui permettre d'aider encore ses anciens camarades ou de mourir sous ces drapeaux

Poudreux et déchirés,
Mais déchirés par la Victoire.

Je quittai Dalmont et sa femme, leur pro-

mettant de les voir le lendemain. Le premier me dit tout bas : « Madame, vous aurez pitié « de ma Louise, n'est-ce pas, au moment du dé- « part? C'est sûr; il faut que *je descende* encore, « avant de mourir, quelques-uns de ces gre- « dins de Prussiens ou de Russes. » Je ne m'obstinai pas, le voyant si résolu, et rentrai pour écrire aussitôt à Ney toute cette rencontre, qui avait encore été un hommage à son glorieux nom.

CHAPITRE CLIII.

Le Champ-de-Mai. — Le député du Jura. — Lettre du duc d'Orléans au maréchal Mortier.

QUAND on a lu un peu l'histoire des rois de France, on sait que, sous le nom d'assemblée de Champ-de-Mars, de Champ-de-Mai, avaient eu lieu, même après Charlemagne, des solennités déjà nationales et libres, où tous les ordres se réunissaient pour discuter avec barbarie encore, mais enfin pour discuter les intérêts de la patrie. A ces époques reculées, on s'essayait déjà à lutter contre les vices et les envahissemens du pouvoir. Dès que le présent annonça une imitation de ce passé, voulant me donner un air d'importance et même de savoir près de Regnault, je me mis à feuilleter dans l'histoire des États-Généraux (édition de La Haye, 1788), les discours du lieutenant géné-

ral de Xaintes Savaron, du lieutenant général de Clermont et de Miron, président du tiers-état. Je voulais près de Regnault étaler ma petite érudition, rafraîchie pour la circonstance, un peu avec ce que j'avais lu, un peu avec ce que j'entendais chez des amis et des ennemis de l'Empereur. Quant au Champ-de-Mai en lui-même, je me le représentais d'avance et tour à tour comme une grande scène de patriotisme, ou comme un habile jeu du pouvoir absolu caché derrière; cependant l'armée fut encore la portion des acteurs qui y mit le plus de bonne foi. Les pouvoirs civils avaient un peu hésité avant d'aborder la question. Je vis Regnault la veille, et je lui parlai dans le double sens des enthousiastes et des censeurs : « Ne serait-ce pas Carnot qui « vous aura mis en tête que l'Empereur pro- « clamera le roi de Rome; qu'il se retirera en « signant la paix ? Vous irez, j'espère, et je « pense que vous me direz que l'Empereur « fait bien tout ce qu'il fait.

« — Puis-je répéter cette assurance ?

« — Non, si vous ne le pensez; mais je suis « sûr que vous le penserez.

« — Je serai là avec toute ma bonne volonté,

« répondis-je en riant; en vérité, je vous crois « amoureux de l'Empereur.

« — Et vous ?

« — Moi, non, je l'aime d'enthousiasme de « gloire seulement.

« — Eh bien ! faites des vœux pour qu'il « nous reste, car la grandeur de la France et « la gloire de nos armées tiennent pour des « siècles peut-être au prestige d'un nom. »

Le lendemain de bonne heure, je me rendis au Champ-de-Mars; je fus étourdie du coup d'œil matériel, et bientôt attristée de l'effet moral. J'aperçus aussitôt une espèce d'hostilité contre l'Empereur : j'entendis la conversation de deux fonctionnaires en costume civil; leur hardiesse était presque cynique de malveillance : « Que nous veut-il avec « sa parodie du règne de Charlemagne, les « barons et les preux ? Après avoir fait passer « nos libertés sous le niveau de l'acte addi- « tionnel, croit-il nous en consoler par sa « farce impériale ? »

L'Empereur et ses frères parurent sous toute la magnificence d'un accoutrement chevaleresque. A la vue de ces vêtemens étrangers à nos mœurs, je remarquai sur les visages même

de la multitude que l'effet était manqué. Il y avait dans ces parures impériales quelque chose de si élégant et de si soigné, qu'au lieu de cet élan admiratif qu'inspire l'aspect d'un grand homme, d'un capitaine illustré, prêt à remonter à cheval pour une nouvelle victoire et pour le salut de la patrie, on ne ressentait guère que la curiosité qu'excite un acteur qui compte dans ses débuts sur la richesse de son costume. Voilà quelle était la généralité des commentaires. On les risquait autour de moi avec une spirituelle malignité qui m'attristait d'autant plus qu'il n'y avait rien à répondre. La nécessité du silence me faisait un mal affreux.

J'étais placée assez près du théâtre, et dans une des places réservées à la bonne compagnie; une petite femme, d'une beauté sur son déclin, mais d'une grande toilette, et en tout de cet air que le peuple, dans son énergique malice, désigne par le sobriquet de *vieille comtesse*, se livrait, en allemand, à des remarques où respirait toute l'amertume des opinions ennemies; elle croyait faire de l'opposition sûre au milieu d'une réunion française, en s'exprimant contre le chef de la nation dans

une langue apprise assez mal, sans doute à Coblentz. Ne voulant ni surprendre ses secrets ni entendre des lazzi humilians pour moi, je ne pus cependant me refuser le petit plaisir de son effroi. Je lui fis sentir sa sottise de supposer qu'au milieu d'une pareille foule elle n'était comprise que de son pauvre chevalier; je la punis même un peu, je ne dis pas de ses opinions, mais de leur exagération : car enfin, qu'elle n'aimât pas l'Empereur, je le concevais; mais l'appeler un *poltron*, un *lâche*, c'était trop fort. Je m'approchai très près d'elle, et lui jetai ces mots en allemand : « Cet Empereur est encore « le même homme qui écrasa tant de fois toutes « les puissances que vos vœux appellent pour « l'abattre; regardez-le au milieu de cette armée « de cinquante mille braves prêts à mourir ou « à vaincre, et persuadez bien à ceux qui le « haïssent que l'acte de souveraineté que l'Em- « pereur commence au Champ-de-Mars, il « l'achèvera dans toutes les capitales de l'Eu- « rope. Toutes les intrigues viendront encore « pâlir devant son étoile. » J'accompagnai cette petite harangue nationale, qui atterra la petite comtesse, d'un certain regard insolemment moqueur, dont je sus bon gré à mes yeux. Je

quittai le voisinage de quelques pas, comme s'il eût été pestilentiel intérieurement, très satisfaite de l'effet que j'avais produit, et pourtant je venais d'exprimer tout le contraire de ce que je pensais réellement, car toute la cérémonie m'avait jusque là indisposée. Au moment du service religieux qui précéda le serment, je jetai un regard de triomphe vers la petite comtesse; j'étais rendue à toute la réalité de mon enthousiasme confiant. Ce moment fut imposant de simplicité et de grandeur. Napoléon, au pied d'un autel immense comme étendu sur le Champ-de-Mars, sembla, par la dignité de son attitude, dominer cette scène. A son riche costume, je repris toute mon illusion; l'Empereur me parut alors un des plus grands hommes de l'antiquité, sacrifiant aux dieux protecteurs et aux dieux infernaux avant les batailles. Je m'unissais si bien de vœu avec lui, que j'aurais voulu avoir les vertus d'une noble victime et sublime Iphigénie, je me serais offerte en holocauste pour le salut de tous et la gloire d'un seul. Il y avait cependant sur sa figure quelques nuages de mélancolie. Je cherchais Ney et Regnault, mais impossible de les distinguer dans cette forêt de

têtes. La plupart des électeurs eurent une fort belle contenance aux pieds du trône; le discours prononcé par leur orateur parut soulever aussi l'émotion populaire : je n'en puis parler, ne l'ayant ni entendu ni lu. Celui de l'Empereur arriva jusqu'à nous, et attendrit les plus indifférens; il forçait en quelque sorte les opinions, car je croyais lire sur les physionomies comme un regret d'avoir mal jugé ses intentions. Cette bienveillance passa comme l'éclair qui sillonne un noir horizon. La proclamation du résultat des votes ramena les nuages qu'un touchant discours avait dissipés.

Napoléon, après avoir parlé d'une voix ferme, prêta serment sur l'Évangile aux constitutions de l'empire, et reçut à son tour les sermens de fidélité du peuple par les électeurs; celui de l'armée, par le ministre de la guerre; celui des gardes nationales, par le ministre de l'intérieur, qui avait la mine triste comme un reproche. Napoléon ne fit pas distribuer, mais il distribua lui-même les aigles à la garde nationale de Paris et à la garde impériale. Alors le silence solennel fut rompu par le cri éclatant de *vive l'Empereur!* qui, du Champ-de-Mars, se prolongea dans la foule inondant les quais. Les

troupes défilèrent devant celui qui les avait tant de fois conduites à la victoire; chefs et soldats le saluèrent de ce regard filial de reconnaissance qui promettait de nouveaux triomphes. La foule ne se lassait d'admirer ces braves, ces bataillons vieillis de la garde, où, sur des rangs entiers, toutes les poitrines portaient cette croix d'honneur qui cachait des blessures et rappelait des services. Leur attitude, toujours héroïque, devint pourtant silencieuse en traversant Paris; partout on se pressait sur leurs pas, on les saluait par entraînement, on semblait les plaindre par réflexion; les personnes sensées disaient : « Ils marchent à un « sacrifice sublime, mais inutile. »

Je suivis long-temps ces cohortes immortelles qui emportaient mes souvenirs et aussi toutes mes espérances. Je rentrai mourant de fatigue; j'étais sur pied depuis le matin, comme un vétéran qui ne peut quitter le champ de bataille que le dernier. Le soir, je rêvai gloire et bonheur; mais le lendemain cette flatteuse fumée s'était déjà évanouie devant l'image plus réfléchie des dangers publics.

Le lendemain de la cérémonie du Champ-de-Mai, j'étais chez le comte Regnault, où se

trouvait beaucoup de monde. Le pour et le contre du Champ-de-Mai y fut vivement discuté; les uns blâmaient le costume de l'Empereur et de ses frères. « Et vous, mon amie, « qu'en pensez-vous? » A cette brusque interpellation que Regnault me fit, un homme d'une haute stature, plutôt laid que beau, mais de ce laid de physionomie qui surprend et étonne, et qui n'est pas sans effet sur l'imagination, se mit à me regarder, et je devinai, à la surprise dont mon nom le fit tressaillir, qu'il touchait par quelques souvenirs à Oudet. Je croyais reconnaître un anneau de cette invisible chaîne qui m'attachait au passé par un regret, et me lançait dans l'avenir par l'épouvante. Je ne me trompais point. Je répondis à Regnault, les yeux sur le citoyen du Jura. Un signe mystérieux confirma mes soupçons, lorsque j'annonçai que j'aurais mieux aimé l'Empereur avec sa redingote grise et son petit chapeau, qu'en toque emplumée et en mantaille d'or et de soie, hochets d'une représentation inutile pour l'homme qui avait immortalisé un chapeau et une redingote; que tout ce luxe était pauvre et triste.

« Triste, dit Regnault?

« — Madame, répondit plus haut l'étranger, « triste solennité où chacun s'observait, où per- « sonne n'était content, et où celui en qui repo- « sent toutes les espérances avait l'air d'un roi de « mélodrame. A quoi bon réveiller ces vieilles « cérémonies, prêter serment sur l'Évangile. « On comparait cette singulière fête à celle de « la fédération de 89.

« — Les républicains, reprit Regnault avec « une sorte d'amertume, sont mécontens.

« — Mais, grâce au ciel, il en reste; vous « avez pu vous en convaincre, monsieur le « comte, au moment où l'on a proclamé le ré- « sultat des votes pour l'acte additionnel; » et pendant ce discours assez véhément, l'électeur du Jura ne me quitta pas des yeux; son signe m'avait interdite, et ses manières me déplurent, car j'étais effrayée de la confiance qu'il affectait de me témoigner comme à une affiliée. Je me tus, mais sans en être quitte; mon homme rompit la glace en m'adressant la parole directement :

« Vous êtes fort liée, Madame, reprit-il plus « haut, avec des chefs supérieurs; demandez- « leur ce qu'indiquait la contenance de la « troupe en défilant devant l'Empereur. On a

« crié *vive l'Empereur!* qu'est-ce que cela si-
« gnifie? Mais il y avait je ne sais quels noirs
« pressentimens dans les rangs. On ne sent
« que trop qu'ils marchent à un sacrifice qui
« ne sauvera ni l'empire ni la liberté. Non,
« continua-t-il, cette assemblée n'a pas pro-
« duit l'effet que Napoléon s'en promettait. On
« l'attendait à son acte additionnel. Est-ce
« un ennemi qu'il a placé entre lui et l'opi-
« nion? »

Regnault combattit avec sa chaleureuse éloquence ce discours qui m'était en quelque sorte adressé, et auquel certainement je n'avais aucune envie de répondre. Plusieurs autres personnes présentes se joignirent à Regnault, aucune voix ne se joignit à celle de l'électeur du Jura.

La majorité était pleine de confiance dans l'Empereur, et ceux qui n'en avaient pas affectaient d'en montrer. Mon député secouait la tête. « Son régime, moitié féodal, moitié mili-
« taire, perdra Napoléon, et malheureusement
« la France peut-être avec lui. » J'avais intention de lui répliquer que rien n'était ennuyeux comme une république; mais je n'eus garde de m'attirer son éloquence démocratique sur

les bras : je guettais au contraire l'occasion d'esquiver l'orateur sans qu'il me remarquât, mais impossible ; il était écrit là-haut que le souvenir du malheureux Oudet m'attirerait une confiance et des aveux que, certes, j'étais loin de chercher. Il me témoigna sa joie et sa surprise d'avoir enfin trouvé l'ancienne amie du général Moreau, l'homme que *vous* et *moi* nous avons vu si grand en 96, et qui, s'il eût voulu avoir un peu d'ambition seulement pour nous, nous eût épargné la représentation d'hier. Ce discours se tenait à mi-voix, comme on le pense bien. Il ne m'en inquiétait pas moins, en me déplaisant aussi : car, sans avoir de bien profondes connaissances politiques, j'en avais trop pour ne pas apprécier la position difficile de l'Empereur, et cette réflexion nuisait encore à l'électeur du Jura, qui s'acharnait, dans un pareil moment, sur une pareille victime. « Oudet vous estimait fort... Il allait, je « crois, dire citoyenne, tant il était dans ses « montagnes. Ah ! s'ils ne l'eussent assassiné !

« — Je pense, Monsieur, que Moreau n'eût « point répondu à vos idées ; cet illustre capi- « taine s'entendait à commander ; mais quant « au gouvernement ou à la conduite des af-

« faires, il n'en avait ni la portée ni le pen-
« chant. »

J'avais tourné mon visage au grand sérieux, et mon air jouait la grande importance politique. Mon initié du Jura me pressa la main, et ne me demanda pas, mais me donna, sans la moindre hésitation, rendez-vous chez moi pour le lendemain. Il y avait dans cette façon d'agir et le signe qui l'accompagnait, un je ne sais quoi d'Oudet, qui, en me causant la terreur la plus sotte, me rendit docile. Je baissai la tête en signe de consentement, tout en essayant *in petto* d'esquiver la visite de l'électeur, que je n'évitai pas; heureusement enfin j'en fus débarrassée. Parmi les assistans était un capitaine de chasseurs; il arrivait de Lille, où il s'était trouvé avec le duc de Trévise. Je m'approchai du groupe qui environnait cet officier, car j'avais entendu prononcer le nom du duc d'Orléans, prince que je n'avais pas vu à l'époque du retour des Bourbons en 1814, mais dont le souvenir se mêlait trop aux brillantes époques de nos premiers triomphes, pour que j'entendisse prononcer son nom sans un vif enthousiasme. Je ne savais pas alors qu'en admirant avec tous ceux qui se trou-

vèrent chez le comte Regnault, la lettre que le duc d'Orléans avait adressée au duc de Trévise, et que je copie comme on me l'a lue, je ne savais pas alors que bientôt j'allais avoir un autre motif d'admiration et d'éternelle reconnaissance pour la noble et courageuse compassion que le prince français témoigna à d'illustres victimes. On interrogeait à l'envi cet officier, qui ne tarissait pas sur l'éloge de la belle tenue, du bon air que le duc avait en militaire. J'étais à Péronne quand Mortier fit mettre à l'ordre du jour les lettres de service qui le firent connaître aux troupes comme leur commandant en chef; je l'ai entendu répéter avec plaisir, au duc de Trévise, qu'il avait servi avec lui dans la mémorable campagne de 92. Vous ne sauriez croire l'enthousiasme qui éclatait partout, à Douai, à Lille. Le 20 mars, l'admiration avait également accueilli l'instruction si sage que le duc d'Orléans envoya aux commandans « de faire céder toute « opinion au cri pressant de la patrie, d'éviter « les horreurs de la guerre civile; de se rallier « autour du roi et de la charte constitution- « nelle; surtout de n'admettre sous aucun pré- « texte *dans nos places les troupes étran-*

« *gères.* » C'était peu d'heures avant que nous arriva le message de l'Empereur, de rétablir le pavillon tricolore et de ne plus obéir à d'autres ordres qu'aux siens. Le duc partit le 21 pour Valenciennes, où il fut également accueilli avec un remarquable intérêt : on se rappelait l'y avoir vu commander au commencement de la glorieuse lutte de la France contre les armées coalisées. Le duc d'Orléans revint, sachant le roi arrivé le 22 à Lille, qu'il quitta le 23; il n'y avait aucun ordre donné, ni au prince, ni aux autres commandans militaires; tout se ressentit dans ce départ de l'avis que le maréchal Mortier donna au roi. Je ne saurais rendre avec quel intérêt on se faisait répéter tous ces détails. Cet officier ajoutait encore une infinité de traits du caractère affable et plein d'aménité du prince, et il mettait une extrême importance à parler de l'estime et de l'amitié que S. A. R. témoignait partout pour le maréchal Mortier. « En voici, disait-il, un monu-« ment honorable, autant pour celui qui l'a « écrit que pour celui qui l'a reçu, » et il nous montrait la copie de la lettre. Pour être sûre d'en avoir une, et écrivant très vite, j'offris d'en faire plusieurs à l'instant. « Pour moi! si

« ce n'est pas abuser de votre obligeance, » retentit à mes oreilles. J'en fis cinq, dont j'en transcris une, la garantissant authentique; on peut le croire à mon respect pour le prince dont, bien jeune, j'admirai le bouillant courage à Valmy, Jemmapes, au moulin de Rousu, au bois de Frenu et en tête du bataillon de Mons, culbutant l'armée autrichienne et pénétrant dans les redoutes la baïonnette en avant.

COPIE DE LA LETTRE DU DUC D'ORLÉANS AU MARÉCHAL MORTIER.

Lille, 23 mars 1815.

« Je viens, mon cher maréchal, vous remettre en entier le commandement que j'aurais été heureux d'exercer avec vous dans les départemens du nord. Je suis trop bon Français pour sacrifier les intérêts de la France, parce que de nouveaux malheurs me forcent à la quitter. Je pars pour m'ensevelir dans la retraite et dans l'oubli. Le roi n'étant plus en France, je ne puis plus vous transmettre d'or-

dre en son nom, et il ne me reste qu'à vous dégager de l'observation de tous les ordres que je vous avais transmis, et à vous recommander tout ce que votre excellent jugement et votre patriotisme si pur vous suggéreront de mieux pour les intérêts de la France, et de plus conforme à tous les devoirs que vous avez à remplir. Adieu, mon cher maréchal; mon cœur se serre en écrivant ce mot. Conservez-moi votre amitié dans quelque lieu que la fortune me conduise, et comptez à jamais sur la mienne. Je n'oublierai jamais ce que j'ai vu de vous pendant le temps trop court que nous avons passé ensemble. J'admire votre noble loyauté et votre beau caractère, autant que je vous estime et que je vous aime; et c'est de tout mon cœur, mon cher maréchal, que je vous souhaite toute la prospérité dont vous êtes digne et que j'espère encore pour vous.

« *Signé* L. P. D'ORLÉANS. »

Voici encore un des incidens qui avaient marqué pour moi la journée du Champ-de-Mai, et que j'allais passer sous silence, quoiqu'il me rappelle une scène touchante. Les

troupes marchaient par pelotons sur toute la largeur du boulevart. Près de la Madeleine, je remarquai une femme d'une quarantaine d'années, forte, grande, et d'un air même un peu dur; elle tenait le bras d'un jeune homme de quinze ou seize ans, et regardait les soldats qui défilaient, comme pour y reconnaître quelqu'un. Au deuxième rang des grenadiers de la jeune garde, elle s'élance en s'écriant : « Henri ! « mon fils ! ah ! laisse-moi te voir encore une « fois ; » et elle marche au pas de la colonne, parlant toujours à son fils, qui était second de file du premier rang. Je suivais de très près; je n'aurais pas voulu perdre cette scène faite pour mon imagination et mon cœur. Cette femme montrait le sien à découvert, et tout y était digne d'admiration. Son langage, s'il manquait du poli de l'usage et de l'éducation, n'avait rien non plus de trivial qui déparerait les plus beaux sentimens : « Mon fils, mon Henri, « tu vas combattre pour la troisième fois les « étrangers qui en veulent à notre belle France; « rappelle-toi ton père, que tu suivis, enfant « encore, à Iéna, à Austerlitz, à Wagram; cher « Henri, je te vois peut-être pour la dernière « fois. Tu viens de prononcer en face de la

« France le serment patriotique de vaincre ou « de mourir pour sa défense. Va, mon fils, sois « digne de ton père, et surtout fidèle au dra- « peau. » Le jeune grenadier répondait à sa mère, et pressait son arme contre son cœur, regardant avec fierté la croix qui le couvrait : tout le monde était attendri; car, malgré ses élans de patriotisme énergique, il y avait une douleur si maternelle dans ses regards étendus sur un fils chéri, qu'on ne pouvait entendre ces adieux sans soupçonner quelque chose d'extraordinaire dans leur destinée.

Au moment où les troupes passèrent devant la place Vendôme : « Henri, dit la mère en éle- « vant la voix, et en étendant la main pour dé- « signer la colonne de nos triomphes, Henri, « mes amis, camarades de mon fils, rapportez « encore assez de canons ennemis pour élever « un monument pareil à la gloire nouvelle de « l'armée. » Les grenadiers levèrent la tête avec un air qui en donnait l'espoir. Les personnes que la curiosité avait, comme moi, pressées près de la mère de Henri, crièrent, comme par inspiration, *vive l'Empereur!* et ce cri se répéta par la foule, qui suivait ou venait au devant des troupes.

Un peu plus loin, la femme qui avait excité si vivement ma curiosité s'adressa à son plus jeune fils, qui suivait tristement : « Louis, dis « adieu à ton frère; et si nous devons pleurer « sa mort, jure-lui de vivre et mourir comme « tous les nôtres, pour la France. » Les colonnes ne s'arrêtaient plus, et marchaient à pas plus pressés. Un pressement de main, un dernier regard, un dernier cri d'adieu se firent entendre, et alors la mère, s'échappant de la foule, traversa rapidement le boulevart. Je la suivis; elle ne se croyait pas observée : elle céda alors à toutes les terreurs maternelles. Elle descendait par la rue Basse-du-Rempart; je la vis s'appuyant contre l'hôtel d'Osmond : son jeune fils tâchait de la consoler par toutes ces assurances d'amour qui vont si bien au cœur d'une mère.

Je m'approchai de cette scène filiale, et ayant toujours regardé la franchise comme un moyen de succès, je m'avançai et avouai que je l'avais suivie, écoutée. A mes premières paroles, cette femme me lança un regard où respirait toute la dignité maternelle, et me dit : « Je suis Française et mère, fille, sœur et veuve « de braves morts pour la France; je lui donne

« aujourd'hui mon fils, mon aîné, mon fils « bien-aimé. J'ai dû ne pas affaiblir son cou- « rage par la vue de mon désespoir; mais « croyez, Madame, qu'on ne fait pas de pa- « reils sacrifices après tant d'efforts, sans que « le cœur ne se déchire?... Ah, Louis! attirant « son jeune fils dans ses bras, viens, oh! viens « consoler ta malheureuse mère.

« — Si l'amitié d'une étrangère peut quelque « chose pour de tels chagrins, venez chez moi; « ma demeure est près d'ici, vous y reprendrez « un peu de calme.

« — Vous êtes bien bonne, Madame, mais « excusez-moi de n'en point profiter; si vous « me donnez votre adresse, j'aurai le plaisir de « vous aller voir un autre jour, car vous n'êtes « déjà plus une étrangère pour moi, et vos « traits même ne me sont pas inconnus. Je crois « bien vous avoir vue chez la reine Hortense, « nous sommes de la maison. » Je ne la remis point, mais je fus charmée du hasard qui me rapprochait de Mme Dallié, comme elle disait se nommer, et je me promis bien de faire connaître et valoir cette scène si honorable pour elle dont je venais d'être témoin. Nous montâmes la rue ensemble, et j'appris que cette

dame était veuve d'un militaire qui avait commencé comme soldat à Lodi, et qui était mort lieutenant de la vieille garde à Leipsick.

« J'avais confié Henri à son père pour l'aguer-
« rir; en le voyant partir aujourd'hui pour
« cette décisive campagne, je n'ai pu agir
« autrement que je n'ai fait; mais pensant
« maintenant que peut-être je ne verrai plus
« mon fils, hélas! je sens comme un remords...
« Mais, non, nous sommes Français; périssons
« tous plutôt que de voir l'étranger encore
« inonder nos villes...

« — Croyez-vous, Madame, que l'Empereur
« restera le maître?

« — Je le désire et l'espère.

« — Ah! qu'il revienne victorieux; que
« la France soit encore grande. » Je quittai Mme Dallié, qui me promit de nouveau de venir me voir. Je racontai à mes amis, à Regnault surtout, cette rencontre, en lui rendant mes impressions du Champ-de-Mai; il fut plus content de la première que des autres, et me dit de Mme Dallié des choses faites pour me la rendre une amie précieuse. « C'est, dans un
« genre moins élevé, un dévouement comme
« le vôtre, même désintéressement, même cou-

« rage : elle aurait dix garçons, qu'ils seraient « soldats ! Elle a été attachée à l'impératrice « Joséphine, et vous dira des anecdotes fort « piquantes de l'intérieur de l'Empereur et de sa « première femme. En vérité, ma chère amie, « vous êtes la femme aux rencontres; celle-là « est fort bizarre; tenez, vous devriez m'é- « crire cela tel que vous venez de me le ra- « conter.

« — Pourquoi ?

« — Que sais-je, pour le montrer à l'Empe- « reur, peut-être.

« — Allons donc; mais, au fait, cela ne peut « lui faire de la peine; qui sait s'il ne faudra « pas bientôt enrégimenter le sexe de la fai- « blesse, mais des nobles sentimens; Mme Dal- « lié a des dispositions et la taille des grena- « diers.

« — Moi, je m'enrôle dans la cavalerie lé- « gère. »

« — Corps d'avant-garde du maréchal Ney, « ajouta-t-il en riant : » — Vous l'avez dit, Mon- « sieur le comte. »

Ce ton de plaisanterie cessa bien vite, car Regnault était péniblement agité; il avait beaucoup trop de pénétration en politique, pour

ne pas entrevoir le véritable état des choses; il était en outre tourmenté par la crainte des intrigues intérieures : « L'Empereur est entouré de « gens qui le haïssent, parce qu'ils lui doivent « tout; il y en a d'autres qui ne l'acceptent que « comme un figurant de leur république impos- « sible. Il a reçu les lettres les plus insolentes au « sujet du Champ-de-Mai. L'Empereur est som- « bre, inquiet. Nous allons encore avoir la céré- « monie des aigles, au Louvre; c'est presque « par prévoyance contre des mécontentemens « que je suis fâché de lui voir craindre.

« — Vous ne savez pas, Monsieur le comte, « que si j'étais conseiller de l'Empereur, je lui « dirais : « Aujourd'hui, où le sort des armes va « décider entre vous et l'Europe, ne consultez « que votre armée; là est votre véritable force; « et, couvert de votre manteau de victoire, « venez mettre à la raison toutes ces *Impor- « tances civiles*, si insolentes dans la prospérité, « si hautaines aujourd'hui envers le génie mili- « taire qui seul peut les défendre. Battons- « nous, Monsieur le comte, et si Napoléon « succombe, eh bien! nos sénateurs, et le « corps-législatif, si fiers, pourront s'immorta- « liser à la républicaine, en attendant leur sort

« dans leur chaise curule. Je ne sais quel gou-
« vernement peut être le meilleur, mais celui
« de la gloire a du moins un si brillant côté!
« voilà mon avis.

« — Et vous avez bien raison; mais si l'in-
« trigue, la haine, la force d'inertie des roya-
« listes, le fanatisme des initiés d'Oudet se don-
« nent la main et s'entendent, Fouché peut or-
« ganiser cette coalition contre nous. L'Em-
« pereur le sait: que ceux qui le disent cruel le
« connaissent mal! il y a dans son caractère
« une pente irrésistible pour le pardon, et une
« confiance toujours disposée à croire au re-
« pentir. »

Regnault, en parlant des peines qu'il supposait à Napoléon, m'inspirait comme du respect; car il y avait un intérêt d'ami, qui rend honorable jusqu'à la prévention dans les jours de malheur. Hélas! nous avancions à grands pas du moment qui allait ensevelir les espérances de la plus brave armée, sous le deuil du mont Saint-Jean.

CHAPITRE CLIV.

Veille de mon départ pour l'armée. — Noémi. — La dame allemande. — Regnault. — Mme Lavalette

La campagne allait s'ouvrir. Le départ de Napoléon était imminent. Tous les généraux avaient pris la poste pour les frontières, et j'avais eu bien des adieux sur le cœur. Une journée tout entière, consacrée à ces soins, avait à peine suffi, et j'étais rentrée à près de huit heures sans avoir dîné. Une surprise bien extraordinaire m'attendait : je trouvai chez moi Noémi, qui s'y trouvait depuis plusieurs heures. Elle me parut au désespoir : « Murat est « en France, me dit-elle, détrôné, fugitif, pros- « crit. Je veux voler sur ses traces, le rejoindre, « le consoler, ou mourir avec lui.

« — Calmez-vous, mon amie. Mais pourquoi

« ne vous vois-je qu'aujourd'hui? Pourquoi « n'êtes-vous pas venue plus tôt vers ce cœur fait « pour vous comprendre?

« — Ah Dieu! depuis l'imprudente et coupable « ingratitude de Murat pour l'Empereur, j'ai « vécu dans de mortelles angoisses et une « anxiété inconcevable. J'ai presque toujours « voyagé. J'arrive d'Aubagne en ce moment, « et j'y retourne. Le général Manhès, aide de « camp de Joachim, est arrivé à Toulon. Tout « est fini. La capitulation de Casa-Lauza a livré « le royaume du beau-frère de Napoléon aux « Autrichiens, qui y sont abhorrés, mais souve- « rains maîtres. Lord Exmouth occupe la rade « de Naples pour garantir les traités. Joachim « n'est pas même nommé dans les stipulations; « il a été trahi par ses alliés étrangers, avec le « cruel remords de l'avoir mérité; mais en est-il « moins à plaindre? Grand Dieu! le malheur « de celui qu'on aime est une épreuve au-dessus « des forces d'une femme! Il n'a pas voulu res- « ter oisif. Caché à Cannes, toute obscurité « pèse à son caractère; je le crois néanmoins « en ce moment à la campagne de l'amiral Al- « lemand. Il craint que la reine ni ses enfans « ne puissent venir le rejoindre en France, il

« s'en désespère. Le jour où Baudus, l'envoyé « de Fouché, lui a porté la sèche, hélas! et trop « juste réponse de l'Empereur, Joachim s'est « abandonné à toute la violence de son carac- « tère; et malgré les mystérieuses réticences « de l'ambassadeur, il en avait été assez dit « pour que tout l'être du roi malheureux en « fût bouleversé; il voulait se travestir, s'em- « barquer, aller à Paris à la tête d'un escadron... « Ah! que n'ai-je pas déjà tenté pour le calmer, « et que ne me reste-t-il pas à souffrir en- « core? »

Je tâchai d'offrir à la pauvre Noémi toutes les consolations du plus tendre intérêt; elle venait me prier de la tenir au courant de tout ce que je pourrais savoir de Regnault et de mes autres connaissances sur les dispositions de l'Empereur à l'égard de Murat. « Il a le cœur « bon, il ne sait pas se venger; il ne com- « mencera pas par son malheureux beau- « frère. »

Non seulement je promis tout à la triste amie du roi proscrit, mais en la prévenant de mon départ pour l'armée, je lui dis de m'a- dresser ses lettres chez le comte Regnault; que je le préviendrai de les ouvrir, et que de cette

façon elle aurait de promptes et sûres réponses. Pauvre Noémi! elle partit moins agitée. Je ne prévoyais guère que la rapidité des événemens allait bientôt niveler la destinée des deux monarques. Je vis le soir un instant le comte Regnault, et il me montra toute son obligeante bonté, en promettant de tenir la pauvre Noémi exactement au fait.

« Quant à de l'espoir, je ne lui en saurais « beaucoup donner, me dit-il; car Murat a « tout gâté encore par sa folle entreprise de « l'affranchissement de l'Italie. L'Empereur n'a- « vait cessé de lui recommander de se tenir « tranquille. La capitulation de Caza-Lauza est « une infamie, et prouve que l'on ne cherche « qu'à le traiter en proscrit, et non en souve- « rain malheureux. Les Autrichiens ont pris « possession du royaume de Naples au nom de « Ferdinand IV, et cette capitulation ne con- « tient pas un seul article en faveur du roi de « Naples, pas une disposition qui puisse le ras- « surer sur le sort de sa famille. Tout cela, ma « chère amie, est triste, désolant; mais n'en « montrez pas toutes les noires couleurs à « Noémi. La victoire peut tout changer, tout « rétablir. Le cœur de Napoléon ne tiendra

« pas aux larmes d'une sœur aimable et ché-
« rie, et au repentir d'un homme dont il ad-
« mire l'éclatante bravoure.

« — Mon ami, que vous êtes bon de penser « et de vous exprimer de la sorte; mais écrivez-« le à cette pauvre Noémi, cela la rassurera et « adoucira l'agitation pénible du malheureux « Joachim. » Et Regnault, qui avait le meilleur cœur du monde, écrivit à l'instant même quelques lignes que j'envoyai aussitôt.

Regnault, ce jour-là, me reparla de sa correspondance allemande. « Comment, lui dis-je, « une femme charmante et jeune peut-elle s'a-« baisser à un métier plus vil que celui des « malheureuses, qui, du moins, ne perdent « qu'elles-mêmes; mais vivre pour trahir, tra-« fiquer de l'infortune des autres, n'avoir pas « un regard qui ne cherche à nuire, pas une « pensée qui ne soit un lâche intérêt, voilà, je « vous l'avoue, une existence que j'ai de la « peine à comprendre, et pourtant cette mau-« dite petite figure est ravissante.

« — Si Charles de Labédoyère voulait pen-« ser cela, me dit-il en riant, la petite femme « étoufferait de bonheur.

« — Elle l'aime?

« — A en perdre la tête, et cela finira mal. « Labédoyère la dédaigne, parce qu'il connaît « son état.

« — Et parce qu'il est fou d'une autre.

« — Eh bien! j'estime encore plus Labé- « doyère pour cette délicatesse; et cependant « je plains la jolie Allemande; car être dédai- « gnée dans ses charmes est chose bien pénible « à l'amour-propre d'une femme, mais être re- « poussée pour mépris mérité, c'est à en mou- « rir. L'amour que celle-ci éprouve me la fait « prendre en compassion; elle vous intéressera « plus encore, lorsque vous saurez l'enchaîne- « ment de circonstances qui l'ont réduite à avoir « recours au *potere tenebroso*[1]. Mariée fort « jeune, la baronne Za fut malheureuse avec « le mari que sa famille seule avait choisi. Dans « un premier voyage en France, les répu- « gnances de la baronne prirent un caractère « si prononcé, que son mari demanda et obtint « une séparation à l'amiable, en lui accordant « une pension de 12,000 francs; elle resta à « Paris, et cette somme lui fut pendant six ans « régulièrement payée. Une pareille fortune eût

[1] Le pouvoir ténébreux.

« été suffisante pour une femme raisonnable;
« mais la baronne avait contracté des goûts ruineux; jeune et belle, elle n'eut pas assez de force pour renoncer à l'éclat dont elle avait brillé, et ne rabattit rien de ses dépenses, quoiqu'on lui eût plus tard retiré sa pension. Des lettres de sa famille lui avaient ouvert les salons de Mme de Staël; elle y fut remarquée, et son goût pour le luxe en augmenta. Ce n'était pas assez; la fatale passion du jeu la posséda bientôt. Les dettes arrivèrent. Le départ de sa célèbre amie la livra à toute l'horreur d'une humiliante position.
« Elle la peignit à son amie dans une lettre éloquente qui, malheureusement, ne parvint pas, Mme de Staël, à cette époque, étant observée et menacée de l'exil. On crut avoir surpris une trame; le ministre de la police envoya des agens secrets chez la baronne, qu'on trouva chez elle occupée à écrire sur un secrétaire couvert de lettres et autres papiers. L'ordre était de tout saisir; il fut exécuté. La pauvre baronne était restée anéantie; l'un des visiteurs, homme adroit et entraînant, lui parla avec intérêt de ses relations avec Mme de Staël. Les lettres trouvées

« là venaient d'apprendre que Mme de Staël « avait souvent usé de son ascendant sur « le mari et la famille de la baronne pour « lui faire obtenir des secours, sans lesquels « la ruine eût été plus tôt et plus complétement « consommée. Dans plusieurs de ces lettres, « son père, faisant allusion à l'intérêt que « Mme de Staël prenait à la baronne, lui recom« mandait de ne se diriger que par ses avis. « A cette condition, il lui disait qu'elle pou« vait espérer de se revoir un jour chérie « et honorée dans sa famille et sa patrie. « On attacha un sens politique à cette ex« hortation paternelle, la baronne resta quel« ques jours en surveillance. Ce qui prouve « qu'elle était née bonne et sensible, c'est que, « dans ce terrible moment, la pauvre baronne « pensait plus à Mme de Staël qu'à elle-même. « On avait parlé de cette dame comme sus« pecte au gouvernement, et elle s'occupait de « l'avoir peut-être compromise sans le vou« loir. On ne trouva heureusement rien dans « les papiers qui pût donner lieu à priver la « baronne de sa liberté; mais son esprit, ses « relations tentèrent; on pensa qu'une per« sonne de ce rang pourrait être utile. Sa fâ-

« cheuse position aida à la faire donner dans « le piége. On lui détacha un homme habile « qui vint l'endoctriner avec des maximes cap- « tieuses et des offres brillantes : la malheu- « reuse baronne l'écouta avec cette espérance « qui est bien près du consentement ; cepen- « dant, lorsqu'elle pénétra toute l'étendue des « services qu'on voulait d'elle, son ame, un « peu relevée, repoussa avec mépris l'or de la « corruption. On la laissa quelques jours à elle- « même ; l'ennui, la solitude, les chagrins l'é- « branlèrent. Le besoin fit le reste. Je l'ai tou- « jours crue très malheureuse ; jamais je ne l'ai « vue sourire.

« — Je le conçois ; j'en avais presque pitié ; « à présent, je la déteste. Une femme bien née, « assez heureuse pour pouvoir invoquer l'ami- « tié de la femme célèbre qui n'eût point re- « poussé sa détresse, a pu consentir à un op- « probre qui dégrade l'ame sans retour ! ah ! ne « me parlez plus de votre Allemande : elle m'a- « vait naguère séduite ; mais je la trouve bien « hardie d'oser aimer le plus aimable et plus « séduisant des braves. Y pense-t-elle ?

« — Ma chère amie, le métier qu'elle fait est « pourtant nécessaire.

« — Hélas! oui; et il n'aurait tenu qu'à moi « que vous ne me rangiez dans cette belle ca- « tégorie.

« — Non, non, jamais vous n'auriez pu lui « ressembler; mais avec la déférence que mé- « rite votre caractère, vous auriez dû penser un « peu plus à la fortune.

« — Je vous crois trop mon ami, pour pen- « ser que vous parliez sérieusement.

« — Vous avez raison; mais l'Empereur sait « vos services d'enthousiasme, et ils mériteront « une haute reconnaissance.

« — Puissiez-vous dire vrai, monsieur le « comte; je croirais alors avoir une noble et ho- « norable fortune.

« — Bizarre et excellente femme, » me dit-il d'un ton qui me fit bien plaisir, et nous nous séparâmes, non sans quelques amicales remarques sur ma passion pour la guerre, qui allait dès le lendemain m'emporter à de nouveaux hasards.

Parmi les femmes que j'avais rencontrées soit chez Regnault soit chez Cambacérès, celle que j'avais le plus remarquée était madame Lavalette [1]; quelque chose d'attrayant dans ses

[1] Non pas la noble et courageuse épouse que la posté-

manières et son enthousiasme de parti me captivaient : nous n'avions aucune relation intime à cette époque ; cependant nous nous rencontrions toujours avec un extrême plaisir, et j'avoue que je fus bien agréablement surprise de voir arriver cette dame chez moi, me demander si j'avais quelque facilité pour faire parvenir directement une lettre. J'eus un bien réel plaisir à causer d'intimité avec cette femme aimable et spirituelle, à qui le sort me réservait plus tard de donner une preuve de vif intérêt, qu'elle sut apprécier d'une manière touchante. Madame Lavalette était très amie avec Charles de Labédoyère, à cette époque encore au sein de la gloire et de ses brillantes espérances, rêvant, comme Ney, gloire et bonheur pour la France, et qui bientôt allait, comme le prince de la Moskowa, terminer sa carrière sans utilité pour la patrie. Je vis ainsi, avant mon départ, madame Lavalette; mais

rité classera parmi les modèles d'amour conjugal; mais celle qui fut compromise dans les troubles de 1816, à Lyon, dont l'époux fut conduit au château d'If, et qui alla plus tard, avec son épouse et ses enfans, chercher une patrie au-delà des mers.

avec de pénibles pressentimens. Je promis de lui écrire; car, partant pour rejoindre l'armée, nous devions supposer une longue absence. « Nous vaincrons; l'Empereur commencera par « repousser l'ennemi au-delà des frontières; qui « sait ensuite jusqu'où nous irons? » Hélas! nous comptions sur des triomphes, et déjà le mot de défaite était murmuré dans les cyprès qui allaient ombrager, au Mont-St.-Jean, le vaste tombeau de la valeur malheureuse.

CHAPITRE CLV.

Rencontre de D. L*** chez Regnault de Saint-Jean-d'Angely. — Départ de Paris pour la Belgique.

J'ai oublié, je crois, de dire que depuis notre entrevue à Naples j'avais rencontré D. L*** à plusieurs reprises, et même jusque chez le comte Regnault de Saint-Jean-d'Angely, dont il avait fini par faire tourner les anciennes préventions en une sorte de confiance. Le jour que je vins prendre congé du comte, je lui dis qu'outre l'intérêt de cœur et de gloire qui m'entraînait à l'armée, il était piquant de rentrer dans ma famille comme Napoléon entrait dans les capitales, et d'aller terminer quelques vieilles affaires entre deux victoires.

D. L*** se présenta chez Regnault comme j'allais en sortir : il était radieux d'impudence ; mais, après ce premier moment d'aplomb, dont

on a préparé le courage à la porte, il retomba dans une visible agitation ; et pour en sortir apparemment, il me parla de Ney, me demanda si je le voyais. « Non, » répondis-je très sèchement. Il me donna son adresse, et me renouvela ses offres de service, me disant que je le trouverais toujours. D. L*** m'avait quittée le matin, et le soir il revint chez moi sous le prétexte d'un message de la part de Regnault, et m'apprit que Ney allait partir, ce qu'il savait que je ne pouvais ignorer. Ce n'était pas sans intention que D. L*** venait me donner cette nouvelle; il savait combien il allait me devenir nécessaire : il me surprit par son air de franchise, et, quoique je le connusse, il parvint à captiver mon laisser-aller, au point que je le priai, comme si jamais je n'eusse eu la moindre défiance de lui, de se charger de tous les détails d'un brusque départ de mon logement. Je lui remis aussi la clef d'une chambre que j'avais louée pour une amie; je voulus lui donner 300 francs pour tout régler ; non seulement il refusa, mais énumérant les frais inévitables de la tournée à laquelle j'étais résolue, il me força d'accepter cinquante napoléons en or, qu'il avait eu la précaution de placer dans

une ceinture telle qu'il savait que j'en portais sous mes habits d'homme : il m'assura que Ney s'était dirigé sur Charleroi ; il se chargea de me procurer un passeport, me traça mon itinéraire, et se vit, grâce à tant de prévenances, un moment réintégré dans ma confiance illimitée. Maître du peu que je possédais, et d'une cassette renfermant tous mes papiers, on lira plus loin le parti qu'il en tira. Je quittai Paris dans la nuit du 12; Ney avait rejoint l'armée le matin. J'arrivai bientôt sur le théâtre de ses nouveaux exploits. Si Ney eût été instruit que j'avais volé sur ses traces, il m'aurait signifié l'ordre que je retournasse à Paris ; aussi me tenais-je hors de vue. Quoique tout fût succès et victoires les premiers jours, je ne pus surmonter la cruelle pensée que c'étaient là peut-être les derniers triomphes de l'armée française.

J'arrivai à Charleroi deux heures après que le maréchal en était parti. Je ne le revis qu'à Ligny, où il avait pris position, et peu avant la bataille du 16 juin. On connaît les brillans préludes à la suite desquels l'armée marcha sur les Quatre-Bras : moitié hasard, moitié entraînement, je me trouvai en face du maréchal. Selon l'usage, un peu d'emportement et

l'ordre de retourner à Paris, ou du moins à Charleroi; mais selon l'usage aussi, je n'en fis rien; et je n'étais pas à plus de deux portées de fusil, au moment où arrivèrent les vingt-cinq mille hommes de troupes fraîches, amenés à l'ennemi par le prince d'Orange. Ah! si les Anglais pouvaient être une fois justes pour notre gloire militaire, ils diraient la bravoure immortelle du prince de la Moskowa dans tous les combats multipliés où nous fûmes constamment vainqueurs. Le moment où il prit un drapeau anglais de sa propre main fut un moment de délire. Ceux qui ont prétendu que les soldats français n'avaient pas, à ces funestes journées, la bravoure ordinaire ni leur gaîté habituelle, ceux-là étaient dans d'autres rangs; j'ai vu là, en quelque sorte, l'intimité du champ de bataille. Je n'ai cessé de parcourir les lignes, et je puis assurer que, la nuit encore qui précéda le funeste *dix-huit juin*, nos troupes chantaient comme lors des premiers triomphes et des premiers chants nationaux.

Ici je dois m'élever contre une accusation portée contre Ney pour n'avoir pas occupé les Quatre-Bras. Brunswick venait d'être tué; le prince d'Orange blessé; un avantage complet

avait couronné les efforts de notre aile gauche. Ney sentait trop bien le besoin de vaincre pour laisser paralyser ses premiers avantages; Ney *n'a rien oublié, rien négligé.* Son active bravoure ne parut jamais sous un plus beau jour: obligé de se maintenir sur la position de Frasnes, il y resta constamment maître; c'est alors au moment où, par de savantes combinaisons, Ney allait poursuivre ses succès, qu'il reçut l'avis que l'Empereur venait de disposer du corps du général d'Erlon. Fallait-il alors exposer 17,000 hommes contre 50,000 Anglais, supérieurs dans la position des Quatre-Bras? Il les tint en échec tout le reste de la journée du 16; le matin du 17, on marcha vers le débouché de Soigné, où toute l'armée anglaise était assise. Tout se disposa le soir, et le lendemain se donna la bataille de Waterloo.

Je n'entamerai pas une discussion stratégique; mais j'ai vu Ney le soir du 17, et j'atteste sur ses mânes que Ney n'a pu agir autrement; qu'il n'y eut ni délai, ni désobéissance. J'ai vu, j'ai tenu les ordres de l'Empereur, qui ne peuvent laisser l'ombre d'un doute sur l'obéissance héroïque et loyale de Ney. La haine ou la légèreté, aussi coupable quand il s'agit d'un

tel capitaine, a pu seul inventer et propager de pareils bruits; j'ose les démentir en face de la France, dussé-je payer de mon sang ma fidélité au plus glorieux souvenir. Ney ne put agir autrement, sans sacrifier son corps d'armée. Si le maréchal Grouchy, au lieu de promener ses bivacs, se fût immédiatement mis en marche par l'inspiration de la canonnade qu'il entendait, si l'Empereur eût laissé à Ney les troupes de d'Erlon, le fatal *sauve qui peut!* eût été répété en allemand et en anglais par les échos de Soigne et de Mont-Saint-Jean. Le lendemain de l'arrivée à Soigne devait se livrer la bataille de Waterloo. Depuis deux jours on se battait; les troupes étaient harcelées, mais n'étaient point abattues: l'enthousiasme circulait encore dans tous les rangs. Je racontai le soir au maréchal les joyeux propos des soldats qui tâchaient de garantir leurs armes de la pluie qui tombait par torrens. Malgré le mois de juin, le temps était déplorable. Cette dernière journée fut peut-être la plus brillante des innombrables et immortelles journées du prince de la Moskowa. Oui, j'en appelle à tous les militaires qui ont pu entendre les balles qui sifflaient dans les habits du guerrier, ils diront

si sa pensée, si son courage n'étaient pas là avec toute leur jeunesse pour la cause de cette France, dont Mont-Saint-Jean allait fixer les destins. Comme partout, Michel Ney défendit au prix de son sang cent mille Français, sauvés en Russie par son héroïsme dévoué. Sa conduite apparaîtra dans tout son éclat devant la postérité. Ombre chère et sanglante! le reste de ma vie est dévoué à célébrer ton courage et tes nobles qualités, et à pleurer jusqu'à mon dernier soupir ta fin si déplorable! Ney fut chargé du centre, sur la grande route. Peu après l'attaque, l'ennemi fut délogé, et notre cavalerie de réserve l'occupa; là, je le suivis de près, nous étions encore triomphans. Tout en me cachant à la vue du maréchal, je m'écartai un moment de mon guide. En un instant, je me trouvai comme portée vers la droite, et presqu'au milieu des feux; je ne vis plus que de loin les efforts des troupes, que Ney animait de son exemple.

Dans ce moment j'aperçus une femme vêtue comme moi en homme: elle avait très imprudemment mis pied à terre; je l'aidai à se remettre en selle. Elle me rapporta qu'elle arrivait du château de Hougommont, que le gé-

néral Reille avait enlevé au commencement de la journée. « Blücher n'a pas 30,000 hom- « mes, me dit-elle; si Grouchy attaque, les « Français gagnent la bataille. » Je ne sais quoi me déplaisait dans cette femme, lorsqu'elle m'annonça que Napoléon était sur les hauteurs de Vousomme avec 66,000 hommes, mais que Wellington en a 100,000. J'eus envie d'essayer ma valeur en combat singulier, et pour n'y pas céder, je sautai aussitôt à cheval et le mis de suite au galop dans la direction où l'Empereur avait tourné la gauche de l'ennemi pour faciliter au maréchal Grouchy le moyen de le joindre, ce qui eût décidé la victoire. J'approchai de ce point, et j'étais de ce côté quand l'Empereur apprit que le maréchal avait bivaqué, pendant qu'il le croyait en pleine attaque sur Wavres pour en chasser les troupes de Blücher. On avait détaché du monde en observation du côté de Saint-Lambert; de là on attendait du renfort, et c'était l'avant-garde d'un corps de 30,000 Prussiens qui arrivait. Il était alors deux heures. Sur la ligne, il n'y avait alors d'engagés que les tirailleurs. En ce moment, vers la gauche, un officier de l'Empereur passa; il portait l'ordre au maréchal Ney de

commencer le feu, et de prendre la ferme de la *Haie-Sainte* et le village de la Haie. Jamais ordre ne fut plus promptement ni plus complètement exécuté. La division anglaise tomba foudroyée.

La montre à la main, je suivis pendant trois heures cette scène de carnage dont notre cavalerie vint achever les résultats. Il y avait fuite de tous ces débris anglais vers la route de Bruxelles. Nos ennemis déclarent que les Français sont perdus une fois qu'ils sont en déroute. Je crois que ceux qui se rappellent cette course désordonnée des corps britanniques avoueront qu'on ne peut rien imaginer de plus entier que cette débandade. La victoire parut décidée, et elle l'était par l'impétueuse attaque de Ney. Mais voilà que Bulow (par le retard involontaire et fatal du maréchal Grouchy) opère un funeste retour avec ses trente mille hommes de troupes fraîches arrivant l'arme au bras. Était-ce Ney qui avait amené ce passage? n'avait-il pas conduit ses troupes à Ligny, aux Quatre-Bras? n'y avait-il pas combattu, payé de sa personne? La position du centre ne fut-elle pas gardée d'après les ordres de l'Empereur? N'avait-il pas

triomphé à la Haie-Sainte; ne chassa-t-il pas les Anglais?... Quelle voix pourra s'élever contre celui qui, voyant la bataille perdue, après avoir eu plusieurs chevaux tués sous lui, deux bataillons écrasés, se jeta l'épée à la main, les vêtemens criblés de balles, le visage inondé de sang, au milieu d'un carré de braves de la vieille garde, dont les cadavres s'entassaient autour de lui? Est-ce l'homme qui eût fléchi dans son devoir qui se serait conduit avec cet héroïsme. « La France est perdue, il « faut mourir ici, » fut le cri de son cœur. Le peu de braves qui restaient debout, qui tous depuis si long-temps le regardaient comme le plus brave, l'entraînèrent avec les débris de la colonne.

CHAPITRE CLVI.

Soirée du 18 juin.

Qu'on se représente une femme égarée sur un champ de bataille, en proie à toutes les fatigues du corps, à toutes les angoisses du cœur, et l'on ne s'étonnera pas que, dans cette peinture d'un effroyable désastre, je ne sois pas fidèle aux rigoureux calculs des mouvemens militaires. Ma tête se perd encore aux souvenirs de ces terribles péripéties d'un carnage. Hélas! voudrait-on qu'une pauvre femme qui ressentait là tout-à-fait les dangers et des inquiétudes mille fois plus cruelles que ces périls, conservât ce sang-froid stratégique qui déduit minutieusement les circonstances d'une bataille? Je suis à cheval; le flot des Prussiens m'emporte, et je m'égare dans la mêlée. Je ressemble,

hélas! dans ce moment de mes Mémoires, à Napoléon dans les dernières heures de cette journée fatale; j'obéis au torrent, et ne le vois plus que quand il me presse de trop près.

J'arrivai à Furnes le 17; tout y exaltait le nom si souvent prononcé par la victoire. Ney y resta après avoir remporté un brillant avantage sur les Anglais, malgré les renforts qui arrivaient de tous côtés aux ennemis. C'est Ney qui arracha le drapeau du 69e régiment. Au premier moment de sourire de la victoire, et avant cette arrivée inattendue des Prussiens, j'avais rencontré par un choc le maréchal Ney. Son premier mouvement fut de surprise, la réflexion fut de colère; à tout je ne répondis qu'en posant la main sur mon cœur et en disant : « Je n'ai pu agir différemment; « ne pensez pas à moi. — Par Dieu, je le crois, « j'ai bien autre chose à penser : la responsa- « bilité de tant de braves sur les bras. » Puis se laissant aussitôt entraîner à cet enthousiasme qu'il aimait à me voir partager : « J'espère, m'a- « vait-il dit, que nous achèverons messieurs « de l'Angleterre. » Là, Ney était bouillant d'espoir; mais lorsqu'il eut reçu l'ordre de laisser partir le corps d'Erlon, il devint soucieux.

Il m'avait très sérieusement interdit de jamais lui demander compte, aussi m'en gardai-je soigneusement; mais je compris très bien à son air et par des mots échappés pendant les rares minutes que je le vis, que cette disposition de l'Empereur le contrariait. Je sais que j'entendis qu'il disait : « Il ne faut plus penser « à avancer; nous nous soutiendrons bien ici « contre cinquante mille hommes, quoique je « n'en aie que quinze mille. » Alors il m'ordonna positivement de retourner, tandis que je le pouvais encore. Je feignis d'obéir. J'avais pris mes précautions pour être toujours à même de me rapprocher des bagages. On commençait à montrer des inquiétudes sur l'armée de Grouchy. Quelle plume il faudrait pour peindre ce qui se passait sous mes yeux et autour de moi dans un intervalle de peu d'heures. Tout à coup on eut encore une grande joie; le général Pajol venait, par un miracle de bravoure, de chasser des Prussiens triples en nombre. Je m'adressai à un sous-officier de la cavalerie Michaud. « Les ordres arrivent-ils? » me dit-il; il y a des engagemens de tirailleurs vers la Haie-Sainte. J'étais montée à cheval; tout à coup j'entendis de nouveaux cris de victoire.

Desnouette venait de chasser les Prussiens du mont Saint-Jean ; à sept heures, les Français avaient triomphé trois fois; et cependant le mot destruction bruissait déjà dans les cyprès qui allaient ombrager le vaste tombeau de la valeur malheureuse. A huit heures, la garde était tombée en s'immortalisant.

Ceux qui ont dit que Napoléon était lâche, et qu'il avait fui le champ de bataille, après y être resté spectateur à l'abri du péril, ne l'ont jamais vu à la guerre; il y était exposé aux boulets : qu'on se rappelle Kaya et la journée qui frappa Duroc près de lui. Moi, qui ne prétends pas à l'immortalité, je me tenais autant que possible à l'abri avant la bagarre, et j'ai observé de près, avec une excellente longue-vue, le visage de l'Empereur un quart d'heure avant le terrible *sauve qui peut*; et lorsque, par une tentative désesperée, il ordonna à ses grenadiers de passer un ravin qu'ils comblèrent de leurs cadavres, la physionomie de l'Empereur était effrayante de sang-froid; autour et devant lui tombaient les plus braves, son front ne sourcillait pas : il mesurait l'abîme et semblait de son regard d'aigle y chercher encore une issue; il attendait les troupes de

Grouchy : qu'on juge de l'épouvantable certitude qu'au lieu d'un renfort lui causa l'aspect des Prussiens enveloppant et inondant nos lignes déjà éclaircies! C'est alors que les officiers qui entouraient l'Empereur l'entraînèrent : cela ne s'appelle fuir dans aucun pays du monde. Les soldats, dans leurs cris de rage, accusaient quelques généraux malheureux; je restai au milieu d'eux à pied, ne prononçant qu'un seul mot; c'était le nom de Ney. « Il s'est fait tuer « au milieu d'un carré de la jeune garde, » me dit enfin un de ces hommes fuyant par force et le désespoir dans l'ame. A mon cri d'effroi, un officier me répondit : « De quoi vous plai- « gnez-vous? il est plus heureux que nous, il a « pu se battre jusqu'à la fin; ils n'en auront « pas eu bon marché, ces gredins de Prussiens « et d'Anglais. » Le nom de Ney, cher au cœur des soldats, avait fait son effet; et ce militaire tâcha de me protéger autant que possible dans la bagarre contre la foule.

La nuit commençait à être profonde; la pluie tombait par torrens; les chemins étaient fangeux et impraticables; on trébuchait sur des cadavres et des mourans.

Au moment de la bagarre, j'avais mis pied

à terre; la terrible vüe de ce mouvement me fit m'élancer du côté opposé, sans penser au cheval ni à celui qui le tenait, et qui en aura profité, j'espère, pour se sauver. J'étais tombée dans une colonne de fuyards, et force me fut de suivre le mouvement ou de me faire écraser.

Mon guide trouva cependant encore à me parler d'autre chose que des horreurs qui nous environnaient. « Vous aimez donc le maré-« chal, me disait-il, pour être venue ici? » Je me pressai convulsivement contre le bras qui me soutenait. « Ah! conduisez-moi vers le lieu où « il est tombé. » Ce brave ralentit sa marche, et laissant s'écouler un peu la foule, prit avec moi vers la route où avait combattu le centre, que Ney avait commandé. Il allait m'y conduire, quand, à peu de distance, nous vîmes un gros de Prussiens s'efforçant à faire mettre *bas les armes* à un reste de peloton qui s'était réuni et quittait ce champ de regret avec une attitude française. Les apercevoir et voler à leur secours fut même chose pour mon intrépide compagnon. Je fis des efforts pour m'éloigner de ce spectacle d'horreur : ils étaient vingt contre trois cents! Les Prussiens les mas-

sacrèrent avec fureur; c'est là où fut tué Duhesme, qui, ne pouvant plus se défendre, serra son arme contre son cœur, où son lâche adversaire enfonça sa baïonnette. Mon guide eut le même sort sans doute, car je ne le vis plus, quoiqu'en s'éloignant il m'eût crié de ne pas bouger, de l'attendre : hélas! c'était un ami de moins. Cette protection accordée dans de pareils instans au seul nom de Ney m'eût été un appui bien nécessaire dans ces jours d'angoisses qui allaient suivre cette terrible défaite.

Je regardais autour de moi, et partout ce n'étaient qu'objets d'épouvante: des morts, des débris et des mourans; les clameurs du courage remplacées par le silence d'une affreuse destruction; déchirant spectacle d'innombrables agonies, qui n'attire pas même en de tels instans les regards de la pitié : la mienne, cependant, fut excitée jusqu'aux larmes, au point de me faire oublier tout pour voler au secours de plus à plaindre que moi. A cinquante pas, je vis un homme, marchant péniblement ou plutôt se traînant, et que je crus blessé et échappé au massacre des Prussiens. Sans aucune réflexion, je volai vers lui, au moment où je le vis tomber anéanti sur ce sol

inondé de sang. J'approche, et je reconnais de suite aux formes que c'était une femme.

Je ne m'arrêterai pas à peindre les sentimens qui m'agitèrent en reconnaissant, lorsque j'eus soulevé sa tête, mon amie Camilla, la maîtresse si tendre du jeune et brave Duhesme, qu'elle avait toujours suivi, à qui elle avait immolé rang et fortune, et qu'elle venait de voir massacrer sous ses yeux. Quelles fictions inventées par les poëtes pour de nouvelles terreurs approchent de l'épouvantable réalité de cette scène? O Camilla! tu vis; tu as trouvé le repos au sein de ta famille, dans cette Toscane, notre commune patrie. Si mon livre te parvient un jour, ton ame bonne et reconnaissante ressaisira avec des pleurs de reconnaissance le souvenir de l'intérêt intrépide avec lequel je t'arrachai à la mort. J'étais à genoux, tâchant de ranimer ma malheureuse amie. Tout était à redouter; mais je ne pouvais songer qu'à elle. Son premier retour vers la vie fut un cri d'effroi; elle ne me reconnut point; s'arrachant de mes bras, elle me dit avec une angoisse déchirante : « Je suis couverte « de son sang! ayez pitié de moi. — Camilla, « c'est moi. » Elle me reconnut, se jeta sur mon

sein, disant : « Ida, ils l'ont massacré sous mes « yeux. — Confondons nos pleurs : Ney aussi « est tombé, » lui dis-je. L'idée de ma douleur put seule la distraire de son désespoir. Sa reconnaissance cherchait à balbutier la consolation, mais les sanglots coupèrent sa voix. Nous résolûmes de rester là quelques instans, et d'aller en recherches de ce que nous avions perdu de cher et sacré.

Je fis avaler quelques gouttes de madère à ma défaillante amie ; je relevai ses cheveux épars sous mon foulard, et réparai tant bien que mal un désordre qui montrait son sexe. L'infortunée avait lutté dans la mêlée ; sa main droite était déchirée, et son épaule droite légèrement effleurée par un coup de pointe. Elle me répétait : « Ce sont des assassins et « non des soldats ; ils ne combattent pas, ils « égorgent à dix contre un. » La nuit était encore devenue plus profonde ; quelques lueurs l'interrompaient par intervalles ; on voyait à ces rares clartés se promener de ces hommes qui arrivent d'un pas décidé, quand le silence de la mort règne là où brilla l'héroïsme, pour dépouiller sans pudeur l'ami tombé pour les défendre, et l'ennemi qu'ils

n'ont pas osé combattre. C'étaient des paysans; l'un d'eux s'étant approché, je lui offris de l'or pour nous procurer un guide : heureusement l'homme auquel je venais de m'adresser n'obéissait qu'à la misère, en venant chercher des cadavres. Il ne fut pas insensible au triste aspect de Camilla, ni à ma voix suppliante. Il ne fixa rien pour son important service, et je crus ne plus pouvoir le récompenser, même avec beaucoup d'or, lorsqu'en m'informant de Ney, cet homme me donna, comme témoin, tous les détails de son héroïque défense, m'assura qu'il n'était que blessé, et que ses troupes l'avaient entraîné lorsqu'à sept heures on avait vu la bataille perdue. Le maréchal avait encore emmené au feu un bataillon de la jeune garde, qui fut écrasé; que lui, Ney, s'était alors jeté, à pied, l'épée à la main, dans le carré de la vieille garde.

Si cet homme avait su sur quel point les troupes de Ney s'étaient dirigées, j'aurais confié Camilla à sa générosité, et volé vers le maréchal; mais, dans l'incertitude, je crus faire mieux en employant tous les moyens de me rendre directement à Paris. J'arrivai au bout de deux jours, et fis avertir D. L***. On plaça

quelques matelas pour moi, et je fis coucher mon infortunée compagne dans mon lit. La fièvre l'avait prise, en peu d'heures elle fut au plus mal : je fis appeler un médecin et une bien excellente garde, prévoyant trop que mes soins ne pouvaient être assez assidus, mon cœur étant en proie à l'affreux tourment d'ignorer la destinée de Ney. L'arrivée de D. L*** diminua mon incertitude et mon impatience, mais sans la satisfaire. Il me dit : « N'allez pas courir, laissez aller les « événemens, vous reverrez le maréchal, il est « à Paris; il a cru joindre Grouchy et l'Empe- « reur pour se réunir à eux, pour se battre « encore; mais il n'y a plus rien à tenter. Ney « n'a trouvé personne; depuis hier il est près « de l'Empereur, à l'Élysée. Davoust rassemble « les débris de l'armée sous Paris. Il y a de quoi « faire contenance; du moins l'ennemi n'en- » trera pas sans capitulation. » D. L*** était le seul qui me mît exactement au courant des événemens qui me touchaient si fort, puisque la destinée de Ney y était attachée. D. L*** venait deux ou trois fois par jour me rendre compte, m'offrait tout l'argent dont j'avais besoin, ne me parlait que de Ney, m'approuva dans ce qu'il appelait ma pitié héroïque pour Camilla,

et pour comble de bienfaits me donna l'espoir d'une entrevue avec le maréchal.

Nous étions arrivés les images de la mort devant les yeux. Les heures furent autant de siècles d'angoisses et de combats avec moi-même. Sachant que la plus vive peine à causer au cœur de Ney eût été de faire des démarches qui eussent, par une imprudente preuve d'intérêt, pu troubler le repos d'une épouse entourée de son respect et de son amour, je restai donc, m'abstenant de toute tentative pour le voir : seulement j'avais remis à D. L*** une lettre pour la faire tenir au maréchal.

CHAPITRE CLVII.

Coup d'œil sur la capitale. — Angoisses des amis de Napoléon.

Fatiguée de douleurs, de noires pensées, des images sanglantes d'une défaite, dès mon retour à Paris ma tristesse s'accrut encore, en jugeant, dès le premier aspect de la capitale, qu'il n'y avait plus de réparations possibles à nos désastres. Il semblait que je sortais d'un songe affreux, dont le réveil était la mort.

Je courus chez Regnault de Saint-Jean-d'Angely, n'ayant pris que le temps de m'occuper de Camilla. J'étais affamée de nouvelles. « Ah ! mon amie ! s'écria-t-il en apercevant « mes vêtemens encore tout empreints des « traces du voyage, embrassons-nous, car c'est « fait de nous tous.

« — Eh quoi! plus d'espoir! Napoléon nous « reste cependant. Quand j'ai quitté l'armée, « les bandes se reformaient. Des soldats restent « encore déterminés à mourir. Le désespoir ne « peut-il pas quelquefois devenir un triomphe?

« — S'il était général, ce désespoir, il pour- « rait, comme un rocher inaccessible, arrêter « le danger; mais, sans compter le parti qui « regrette et qui attend les Bourbons, il y a « maintenant dissolution, anarchie dans nos « propres rangs. Croiriez-vous que la chambre « des représentans s'occupe d'une constitution, « au lieu d'une levée en masse? Ce sont des « hommes qu'il faudrait, et ce sont des lois « qu'on fabrique. On dirait qu'un fléau en « amène toujours un autre. Ce n'est pas assez « de l'Europe entière pour déchirer la France; à « cette inondation de barbares vient se joindre « une armée de sauterelles législatives. La sot- « tise d'une part, l'intrigue de l'autre, on ne « sait quel démon de discuter sur des prin- « cipes et de faire des doctrines, enfin une « malveillance générale contre l'Empereur, pa- « ralysent ce qui reste de vie à la France. On « veut faire abdiquer Napoléon. Rome avait « des félicitations pour le consul qui n'avait

« point désespéré de la patrie. On n'a ici que
« des défiances, que de l'ingratitude, que des
« affronts pour l'homme dont le génie ne sau-
« rait être remplacé.

« — Mais, mon ami, est-ce que l'Empereur
« se laissera dépouiller? Est-ce que les soldats
« se laisseront enlever le seul homme auquel
« ils se fient?

« — Napoléon sait d'où partent toutes ces
« menées; mais il est trop tard. Les Bourbons
« le traiteraient avec plus de générosité que
« le parti qu'il a appelé à son aide, et qui pro-
« fite des infidélités de la victoire pour l'é-
« touffer.

« — Et la chambre des pairs, celle-là, com-
« posée de tant d'illustres guerriers, sait au
« moins que le premier intérêt d'un peuple,
« c'est de résister à l'étranger.

« — Celle-là n'est pas meilleure que l'autre.
« On a refusé la parole à Lucien, en préten-
« dant qu'il n'était pas prince français.

« — Que veut-on faire?

à — Dans ce moment, chacun sait bien ce
« qu'il ne veut pas; mais personne ne sait ce
« qu'il préfère. Des mains habiles et savantes
« entretiennent ou organisent peut-être ces di-

« visions, afin de diminuer d'autant les chances « d'un concours universel, pour se targuer en- « suite de l'impuissance qu'ils auront créée, et « qu'ils appelleront du dévouement, s'il y a « des vainqueurs.

« — Je venais chercher auprès de vous des con- « solations, des espérances, et vous mettez « encore un poids de plus sur d'immenses dou- « leurs. J'aimais mieux la mort de l'épouvan- « table champ de bataille que j'ai quitté, que « cette mort d'anéantissement et de langueur. « Si vous aviez vu au mont Saint-Jean, à Waterloo, « les prodiges de courage, d'héroïsme furieux « ou tranquille, vous ne comprendriez pas « non plus que la victoire n'ait pas couronné « tant d'efforts ni payé tant de sang. Tous les « généraux étrangers voudraient de bonne foi « expliquer leurs triomphes, les nôtres tout en- « semble, notre défaite, qu'au lieu d'une cause « palpable, d'une saisissante raison, on n'éta- « lerait encore que des cadavres. On peindra, « mais on n'instruira jamais cette grande ca- « tastrophe. Une fatalité telle qu'il n'en est « point de pareille dans l'histoire, un effroyable « que sais-je, seront les derniers mots de la pos- « térité sur Waterloo.

« — L'Empereur, entre nous, a-t-il été lui-
« même ?

« — J'amais son génie, jamais sa bravoure
« personnelle, ne déployèrent plus de ressour-
« ces. Au milieu de la garde impériale, au mi-
« lieu des généraux redevenus soldats, on se
« croyait dans une armée de géans.

« — Pauvre Napoléon ! c'est après de tels sa-
« crifices que l'ingratitude des uns, la démence
« des autres, veulent t'immoler à des rêves, à
« des utopies. Oui, mon amie, tous nos idéo-
« logues veulent, avant d'être écrasés, avoir
« la satisfaction de résister à la tyrannie, de se
« précautionner contre le despotisme. N'im-
« porte, l'Empereur abdiquera encore une
« fois; j'en suis sûr. Les traîtres et les niais
« l'emporteront. Cet homme, qu'on accuse
« d'être ambitieux, égoïste et sanguinaire,
« aura donné deux fois au monde un exemple
« inouï de désintéressement et d'immolation.
« S'il l'eût voulu, s'il le voulait encore, il pour-
« rait s'ensevelir sous les débris de la capi-
« tale, faire sortir de Paris embrasé son salut
« et le nôtre, mourir du moins en jouant
« tout, en même temps que lui-même. Non,
« il sait résister à l'intérêt de son orgueil

« outragé; il sait regarder en face une chute
« qu'il pourrait rendre terrible. »

Je quittai Regnault, après beaucoup d'autres effusions que je me rappelle un peu moins, parce qu'il y avait plus de vivacité dans ses sentimens que de suite dans ses idées. Je l'assurai que, le feu fût-il aux quatre coins de Paris, mon dévouement n'en serait pas moins entier, absolu, infatigable; que j'oublierais mes propres chagrins pour ne songer qu'à la grande douleur de l'homme qui avait à jamais enchaîné nos cœurs.

Ce jour-là, je repris ma vie de Paris, cette vie de courses, de communications de toute espèce, qui se trouvait naître de mes goûts, et fort bien servir en même temps les intérêts des autres. Le lendemain de ma visite à Regnault, je rencontrai M. le comte Carnot dans un salon du Marais, où j'étais allée porter une lettre du fils de la maison, jeune officier, qui m'avait à Laon priée de lui rendre ce service. Dès que Carnot m'aperçut, il eut la bonté de venir à moi; et, malgré les préoccupations du moment, à peine lui eus-je dit que je venais de l'armée et que Waterloo s'était trouvé entre nos deux rencontres, qu'il me fit remarquer, avec assez de poésie pour

un mathématicien, qu'il fallait en quelque sorte que le monde s'ébranlât pour nous mettre en présence. Dans les violentes secousses des événemens ou des passions, il suffit quelquefois d'un mot, d'une idée soudainement jetée en avant, pour m'enlever à tout ce que mes sensations présentes ont de plus poignant, et me transporter dans le cercle d'une causerie calme et tranquille. Quoique M. le comte Carnot fût un personnage plus positif que fantasmagorique, je lui sus gré de me traiter en événement; mais il retomba bientôt de cette politesse phraséologique dans le lieu commun de ses idées exclusives. Ainsi, au lieu de me parler de la campagne que je venais de faire, de déplorer les pertes effroyables, les conséquences menaçantes de Waterloo, il me dit que ce serait peut-être un bien pour la patrie, qu'au lieu de devoir son salut à une armée et à un chef, les citoyens soulevés la dussent à eux-mêmes; parce qu'ainsi, après avoir chassé les ennemis, ils n'auraient pas à craindre que la victoire devînt de nouveau l'instrument de leur servitude. Je tâchai de tirer Carnot de ses préventions, et surtout de ses illusions; car on ne peut se faire d'idée de ses crédules espérances. Il préten-

dait que nous allions avoir un million de soldats; que toutes les gardes nationales immobilisées allaient remplacer une armée seulement militaire par une armée citoyenne. Cette fascination me chagrina au lieu de m'indigner; et comme la société était peu nombreuse, je profitai de cette circonstance pour éviter une dispute avec un vieillard dont l'ancien caractère avait commandé à mes respects.

En rentrant chez moi je trouvai un message de la reine Hortense, dont j'étais pourtant peu connue, et qui vint faire un moment diversion à mes cruelles agitations. Cette femme, à tant de titres intéressante, était venue de la Malmaison pour un jour. Je me rendis à l'Élysée-Bourbon, où elle m'attendait. Elle me questionna sur toutes les circonstances des journées des 16, 17 et 18 juin, et me parut bien inquiète. « N'est-il pas vrai, répéta-t-elle à plu-
« sieurs reprises, que l'Empereur s'est jeté au
« milieu des grenadiers avec son état-major, et
« qu'on l'a forcé de quitter le champ de bataille?
« qu'il ne l'a pas volontairement abandonné?

« — L'Empereur abandonner le champ de
« bataille! Ses braves l'en ont arraché. » La reine m'avait écoutée avec avidité.

« Vous y étiez, vous, et ce n'était pas votre « première bataille ; le danger n'est donc rien « pour vous ?

« — Tant que cela va bien, on n'oserait pa- « raître timide, et quand cela va mal, on pense « au salut ; ainsi on n'a pas le temps d'avoir « peur. »

L'aimable fille de Joséphine me parla de Regnault, du maréchal Ney. Je crus devoir nier ma liaison. Elle avait beaucoup trop d'esprit, et surtout alors avait bien autre chose dans la tête, pour s'arrêter à cet objet. Elle ajouta encore à mes peines par les nouvelles qu'elle me donna de Murat. « Il est malheureux et il l'a mérité, « disait-elle ; car de tout ce qui arrive, Joachim « doit en partie s'accuser. Avec ses idées d'af- « franchir l'Italie, il a ôté un appui et une « ressource à celui dont il tenait sa couronne ; « il peut se regarder aujourd'hui comme à ja- « mais perdu. » Elle me demanda si j'étais revenue avec la suite de l'Empereur, et je trouvai je ne sais quoi d'un peu inquisitorial dans ces questions. Je lui racontai ma rencontre avec la malheureuse Camilla, et notre triste retour. « Ainsi, vous n'étiez pas à Philippe- « ville ?

« — Mon Dieu, non.

« — Qui était donc cette femme qui est re-« venue avec une des voitures du maréchal « Soult? en avez-vous connu à la suite?

« — Aucune; mais j'ai vu à Mont-Saint-Jean « une femme qui se prétendait maîtresse du « général Bourmont.

« — Est-elle belle et jeune?

« — Elle est assez bien, elle galoppe, habillée « en homme; espèce de volontaire comme « moi.

« — C'est cela alors; » et la reine resta pensive quelques instans : « L'Empereur est à « Laon, ajouta-t-elle; il est persuadé que tout « peut se réparer encore, qu'il ne faut que de « l'énergie et de la résolution de la part des « officiers et du gouvernement. Il ignore tout « ce qui se trame ici. Je voudrais qu'il le sût « et directement; j'ai beaucoup de choses à « communiquer à l'Empereur. » (Ici la reine me regarda de toute l'expression de sa spirituelle physionomie, et je crus si bien la deviner, que je lui répondis, en mettant la main sur mon cœur : « La place est sûre, vous pouvez « tout y déposer.

« — Vous êtes encore au-dessus du bien

« que m'a dit de vous Élisa et quelqu'un que « vous aimez... Passez, je vous conjure, chez « mon secrétaire ainsi que chez Regnault, puis « partez sans délai pour Laon. » Alors elle me prit les deux mains, les serra avec une agitation convulsive. « Voici ce que vous devez « dire de ma part ou à Bertrand ou à l'Empe- « reur, à personne autre : que j'ai la certitude « que les chambres se déclareront contre lui, « qu'on ne le regarde plus même comme chef « de la nation ; en un mot, qu'ils ne veulent « plus de lui, heureux si on ne le juge pas traître « à la patrie ; qu'il doit rester avec l'armée, et « que je veux m'y rendre. Je hais et crains les « républicains : ils se sont courbés, mais leur « haine existe tout entière. Direz-vous bien « tout cela ? » Je le lui répétai à l'instant, et involontairement je saisis une de ses jolies mains que je pressai contre mon sein. Hortense sourit avec une bonté triste, mais tout obligeante. Il y eut, dans ce tête-à-tête de la fille de l'impératrice Joséphine et de moi, un bizarre rapprochement de circonstances : le cabinet où me reçut la reine Hortense au mois de juin 1815 était le même où, seize ou dix-huit ans auparavant, la citoyenne Bonaparte et la ci-

toyenne Moreau se reposèrent amicalement en prenant des sorbets, après les fatigues d'un bal champêtre. Ma visite s'était assez prolongée pour que je me trouvasse forcée de remettre au lendemain ma visite à son secrétaire. Ce lendemain même était le jour fixé de mon départ. J'accourus chez Regnault sans le rencontrer. J'y retournai quelques heures après, toutes mes dispositions étant faites. Quoique déjà si cruellement agitée pour moi-même, je puis dire que non seulement j'étais résolue à ce voyage, mais que je mettais une sorte d'orgueil à donner cette nouvelle preuve de mon dévouement actif à l'Empereur et à sa famille. J'allai donc chez Regnault très fermement déterminée à partir immédiatement. Regnault me demanda si j'avais une lettre.

Non.

« — Qu'allez-vous donc faire ?

« — Dire deux mots à l'Empereur.

« — Folle !

« — Pas du tout, et deux mots à l'oreille.

« — Et je ne puis les savoir ?

« — On me les a fait apprendre par cœur « pour ne les dire qu'à Napoléon ; les tortures « ne m'en arracheraient pas le secret.

« — C'est très bien, ma chère amie; si les « choses se replâtrent, votre avenir sera su- « perbe.

« — Je suis si loin d'y prétendre, comme vous « l'entendez, monsieur le comte, que cette seule « pensée gâterait mon zèle, si le moment me « paraissait moins impérieux. Hélas! ce zèle « allait s'évanouir, et un moment allait m'en « faire perdre jusqu'à l'idée. » Regnault, sans y trop réfléchir, me donna à lire le bulletin de la bataille de Waterloo. A peine avais-je vu cette phrase si cruellement injuste : « J'aurais « pu rejeter sur le maréchal Ney une partie « des malheurs de cette journée; » que je jetai le bulletin, en éclatant sans ménagemens contre l'Empereur : « Il veut le compromettre, le per- « dre peut-être, il n'y réussira pas... Moi, servir « qui offense Ney, m'exposer encore pour le « prévenir du danger qui peut le menacer! « Moi!... je l'y pousserais plutôt mille fois. L'in- « grat, il ose toucher à la gloire de son plus « grand capitane! » Je marchais à grands pas dans l'appartement, j'étouffais de fureur. Regnault crut me ramener, juste par un mot qui m'exaspéra sans retour. « Allons, mon amie, « allons, vous savez bien qu'il ne peut arriver

« rien de fâcheux pour cela au maréchal. Hâ-
« tez-vous de remplir la mission que vous
« avez acceptée.

« Moi, partir?

« — Sans doute, et le plus tôt possible.

« — J'aimerais mieux mourir dans un ca-
« chot.

« — Êtes-vous folle? vous avez promis?

« — Mais on ne me paye pas, je pense, et si mon
« fol enthousiasme m'a fait faire beaucoup d'ex-
« travagances pour leur service, il ne me fera
« jamais descendre à l'indignité de renier un
« sentiment qui fait l'orgueil de ma vie. N'y
« pensez pas au moins, et chargez-vous, je vous
« prie, d'en instruire la reine.

« — Mais y songez-vous? vous voulez donc
« vous perdre?

« — Y pensez-vous à votre tour, vous-même?
« et en quoi, s'il vous plaît, monsieur le comte,
« me perdrai-je? ai-je une place? suis-je
« payée? mon zèle ne pouvait venir que de
« mon dévouement. Napoléon vient de me
« désenchanter par son ingratitude pour
« Ney; je ne saurais jamais le haïr, mais je
« ne le servirai plus en rien; c'est mon *ulti-*
« *matum.*

« — Saint-Elme, si je vous connaissais moins,
« je dirais : c'est parce que l'étoile pâlit.

« — Monsieur le comte, cela ne peut m'atteindre. Toutefois je partirai; je vous le promets, mais je vous avoue que c'est à contre-cœur. » Je m'y tins prête, lorsqu'à l'Élysée je reçus contre-ordre, parce que l'Empereur y venait d'arriver; tout semblait se réunir pour s'emparer de sa volonté. Napoléon avait voulu rester à Laon; il pouvait avec quelques mille hommes défendre l'approche de Paris : il en eut l'idée, parce qu'il sentait sa force au milieu d'une troupe dévouée et fidèle; mais on lui fit entendre qu'on aurait pu croire à Paris qu'il était mort, que cela découragerait le zèle de ceux qui avaient pu s'armer pour tenter la fortune d'une défense. L'Empereur sentait qu'on ne lui conseillait que des sottises.

L'arrivée brusque de l'Empereur me sauva une course que j'allais entreprendre d'assez mauvaise volonté, et me rendit cependant en peu de jours tout mon zèle pour la cause de Napoléon, justement par l'indécent acharnement qu'on mettait à l'accabler.

En effet, Napoléon avait été froidement accueilli, même par les courtisans qui lui de-

vaient le plus. Regnault me dit le soir que l'Empereur était dans une agitation convulsive depuis qu'il avait su le vœu de la chambre des députés. Je ne sais si la réponse qu'on a prétendu avoir été faite par l'Empereur à M. Benjamin Constant est vraie; mais je puis assurer que s'il l'a faite, elle fut une preuve de plus de la connaissance de l'esprit du peuple à son égard; car nul doute que, s'il eût voulu le soulever contre les chambres, il le pouvait. Dans ces derniers momens de Napoléon, dans cette agonie terrible de son génie et de sa fortune, j'avais un extrême désir de voir l'Empereur; je voulais lui parler du maréchal : je me rendis donc à l'Élysée. Au moment où j'arrivai, une foule immense remplissait l'avenue de Marigny. Ce n'était pas seulement ce qu'on appelle du peuple, mais il y avait aussi des gens fort bien vêtus, beaucoup de citoyens de toutes les classes, bourgeois aisés et de la partie marchande. La personne par laquelle je pouvais être introduite me prévint que c'était impossible, qu'il y avait une députation près de l'Empereur, qu'on en attendait une autre, que cela n'en finissait pas. « On lui tourne la tête », me disait M. Machembled que je connaissais

depuis mon dernier voyage en Italie, et que j'avais rencontré à ma première visite à la reine Hortense, comme une connaissance qu'on revoit avec plaisir. Machembled avait servi dans le génie, et l'Empereur en faisait cas; il me parut à moi instruit, affable et loyal dans son dévouement, sans aucune prévention violente. Pendant que nous causâmes dans le vestibule, les cris allaient toujours croissant; on assura depuis qu'ils avaient fourni un mot heureux à l'Empereur. Je n'en puis répondre, n'étant pas présente; mais je puis dire que jamais je n'avais entendu proférer de si bruyantes et de si cordiales acclamations.

La seconde abdication fut enfin arrachée à Napoléon. Ce furent les ducs d'Otrante, Decrès et de Vicence qui la portèrent. Je sus que quelqu'un de la foule qui environna constamment l'Élysée avait dit, en voyant ces trois messieurs : « Voilà *le bourreau*, *le confesseur* et *le* « *geolier!* » Dès qu'elles eurent reçu l'abdication, les chambres députèrent une commission à l'Empereur : celle-ci reçut à son tour des lazzi populaires en passant. « Qu'ils sont « pressés de se défaire de celui à qui ils doivent « leurs cordons et leurs équipages! » disaient

les beaux esprits ambulans. On avait vu passer un officier supérieur de la garde nationale; lorsqu'on sut qu'il était venu pour presser l'abdication, il fut heureux de s'éloigner à toutes brides, car on se promettait de lui faire un mauvais parti. En courant de l'Élysée chez moi, je rencontrai Labédoyère; c'était la veille de cette séance orageuse à la chambre des pairs, où il déploya une énergie si fougueuse pour soutenir l'hérédité de Napoléon II. Labédoyère était hors de lui; il ne parlait de rien moins que d'enlever l'Empereur, de le conduire à l'armée, et d'imposer des lois à ces messieurs les modernes Romains. Labédoyère n'entendait rien aux finesses politiques. Il voyait dans Napoléon l'homme des soldats, et, soldat lui-même avant tout, il portait jusqu'au fanatisme sa religion politique. Je ne trouvai pas moins de charmes dans l'excès même d'un sentiment si honorable, car c'était de la reconnaissance pour le génie malheureux. Rien n'était plus beau que Labédoyère plaidant la cause de l'Empereur. « Plutôt que de souffrir encore leur « trahison, je les défierai tous », disait-il, et, en le disant, il avait fortement la mine d'y être résolu.

CHAPITRE CLVIII.

Entrevue avec Ney. — Encore Camilla.

Il n'y avait pas trente-six heures que j'avais chargé D. L*** de ma lettre au maréchal Ney, quand je vis arriver mon adroit messager vers le soir, haletant, tout ému, me criant dès la porte de mon appartement : « Vite un schall, « un chapeau, je vais vous conduire vers lui. » Il n'avait pas achevé cette douce quoique brusque allocution, que déjà j'étais sur l'escalier.

D. L***, vous lirez ces *Mémoires*, vous savez tout ce que j'ai droit de vous reprocher; vous n'avez point oublié votre lâche menace à l'époque où, toujours du parti vainqueur, vous ôsâtes menacer ma liberté, me faire un crime des sentimens dont seul vous connaissiez toute la force. Abus de confiance, calomnie, sourde

persécution, sordide intérêt, je pourrais avec tant de remords vous accabler de votre opulence et de votre réputation; rassurez-vous. Du 12 juin au 7 décembre 1815, le souvenir le plus déchirant vous a donné un droit immortel à ma reconnaissance, un droit qui vous répond de mon silence. Pour prix de ce dernier dévouement, D. L***, ces initiales que vous seul connaissez, ce chiffre mystérieux de vos fautes, ne vous désignent à personne, et jamais votre nom ne sortira ni de ma plume ni de mes lèvres. Vivez en paix!

Nous nous rendîmes en peu d'instans rue de Richelieu; le cabriolet entra dans la cour. J'aperçus Ney à une croisée, pâle, défait. Je repoussai D. L***; je franchis l'escalier, et je me trouve sur le cœur du maréchal : il m'y pressa long-temps. « Ma pauvre amie! grand Dieu! « comment avez-vous pu échapper à cette abo- « minable journée du 18? » Nous étions dans une chambre où il y avait un très beau portrait en pied de l'Empereur. Ney le fixa avec un regard qui peignit à la fois de l'admiration et de la douleur. Nous restâmes plus d'une heure ensemble dans cet entretien déchirant. Ney se laissait aller à plusieurs reprises à son empor-

tement, en rappelant les détails du désastre de Waterloo. « Nous étions vainqueurs, disait-il ; « les dispositions étaient admirables de la part « de l'Empereur ; nos soldats ne furent jamais « animés de plus d'ardeur ; les malheureux « chantaient, criaient, ne cherchaient qu'à ga- « rantir leurs armes. Ah ! ne pas vaincre avec de « pareils hommes ! »

J'entretins le maréchal d'une séance de la chambre des pairs dont j'avais entendu parler d'une manière contradictoire, et sa gloire m'é- tait si chère que j'avais besoin d'entendre de sa bouche le récit de cette séance qui avait pu être si diversement interprétée.

« La franchise est un besoin de mon carac- « tère. Comme je ne tromperais jamais un ami, « je ne saurais tromper mon pays. Il faut dire « la vérité aux peuples, toute la vérité, surtout « dans les circonstances grandes et difficiles. « Tenez, lisez cette lettre au duc d'Otrante, elle « vous donnera toutes les explications possi- « bles. Gardez cette copie, j'en ferai faire une « autre ; je désire surtout, à cet égard, la plus « entière publicité. » Voici cette précieuse lettre ; elle met en effet dans tout son jour l'ame et la conduite du maréchal.

LETTRE DE M. LE MARÉCHAL PRINCE DE LA MOSKOWA A S. EXC. M. LE DUC D'OTRANTE.

« MONSIEUR LE DUC,

« Les bruits les plus diffamans et les plus mensongers se répandent depuis quelques jours dans le public, sur la conduite que j'ai tenue dans cette courte et malheureuse campagne; les journaux les répètent et semblent accréditer la plus odieuse calomnie. Après avoir combattu pendant vingt-cinq ans, et versé mon sang pour la gloire et l'indépendance de ma patrie, c'est moi que l'on ose accuser de trahison; c'est moi que l'on signale au peuple, à l'armée même, comme l'auteur du désastre qu'elle vient d'essuyer!

« Forcé de rompre le silence, car s'il est toujours pénible de parler de soi, c'est surtout lorsque l'on a à repousser la calomnie, je m'adresse à vous, monsieur le duc, comme président du gouvernement provisoire, pour vous tracer un exposé fidèle de ce dont j'ai été témoin.

« Le 11 juin je reçus l'ordre du ministre de la guerre de me rendre au quartier impérial; je n'avais aucun commandement, ni aucunes données sur la composition et la force de l'armée; l'Empereur ni le ministre ne m'avaient rien dit précédemment qui pût même me faire pressentir que je dusse être employé dans cette campagne : j'étais conséquemment pris au dépourvu, sans chevaux, sans équipages, sans argent, et je fus obligé d'en emprunter pour me rendre à ma destination. Arrivé le 12 à Laon, le 13 à Avesnes, et le 14 à Beaumont, j'achetai, dans cette dernière ville, de M. le maréchal duc de Trévise, deux chevaux avec lesquels je me rendis le 15 à Charleroi, accompagné de mon premier aide de camp, le seul officier que j'eusse auprès de moi. J'y arrivai au moment où l'ennemi, attaqué par nos troupes légères, se repliait sur Fleurus et Gosselies.

« L'Empereur m'ordonna aussitôt d'aller me mettre à la tête des premier et deuxième corps d'infanterie, commandés par les lieutenans généraux d'Erlon et Reille, de la division de cavalerie légère du lieutenant général Piré; d'une division de cavalerie légère de la garde, sous les ordres des lieutenans généraux Le-

febvre-Desnouettes et Colbert, et de deux divisions de cavalerie du comte de Valmy : ce qui formait huit divisions d'infanterie et quatre de cavalerie. Avec ces troupes, dont cependant je n'avais encore qu'une partie sous la main, je poussai l'ennemi, et je l'obligeai d'évacuer Gosselies, Frasnes, Mellet et Heppignies : là elles prirent position le soir, à l'exception du premier corps qui était encore à Marchiennes, et qui ne me rejoignit que le lendemain.

« Le 16, je reçus l'ordre d'attaquer les Anglais dans leur position des Quatre-Bras ; nous marchâmes à l'ennemi avec un enthousiasme difficile à dépeindre : rien ne résistait à notre impétuosité. La bataille devint générale, et la victoire n'était pas douteuse, lorsqu'au moment où j'allais faire avancer le premier corps d'infanterie, qui jusque là avait été laissé par moi en réserve à Frasnes, j'appris que l'Empereur en avait disposé sans m'en prévenir, ainsi que la division Girard du deuxième corps, pour lès diriger sur Saint-Amand, et appuyer son aile gauche qui était fortement engagée contre les Prussiens. Le coup que me porta cette nouvelle fut terrible; n'ayant plus sous mes ordres

que trois divisions au lieu de huit sur lesquelles je comptais, je fus obligé de laisser échapper la victoire, et malgré tous mes efforts, malgré la bravoure et le dévouement de mes troupes, je ne pus parvenir dès lors qu'à me maintenir dans ma position jusqu'à la fin de la journée. Vers les neuf heures du soir, le premier corps me fut renvoyé par l'Empereur, auquel il n'avait été d'aucune utilité; ainsi vingt-cinq à trente mille hommes ont été pour ainsi dire paralysés, et se sont promenés pendant toute la bataille, l'arme au bras, de la gauche à la droite, et de la droite à la gauche, sans tirer un seul coup de fusil.

« Il m'est impossible de ne pas suspendre un instant ces détails, pour vous faire remarquer, monsieur le duc, toutes les conséquences de ce faux mouvement, et en général des mauvaises dispositions prises pendant cette journée.

« Par quelle fatalité, par exemple, l'Empereur, au lieu de porter toutes ses forces contre lord Wellington, qui aurait été attaqué à l'improviste et ne se trouvait point en mesure, a-t-il regardé cette attaque comme secondaire?

Comment l'Empereur, après le passage de la Sambre, a-t-il pu concevoir la possibilité de donner deux batailles le même jour? C'est cependant ce qui vient de se passer contre des forces doubles des nôtres, et c'est ce que les militaires qui l'ont vu ont encore peine à comprendre.

« Au lieu de cela, s'il avait laissé un corps d'observation pour contenir les Prussiens, et marché avec ses plus fortes masses pour m'appuyer, l'armée anglaise était indubitablement détruite entre les Quatre-Bras et Genappe; et cette position, qui séparait les deux armées alliées, une fois en notre pouvoir, donnait à l'Empereur la facilité de déborder la droite des Prussiens et de les écraser à leur tour. L'opinion générale en France, et surtout dans l'armée, était que l'Empereur ne voulait s'attacher qu'à détruire d'abord l'armée anglaise, et les circonstances étaient bien favorables pour cela; mais les destins en ont ordonné autrement.

« Le 17, l'armée marcha dans la direction de Mont-Saint-Jean.

« Le 18, la bataille commença vers une heure, et quoique le bulletin qui en donne le récit ne

fasse aucune mention de moi, je n'ai pas besoin d'affirmer que j'y étais présent.

« M. le lieutenant général comte Drouot a déjà parlé de cette bataille dans la chambre des pairs : sa narration est exacte, à l'exception toutefois de quelques faits importans qu'il a tus ou qu'il a ignorés, et que je dois faire connaître. Vers sept heures du soir, après le plus affreux carnage que j'aie jamais vu, le général Labédoyère vint me dire, de la part de l'Empereur, que M. le maréchal Grouchy arrivait à notre droite, et attaquait la gauche des Anglais et Prussiens réunis. Cet officier général, en parcourant la ligne, répandit cette nouvelle parmi les soldats, dont le courage et le dévouement étaient toujours les mêmes, et qui en donnèrent de nouvelles preuves en ce moment, malgré la fatigue dont ils étaient exténués; cependant quel fut mon étonnement, je dois dire mon indignation, quand j'appris quelques instans après que non seulement M. le maréchal Grouchy n'était point arrivé à notre appui, comme on venait de l'assurer à toute l'armée, mais que quarante à cinquante mille Prussiens attaquaient notre extrême droite et la forçaient à se replier! Soit que l'Empereur

se fût trompé sur le moment où M. le maréchal Grouchy pouvait le soutenir, soit que la marche de ce maréchal eût été plus retardée qu'on l'avait présumé par les efforts de l'ennemi, le fait est qu'au moment où l'on annonçait son arrivée, il n'était encore qu'à Wavres sur la Dyle : c'était pour nous comme s'il se fût trouvé à cent lieues de notre champ de bataille.

« Peu de temps après, je vis arriver quatre régimens de la moyenne garde, conduits par l'Empereur en personne, qui voulait, avec ces troupes, renouveler l'attaque et enfoncer le centre de l'ennemi ; il m'ordonna de marcher à leur tête avec le général Friant : généraux, officiers, soldats, tous montrèrent la plus grande intrépidité ; mais ce corps de troupes était trop faible pour pouvoir résister longtemps aux forces que l'ennemi lui opposait, et il fallut bientôt renoncer à l'espoir que cette attaque avait donné pendant quelques instans. Le général Friant a été frappé d'une balle à côté de moi ; moi-même j'ai eu mon cheval tué, et j'ai été renversé sous lui. Les braves qui reviendront de cette terrible affaire me rendront, j'espère, la justice de dire qu'ils m'ont vu à pied, l'épée à la main, pendant toute la

soirée, et que je n'ai quitté cette scène de carnage que l'un des derniers, et au moment où la retraite a été forcée.

« Cependant les Prussiens continuaient leur mouvement offensif, et notre droite pliait sensiblement : les Anglais marchèrent à leur tour en avant. Il nous restait encore quatre carrés de la vieille garde, placés avantageusement pour protéger la retraite ; ces braves grenadiers, l'élite de l'armée, forcés de se reployer successivement, n'ont cédé le terrain que pied à pied, jusqu'à ce qu'enfin, accablés par le nombre, ils ont été presque entièrement détruits. Dès lors, le mouvement rétrograde fut prononcé, et l'armée ne forma plus qu'une colonne confuse ; il n'y a cependant jamais eu de déroute ni de cri *sauve qui peut*, ainsi qu'on en a osé calomnier l'armée dans le bulletin. Pour moi, constamment à l'arrière-garde, que je suivis à pied, ayant eu tous mes chevaux tués, exténué de fatigue, couvert de contusions, et ne me sentant plus la force de marcher, je dois la vie à un caporal de la garde qui me soutint dans ma marche, et ne m'abandonna point pendant cette retraite. Vers onze heures du soir, je trouvai le lieutement géné-

ral Lefebvre-Desnouettes ; et l'un de ses officiers, le major Schmidt, eut la générosité de me donner le seul cheval qui lui restât. C'est ainsi que j'arrivai à Marchienne-au-Pont, à quatre heures du matin, seul, ignorant ce qu'était devenu l'Empereur, que, quelque temps avant la fin de la bataille, j'avais entièrement perdu de vue, et que je pouvais croire pris ou tué. Le général Pamphile Lacroix, chef de l'état-major du deuxième corps, que je trouvai dans cette ville, m'ayant dit que l'Empereur était à Charleroi, je dus supposer que S. M. allait se mettre à la tête du corps de M. le maréchal Grouchy, pour couvrir la Sambre et faciliter aux troupes les moyens de se rallier vers Avesnes, et, dans cette persuasion, je me rendis à Beaumont ; mais des partis de cavalerie nous suivant de très près, et ayant déjà intercepté les routes de Maubeuge et de Philippeville, je reconnus qu'il était de toute impossibilité d'arrêter un seul soldat sur ce point, et de s'opposer aux progrès d'un ennemi victorieux. Je continuai ma marche sur Avesnes, où je ne pus obtenir aucun renseignement sur ce qu'était devenu l'Empereur.

« Dans cet état de choses, n'ayant de nouvelles ni de S. M. ni du major général, le désordre croissant à chaque instant, et, à l'exception des débris de quelques régimens de la garde et de la ligne, chacun s'en allant de son côté, je pris la détermination de me rendre sur-le-champ à Paris, par Saint-Quentin, pour faire connaître le plus promptement possible au ministre de la guerre la véritable situation des affaires, afin qu'il pût au moins envoyer au devant de l'armée quelques troupes nouvelles, et prendre rapidement les mesures que nécessitaient les circonstances. A mon arrivée au Bourget, à trois lieues de Paris, j'appris que l'Empereur y avait passé le matin à neuf heures.

« Voilà, monsieur le duc, le récit exact de cette funeste campagne.

« Maintenant, je le demande à ceux qui ont survécu à cette belle et nombreuse armée : de quelle manière pourrait-on m'accuser du désastre dont elle vient d'être victime, et dont nos fastes militaires n'offrent point d'exemple ? J'ai, dit-on, trahi la patrie, moi qui, pour la servir, ai toujours montré un zèle que peut-être j'ai poussé trop loin, et qui a pu m'égarer ;

mais cette calomnie n'est et ne peut être appuyée d'aucun fait, d'aucune circonstance, d'aucune présomption. D'où peuvent cependant provenir ces bruits odieux qui se sont répandus tout à coup avec une effrayante rapidité? Si, dans les recherches que je pourrais faire à cet égard, je ne craignais presque autant de découvrir que d'ignorer la vérité, je dirais que tout me porte à croire que j'ai été indignement trompé, et qu'on cherche à envelopper du voile de la trahison les fautes et les extravagances de cette campagne, fautes qu'on s'est bien gardé d'avouer dans les bulletins qui ont paru, et contre lesquelles je me suis inutilement élevé avec cet accent de la vérité que je viens encore de faire entendre dans la chambre des pairs.

« J'attends de la justice de V. Ex., et de son obligeance pour moi, qu'elle voudra bien faire insérer cette lettre dans les journaux, et lui donner la plus grande publicité.

« Je renouvelle à V. Ex., etc.

« Le maréchal prince de la Moskowa,

« *Signé* NEY. »

Paris, le 26 juin 1815.

Tout ce qu'un cœur passionné peut inventer de consolations, je les mis en usage pour le calmer. Il ne redoutait rien pour lui, ni les autres généraux ; mais il était hors de lui à l'idée que les alliés allaient peser sur la France et y dicter des lois. Je ne lui fis aucune question. J'écoutais avec avidité cette voix chérie. Je n'ai jamais compris la maxime de la Rochefoucauld qui dit « qu'il y a dans les chagrins de nos meilleurs amis toujours quelque chose qui flatte notre amour-propre ; » mais je sentis que dans les peines d'un homme aimé il peut y avoir quelque chose qui flatte notre cœur. Je n'étais pas rassurée et confiante comme Ney ; je prévoyais des persécutions, un exil peut-être, et je me disais : Riche de sa seule gloire, n'emportant de trésors dans son exil que ses lauriers et le nom de cent combats soutenus pour sa patrie dans les rangs français, je pourrai le suivre, le servir, l'entourer de soins, et trouver dans le plus grand sacrifice le plus noble prix d'un amour si tendre. C'est dans cette entrevue, que nous ne prévîmes pas être presque la dernière, que nous eûmes un moment de pénible attendrissement. Je lui racontai en peu de mots ma rencontre avec

Camilla. « La pauvre infortunée, elle a été en « Espagne, me disait-il; que n'a-t-elle pas souf- « fert pour suivre son amant! Foy la connaît, « il a souvent engagé son amant à la ren- « voyer dans sa patrie jusqu'à la paix. Au pre- « mier mot elle menaçait de se brûler la cer- « velle à la tête du régiment.

« — Elle l'aurait fait! répondis-je; elle a tout « quitté pour lui, n'a vécu que pour l'aimer, « et il était libre. » Ney voulut me donner deux billets de banque, sous prétexte des besoins supposés de Camilla. Je refusai, me faisant, certes, bien plus riche que je ne l'étais; mais n'avais-je pas la terrible crainte que bientôt peut-être il ne lui resterait de fortune que son nom? Il me fit promettre de me calmer, d'attendre tranquillement les événemens.

« Et s'ils devenaient funestes, me dit-il, je « compte sur vos sermens, Ida. Vous êtes « résolue, courageuse, et je sens qu'en re- « cevoir une preuve dans un moment déci- « sif me serait toujours une grande consola- « tion.

« — Mon Dieu! lui répondis-je, auriez-vous « quelque chose à craindre?

« — Comme les autres, ni plus ni moins. Si « la politique demande des victimes, alors...

« — Mais pourquoi attendre la politique? « partez.

« — Pas encore; mais si je vois que cela « tourne trop mal, je m'expatrie, ne fût-ce que « pour éviter l'horreur de l'étranger foulant aux « pieds nos provinces. Et si cela arrivait, Ida, « alors...

« — Alors je vivrais pour vous servir, vous « consoler partout où mon constant dévoue- « ment pourrait alléger les injustices du sort « qui vous aurait frappé. »

D. L*** frappa à la porte, et avertit Ney de l'heure.

Alors s'ouvrit pour moi une scène nouvelle, et si mon cœur eût été moins préoccupé, il y aurait eu sujet à d'étranges réflexions. Ney prenant D. L*** par la main, me le présenta comme un ami zélé, dévoué et sûr; me dit « de ne me « fier qu'à lui, de ne me conduire en ce qui tou- « chait nos relations que d'après ses avis, et « de ne lui envoyer de lettre ni de message que « par ce précieux intermédiaire. »

Il fallut nous séparer; mais je ne quittai Ney qu'après être revenue plusieurs fois près

de lui. Je n'osais pleurer, et mes larmes me suffoquaient. J'étais pâle, agitée ; je pressais sa main contre mon cœur, je la tenais sans pouvoir l'abandonner. Mon état pénible l'attendrit. « Il faut partir! *Adieu*, *Ida!* » A ces mots il descendit rapidement, me laissa avec D. L***. J'entendis ouvrir la porte cochère, rouler une voiture; et, saisie tout à coup d'une affreuse angoisse de pressentiment, je tombai à genoux, répétant d'une voix entrecoupée de sanglots : *Adieu*, *Ida!* O mon Dieu! sont-ce les derniers accens que j'entendrai de cette voix chérie! Ah! que je meure avant! D. L*** me releva, mit son zèle à me rassurer, et m'ayant vainement engagée à souper chez lui, me reconduisit auprès de Camilla, que je trouvai sans aucune amélioration. D. L*** voulut aller chercher un second médecin, et l'amena peu d'instans après; je lui sus bien gré de cette preuve d'intérêt. Camilla demanda à rester seule avec son nouveau docteur, et D. L*** et moi nous nous retirâmes pour causer des moyens de faire parvenir une lettre pour elle au général Foy. Il me promit de s'en occuper, me rassura de toutes mes craintes pour Ney, montra le plus tendre intérêt pour mon amie,

et pour moi le zèle le plus dévoué. Il me prévint qu'il ne me verrait pas de trois ou quatre jours, me força d'accepter encore 500 livres, et me remit les clefs de mon secrétaire, m'informant qu'il avait enlevé et réuni tous mes papiers qui étaient dans ma cassette; qu'il l'avait emportée chez lui, et qu'elle était à mes ordres. Je le priai de garder le tout jusqu'à décision des affaires, le croyant plus en sûreté chez lui que chez moi; il en a fait depuis un abominable usage. Il me quitta, et je crus n'avoir jamais eu à me plaindre de lui. Ma confiance était alors bien plus naturelle qu'elle ne l'avait été naguère. Il était mon seul intermédiaire dans l'intérêt le plus sacré de ma vie.

En rentrant auprès de Camilla, la crainte d'augmenter ses angoisses m'empêcha de parler du conseil de Ney; mais elle me parut si agitée, si malade, que je me bornai à la secourir. Elle eut une attaque de nerfs qui me donna les plus vives alarmes, et jusqu'à minuit nos soins furent sans succès. A deux heures, la voyant calme, je fus me jeter sur mon lit, recommandant à la garde d'appeler au moindre changement. A six heures j'étais à son chevet. Elle était sans fièvre, et le lendemain elle entra

en pleine convalescence. Elle commença alors à entrer avec moi dans quelques détails sur sa cruelle position et sur la mienne. J'y vis la source de ses dernières agitations. Je la rassurai, en lui montrant beaucoup d'argent qui me restait encore, en lui disant qu'il y en avait assez pour nous deux. « Mais tu n'as pas, chère « Ida, un sort assuré? Quand cet or, qui fuit si « vite entre tes mains libérales, sera épuisé; « quand le malheur sera là avec ses privations, « ses humiliantes peines, chère, bien chère « Ida, que deviendras-tu? » Je lui répondis avec plus d'insouciance encore que je n'en avais : « Eh bien! alors on verra. Je possède quelques « talens, j'ai un ami sûr.

« — Ney?

« — Sans doute.

« — Ney est perdu, me dit-elle, d'un ton « convaincu qui me glaça de terreur. Ida, trop « bonne Ida, pensez à vous.

« — Et si Ney était perdu, de quoi aurai-je « besoin?

« — Mon amie, le chagrin ne tue pas, vous « le voyez, puisque je ne suis pas morte de « douleur, après l'avoir vu massacrer sous mes « yeux. »

J'en voulus presque à Camilla de s'être de la sorte appesantie sur un avenir que je m'efforçais de repousser. Camilla me parut fortement préoccupée, elle feignit la fatigue pour rester seule ; à plusieurs reprises je la vis comme prête à une confidence, puis se retenant par effort. La crainte de trop vives émotions me réduisit au silence, et, l'ayant aidée à se remettre au lit, j'appelai la garde, et sortis pour faire une commission que je ne voulais confier à personne. Paris était dans une violente agitation. Craignant que D. L*** ne pût venir ou envoyer pendant mon absence, je retournai le plus vite possible chez moi ; je n'avais pas été deux heures dehors. Je trouvai à mon retour la garde chez le portier, se désolant et me criant de loin : « Madame, ne vous effrayez « pas, elle n'est pas en danger : tenez, lisez, « elle est partie; sans doute son soldat n'a pas « été tué tout-à-fait ; il lui a écrit, et elle court « après, pourvu encore qu'elle ne vous ait rien « emporté. » Tout cela fut dit avec une véhémence et une volubilité qui ne me permirent pas de placer un mot. J'ouvris le billet : je n'avais pas eu besoin de son contenu pour apprécier les charitables suppositions de la garde,

mais il me fit mieux sentir encore la délicatesse de la pauvre Camilla, qui, par l'excès d'un sentiment tendre et honorable, venait de s'exposer aux plus fâcheuses préventions, et de me causer, à moi, son amie, la plus vive et la plus douloureuse surprise. Le dernier médecin que D. L*** lui avait amené lui avait dit qu'elle était enceinte. Prévoyant alors tout l'embarras et la dépense qu'elle m'occasionerait, elle avait résolu de me quitter. Enveloppée d'une douillette et d'un grand schall, elle s'était jetée dans le premier fiacre pour se faire conduire à un hospice. Je sus ces détails en 1819, lorsque je la retrouvai, comme je vais le dire. Son billet ne me disait rien, sinon qu'elle était incapable de rien faire contre ses jours; qu'elle me quittait pour ne pas devenir une charge trop longue; qu'elle avait prévu mon opposition et cru de son devoir d'agir comme elle venait de le faire. Rien ne saurait peindre ma peine; je crus perdre une sœur chérie: vainement je fis prendre toutes les informations dans les hospices; je n'appris rien qui pût me mettre sur ses traces, et mes propres inquiétudes augmentant d'heure en heure, pour le sort du maréchal, j'oubliai plus vite

que je ne l'aurais fait dans toute autre circonstance, cet événement douloureux. Je veux, avant d'en peindre de bien plus déchirans, dire en peu de mots comment je revis Camilla et quel est son sort actuel.

Je revenais de la Belgique en 1819; j'étais à Paris depuis peu de jours, lorsqu'un jour, passant rue Castiglione, je vois une femme plus que simplement vêtue, mais d'une tournure charmante, marchant avec tristesse et tenant par la main une petite fille de trois à quatre ans, jolie comme une des têtes du Gnide. Je reconnus Camilla. Est-ce ta fille? fut ma première parole; ses larmes répondirent seules. Je pris son bras et la conduisis vers la terrasse des Tuileries; elle ne pouvait revenir de son saisissement; ses premiers mots furent un reproche qui peignit son ame; elle ne me dit que ces mots: « Pourquoi n'avoir pas mêlé votre « désespoir au mien, depuis le 5 août au 5 dé-« cembre? qui deviez-vous chercher, sinon l'a-« mie que vous avez sauvée près du cadavre « massacré de l'homme qu'elle idolâtrait? » Elle m'avait écrit la nouvelle de l'arrestation de Ney, mais j'avais quitté mon logement, et j'étais sur la route de Lyon. Sa lettre ne me par-

vint pas, elle tomba entre les mains de D. L*** qui avait tout réglé pour la vente de mes meubles, et quoique Camilla m'eût quittée avec l'idée d'aller droit à un hospice, elle apprit, en descendant, que la pauvreté elle-même avait besoin de formalités pour être secourue, qu'il fallait un billet pour être admise. Camilla avait une fort belle chaîne en or, une montre et plusieurs bagues; elle fit vendre le tout, à l'exception des bagues dont les chiffres étaient trop précieux. Avec la petite somme, produit de cette vente, elle se plaça dans une maison de santé du faubourg Saint-Denis. A peine y était-elle, qu'on parla de l'arrestation de Ney, du sort qu'on redoutait pour lui. Camilla sentit, à cette nouvelle, que le mien serait une proie du désespoir, et ne balança plus à m'écrire. J'ai dit plus haut que je ne reçus point sa lettre. Je l'eusse reçue, qu'elle n'eût rien changé à mes résolutions; mais j'aurais du moins, dans le plus épouvantable instant de ma vie, eu aussi un cœur ami qui eût compris mon agonie. Lorsque je rencontrai Camilla, en 1819, j'étais bien loin d'être heureuse; revenue de la Belgique par cette agitation qui nous fait un besoin d'être près du lieu d'un déchirant sou-

venir, mon caractère se ressentait des embarras de ma position. Mon humeur était bizarre, mes pensées étaient sombres, un abandon, un laisser-aller presque sauvage. Je ne pouvais plus alors rien pour Camilla, et la retrouver; mais assez malheureuse pour craindre de lui communiquer mon malheur était un dernier coup que le sort m'avait réservé. Elle habitait alors un triste cabinet garni, vivant du produit de quelques petits ouvrages.

Je ne raconterai pas toutes les peines qu'elle avait supportées, la misère qu'elle avait vaincue à force de résignation et de travail. Sa fille n'avait manqué de rien; Camilla s'était trouvée riche. Cette petite était ravissante de douceur et de grâce; j'allais quelquefois passer des jours entiers chez elle, nous faisions ensemble les frais de nos modestes repas. Nous formions des projets, c'est le trésor inépuisable du malheur. J'avais commencé à enseigner l'italien à sa fille; l'amitié de Camilla s'augmentait de toutes les attentions que je prodiguais à sa fille, et cet enfant charmant m'en récompensait par ses caresses naïves. Il y avait près de quatre mois que nous vivions ainsi, lorsqu'un jour, en entrant chez elle, je trouvai Camilla

rayonnante de joie et d'espérance. « Mon amie, « me dit-elle, un sauveur, un ami, un ancien « chef de mon Alfred, un de nos plus illustres « guerriers, a su ma position, l'a peinte à ma « famille dans des lettres pressantes, s'est porté « fort en son nom glorieux de tous mes titres « à l'indulgence, au pardon et au bienfait. Sa « propre générosité a fini par exciter celle de « mes parens. Le bienfaiteur me presse main-« tenant de profiter de ce retour de ma fa-« mille pour assurer le sort de mon enfant. « Il se charge de tous les frais de ce dernier « voyage. »

Au commencement de novembre 1819, Camilla et sa fille chérie quittèrent pour jamais la France. Je serais partie avec elles, mais je savais, sans pouvoir en douter, que mon amie avait le projet de n'opposer aucun refus aux volontés de ses parens, et elle prévoyait que ces volontés seraient encore et difficiles et capricieuses, incompatibles à mon humeur. Je me serais donc éloignée de la France que j'aime, pour devenir un objet de gêne, de défiance. L'idée de rendre ma présence défavorable aux intérêts de Camilla me fit donc un devoir de ne point l'accompagner. Nos adieux

furent tendres et douloureux ; Camilla avait peine à croire au bonheur. Hélas ! elle n'a pas été complètement détrompée de ses défiances, et c'est beaucoup.

CHAPITRE CLIX.

Derniers jours de l'Empire. — Adieux à Napoléon.

Je suis arrivée au dénouement de cette grande épopée de l'empire, qui attend, pour être dignement racontée, une autre plume que la mienne, et une ame plus désintéressée que celle du romancier, d'ailleurs justement célèbre, dont elle a trahi les efforts et compromis la renommée. Peu de jours de cette longue histoire m'ont laissé un souvenir plus profond, plus triste, et cependant plus vague et plus indécis. Je n'en retrouve aucune mention dans mes tablettes, parce que mon esprit, préoccupé de ses craintes et de ses pressentimens, s'appartenait trop peu pour essayer de les fixer. Tout ce que je me rappelle, c'est que c'était le 28 ou le 29 juin que ces émotions s'accumulè-

rent sur mon cœur, et commencèrent à l'exercer à des émotions plus douloureuses encore.

L'étranger était aux portes. Paris offrait un aspect étrange, plus étrange que celui d'aucune ville que j'aie vue assaillie par une armée. Ce n'était pas la consternation de la terreur, c'était le mélange incroyable de passions qui semblaient se multiplier par tous les individus. Quelques nobles figures exprimaient une douleur sérieuse et concentrée, un plus grand nombre la colère, certaines la vengeance et le désespoir; le sentiment dominant de la foule était une espèce de gaieté maligne et ironique. On lisait, sur presque tous les visages, je ne sais quelle espérance impatiente; sur tous, sans exception, une curiosité avide de l'avenir. Ce besoin bizarre d'un peuple, à qui une invasion récente avait appris à ne considérer une invasion que comme un spectacle, se manifestait par une circonstance peut-être unique dans l'histoire des villes assiégées. Toute la population était dans les rues. On aurait dit une fête publique, et une représentation *gratis*.

Qu'on me permette une réflexion qui n'est guère du caractère d'une femme, mais que des mœurs nomades et martiales m'autorisent plus

qu'une autre à soumettre à la raison du lecteur. Il faut rendre grâce à la civilisation de l'amélioration immense que ses progrès ont apportée dans les rapports des peuples en guerre; mais cette amélioration incontestable ne s'est opérée qu'au grand préjudice du patriotisme et de l'esprit national. La modération convenue, la politesse obligée des conquérans a concilié facilement tous les esprits méticuleux, intéressés, calculateurs, qui ne se lient à la défense du pays que par amour pour leur existence privée, et qui n'ont de dévouement que pour leur fortune. A l'époque où nous sommes, et dans l'absence, dans l'oubli presque général, du moins des anciennes théories sur lesquelles reposaient les légitimités, des anciennes affections sur lesquelles elles s'appuyaient, un vainqueur gracieux et courtois qui jette au milieu de la population un million de consommateurs payans, devient facilement un maître. Je ne regrette pas, Dieu m'en garde, le temps où le bulletin de la prise d'une ville ne s'écrivait que sur ses cendres avec la pointe d'un tison encore ardent; mais il faut avouer que c'était le temps des nobles défenses et des grandes vertus civiles.

Paris, je le répète, jouissait d'une tranquillité relative qui m'étonnait. Les tribunaux étaient en séance. Je crois que les spectacles étaient ouverts. Quelques ordonnances traversaient de loin à loin les rues et les boulevarts; quelques voitures de blessés y défilaient lentement; un officier d'état-major venait inspecter un poste; un ingénieur, le lorgnon à l'œil, reconnaître une position, et désigner du doigt les maisons dans lesquelles on pourrait se retrancher. Le peuple, immobile et muet, regardait sans laisser percer dans son regard ni une volonté ni un désir. Il y avait dans tout cela quelque chose qui révélait que son éducation expérimentale était complète, et qu'il avait compris, à travers tant de changemens de gouvernemens, qu'il n'y en a point qui ne soit fait pour des ambitions et des intérêts étrangers à la multitude : leçon d'autant plus sensible, que ces innombrables vicissitudes n'avaient presque remué qu'une génération, et que tout le monde savait dès lors pour qui les révolutions sont faites.

La chambre des pairs était assemblée. L'abdication de Napoléon était connue. Il me semble que Regnault de Saint-Jean-d'Angely avait

su concilier dans son discours les devoirs de l'ami et ceux de l'homme d'État; mais ma tête de femme ne s'expliquera jamais ces abdications de Napoléon, et l'idée de *cette épée dont on a jeté le fourreau* est une chose qui me passe. On ne descend pas du pouvoir tant qu'on a une épée.

Ney avait parlé dans ces discussions pour rendre compte des événemens du Mont-Saint-Jean. Il avait parlé avec ce mélange de candeur et d'énergie, qui était le trait distinctif de son caractère, mais seulement pour constater quelques faits mal exposés, et qui pouvaient induire l'opinion en erreur. Sa déclaration fit une profonde impression en France, beaucoup plus qu'à la chambre haute, où l'on était généralement occupé d'intérêts qui n'avaient rien de commun avec ceux du pays. Il ne s'agissait de rien moins que de se rattacher à une nouvelle forme de gouvernement, quelle qu'elle fût, et d'y rentrer comme partie essentielle de l'institution. Qu'étaient, au prix d'une considération pareille, le salut, la grandeur et les futures destinées de l'empire?

La chambre élective offrait un autre aspect qui n'était pas moins frappant. Cette assem-

blée, improvisée au milieu des anxiétés d'une des époques les plus orageuses de l'histoire, et qui avait pu se croire appelée à renouveler un peuple, était si pénétrée de la gravité de sa destination, elle s'était, pour ainsi dire, endormie avec tant de confiance dans le songe de sa puissance et de sa durée, que le canon de Waterloo ne la réveilla qu'à demi. Que dis-je? il grondait déjà sur les hauteurs de Paris, qu'elle sommeillait encore; et que, semblable à ces cataleptiques qu'un accès de leur bizarre maladie a saisis au milieu d'un geste ou d'une action, elle suivait machinalement le cours d'un travail stérile que les circonstances rendaient absurde. Jamais l'application du mot fameux de Bonaparte : *Il n'y a qu'un pas du sublime au ridicule*, ne s'était présentée plus naturellement à l'esprit que dans cette contre-épreuve maladroite de l'impassibilité des sénateurs de Rome investie par les Gaulois. Ceux-ci attendaient, silencieux, une mort inévitable. Ceux-là faisaient étalage d'un héroïsme sans péril, et usaient gravement leurs journées à traduire, en subtilités métaphysiques, un thème d'idéologie. Il y avait certainement dans cette chambre un ensemble remarquable de beaux talens et

d'excellentes intentions, mais elle ne put se soustraire à la fatalité de sa position qui la condamnait à être inutile, et par conséquent à être grotesque; car il n'y a rien qui le soit davantage que l'importance de la nullité. Quelques jours plus tard, un poste de la garde bourgeoise vint s'établir sur les degrés du palais; quatre fusiliers imberbes et un vieux caporal firent évacuer le sénat, et cette cohorte de tribuns s'en alla comme elle était venue, sans laisser de traces de son passage, si ce n'est dans les colonnes somnifères du *Moniteur*. Hâtons-nous de recueillir ici les seuls souvenirs vraiment imposans qu'elle puisse léguer à la postérité. Elle vit se développer le talent jeune encore de l'éloquent Manuel, et briller d'un immortel éclat le jugement infaillible et la noble modération du vertueux Lanjuinais. On n'oubliera pas non plus la verve entraînante, quoiqu'un peu désordonnée, du colonel Bory de Saint-Vincent, qui préludait alors par les élans passionnés d'un jeune homme plein de fougue et d'enthousiasme, aux précieux travaux d'un savant, et aux méditations d'un sage.

Je reviens à cette journée. Napoléon était à

Malmaison, nom funeste et de mauvais augure, si j'en crois mon latin (*Mala Mansio*). Il est certain que César n'y aurait pas pris domicile dans une occasion décisive, et qu'il se serait bien gardé de confier sa liberté à ce *Bellerophon*, dont le nom rappelle un grand prince proscrit, trahi par l'hospitalité. L'infortune de l'Empereur n'avait pas éloigné tous ses amis. Il lui en restait un, dont le cœur plus fidèle encore au malheur qu'à la gloire, éprouvé depuis un an par de grands revers, était armé de dévouement contre des revers nouveaux. C'est nommer le comte Bertrand, ou la vertu elle-même. Beaucoup d'autres généraux, des ministres, des pairs, des magistrats, se croisaient sur cette route, et je devinai cependant qu'en ce moment d'inquiétude et de défiance universelle, il y avait des secrets qu'on hésitait à confier à un intermédiaire douteux. Je fis mieux : je compris ces secrets ; et sous cet habit d'amazone que j'avais porté quelquefois avec orgueil, je vins annoncer que je savais tout, et que je partais pour Malmaison. Il fallait, pour passer les barrières, un *permis* du directeur général des postes. Je l'eus bientôt obtenu. A onze heures du soir, j'étais à cheval, et

cinq minutes après, je touchais à la barrière de l'Étoile.

« On ne passe point, dit le factionnaire. — « Voilà mon ordre. — Entrez au poste. — Cet « ordre est d'un directeur général. Il faut celui « du gouvernement provisoire. — Je l'ai né- « gligé, parce que je n'en prévoyais pas la né- « cessité, mais ma mission est pressante, essen- « tielle, et en me retardant d'un moment, vous « compromettez la sûreté de l'État!... — Vous « sortiriez inutilement, reprit l'officier d'un air « sombre. Le pont de Neuilly est coupé. — Je « prendrai une barque. — Elles sont détruites. « — Je passerai à la nage! m'écriai-je. Il faut « que je voie l'Empereur. — Très bien, Ma- « dame, reprit-il, je conçois que l'état mili- « taire peut imposer des devoirs plus pénibles « que la mort. Je vous ai vue, je vous ai parlé, « et si vous faites un pas hors de la barrière, « je vous brûle la cervelle. C'est ma consigne. » En prononçant ces derniers mots, il appuya le canon de son pistolet sur mon cœur, et le factionnaire, averti par notre débat, croisa sur moi sa baïonnette. « Antonio, dis-je à mon do- « mestique, retournez à l'hôtel avec les deux « chevaux. Ma place est ici, et j'y resterai jus-

« qu'à ce que j'aie obtenu de passer ou de « mourir. » Mon Napolitain partit au galop.

Je me promenai pensive dans les Champs-Élysées, qui, en dépit de leur nom hyperbolique, ressemblaient plus au Tartare qu'à la demeure des bienheureux. Cette nuit était étrange et terrible; le ciel, qui avait été nébuleux toute la journée, et dont la teinte sombre s'était de plus en plus obscurcie au-dessus de ma tête, paraissait s'illuminer à l'horizon de je ne sais quelles lueurs fantastiques, comme celles des aurores boréales. Le silence universel était à peine troublé de temps à autre par un bruit semblable à celui d'un char qui roule sur une voûte, et chacun de ces roulemens menaçans s'annonçait par un éclair comme la foudre. Il n'y avait cependant point d'orage dans la nature.

Tout à coup la rumeur d'une conversation éloignée, et cependant bruyante, me frappa. A mesure que je me rapprochais de cette foule animée, j'entendais s'en détacher plusieurs voix qui ne résonnaient pas pour la première fois à mon oreille. Une entre autres, brusque mais pénétrante, et dont la sévérité n'excluait pas quelque harmonie qui allait au cœur, me

rappela Caulaincourt, ce Caulaincourt si mal jugé, qu'on a fait solidaire d'une violence ou d'un attentat, et qui était incapable de servir un crime et peut-être de le comprendre; homme nerveux, irritable, facile par bonté dans son intérieur, difficile et fier dans ses rapports diplomatiques, et que l'amour ou l'amitié aurait peut-être entraîné à une faiblesse, mais dont la volonté de fer n'aurait jamais accédé au moindre sacrifice, quand il ne s'agissait que de sa fortune ou de son ambition. Un rayon du réverbère tomba subitement sur ce front si blanc, si pur, autour duquel se roulaient encore quelques boucles de beaux cheveux devenus rares : c'était lui! sûre de mon fait, je me glissai aisément dans ce groupe de soixante ou quatre-vingts personnes, qui ne s'étaient jamais trouvées aussi près les unes des autres; c'était en vérité un étrange spectacle! Des généraux en frac, et sans décorations; des conseillers d'État qui avaient eu la précaution de garder le costume sous une redingote mystérieuse; des officiers éveillés qui allaient solliciter du danger et de la gloire; de vieux serviteurs qui allaient faire acte de fidélité ou de reconnaissance; des cour-

tisans encore mal désabusés, qui se ménageaient dans un cas inespéré le souvenir d'un acte de courage; des hommes adroits qui ne visitaient le prince déchu que pour surprendre à l'agonie de son pouvoir quelque mystère dont ils pourraient trafiquer avec son successeur; des valets qui calculaient à l'écart ce qui pourrait leur revenir des dépouilles de leur maître, et par quel acte de dévouement, sans danger, ils parviendraient à augmenter leur part aux dépens de celle des autres. Nous passâmes sans objection, au cri d'un officier d'ordonnance qui annonça le gouvernement provisoire, et qui donna une espèce de mot d'ordre à l'officier du poste. Je ne vis là cependant du gouvernement provisoire que le duc de Vicence tout seul, et j'évitai d'en être aperçue. Quinette, enchaîné par sa goutte, n'aurait pu entreprendre cette caravane pédestre; quant à Fouché, il était déjà sans doute à la rencontre du roi, dont il attendait grâce pour le passé et une nouvelle fortune pour l'avenir.

Je ne réfléchis pas long-temps sur ma position. Elle était trop facile à juger pour demander le moindre travail d'esprit. Ou l'objet de la mission que je m'étais en quelque

sorte donnée à moi-même était aussi celui de la démarche de Vicence, et il était alors important pour moi d'arriver la première, ou bien il avait formé des vues contraires qui pouvaient avoir quelque chose de spécieux, et déterminer un parti pris avant que je ne fusse entendue, et cette seconde hypothèse me conduisait précisément à la même conséquence. Je n'étais pas effrayée du trajet qui me restait à parcourir, et quoique les habitudes de la petite-maîtresse eussent un peu altéré en moi l'énergie virile de l'amazone, je redoutais peu d'être précédée par cette cohue dont l'âge et les fatigues, et surtout le luxe et le plaisir avaient usé depuis long-temps les forces et l'activité. Je la devançai de beaucoup en quelques minutes, et je ne m'aperçus pas sans un plaisir très-vif, en arrivant au pont de Neuilly, que le passage était encore possible. On commençait à le barricader, en y roulant sur toute son étendue de lourdes voitures qu'on démontait de leurs roues quand elles étaient réunies, et qu'on renversait confusément les unes sur les autres. Cet obstacle, difficile à vaincre pour la cavalerie et pour les caissons, n'était rien pour un piéton agile et décidé.

J'en fus venue à bout en moins d'un quart d'heure, tantôt en suivant d'un pas un peu hasardeux les étroits parapets, tantôt en sautant de train en train, sur les brancards mobiles et les planches élastiques, non sans compromettre souvent la sûreté de mes membres fragiles dans de périlleux équilibres. J'arrivai enfin au sommet du mont qui domine Nanterre, et je compris là fort distinctement le phénomène qui m'avait rappelé un instant auparavant les aurores nocturnes du Nord. Quel spectacle, grand Dieu! et qu'il parut triste à mes regards, tout accoutumés qu'ils fussent aux tableaux désastreux de la guerre! Ce n'étaient plus ces climats éloignés où j'avais vu nos armes porter tant de fois la terreur; c'étaient les environs et pour ainsi dire les faubourgs de la capitale du monde qui déployaient alors des scènes rendues plus effrayantes et plus hideuses par le contraste de mes impressions passées. Hélas! il n'y avait pas un de ces jolis villages, pas un de ces bois enchanteurs qui se mirent dans les eaux de la Seine, dont l'aspect ne me retraçât le souvenir d'une fête, d'une partie de chasse, d'un rendez-vous d'amour ou d'amitié, les illusions peut-être à ja-

mais perdues d'un plaisir ou d'une espérance! Et à quelles lueurs elles s'offraient à mes yeux! Je voyais briller à ma droite la lumière périodique et rapide de l'artillerie, vers la plaine de Saint-Denis, comme de courts éclairs qui se renouvellent à peu de distance au commencement d'un orage. Des fermes incendiées, des ruines brûlantes, ou s'étendaient sur la vallée, ou se dressaient sur le revers des collines, celles-ci semblables à des lacs de feu, celles-là à des cheminées de volcan. Le pont de Chatou, le pont de Bezons, quelques autres dont le nom m'échappe, ou que la difficulté d'apprécier les espaces et les localités dans un incendie éloigné m'empêchait de reconnaître, embrassaient çà et là la rivière comme des ceintures flamboyantes. Au milieu de tout cela, la verdure était noire et triste. Aucune fabrique ne se détachait dans les lieux enfoncés de l'obscure et sombre monotonie des ténèbres. Quelques reflets seulement glissaient sur les points élevés, comme ces feux de communication dont se servent les artificiers, enflammaient les girouettes des clochers, pétillaient sur le faîte des maisons opulentes, ou rougissaient plus loin de je ne sais quelle clarté san-

glante la caserne de Ruelle et les murailles de Malmaison.

Je pénétrai enfin dans le château, à travers une foule observatrice et silencieuse, dans laquelle il était aisé de remarquer deux intérêts très distincts; car ce n'était plus la cour d'un roi, c'était celle d'un proscrit. La première partie de ces témoins assidus d'une haute infortune, se composait des créanciers inquiets qui venaient solliciter de la plume de l'abdication le règlement d'une créance; l'autre était formée de ces hommes dont la physionomie attentivement sinistre se retrouve dans tous les grands mouvemens des États, à l'affût d'une lâcheté et d'une délation. Le sceptre, en échappant aux mains de Bonaparte, était tombé dans celles de la police, et c'était cette armée de Fouché qui venait substituer ses sales trophées à ceux de la vieille garde, sur les ruines du grand empire.

J'entrai sans difficulté dans le cabinet de l'Empereur. La confusion et le désordre étaient portés à un tel degré, que pas un seul domestique ne se serait opposé à la tentative d'un assassin. Combien ce beau séjour avait changé d'aspect, depuis les années de gloire et de bonheur

qui s'y étaient écoulées jusqu'au divorce et à l'exil de Joséphine! Que de déplorables souvenirs s'étaient amassés dès lors sous ces voûtes naguère si paisibles, parmi ces bosquets naguère si délicieux! Quelle scène de désolation était réservée enfin à ce théâtre éblouissant de triomphes et de plaisirs! Mon cœur, préoccupé du triste et profond sentiment de cet effroyable contraste, eut peine à résister à ses illusions, au moment où j'entendis mes pas résonner sous le vestibule. J'y crus reconnaître dans l'air la voix gémissante de Joséphine; je crus voir son ombre errer dans l'obscurité des corridors déserts; je crus la suivre auprès de son époux, et entendre le dernier baiser, le baiser de présage et de mort qu'elle imprimait à son front découronné!...

Je ne dirai rien du peu de mots que j'échangeai avec le maître déchu de l'Europe. Ils furent inutiles: sa résolution était arrêtée de toute la force de la fatalité qui l'accablait.... Oserai-je l'ajouter! de toute la force de sa faiblesse et de son abattement. Dans ce jour de désabusement et de misère, Napoléon n'était qu'un homme.

Peut-être mes idées n'étaient qu'un rêve,

mais c'était du moins un rêve héroïque et royal. Mon habitude de jeter toutes les pensées élevées de mon ame dans le moule des compositions tragiques, avait peut-être fait illusion à ma raison; mais mon erreur, si c'en était une, offrait quelque chose de généreux, de grandiose, de gigantesque, qui a manqué au dernier malheur du captif du *Northumberland*.

C'était aussi une belle et grande conception que d'aller donner en garde aux républiques naissantes du nouveau monde ce chef des rois du monde ancien, et de mettre en présence des jeunes libertés de l'Amérique le dispensateur des couronnes de la vieille Europe. Mais on est obligé de croire qu'une volonté supérieure à tous les desseins des hommes ne permit pas que ce projet s'accomplît, et que celui qui représentait en lui seul toutes les facultés de la civilisation la plus perfectionnée, tombât libre au milieu d'une civilisation si puissante de jeunesse, de sentiment et de volonté. Il n'en fallait pas davantage pour détruire l'équilibre des deux hémisphères, et pour renouveler tout le monde social.

CHAPITRE CLX.

Inquiétudes qui suivirent le 8 juillet 1815. — D. L***. — Voyage à Bessonis. — Retraite du maréchal Ney.

J'AI dit que D. L*** m'avait écrit le 30 juin, mais qu'il ne vint me voir que le 3 juillet, jour de la signature de la capitulation de Paris. C'est ici que commence pour moi une chaîne de jours d'épouvante et de douleurs, qui vinrent, par le désespoir, aboutir à une catastrophe digne de toutes les larmes généreuses. D. L*** crut endormir mes terreurs déjà si vives, en me citant quelques unes des clauses de cette convention. Je le priai de me la procurer, et bientôt je sus que l'article 12 était ainsi conçu :

« Que les personnes et les propriétés seraient « respectées; que tous les individus qui seraient « dans la capitale continueraient à jouir de leurs

« droits, sans pouvoir être inquiétés ni re-« cherchés, soit en raison des places qu'ils oc-« cupent ou ont occupées, ou de leur opinion « politique, ou de leur conduite. » Cette lecture me rassura un moment, mais la réflexion amenait toujours quelque crainte. Je me disais bien : mais cela est positif et doit être sacré; ne sont-ce pas des souverains qui traitent, et l'honneur ne doit-il pas rendre leur promesse inviolable? Alors je respirais; mais l'instant d'après, me rappelant ce que j'avais lu et ce que j'avais vu déjà des retours sanglans de la politique, je retombais dans des terreurs sinistres, sans que pourtant mon imagination allât à soupçonner la dernière péripétie de ce drame.

Il y a une fatalité qui s'acharne aux grandes destinées; car Ney, je le savais, avait eu l'idée nette et positive de s'expatrier; j'en eus une irrécusable preuve par une lettre que le maréchal m'écrivit, et l'instruction qui y était jointe, de me tenir prête au voyage; de ne me tourmenter de rien; de ne rien confier à personne, pas même à D. L***. On donna à Ney le funeste et bien imprudent avis de fuir, perfide conseil qui le détourna de sa prudente résolution, et le fit se borner à s'éloigner seu-

lement de Paris; plus tard je reçus deux lignes m'annonçant qu'il était très certain que personne ne serait inquiété, et qu'il allait seulement passer quelques jours chez une des parentes de sa femme; qu'il ne fallait pas lui écrire avant d'avoir reçu de ses nouvelles. Hélas! sa confiante sécurité dans une parole qui devait être sacrée le perdit. En vain Suchet, ce vétéran de la gloire, ce compagnon des anciens triomphes, pénétré du sort qui menaçait le héros, usa-t-il du pouvoir de l'amitié pour lui conseiller l'éloignement: Ney n'écouta rien, et poursuivit sa route jusqu'à Bessonis. Qui pourrait rendre les longues heures d'incertitude et de crainte qui composaient mes tristes jours, depuis le 7 juillet jusqu'au 5 août, jour terrible où elles firent place à la plus affreuse réalité du désespoir?

Le 18 juillet, D. L*** arriva chez moi dans une grande agitation : « — Écoutez-moi, me « dit-il, et surtout soyez calme.

« — Il est arrêté! m'écriai-je.

« — Non, mais je crois qu'il le sera; il faut « du sang-froid et de la raison. Écoutez: dites« moi où il est, donnez-moi les moyens de le « joindre, de le prévenir, vous le pouvez peut-

« être, et j'y suis disposé, mais à des condi-
« tions.

« — Ah! je consens à toutes, j'y consens,
« quelles qu'elles puissent être; si je le sauve,
« je consens à tout : parlez, par pitié, parlez! »
Alors il me dit que Ney était parti pour Saint-Alban.

Alors D. L*** entra dans des détails qui, malgré mon agitation, me firent bien vite sentir que déjà il avait endossé les livrées du nouveau pouvoir; il devina ma pensée, et ne se gêna pas pour convenir qu'elle était juste. Il m'énuméra avec la même franchise les moyens de me servir : ce n'était pas le moment de lui dire que je le trouvais bien vil : D. L*** m'exprimait son dévouement avec une chaleur si inconnue! Il me jura de me tenir exactement au courant de tout, et de me procurer les facilités de rejoindre Ney, s'il en voyait la nécessité et l'avantage. D. L*** eut l'habileté de précipiter ma tendresse, dans la crainte d'une arrestation, et me fit naître ainsi tout naturellement l'idée de mettre en sûreté tout ce que j'avais de correspondances et autres papiers encore; j'en fis un paquet et voulus le lui confier, mais il m'obligea à venir chez lui, et

là je les enfermai dans ma cassette qui y était restée depuis mon départ pour Charleroi; je conservai la clef, et nous y mîmes une adresse qui indiquait, en cas d'événement, que la cassette m'appartenait et devait m'être livrée sans contestation[1]. Il voulut me faire une reconnaissance, je la refusai. J'ai beaucoup commis de pareilles imprudences dans ma vie, parce qu'il m'a toujours paru qu'envers l'amitié ces défiantes précautions sont des offenses. C'est ainsi que toujours j'ai poussé la confiance jusqu'au ridicule, et après avoir été si souvent trompée, je ne répondrais pas que tant et de si tristes expériences m'aient corrigée.

[1] La cassette dont je parle ici resta entre les mains de D. L*** jusqu'au mois de juillet 1825. Je laisserai de côté tous les ennuis, toutes les tracasseries que me suscita l'orgueil blessé et la haine enfin déclarée de D. L***, après le fatal 7 décembre 1815; mais ayant vainement tout employé pour me décider, je me garderai de dire tout ce qu'il fit pour me forcer à la récompense; il lui plut de rappeler son long attachement, ce qui n'était tout simplement qu'une lâche spéculation, sûr moyen de contribuer à sa fortune politique. Je me dois de déclarer que, lorsque j'eus traité de la publication de mes *Mémoires* avec M. Ladvocat, mon premier soin fut de rembourser l'argent que D. L*** m'avait

Je demandai à D. L*** s'il ne savait rien de Regnault. — « Il est perdu », me répondit-il, avec un ton détestable d'indifférence. Je voulus en savoir plus long : il me força au silence, en me disant que si je faisais à ma tête il craignait de se voir compromis par mes démarches près de personnes sur qui le gouvernement avait les yeux ouverts, et qu'il ne se mêlerait plus en rien de me servir pour Ney; c'était me faire oublier tout autre intérêt. Non seulement je me tus, mais je le flattai par tout ce que je savais de plus propre à lui faire illusion sur le mépris que sa dureté et son affreux égoïsme m'inspiraient.

offert en 1815; et, quoiqu'il eût reçu de moi, long-temps avant, des sommes bien plus considérables, je lui ai porté, le 9 juillet 1825, 1325 francs en espèces, à son domicile, rue de la Paix. Par un trait digne de D. L***, après avoir reçu mon argent, il m'a encore retenu ma cassette jusqu'au mois d'octobre, et ne me l'a rendue qu'ouverte, me forçant de lui donner connaissance des papiers, et déchirant toutes les lettres où il était désigné par son nom, me faisant des menaces bien inutiles, car il me reste une terrible preuve si je voulais me venger : 1799 m'en laisse un infaillible moyen; mais que D. L*** soit tranquille : le 7 décembre 1815 est son égide contre ma juste indignation, et l'inviolable garant de mon silence.

D. L*** venait tous les matins et tous les soirs me dire ce qui se passait, ou du moins ce qu'il voulait me faire connaître. Je ne l'accuse pas ici de m'avoir méchamment trompée; je crois même que l'espèce de prison où il me tenait, était une mesure de prudence pour m'empêcher d'apprendre au dehors le cours que prenait un événement qu'il sentait que je ne pouvais ni empêcher de s'accomplir, ni changer en rien. D. L***, pour de l'or et des places, se vendrait à toutes les dynasties de l'Europe : je l'ai vu républicain, dévoué au Directoire, servir le consulat, l'empire, la restauration, les cent jours, et puis encore la restauration; aujourd'hui hantant les églises, et habitué des processions. D. L*** n'en voulait pas à Ney, pas plus qu'à aucun de nos braves; mais il le voyait perdu, et lui ne voulait rien perdre; ce n'était donc que dans de bonnes intentions, selon lui, qu'il me cachait la vérité; mais puis-je oublier que si j'eusse été instruite deux jours plus tôt, j'aurais pu joindre Ney, qui n'eût peut-être pas résisté à tout ce que je lui aurais répété des propos de D. L***, qui aurait peut-être été moins fort contre mes prières et ces preuves du danger, qu'il ne le fût contre les pressantes

sollicitations de l'amitié d'un compagnon d'armes.

Le 5 d'août seulement, D. L*** me dit enfin que les ordres étaient donnés, et que le maréchal allait être arrêté. D. L*** me promit de me faciliter pour le soir même les moyens de me rendre auprès de Ney, sans délai. A peine fut-il dehors, qu'il me prit une affreuse inquiétude : il ne viendra que pour m'empêcher de partir, me disais-je ; et aussitôt, sans m'arrêter aux réflexions, je prends quelque linge dans un foulard, je m'habille à la hâte d'une robe de voyage, je remplis ma bourse d'environ 700 francs qui me restaient. Ayant tout fermé, et écrit deux lignes à D. L***, pour le prier de veiller à tout, je vole rue du Bouloi, et sans passe-port, sans aucun papier, je paye ma place, et pars pour rejoindre le maréchal avec l'espoir de le décider à fuir.

Je respirais à peine, car j'avais mis dans mon départ la précipitation irréfléchie de mon malheureux caractère dans toutes les circonstances où mon cœur est vivement agité. Ne supportant pas l'idée des lenteurs d'une diligence, je m'étais jetée dans la malle, ayant eu le bonheur d'y trouver une place ; ce n'était

qu'à Lyon que je pouvais espérer de sûrs renseignemens sur le maréchal Ney, et sur les moyens de le voir. Je n'avais pas dit cent paroles durant ce fatigant trajet; car, par un hasard extraordinaire, le sort m'avait donné un courrier qui eût été bien éloigné de prendre aucune part à mon affreuse angoisse : c'était un de ces hommes appartenant à un autre fanatisme que le mien, pour qui Napoléon était un usurpateur et tous nos guerriers des brigands et des révolutionnaires; un de ces hommes qui croient prouver la sainteté de leurs principes par des injures à leurs ennemis. J'étais souffrante et de la présence de cet homme et des préoccupations de mon âme. J'avais feint de sommeiller pour échapper à l'éloquence politique de mon compagnon. Il donna cours à sa verve de persécution avec un autre voyageur, moins silencieux que moi, mais également difficile à convaincre. L'orateur s'en donnait à cœur joie sur le pauvre tyran, que bien certainement il avait, dans sa classe, aussi servilement adoré que les habitués du château des Tuileries, qui, la veille, disaient Sire au Roi, et le 20 mars, V. M. à l'Empereur. Je crois que c'est à Tournus que je vis

arrêter un homme, parce qu'il avait tenu des propos séditieux. Nouvelle éloquence de la part du courrier, devant qui le nom du maréchal Ney fut prononcé. Il ne savait pas encore qu'il dût être arrêté, car il eût dans ce cas entonné un *Te Deum;* mais il était sûr qu'il le serait, et bien mieux encore, fusillé. L'autre voyageur hasarda de dire : Je ne crois pas cela. Enfoncée dans mon coin, retenant ma respiration, craignant ma colère, il me semblait voir du sang aux mains du courrier, et la crainte du moindre contact m'eût fait jeter à bas de la voiture. Je ne rapporte ces tristes scènes, trop communes dans les temps de parti, que pour qu'on juge de ce qu'un pareil voyage dut me coûter d'angoisses, de sentimens étouffés, d'affreux pressentimens. Je touchais heureusement à la dernière poste.

Je connaissais dans ce pays la sœur d'un sergent de la garde que le maréchal protégeait particulièrement. Cette excellente femme était dévouée comme son frère au héros qu'on ne pouvait connaître sans l'aimer. Son frère avait quitté le service avec un bras de moins et une croix de plus, comme il disait plaisamment, et vivait dans une petite métairie avec sa sœur.

Je fus chez eux : on me guida vers le château où Ney s'était retiré. On se chargea de l'avertir que j'étais dans le voisinage. Pauvre jeune fille ! comme elle me pressait les mains en me demandant si je croyais qu'il y eût à craindre pour monsieur le maréchal ! Comme sa sensibilité naïve se montrait bien dans ses regards ! « Oh mon Dieu ! Madame, mais mon pauvre « frère Henri, il n'y survivrait pas. Il parle de « réunir des amis et d'enlever son général si on « venait pour le prendre. » J'écoutais cela, j'étais tout oreille et espérance. « Oui, Madame, si on « osait venir, il y a vingt amis de mon frère « Henri qui sont prêts à se dévouer. Nous avons « déjà un mot d'ordre, *courage*, *bravoure*.

« — Eh bien ! lui dis-je, ma bonne Louise, je « suis des vôtres, et que le mot d'ordre soit : « *Sauvons le héros !*

« — Ah ! oui, sauvons-le, » répondit Louise, en pressant ma main entre les siennes.

Il était près de huit heures et demie. Nous étions arrivées derrière le château d'une des parentes de l'épouse du maréchal, chez laquelle Ney s'était réfugié. J'avais eu soin de m'informer si la maréchale y était ; car n'ayant jamais manqué en rien au respect que je lui devais,

la bienséance eût encore imposé des bornes à la douleur, comme elle avait souvent réprimé les élans de la tendresse. Mais la maréchale était restée à Paris, veillant aux démarches que pouvait rendre nécessaires une précieuse destinée. Ce fut encore un court instant de bonheur que le sort m'avait ménagé, de pouvoir, sans offense, prouver à Ney malheureux toute la profondeur d'un amour ranimé par l'idée de son péril. Louise fut l'avertir avec précaution; elle m'avait laissée seule dans un endroit écarté, derrière le château. J'étais vêtue en homme : je ne me cachais donc pas autant, étant sûre d'être moins remarquée, s'il fût venu quelqu'un du château; mais cependant je sentais la nécessité de n'être pas reconnue, et je ne saurais dire les cruelles réflexions dont cette nécessité accabla mon ame. Tous les sentimens qui la remplissaient alors ne pouvaient que m'honorer, car Dieu m'est témoin que depuis long-temps je n'avais plus sur Ney que les droits du souvenir et de l'amitié. Dans cet instant terrible, j'aurais donné ma vie pour sauver la sienne, pour le conserver à son épouse et à ses fils. Oui, pour le sauver j'eusse fait, je crois, le serment de

ne le revoir jamais, ma mission une fois accomplie.

Quand une pensée profonde m'agite vivement dans la solitude, il est rare qu'il ne m'échappe pas quelque exclamation. Qui sait, mon Dieu! si lui-même ne me blâmera pas? Ah! m'écriai-je, qu'il est affreux d'être descendu à une position où on n'a même plus l'espoir d'être approuvé pour un dévouement qui nous ferait mépriser la mort et les tortures. Je pressais mon cœur qui battait à s'échapper de mon sein; de rares mais brûlantes larmes coulaient le long de mes joues. Les momens étaient longs, l'obscurité commençait à s'étendre autour de moi. Cette démarche, faite dans un si noble but et avec cette ardente précipitation d'agir que mes lecteurs me connaissent, cette démarche commençait à me paraître sujette à une fâcheuse interprétation, et si une voix qui trouvait toujours le chemin de mon cœur, si la voix de Ney ne m'eût rendue à moi-même, à l'idée de son péril, je crois que je me serais enfuie avec terreur de ces lieux où je n'étais venue que pour conserver un ami et sauver ses jours.

« Ida, me dit-il avec une vive émotion;

« quoi, pauvre Ida! vous ici; » et il m'entraîna vers un banc. « Je vois bien, ma pauvre amie, « que vous craignez pour moi.

« — Oui, et votre sécurité me désole, car « vous allez être arrêté. Oh! fuyez, allez en « Suisse pendant qu'il en est temps. Laissez « passer l'orage. Si vous voulez m'admettre au « partage glorieux de votre exil, je suis prête; si « vous voulez m'employer pour rassurer votre « femme, vos fils, vous connaissez mon cœur « et mon activité; je puis hasarder ce que son « titre de mère et son rang lui défendent. Ney, « fuyez, prenez pitié de vous-même, de votre « famille et de moi. » Il y avait une aveugle confiance dans sa résolution, et encore plus une preuve de sa loyauté.

« Ma bonne Ida, reprit-il, mais je n'ai rien « fait de plus que les autres maréchaux, que « l'armée tout entière; j'ai résisté plus long-« temps au torrent, Bertrand peut en rendre « témoignage : je suis retourné à mes aigles « comme mes frères d'armes, mais ne suis-je « pas compris comme eux dans l'article XII « de la convention militaire? C'est cette espé-« rance de sécurité qui nous a fait à tous dépo-« ser les armes. Tranquillisez-vous donc, bonne

« Ida, retournez à Paris. Si je crois nécessaire « de partir, j'irai en Suisse, et alors je vous « ferai connaître à ma femme, peut-être; mais « à présent, promettez-moi de reprendre la « poste de Paris; attendez paisiblement mes « nouvelles.

« — Paisiblement! lorsque tout y tremble « pour vous.

« — C'est sans motif, sans raison; car je suis « positivement sûr que je n'ai rien à craindre.

« — Et vous les croyez, ces conseils dange- « reux; et les prévoyances du cœur, vous y « restez sourd! Ney, fasse le ciel que vous « n'ayiez pas à vous repentir d'une confiance « qui prouve beaucoup plus de loyauté que de « prudence! »

Nous nous étions levés, et nous marchions vers la porte derrière le château; je pressais son bras contre mon sein; je m'y attachais avec une sorte de douloureuse sécurité. Tout à coup Ney s'arrête, et, avec un ton qui me semblait très ému, il me dit: « Ida, vous rappelez-vous « la conversation que nous eûmes à Michel- « berg, et votre promesse?

« — Mon ami, pourquoi me la rappeler en « ce moment? Oh! mon Dieu, ce souvenir se-

« rait-il un affreux pressentiment? Oh! sauvez-
« moi la douleur de cette parole; je suis prête à
« la tenir, mais ne vaut-il pas mieux en préve-
« nir pour vous les dangers? »

Et ma tête brûlante tomba sur son sein; il m'y pressa fortement, me tint long-temps serrée dans ses bras; puis, s'en arrachant comme par un effort pénible: « Adieu, Ida, me dit-il,
« mais non... au revoir à Paris. Calme, prudence
« et souvenir. » Nous étions à la porte du château, je l'ouvris: « Adieu, au revoir, » lui dis-je; il déposa un baiser sur mon front, et s'éloignant avec rapidité, il me cria: « Dans tous les cas,
« chère Ida, je compte toujours sur l'exécution
« de la promesse faite à Michelberg. »

Il n'était plus là, et je restai les bras tendus vers le lieu où il venait de disparaître; et ces paroles, cette promesse rappelée, me fixèrent immobile à ma place, jusqu'au moment où la douce voix de Louise vint me tirer de cet anéantissement.

Je restai une heure à la métairie du frère de Louise, puis ils me reconduisirent à l'auberge de la poste, à une assez grande distance. Bognot (nom du sergent retiré), qui partageait mes craintes, ne cessait cependant de m'assu-

rer qu'il n'y avait pas encore de danger; que, dans tous les cas, il ne laisserait certainement pas enlever son maréchal; qu'il y avait des hommes braves et dévoués en force pour résister à la gendarmerie. Hélas! Ney lui-même se livra à ceux qui vinrent l'arrêter; il les appela, il paralysa le zèle de ses amis, de ce militaire courageux qui voulut l'arracher à l'escorte. La fatalité avait marqué cette grande victime; et celui que la mort épargna dans cent batailles, toutes soutenues pour la France, se rendit lui-même aux mains chargées de le livrer à la rigueur des lois!

CHAPITRE CLXI.

Retour à Paris. — Arrestation du maréchal Ney. — Le maréchal à Paris.

J'EMPORTAI de mon voyage de bien tristes pressentimens. Je trouvai à l'auberge de la première poste une connaissance précieuse dans cette cruelle circonstance; c'était un ancien militaire qui avait servi sous les ordres du maréchal; il était retiré depuis la bataille de Leipsick, et revenait, quand je le vis à Lémonest, des eaux du Mont-d'Or. Je l'avais quelquefois rencontré à Paris; je savais tout son enthousiasme pour celui qu'il ne nommait que le *brave des braves* : il me sembla voir qu'il me faisait des signes d'intelligence. Aussitôt mon parti fut pris : je quittai la malle, et me mis immédiatement en rapport avec M. de Belloc, persuadée qu'il pourrait me donner d'utiles éclaircissemens. M. de Belloc

chercha à m'inspirer une sécurité dont il était lui-même bien éloigné : il partait pour Paris la nuit même, et sans vouloir me reposer je refis la route avec un cœur navré, où, par tous les moyens, mon compagnon cherchait à exciter l'espérance; du moins il me soutenait un peu par une conformité d'admiration et d'intérêt pour le même objet. Il ne devait pas séjourner à Paris plus de vingt-quatre heures, mais il me promit de me mettre en relations avec un de ses intimes amis qui en avait avec tous ceux dont on pouvait espérer des nouvelles certaines et journalières du maréchal. Il m'a tenu parole; il m'a fait connaître l'homme bon et courageusement dévoué qui a mis son empressement et sa gloire à me procurer, pendant la détention et le procès de Ney, ces détails et ces nouvelles que j'appelle les joies du désespoir; car ils ne dissipent aucune crainte, et pourtant nous soulagent.

L'ami de M. de Belloc était dans la garde nationale à cheval. A notre première entrevue, je lui contai toutes mes relations avec le maréchal : « Je servirai votre douleur aux dépens de « tout, » me disait cet être si bon; et il a tenu parole, comme je vais le prouver plus loin,

mais en ayant soin de ne pas le compromettre. Je lui parlai franchement de ma singulière liaison avec D. L***, des obligations que je lui avais, et de ce qu'il m'avait promis. L'ami de M. de Belloc, que j'appellerai Eugène, m'assura qu'il connaissait D. L***, qu'il était agent aussi actif du pouvoir nouveau, que de tous ceux qui s'étaient succédés depuis vingt ans. « Oui, « certes, je le connais et je le méprise, me di- « sait-il; mais, dans votre position, il ne faut « pas l'irriter; au contraire, flattez-le, il peut « vous servir. Il m'est bien possible de vous « procurer, par mes amis, des nouvelles; mais « D. L*** est plus à la source : il faut le flatter, « ne point l'humilier pour sa nouvelle méta- « morphose, qui est tout-à-fait dans son métier « de Protée. Profitez de sa position pour les in- « térêts de votre cœur. » Oh! Eugène, vous que je ne dois point nommer, et que ma reconnaissance proclame sous le nom d'un père chéri, que cette discrétion de la reconnaissance vous soit une nouvelle preuve de ce sentiment d'estime dont vous avez reçu les témoignages au milieu de mes cris et de mes sanglots!

M. de Belloc resta, contre son attente, un

mois à Paris. Je voyais tous les jours de Belloc ou son ami Eugène; tous deux s'occupaient à savoir ce qui touchait l'illustre proscrit. Je courais moi-même partout, seule ou avec l'un d'eux, écoutant tout ce qui se disait avec avidité, tantôt ranimée par toutes les espérances les plus consolantes, tantôt plongée dans l'effroi et le désespoir. Dans la peine comme dans la joie le temps s'écoule, et le muet interprète de l'éternité ne s'arrête devant aucune félicité ni aucune douleur.

Moi, si facile dans mes illusions, si disposée à croire aux espérances douces et consolantes, j'avais emporté de Bessonis un pressentiment pénible qui me poursuivait chaque jour davantage, et qui me semblait plus fort que toutes les raisons de sécurité qui plaidaient cependant pour un illustre guerrier au nom de tant de victoires. Mes nouveaux amis tentaient de me rassurer; mais il est des alarmes qu'on endort quelques instans, mais qui se réveillent plus vives, comme par un instinct du cœur. D. L*** prit de l'ombrage des personnes qui m'apportaient des nouvelles. Je lui avais caché cette heureuse rencontre, et jamais il ne m'avait vue avec elles; mais il avait tant

de ressources pour suivre ou deviner mes démarches, qu'il m'en parla avec une sorte d'attendrissement. « Promettez-moi, ajoutait-« il, de n'avoir recours qu'à moi, et de me « garder un inviolable secret; à ces condi-« tions je viendrai deux fois par jour vous « confier ce que j'aurai appris, le mal comme « le bien; car l'incertitude est, pour un cœur « pareil au vôtre, un tourment chaque jour « plus horrible, qui vous exalte au point de « vous exposer et d'exposer davantage le ma-« réchal, par contre-coup. » Ce mot-là m'allait droit au cœur. Je remerciai D. L*** et lui promis tout.

J'étais trop bien servie par l'intérêt de celui-ci et par la généreuse bienveillance d'Eugène. J'appris à peu de minutes d'intervalle, des deux, l'arrestation du maréchal à Bessonis. Eugène le savait par une lettre du capitaine Jaumard, officier de gendarmerie, chargé de la douloureuse mission de conduire le maréchal à Paris. Voici le récit d'Eugène :

« Avant de se mettre en route, le maréchal avait donné sa parole d'honneur à l'officier de ne faire aucune tentative pour s'évader. Cet

officier avait autrefois servi sous les ordres du maréchal, et il avait eu la générosité de s'en rapporter à la parole de son ancien général : il n'eut point à se repentir de la confiance qu'il lui témoigna dans le voyage.

« Entre Moulins et Aurillac, le maréchal Ney et ses conducteurs s'arrêtèrent dans un village pour prendre quelques instans de repos. Après le repas, un fonctionnaire public des environs vint prévenir l'officier de gendarmerie qu'à quelque distance de là il trouverait sur la route des gens apostés qui avaient formé le projet d'enlever le maréchal. Celui-ci était dans la même pièce où cette confidence avait lieu : quelques mots qu'il entendit lui firent facilement deviner le sujet de la conversation; il s'avança, prit la parole, et dit à l'officier : « Capitaine, je me borne à vous rappeler que je « vous ai donné ma parole d'honneur de me « rendre avec vous à Paris; si, contre votre « attente, et contre toute vraisemblance, on « voulait essayer de m'enlever, alors je vous « demanderais des armes pour m'opposer aux « tentatives qu'on prétendrait faire sur ma « personne, et pour remplir jusqu'au bout la « promesse sacrée que je vous ai faite. »

« Les voyageurs ont continué leur route, et aucune tentative n'a été faite pour enlever le maréchal.

« Arrivé à quatre lieues de Paris, le maréchal Ney a trouvé dans une auberge madame la maréchale, qui était venue à sa rencontre dans une voiture de place. Ils ont eu ensemble un entretien de deux heures; au bout de ce temps, le maréchal a averti le capitaine de gendarmerie qu'il était prêt à partir; quelques larmes coulaient de ses yeux. « Ne vous étonnez pas, « dit-il à l'officier, si je n'ai pu retenir les pleurs « que vous voyez couler; ce n'est point pour « moi que je pleure, c'est sur le sort de « mes enfans; quand il s'agit de mes enfans, « je ne suis plus le maître de retenir mes « larmes. »

« Le maréchal et sa femme sont montés dans le fiacre, l'officier de gendarmerie s'y est placé; un domestique de madame la maréchale accompagnait derrière la voiture.

« C'est ainsi qu'ils sont arrivés à Paris, aujourd'hui, 19 août. Après avoir traversé les rues de la capitale, lorsque la voiture est arrivée au bout de la rue de Sèvres, l'officier de gendarmerie est descendu pour aller cher-

cher une autre voiture, placée d'avance à soixante ou quatre-vingts pas de distance.

« Le maréchal a fait ses adieux à sa femme, et une fois monté dans le second fiacre, il a été conduit à la prison militaire de l'Abbaye. »

Mon ame se brisa à cette funeste nouvelle. D. L*** accourut aussi pour m'en faire part, et pour me renouveler toutes les assurances d'un dévouement qui m'allait devenir plus nécessaire. D. L*** devenait en effet ma plus grande ressource pour connaître à la minute ce qu'il m'importait le plus de savoir. Il y avait, et il y aura toujours deux hommes dans cet homme-là. Renoncer à ses ambitieuses espérances de fortune (quelle fortune, grand Dieu) eût été un effort au-dessus de son ame vulgaire; mais rester sans pitié à la vue de mon désespoir lui était également impossible; il cherchait avec un bien louable empressement à me dire tout ce qui pouvait me donner quelque espoir.

C'est à D. L*** que je dus la connaissance du noble et courageux discours d'un prince français, contre les adresses au roi, pour l'épuration des administrations et le châtiment des

délits politiques. L'ame généreuse du jeune guerrier qui cueillit à Jemmapes ses premiers lauriers, cette ame libérale et généreuse pressentit, dans ces rigoureuses mesures, l'orage qu'on allait former sur une tête épargnée dans cent combats : et ce discours, dont je dus la copie à D. L***, est un morceau d'une éloquence trop française, pour que je ne me fasse pas un bonheur d'en enrichir mes Mémoires.

Séance du 13 octobre 1815.

DISCOURS DU DUC D'ORLÉANS, EN RÉPONSE A L'ADRESSE AU ROI, POUR L'ÉPURATION ET LE CHATIMENT DES DÉLITS POLITIQUES.

« Ce que je viens d'entendre achève de me confirmer dans l'opinion qu'il convient de proposer à la Chambre un parti plus décisif que les amendemens qui lui ont été soumis jusqu'à présent. Je propose donc la suppression totale du paragraphe. Laissons au roi le soin de prendre constitutionnellement les précautions nécessaires au maintien de l'ordre public, et ne formons pas des demandes dont la

malveillance ferait peut-être des armes pour troubler la tranquillité de l'État. Notre qualité de juges éventuels de ceux envers lesquels on recommande plus de justice que de clémence, nous impose un silence absolu à leur égard. Toute énonciation antérieure d'opinion me paraît une véritable prévarication dans l'exercice de nos fonctions judiciaires, en nous rendant tout à la fois accusateurs et juges. »

A l'époque où je lus ce discours, mon cœur eut un moment d'espérance; j'y pensais souvent, oh! bien souvent. Plus tard, lorsque l'incompétence des maréchaux fut déclarée, je pleurai avec amertume l'absence du prince dont, sans doute, la voix se serait élevée pour le parti de la clémence, dont ses lumières et son équité leur avaient fait proclamer et invoquer les droits. Il me restera à dire, plus tard, avec quelle magnanimité ce même prince accueillit et répondit aux prières de l'épouse infortunée de l'illustre prisonnier qui osa, avec la confiance des droits d'un légitime amour, lui confier ses douloureuses espérances, dans ses nobles sentimens : époux heureux et père, le prince français eût-il pu res-

ter insensible aux larmes d'une mère, de l'épouse d'un guerrier malheureux [1]!

Dans mon obscurité, sans titre légitime, je ne me crois pas le droit de parler de ma reconnaissance, mais elle est gravée dans mon ame pour un prince généreux, et je mets ma gloire à la publier.

[1] Mme la maréchale Ney écrivit au duc d'Orléans, alors en Angleterre, pour le supplier d'intéresser une grande puissance en faveur de son époux; le prince répondit de la manière la plus honorable à cet appel fait à la générosité de son caractère. J'ai vu copie de la lettre au régent, en 1817, entre les mains du duc de Kent, frère du roi d'Angleterre.

CHAPITRE CLXII.

Ma vie pendant l'instruction du procès du maréchal Ney. — Espérances d'évasion. — Générosité du pauvre.

Dans cette vie de tortures, je n'étais soutenue que par la généreuse compassion d'Eugène. Je dus cependant au hasard deux rencontres qui répandirent un peu de baume sur des blessures toujours saignantes. La première fut celle d'un gendarme qui avait été de service plusieurs fois à la prison du maréchal, et qui, racontant cette circonstance dans un lieu public où j'étais entrée pour me reposer d'une longue course, s'était exprimé avec une touchante vivacité d'intérêt et d'admiration pour le noble prisonnier. Quand il sortit de l'endroit où il venait de frapper mon cœur d'une consolante surprise, je l'abordai avec franchise, et je le félicitai au nom de la gloire

française des sentimens généreux qu'un militaire conservait ainsi pour un de ses anciens chefs. Sans lui livrer le secret de tout mon intérêt, je demandai au militaire s'il voudrait se charger de faire tenir, quand il serait de service, quelques mots à celui que le témoignage d'une tendre compassion consolerait. Je vous jure sur l'honneur du héros dont le caractère vous est un sûr garant de ma parole, que je ne mêlerai rien de politique à cette communication tout intime. Je donnai à cet excellent homme mon adresse, et il ne manqua point à la parole qu'il venait de me donner d'accorder ce pieux hommage à la mémoire d'un brave avec ses pénibles devoirs.

L'autre rencontre dont je veux parler fut encore un plus grand événement, car c'était presque une espérance de salut pour la victime. Eugène et moi nous avions, un jour que les nouvelles de la procédure étaient mauvaises, cherché à distraire nos tristes et mortelles pensées par une longue promenade, par une de ces courses sans but, où sous des pas indolens les lieues cependant s'accumulent. Sur les huit heures du soir seulement, nous nous aperçûmes que nous avions passé l'heure du repas, et que

notre état exigeait quelque nourriture impérieusement. Nous étions arrivés au quai qui longe la place de l'Hôtel-de-Ville : l'endroit était peu favorable à la découverte d'un restaurant; nous aperçûmes cependant un petit établissement qui avait l'air d'y ressembler, et nous y entrâmes. La société était heureusement fort peu nombreuse, et le besoin nous y fit encore accorder plus d'attention qu'aux mets des modestes ouvriers.

A la table qui touchait presque la nôtre, soupait nonchalamment un homme en blouse de voiturier d'une assez bonne mine, d'une figure ouverte et franche, quoiqu'une extrême pâleur fût empreinte sur ses traits. Quelques larmes bientôt arrosèrent son chétif repas. Il les essuyait furtivement, car il est un âge où les hommes, par une singulière pudeur de faiblesse, craignent de laisser découvrir qu'ils sont encore sensibles. Cet effort de mystère, qui ajoutait à la sincérité de ce que cet homme paraissait éprouver, me fit supposer quelque infortune extraordinaire.

Eugène était si bon que je ne craignis point d'être démentie par lui, et me fiant aux droits de mon sexe, je me tournai vers celui qui me

semblait malheureux par quelque événement digne d'un de ces secours que j'allais m'empresser à lui offrir. Hélas! il était malheureux, mais du même malheur que nous : c'était un sous-officier d'un régiment qui avait toujours combattu sous les ordres de Ney, à qui une blessure reçue en 1814, au plateau de Craone, le 6 mars, lorsque Ney en chassa les Russes, avait fait quitter le service, qu'il aurait, disait-il encore, repris pour aller mourir sous les aigles à Waterloo, si la balle ne l'eût privé de l'usage du bras droit. Mais me servant de l'épithète qui va si bien au militaire français:

« Mais, mon brave, lui dis-je, vous avez « éprouvé d'autres malheurs que votre blessure, « car un militaire ne verse pas de larmes pour « un pareil accident. » Alors il nous avoua que c'était l'arrestation et le danger que courait son ancien chef, qui le rendaient imbécile de douleur. Mon premier mouvement fut de me jeter sur son cœur, de le serrer contre le mien, mais il y avait des témoins, et je me contins assez pour ne presser que sa main. Eugène l'invita à se mettre à notre table, et notre nouvel ami continua ainsi à voix basse : « Vous « le connaissez, vous l'aimez aussi; ah! cela

« se voit. N'y a-t-il pas de quoi mettre le feu « à une ville, de songer qu'il y a pourtant des « gens qui se réjouissent de la mort de celui « qui a sauvé tant de milliers de Français? » Je l'excitais à parler, car chaque parole était un éloge pour Ney. La confiance s'établit bientôt davantage et l'on parla à cœur ouvert. Notre sergent nous déclara qu'ils étaient plus de trente, tous résolus, si le maréchal était condamné, de former un complot pour l'enlever. « Nous sommes trente, mais il ne « faudra que frapper du pied pour faire sor- « tir plus d'un millier d'hommes. Ney est « adoré du soldat, et admiré et respecté des « bourgeois; mais on ne le condamnera pas. » Léopold, avec beaucoup d'adresse, sut pénétrer tous les desseins du militaire, et découvrir à quel point on pourrait s'engager et compter sur un dévouement si franchement exprimé. Mon cœur me fit voir tout ce que j'osais espérer, en cas d'un jugement fatal. On se quitta après de bien cordiales effusions. Eugène dit au brave de venir le trouver le lendemain, qu'il lui donnerait asile à son domicile, pour éviter les allées et venues qui pourraient exciter des soupçons.

J'appris par une autre voie encore, qu'on

avait un plan arrêté d'évasion, dans le cas où Ney serait condamné, et, je l'avoue sans craindre d'exprimer toute ma pensée, j'applaudissais non seulement à ce dévouement intrépide pour sauver une tête si chère, mais je fis tous mes efforts pour encourager et soutenir ces généreuses résolutions.

Eugène était lié avec le bon, le sensible Gamot, beau-frère de Ney; il me le fit connaître, et cet excellent homme voulut bien pardonner à ce qu'il y avait eu d'égaremens et de faiblesses dans ma liaison avec Ney, en faveur de l'intérêt courageux et passionné qu'il me vit pour celui dont la mort cruelle a abrégé ses propres jours. Gamot espérait peu, il redoutait même la franchise un peu rude du maréchal, et sa juste fierté dans les réponses de l'instruction. J'étais convenue d'un lieu sûr pour rencontrer le gendarme dont j'ai parlé plus haut. J'y courus à la première nouvelle que le procès allait commencer. On vivait dix ans dans de pareilles journées. L'ame soutenait les forces du corps, sans cela le mien n'eût pu, malgré ma force physique, résister à toutes mes courses, tantôt en voiture, plus souvent à pied, d'un lieu à un autre, rentrant chez moi

pour changer de vêtemens, en mettant souvent, pour dérouter D. L*** que je supposais m'épier, de différentes classes, et allant dans toutes sortes de lieux où je n'aurais certes jamais mis les pieds, sans le sentiment tout-puissant qui dans ces jours d'effroi et d'incertitude me rendait tout indifférent, hors le nom de la victime menacée. Je sentais naître dans mon cœur bouleversé d'affreux desseins dont la seule pensée me fait frémir aujourd'hui, où tant d'années de deuil ont posé sur mon désespoir cette terrible empreinte du temps qui efface tout, bonheur, joie, désespoir et haine. Mais dans un tel oubli je ne puis comprendre d'indignes trahisons dont j'épargne à mes lecteurs la triste énumération.

Toutefois il m'est doux de rendre justice aux traits honorables d'un dévouement qui fut sans récompense, et qui n'était pas sans dangers. Je trouvai le gendarme fidèle au rendez-vous; il se chargea d'un billet ouvert qui parvint encore à Ney; ce fut le dernier. J'employai tous les moyens pour obtenir de voir le maréchal : ce fut impossible. Le messager de ma douleur me parut convaincu que le maréchal serait condamné; mais il ajoutait : « Qu'importe la

« condamnation, elle ne sera pas exécutée, car « on tentera de l'enlever très certainement, et « l'escorte laissera faire, soyez-en sûr.

« — Oui, si elle était composée de soldats « ayant vu sa bravoure et apprécié sa loyauté. » Quel or eût pu payer de pareilles assurances en pareille position! Aussi je prodiguais à pleines mains ce qui m'en restait, et je dois à la vérité de dire qu'il me fallut user de ruse et presque de force pour le faire accepter de ce brave homme, qui, dans cet entretien, me dit aussi que madame la maréchale était l'ame d'une foule de généreuses démarches formées pour son malheureux époux. J'ai dit que j'avais deux logemens et une chambre où j'allais me travestir pour mes courses; l'un était situé dans le faubourg Poissonnière. Sans absolument faire liaison, j'avais contracté avec une ouvrière en dentelle, dont le mari peignait sur porcelaine, cette bienveillance du *bonsoir* et du *bonjour*, inévitables questions du voisinage. La femme avait une trentaine d'années et le mari un peu plus; ils avaient trois enfans. Je ne puis passer devant des enfans sans éprouver le désir de les embrasser. Mes attentions bienveillantes m'avaient d'abord valu la joyeuse familiarité des

marmots et toute la politesse amicale des père et mère, des saluts, des révérences et des questions. La femme avait eu un frère tué à Waterloo, et son mari, garde national, avait commencé sa carrière militaire assez noblement sur les hauteurs de Montmartre. On ne m'approche pas long-temps sans connaître mon humeur guerrière, et cette tournure d'esprit avait encore accru la bonne prévention de mes hôtes.

Un soir que je venais pour brûler quelques lettres, j'avais appelé; personne ne répondit. A tout hasard je frappe un coup très fort. « On « y va, » répond alors une voix entrecoupée de sanglots. Au même instant la porte s'ouvre et me montre la pauvre voisine tout en larmes. Un malheur venait de frapper son mari; il s'était trouvé avec quelques amis dans un café. On y avait parlé de l'affaire du maréchal Ney, la grande affaire du jour. On n'avait dit que ce qu'on pensait, mais peut-être comme on n'aurait pas dû le dire; il y avait là des gens qui écoutaient, et avec de bonnes instructions, sans doute; on vint sur la place même arrêter le groupe dont son mari faisait partie, et avec les autres il a été conduit à la préfecture de

police. Je rassurai de mon mieux la petite famille, en disant ce que je pensais, et ce qui arriva, que le lendemain le mari serait libre. Je restai près de deux heures pour consoler cette pauvre mère; la sienne arriva : c'était une femme fort âgée. Je promis à ces bonnes gens de suivre l'affaire, et dès le lendemain je fus assez heureuse, grâces aux démarches d'Eugène, pour que lui-même allât reconduire un fils, un époux, un père chéri au foyer d'une famille désolée. Je vins le soir, avec Eugène et ce militaire dont j'ai parlé, qui ne le quittait plus, chez ces bonnes gens; le mari renouvela à Eugène les remerciemens qu'il lui avait faits déjà, et nous conta en peu de mots le sujet de la dispute. Parmi les personnes avec lesquelles il s'était trouvé, il y avait trois ou quatre militaires qui s'étaient battus à Waterloo sous le général Gérard. Dans le même café étaient en même temps des individus s'appelant *volontaires royaux;* ceux-ci, ajoutait le naïf narrateur, se mêlèrent de la conversation, et après beaucoup d'autres disputes, ils voulurent parler de Waterloo; là-dessus trois des nôtres prirent feu.

Le pour et le contre des opinions de part et d'autre échangées, avaient poussé la discus-

sion jusqu'aux injures personnelles; et comme derniers argumens, les coups de poings étaient arrivés, puis l'intervention des gendarmes et le séjour à la préfecture de police.

Nous conseillâmes à notre garde national d'éviter ces réunions, et il nous dit n'y avoir été que dans l'espoir d'apprendre quelque chose de relatif au maréchal Ney; et il était bien désolé de l'imprudence de ses amis, qui, n'étant pas de Paris, allaient sans doute être renvoyés dans leurs départemens : circonstance d'autant plus fâcheuse, ajoutait notre homme, que ses six camarades valaient un bataillon en cas d'événement. Il n'y avait pas à se tromper sur de pareilles révélations, et nous apprîmes qu'une tentative d'évasion bien combinée restait toujours possible pour celui que tous nous eussions voulu sauver au prix de notre sang: au besoin, l'or n'eût point manqué, mais il n'était qu'un accessoire, et nullement un stimulant nécessaire d'une telle entreprise; car les cœurs volaient au-devant de ce sacrifice d'une pitié généreuse. Comme preuve de ces dévouemens désintéressés, il suffit de citer mes voisins du faubourg Poissonnière. Ils étaient plus près de la pauvreté que de l'aisance. Eh

bien, lorsqu'ils surent que je passais mes jours dans des démarches infructueuses, hélas! mais dont Ney était l'objet, non seulement le mari m'offrit son temps, son zèle, mais sa femme, sa mère et lui me supplièrent de disposer, si cela pouvait servir, de 1600 francs, fruits de leurs longues épargnes, espoir de leur petite ambition : ils me portèrent leur trésor; ils me dirent, pour me le faire accepter, de ces choses que l'ame seule inspire, et auxquelles la recherche du langage ne fait qu'ôter leur énergique et inestimable prix : « Prenez, Madame, « prenez, il faut beaucoup d'argent; ne craignez pas de ne pouvoir rendre : allez, nos « enfans ne manqueront pas pour cela; et devraient-ils porter la hotte du chiffonnier, ce « sera un beau patrimoine à leur laisser, que « de leur dire : Nous avons employé votre légitime à une belle action, nous sommes pour « quelque chose dans des efforts qui ont sauvé « la vie du guerrier qui la prodigua toujours « pour la France. » A pareils élans de générosité, je ne pouvais répondre que par des larmes. Pour excuser et faire accepter mon refus, il me fallut montrer les sommes que j'avais encore en portefeuille, promettre que si l'argent

me manquait, je reviendrais frapper à leur petite bourse. « La somme reste là, me dirent-ils, « elle attendra vos ordres. » Cette scène se passait dans une petite chambre d'ouvriers; les héros de ces offres généreuses, inspirés par une noble pitié pour un guerrier malheureux, vivaient péniblement du fruit de leurs labeurs; c'était un sacrifice pour un proscrit, un sacrifice sans espoir d'autre récompense que le bonheur même de la bonne action.

Je le demande à tous ceux qui ont un peu expérimenté le cœur humain, si l'on trouverait dans les classes élevées une aussi prompte élévation de sentimens, et si l'opulence offre son superflu avec ce noble élan de cœur qui porte quelquefois la médiocrité à immoler son nécessaire?

Je revis une fois encore ces braves gens, ce fut après la mort du maréchal Ney; j'étais prête alors à partir pour Bruxelles, d'où je ne comptais plus revenir. Leur muette pitié, en mêlant leurs larmes aux miennes, était une déchirante éloquence, et elle fut alors ma seule consolation, s'il est des consolations pour de pareilles douleurs!

CHAPITRE CLXIII.

Souvenirs de Labédoyère. — Procès du maréchal Ney. — Sa comparution devant le conseil de guerre.

Chaque jour me devenait une inquiétude nouvelle, un sommeil affreux. Le maréchal était en prison, et D. L*** m'avait tant recommandé, dans l'intérêt même de Ney, de ne faire aucune démarche qui pût soit éveiller les soupçons, soit même ajouter, par ma présence et la publicité de notre liaison, aux peines d'un ami malheureux des chagrins de plus d'une nature, que je commençais à me laisser persuader.

C'est le 19 août que l'infortuné guerrier était arrivé à Paris, et immédiatement enfermé à la prison militaire, et de là à la Conciergerie. L'instruction du procès fut longue, bien longue, surtout pour mon cœur. D. L*** me tenait

alors en prison chez moi, et chez lui ensuite, avec l'autorité de ce qu'il appelait mes plus chers intérêts, afin, sans doute, que deux destinées fussent jusque dans leurs douleurs enchaînées par une triste ressemblance. Chaque jour D. L*** me rendait compte du résultat de l'enquête qui se poursuivait avec une extrême activité de la part de ceux qui en étaient chargés, et avec une lenteur excessive pour les inquiétudes impatientes de l'accusé. Comment peindre mes angoisses à chaque récit! Quand on me citait le sens d'une déposition de quelque témoin important, je la faisais répéter, je la tournais et la retournais en quelque sorte sur mon cœur, pour y chercher quelque côté favorable.

Par un de ces hasards que la fortune se plaît à rapprocher comme pour combler la mesure des terreurs attachées aux discordes civiles, le 19 août, ce jour même qu'un maréchal de France revoyait, à la manière d'un criminel, caché dans un fiacre, ce Paris dont son bras avait enrichi les monumens de drapeaux enlevés sur vingt champs de bataille, ce même 19 août avait retenti un premier arrêt de mort contre un jeune guerrier, triste prélude de celui

qui semblait réservé à un vétéran. Charles Labédoyère venait de comparaître devant un conseil de guerre, et avait subi la sentence qu'il avait lui-même prédite, dans une discussion orageuse de la chambre des pairs, par cette réplique douloureuse : « En cas de change-« ment, ne serais-je pas le premier fusillé ? » Charles était depuis quelque temps mon ami ; j'avais partagé ses illusions. Son corps percé de balles, voilà l'épouvantable horizon à travers lequel le retour de Ney m'avait apparu. Les circonstances avaient précipité Ney ; Labédoyère avait précipité les circonstances. En pesant les accusations à la manière des casuistes politiques, je trouvais une différence dans la conduite de ces deux guerriers, et comme une lueur d'espérance ; mais quand la douleur nous porte un premier coup, on ne mesure plus les chances de ceux dont il lui reste à nous frapper. La pensée ne s'arrête plus alors aux calculs, elle court droit aux pressentimens fiévreux du désespoir. Labédoyère, dont le nom était déjà célèbre par les aventures déplorables de son aïeul, qu'un roman connu a célébrées, venait de marquer sa place dans l'histoire par sa part active dans les événemens

de 1815, et plus encore par sa mort tragique et malheureuse. Hélas! en me rappelant son ardeur bouillante, cette soif de périls et de belliqueuses émotions, cet abandon de tous les intérêts à une sorte de fanatisme militaire, je croyais me rappeler aussi qu'il y avait quelquefois des accès de sombre mélancolie dans cette ame de feu; je croyais avoir surpris sur ce noble front quelques vagues présomptions de malheur, passant quelquefois à travers les rayons de cette gloire dont il était si avide.

Plongée dans une espèce de délire pendant la courte procédure qui conduisit le jeune compagnon de mes rêves de victoire sous le feu..... qui n'était pas, hélas! celui de l'ennemi, le nom chéri de Ney s'était mêlé au sien dans mes cris de douleur. D. L*** et la rumeur publique m'avaient seuls appris les détails de ce cruel événement. Je ne le rappelle qu'en ce moment dans mes *Mémoires*, parce qu'il y a toujours dans les grandes catastrophes un accablement du cœur qui fait qu'on les sent plus quand elles s'éloignent que quand elles vous surprennent.

C'est ainsi que le jugement du plus jeune de nos guerriers, sa calme attitude devant le con-

seil de guerre, son courage plus difficile devant des fusils français dirigés sur sa poitrine, étaient devenus en quelque sorte le cauchemar de mes nuits, et les avaient troublées davantage à mesure que le temps s'écoulait. Peut-être aussi, outre l'intérêt tendre et religieux qui m'attachait au souvenir du malheureux Labédoyère, sentais-je retentir plus effrayantes les menaces de cette première rigueur, à mesure que le moment approchait où Ney lui-même allait comparaître devant un tribunal, et voir mettre ses lauriers et sa conduite dans le bassin des préventions politiques.

Quoi qu'il en soit de ces terreurs superstitieuses d'une femme, je n'en supportais pas avec moins d'impatience les délais si prolongés d'une pénible et humiliante détention, et je craignais, avec le bon et sensible Gamot, que l'esprit impétueux du maréchal, fatigué des minutieux détails des interrogatoires et du greffe, ne tranchât ces inextricables lenteurs par quelque imprudence, ou quelque violente exclamation. Pourtant, de l'aveu même de D. L***, qui, d'avance, savait, je ne sais comment, mais d'une manière précise, le sens de toutes les dépositions des témoins, le maréchal montrait

un grand caractère et un calme qui pouvait singulièrement influer sur la conviction des juges.

La fameuse ordonnance du 24 juillet 1815 portait que les généraux et officiers qui avaient contribué au renversement du gouvernement royal seraient traduits devant des conseils de guerre compétens dans leurs divisions militaires respectives. En vertu de cette ordonnance, le maréchal Ney, qui y était désigné, devait être traduit devant un conseil de guerre à Paris. Les formes de la justice militaire ont quelque chose de si expéditif, la promptitude de l'exécution des jugemens laisse si peu de repos aux préventions pour s'éclaircir, aux preuves pour s'accumuler, qu'il est bien naturel, malgré la loyauté des personnes, de se défier des périls inséparables de ces sortes de juridiction. Aussi, dès les premiers pas de l'instruction, les conseils de Ney furent d'avis d'élever, avant tout, une question d'incompétence, le maréchal faisant, à l'époque des événemens qui donnaient lieu aux poursuites, partie de la chambre des pairs; inviolable par cette qualité, il ne pouvait être jugé que par les siens. On avait même été d'avis que le maréchal ne

fît aucune défense devant le tribunal primitivement désigné.

Dès que je connus la composition du conseil de guerre dont les membres venaient d'être choisis, par une de ces divinations du cœur, je n'entrevis pas les avantages de l'incompétence qu'il s'agissait de décliner. Quand l'histoire verra que c'était la valeur, la loyauté, l'identité presque parfaite de la situation et de la conduite, qui allaient prononcer sur le sort de l'amitié, elle inscrira comme une fatalité de plus dans une destinée fatale le choix et la préférence accordée à une cour qui ne pouvait être plus imposante par les titres, ni plus indulgente par les souvenirs. En effet, quels allaient être les juges de Ney? ses frères d'armes, les maréchaux Jourdan, président, Masséna, Augereau, Mortier, les lieutenans généraux Gazan, Claparède et Villatte.

J'écrivis à Ney quelques mots que j'essayai de lui faire parvenir par le gendarme dont j'ai parlé, pour lui communiquer, avec toute l'inspiration de la tendresse, mes craintes et mes pressentimens. Hélas! cette fois mon messager me rapporta ma lettre, que ses fonctions n'avaient pu lui permettre d'utiliser.

Je le regrettai d'autant plus, que je me persuadais que l'inspiration d'une cour qu'il savait dévouée modifierait peut-être sa résolution, et l'engagerait à accepter des juges dont le cœur lui était acquis. Je ne sais point ce qui s'est passé dans l'ame de Ney sur ce sujet délicat, mais j'eus quelques soupçons qu'il répugnait à donner à des frères d'armes la triste mission et peut-être le pénible embarras de se prononcer sur des événemens qui étaient pour la plupart leur propre cause.

Sans chercher à sonder davantage la pensée de l'illustre accusé et de ses habiles défenseurs, MM. Berryer père et Dupin, je me contenterai de dire que la séance de ce conseil de guerre où le maréchal Ney parut devant les maréchaux, le 9 novembre, fut grande et imposante. Le vainqueur de la Moskowa en face des vainqueurs de Jemmapes, de Zurich, de Castiglione, sentit admirablement le respect dû à ces grands noms; dernier et singulier rendez-vous de la gloire française prononçant sur elle-même, et, après trente ans de batailles, venant s'asseoir sur une sellette de tribunal. Il y avait là pour Ney, comme pour tous ces illustres complices des mêmes triomphes, une der-

nière épreuve à laquelle tous devaient au fond désirer d'échapper. En allant au-devant de l'incompétence, Ney ne fit peut-être qu'interpréter les intimes pensées de ceux qui l'eussent d'eux-mêmes invoquée. Le succès de ce premier jugement ne paraissait douteux à personne : l'accusé demandait ce qu'à sa place eussent demandé les guerriers magistrats.

La première séance dura près de sept heures; elle fut absorbée par la lecture des pièces, des témoignages, et de tous les autres papiers de la procédure.

Le lendemain, la lecture de l'instruction continua. Quand elle fut achevée, le maréchal Ney fut introduit dans la salle d'audience. Je n'étais point présente. D. L*** avait eu soin de me rendre toute sortie impossible; mais il me rendit un compte si animé, si exact de cette scène à laquelle il assistait comme témoin volontaire pour moi, et comme témoin obligé pour son office, que je ne crains point de me tromper en en reproduisant quelques traits. D. L*** me répéta lui-même, les larmes aux yeux, qu'il avait pleuré à l'aspect du maréchal, entrant en quelque sorte dans sa famille des camps, la démarche ferme, l'attitude calme, le

regard fier et bienveillant. « Il était, ajoutait D. L***, revêtu d'un simple uniforme sans broderie, portant les épaulettes de son grade, et la grande décoration de la Légion-d'Honneur. Aussitôt que le maréchal a eu pris place sur le siége qui lui était destiné, le maréchal Jourdan, président du conseil, lui a adressé ces paroles : « Quels sont vos noms, prénoms, « âge, lieu de naissance, domicile et qualités. »

« — Par déférence pour MM. les maréchaux, « j'ai consenti à répondre aux questions de M. le « rapporteur. Je dois maintenant me borner à « déclarer que je décline la compétence du « conseil. »

« Le président a repris : « Le conseil donne « acte à l'accusé de sa déclaration. Maintenant, « M. le maréchal, vous devez répondre à la « question que je vous ai faite, afin que votre « identité soit constatée. Votre défenseur aura « la parole ensuite pour développer vos moyens « d'incompétence. »

« Le maréchal a déduit alors ses qualités, et cette touchante simplicité a produit un mouvement inexprimable d'intérêt. Après ce court interrogatoire, M. Berryer, dans un long et éloquent plaidoyer, a développé les moyens

d'incompétence par tous les argumens que l'histoire, les lois anciennes et nouvelles pouvaient offrir. Le général Grundler, rapporteur, a résumé la discussion avec une noble et délicate impartialité.

« Le conseil n'est pas resté plus d'un quart d'heure en délibération, ce qui justifie jusqu'à un certain point vos conjectures que l'opinion sembla faite, et que le maréchal aura peut-être à regretter de n'avoir pas été jugé là définitivement. Quand le conseil a reparu dans la salle d'audience, le maréchal Jourdan a dit : Qu'à la majorité de cinq voix contre deux, le conseil se déclarait incompétent. Voici les termes du jugement tel qu'il fut inscrit sur les registres. Je vous en apporte une copie qui circule. » J'ai eu lieu de vérifier depuis que D. L*** avait dans cette occasion parlé comme l'histoire, et je donne en conséquence la pièce telle qu'elle est devenue un document impérissable de ce grand événement.

« Sur le rapport de M. le maréchal de camp Grundler, et après avoir entendu le réquisitoire de M. le commissaire ordonnateur Joinville, procureur du roi ;

« Le conseil, considérant :

« 1° Que M. le maréchal Ney était pair de France à l'époque où il a commis le délit pour lequel il est mis en jugement, en conformité de l'ordonnance du roi du 24 juillet dernier;

« 2° Qu'un prévenu doit toujours être jugé dans le grade ou suivant la qualité qu'il avait au moment où il a commis le délit dont il est accusé ;

« 3° Que les maréchaux de France n'ont jamais reconnu, sous nos rois, d'autre juridiction que celle du parlement de Paris; qu'à l'époque de la création de ceux existans, ils ont été déclarés justiciables d'une haute cour, et qu'assimilant M. le maréchal Ney à un général d'armée, pour lui appliquer les dispositions de la loi du 4 fructidor an v, on n'a pas dû former, par analogie, un tribunal dont l'existence n'est reconnue par aucune loi;

« 4° Que M. le maréchal Ney est accusé d'un crime de haute trahison et d'un attentat contre la sûreté de l'État, et qu'aux termes de l'article 33 de la Charte constitutionnelle, la connaissance de ces crimes est attribuée à la chambre des pairs;

« 5° Que l'ordonnance du 24 juillet, qui prescrit

l'arrestation et la traduction devant les conseils de guerre compétens, de plusieurs généraux, officiers supérieurs, et autres individus, et que celle du 2 août, qui a renvoyé tous les prévenus dénommés dans celle du 24 juillet par-devant le conseil de guerre permanent de la première division militaire, ne juge rien sur la compétence du conseil de guerre, tandis que celle du 6 septembre, qui a renvoyé M. de Lavalette, dénommé dans celle du 24 juillet, par-devant ses juges naturels aux termes des articles 62 et 63 de la Charte constitutionnelle, donne lieu de penser que la dérogation aux lois et formes constitutionnelles, prononcée par l'article 4 de cette ordonnance, ne s'applique point à la compétence, et nonobstant la réquisition de M. le procureur du roi, déclare, à la majorité de cinq voix contre deux, qu'il est incompétent pour juger le maréchal Ney.

« Le conseil étant rentré en séance publique, M. le président a prononcé à haute voix le jugement rendu par le conseil de guerre.

« Le conseil enjoint à M. le rapporteur de lire de suite le présent jugement à M. le maréchal Ney, en présence de la garde rassemblée sous les armes, et de le prévenir que la loi lui

accorde vingt-quatre heures pour se pourvoir en révision; et au surplus, de faire exécuter le jugement dans tout son contenu.

Signé MM. les maréchaux JOURDAN, *président;* MASSÉNA, *prince d'Esling;* AUGEREAU, *duc de Castiglione;* MORTIER, *duc de Trévise;* et par MM. les lieutenans généraux des armées du roi, GAZAN, VILLATTE et CLAPARÈDE.

J'oubliais une circonstance de ce premier procès du maréchal, qui, s'il eût été le dernier, ferait peut-être aujourd'hui une des plus belles pages des annales de la monarchie; j'oubliais, dis-je, une circonstance qui fit grande sensation dans le public, ce fut le refus du maréchal Moncey de présider, en sa qualité de doyen des maréchaux, le conseil de guerre. Les uns blâmaient, les autres exaltaient cette conduite. Le Fabius en cheveux blancs fut mis aux arrêts par ordre du ministre de la guerre, en punition de cette infraction aux règlemens militaires. Mais si après le jugement il restait des éloges pour le refus touchant du vétéran de nos vétérans, il n'y eut aussi que des ap-

plaudissemens pour les maréchaux qui avaient accepté et accompli la mission également honorable de juger, avec une impartialité et une franchise d'opinion si dignes de leur caractère, celui auquel pas un de ces grands capitaines ne refusait la qualification de *brave des braves.*

CHAPITRE CLXIV.

Sinistres présages. — Lettre de Noémi. — Le domestique d'Eugène. — Détails sur la mort de Murat.

Elle fut courte la trève donnée aux inquiétudes de mon cœur par l'issue favorable du jugement des maréchaux. Vingt-quatre heures étaient à peine écoulées, que D. L*** vint me dire que mes angoisses n'avaient été que suspendues, et que Ney, suivant son vœu, allait être jugé par la chambre des pairs. Les ministres devaient aller, dès le lendemain, porter à cette assemblée l'ordonnance réglémentaire des formes à observer dans sa formation en cour de justice; car c'était pour la première fois que cette attribution criminelle, prévue et indiquée par la Charte, se trouvait mise en vigueur.

Avant d'entrer dans cette série d'émotions

qui allaient pour moi sortir des incidens de chaque journée, il est encore un douloureux souvenir qui demande place dans ce volume, comme si la perte des illusions de toute ma vie n'eût pu se consommer qu'au bruit de la foudre frappant toutes les têtes qui m'avaient été chères.

Pendant le commencement de la procédure de la chambre des pairs, je reçus une lettre de Noémi, qui devint pour moi l'objet d'un nouveau et terrible pressentiment. Elle m'annonçait l'errante destinée de Murat. Je laisse parler Noémi.

« Les heures d'angoisses que je viens de passer, ne sont, je le crois bien, ma chère amie, qu'un avant-coureur d'un plus grand désespoir encore. Depuis ma dernière lettre, j'avais rejoint Joachim à la campagne de l'amiral Allemand. Murat en est parti pour se rendre à Lyon. Il voulait forcer l'Empereur à accepter son épée, et à lui permettre de se battre en soldat, sinon en roi. Les événemens du 18 juin, qui venaient d'abattre cette dernière espérance de mourir sur un champ de bataille, l'ont fait revenir précipitamment dans ces contrées. Du-

rant cet intervalle, j'étais partie pour le rejoindre, et le prévenir contre des intrigues préparées pour abuser encore son orgueil du fol espoir de reconquérir un trône perdu maintenant sans retour. Revenue également sur mes pas, je ne l'ai plus trouvé à Aubagne. Je tremblais pour sa vie, sachant qu'une bande d'assassins, partie de Marseille, devait l'enlever ou le tuer. Le maréchal Brune venait, contraint par les événemens, de faire arborer le drapeau blanc. Pendant ce temps, Joachim arrivait à la maison que j'ai près d'Antibes. Tout était combiné pour le sauver. Rosetti, Bonafoux et Gueliani étaient à Toulon. Il était convenu que Joachim se rendrait par des chemins de traverse à Roane, tandis qu'on faisait courir le bruit qu'il se rendait dans l'intérieur de la France. Tout était prêt quand il apprit qu'un bâtiment allait mettre à la voile pour le Hâvre. Le duc della Rocca crut sans doute donner un utile conseil à Murat, en lui persuadant que la mer avec ses naufrages serait encore plus sûre à traverser que la Provence avec ses passions; mon cœur, sur ce point, eut bien de la peine à empêcher mon désespoir de devenir injuste.

« Malgré mes avis, malgré mes prières, Joachim a voulu prendre un parti différent de celui que ma prudence préférait, et cette résolution l'a perdu. Ne pouvant s'embarquer à Toulon, il devait, sur le rivage, rejoindre une chaloupe qui le conduirait à bord. Je l'attendais à ma campagne. Une vieille paysanne vint m'apporter une boîte, et me donner les détails suivans : Joachim était venu, mais la chaloupe avait été à trois fois repoussée. Le bâtiment s'éloignant trop, Joachim, toujours généreux, craignait de compromettre les marins qui devaient le conduire; il leur donna tout l'or qui lui restait, ne gardant qu'une seule pièce. Après avoir renoncé à cet espoir d'embarquement, Joachim gagna les hauteurs; c'était encore son esprit aventureux qui le guidait, et sa délicatesse naturelle, car il eût pu directement venir chez moi; il y eût été en sûreté, et m'eût épargné bien des larmes et de cruelles incertitudes.

« Après avoir passé la nuit battu par une pluie d'orage, Murat arriva, exténué de fatigues, à la cabane d'une pauvre femme; et celui qui avait remué les trésors d'un royaume, errant, mourant de faim, donna sa dernière pièce d'or pour la récompense d'un chétif service. Il m'é-

crivit alors ces deux lignes, auxquelles il joignit la bague qu'il portait depuis long-temps, et sur laquelle se trouvaient enlacés son chiffre, le mien et celui de Jules :

« Je ne vais pas chez vous, bonne sœur de « mon frère d'armes, chère Noémi; mon mal- « heur s'accroîtrait encore si quelqu'un pou- « vait être inquiété et compromis à cause de « moi. Je suis voué à la vie des proscrits. Si je « succombe, unissez mon souvenir à celui de « Jules, de votre frère, de mon premier ami. « Adieu, chère Noémi; tâchez, si je meurs, de « vous rapprocher de ma femme, de mes en- « fans; vous parlerez de notre enfance, de « ces doux souvenirs qui ne sont pas trompeurs « comme ceux de la gloire. Noémi, Joachim « ne fixe plus les étoiles, la sienne est couverte « d'un crêpe funèbre; mais non, n'ai-je pas sur « mon cœur celle du brave, la mort donne à « celle-là son éclat immortel.

« MURAT, roi proscrit. »

« N'est-ce pas quelque chose de grand et de beau que cette infortune qui donnait encore, et qui bientôt n'aura pas un abri pour reposer

sa tête, cette tête si belle, couverte de tant de lauriers. Enfin il a pu s'embarquer, pour jouer encore une fois à cette loterie de la guerre, comme il l'a dit, et j'attends dans d'inexprimables tourmens le succès d'une entreprise qui me paraît de la plus téméraire imprudence. Je me prépare à venir à Paris. Tout ce qu'on apprend ici, ma chère amie, ne me révèle que trop les peines que vous partagez avec moi pour d'illustres infortunés. Mon projet est de réaliser le peu que je possède, de quitter la France pour jamais. Je place sur mon cœur le dernier don du roi proscrit, les dernières lignes de l'ami d'enfance. S'il échappe aux dangers de ses aventureuses tentatives, s'il y échoue sans périr, nous nous rejoindrons sur les heureuses terres de la libre Amérique. Je compte vous voir, mon amie, au premier jour du mois prochain. Ney, j'espère, ne restera pas en France; et Joachim, si son bouillant courage ne l'emporte trop, et qu'il rêve seulement le bonheur, il pourra encore le trouver auprès de l'amie de son enfance, de la sœur de son premier ami et votre toute dévouée.

« Noémi. »

J'avais moi-même le cœur trop oppressé pour répondre à la pauvre Noémi. Sa lettre avait singulièrement accru mes terreurs. Murat était presque le synonyme de Ney pour la bravoure, pour l'enthousiasme de la gloire, pour la générosité de tous les sentimens. Hélas! combien, deux jours après la réception de la lettre de Noémi, ces mortelles superstitions vinrent encore rembrunir davantage mon imagination déjà si chargée de nuages, au récit des malheurs accomplis et de la ruine consommée de Murat. Toutes les tendres et involontaires appréhensions de ma pauvre amie sur ce roi, ami de son enfance, avaient même été cruellement dépassées par une horrible réalité. Quel prélude à mes craintes qu'un pareil accomplissement! Et encore la catastrophe de la mort de Joachim ne vint pas comme un fantôme isolé effrayer mes songes. Je ne l'appris pas dans sa nudité; elle se déroula sous mes yeux avec cette abondance de tristes détails qui ajoutent encore mille terribles épisodes à un drame terrible. Un pauvre domestique d'Eugène lui avait, quelques jours après le 20 mars, demandé la permission d'aller fermer les yeux à sa vieille mère mourante

à Marseille. Il achevait de remplir ce pieux devoir avec son frère, marinier du port, au moment où Murat vint errer dans ces contrées. La fortune des princes malheureux tente peu d'ambitions, mais elle suscite quelquefois de nobles et extraordinaires dévouemens. Tel fut celui de ces pauvres jeunes gens, qui, séduits par le malheur d'un roi proscrit, s'étaient élancés, par piété pour une grande misère, dans la chaloupe qui l'avait emporté des côtes de la Provence pour le déposer en Corse et de là le jeter sur les rivages de la Calabre. L'un des frères avait péri dans la traversée, et l'autre, celui qui avait été au service d'Eugène, fidèle à un vœu de son frère, suivit le héros qu'ensemble ils avaient choisi.

Après la fatale exécution qui avait tranché une des vies les plus brillantes par la mort la plus déplorable, Hilarion avait été pris les armes à la main; échappé par miracle, il avait trouvé moyen de gagner à la nage une felouque anglaise, et, par une pitié bien rare, accueilli par elle, il fut déposé sur les côtes de la Provence. Arrivé sans ressource à Marseille, quelques pauvres ouvriers du port, amis de son frère, avaient fait entre

eux une petite collecte, pour fournir à un ancien compagnon les moyens de revenir à Paris reprendre sa place auprès de son ancien maître, dont il connaissait assez la générosité pour espérer qu'il lui pardonnerait une négligence excusée par les dangers de plus d'une bonne action. Il ne s'était pas trompé. Eugène avait accueilli son pauvre Hilarion avec cette estime qu'inspire la domesticité, quand elle s'élève au-dessus d'elle-même par de nobles sentimens.

Eugène, pressé de m'apporter quelques nouvelles du jour, car tout est nouvelle pour les cœurs qui ont un grand et douloureux intérêt dans la vie, Eugène, n'ayant eu que le temps de reconnaître son fidèle serviteur, l'avait amené avec lui chez moi, et c'est en ma présence qu'il acheva le récit de tout ce qu'il avait souffert et de tout ce qu'il avait oublié à l'aspect du pauvre Joachim, comme il l'appelait.

« Oh! monsieur, oh! madame, ce n'est rien que tout ce qu'on lit dans l'histoire des revenans, en comparaison de ce que j'ai vu de mes yeux. Je défie qu'on me montre un roman où le héros fasse tout ce que j'ai vu faire à Murat. Ce qui m'a entraîné vers lui, c'est d'abord mon

frère, qui avait servi dans sa marine. Avant de prendre le parti de s'embarquer et d'aller tenter la fortune sur mer, figurez-vous un homme qui voulait la tenter sur terre, et qui avait demandé au maréchal Brune seulement une compagnie de chasseurs, et qui, s'il l'eût obtenue, fût venu fièrement du sein de la Provence soulevée jusqu'à Paris, et qui avait conçu le projet gigantesque de traverser la France entière, pour venir, le sabre à la main, faire signer à un Autrichien nommé Metternich, avec lequel il avait des affaires, un passeport bien en règle pour aller rejoindre sa femme et ses enfans.

« — Mais comment, mon cher Hilarion, dit Eugène en l'interrompant, une fois Murat échappé des dangers de Marseille et abrité en Corse chez un ami, a-t-il conçu le fol espoir de reconquérir son royaume?

« — Ah dame! c'est ce que je ne vous expliquerai pas. Il y a bien des choses là-dessous. Tous nos messieurs disaient que cela n'avait pas le sens commun; mais j'ai entendu le roi répondre : « Il n'y a pas de sens commun à être brave, et cependant qui n'est fier d'être brave! Mon beau-frère, ajoutait le

roi qui devenait encore plus beau en disant cela, mon beau-frère n'a guère été plus raisonnable que je ne veux l'être, en me représentant, comme lui, à mes sujets qui me redemandent; eh bien! ce qui n'était pas raisonnable a été sublime une fois, il en sera de même une seconde. » La seule chose que j'aie observée, c'est que, la veille du départ, le roi passa quatre grandes heures d'horloge avec un officier anglais qui venait tous les jours de la côte, et qui avait l'air diablement renard, quoiqu'il laissât toujours deux napoléons pour boire à nous autres.

« Mais figurez-vous que personne de nous n'a pas plus réfléchi que le roi quand il a été question de s'embarquer. Au moment du départ, un homme expédié de Paris par M. Fouché de Nantes apporta au roi des passeports, au moyen desquels il pouvait tranquillement se retirer en Autriche. Qu'étaient le repos, la retraite, l'espoir d'une vie privée et monotone, pour celui dont la vie avait été une longue aventure! Joachim se tourna vers nous tous; car il ne nous cacha plus rien dès que nous lui eûmes tous juré de le suivre, et il nous dit : « On me propose une existence de

chanoine, cela ne va pas à ma taille; d'ailleurs, il ne me faut pas moins qu'un royaume pour récompenser tant de braves gens qui ont tout sacrifié pour moi. » Hélas! il n'a conquis que le royaume des cieux par le martyre le plus cruel qui puisse être donné à subir. Une tempête vint en route nous entourer de présages de mort. Les bâtimens de notre petite escadre, commandée par Barbara, marin inhabile ou déjà traître, furent dispersés; et quand nous fûmes en vue des côtes de la Calabre, il ne restait plus au roi que le bâtiment sur lequel l'ex-grand-amiral de France était monté avec cinquante soldats. Tous les signes étaient funestes, et les premiers mouvemens de l'entreprise en annonçaient déjà la fin déplorable. Un émissaire fut dépêché vers le rivage; mais les douaniers n'en continuèrent pas moins à faire feu sur nos barques, en gardant notre pauvre camarade. On s'éloigna un moment pendant la nuit; l'officier qui commandait la barque du roi s'évada pour ne plus reparaître. Nouveau symptôme de fatalité; car, voyez-vous, tout est écrit là-haut, comme disait ma vieille mère en nous faisant ses adieux. Joachim, qui était bon croyant,

hésita un moment, averti par tous ces signes funestes. Les vivres commençaient à nous manquer. Barbara, le commandant, annonça qu'il avait des intelligences sûres, et demanda un passeport pour se rendre à terre, se faisant fort de nous rapporter des provisions. Le roi entrevit l'intention de le trahir, et il eut encore la magnanime imprudence d'accepter cette nouvelle fatalité.

« Malgré tant de sinistres présages, ou peut-être à cause de leurs menaces, le roi voulut débarquer; l'impossible était un défi devant lequel il n'était pas dans son caractère de reculer. Ce monarque-soldat, suivi d'une armée de trente hommes, crut, à l'accueil des marins qui gardaient le rivage et qui le lui livrèrent aux cris de *vive Joachim!* qu'il allait aussi mettre dans son histoire son épisode du golfe Jean; mais un capitaine de gendarmerie ameuta les paysans; et notre petite troupe, décimée par les balles, enveloppée par le nombre, après des efforts acharnés mais inutiles, fut contrainte de céder. C'est là que j'ai reçu ma blessure. Le digne capitaine qui nous avait faits prisonniers nous fit tous fouiller, et nous enleva tout ce que nous possédions. Un pareil vol annonçait toute

une vengeance napolitaine. L'assassinat ne se fit pas attendre. Tout ce que le roi, enfermé dans une chambre, séparé de ses serviteurs, put obtenir, fut d'écrire aux ambassadeurs d'Autriche et d'Angleterre pour réclamer l'exécution des traités à son égard; mais, par une fatalité nouvelle et une bien italienne combinaison, ses lettres furent envoyées au gouvernement napolitain, qui, maître du télégraphe, ordonna que le jugement de Joachim fût immédiatement entrepris et aussitôt exécuté. Sitôt pris, sitôt pendu! c'est le *credo* de la générosité de ces gens-là. La commission militaire ne se le fit pas dire deux fois, et elle expédia son ancien roi avec toute la rage de l'ingratitude.

« Figurez-vous que pendant qu'on était censé juger le pauvre Joachim, on agissait déjà avec lui comme avec un condamné. On lui enlevait son valet de chambre, le fidèle de ses fidèles, qui ne l'avait jamais quitté, qui fût mort avec lui. Dans la journée, le roi demanda à plusieurs reprises l'heure : « Puisque le jugement se fait « attendre, qu'on ne fasse pas attendre mon « dîner. » Non, jamais il ne se retrouvera un caractère de cette trempe brillante! C'est un

acier éblouissant qui aura été brisé sans avoir reçu une tache.

« Le roi n'avait pas achevé son dîner que sa sentence arriva ; il quitta alors tranquillement la table, et demanda à voir ses généraux et son fidèle valet de chambre. C'était bien peu accorder à un roi que de lui laisser remplir ses devoirs d'ami ; mais Murat, durant son empire, avait trop pardonné pour qu'on lui pardonnât, et on lui a refusé cette dernière grâce. Tout ce qu'on avait permis à celui qui avait si bien porté le sceptre, cela a été d'écrire à sa femme une lettre qui fendrait le cœur le plus dur, et que voici :

13 octobre 1815.

Ma chère Caroline,

« Ma dernière heure est sonnée : encore quel-
« ques instans j'aurai cessé de vivre ; tu n'auras
« plus d'époux, et mes enfans n'auront plus
« de père ! Pense à moi, ne maudis pas ma
« mémoire. Je meurs innocent, ma vie n'a été
« souillée par aucune injustice. Adieu, mon
« Achille ; adieu, ma Lætitia ; adieu, mon Lu-

« cien ; adieu, ma Louise : montrez-vous tou-
« jours dignes de moi. Je vous laisse sans biens,
« sans royaume, au milieu de mes nombreux
« ennemis : restez toujours unis, montrez-vous
« supérieurs à l'adversité, et pensez plus à ce
« que vous êtes qu'à ce que vous étiez. Que
« Dieu vous bénisse ! Souvenez-vous que la plus
« vive douleur que j'éprouve dans mes derniers
« momens est de mourir loin de mes enfans.
« Recevez ma bénédiction paternelle, mes
« larmes et mes tendres embrassemens. N'ou-
« bliez pas votre malheureux père ! »

« Il coupa une mèche de ses cheveux, la renferma dans la lettre, et chargea le capitaine-rapporteur de la faire parvenir à sa femme. Au moment de mourir, il refusa le bandeau et la chaise qui lui furent offerts. « J'ai trop souvent « bravé la mort pour la craindre, dit-il à l'offi- « cier chargé de faire exécuter sa sentence. » Le portrait de la reine était empreint sur le cachet de sa montre ; il le posa sur son cœur, recommanda ses compagnons d'infortune, et reçut la mort avec cette insouciance sublime qui l'avait fait si grand sur les champs de bataille.

« Nous restâmes quelques instans muets d'ad-

miration et d'attendrissement. Eugène embrassa son fidèle domestique qui avait eu assez de générosité dans l'ame pour se dévouer à un proscrit, à ce Murat, vrai preux, égaré un moment sur un trône. Quant aux dangers que le brave Hilarion avait courus pour revenir en France, il les avait oubliés. Il ne connaissait pas de malheur plus grand que d'avoir perdu ce dieu de Joachim. Et moi, j'emportai de cette séance de nouvelles terreurs. La catastrophe de Murat me sembla une sorte de malédiction lancée contre nos grands capitaines, et j'en tremblai davantage pour celui qui allait se présenter devant des juges au moins français et justes, mais sous le poids de bien périlleux et accablans témoignages.

CHAPITRE CLXV.

Procès du maréchal Ney devant la chambre des pairs. — Espérances d'évasion. — Le maréchal Davoust, prince d'Eckmülh.

J'ai dit que D. L*** n'était pas l'ennemi du maréchal, mais simplement une créature toujours dévouée du pouvoir qui paie ; je dois même déclarer que le soin qu'il se donnait pour connaître mes démarches, était au contraire, à cette époque, plutôt l'effet de l'intérêt qu'il prenait à ma tranquillité, que d'une pensée ambitieuse. Mais je n'ose affirmer que s'il eût pu connaître mes relations avec le généreux Eugène, pénétrer les plans de ce brave sergent, et les officieux services du gendarme dont j'ai parlé, il n'eût pas cru de son devoir de dénoncer ces compassions séditieuses. Aussi je poussai à cet égard la prudence jusqu'au scrupule.

Le 21 novembre au soir, je reçus d'Eugène l'avis que le lendemain le maréchal allait pa-

raître devant la chambre des pairs. Tout le monde connaît le procès et sa terrible issue. Les paroles du héros de la Moskowa iront à la postérité ; mais mon cœur ne peut résister au douloureux plaisir de les transcrire.

Eugène, qui trouvait moyen de m'écrire quand il ne me voyait pas, D. L***, qui me voyait ou m'écrivait plusieurs fois dans la journée, me donnaient alors, séance par séance, les moindres paroles, les signes successifs de la physionomie des juges.

Le premier jour, l'accusé parut, comme devant le conseil de guerre, accompagné de ses défenseurs, MM. Berryer père et Dupin. Le chancelier de France, président, établit l'ordre réglémentaire de la discussion, engagea le public, admis pour la première fois dans l'auguste assemblée, à une entière impassibilité, les avocats à la modération, tout le monde au respect du malheur. Après l'interrogatoire ordinaire de tout procès criminel, le maréchal a dit avec une effusion pleine de candeur et de noblesse :

« Monsieur, avant de répondre à aucune
« autre question, je vous prie d'insérer ici que

« je mets aux pieds du Roi l'hommage de ma
« respectueuse et vive reconnaissance pour la
« bonté que S. M. a eue d'accepter mon décli-
« natoire, de me renvoyer devant mes juges
« naturels, et d'ordonner, le 12 de ce mois, que
« les formes constitutionnelles soient suivies
« dans mon procès. Ce nouvel acte de sa justice
« paternelle me fait regretter davantage que
« ma conduite au 14 mars dernier ait pu faire
« soupçonner que j'avais eu l'intention de la tra-
« hir. Je le répète dans toute l'effusion de mon
« ame, à vous, Monsieur, à la France, à l'Eu-
« rope, à Dieu qui m'entend, que jamais, lors
« de la fatale erreur que j'ai déjà tant expiée,
« je n'ai eu d'autre pensée que celle d'éviter à
« mon malheureux pays la guerre civile et tous
« les maux qui en découlent. Je l'ai déjà dit :
« j'ai préféré la patrie à tout; si c'est un crime
« aujourd'hui, j'aime à croire que le Roi, qui
« porte ses peuples dans son cœur, oubliera
« cette funeste erreur, et que si je succombe,
« la loi n'aura puni qu'un sujet égaré, et non
« un traître...... »

Je ne veux point ici diminuer la part de l'éloquence courageuse qui défendit pied à pied

la gloire, l'honneur et la vie d'un guerrier sans peur, et qui se croyait, dans le fond de son ame loyale, sans reproche; mais il me semble que la simple voix du soldat fut au-dessus de la voix savante des orateurs. Que Ney dut paraître beau, lorsque, dans l'excès d'une défense qui semblait avoir besoin de tous les moyens, M. Dupin invoqua la convention qui sépare Sarrelouis de la France. « Non, messieurs, « s'écria celui qui avait fait ses preuves de na-« tionalité au prix de son sang, j'ai vécu, j'ai « combattu en Français, je mourrai Français. »

Craignant, malgré les preuves d'un zèle alors réel, que D. L*** ne m'avouât pas toute la vérité, cette vérité douloureuse et cependant nécessaire à mes inquiétudes, des détails de chaque jour, je multipliai mes rapports mystérieux avec Eugène. Nous étions convenus de quatre endroits secrets pour nous voir. Je m'échappais de chez moi sous des costumes divers, tantôt en femme du peuple, tantôt en marchande, quelquefois en homme. Ces sorties avaient pour but de courir dans l'intérêt du mouvement sans intentions séditieuses, par lequel, en cas de condamnation, j'espérais que le maréchal pourrait être sauvé.

Def... (le sergent qui avait servi dans le 6e corps) avait compté jusqu'à trente hommes résolus à tout, et sur cinquante autres prêts à les seconder. Le gendarme également dévoué avait assuré que son corps n'agirait pas contre toute tentative de pure évasion. Un jour que nous parlions de ces chances du désespoir, Eugène exprima des doutes sur l'approbation du maréchal : « Il est assez grand, disait-il, pour ré-
« sister le premier à une tentative d'enlèvement.
« — Eh bien ! répondait l'intrépide sergent, on
« le sauvera malgré lui ! »

Quand j'écoutais ces paroles, auxquelles aucune autre arrière-pensée que la conservation d'une vie précieuse ne se rattachait, je me sentais renaître ; mais la solitude des nuits me remettait bientôt en face du désespoir. Un soir que j'étais rentrée plus tard qu'à l'ordinaire d'une de ces courses consolantes, je trouvai D. L*** installé chez moi ; étonnée qu'il m'attendît à une heure déjà indue, je devinai à son ton qu'il avait des données sur mes démarches. Ses premiers mots me l'assurèrent : « Sous votre calme apparent, me
« dit-il, je lis votre émotion ; vous ne venez
« point du spectacle. Votre sensibilité vous

« égare dans des démarches au moins inutiles « et qui peuvent être dangereuses. On ne chan- « gera point le cours des choses, on l'empi- « rera peut-être : il n'y a là que des chances « de persécution et point de salut. » Tout ce que l'éloquence a d'entrailles fut inutile pour convertir D. L*** à la générosité; la gangrène était au cœur, sa réponse le prouve : « Je vous ai donné une parole, je la tiendrai : « vous verrez le maréchal; mais rien au delà « de ce dévouement. Je ne tenterai rien qui « puisse me perdre moi-même. — Et ces nobles » enfans, et cette famille entière, et cette « France ?

« — Je ne suis point sourd à la pitié; mes « soins vous le témoignent assez ; mais encore « une fois doit-on se perdre soi-même? » Et il n'y eut pas moyen de le faire sortir de ce terrible argument de l'egoïsme. Puis il voulut me faire parler; mais je ne risquai que ce qu'il fallait d'appât pour le faire causer lui-même sur les moyens de sûreté qu'on avait pris. Il m'en exposa plusieurs, et il compromit presque son rôle en m'affirmant qu'il était matériellement sûr que toute tentative hostile aggraverait la position de l'accusé.

Il y avait tant de bonne foi, j'oserais presque dire tant d'innocence dans le projet dont on m'avait parlé, que je m'étonnais que tout le monde n'en partageât point les périls. Je m'étonnai cependant encore plus d'un billet que je reçus par la poste, le 24 novembre. Il ne contenait que ces mots énigmatiques: « Il s'agit du plus haut intérêt: trouvez-vous « chez moi à midi. » Quoiqu'il n'y eût ni signature ni adresse indiquée, je compris très bien ; et arrivée au domicile d'Eugène, je l'y rencontrai avec Def... et deux autres personnes parmi lesquelles était M. Gamot. Cet excellent homme, avec un accent de douleur qui égalait la mienne, me dit : « Vous êtes « courageuse et intelligente : chargez-vous « d'une démarche qu'aucun de nous ne peut « hasarder. L'un des officiers supérieurs des « cent-suisses se fait remarquer par son zèle « et la franchise de son indignation contre « mon malheureux beau-frère; il faut le voir, « l'interroger d'une manière habile et in- « directe sur la possibilité d'une demande « en grâce. Abondez dans son sens, lais- « sez un libre cours à ses colères politi- « ques.

« — Mais où trouverai-je ce M. d'A*** ? je ne « connais personne au château.

« — Allez demain à la salle des maréchaux, « vers l'heure de la messe. Que votre toi- « lette soit assez remarquable pour exciter « tout d'abord son attention. Sa vieille galan- « terie provoquera d'elle-même la conversa- « tion. »

Fière de cette mission, j'éprouvai une approbation de ma conscience, et je sentis qu'il peut être quelquefois honorable de tromper. Je pris mes précautions d'élégance et de langage monarchiques. Je m'installai dans la salle des maréchaux. Par un premier succès, le vieux d'A*** était de service ; il accompagna le roi daus le passage des appartemens à la chapelle. Mon enthousiasme, quoique factice, parut faire une agréable sensation ; ce sont ceux-là qui réussissent le mieux. Je n'étais plus alors de la première jeunese ni d'une beauté infaillible ; mais aux Tuileries cela fit merveille, et de vingt femmes qui se trouvaient là, je fus la seule qui, au retour de la messe, et lorsque sa majesté rentra dans ses appartemens, obtint les regards et les paroles du fidèle d'A***. La conversation engagée une fois d'une manière assez

vive, nous descendîmes ensemble le grand escalier. La parade commençait, et l'aspect des troupes nous amena facilement au triste et cher intérêt qui avait inspiré ma démarche. Le vénérable chevalier s'exprimait sur le compte du maréchal avec une verve d'indignation qu'il me fallut supporter; il ne mesurait pas ses termes, et les épithètes ne manquaient pas à son opinion, d'ailleurs sincère et respectable. J'eus bien de la peine à retenir mes répliques, qui eussent été également vives comme mes propres sentimens, et je m'estimai heureuse de ne me point trouver là sous mon costume militaire de la bataille d'Eylau, car notre conversation eût bien pu finir par un duel. Les choses se passèrent mieux, grâce à ma toilette, et je n'en remerciai que mon habit. Je revis plusieurs fois M. d'A***, mais je ne retirai d'autre fruit de mes tentatives que la stérile conviction que le bon-homme ne savait ni ne pouvait rien. La cour a son peuple comme la ville. Assister à la parade, montrer son habit brodé aux factionnaires pour se faire porter les armes, causer avec les gobemouches dorés, cohue tout comme les autres multitudes, ce n'est point là une position politique et une source de

secrets d'état. J'en fis la complète expérience avec M. d'A***.

Au moment où je rendais compte à Eugène de ma troisième et infructueuse démarche aux Tuileries, arriva le brave Def***, hors de lui. « Je suis sûr de mon monde ; nous avons des « intrépides pour enlever le maréchal, et des « complaisans qui nous laisseront agir. Ney sera « sauvé, quand même... » J'avoue qu'en finissant par croire à un complot, mon cœur se troublait. Je connaissais assez le noble cœur pour lequel je tremblais pour m'effrayer d'un moyen mêlé d'intrigues qui ne furent jamais dans son caractère. Il fallait que dans cette pénible crise de ma vie tout fût effroi, même l'espérance.

Outre ces amis si bons, si dévoués, dont on vient de voir le dévouement prêt à tout, je m'étais mise en rapport avec tous les amis, tous les anciens compagnons du héros, toujours en me cachant de D. L***, dont l'inquisition redoublait de rigueur depuis que la marche du procès se précipitait davantage. Mais plusieurs fois la chaleur de mon intérêt ne trouva pas des échos bien fidèles ; partout il est vrai on gémissait, mais à voix basse, mais avec précaution. Dans le cours des

dangers qui commandaient chaque jour plus de prudence, le meilleur accueil qui me reste à mentionner fut celui que je reçus du maréchal Davoust. D'une grande rigidité de principes, d'une sécheresse et d'une brusquerie toute militaire, le prince d'Eckmülh éprouva en me voyant une émotion bien sincère, car elle l'entraîna à une affabilité inaccoutumée. Ce rival de gloire d'un illustre guerrier compatit à mon désespoir, dont je ne lui laissai pas pénétrer toutes les nuances. Mais que son intérêt était vif pour son vieux compagnon d'armes! mais que sa bonté sympathisait bien avec les vœux de mon cœur! Le ton du maréchal, alors déjà souffrant, portait l'empreinte de cette secrète mélancolie, qui de nos propres peines se porte avec une bienveillance douloureuse sur celle des autres. Son esprit plein de sens, sans passions, déduisait avec une triste vérité toutes les difficultés des circonstances. Étranger aux partis et à leurs tentatives, il me rassurait cependant davantage, il m'inspirait plus de confiance pour le salut de son glorieux rival, par le calme de sa raison et la vraisemblance de ses argumens pacifiques, que mes bouillans

amis avec leurs aventureux projets. Dans une de ces entrevues avec le vertueux prince d'Eckmülh, je m'emportai dans l'expression de mes terreurs, rendues plus violentes par l'approche d'une catastrophe trop prévue, jusqu'à m'écrier : Wellington sera pour beaucoup dans le sort du maréchal; si Ney succombe, eh bien, je m'en vengerai sur une vie ennemie, je l'irai chercher jusqu'à Londres s'il le faut. Davoust me serra la main, en me disant : « Vous êtes une brave femme et une femme « brave. »

J'essayai aussi d'avoir quelques relations avec l'aide de camp du maréchal Ney, qui, par son dévouement et sa position, me paraissait en mesure de satisfaire cette curiosité affamée de nouvelles et de confidences que létat de mon cœur justifiait assez. Mais une prudence, légitime sans doute, car elle ne pouvait prendre sa source que dans un zèle long-temps éprouvé lui fit éviter tout contact avec une personne que tant d'honorables confiances entouraient. Le soin d'un repos qu'il croyait nécessaire à son chef, mais que le caractère des événemens recommandait suffisamment à mon cœur religieux, engagea sans doute l'aide

de camp à cette réserve. J'en souffris, mais je la trouvais trop respectable pour m'en plaindre.

Pendant ce temps, le procès marchait toujours. Il arrivait, hélas! à sa dernière péripétie; l'audition des témoins était épuisée; les plaidoiries des avocats s'étaient multipliées sous toutes les faces. La discussion allait s'engager dans le sein de la chambre elle-même, sur toutes les questions de peines, et sur la manière de compter les voix. La surveillance de D. L*** redoubla; aidée par toutes les fatigues corporelles qui acompagnaient mon supplice, elle eut plus de facilité à me soustraire cette foule de détails précurseurs qui annonçaient le fatal dénouement. Toute communication me devint presque impossible avec le dehors. J'attendais de D. L*** l'accomplissement d'une promesse sainte, qui, pour prix d'une douloureuse et dernière consolation, me rendait résignée, presque obéissante, moi si indépendante, si impérieuse : tant il est vrai qu'un grand sacrifice de cœur assouplit toutes les facultés de notre être!

CHAPITRE CLXVI.

Le 7 décembre 1815. — Derniers momens du maréchal Ney. — Visite à la *Maternité*. — La sœur Thérèse. — Le serment du *cercueil*.

Le moment décisif approchait, et ce procès, qui avait duré si long-temps, me semblait alors trop près de finir. Les heures, ces heures de si mortelle inquiétude, je les comptais avec regret. Je passai les journées des 5 et 6 décembre, et les deux nuits, dans toutes les alternatives de l'espérance, de la crainte et de la douleur. D. L***, attendri par le spectacle de mes larmes, avait retrouvé quelque chose d'humain; il s'occupait avec une religieuse exactitude, et presque une touchante tendresse, des soins qu'exigeait mon affreux état; il sortait, rentrait, revenait de momens en momens, répandant sur mon ame tout ce qui pouvait la soutenir et la ranimer. Tantôt je le repoussais avec horreur, tantôt je l'implorais comme un dieu tutélaire;

je le rappelais en le suppliant de me rendre à la liberté ; tantôt je l'accablais d'injures pour avoir osé m'en priver. Dans les accès de mon délire, je m'écriais avec désespoir : « Ne le ver-« rai-je donc plus ?

« — Vous le reverrez, mon amie ; je vous l'ai « promis, je vous le jure encore », répondait-il avec une expression de douleur qui me glaçait d'effroi.

« — Mais vivant, mais avant le dernier coup « de la fatalité ? O Dieu ! seriez-vous donc as-« sez barbare pour vous jouer de mon déses-« poir ? » Et à plusieurs reprises je tombai sans force et sans voix à ses pieds.

« — Il n'est pas comdamné encore, me disait-« il, les hommes les plus éloquens sont ses dé-« fenseurs. Tout Paris semble assister à ce pro-« cès comme à celui d'un frère, d'un ami. Les « débats font entrer la pitié dans toutes les « ames. Demain la commission des maréchaux « paraîtra à la barre des pairs. Les plus puis-« santes intercessions, les plus vives démarches « seront tentées.

« — Laissez-moi libre; que du moins je « m'associe à cet intérêt universel que vous « assurez qu'il inspire. Au nom du ciel, n'en-

« chaînez point mes pas, ne paralysez point
« mes efforts.

« — Ils vous perdraient sans rien ajouter à « ses chances de salut ; vous lui raviriez un re- « pos qui lui reste du moins dans cette pénible « lutte, le repos de ses consolations légitimes.

« — Vous m'assurez, sur l'honneur, qu'il « n'est point condamné encore ?

« — Non, je vous le jure, pauvre et malheu- « reuse amie ! » Et je laissai encore arracher de mon cœur un sacrifice, celui de rester immobile.

Le 6 décembre, après une longue conférence où j'avais renouvelé toutes mes prières de liberté, D. L*** sortit, en faisant à voix basse des recommandations à ses domestiques. Trois ou quatre fois il revint sur ses pas, rentra enfin chez moi sans avoir la force de parler. Je le regardais avec terreur, car il y avait aussi de l'effroi sur son visage, si impassible ordinairement. « D. L***, vous me trompez, je le « vois ; tout est fini, osez me le dire ; peut-être, « cette ruse, l'avez-vous employée par com- « passion pour mes tortures, mais vous m'a- « vez plus que tuée. Oh ! votre cruelle pitié me « laisse en proie au plus affreux désespoir.

« — Je ne vous trompe point, malheureuse « femme ; je vous l'ai promis, vous verrez le « maréchal ; mais calmez-vous, car votre dés- « espoir ne peut le sauver, et pour le revoir il « faut du courage. » Mon cœur ne comprenait que trop ces paroles terribles. Je tombai à genoux, cachant ma tête sur l'ottomane, et faisant signe à D. L*** de me laisser seule : dans ce moment sa vue m'était impossible à soutenir ; et, dans ce moment même, par une subite révolution de sentimens, lui seul me semblait cependant encore capable de porter quelques adoucissemens à ma déchirante agonie. Je pressais convulsivement ma tête dans mes mains ; je parcourais l'appartement à grands pas ; les sanglots étouffaient ma voix ; il n'y avait plus dans tout mon être qu'une seule idée, qu'une seule sensation, et elle était affreuse : il est perdu ! Je restai plus d'une heure dans cette crise du désespoir ; enfin une voix de femme m'en tira, en m'adressant des paroles de consolation avec un accent de bonté qui me réveilla de ma stupeur, pour me faire apercevoir seulement alors qu'une personne de la maison était accourue à mes cris. Par un pouvoir infini de l'espérance, elle mesure ses illusions aux coups

du malheur. Je vis des larmes dans les yeux de cette femme, et je crus à l'humanité ; j'écoutai ses paroles : « Espérez, pauvre chère madame ; tout le monde plaint le maréchal ; « allez, si les juges le condamnent, il est bien « certain qu'une grâce auguste viendra l'absoudre ! » Cette femme était une bonne et honnête royaliste, bien ardente dans ses affections politiques, mais assez généreuse pour faire des vœux en faveur de celui qu'elle appelait un si brave Français. « Ah ! mon Dieu ! continuait-elle, « on perdrait la tête d'un pareil événement. Te« nez, tout le monde dans la maison ne parle « que du maréchal ; on raconte ses exploits, « on cite, mieux que cela encore, ses traits d'hu« manité envers des émigrés et des proscrits.... « Allez, ma chère dame, croyez que rien n'est « perdu quand on porte un nom respecté même « de ses ennemis. » J'écoutais... je ne partageais pas, hélas ! la confiante sécurité de Mme Brunet ; mais j'avais trop besoin d'y croire pour ne pas recueillir avidement chacune de ses paroles... Hélas ! quelques heures encore, et Paris, la France, attendris sur une haute infortune, allaient apprendre que cette vie toute de gloire et d'impayables services étaient à ja-

mais perdus pour la France, pour une noble épouse, pour de nobles enfans, pour l'amitié, inconsolables!

Lorsque madame Brunet me vit un peu calmée, elle me pria avec de touchantes instances de prendre quelque repos. Ce mot me causa un frisson de mort. «Je veillerai près de vous, « chère madame, je vous avertirai de tout; allez, « si vous saviez comme M. D. L*** vous a re- « commandée à nous!

« — Oui, répondis-je avec d'amères larmes, « pour me priver de ma liberté!

« — Oh non, ma chère dame, pour vous « empêcher de vous perdre et de donner une « douleur de plus à l'infortuné maréchal; il a « une épouse, des enfans, voyez-vous, et cet « éveil de certaines relations différentes, dans « un pareil moment, pourrait..... Vous sentez « cela; car je sais de M. D. L***, qui vous « respecte et qui vous sert en véritable ami, « que vous avez une belle ame.»

Il y a toujours du charme à inspirer de l'intérêt, mais les circonstances donnent des nuances diverses à cette sensation, et les expressions de la compassion de la bonne madame Brunet ne pouvaient en trouver de

plus favorables ; elle était d'un âge fort avancé. Je me jetai dans ses bras, y versant toutes mes douleurs, et son langage simple mais doux m'arrachait à moi-même. Je cédai à ses prières, j'aurais cru repousser les conseils d'une mère. Elle me fit avaler quelques cuillerées de bouillon, car depuis quarante-huit heures je n'avais pris aucune espèce de nourriture. Je ne pus me coucher, et je me jetai tout habillée sur mon canapé. Madame Brunet s'établit près de moi et ne voulut plus me quitter. Je la priai de me faire parler au fils du portier. « Quand monsieur sera « rentré, me disait cette excellente femme, « car à présent il pourrait nous surprendre, « et cela causerait de la peine à son pau- « vre père, qui a tant besoin de ménager « M. D. L***, pour une affaire bien désa- « gréable.

« — Comment, ce n'est donc pas un hon- « nête homme que le père d'un brave dont « vous m'avez fait l'éloge?

« — Trop honnête, ma chère dame ; mais la « probité n'empêche pas d'être mal avec la po- « lice.

« — D. L*** en est donc ?

« — Oh! mon Dieu! madame; mais non,
« pourtant..... »

Voyant que mon ton interrogatif affligeait celle qui me prodiguait tant de soins, et n'ayant pas besoin de son aveu pour asseoir mon opinion, je la tranquillisai en paraissant m'intéresser à cette espèce de service que D. L*** avait rendu au bon homme de portier. « Eh bien, madame, sachez que le père Bertrand habitait Vannes à l'époque de l'affaire du fameux Cadoudal. Il y était arrivé une dame en habits de deuil, avec cet intérêt mystérieux et imposant qu'éveillent les apparences d'une haute infortune. La dame n'était accompagnée que d'un seul domestique. La chambre où elle couchait n'était séparée que par une cloison de celle de la fille de Bertrand. Veillant plus tard qu'à l'ordinaire, elle entendit la dame parcourir à grands pas son appartement, prononçant des mots sans suite.... « Oui, disait cette dame, j'irai porter l'effroi « dans ton cœur, au milieu du palais où tu te « crois à l'abri de la vengeance. » D'autres paroles prouvèrent trop de qui parlait l'étrangère. Bertrand, averti par sa fille, frappa à sa porte et dit : « Madame, vous êtes découverte; mon

« devoir serait de vous faire arrêter, mais votre « sexe, votre douleur, me retiennent. Cepen-« dant il faut vous éloigner à l'instant, et je « vais vous faire conduire jusque vers un « point sûr où vous pourrez vous embarquer « pour l'Angleterre. » L'étrangère, épouvantée, souscrivit à tout. Bertrand l'accompagna lui-même; mais, à quelques lieues de Vannes, il fut arrêté par des hommes déguisés en paysans. Entraîné dans le bois, il vit une voiture arrêtée et un homme qu'on déshabillait : c'était un parti de chouans. Dans la voiture se trouvait M. de Pancemont, évêque de Vannes, qu'on affublait à la hâte avec un habit de paysan. Le pauvre Bertrand perdait la tête. Une fois entre les mains de la troupe, la dame lui jeta une bourse qu'il eut la générosité de ne pas ramasser. Au milieu des émotions de cette scène, Bertrand eut le bonheur de s'échapper. L'évêque fut ramené mourant, et, depuis ce singulier événement, ne fit que languir. Une lettre, une arme, trouvées sur le pauvre Bertrand, le firent impliquer dans cette affaire. Sous Napoléon, vous le savez, la police aimait mieux se tromper par excès de précaution que par défaut de zèle. M. D. L***, qui a toujours eu

le bonheur d'avoir des amis partout, et qui pour son compte avait quelques obligations à Bertrand, le sauva des mains de l'inquisition. Comme il aurait été inquiété à Vannes, M. D. L*** le prit avec lui, sachant qu'il n'y a pas au monde un homme plus sûr et plus honnête; mais vous sentez, madame, qu'il ne doit plus se mêler désormais en rien de ce qui touche à la politique; vous parlerez donc à son fils quand on pourra ne pas s'en douter.

J'avais laissé parler Mme Brunet sans l'interrompre; je savais l'affaire de Vannes à peu près, et elle me fit du bien par ces détails auxquels j'attachai aussitôt une espérance utile pour le moment. « Bertrand est sensible et bon, « me disais-je; il n'a pas même voulu perdre « une femme qui venait pour conspirer; eh « bien! il m'aidera peut-être, il aura pitié de « moi, moi qui veux dévouer ma vie pour sau- « ver celle d'un héros malheureux! » Je fis promettre à Mme Brunet de m'amener Bertrand et son fils aussitôt que D. L*** serait rentré. Elle resta encore près de moi pendant un léger assoupissement, courte trève de la fatigue et de la douleur, que j'interrompis bientôt par

des cris d'horreur. Je venais d'entendre comme des soupirs d'agonie; il me semblait que j'étais inondée de sang.

Peu d'instans après, vers minuit, D. L*** arriva, avant qu'on eût encore pu calmer le délire qui m'avait saisie. La douloureuse condamnation du héros de la Moskowa venait d'être prononcée; il venait de rentrer dans sa prison, pouvant compter les heures qui lui restaient à vivre, et venait de s'endormir d'un paisible sommeil. D. L***, d'une pâleur horrible, violemment agité, cherchait à se contraindre.

« *Eh bien!* » lui dis-je, tenant mes yeux fixés sur les siens.

« — *Rien de nouveau!* répondit-il; tâchez de « prendre quelque repos. Demain matin *nous* « *sortirons ensemble...* » D. L*** avait prononcé ces mots avec un calme apparent qui ne m'en fit point pressentir le sens terrible. D. L*** me quitta fort tard. Je rappelai à Mme Brunet sa promesse; elle descendit aussitôt, mais revint seule, m'assurant que Bertrand viendrait le lendemain, mais que ce soir-là il était trop tard. Je me contentai d'autant mieux de cette réponse, que j'avais ressaisi un peu d'espérance à l'idée de ma sortie. Je ne me sentais

ni le pouvoir ni le besoin du sommeil, et cette dernière nuit, d'une illusoire espérance, se passa à me livrer aux consolations de la bonne Mme Brunet, à écouter tout ce qu'elle voulait bien répéter de généreux, de grand ; car il est des momens où tous les récits ont des charmes, toutes les voix de l'éloquence, tous les détails de l'intérêt. J'écoutais avidement une vieille et bonne femme qui comprenait toute ma douleur, et qui n'ignorait pas la gloire de celui qui la causait. Ses traits d'héroïsme étaient venus jusqu'à elle. Mon cœur se flattait encore, et croyait voir des chances de grâce dans cet intérêt de tous entourant la gloire et l'infortune d'un seul. J'avais encore de l'or, j'en voulais offrir pour prix de cette dernière illusion. Oh! oui, j'aurais donné tout ce qui me restait au monde pour une de ces larmes d'une si touchante pitié.

La longueur d'une de ces premières nuits d'hiver finit par accorder un peu de sommeil à ma garde si dévouée. Vers six heures du matin, on frappe légèrement à la porte de la chambre; je cours ouvrir.... C'est D. L***. Il vient à moi, me prend la main, et avec une émotion que je ne lui avais jamais vue, et dont je ne l'eusse

jamais cru capable, il me dit, après m'avoir forcée de m'asseoir : « Mon amie, ce moment « vous deviendra la preuve que je suis fidèle à « la parole donnée; l'exécution en est cruelle, « mais vous et lui l'avez voulu... Mon amie... « Ney est condamné. Il va périr, rien ne peut le « sauver. Préparez-vous au dernier regard. »

Je ne répondis pas un mot, ma raison, ma vie, étaient comme suspendues. Je regardais sans voir, mais j'agissais pour partir, j'agissais convulsivement; je sentais un besoin d'air, un besoin de larmes. Un si cruel désespoir n'en pouvait connaître le bienfait... D. L*** avait fait sortir madame Brunet; il me prit la main... Je reculai en frissonnant, mais je ne la retirai pas.

» Ah! partons, par pitié! m'écriai-je.

« — Pauvre et chère amie! vous me faites tant « de mal, je souffre tant de vos peines, que je « tremble de les aggraver.... » Ici je fis un mouvement qui épouvanta D. L***.

« — Quoi! m'écriai-je de nouveau, barbare! « serait-il trop tard? m'auriez-vous si atroce- « ment jouée! Quoi! il serait tombé sans m'a- « voir vue?... Mort! en emportant l'idée que « j'aie pu manquer aux promesses de nos beaux

« jours?... Mort! en me croyant infidèle à son « infortune?... D. L***, si vous m'avez privée « de son dernier regard, arrachez-moi la vie, « ou tremblez pour la vôtre... »

A ces derniers mots, je m'étais élancée vers la porte... Effrayé, il me dit : « Le maréchal « respire encore, vous le verrez... Mais j'exige « un serment, un serment sans lequel je vous « retiens ici aujourd'hui, et... dans moins de « deux heures, tout sera fini... Partons..., par- « tons..., soumettez-moi vos sermens, je sous- « cris à tout. » Je le prononçai ce serment exigé, et D. L*** me connaissait trop pour n'être pas certain que ma promesse de ne jamais le faire connaître sous son véritable nom serait sacrée.

Un fiacre nous attendait. D. L*** m'y fit monter; puis parla à l'homme qui était sur le siége. J'étais tombée comme anéantie sur la banquette de devant. Mes genoux se choquaient à blesser mes mains jointes étendues devant moi; je voulais parler, je ne pouvais articuler un mot. D. L*** était lui-même horriblement agité. Je ne voyais rien; mais sur le pont Louis XV, l'air plus vif qui me frappait le visage me fit lever les yeux, et j'éprouvai un mouve-

ment de joie en pensant aux amis intrépides qui restaient au maréchal pour le sauver. On l'enlèvera, il ne périra point, me répétai-je bien bas en croyant aller à la plaine de Grenelle. Hélas! j'oubliais que mes paroles pouvaient éveiller une affreuse prudence. Il m'était réservé, avant le moment funeste, de passer par toutes les alternatives de l'espérance et du désespoir. La voiture prit par la rue du Bac.... « Où me conduisez-vous?

« — Laissez-vous guider, pauvre amie. » Nous entrâmes par la petite rue du Bac et par la rue Notre-Dame-des-Champs. D. L*** fit arrêter au bout, tout près du mur; il était alors plus de huit heures. Personne ne se trouvait là.... Oh! que j'étais loin de pressentir le spectacle d'effroi et de douleur qui allait m'accabler! Mon cœur s'oppressait à ne pouvoir respirer, et je priai D. L*** de me faire descendre. Plus tard, » me dit-il, en fixant toujours ses regards vers la grille du Luxembourg.

Tout à coup, il s'empare fortement de mes mains; et pâle, défiguré, me clouant à ma place : « Vous allez voir passer le maréchal, « dit-il; c'est ici le lieu du dernier regard....

« N'oubliez jamais que vous m'en devez le dé-
« chirant bonheur.

« — Je le jure! pourvu que vous ayez enfin « pitié de moi... Mais laissez... laissez... descen- « dre...; le voilà! » tels furent mes cris d'agonie.

Ney descendait de voiture à la porte extérieure du Luxembourg; l'expression de son visage était de ce calme sans ostentation qu'il eut toujours sur les champs de bataille, en face des ennemis de la France, et il y avait quelque chose de plus doux. J'étais anéantie et glacée.... Il regarda à droite et à gauche... Il cherchait le regard promis... il le rencontra... Il dut entendre mes sanglots... Je tendis les bras vers lui, son regard me remercia... Puis il baissa légèrement la tête, comme s'il eût craint de communiquer, par un regard d'adieu, la contagion des proscrits aux cœurs fidèles et dévoués. A ce moment, je découvris le peloton... Je m'élançai par un mouvement convulsif... D. L*** me retint fortement. A l'instant même nous entendîmes le galop d'un cheval: « C'est sa grâce! » disait D. L*** avec un accent qui l'honore à mes yeux; et ayant eu plus de force contre la douleur que pour la joie, je tombai anéantie sur le bras qui avait peine à

me soutenir... Ce n'était point la grâce... c'était le dernier ordre pour l'exécution... Je n'entendis plus qu'une détonation sourde; le froid de la mort engourdissait mes membres, j'étais immobile; mon ame seule était vivante.... Oui, elle seule, et je compris son immortalité à l'excès de ma douleur...

D. L***, qui avait des intelligences partout, me conduisait alors à la Maternité, où il avait su me ménager la compatissante pitié d'une des sœurs, qui m'avait placée dans une petite chambre... Bientôt le silence des vastes salles de l'hospice fut interrompu par des cris d'effroi; les femmes fuyaient comme devant un objet d'épouvante. « Hélas! nous disait la sœur, « c'est un objet d'éternelle pitié... » On venait d'apporter les restes sanglans du héros...

Dans l'excès du malheur, le sort m'avait donc ménagé une dernière faveur! La sœur Thérèse n'avait pris l'habit que pour suivre la plus noble des vocations, celle de secourir et de prier. Elle avait perdu un frère à la bataille de Montereau. Thérèse me pressait sur son cœur. Elle ne me consolait point; elle pleurait avec moi le héros tombé sans combattre..... Pieuse et compatissante créature, elle me pro-

mit le bonheur de voir les restes, « qu'on croi-
« rait, disait-elle, endormis sur les tropheés... »
C'est entre ses mains que j'ai renouvelé mon serment à D. L***; il put emporter la certitude de mon inviolable silence. Sœur Thérèse me fit quitter une partie de mes vêtemens, pour m'habiller comme elle. Je revis ce qui restait de mortel de Michel Ney. Gamot..., qui oserait peindre les déchiremens de ton ame si belle? Quelle éloquence rendrait le désespoir déchirant qui, près du cercueil du héros, marquait la place que bientôt tu occuperais toi-même dans un tombeau ?... Il n'est plus!... Le voilà étendu, percé de balles... Et ce n'est point ici un champ de bataille... Ses restes mortels ne sont pas couverts des insignes de sa glorieuse carrière... Ici il y a des larmes... des sanglots. Quel cœur français en refuserait à une pareille infortune ?

Adossée contre le mur en face du corps mutilé, je le regardais; je comptais les blessures. Je me sentis tout à coup, par cette cruelle contemplation, animée d'un délire féroce... Ah! sont-ce bien des larmes que tu demandes? murmurai-je... Non, non : le noble sang qui coula toujours pour la France, ce

sang demande.... « des prières et des larmes! » me dit la douce voix de sœur Thérèse ; et cette voix compatissante alla droit à mon cœur. Son visage couvert de larmes parlait si éloquemment le langage de la douleur, que la mienne s'y confondit... Elle chercha à détourner ma vue des restes glacés du héros; ses efforts étaient d'une adorable charité. Je posai ma tête affaiblie contre son cœur; mes pleurs, retenus long-temps dans mes yeux brûlans, s'échappèrent. J'étais à genoux près de l'humble et pieuse fille; son doux visage offrait le plus beau modèle d'une piété divine, de celle qui ne porte pas seulement sur ses lèvres la prière d'une ame religieuse, mais qui l'élève du fond du cœur au trône d'un Dieu qui pardonne. De grosses larmes coulaient aussi sur sa paupière; elle prit mes mains, et les unissant aux siennes, son rosaire se trouva dessus comme pour les enlacer. J'inclinai ma tête brûlante sur le signe révéré de notre salut devant les restes du héros, et du fond de mon ame s'échappa le vœu de ne vivre que dans une religion qui me laissait l'espoir d'obtenir des prières pour son âme immortelle, qu'escortent cent mille Français sauvés par son cou-

rage. Une si glorieuse carrière, une si déplorable fin s'inscriront mieux qu'ici dans les plus éloquentes pages de l'histoire. On la redira, d'âge en âge, la terrible catastrophe d'une si haute infortune. Oh! pourquoi l'éternité n'a-t-elle pas quelques momens de clémence? Oh! si la tombe relâchait quelques instans sa proie.... Ney, ombre illustre, avec quel regard assuré j'oserais dire mes souffrances à tes mânes sanglantes! J'ai accompli aux jours de deuil la promesse faite dans les jours de bonheur, le serment du cercueil est gravé dans mon ame; Ida, en y restant fidèle, en redisant tes nobles qualités, a pu espérer le pardon de ses erreurs....

Douze années ont passé sur la tombe du grand capitaine, et douze années de larmes auraient dû épuiser ma vie; mais la source s'en renouvelle par la puissance du souvenir et la religion du regret. Mes actions les plus indifférentes, la Providence se plaît encore à en faire autant d'hommages à une impérissable mémoire : par un rapprochement de pieuses circonstances que mon cœur n'a point cherchées, mais qui devient une des joies de mon éternelle douleur, c'est aujourd'hui, 7 dé-

cembre, que Michel Ney succomba, et c'est aujourd'ui, 7 décembre, qu'à mon retour du salut et des prières que je viens de déposer sur sa tombe, je trouve chez moi, sous le tableau qui reproduit des traits chéris, les dernières feuilles de mes Mémoires, pour les corriger et les livrer à la bienveillance publique.

Sœur Thérèse, vous n'êtes point là pour recevoir les sanglots qui s'échappent d'un cœur dont toutes les blessures se rouvrent! vous n'êtes point là pour demander grâce en faveur d'une vie d'erreurs, au nom de tout ce que vous avez vu de souffrances et de tout ce que vous verriez encore de larmes! Je suis seule avec tout le poids de mes douleurs rajeunies. Mais de là-haut il me regarde, il m'entend peut-être : Michel Ney reconnaît que j'ai tenu toutes mes promesses, et que mes jours sont devenus une longue et fidèle prière sur son tombeau!

FIN DU SIXIÈME VOLUME.

NOTE DE L'AUTEUR.

La seule histoire complète du procès du maréchal Ney, que l'on publia dans le temps, est due à un écrivain courageux; elle est terminée par le texte du jugement et la note qui le suit. Ces deux pièces complètent en quelque sorte l'histoire de la catastrophe du 7 décembre 1815.

« A onze heures et demie du soir, l'audience publique a été rouverte.

« M. le président a dit : Appelez à haute voix les défenseurs.

« Les défenseurs étaient absens[1].

« On n'a pas fait venir l'accusé.

« M. le chancelier, président, a prononcé l'arrêt suivant :

« Vu par la chambre l'acte d'accusation dressé le « 16 novembre dernier par MM. les commissaires « du Roi, nommés par ordonnances de S. M. des

[1] A six heures et demie, ils s'étaient rendus dans la salle servant de prison au maréchal; celui-ci voyant leur profonde affliction, leur dit, après les avoir embrassés : « Calmez-vous, « mes chers amis; nous allons nous quitter, mais nous nous re« verrons là-haut. »

« 11 et 12 dudit mois, contre Michel Ney, maré-
« chal de France, duc d'Elchingen, prince de la
« Moskowa, ex-pair de France, né à Saar-Louis, dé-
« partement de la Moselle, âgé de quarante-six ans,
« taille d'un mètre soixante-treize centimètres, che-
« veux châtains-clairs, front haut, sourcils blonds,
« yeux bleus, nez moyen, bouche moyenne, barbe
« blonde-foncée, menton prononcé, visage long,
« teint clair, demeurant à Paris; »

« Duquel acte d'accusation la teneur suit (suit la teneur de l'acte d'accusation);

« L'ordonnance de prise de corps rendue le 17 dudit mois de novembre contre ledit maréchal Ney;

« Le procès-verbal de signification tant de l'acte d'accusation que de la susdite ordonnance de prise de corps faite audit maréchal Ney, accusé, le 18 dudit mois, et de remise de sa personne en la maison de justice du département de la Seine;

« Ouïs les témoins cités à la requête du ministère public en leur déposition orale;

« Ouïs également les témoins cités à la requête de l'accusé;

« Ouï le ministère public en ses conclusions motivées, et tendantes à ce que l'accusé soit déclaré coupable du crime qui lui est imputé, et condamné à la peine que la loi prononce pour le cas dont il s'agit;

« Ouïs les défenseurs de l'accusé en leurs plaidoiries;

« Ouï également l'accusé en ses moyens de défense;

« La chambre, après en avoir délibéré, attendu qu'il résulte de l'instruction et les débats que le maréchal Ney, prince de la Moskowa, est convaincu d'avoir, dans la nuit du 13 au 14 mars 1815, accueilli des émissaires de l'usurpateur; d'avoir, ledit jour 14 mars 1815, lu sur la place publique de Lons-le-Saulnier, département du Jura, à la tête de son armée, une proclamation tendant à l'exciter à la rébellion et à la désertion à l'ennemi; d'avoir immédiatement donné l'ordre à ses troupes de se réunir à l'usurpateur, et d'avoir lui-même à leur tête effectué cette réunion;

« D'avoir ainsi commis un crime de haute trahison et d'attentat à la sûreté de l'État, dont le but était de détruire ou de changer le gouvernement et l'ordre légitime de successibilité au trône;

« Le déclare coupable des crimes prévus par les articles 77, 87, 88 et 102 du Code pénal, et par les articles 1er et 5 du titre 1er de la loi du 21 brumaire an 5, et encore par l'art. 1er du titre 3 de la même loi;

« En conséquence, faisant application desdits articles, lesquels sont ainsi conçus, savoir :

« L'article 77 : « Sera également puni de mort « quiconque aura pratiqué des manœuvres ou en- « tretenu des intelligences avec les ennemis de l'État, « à l'effet de faciliter leur entrée sur le territoire et « dépendance du royaume de France, ou de leur

« livrer des villes, forteresses, places, postes, ports, « magasins, arsenaux, vaisseaux ou bâtimens ap- « partenant à la France ; ou de fournir aux enne- « mis des secours en soldats, hommes, argent, vivres, « armes ou munitions ; ou de seconder les progrès « de leurs armes sur les possessions ou contre les « forces françaises de terre ou de mer, soit en ébran- « lant la fidélité des officiers, soldats, matelots ou « autres envers le Roi et l'État, soit de toute autre « manière ; »

« L'article 87 : « L'attentat ou le complot contre « la vie et la personne des membres de la famille « royale ;

« L'attentat ou le complot dont le but sera :

« Soit de détruire ou changer le gouvernement ou « l'ordre de successibilité au trône ;

« Soit d'exciter les citoyens ou habitans à s'armer « contre l'autorité royale, seront punis de la peine « de mort ; »

« L'article 88 : « Il y a attentat dès qu'un acte « est commis ou commencé pour parvenir à l'exécu- « tion de ces crimes, quoiqu'ils n'aient pas été con- « sommés ; »

« L'article 102 : « Seront punis comme cou- « pables des crimes et complots mentionnés dans « la présente section, tous ceux qui, soit par dis- « cours tenus dans des lieux ou réunions publics, soit « par placards affichés, soit par des écrits imprimés, « auront excité directement les citoyens ou habitans « à les commettre ;

« Néanmoins, dans le cas où lesdites provoca-
« tions n'auraient été suivies d'aucun effet, leurs
« auteurs seront simplement punis de bannisse-
» ment; »

« L'article 1[er] de la loi du 21 brumaire an 5 :
« Tout militaire ou autre individu attaché à l'ar-
« mée et à sa suite, qui passera à l'ennemi sans
« une autorisation par écrit de ses chefs, sera puni de
« mort; »

« L'article 5 : « Tout militaire ou autre indi-
« vidu attaché à l'armée ou à sa suite, qui sera
« convaincu d'avoir excité ses camarades à passer
« chez l'ennemi, sera réputé chef de complot, et
« puni de mort, quand même la désertion n'aurait
« point eu lieu; »

« L'article 1[er], titre III : « Tout militaire ou autre
« individu attaché à l'armée ou à sa suite, convaincu
« de trahison, sera puni de mort; »

« Condamne Michel Ney, maréchal de France, duc
« d'Elchingen, prince de la Moskowa, ex-pair de
« France, à la peine de mort, le condamne pareille-
« ment aux frais du procès;

« Ordonne que l'exécution aura lieu dans la forme prescrite par le décret du 12 mai 1793, et ce, à la diligence des commissaires du Roi;

« Et, conformément à la faculté accordée par l'ordonnance de Sa Majesté, en date du 12 novembre dernier, sera le présent arrêt prononcé publiquement, hors la présence de l'accusé et en présence de ses conseils, ou eux appelés, et

lu et notifié à l'accusé par le secrétaire-archiviste de la chambre des pairs, faisant les fonctions de greffier, à la diligence du commissaire du Roi.

« Après le jugement, M. le procureur-général a requis que, conformément à la loi du 24 ventôse an 12, le condamné fût dégradé de la Légion-d'Honneur.

« M. le président a prononcé que le maréchal Ney avait manqué à l'honneur, et a déclaré, au nom de la Légion-d'Honneur, qu'il avait cessé d'en être membre.

« Le présent arrêt sera imprimé et affiché à la diligence de MM. les commissaires du Roi.

« Fait et prononcé en chambre des pairs, à Paris, le 6 décembre 1815, en séance publique. »

« Le 7 décembre, à trois heures du matin, la garde du maréchal avait été remise à M. le maréchal de camp comte de Rochechouart, commandant de la place de Paris, qui avait été chargé par M. le lieutenant-général Despinois, commandant la première division, d'après les ordres de MM. les commissaires du Roi, d'assurer l'exécution de l'arrêt de la cour.

« A trois heures et demie, M. le chevalier Cauchy, secrétaire-archiviste de la chambre des pairs, remplissant les fonctions de greffier, s'est présenté dans la prison du maréchal, qui dormait profondément, pour lui lire son arrêt. Lorsque M. le chevalier Cauchy en vint à la lecture des titres et

qualités du maréchal, celui-ci l'interrompit en lui disant : « *Dites Michel Ney, et un peu de poussière....* »

« Le maréchal entendit la lecture de l'arrêt avec le plus grand calme.

« Sur l'observation qui lui fut faite qu'il était le maître de faire ses adieux à sa femme et à ses enfans, il demanda qu'on leur écrivît de venir entre six et sept heures du matin. « J'espère, ajouta-t-il, « que votre lettre n'annoncera point à la maréchale « que son mari est condamné : c'est à moi à lui apprendre quel est mon sort. »

« M. Cauchy s'est alors retiré, et le maréchal se jeta tout habillé sur son lit. Il ne tarda pas à s'endormir.

« A quatre heures et demie du matin, il fut réveillé par l'arrivée de la maréchale accompagnée de ses enfans et de madame Gamot, sa sœur. Cette femme infortunée, en entrant dans la chambre de son mari, tomba roide sur le plancher; le maréchal, aidé de ses gardes, la releva : à un long évanouissement succédèrent des pleurs et des sanglots. Madame Gamot, à genoux devant le maréchal, n'était pas dans un état moins déplorable que sa sœur. Les enfans, sombres et silencieux, n'ont pas pleuré; l'aîné est âgé de onze à douze ans. Le maréchal leur a parlé assez long-temps, mais à voix basse. Tout à coup il s'est levé, et a engagé sa famille à se retirer.

« Resté seul avec ses gardes, il s'est promené

dans sa chambre. Un de ses gardes, grenadier de Laroche-Jacquelin, lui a dit : « Maréchal, au point « où vous en êtes, ne devriez-vous pas penser à « Dieu? C'est toujours une bonne chose que de se « réconcilier avec Dieu. » Le maréchal s'arrêta, le regarda; et, après un moment de silence, il lui dit : « Vous avez raison; oui, vous avez raison : il « faut mourir en honnête homme et en chrétien : « je désire voir M. le curé de Saint-Sulpice. » Ce brave grenadier ne se le fit pas dire deux fois; l'ordre fut donné, et le curé de Saint-Sulpice ne tarda pas à être introduit dans la chambre du maréchal. Il resta enfermé trois quarts d'heure avec lui. Lorsqu'il se retira, le maréchal lui témoigna le désir de le revoir à ses derniers momens. Ce vertueux ecclésiastique lui tint parole. A huit heures et demie il était de retour. A neuf heures, le maréchal, averti que le moment était arrivé, a descendu d'un air ferme et tranquille, au milieu de deux lignes de militaires, les degrés de l'escalier du palais du Luxembourg. Une voiture l'attendait à la porte du jardin; M. le curé de Saint-Sulpice y est monté avec lui, et le maréchal lui a dit : « Montez le premier, « monsieur le curé; je serai plus vite que vous là-« haut. » Arrivé à la grille qui donne du côté de l'Observatoire, le maréchal a mis pied à terre et s'est allé placer plus loin, en face des vétérans commandés pour l'exécution de l'arrêt.

« Sur la proposition faite au maréchal de lui bander les yeux et de se mettre à genoux, il a

répondu : « Ignorez-vous que depuis vingt-cinq ans « j'ai l'habitude de regarder en face la balle et le « boulet ? » Il a ajouté : « Je proteste devant Dieu et « la patrie contre le jugement qui me condamne. J'en « appelle aux hommes, à la postérité, à Dieu : Vive « la France ! »

« Les vétérans ayant reçu l'orde de tirer, le maréchal leur a crié, en mettant la main sur son cœur : « Soldats, hâtez-vous, et tirez là. » Les vétérans ont fait feu.

« Ainsi périt, le 7 décembre 1815, et dans sa quarante-septième année, un guerrier dont les exploits retentirent pendant vingt-cinq ans dans toute l'Europe. Sa mort n'effacera point sa vie; et l'histoire conservera soigneusement le souvenir des hauts faits qui l'ont illustrée. »

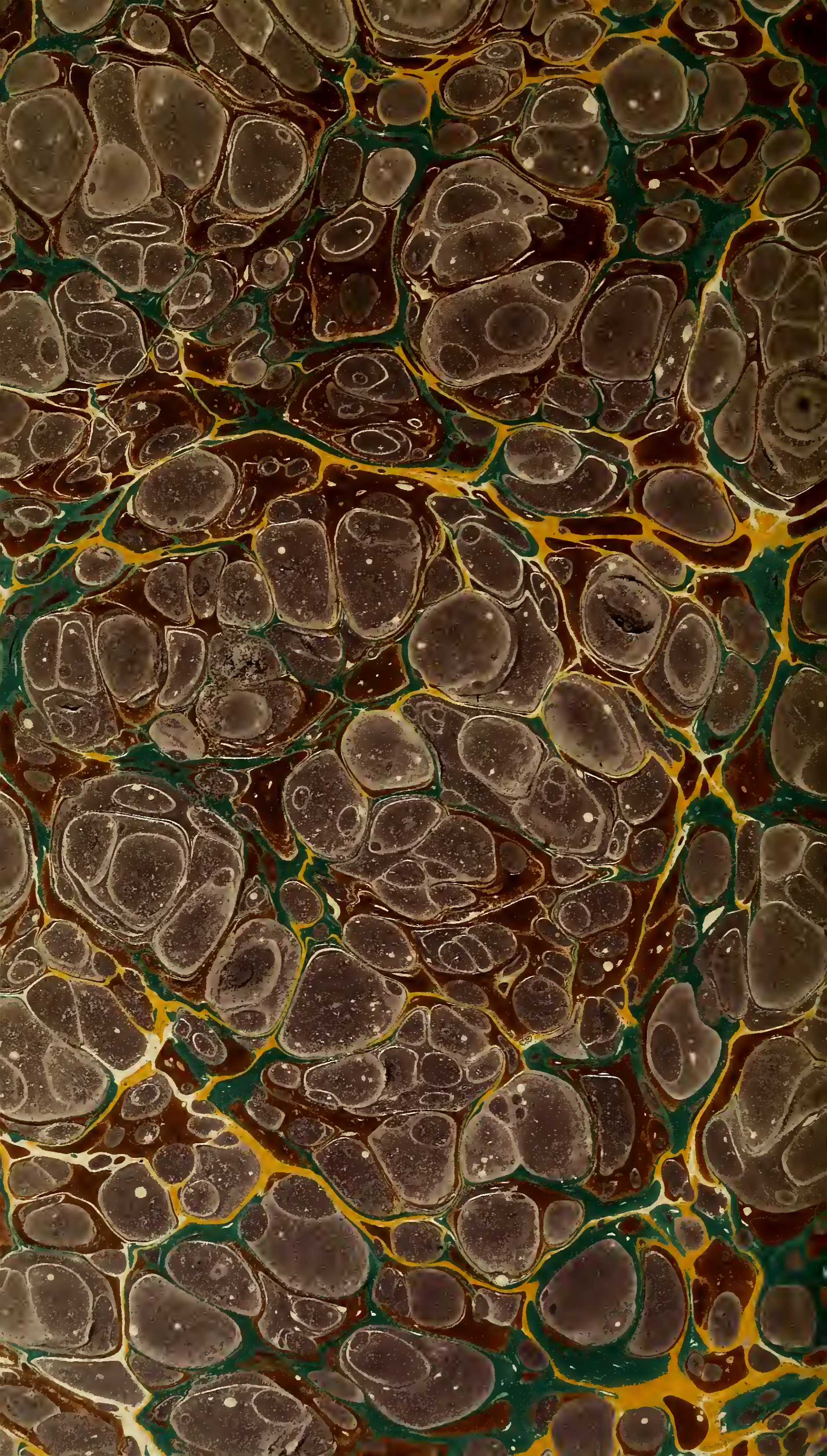
FIN DE LA NOTE.

TABLE

DU SIXIÈME VOLUME.

Pages.

FIN DE LA TABLE DU SIXIÈME VOLUME.




No. P.11.393
v.5,6
THE TRVSTEES OF THE
PVBLIC LIBRARY
LVX
OMNIVM
CIVIVM
OF THE CITY OF
BOSTON
1852 . 1878

